ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

RECUEIL

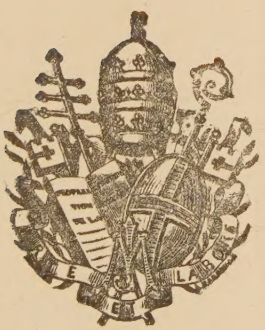
DE CONFÉRENCES, SERMONS, PANÉGYRIQUES,
DISCOURS DE CIRCONSTANCES, &c., &c:

d'après

NN. SS. LES ÉVÊQUES, LES RR. PÈRES DES DIVERS ORDRES RELIGIEUX
MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES ET AUTRES PRÊTRES DISTINGUÉS.

HOMÉLIES

II



ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
M663
Los Gatos

MARSEILLE

J. MINGARDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, PLACE SÉBASTOPOL, 11

1879

Tous droits réservés

65758

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/encyclopediedela0002vari

HOMÉLIES

IIe DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XVII, v. 1-9.)

En ce temps-là, Jésus prit Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit sur une haute montagne, à l'écart. Et il fut transfiguré devant eux ; sa face resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Or, prenant la parole, Pierre dit à Jésus: Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous voulez, faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une autre pour Élie. Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit. Et voici une voix de la nuée disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, Écoutez-le. Or, les disciples en entendant cela, tombèrent sur leur face, et furent saisis d'une frayeur extrême. Mais Jésus s'approcha et les toucha ; et il leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda, disant : Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts.

HOMÉLIE

Sur la Transfiguration de Notre-Seigneur.

PAR M. RICAUD.

Duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.
Il les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut tranfiguré devant eux. *Matth.*, ch. XVII. v. 1.

Pourquoi Jésus-Christ se transfigura-t-il en présence de ses apôtres, chrétiens auditeurs? Ce fut, nous disent les

Pères de l'Église, pour les prémunir et pour les instruire. Comme ils devaient être bientôt les tristes témoins de ses humiliations et de ses souffrances, il voulait les préparer au scandale de sa passion. Ils devaient le voir alors noyé dans un océan d'opprobres et de douleurs : il se montre aujourd'hui à eux, tout rayonnant de lumière et de gloire, afin que la splendeur de son premier état balance dans leur esprit l'ignominie du second, et que le voyant humilié, après l'avoir vu ainsi glorifié, ils soient persuadés qu'il ne souffre que parce qu'il le veut. Voilà tout le dessein de Jésus-Christ dans le mystère de la Transfiguration.

Pourquoi l'Église nous montre-t-elle à nous-mêmes, dans ce saint temps, Jésus-Christ transfiguré? C'est dans le même esprit et dans la même vue. Elle doit bientôt nous parler de ses souffrances : elle nous parle auparavant de sa gloire. Elle doit nous le montrer dans la douleur : elle nous le montre auparavant dans la lumière. Elle nous fait voir ce qu'il était sans nous, avant de nous présenter ce qu'il est devenu pour nous. Enfin, elle nous montre en lui le Fils de Dieu avant le Fils de l'homme, afin que, lorsque nous entendrons parler du mystère de sa passion, nous ne nous en scandalisions pas, comme les esprits grossiers et incrédules; mais que nous nous souvenions alors de sa divinité, que nous admirions sa justice et sa miséricorde, et que nous ne perdions jamais de vue sa grandeur au milieu même de son apparente bassesse. Voilà, mes frères, tout le dessein de l'Église, en nous proposant aujourd'hui ce mystère, dont l'apôtre saint Pierre se servait autrefois avec tant d'avantage pour confondre et pour convertir le monde idolâtre et corrompu. Servons-nous-en aussi nous-mêmes : montrons à l'incrédule, Jésus-Christ transfiguré, tel qu'il a paru sur le Thabor, tel qu'il se montre encore à nous, tel qu'il est impossible de le méconnaître. Ce spectacle ne vous sera pas inutile à vous-mêmes, fidèles, qui m'écoutez; il servira à vous ranimer, à vous éclairer peut-être, du moins à vous donner toujours de nouvelles lumières et de nouvelles forces. Vous êtes chrétiens, il s'agit de connaître Jésus-Christ : quel objet plus grand et plus sublime, plus intéressant et plus beau ! Comme sublime, il surpasse de beaucoup mes forces; j'ai besoin du secours du ciel : demandez-le pour

moi. Comme intéressant, il a droit à votre attention ; je vous la demande : accordez-la moi ; commençons.

POINT UNIQUE.

Jésus-Christ, avant de se transfigurer devant ses apôtres, les y dispose par plusieurs préparatifs, tous remplis d'instruction et de mystère. D'abord il ne se révèle qu'à trois d'entre eux, à Pierre qu'il devait établir chef de son Église, et à Jacques et à Jean, ses disciples bien-aimés, pour nous apprendre que ce n'est qu'aux âmes saintes qu'il se communique. Il les sépare des autres, afin que nous le cherchions nous-mêmes loin du tumulte du monde. Il les conduit dans un désert, parce que c'est le recueillement qui attire du ciel les plus grandes grâces. Il les fait monter avec lui sur une haute montagne ; nous enseignant par là avec quelle ardeur il faut avancer dans le chemin de la perfection, et que ce sont seulement les âmes parfaites que Dieu éclaire. Enfin cette montagne nous représente l'Église, montagne sainte préparée en ces derniers temps, suivant le Prophète, pour le salut des peuples ; montagne bénie, qui remplit la terre, et vers laquelle toutes les nations accourent ; montagne divine, sur laquelle et non ailleurs, Jésus-Christ se transfigure. Arrivé sur cette montagne, notre divin Sauveur fit voir à ces heureux disciples quelque chose de sa grandeur, par les rayons de lumière qui sortirent de tout son corps, par le témoignage de Moïse et d'Élie qui vinrent le reconnaître, par la voix de son Père céleste qui le proclama son Fils bien-aimé, et qui le constitua maître et docteur de tout l'univers. Or, voilà comment Jésus-Christ va se montrer encore à nous aujourd'hui, mes frères. Il va nous dévoiler quelque chose de sa grandeur, par les caractères de divinité qui brillent en sa personne, par le témoignage des anciennes Écritures en sa faveur, par le témoignage de son Père qui le reconnaît du haut du ciel pour son Fils bien-aimé, et par le témoignage que lui rend la doctrine elle-même qu'il nous a apprise. Développons tous ces traits de grandeur, et apprenons de notre évangile à connaître Jésus-Christ.

Si le Fils de Dieu fait homme se fût montré au monde aussi brillant et aussi glorieux qu'il se montra à ces trois disciples sur le Thabor, quel mérite aurait eu le monde à le

reconnaître ? Aussi cachait-il avec soin sa grandeur, et l'empêchait-il continuellement de se manifester au dehors : de sorte que ce qui lui arrive aujourd'hui, est moins un miracle nouveau, que la suspension d'un prodige non moins surprenant, quoique plus ordinaire. Cependant cette gloire, quoique contenue avec soin, n'a pas laissé de s'échapper quelquefois et de se montrer dans toute la conduite de Jésus-Christ. Pour peu qu'on y fasse attention, on ne peut s'empêcher de le reconnaître. Quels traits puis-je supposer dans la divinité manifestée aux hommes, que je ne trouve dans Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Sainteté, douceur, sagesse, puissance, tout s'y réunit, tout y brille. Rassemblons tous ces traits, comme autant de rayons de sa gloire, et n'en formons qu'un seul tout qui nous donne une idée de la grandeur extérieure de cet Homme-Dieu. *Transfiguratus est.*

Caractère de *sainteté.* Le monde n'en avait jamais vu de pareille. Ses ennemis mêmes les plus emportés ne peuvent s'empêcher de l'admirer et de la reconnaître. Ce n'est pas une sainteté commune et ordinaire. L'homme dans tout ce qu'il fait, va toujours dans les extrêmes ; et soit dans le vice comme dans la vertu, il ne sait jamais tenir un juste milieu entre les deux excès contraires : de là le rigorisme outré des anciens pharisiens, et l'austérité fastueuse des philosophes. La sainteté de Jésus-Christ est bien différente : c'est une sainteté simple, naturelle, sans faste, sans prétention. Les plus grands saints ont eu à soutenir un combat continuel entre leurs penchants et la grâce, ce qui offre dans leur sainteté quelque chose de gêné et d'austère. Rien de semblable dans Jésus-Christ. Il est saint par tempérament et par caractère : c'est une uniformité, une régularité de conduite que rien ne dément jamais, et qui seule, si on y fait bien attention, suffit à des yeux éclairés pour le mettre au-dessus de tous les saints qui ont paru dans l'ancienne loi, comme dans la nouvelle. *Transfiguratus est.*

Caractère de *douceur.* Qu'il est rare, quand on est au-dessus des faiblesses humaines, d'y savoir compatir ! Qu'un homme qui se croit juste et saint, est rarement doux et affable ! On se dédommage de ce qu'a coûté la vertu, en méprisant ceux qui ne l'ont pas encore acquise, et l'on se

croit autorisé à être très-dur envers les autres, parce qu'on l'est un peu envers soi-même. Tel fut l'écueil de la vertu des pharisiens et des philosophes anciens et modernes : telle n'est pas la vertu de Jésus-Christ. Plein de bonté et d'indulgence, il est venu, dit-il, non pour les justes, mais pour les pécheurs. La distance infinie qui les sépare de lui ne ralentit point son zèle ; il n'en est que plus empressé à se rapprocher d'eux ; il se communique, il se rend semblable à eux, pour les rendre semblables à lui. Indulgent pour les fautes des autres, il souffre avec patience qu'on lui en impute faussement à lui-même : sacrifice bien sensible pour un juste calomnié. Il répond aux injures, aux calomnies, aux outrages, aux persécutions, par des discours de paix, ou par un silence mille fois plus éloquent et plus généreux encore. Sa douceur ne se dément jamais ; elle triomphe de la malice de ses ennemis et de la grossièreté de ses disciples, et montre à la Judée surprise le spectacle intéressant d'un juste persécuté, bien plus digne que Moïse même du titre *du plus doux des hommes. Transfiguratus est.*

Caractère de *sagesse.* Il arrive rarement que le même homme réunisse la finesse du serpent à la douceur de la colombe, et tous les dons de l'esprit ne se trouvent pas ordinairement dans une même personne avec toutes les qualités du cœur. Je les vois tous réunis dans Jésus-Christ. Quelle sagesse admirable pour éviter et pour rompre tous les piéges que lui tendent ses ennemis, ou pour former et pour instruire ses disciples ! Ce n'est pas une sagesse orgueilleuse, qui couvre par des termes gigantesques la frivolité et l'insuffisance de ce qu'elle enseigne et de ce qu'elle sait ; c'est là le caractère de la sagesse ordinaire, ce n'est pas celui de la sagesse de Jésus-Christ. Il se met à la portée des plus simples et des enfants. On dirait qu'il n'a rien dit que d'ordinaire, tant il le dit avec simplicité et sans prétention. Ces paraboles, objets de l'admiration de tous les siècles, qui est-ce qui ne les comprend pas, et qui est-ce qui peut assez les comprendre ? La même parole, la même maxime, le même trait est à la portée du plus ignorant, et fait l'étonnement du plus sage. Du reste il montre bien où il a puisé cette sagesse, par l'étendue qu'il lui donne, et par l'usage qu'il en fait. Il lit dans le fond des cœurs, il pré-

vient les pensées, il découvre les événements les plus cachés, il prédit les plus éloignés : le passé, le présent, l'avenir se réunissent sous ses yeux ; et tous ces traits de sagesse qui lui échappent à chaque pas, forcent les plus incrédules à avouer qu'il est le plus grand prophète qui ait jamais paru sur la terre. *Transfiguratus est.*

Caractère de *puissance.* Jusque-là Jésus-Christ est évidemment un grand homme, le plus grand homme qui ait paru ; mais ce n'est pas encore assez pour le connaître. Il se dit envoyé de Dieu, il faut donc, comme les autres envoyés de Dieu, qu'il ait en main sa puissance. Il l'a, il parle, et, à sa parole, les malades sont guéris, les démons sont chassés, les morts ressuscitent, les tempêtes s'apaisent. Ce ne sont pas quelques prodiges parsemés ; c'est une vie entière de prodiges. Les autres envoyés de Dieu, avant d'opérer quelques miracles, déclaraient qu'ils étaient et qu'ils se considéraient eux-mêmes comme les instruments passifs d'un agent supérieur qui voulait se servir de leur ministère. Étonnés, interdits eux-mêmes, ils étonnaient et ils interdisaient les autres. Mais Jésus-Christ opère des prodiges en maître de la nature. Les miracles les plus grands, il les fait presque sans attention, et sans y attacher souvent la moindre importance ; il les accorde au besoin, et recommande de ne pas les divulguer. On dirait que c'est la compassion seule qui les lui arrache. Du reste, lui qui les emploie si souvent pour récompenser, ou pour obliger les autres, ne s'en sert jamais pour se venger ni pour punir personne. En un mot, si la divinité voulait descendre sur la terre, on sent qu'elle ne ferait pas un autre usage de sa puissance, et qu'elle ne lui serait pas plus naturelle qu'à Jésus-Christ. Aussi, toute la Judée était-elle étonnée du nombre et de la grandeur des prodiges qu'il opérait, et l'on entendait les peuples s'écrier dans le ravissement que leur causait le spectacle de sa puissance : Quel est celui-ci à qui la nature obéit et que tous les éléments respectent ? *Transfiguratus est.*

C'est sous ces traits que Jésus-Christ s'est montré au monde, mes très-chers frères, et c'est sous ces traits qu'il se montre encore à nous dans l'histoire que ses disciples nous ont laissée de sa vie. Et que l'impie ne nous objecte pas que c'est là une histoire inventée et faite à plaisir. Non, leur

répondra pour nous un des plus fameux incrédules du dernier siècle, ce n'est pas ainsi qu'on invente. Considérez ce caractère de franchise et de conviction, qui règne dans le récit des apôtres, qui assurent avoir vu ce qu'ils racontent; ces ressemblances et même ces différences qu'on remarque dans leur histoire, et qui seules, à des yeux non prévenus, en démontreraient la vérité; le temps, le lieu où ils écrivent : c'est à Jérusalem, la capitale de la Judée, dans le siècle le plus éclairé; la nature des faits qu'ils racontent : ce sont des faits publics, qui ne font que d'arriver, dont mille témoins vivants encore pourraient leur démontrer la fausseté, et qu'ils reconnaissent tous ou par leurs aveux ou par leur silence; les monuments publics qui déposent en leur faveur, le peu d'intérêt qu'ils ont à mentir; que sais-je, mes frères?... Et quelle est l'histoire profane qui renferme tant de caractères d'évidence, et qui soit autant à l'abri de la critique que celle-ci ? Non, si l'on refuse d'admettre ces faits, on ne trouve plus de règle sûre pour discerner les faits véritables; de sorte que je n'ai plus aucun motif raisonnable de croire à aucun historien, si je ne crois pas au récit des apôtres. Mais aussi, si j'y crois, sous quels traits ne s'offre pas à moi Jésus-Christ ? Qu'il est grand ! Qu'il est admirable ! Sa vue seule imprime l'amour et le respect. S'il n'est qu'un homme, c'est le plus grand homme qui ait jamais été, c'est un envoyé extraordinaire de Dieu. Voilà ce que je suis obligé de conclure de la lecture seule de son histoire : ses vertus et sa puissance sont autant de rayons qui le rendent à mes yeux, comme autrefois sur le Thabor, brillant d'un éclat inimitable. *Transfiguratus est.*

Mais ce ne serait pas assez le connaître, que le connaître de la sorte, mes très-chers frères. Pour savoir tout ce qu'il est, il faut remonter plus haut. Il ne suffit pas que les apôtres nous rapportent ce qu'ils ont vu, il faut que Moïse et Élie se réunissent eux-mêmes pour nous instruire; et c'est ce qui arrive sur le Thabor. Ces deux grands hommes viennent reconnaître Jésus-Christ, augmenter son triomphe, mettre leur gloire aux pieds de la sienne. Moïse y vient comme père de la Loi, et Élie en qualité de chef des Prophètes, pour nous apprendre que la loi et les prophètes, comme il le disait lui-même aux pharisiens, doivent nous

conduire à Jésus-Christ, et que c'est là que nous devons aller puiser les lumières nécessaires pour le connaître. *Apparuerunt Moyses et Elias cum eo loquentes.*

La *Loi*. A peine l'homme est-il créé, qu'il pèche ; à peine a-t-il péché qu'on lui promet un libérateur. Mais que vois-je ? Les crimes des hommes ont provoqué la colère du Tout-Puissant ; les eaux du déluge inondent la terre. Cette promesse n'aura donc point son effet ? Il n'en sera pas ainsi, mes frères : Dieu s'est réservé une famille juste qu'il a épargnée ; c'est à Noé qu'il renouvelle la même promesse ; c'est par lui qu'elle s'exécutera. Le monde retombe bientôt dans les mêmes égarements, et Dieu sépare encore de ce nouveau déluge d'iniquités un homme juste et sa famille : c'est Abraham, sur qui tombe le choix de Dieu. La même promesse lui est faite ; Isaac, son dernier fils, qu'il obtient par miracle, est choisi pour son accomplissement. Mais, qu'entends-je ? Dieu ordonne à Abraham d'immoler ce fils chéri : je le vois sur la montagne, chargé du bois de son sacrifice ? Le bûcher est préparé, la victime est liée, le couteau est levé : que vont devenir les promesses ? Dieu est content de la soumission du fils et de la générosité du père ; il n'en demande pas davantage pour le moment : un jour viendra qu'il achèvera lui-même ce qui manque encore à ce sacrifice. Des deux fils d'Isaac, Jacob est celui qui est préféré ; c'est de lui que doit venir le Messie. Je vois ce patriarche à ses derniers moments, entouré de sa famille tout en pleurs, démêlant au milieu de ses douze enfants, celui dans qui réside l'espérance du monde, le montrant à ses frères comme leur chef, et déterminant l'espace de temps qui doit retarder encore la venue du libérateur, par l'espace de temps que la souveraine puissance restera dans sa famille. Mais quelle apparence que cet oracle s'accomplisse jamais ? Je vois ce peuple naissant, livré à toutes les horreurs de la plus cruelle servitude : on veut le perdre et le détruire à quelque prix que ce soit. Rassurons-nous, Dieu le protége : un enfant de sa Providence est choisi pour le délivrer. Moïse, envoyé de Dieu et armé de sa puissance, brise miraculeusement les fers de ses frères, et les conduit plus miraculeusement encore dans la terre que Dieu leur a promise. Mais il meurt sans y entrer lui-même ; et de peur qu'on ne le prenne

pour ce libérateur promis, il l'annonce lui-même à son peuple en mourant. Il en réitère la promesse ; il le peint comme bien plus grand que lui, et devant pousser bien plus loin ses conquêtes. Pour qu'ils ne perdent jamais la mémoire de leur délivrance passée, ni l'espoir de leur délivrance future, il leur laisse une loi qu'il a reçue de Dieu : loi imparfaite, il est vrai, mais remplie de sens et de mystère. Il leur ordonne de célébrer solennellement le jour de leur sortie de l'Égypte. Il veut que tous les ans, la veille de ce jour, ils immolent par famille un agneau sans tache, et menace des plus grandes peines ceux qui ne participeraient point à ce repas. Il défend d'en briser les os, et d'en conserver aucun reste. Il s'appesantit avec complaisance sur tous ces détails, et nous montre assez par là qu'ils renferment bien des mystères. Moïse meurt ; je vois son peuple entouré de mille voisins jaloux, inquiété sans cesse, puni souvent, jamais détruit. Je le vois divisé en douze tribus, qui, par la nature de leur gouvernement, ne se confondent jamais. Au milieu de ces douze tribus je vois celle de Juda, dominant suivant l'ancienne promesse, ayant en sa puissance la capitale de l'empire et le seul temple de la nation. Dieu tire du sein de cette tribu un roi selon son cœur, qu'il élève miraculeusement sur le trône. Il lui annonce que c'est de sa famille que sortira le Désiré des nations. David est donc choisi de préférence pour être le père du Messie, et c'est dans sa famille que va se conserver le fil de la tradition. Il meurt ; il laisse son trône à ses enfants ; mais bientôt l'état se démembre : dix tribus divisées se séparent de Benjamin et de Juda. Après quelque temps de schisme, les dix tribus captives sont détruites et dispersées sans retour. Juda seul conserve toujours quelque forme de gouvernement, au milieu même des plus grandes calamités et des révolutions les plus déplorables : il ne perd jamais son nom, et le donne toujours au reste de la nation ; c'est un rejeton qui survit au tronc qui l'a produit. Je me trompe, il perd enfin le gouvernement, il est soumis lui-même. La famille de David, glorieuse et florissante jadis, tombe dans la pauvreté et dans l'indigence. On ôte aux Juifs toute autorité, toute puissance ; c'est alors que Jésus-Christ vient. Il est de la tribu de Juda, de la famille de David, il

se dit le Christ, il meurt ; et après lui, plus de temple, plus de ville, plus de corps de nation ; c'est une dispersion entière et constante. Qu'on raisonne tant qu'on voudra ; ou l'ancienne loi n'est qu'une chimère, ses promesses vaines, ses figures fausses, ou Jésus-Christ est le vrai Messie promis à la nation. Mais une loi fondée sur des prodiges si authentiques et si surprenants, formant un tout si complet, ayant des promesses jusque-là si bien accomplies, des figures jusque-là si bien ressemblantes, ne peut pas évidemment être fausse. Jésus-Christ est donc le Messie qui a été promis à la nation.

Les *Prophètes*. A mesure que le temps approche, Dieu envoie des hommes extraordinaires auxquels il découvre l'avenir, et qui préparent les peuples à sa venue. A l'exemple de Jacob, de Moïse et de David, Isaïe l'annonce au roi Achaz ; Daniel fixe le temps où il doit paraître ; Aggée le voit entrer dans son temple ; Malachie entend la voix du Précurseur qui l'annonce le long des rives du Jourdain. Que le tableau que nous présentent ces prophéties réunies est admirable et divin ! On dirait que c'est une histoire faite après l'événement ; aucune circonstance n'échappe à l'œil et à la plume des prophètes. Il sera de la tribu de Juda, de la famille de David ; il naîtra à Bethléem d'une vierge mère, dans le temps d'une paix profonde, sous une domination étrangère. On l'appellera Jésus ou Sauveur ; sa nation le méconnaîtra ; des rois éloignés, prémices de la gentilité, viendront l'adorer dans son berceau et lui offriront des présents ; un prophète immédiatement avant sa vie publique, l'annoncera dans le désert. Il paraîtra ensuite, il prêchera dans la Judée, il sera pauvre, il fera des miracles, il sera plein de douceur, il entrera dans Jérusalem triomphant, monté sur une ânesse, il aura des disciples, il parlera en paraboles. Un de ces disciples le trahira, il sera vendu trente deniers, il sera condamné à mort, ce sera vers le temps de Pâques, le même jour qu'on immolait l'agneau pascal ; il sortira de la ville, portant le bois de son sacrifice : il marchera vers la montagne ; il y sera abreuvé de fiel et de vinaigre ; il y sera crucifié entre deux voleurs ; il y sera couvert de plaies ; sa robe sera tirée au sort ; il criera vers son père ; ses os ne seront point brisés, mais son cœur sera percé d'une lance. On le mettra dans un

tombeau neuf ; il ressuscitera, il apparaîtra à ses disciples, il leur enverra son esprit, le même jour que la loi fut donnée au peuple juif. Il enverra ses apôtres pour annoncer à toute la terre la loi nouvelle qu'il est venu apporter ; toutes les nations croiront en lui, et le peuple qui l'a méconnu, qui l'a persécuté sera investi, assiégé, subjugué, dispersé sans retour jusqu'à la consommation des siècles ; et il ne restera plus de son temple pierre sur pierre. Sont-ce là des prophéties, mes frères ? N'est-ce pas plutôt une histoire ? Dans quel autre que Jésus, toutes ces circonstances peuvent-elles se vérifier, et quel aveuglement de ne pas vouloir les lui appliquer, ou de ne pas le reconnaître pour le Messie promis, en voyant qu'elles s'y appliquent si bien ?

Et qu'on ne dise pas que ces promesses et ces prédictions sont supposées ; l'état des Juifs est une preuve évidente du contraire. Divisés entre eux d'abord, ils veillaient les uns sur les autres et empêchaient toute altération des livres saints ; dispersés ensuite, l'altération est devenue encore plus difficile. Ce sont des témoins de ma foi, toujours subsistants ; aveuglés eux-mêmes, ils me convainquent et m'éclairent. Que sont devenus tant de peuples anciens dont nous ne connaissons plus que les noms ? Ils ne subsistent plus : les Juifs subsisteront toujours, parce que dans les vues de la Providence, ils nous sont toujours nécessaires. Mais comment subsisteront-ils ? Non rassemblés en corps de nation, parce qu'ils doivent porter la peine de leur exécrable déicide ; mais ils subsisteront dispersés, pour répandre partout ces preuves de la divinité de Jésus-Christ qu'ils ne veulent pas reconnaître, mais qu'ils reconnaîtront un jour, lorsque le funeste bandeau qui les empêche de voir la lumière tombera enfin de leurs yeux. Plaignons leur aveuglement ; reconnaissons, avec Moïse et Élie, Jésus-Christ pour le Messie promis, et pour l'objet de l'attente du monde. *Apparuerunt Moyses et Elias cum eo loquentes.*

Mais ce ne serait pas encore assez que de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, il est quelque chose de plus. Père éternel, il n'y a que vous qui puissiez nous l'apprendre : vous seul le connaissez, parce que vous seul l'avez envoyé. Dieu s'était déjà expliqué là-dessus, quoique encore obscu-

rément, par la bouche de ses prophètes. Ils l'avaient appelé l'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. Ils avaient prédit qu'il viendrait dans propre temple, ce qui marquait assez sa divinité. Dans l'un des psaumes les plus magnifiques, c'est le Seigneur qui dit au Seigneur du prophète-roi : Asseyez-vous à ma droite, je vous ai engendré avant la lumière, vous êtes prêtre de toute éternité. Tout cela était clair ; mais il fallait quelque chose de plus fort encore. Il fallait que Dieu lui-même parlât, pour m'ôter tout doute, et pour me faire croire, fondé sur sa divine parole, le mystère d'un Dieu fait homme, mystère auguste qui surpasse de beaucoup les lumières de ma faible raison. Dieu parle aujourd'hui lui-même, chrétiens auditeurs, comme il l'avait déjà fait lors du baptême de ce Dieu-homme. Du haut du ciel où il réside, il le reconnaît pour son Fils bien-aimé, objet de ses éternelles complaisances. L'Esprit-Saint, terme et fruit de ce divin amour, descend sur lui en témoignage de sa divinité, et pour montrer qu'il ne procède pas moins du Fils que du Père. *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.*

Mais qu'avais-je besoin que Dieu fît connaître par ses paroles la divinité de Jésus-Christ? Ne l'avait-il pas déjà aussi clairement manifesté par son silence même? En effet, je vois ce nouveau prophète, si j'ose lui donner ce titre, qui s'appelle Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu par sa nature, quoique inférieur à lui en apparence ; qui se flatte de remettre les péchés par sa propre vertu, comme Dieu ; qui se dit éternel, comme Dieu ; qui donne la grâce, la vie éternelle, comme Dieu ; qui veut qu'on observe ses commandements, comme Dieu ; qui enseigne à ses disciples de croire en son nom, de prier en son nom, de baptiser en son nom, de prêcher en son nom, de faire des miracles en son nom, comme au nom de Dieu ; qui leur donne lui-même l'exemple, en bouleversant la nature, en chassant les démons, en commandant aux éléments, en multipliant les êtres, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts par sa propre vertu et en son propre nom. Tous les envoyés de Dieu ont fait des miracles, il est vrai ; mais c'est au nom et par la vertu du Dieu qui les envoyait : celui-ci les opère en son nom et par sa vertu propre. Je le vois devant le tombeau de Lazare mort depuis quatre jours et

tombé déjà en putréfaction. Entouré d'un peuple immense, il prie avec larmes et frémissement, il est vrai ; mais il dissipe bientôt par sa prière même, les doutes que ces marques de faiblesse apparente auraient pu répandre sur ma foi. Voici cette prière, jugez vous-mêmes si elle pouvait être dans quelque autre bouche que celle du Fils de Dieu. Il commence par rendre grâces avant que le miracle soit opéré : Mon père, je vous rends grâces, parce que vous m'avez exaucé. Et de peur qu'on ne prît ces paroles pour un aveu de sa faiblesse ; je sais, continue-t-il, que vous m'exaucez toujours, et si je prie, ce n'est que pour ce peuple qui m'entoure ; afin de leur donner l'exemple, et pour qu'ils sachent par cette communication réciproque, que vous êtes mon père, que je suis votre fils, et que vous m'avez envoyé. Après cette prière, si c'en est une, il ordonne à Lazare de se lever, et Lazare à sa voix sort vivant du tombeau. Après une telle prière suivie d'un tel prodige, je le dis, je l'affirme avec une pleine conviction, oui, Jésus-Christ est Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu : il est tout ce qu'il se dit, puisqu'il fait tout ce qu'il veut, et s'il était possible que je me trompasse en le croyant ainsi, Père éternel, j'ose le dire, ce serait vous qui m'auriez trompé. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.*

En effet, si Jésus-Christ est le propre Fils de Dieu, fait fait homme pour mon salut, j'ai la clef de toutes les Écritures. Je comprends tous ces préparatifs de l'ancienne loi, toutes ces promesses, toutes ces prédictions, toutes ces figures. Je comprends, dans la nouvelle, l'admiration de tous les saints, leur étonnement et leur surprise. Mais si au contraire il n'est qu'un fils adoptif, comment est-il unique, puisque nous le sommes tous comme lui? Comment sommes-nous adoptés en lui, puisqu'il n'est lui-même qu'adoptif? Comment a-t-il pu porter la peine infinie qui était due à nos péchés? Quel rapport entre la vie temporelle d'une créature, et la vie éternelle qu'il m'a procurée par sa mort? Était-ce bien la peine de remuer pour cela le ciel et la terre, et y a-t-il là quelque mystère? Non certes, et ou il faut avouer que ma foi est vaine, que l'ancienne loi et la nouvelle ne sont que des chimères, qu'enfin ma raison et Dieu même me trompent, où je suis forcé de reconnaître

que Jésus-Christ est le propre Fils de Dieu. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.*

Jésus-Christ est donc le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu fait homme. Mais s'il est le Verbe, la parole de Dieu produite et manifestée au-dehors, il doit parler, il doit nous instruire. Aussi l'a-t-il fait, et son Père aujourd'hui nous ordonne de l'écouter, et de le regarder comme notre docteur et notre maître ; nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ, tirée de sa doctrine. Renouvelez, je vous prie votre attention. *Ipsum audite.*

Moïse était l'homme qui avait le mieux parlé de ce qui avait rapport à la religion, parce que ce qu'il disait, il le tenait de Dieu même. Mais Dieu ne lui avait pas tout révélé : il était réservé à Jésus-Christ de perfectionner ce que Moïse avait ébauché, d'éclaircir ce qu'il avait laissé dans une obscurité mystérieuse, enfin de nous apprendre ce qu'il avait ou caché ou ignoré. Eh ! qui pouvait mieux le faire que Jésus-Christ, puisqu'il était Dieu lui-même ? *Ipsum audite.*

Ainsi Moïse avait parlé de la divinité d'une manière admirable : il en avait publié l'unité, il s'était élevé avec force contre l'idolâtrie. Aidés des lumières qu'il leur avait communiquées, les prophètes avaient dit après lui des choses sublimes sur les attributs de Dieu, sur sa puissance, sa bonté, son immensité, sa Providence, sa justice, sa spiritualité. Et néanmoins quelle différence entre leurs enseignements et ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Quand notre divin Maître parle de Dieu, ne dirait-on pas qu'il va ôter le voile qui le cache à nos yeux ? Ne s'aperçoit-on pas sans peine qu'il en parle comme d'une chose qu'il connaît depuis longtemps, et qui lui est naturelle ? Il est vrai qu'il exige, dans ce qu'il apprend même, la soumission de la foi, pour donner du mérite à notre obéissance. Eh ! serait-il naturel en effet qu'il n'y eût rien de mystérieux pour nous dans la divinité, tandis qu'il y a tant de choses qui le sont, même dans la nature ? Ce sont des mystères, il est vrai, et des mystères inconnus, ou du moins qui n'avaient été montrés encore que de loin à l'ancienne synagogue, et qu'il n'appartenait qu'à Jésus-Christ, le Verbe incarné, de nous révéler. Ce sont des mystères incompréhensibles, profonds ; mais par cela même, ils sont dignes de la grandeur de Dieu,

convenables à notre faiblesse, et du reste ils sont pour moi la source des plus douces consolations. Jésus-Christ nous montre trois personnes dans un seul Dieu, et ces trois personnes tout occupées de mon salut, et ce Dieu tout entier à moi : le Père, de qui je reçois tout don parfait et tout ce que je possède ; le Fils, qui me ramène après que je suis perdu, et qui me mérite la grâce d'être reconcilié avec son Père ; le Saint-Esprit, procédant de l'un et de l'autre, habitant dans moi, me communiquant sa sainteté, en m'aidant à conserver et la grâce du Fils et le pardon du Père : l'un dans la création, me donnant l'être, l'autre dans la rédemption, me ressuscitant à la grâce, le troisième par la sanctification me conduisant à la gloire : Dieu s'occupant à la fois et de mon âme et de mon corps, m'aimant de toute éternité, me donnant sans cesse des preuves de son amour ; se rendant en quelque sorte familier avec moi, et se mettant, pour ainsi dire, tout entier à mon usage. Oh ! que ce qu'il y a de consolant dans ces mystères compense abondamment ce que j'y trouve d'obscur, et que mon cœur s'y dédommage bien du sacrifice de mon esprit ! *Ipsum audite.*

Ainsi Moïse avait donné aux Juifs une loi sans doute très-sainte et très-sage, puisqu'elle était l'œuvre de Dieu, de qui il l'avait reçue sur une montagne, au milieu du feu des éclairs et du bruit des tonnerres. Cette loi, gravée sur deux tables de pierre, renfermait dix commandements. Trois seulement étaient inscrits sur la première, c'étaient ceux qui avaient rapport au culte de Dieu ; la seconde table contenait les sept autres, qui regardaient le prochain. Ces préceptes étaient accompagnés des plus terribles menaces, et cimentés en quelque sorte par le sang des prévaricateurs. La terre s'entr'ouvrait, le feu du ciel descendait, l'épée frappait pour punir ceux qui n'y étaient pas fidèles. Celui qui osera les violer sera puni de mort. C'est ainsi que Moïse, de la part de Dieu, conduisait ce peuple tout grossier et tout terrestre. Mais Jésus-Christ, ah ! que sa loi est différente ! qu'elle est plus douce ! qu'elle est plus aimable ! qu'elle est plus digne enfin de la divinité ! Vous aimerez : voilà toute sa loi. Ce n'est plus une loi de crainte ; c'est une loi d'amour. Il ne veut pas la graver sur des pierres ; il vient la graver dans

nos cœurs. Plus d'éclairs, plus de foudres. La première était la loi des esclaves, celle-ci est la loi des enfants ; celle-là était la loi d'un seul peuple, celle-ci est la loi du monde entier ; celle-là était une loi qui devait finir, celle-ci est une loi qui doit durer toujours. Du reste, loi admirable autant qu'elle est douce ; loi qui comprend en deux mots tout ce qu'on peut dire, tout ce qu'on avait jamais dit sur cet article. Dieu est le premier être, la source de tous les autres ; c'est de lui que nous venons, c'est à lui que nous devons retourner. Il nous a tout donné, nous lui devons tout, tout notre cœur, tout notre esprit, toutes nos forces : tout notre cœur, pour n'aimer que lui, ou lui par dessus tout ; toute notre âme, pour ne penser qu'à lui, ou à lui préférablement à tout ; toutes nos forces, en ne travaillant que pour lui, ou du moins pour lui avant tout. Voilà le premier et le plus grand commandement : vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces. De celui-là naît le second, qui tire de lui toute sa puissance : vous aimerez votre prochain comme vous-même ; précepte dont l'objet embrasse tous les hommes. M'aimant moi-même en vue et par ordre de Dieu, j'aime tous les autres dans cette même vue et par ce même commandement, et je fais de l'amour de moi-même, que je ressens si naturellement dans mon cœur, la règle et le modèle de l'amour de mon frère, sentiment qui m'est bien moins naturel. Par là j'accomplis toute la loi ; je rends à Dieu tout ce que je lui dois, en rendant tout ce que je dois à mon prochain et à moi-même. Peut-on concevoir rien de plus précis, et en même temps rien de plus sage et de plus divin ? *Ipsum audite.*

Ainsi Moïse avait donné à son peuple une loi, toute remplie, il est vrai, de figures et de mystères, mais du reste surchargée de signes et de cérémonies. Il connaissait le caractère de ce peuple volage et inconstant. Il savait combien il était porté à l'idolâtrie ; il en avait fait l'expérience dans le désert. Il voulait l'empêcher d'y retomber, en l'occupant beaucoup et en donnant beaucoup à ses sens. De là tous ces sacrifices si multipliés et si imparfaits ; toutes ces pratiques, toutes ces souillures et ces purifications, tous ces détails, en un mot : c'étaient autant de freins pour le captiver et pour le réduire. Que la conduite de Jésus-Christ est différente !

Il vient former un peuple parfait ; la réalité se montre ; il abroge tout ce qui n'était que signes. Un seul sacrifice annoncé par tous les autres, les réunit tous, les remplace tous ; il n'est offert qu'une seule fois, Jésus-Christ en est le prêtre et la victime ; il n'en renouvelle que la mémoire et l'application. Peu de signes, et tous faciles, et tous efficaces ; assez pour réveiller nos sens, et pas trop, de peur de nous surcharger. Une Église, société toujours subsistante, bien plus favorisée que la Synagogue, Église assistée continuellement de son esprit, Église juge infaillible des controverses, qui nous épargne la peine de la discussion, et ne nous laisse que le mérite de l'obéissance... Que ce culte est simple ! mais qu'il est admirable dans sa simplicité ! *Ipsum audite.*

Enfin Moïse, ayant affaire à un peuple dont le cœur était aussi dur que les pierres sur lesquelles sa loi était gravée, n'a recours pour le contenir qu'à des menaces ou à des promesses temporelles. Il lui montre d'un côté des trésors terrestres, de l'autre, des peines temporelles ; ou s'il lui parle de biens plus spirituels, ou de maux plus durables, ce n'est que confusément et de bien loin : les Juifs n'étaient pas capables d'en porter davantage. Mais la loi de Jésus-Christ est une loi d'amour ; les promesses et les menaces qu'il fait, sont en rapport avec elle. Il nous apprend à regarder les biens de la terre comme le partage ordinaire de ceux qui ne doivent point en avoir d'autres, et les maux qu'on y souffre comme le partage ordinaire de ceux qui doivent jouir des biens éternels. Il détache notre cœur de tout ce qui tient à la terre, et qui est passager comme elle ; il nous apprend à porter nos désirs et nos vues plus haut. Il montre aux justes un royaume tout spirituel et immortel, qui leur est destiné, et où il doit les combler de délices. Il présente aux pécheurs un lieu de supplices et de tourments éternels, où leur plus grande peine sera de ne pas l'aimer ; et s'il y ajoute des douleurs sensibles, ce n'est que pour punir la grossièreté de leurs cœurs que tous les traits de son amour ont toujours trouvés insensibles ! Que ces motifs, mes frères, sont plus nobles et plus relevés ! Qu'ils sont plus dignes de Dieu, et qu'ils font bien plus d'honneur à l'homme ! *Ipsum audite.*

Non, mon cher auditeur, il n'y avait qu'un Dieu qui pût nous enseigner une telle doctrine ; il n'y avait que le Verbe de Dieu qui pût ainsi parler aux hommes. Aussi ces oracles, quand il les prononçait, ravissaient les peuples, confondaient les savants, et donnaient de l'admiration à ses ennemis mêmes. Est-il surprenant que le livre qui les contient, et qu'il nous a laissé à sa mort en testament, ait fait l'étonnement de tous les siècles ? Voyez, dit un fameux incrédule, voyez tous les livres des philosophes, avec toutes leurs sciences ; qu'ils sont petits auprès de celui-là !... Et cependant, mes frères, je le dis en gémissant, ce livre est inconnu à la plupart des chrétiens. On lit avec avidité ce qu'ont écrit des hommes, quelquefois corrupteurs et impies, et l'on se soucie fort peu de savoir ce qu'a pensé, ce qu'a enseigné un Dieu. C'est pourtant là son testament : un fils ne garde-t-il pas, ne relit-il pas avec attendrissement le testament de son père mort, qui lui assure la succession de tous ses biens, et ne le regarde-t-il pas comme un signe sacré qui lui rappelle continuellement le dernier témoignage de son amour et de sa tendresse ? Ah ! que les premiers chrétiens pensaient et agissaient différemment ! Pleins de respect et d'amour pour ce livre divin, ils l'avaient sans cesse sur eux ; ils le regardaient comme leur unique trésor ; ils le lisaient sans cesse, ils le méditaient, ils l'apprenaient par cœur, ils y trouvaient des consolations indicibles, qui les rendaient insensibles et indifférents aux biens et aux maux de cette vie ; ils mouraient en le tenant serré sur leur poitrine ; ils voulaient qu'on le plaçât avec eux dans leur tombeau. Imitons la foi de nos pères, chrétiens auditeurs, maintenant surtout que l'Église, en en permettant les traductions, a relâché quelque chose de la rigueur de son ancienne discipline. Ayons ce saint livre, lisons-le toujours avec ce respect, cette soumission et cette déférence que nous devons à nos pasteurs ; et, puisque nous n'avons pas eu le bonheur d'entendre Jésus-Christ lui-même, écoutons-le dans ce livre où il semble nous annoncer encore sa doctrine. *Ipsum audite.*

Voilà, mes frères, Jésus-Christ tel qu'il est, tel qu'il s'est fait voir au monde ; tel qu'il a paru sur le Thabor, tel qu'il se montre encore aujourd'hui à nous. Reconnaissons-le à

ces traits de vertu et de puissance, qui mieux qu'aucun rayon de lumière, le transfigurent à nos yeux; à ce témoignage de Moïse et d'Élie, qui représentent la loi et les prophètes, et qui viennent l'adorer et le reconnaître eux-mêmes; à cette voix du Père céleste, qui l'appelle du haut du ciel, son Fils bien-aimé et l'objet de ses complaisances; à cette qualité de docteur et de lumière du monde dont il a si bien su dissiper et les erreurs et les ténèbres. Jetons-nous à ses pieds avec les apôtres; adorons-le, saisis de frayeur et de tremblement à la vue de sa grandeur et de sa puissance. Que l'incrédule l'adore, frappé des caractères de divinité qui brillent d'une manière si éclatante dans sa personne sacrée. Que le juif aveugle l'adore, à l'exemple de Moïse et d'Élie, qu'il reconnaît pour ses deux plus grands prophètes. Que l'hérétique l'adore comme le Fils de Dieu, à la vue de son Père qui le reconnaît pour tel. Que le fidèle, que le catholique l'adore, comme son docteur et son maître, seul capable de l'éclairer et de le conduire. En un mot, que tout le monde l'adore, que tout s'anéantisse à ses pieds, saisi de tremblement et de crainte. *Et audientes discipuli ceciderunt in faciem suam et timuerunt valde.*

Mais non, mes frères, ce n'est pas un sentiment de frayeur que Jésus-Christ veut inspirer au monde; il ne demande que notre amour. Il dépose bientôt tout cet appareil de grandeur et de puissance; il s'approche de ses disciples à demi-morts de surprise et d'épouvante; il les touche pour les réveiller de leur léthargique assoupissement; ils ouvrent les yeux, ils lèvent la tête, et à la place de tout cet appareil magnifique, ils ne voient plus que Jésus seul, ne brillant plus que des traits de sa bonté et de son affabilité ordinaires, ne leur montrant plus dans sa personne une partie de la gloire du Fils de Dieu, mais toute la tendresse de leur Sauveur. A ce nouveau spectacle, non moins intéressant que le premier, leur frayeur se dissipe, ils se relèvent, ils s'approchent de lui avec confiance; et c'est alors que, pour achever de les instruire, il leur parle des événements prochains auxquels il avait voulu les disposer. Du Thabor il leur montre le Calvaire, nouveau théâtre où son amour brille bien plus que sa grandeur, mais où sa grandeur même n'est pas difficile à reconnaître. Ne dites rien de tout ceci jusqu'à

ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Par ces paroles il leur annonce sa passion, prédite jusqu'aux moindres circonstances par tous les prophètes, figurée par mille anciens événements, accompagnée de mille éclatants prodiges ; passion qui a mis le dernier sceau à ses vertus et à sa doctrine, et qui au sein même des ignominies et de l'opprobre, a forcé ses ennemis et ses bourreaux à le reconnaître pour le Fils de Dieu ; passion enfin glorieuse par la résurrection qui l'a suivie et qui est devenue un miracle aussi incontestable qu'étonnant, prédit longtemps auparavant par Jésus-Christ lui-même, et par tant de prophètes avant lui ; miracle qui est le plus solide fondement de notre foi, qui a donné lieu à la vocation des Gentils et aux progrès surprenants de l'Évangile dans le monde.

O vous donc que Jésus-Christ a appelés à sa connaissance dans ces derniers temps, et qu'il a placés heureusement sur la montagne mystérieuse qui est son Église, pour y être les témoins de sa gloire, n'enviez pas le sort de ces trois disciples ; il ne tient qu'à vous de le partager. Retirez-vous pour cela du tumulte du monde ; imposez silence à vos passions ; sachez rentrer dans vous-mêmes ; cherchez à connaître Jésus-Christ dans ce livre divin, où il se manifeste encore tel qu'il est. Vous l'y verrez brillant de tout l'éclat de sa divinité, figuré par tous les événements de la loi, annoncé par tous les prophètes, reconnu par son Père pour son Fils bien-aimé, éclairant, instruisant les hommes. Il est vrai qu'un nuage mystérieux cachera à votre vue quelque chose de sa grandeur : le temps n'est pas venu encore où il doit tout à fait se manifester. Mais ce nuage sera semblable à celui qui l'enveloppait sur le Thabor : ce sera un nuage rempli de lumière, *nubes lucida ;* assez obscur pour donner du mérite à votre foi, et assez lumineux pour que votre foi le perce sans peine. Plongés, absorbés dans ce nuage plein de clarté, vous vous écrierez alors avec saint Pierre, qui, bien qu'il fût tellement hors de lui-même qu'il ne savait ce qu'il disait, parlait pourtant au nom et comme chef de l'Église, vous vous écrierez, dis-je, avec ce grand apôtre : Seigneur, il fait bon être ici. *Domine, bonum est nos hic esse.* Quel bonheur pour moi, ô mon Dieu, d'avoir été appelé à votre religion et dans votre Église, pour vous connaître !

d'avoir été distingué dès ma naissance de ce nombre considérable d'infidèles ou d'hérétiques, qui vous ignorent ou qui vous blasphèment ! Quel malheur pour moi, lorsque je ne vous connaissais pas, lorsqu'emporté par mes passions, j'osais tourner en ridicule et votre religion et ses mystères ! Oh ! que je sens maintenant quels étaient mon aveuglement et ma misère ! Je veux tous les jours de ma vie vous en demander pardon. Pardon, ô mon Dieu, pour tous les blasphèmes que l'incrédulité a jamais proférés contre votre personne sacrée. Pardon pour ce peuple aveugle qui ne veut pas vous adorer. Pardon pour ces docteurs de mensonge qui ont voulu vous enlever votre divinité. Pardon pour tous ces livres de ténèbres que l'enfer a vomis dans tous les siècles contre vous. Pardon pour ceux qui les ont composés et pour ceux qui les lisent. Pardon pour moi-même, ô mon Dieu, pour ces doutes que mes passions ou mon ignorance seules entretenaient dans mon âme contre votre foi ; pour ces discours qui sont sortis de ma bouche, et qui partaient plus d'un cœur gâté et corrompu que d'un esprit convaincu ; pour cette lâche et criminelle facilité à prêter mes oreilles à de tels discours, mes yeux à de pareilles lectures. Pardonnez-moi tous ces excès, ô mon Dieu, pardonnez-les à tous ceux qui, comme moi, s'en sont rendus coupables ; et faites que nous puissions tous ici-bas vous connaître et vous adorer dans votre Église, où vous nous manifestez en partie, pour mériter un jour de vous voir sans nuage et sans voile dans le ciel, qui est le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, où il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits, blancs comme la neige.

On regarde communément la transfiguration de Notre-Seigneur comme un miracle, et comme un des plus écla-

tants qu'il ait opérés ; mais en y réfléchissant avec attention, cette opinion ne paraîtra pas fondée. Plus le divin Sauveur se montre avec splendeur et majesté, puis il se rapproche de son naturel. Il ne suspend pas les lois de la nature ; il leur rend au contraire un libre cours, quand il laisse échapper des rayons de sa gloire. C'est pour lui en quelque sorte un plus grand effort de puissance de cacher sa grandeur, que de la manifester. Le véritable miracle était l'état habituel auquel il se réduisait. Il ne faut que des yeux pour le reconnaître sur le Thabor, il faut de la foi pour le reconnaître dans le reste de sa vie. Sa transfiguration satisfait la raison ; son état ordinaire la confond. Où cesse son éclat, là commence et le prodige, et le mystère.

Si, dans le cours de sa vie, Jésus-Christ a privé son corps de la gloire qui lui eût été naturelle, c'est son amour pour nous qui l'a engagé à ce sacrifice ; c'est afin de souffrir et de mourir pour notre salut, qu'il s'y est déterminé. Si les princes du siècle, dit saint Paul, l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le roi de gloire (1). Si, sortant une seule fois de cet état d'humiliation auquel il s'était condamné, il a apparu quelques moments aux yeux de ses plus chers disciples dans la splendeur qui lui appartient, c'est encore pour nous qu'il a suspendu ses décrets. Il voulait, en fortifiant la foi de ses apôtres, établir plus fortement la nôtre, qui est fondée sur la leur. Il voulait les prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort. Il voulait qu'après sa résurrection, le souvenir de l'état brillant où ils l'avaient vu, les rendît plus disposés à la croire. Il voulait qu'après avoir reçu le Saint-Esprit, ce rayon de la splendeur céleste qu'il leur faisait entrevoir soutînt leurs travaux, échauffât leur zèle, animât leurs prédications. Il voulait leur présenter une image sensible de l'état glorieux auquel leurs corps étaient destinés. Il voulait qu'ils pussent donner, et aux peuples auxquels ils porteraient l'Évangile, et à tous les siècles auxquels il le transmettraient, une idée de la gloire suprême à laquelle ils sont appelés.

(1) Quem nemo principum hujus seculi cognovit. Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent. *I. Cor.* II. 8.

Jésus-Christ n'admet pas tous les apôtres au spectacle de sa transfiguration. Il choisit les trois qui lui étaient les plus familiers, et qu'il paraît dans diverses occasions avoir spécialement distingués. Il nous apprend par là que les révélations particulières, et généralement toutes les grâces qui sortent de l'ordre commun, ne sont pas le partage de tous les saints. Ce n'est qu'à un petit nombre d'âmes privilégiées que Dieu les accorde. Et nous avons à cet égard à nous garantir de deux écueils opposés : d'une crédulité excessive et d'une incrédulité vicieuse ; d'une crédulité qui admet sans examen les rêveries des imaginations exaltées, les rapports des piétés abusées, quelquefois même, il faut l'avouer les inventions des passions intéressées ; d'une incrédulité qui rejetant tout récit par cela qu'il est extraordinaire, semble contester à Dieu le pouvoir de se manifester comme il lui plaît. La première conduit à la superstition ; la seconde mène à l'irréligion. Ce sont deux excès contraires à l'esprit de l'Église catholique. L'un altère sa pureté ; l'autre contredit sa véracité ; celui-là fournit un prétexte aux railleries des libertins : celui-ci donne un principe à leur impiété. Marchons entre les deux dans un juste milieu. Sachons sur les faits miraculeux qui nous sont rapportés, croire, nier et douter. Que notre foi reçoive avec respect ce que l'Église reçoit. Que notre raison adopte avec confiance ce que des autorités graves attestent. Rejetons absolument, et les minuties qui déparent la religion, et les inutilités qui la surchargent, et les contes apocryphes qui la dégradent, et les indécences qui la souillent. Arrêtons-nous devant ce qui, sans porter l'empreinte de la certitude, présente des caractères de probabilité ; et respectant la main maîtresse de l'ordre et naturel et surnaturel, suspendons notre jugement sur l'usage que, dans certaines occasions, elle a pu faire de sa puissance suprême.

En même temps ils virent paraître Moïse et Élie s'entretenant avec lui.

Saint Luc rapportant la transfiguration du Sauveur, ajoute au récit de saint Mathieu quelques circonstances qu'il n'est pas inutile de rapprocher. Arrivé sur la montagne, Jésus se mit en prières, et les trois apôtres qui l'accompagnaient s'endormirent. Ce fut pendant leur sommeil

et la prière de Jésus que se fit la transfiguration, et que Moïse et Élie vinrent, revêtus de majesté, s'unir à Jésus-Christ, et s'entretenir avec lui de la mort qu'il devait subir ; et à leur réveil les apôtres furent frappés de ce magnifique spectacle (1).

Nous voyons presque toutes les actions importantes du divin Sauveur commencer par la prière. Ce n'était pas qu'il eût besoin de rien obtenir, lui qui pouvait tout donner ; mais en priant ainsi, il avait un autre motif, celui qui ne le quittait jamais et qui dirigeait toutes ses démarches, notre instruction. Il se faisait notre modèle en même temps que notre intercesseur ; et en priant pour nous, il nous apprenait à prier. Il parait dans cette circonstance avoir un but particulier. L'évangéliste remarque que c'est au milieu de sa prière qu'il est investi de la lumière céleste. Il nous fait sentir par là que c'est dans les oraisons que Dieu se communique à nous, et répand sur nous ces grâces précieuses qui éclairent l'entendement, dirigent la volonté, animent le courage, soutiennent la persévérance. Prions donc comme Jésus-Christ, pour être un jour revêtus de la gloire dans laquelle il se montre aujourd'hni.

Deux personnages s'approchent, et viennent converser avec lui : ce sont Moïse et Élie. Ils lui apportent les hommages de la loi et de la prophétie. Jésus-Christ était le terme de l'une et de l'autre : c'était pour préparer sa venue que la loi avait été donnée, c'était pour l'annoncer que les prophètes avaient parlé. Tout, dans l'économie judaïque, était figuratif ; tout avait rapport à Jésus-Christ : préceptes, promesses, menaces, cérémonies, sacrifices, sacerdoce, personnages même, patriarches, justes, prophètes, tout avait pour objet de le figurer et de le promettre. Jésus-Christ expirant sur la croix, toutes les figures sont réalisées, tous les oracles accomplis : la loi ancienne tombe et expire avec lui, et c'est une loi nouvelle qui ressort avec lui de son

(1) Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera ; et vestitus ejus albus et refulgens. Et ecce duo viri loquebantur cum illo. Erant autem Moyses et Elias, visi in majestate, et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. Petrus vero, et qui cum illo erant, gravati erant somno. Et evigilantes viderunt majestatem ejus, et duos viros, qui stabant cum illo. *Luc.*, IX. 29-32.

tombeau. Les prophéties effectuées sont désormais sans objet. C'est là ce que signifie l'apparition du Père de la loi et du Chef des prophètes. Ils viennent jouir de la présence de celui à qui ils n'avaient pu présenter leurs respects dans un avenir lointain. Ils annoncent qu'enfin va être terminé l'ordre de choses qu'ils ont vu, et que va s'ouvrir celui qu'ils ont prédit. Ils s'entretiennent avec Jésus de l'événement qui doit finir l'un et commencer l'autre ; de la mort que Jésus doit subir, qui sera la mort de la Synagogue et la naissance de l'Église ; de ce moment le plus important qu'ait vu l'univers depuis sa création, de ce moment, le dernier des siècles figuratifs, le premier des siècles promis, qui changera les destinées de l'homme régénéré et le cœur de Dieu apaisé ; qui réunira le temps à l'éternité, la terre au ciel, la miséricorde à la justice.

C'est de sa mort que le Sauveur s'entretient avec Moïse et Élie. Comme elle était le terme de sa mission, elle était le but de toutes ses pensées. Sa mort si douloureuse, si humiliante, est encore ce qui l'occupe au sein même de la gloire dont il est revêtu. Quelle différence cependant entre Jésus sur le Thabor, et Jésus sur le Calvaire ! Ici il apparaît environné de majesté, et rayonnant d'une gloire qui se répand jusque sur ses habits ; là, on le verra dépouillé, défiguré, méconnaissable. Sur le Thabor retentit la voix du Père éternel qui le proclame son Fils bien-aimé ; sur le Calvaire, le Fils s'écriera avec douleur qu'il est abandonné par son Père. Aujourd'hui, élevé entre les deux plus grands personnages de la loi, il reçoit leurs adorations ; alors il sera exposé, entre deux larrons, aux risées et aux outrages de la multitude. En ce jour les apôtres sont si frappés de l'état où ils le voient, qu'ils veulent ne jamais se séparer de lui ; dans ce jour-là ils l'abandonneront honteusement, et celui qui montre le plus de zèle, le reniera. Et pourquoi donc rapproche-t-il deux choses aussi disparates ? C'est pour nous rappeler une des vérités fondamentales de sa religion, que l'ignominie et la gloire, les souffrances et la joie sont inséparablement unies ; et que dans les dispositions de la Providence, les unes mènent nécessairement aux autres.

Pierre prenant la parole dit : Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie.

Les trois apôtres qui avaient suivi le Sauveur s'étaient livrés au sommeil, lorsqu'il s'était mis en prières. Ils n'avaient pas vu le commencement de la transfiguration, et ils avaient été privés d'une partie de ce beau spectacle. Combien de grâces le sommeil de notre âme nous fait perdre ! Mais il faut observer que ce sommeil spirituel peut provenir de deux causes, et qu'il y en a de deux espèces : il y a un sommeil de faiblesse et de lassitude ; il y en a un autre de négligence et de tiédeur. Jésus excuse le premier ; il connaît notre fragilité. Auteur de notre nature, il sait quels sont ses besoins ; il sait qu'incapable de se soutenir longtemps dans la contemplation des choses célestes, notre esprit est obligé, de même que notre corps, de se livrer par intervalle au repos, et de puiser dans un sommeil passager des forces pour reprendre ses travaux. Nous ne voyons pas qu'il reproche à ses apôtres celui auquel ils sont abandonnés. Il ne permet pas même qu'il les prive de la vue de sa gloire. Mais le sommeil de paresse, de dégoût, d'oubli de Dieu, est absolument coupable et malheureusement bien plus commun. Et ce qui est encore plus funeste, c'est qu'il est facile de s'y méprendre et de confondre l'un avec l'autre. Il nous arrive trop souvent de nous abuser à cet égard, de prendre notre négligence pour de la faiblesse, d'ériger notre mauvaise volonté en impuissance, et de justifier à nos yeux notre continuel repos, par le besoin de prendre quelquefois du repos. Pour distinguer de quelle nature est le sommeil auquel notre âme se livre si souvent, examinons trois points qui nous le feront connaître. 1° D'où procède-t-il? Est-ce d'un fonds d'indolence qui nous rend nos devoirs pénibles, ou d'une louable ardeur de nous en acquitter avec plus de zèle et d'utilité ? 2° Quel est-il ? Y consumons-nous un temps considérable ? l'employons-nous à des objets qui nous éloignent de Dieu ? ou portons-nous, dans nos distractions nécessaires, l'attachement à nos obligations et le désir de les reprendre ? 3° Quelle en est la suite ? En sortons-nous plus fervents ou plus lâches ? revenons-nous avec un nouveau zèle aux devoirs de notre état et à nos saints exercices ? ou en rap-

portons-nous un esprit de dissipation, un goût de fainéantise, qui nous rend les uns et les autres désagréables ?

Une pratique salutaire pour rendre ces sommeils de l'âme moins nécessaires et moins longs, est de varier nos occupations. Le changement est déjà une sorte de repos. Les travaux entremêlés fatiguent moins. On passe des uns aux autres avec une nouvelle vigueur. Elle était le fruit d'une profonde sagesse, la règle que le Père de la vie monastique dans l'occident avait dictée, et qui avait conservé, dans les maisons où elle est en vigueur, une pureté de régularité, une hauteur de perfection qui fait l'étonnement du monde et l'édification de l'Église. Les travaux du corps et les offices sacrés se succédant continuellement, le corps se délasse de ses fatigues dans le chant des saints cantiques, et l'esprit se repose de ses contemplations dans les ouvrages corporels. Diversifions ainsi nos exercices, et ils nous seront moins pénibles. Faisons succéder aux devoirs d'état, la prière ; aux méditations, les lectures pieuses. Chacune de nos actions nous reposera de la précédente et nous éprouverons moins le triste besoin de l'inaction.

Combien, au sortir de leur sommeil, les apôtres durent être frappés de l'admirable spectacle qui s'offrait à leurs yeux ! Leur premier sentiment est celui de leur bonheur. Saint Pierre l'exprime avec sa vivacité accoutumée. Oui, c'est là, c'est au sein de la gloire que l'on est bien. Ce n'est même que là que peut se goûter le vrai bonheur. Tous ces faux biens de la terre, auxquels notre imagination exaltée donne le nom de bonheur, ne sont que des plaisirs toujours mêlés de peines, quelquefois accompagnés de soucis, souvent suivis de regrets. Le bonheur n'appartient point à ce monde. Dieu l'a placé au-delà des limites de la vie. Il nous est promis ; il ne nous est pas encore accordé. Nous pouvons le mériter ; il ne nous est pas donné d'en jouir. Nous le poursuivons par nos vœux ; nous ne l'atteindrons qu'en arrivant dans l'éternité. Au moment fatal où la mort, nous retirant du sommeil de cette vie, dissipera comme les vapeurs d'un long rêve toutes les pensées qui nous y auront occupés, notre âme dégagée du poids du corps se trouvera soudainement dans la présence de Jésus-Christ rayonnant de gloire, environné de tous les saints de l'ancienne et de

la nouvelle loi, et prononçant sur elle son irrévocable arrêt. De quel sentiment serons-nous agités? Quand il viendra, ce jour pour lequel tous les autres jours nous ont été donnés, nous surprendra-t-il par sa venue? nous y trouvera-t-il préparés? C'est ce que nous sommes encore, ce que nous ne serons plus alors les maîtres de décider. Assurons donc notre sort, tandis qu'il est entre nos mains ; et mettons-nous dans l'état où nous désirerons être trouvés.

Les autres évangélistes remarquent que saint Pierre en demandant à Jésus-Christ de rester toujours sur le Thabor, ne savait pas ce qu'il disait, à raison de la frayeur dont il était saisi (1). N'est-ce donc pas un sentiment bien naturel de vouloir rester continuellement avec Jésus dans sa gloire ? Oui, sans doute. Mais ce que saint Pierre ne savait pas, ou ce que le saisissement dans lequel il était lui faisait oublier, c'est que le temps de cette jouissance n'était pas encore arrivé. Il faut avoir souffert avec Jésus-Christ sur la terre, pour partager son bonheur dans le ciel. Il parviendra un jour, cet apôtre si zélé, au terme de ses vœux. Mais quelle immense carrière de travaux et de peines n'a-t-il pas auparavant à parcourir ! que de royaumes il aura à traverser ! que de terres à arroser de ses sueurs ! que de peuples auxquels il portera la foi ! que de tribunaux où il la confessera ! que de contradictions, d'humiliations, de tourments il subira, jusqu'à ce qu'enfin parvenu dans la capitale du monde, il fasse de ce réceptacle de toutes les idolâtries le centre de la religion ; qu'auprès du trône des Césars, il pose sur des fondements plus solides la chaire pontificale, et qu'arborant sur le Capitole le signe sacré de la croix, il y soit lui-même attaché, et y termine dans les supplices une vie consumée dans les fatigues !

Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit. Et en même temps sortit de la nue une voix, disant : C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection: écoutez-le :

Nous trouvons ici deux choses : un témoignage éclatant rendu à Jésus-Christ par son Père en présence de la loi des

(1) Non enim sciebat quid diceret : erant enim timore exterriti. *Marc.*, IX, 5.

Nesciens quid diceret. *Luc.*, XI, 33.

prophètes, que représentent Moïse et Elie, et un précepte de l'écouter. Dieu rappelle ce qu'il avait fait entendre autrefois sur les eaux du Jourdain ; il reconnaît hautement Jésus-Christ pour son Fils. Il confirme ainsi le dogme sacré, rejeté avec dédain par l'incrédulité, combattu avec fureur par diverses hérésies, que Jésus-Christ est la seconde personne de la Trinité, engendrée dans l'éternité, née dans le temps ; Dieu comme son Père, homme comme nous ; réunissant dans sa personne par un assemblage incompréhensible, toutes les perfections divines et toutes les misères humaines, excepté le péché, incompatible avec sa divinité. Ainsi Dieu qui avait abandonné son Fils à toutes les humiliations que l'homme peut éprouver, se plaisait de temps en temps à lui rendre une portion de sa gloire, épanchant par là sa tendresse pour lui, et prévenant le scandale de son prodigieux abaissement.

Le commandement que Dieu fait aux trois apôtres, du fond de sa nuée lumineuse, d'écouter Jésus-Christ, doit retentir dans toute les régions et dans tous les siècles. Jésus-Christ est l'abrégé de la loi chrétienne, et il en renferme tous les préceptes. Écoutons Jésus-Christ comme nous le devons, et tous nos devoirs seront remplis. Toutes nos vertus viennent d'avoir écouté sa voix ; tous nos vices, d'avoir refusé de l'entendre. Soyons donc attentifs à cette voix salutaire, et considérons par combien de moyens elle se fait entendre.

Jésus-Christ nous parle d'abord par les décisions de son Église, à laquelle il a confié, avec le dépôt de son enseignement, la prérogative de son infaillibilité. Celui qui vous écoute, dit-il à ses apôtres, et dans eux à tous leurs successeurs, m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise, et dans moi méprise celui dont je suis l'envoyé (1). Nous devons donc principalement écouter l'Église, croire avec fermeté les vérités qu'elle enseigne, rejeter avec indignation les erreurs qu'elle condamne, recevoir avec docilité les instructions qu'elle publie, pratiquer avec exactitude les préceptes qu'elle dicte. Cette soumission que nous devons à la

(1) Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit me spernit Qui autem me spernit, spernit eum qui misit me. *Luc.*, X. 16.

vraie Église de Jésus-Christ, nous impose l'obligation de repousser loin de nous tout enseignement qui n'en émane pas ; de rejeter comme des poisons mortels toutes les doctrines qui ne nous sont pas présentées par elle, de fuir toutes les sectes ennemies, soit hérétiques soit schismatiques, qui ont l'audacieuse prétention de partager son autorité ; et de nous éloigner soigneusement de ces chaires empestées, où se distribuent insidieusement, sous le nom de Jésus-Christ, le mensonge et l'erreur.

Jésus-Christ nous parle aussi, et c'est là son organe le plus direct, par les exhortations du ministère évangélique. Mais l'écoutons-nous selon le précepte que nous en fait Dieu le Père ? Nous rendons-nous assidus à ces salutaires prédications ? Et lorsque nous y assistons, quel est l'esprit que nous y portons ? Quels compte n'aurons-nous pas à rendre un jour de tant de moyens de salut, ou absolument abandonnés par notre négligence, ou rendus inutiles par nos vicieuses dispositions ? La parole divine ou nous pèse et nous ennuie, et nous n'y allons pas ; ou est pour nous un vain et frivole amusement, et nous n'en retirerons aucun fruit. Ou nous ne l'écoutons pas, ou nous l'écoutons mal ; et soit par notre refus de la recevoir, soit par l'abus que nous en faisons, nous tournons contre nous ce bienfait si précieux de notre Dieu. Ce qu'il avait institué pour être un principe de salut, nous en faisons un moyen de damnation.

Jésus-Christ nous parle encore par les pensées saintes qu'il met au dedans de nous. Cette horreur naturelle que vous ressentez pour le mal, c'est sa voix qui vous engage à le fuir; ce remords qui trouble votre conscience, c'est sa voix qui vous appelle à la pénitence ; ce désir que vous éprouvez de faire une bonne œuvre, c'est sa voix qui vous y encourage ; ces mouvements pieux qui attendrissent votre âme, c'est sa voix qui vous presse de l'aimer. J'écouterai, dit le saint Prophète, ce que le Seigneur daignera dire au dedans de moi (1). Nous devons de même prêter une oreille continuellement attentive à cette voix, qu'il fait pénétrer dans nos cœurs. Elle est douce, et pour être entendue, elle

(1) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Psalm.*, LXXXIV. 9.

a besoin d'être écoutée avec un recueillement particulier. Combien le défaut d'attention nous a fait perdre de salutaires inspirations ! Combien de fois Dieu nous a-t-il parlé, tantôt en nous suggérant une bonne action, tantôt en nous détournant d'une mauvaise ; ici nous rappelant les préceptes de sa loi, là nous en présentant les promesses ou les menaces ! Et nous, emportés par notre dissipation, nous ne l'avons pas seulement entendu. Nous avons ignoré ses dons, méconnu ses grâces; et sourds à ses instances, nous en avons été punis par la perte des biens qu'il voulait nous faire.

Jésus-Christ emploie un autre langage plus sensible que les autres, mais encore moins écouté: c'est celui des événements. Tous ceux qu'il fait passer sous nos yeux sont des instructions qu'il nous donne. Quand il lance son tonnerre sur les empires, et qu'il les bouleverse par des révolutions, il nous révèle l'instabilité de toutes les choses humaines, quand il précipite du faîte de leur puissance ceux qu'il y avait élevés, il nous apprend le néant des grandeurs de la terre ; quand il frappe au milieu de leur carrière, et enlève soudainement à la terre des victimes de sa justice, il nous avertit de la certitude de notre mort, et de l'incertitude de son heure. Les exemples de vertu nous apprennent ce que nous devons faire; ceux du vice, ce que nous devons éviter. Par les prospérités, il nous excite à lui rendre grâces; par les adversités, il nous engage à recourir à lui. La rencontre d'un pauvre est une exhortation à l'aumône ; l'aspect d'un temple est une invitation à la prière ; la vue d'une croix est un souvenir de la passion. Dans l'intérieur de nos maisons, et au milieu des places publiques, dans le silence de la solitude, comme dans la dissipation des sociétés, partout Jésus-Christ nous parle. Écoutez-le, nous dit dans cet évangile le Père céleste ; écoutez-le continuellement, et vous l'entendrez sans cesse. Mais insensés que nous sommes ! nous vivons environnés de ses instructions, sans y prendre garde; nous marchons à travers ses avertissements, ses invitations, ses exhortations, ses instances, sans y réfléchir, sans les apercevoir. Les événements nous frappent, et ils ne nous instruisent pas. Nous en parlons, nous en raisonnons, nous en cherchons les causes, nous en cal-

culons les effets ; la seule chose que nous n'y voyons pas, c'est ce qu'il nous serait le plus utile d'y voir, ce que Dieu y a mis pour nous instruire, nous exhorter et nous toucher.

Tandis que Jésus-Christ nous parle de tant de manières, un autre prédicateur nous tient le langage opposé; et pour nous persuader, emploie à peu près les mêmes moyens. Le démon a aussi des chaires, que le prophète appelle des chaires de pestilence (1). Il a des chaires publiques où l'hérésie et le schisme répandent leurs erreurs; il a de tous côtés des chaires particulières où ses suppôts exercent effrontément leur détestable ministère, les uns semant le poison de l'incrédulité, les autres propageant la contagion du libertinage. Au dedans de nous, au dehors de nous, il nous parle. Il nous parle par les suggestions qu'il jette dans nos cœurs, par les désirs qu'il y excite, par les pensées qu'il y fait naître; il nous parle par les appâts qu'il nous présente, par les occasions qu'il nous procure, par les facilités qu'il nous fournit, par les moyens de corruption de tout genre dont il ne cesse de nous environner. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ses criminelles leçons sont bien plus goûtées, bien plus suivies que celles de Jésus-Christ. O funeste interversion de principes ! Le père du mensonge est cru, et la vérité éternelle n'est pas même écoutée.

Nous devons écouter Jésus-Christ, de quelque manière qu'il nous parle; c'est notre premier devoir, c'est notre plus grand intérêt. Nous devons à ses instructions, non pas une attention légère qui se dissipe aussitôt, non pas une attention stérile qui reste sans effet; mais une attention profonde qui nous en pénètre, et surtout une attention efficace qui se manifeste dans nos œuvres. Le précepte d'écouter Jésus-Christ, renferme essentiellement l'ordre de lui obéir. Croire avoir rempli ce que l'on doit à sa parole, en l'écoutant, c'est se tromper soi-même (2), dit l'apôtre saint Jacques. Celui, poursuit-il, qui se contente de l'entendre sans le suivre, ressemble à l'homme qui regarde rapidement son

(1) Et in cathedra pestilentiæ non sedit. *Psalm.*, I, 1.
(2) Estote autem factores verbi, et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos. *Jac.*, I, 22.

image dans un miroir; il passe, et aussitôt il a oublié les traits de son visage ; mais celui qui se contemple attentivement dans la loi divine, qui, fermement attaché à cette contemplation, craint de l'oublier, et la reproduit dans ses actions, c'est celui-là qui sera couronné du bonheur (1).

A ces paroles les disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur.

La terreur des trois apôtres était bien naturelle. Une nuée lumineuse apparaissant dans le ciel, suspendue pendant un temps sur leurs têtes, descendant ensuite sur eux, et les enveloppant; une voix forte et imposante sortant de cette nuée ; tout cet appareil était bien propre à les intimider. Mais nous, quelle raison avons-nous de redouter l'ordre qui nous est donné d'écouter Jésus-Christ ? La crainte que nous inspire ce commandement, n'est autre chose que l'attachement à nos vices. Ce que nous craignons véritablement, ce sont les sacrifices qu'il nous faudrait faire. Nous redoutons l'obligation d'étouffer cette passion qui nous domine et qui nous plaît ; de réformer ces habitudes qui se sont identifiées à notre nature; de rompre cette liaison à laquelle nous trouvons tous les jours de nouveaux charmes. Si la loi de Jésus-Christ pouvait se concilier avec nos attachements criminels, ces mots *écoutez-le* ne nous inspireraient aucune frayeur, et nous n'éprouverions aucune répugnance pour ses préceptes, si ces préceptes ne répugnaient pas à nos inclinations perverses.

Mais Jésus s'approchant les toucha, et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.

Jésus-Christ nous dit aussi : Ne craignez point. Mais dans quel sens nous le dit-il ? Qu'est-ce qu'il ne veut pas que nous redoutions ? Son intention n'est pas de bannir de nos cœurs la crainte de Dieu, cette crainte salutaire qui, selon le prophète, est le commencement de la sagesse (2). Et non-seule-

(1) Quia si quis auditor est verbi, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo : consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. Qui autem perspexerit in legem perfectam libertatis, et permanserit in ea, non auditor obliviosus factus, sed factor operis : hic beatus in facto suo erit. *Jac.*, I. 23, 24 et 25.

(2) Initium sapientiæ **timor Domini.** *Psalm.*, **CX, 10.**

ment il désire que nous conservions cette crainte précieuse qui est une partie de notre amour, celle d'un fils qui, craignant d'offenser le tendre père qu'il chérit, se tient vis-à-vis de lui dans une continuelle circonspection ; il veut encore que nous soyons frappés de la terreur de ses jugements, et que la pensée de ses épouvantables châtiments nous éloigne de ce qui les attire. Son intention est que nous le craignions, mais que nous ne craignions que lui. Un des effets de la crainte de Dieu est de faire disparaître toutes les autres. Plus nous le craindrons, moins nous aurons à redouter le démon et ses embûches, le monde et ses séductions, nos passions et leurs illusions. C'était la crainte de Dieu qui inspirait à tant de saints le courage de braver tous les maux de l'humanité, et qui rendait les martyrs intrépides devant les tyrans. Pénétrons-nous intimement de cette vérité, qu'il n'y a qu'un malheur réel dans le monde, celui de déplaire à Dieu ; et nous nous rendrons supérieurs à tous les autres. Forts de cette crainte, et nous confiant sur l'appui divin qu'elle nous assure, nous défierons fièrement toutes les créatures de nous nuire. Le Seigneur est mon aide, disait David ; je ne crains point ce que les hommes peuvent me faire (1).

Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit cette défense : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

Le motif de cette défense n'est pas difficile à saisir. Jésus-Christ ne voulait pas exposer la merveille de sa transfiguration à la critique et à l'incrédulité. Les pharisiens, qui le détestaient, empoisonnaient toutes ses actions ; les miracles mêmes qu'il opérait en public, et sous leurs yeux, étaient la matière de leurs censures. Dans l'impuissance de les nier, ils en calomniaient le principe et les attribuaient au démon. Que n'auraient-ils pas dit d'un événement aussi extraordinaire, qui n'avait eu pour témoins que trois disciples ? C'eût été exposer personnellement ces apôtres à de violentes persécutions, et le temps n'était pas encore venu où ils de-

(1) Dominus mihi adjutor : non timebo quid faciat mihi homo. *Psalm.*, CXVII, 6.

vaient les souffrir. L'un des évangélistes observe que, fidèles à l'ordre de leur Maître, les trois apôtres gardèrent le secret tout le temps qu'il leur avait prescrit (1). Mais lorsque vainqueur de la mort, Jésus-Christ eut rendu croyables, par sa résurrection, toutes ses grandeurs, le silence n'eut plus d'objet, et le zèle des apôtres pour la gloire de leur maître n'étant plus enchaîné par leur obéissance, ils divulguèrent avec éclat la splendeur dont ils avaient été témoins. Nous avons vu, dit l'apôtre saint Jean, sa gloire telle que celle du Fils unique du Père (2). Ce n'est point, dit saint Pierre, en suivant des fables ingénieuses, que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après être devenus nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsque d'une splendeur céleste descendit une voix qui se fit entendre : C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. Et nous entendîmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte (3). Nous connaissons ce merveilleux événement aussi bien que les apôtres, par la manifestation qu'ils nous en ont faite. Il doit produire sur nous le même effet que sur eux, et nous pénétrer de la même admiration et du même respect.

(1) Et ipsi tacuerunt, et nemini dixerunt in illis diebus quidquam ex his quæ viderant. *Luc.*, IX, 36.

(2) Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre. *Joan.*, I, 14.

(3) Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem, et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis. Accipiens enim a Deo patre honorem et gloriam, voce delapsa ad eum hujuscemodi a magnifica gloria : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui ; ipsum audite. Et hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam, cum essemus cum ipso in monte sancto. *II. Petr.*, I, 16, 17 et 18.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.
Matth., XVII. 4.

Voilà, mes enfants, la première parole qu'on doit prononcer en paraissant au milieu de vous. Et comment, ne serait-elle point échappée à mon cœur, cette parole, en entrant en cette sainte chapelle, où, comme autrefois sur la montagne mystérieuse, Jésus se manifeste à ceux qu'il a a choisis ; où les plus fidèles de ses disciples, conduits par lui-même, viennent entendre sa voix et glorifier son nom ? *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.* Désormais introduits dans ce champ que le Seigneur a béni, nous verrons de nos yeux croître ces plantes que des mains habiles cultivèrent avant nous ; nous verrons la grâce descendre comme une pluie salutaire pour féconder des cœurs dociles, et y faire germer la vertu ; et alors, transportés d'un saint enthousiasme, nous nous écrierons, à la vue des merveilles opérées sous nos yeux : *Seigneur il est bon pour nous d'être ici : « Bonum est nos hic esse. »*

Au reste, mes enfants, cette parole qui est venue comme naturellement se placer sur mes lèvres en ce jour, c'est la parole que vous répétez tous les jours ; ce sentiment que j'ai trouvé dans mon cœur, c'est le sentiment qui vous ramène chaque dimanche au pied de cet autel. Oui, et c'est votre assiduité qui m'en donne l'assurance : comme les disciples sur le Thabor, vous aimez à demeurer avec Jésus, à converser avec lui. Peut-être, comme le chef des apôtres, accusez-vous les heures qui s'écoulent trop vite, quand on vous parle de votre Dieu ; peut-être voudriez-vous, comme lui, fixer à ses pieds votre demeure ; et vous répétez avec lui, sans doute : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici : « Bonum est nos hic esse. »*

Toutefois, avec quelque effusion que nous redisions cette parole les uns et les autres, vous, mes enfants, en venant chaque semaine entendre parler de celui que vous aimez,

et nous, en venant nous édifier de votre fidélité à la grâce, ce n'est point ici le lieu où l'on puisse dire, en toute vérité : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ;* ce mot, mes enfants, appartient au langage de la patrie. Sans doute saint Pierre, élevé sur la montagne et plus rapproché ainsi des confins de la cité sainte, entendit quelques-uns des esprits bienheureux murmurer devant le trône de Dieu cette sainte parole : *Seigneur, il est bon nous d'être ici.* A son tour il la répéta sur la terre ; mais cette parole vient d'en haut, elle est d'origine céleste, et, pour la prononcer dans toute sa vérité, il faut attendre que nous soyons aux lieux qui l'entendirent pour la première fois. Là, et là seulement nous n'aurons plus rien à craindre, rien à désirer.

Sur cette terre, mes enfants, que de sujets d'alarmes nous sont laissés ! Chaque jour un revers soudain peut détruire le bonheur que nous avons goûté jusqu'ici : la gloire du Thabor peut s'échapper en un instant, pour ne laisser à sa place que les ignominies du Calvaire ; et, comme saint Pierre en ce jour, nous pouvons être forcés de descendre bientôt des hauts lieux où le Seigneur nous avait appelés. Et, n'eussions-nous point à craindre ces ruines imprévues, nous savons toujours qu'il est un terme nécessaire à la plus brillante fortune ; et ce triste jour, dont j'ose à peine prononcer le nom dans l'assemblée des enfants, ce jour de la mort est toujours là pour nous effrayer par sa certitude tout à la fois et par son incertitude. Enfin, nous avons à craindre ici-bas, et, j'aime à le croire, mes enfants, vous craignez par dessus tout le péché. C'est là le grand mal que nous devons redouter en cette vallée de larmes ; et, pour nous empêcher de répéter avec toute la joie de saint Pierre les paroles qu'il prononce aujourd'hui sur le mont de la Transfiguration, il nous suffirait de penser que peut-être encore nous offenserons ici notre Père.

Mais dans le ciel, ah ! nous n'aurons plus rien à craindre. Ce bonheur dont nous jouirons ne pourra plus nous être enlevé ; ces trésors de mérites et de gloire que nous aurons amassés ne seront point dissipés ; cette couronne ne tombera point de notre front. Là, plus de larmes, plus de soupirs, plus d'inquiétude : la félicité du céleste séjour est à l'abri des coups du sort. Là, n'est point connue la mort,

ce triste fruit de la terre d'exil que l'homme ennemi a semé dans le champ du père de famille, et qui y a poussé de trop amères racines. Là, surtout, n'est point connu le péché : on perd, heureuse perte ! on perd jusqu'à la possibilité de le commettre en entrant dans la sainte Jérusalem. Oh ! ce sera alors que nous pourrons dire : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.* Nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous n'aurons rien non plus à désirer. Le prophète se transportant en esprit à ce jour où il devait, revêtu d'une robe d'innocence et de justice, entrer dans les tabernacles éternels, s'écriait dans un ravissement anticipé : *Mon Dieu, je serai rassasié, lorsque paraîtra votre gloire.* (*Psal.* XVI, 15.) C'est qu'en effet, mes enfants, notre cœur sera pleinement satisfait des joies de la patrie ; si vastes que soient ses désirs, ils seront comblés par cette félicité qui inonde les élus. Sur la terre, il nous reste toujours quelque chose à désirer. Le bonheur, si tant est qu'on connaisse ici-bas le bonheur, est accompagné de mille peines dont nous voudrions être délivrés ; et la coupe que le monde nous présente à boire est aussi mélangée d'amertumes. Dans le ciel, au contraire, nous n'aurons plus de vœux à former, parce que nous possèderons tout. Notre bonheur sera pur comme Dieu même, qui doit en être le principe et le terme ; il sera paisible et sans nuage, parce qu'il sera sans fin. Là, nous posséderons Dieu, nous le verrons tel qu'il est, et nous pourrons le louer à jamais. Là, nous verrons ce Sauveur qui a été crucifié pour nous ; nous contemplerons ces plaies divines par lesquelles a coulé le sang de la rédemption, et ce cœur sacré qui nous a tant aimés. Là, nous verrons cette Mère de Jésus, qui fut aussi la nôtre, et dont la protection nous aura fait arriver au port : nous les verrons, nous les louerons, et notre cœur, rassasié de tant de bonheur, n'aura plus rien à désirer.

O ma patrie ! s'écrie ici saint Bernard, que vous êtes belle ! que vous êtes ravissante ! « *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es !* » Et pour arriver à cet heureux séjour, mon Dieu, que faut-il faire ? Renoncer au péché ? Ah ! il y a longtemps que j'en ai pris la résolution ; mais je la renouvelle en ce moment à vos pieds : pourrai-je en faire jamais trop pour mériter de vous contempler un jour

face à face? Faut-il, comme saint Pierre, oublier le monde et les choses du monde, pour ne trouver de bonheur qu'auprès de vous ? C'est là, Seigneur, tout mon désir. Faut-il enfin vous aimer à l'exclusion de tout autre objet ? Faites, mon Dieu, que je vous aime sur la terre, afin de pouvoir vous aimer, et y répéter sans cesse cette parole qui est notre devise à tous :

A Jésus, à Marie pour toujours !

IIIe DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XI, v. 14-28.)

En ce temps-là, Jésus chassait un démon, et ce démon était muet; et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent: C'est par Belzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. Et d'autres, pour le tenter, lui demandaient un prodige dans le ciel. Mais Jésus ayant vu leurs pensées, leur dit: Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et une maison tombera sur une autre maison. Que si Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il? Car vous dites que c'est par Belzébub que je chasse les démons. Et si moi, je chasse les démons par Belzébub, vos fils par qui les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, c'est que le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous. Lorsque le fort armé garde l'entrée de sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. Mais si un plus fort que lui, survenant, en triomphe, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il se confiait, et il emportera ses dépouilles. Qui n'est pas pour moi, est contre moi ; et qui n'amasse pas avec moi, dissipe. Lorsque l'esprit impur sort de l'homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos; et n'en trouvant point, il dit: Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Et revenant, il la trouve nettoyée de ses ordures et ornée. Alors il s'en va et prend avec lui sept autres esprits pires que lui, et, étant entrés dans cette maison, ils y demeurent. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Or il arriva que, comme il disait ces choses, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit: Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées! Mais Jésus dit: Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent!

HOMÉLIE

Sur la parabole du Fort armé

PAR M. RICAUD.

In Beelzebut, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia.
Il chasse les démons au nom de Béelzébub, le prince des démons. *Luc.* XI. 15.

Fut-il jamais, chrétiens auditeurs, de mensonge plus noir et plus exécrable, que celui que vomissent aujourd'hui contre Jésus-Christ les pharisiens de notre évangile ? Ce divin Sauveur délivre un possédé d'un démon qui le rendait muet; au premier ordre sorti de sa bouche, le démon s'enfuit, et le muet parle ; tout le peuple est ravi d'admiration ; mais on dirait que l'esprit infernal, en sortant du corps de cet homme, est entré dans l'âme des pharisiens jaloux et superbes ; et c'est lui sans doute qui leur inspire cet horrible blasphème : il chasse les démons au nom de Béelzébut, le prince des démons. *In Beelzebut, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia.*

Cependant si d'un côté la malice des pharisiens est poussée à son comble, de l'autre, la patience et la douceur de Jésus-Christ sont plus étonnantes encore. Sans s'émouvoir d'une injure aussi atroce que peu méritée, il leur répond avec sa sagesse et sa bonté ordinaires : Si je favorisais le règne du démon par mes discours ou par mes exemples, il ne serait pas étonnant que le démon m'aidât de sa puissance ; mais puisque je ne suis venu sur la terre que pour détruire son empire, et que tout ce que je dis et ce que je fais lui est si contraire, comment peut-on croire qu'il me communique son pouvoir ? Le démon n'est pas opposé à lui-même. A un raisonnement si simple et si convaincant, il joint un exemple frappant, tiré d'un fait qu'ils avaient sans cesse sous leurs yeux, et auquel il les renvoie, pour les confondre. Si je chasse, leur dit-il, les démons au nom de Béelzébut, répondez-moi, au nom de qui les chassent mes disciples, qui sont vos enfants, et qui seront un jour vos juges, parce qu'ils condamnent par leur foi, votre incrédulité et vos blasphèmes ! Vous le savez bien : ils les chassent

en mon propre nom, ainsi que je le leur ai promis. *In nomine meo dæmonia ejicient.* Si donc je chasse les démons par ma propre puissance, je suis réellement le Messie, le Fils de Dieu ; j'ai dans mes mains la vertu du Saint-Esprit, et votre incrédulité est sans excuse, puisque le royaume de Dieu est évidemment parvenu au milieu de vous. *Profecto pervenit in vos regnum Dei.*

C'est ainsi que, sans s'arrêter à la demande qu'ils lui font d'un prodige dans le ciel, demande à laquelle il se propose de satisfaire le jour qu'ils l'auront attaché sur la croix, Jésus-Christ prouve aujourd'hui aux pharisiens sa divinité par le pouvoir qu'il exerce sur les démons.

Ce n'est pas même assez ; après avoir confondu ses ennemis, passant à l'instruction de ses disciples, il les avertit de prendre garde que le démon ne reprenne sur eux l'empire dont il l'avait dépouillé par sa puissance. Voici donc les deux grandes vérités que nous découvre notre évangile. Le démon chassé du monde par la force de la religion de Jésus-Christ, le démon rentrant dans le monde par la faiblesse des disciples de Jésus-Christ : deux tableaux instructifs et intéressants, qui vont faire tout le partage de cette homélie, et l'objet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Le démon chassé du monde par la force de la religion de Jésus-Christ.

Parmi les preuves de la divinité de Jésus-Christ, il n'y en a point de plus frappante que celle qui est tirée de l'empire que ce divin Sauveur exerçait sur les démons. D'une seule parole, il les chassait du corps de ceux qui en étaient possédés, et avant de sortir ils se jetaient à ses pieds, et confessaient à haute voix sa divinité. Jésus, Fils de Dieu, s'écriaient-ils, pourquoi es-tu venu nous tourmenter ? Il fallait que lui-même leur imposât silence. Bien plus, il communiquait à ses disciples le pouvoir qu'il avait lui-même sur ces esprits immondes, et ses disciples, en son propre nom, chassaient les démons, partout où leur divin Maître les envoyait. Mais toutes ces victoires particulières sur l'ennemi du salut, n'étaient rien ou presque rien, en com-

paraison de la grande victoire que la religion de Jésus-Christ devait remporter sur le prince des ténèbres dans tout l'univers ; et c'est de cette victoire que notre divin Maître entretient les pharisiens dans la suite de l'évangile. Lorsque le fort armé, leur dit-il, garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix. Voyons d'abord quel est ce fort armé, quelle est cette maison, et quelle est la paix qui y règne.

Le fort armé, au jugement de tous les saints Pères, c'est le démon qui, par l'idolâtrie, régnait sur toute la terre, avant la venue du Sauveur. L'idolâtrie consiste à transporter aux créatures l'adoration qui n'est due qu'au créateur. Ce crime est un des plus grands qu'on puisse commettre, puisqu'il attaque la souveraineté même de Dieu. Or, presque tous les hommes avant Jésus-Christ étaient coupables de ce crime. Ils commencèrent par adorer le soleil et les astres ; ensuite ils adorèrent les grands hommes qui s'étaient illustrés sur la terre ; enfin ils en vinrent à adorer les animaux mêmes, et jusqu'aux plantes de leurs jardins. Un mépris si criminel de la divinité, était accompagné d'une morale digne de leur croyance : tous les crimes avaient leurs modèles parmi les dieux, et la vertu ne trouvait plus aucun asile sur la terre. A peine au milieu de cette corruption générale, un seul peuple conservait-il encore quelque connaissance de la divinité. Ce peuple même était si enclin à l'idolâtrie avant la captivité de Babylone, qu'il y tombait à chaque moment ; de sorte que l'on peut dire que l'idolâtrie, avant Jésus-Christ, était la religion de presque tous les hommes. Voilà donc ce fort armé dont notre divin Maître est venu détruire l'empire sur la terre. Il est *fort* par l'antiquité de sa possession, qui se perd dans la nuit des temps ; *fort* par l'autorité des empereurs qui le soutiennent de toute leur puissance ; *fort* par le consentement de tous les peuples qui se réunissent sur ce point, quoiqu'ils diffèrent sur tant d'autres. Il est *armé* de tous les moyens de séduction possibles, de la dignité des prêtres, de la majesté des temples, de la solennité des fêtes, de la pompe des cérémonies, des charmes de l'éloquence et de la poésie, de la peinture et de la sculpture, des prestiges de l'imagination, de toute l'illusion des fables. En un mot, voulez-vous être convaincus, mes frères, de la puissance de l'idolâtrie avant

Jésus-Christ? faites attention à l'empire qu'elle conserve encore, malgré les lumières de l'Évangile. Obligée de céder les temples à son vainqueur, elle s'est réfugiée sur les théâtres. Si elle n'a pu retenir la foi des peuples, elle retient au moins l'empire des beaux-arts ; et les passions aujourd'hui même rendent encore tout bas à ces fausses divinités un hommage et des adorations que la raison leur refuse. Avouons donc, mes frères, que l'idolâtrie, avant Jésus-Christ était ce véritable *fort armé* dont rien, ce semble, ne pouvait ébranler la puissance et l'autorité dans le monde. *Fortis armatus.*

Cette maison où régnait le démon avant la venue du Sauveur c'est le monde. Oui, mes frères, le monde est devenu la maison du démon, depuis que le péché originel, l'ennemi du salut est parvenu à corrompre toute l'espèce humaine. Mais remarquez-le bien : si maintenant même que le Fils de Dieu est descendu sur la terre, et a donné sa vie pour nous racheter, ce monde est si corrompu, que Jésus-Christ lui-même a été obligé de lui dire anathème, et qu'il a voulu que tous ses disciples y renonçassent en entrant dans l'Église par le saint baptême ; si ce monde, tout chrétien qu'il est, ou qu'il se dit être, est si indécent dans ses parures, si dissolu dans ses propos, si vains dans ses maximes, si impie dans ses systèmes, si païen, en un mot, au milieu même du christianisme ; que devait-il être, lorsque le démon en était le maître absolu, que rien ne s'opposait à ses volontés, que rien ne combattait son empire ? D'après ce que le monde est maintenant, jugeons de ce qu'il devait être alors ; et si le démon a retenu, en quelque sorte, l'empire du monde, malgré la victoire de Jésus-Christ, à combien plus forte raison, devait-il l'occuper alors où tout était soumis à ses volontés, et où rien ne s'opposait à sa puissance ? *Custodit atrium suum.*

Dans cet état néanmoins, la paix régnait dans le monde ; mais quelle paix ! Ah ! mes frères, une paix affreuse et perfide : le repos au milieu du crime, la paix dans le péché. L'homme ne connaissait plus Dieu, il ne se connaissait plus lui-même ; les ténèbres les plus épaisses couvraient son esprit ; les passions les plus honteuses dominaient son cœur. Il ne ressentait presque plus de remords dans sa conscience,

parce qu'il n'avait presque plus aucune idée de la vertu. Si les philosophes, au milieu de ces ténèbres, voulaient faire luire les faibles étincelles d'une vaine et présomptueuse raison, c'étaient comme des éclairs au milieu d'une nuit profonde, qui sont plus propres à égarer un voyageur qu'à l'éclairer et à le conduire, et qui ne semblent dissiper un moment l'obscurité, que pour la rendre plus affreuse ensuite. Ainsi tous ces prétendus sages, par leurs chimériques systèmes, par leurs pitoyables contradictions, égaraient les hommes au lieu de les diriger, et leur procuraient cette paix funeste, qui de tous les maux de l'âme est le pire, et qui par un aveuglement déplorable, un complet endurcissement, conduit enfin à cette impénitence finale, qui met le dernier sceau à sa réprobation éternelle. *In pace sunt ea quæ possidet.*

Tel était donc, mes frères, l'état du monde avant Jésus-Christ. Dieu, du haut du ciel, regardait la terre, nous dit le Prophète ; et il n'y voyait personne qui fît le bien. *Non est qui faciat bonum, non est, usque ad unum.* Les rapines, les injustices, le scandales, les impuretés avaient inondé le monde. Dans cet état, que serait devenu l'homme ? Hélas! il était perdu pour l'éternité. Non qu'après tout, Dieu ne lui donnât les grâces et les lumières nécessaires pour se conduire : il avait toujours le flambeau de sa raison, dont son esprit pouvait faire usage, et les principes de la loi naturelle, gravés dans le fond de son cœur. Mais que ces ressources étaient faibles contre des erreurs si invétérées et des passions si vives ! Semblable à un malade désespéré, à qui on présente une multitude de remèdes insuffisants, pour calmer le feu d'une fièvre brûlante, qui passe sans succès de l'un à l'autre, et finit par succomber. Tel était l'homme livré à l'insuffisance de sa raison et à la corruption de sa nature. Ceux qui ont péché sans la loi, nous dit saint Paul, périront sans elle ; c'est-à-dire, qu'ils ne seront pas jugés sur la religion de Jésus-Christ qu'ils n'ont pas connue, mais sur les principes de la loi naturelle que Dieu avait gravés au fond de de leur esprit et de leur cœur, et qui seuls suffiront au tribunal de Dieu pour les condamner et pour les confondre. *Qui sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.*

Et ici, mes frères, soyons pénétrés d'amour et de reconnaissance à la vue des miséricordes de notre Dieu. Que serions-nous devenus si, comme tant d'autres, nous étions nés au milieu des ténèbres de l'infidélité et de l'idolatrie ? Pendant près de quatre mille ans, le monde a été livré en proie au démon qui y régnait comme dans son empire. Hélas ! que sont devenues ces générations innombrables qui remplissaient la terre dans ces malheureux temps? O mon Dieu ! vos jugements sont justes, et je ne veux pas tenter de les approfondir; mais ce que je ne puis assez reconnaître, c'est la grandeur de votre bonté à mon égard. Si vous m'avez choisi préférablement à tant d'autres, ce n'est pas à cause de quelque mérite que vous ayez découvert en moi. C'est uniquement à cause de votre grande miséricorde : vous n'avez trouvé en moi que le péché, et vous m'avez placé sous l'empire de votre grâce. Oui, mes frères, voilà ce que nous ne saurions jamais assez méditer : la grâce de notre vocation au christianisme, préférablement à tant d'autres qui n'en étaient pas plus indignes que nous. Voilà les sentiments que doit faire naître dans nos âmes la vue de l'empire que le démon exerçait sur la terre, avant la venue de Jésus-Christ. *Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.*

Mais enfin les temps marqués dans les décrets de la Providence sont arrivés, où Dieu doit avoir pitié de ses créatures. Le Rédempteur promis dès le commencement du monde, paraît enfin ; les cieux *pleuvent le juste;* la terre *engendre son sauveur.* C'est ce vainqueur du démon qui nous est désigné dans notre évangile. *Fortior superveniens.* Et ici admirez, mes frères, la sagesse incompréhensible de notre Dieu. Il vient combattre la force par la faiblesse, et dompter la prétendue sagesse du monde par la folie apparente de la croix ; comme autrefois, pour combattre le roi Pharaon, il n'eut besoin que d'une armée de vils insectes, et n'employa que la fronde du jeune David pour abattre le superbe géant Goliath. C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ, pour vaincre le démon, emploie des moyens inconnus à toute la prudence humaine. Il naît dans une crèche ; il meurt sur une croix; il prêche une religion qui condamne toutes les passions ; il choisit pour l'annoncer à

tout l'univers, douze pauvres pêcheurs qu'il enlève à leurs filets et à leurs barques, et qu'il transforme en apôtres. O Pierre, s'écrie ici saint Jean Chrysostome, qu'allez-vous donc faire à Rome, et quel est votre dessein? — Je vais, répond cet apôtre, y prêcher la religion de Jésus-Christ.— Y songez-vous ? Et quoi ! vous allez prêcher la religion d'un crucifié, au milieu de cette ville superbe, et maîtresse de tout l'univers ! Quel moyen avez-vous donc pour réussir dans une si grande entreprise ? — Point d'autre que cette parole que proféra mon maître, au moment même qu'il montait sur la croix : Le prince de ce monde va être chassé de son empire ; *Princeps hujus mundi ejicietur foras.* Il dit, et c'en est fait, cette parole s'accomplit, malgré les plus grands obstacles. La religion de Jésus-Christ triomphe de toute la colère des Césars, de toute l'obstination des philosophes, de toutes les superstitions des peuples, de toute la puissance des démons. Jésus-Christ, vainqueur de Satan, le lie, nous dit l'Évangile. *Vicerit eum.* J'ai vu, nous dit saint Jean dans son Apocalypse, un ange se saisir du dragon infernal, et le lier au fond des abîmes. Cette prophétie s'est accomplie à la mort de Jésus-Christ : toute la puissance du démon a été liée. C'est un chien à l'attache, nous dit saint Chrysostome, mais un chien qui ne peut qu'aboyer, et qui ne mord que ceux qui s'en approchent. Tel a été l'effet de la victoire de Jésus-Christ sur le démon. *Vicerit eum.*

Victoire d'autant plus admirable, qu'elle a été remportée sans aucun moyen humain, et que les suites en ont été les plus durables et les plus heureuses. Jésus-Christ, après avoir vaincu le démon, lui a enlevé toutes ses armes, dans lesquelles il mettait sa confiance. *Universa arma ejus auferet, in quibus confidebat.* Quelles sont ces armes, mes frères? Tous les moyens de séduction dont le démon se servait pour gagner la confiance des peuples : les temples, les autels, les prêtres, les sacrifices, la pompes des cérémonies, la solennité des fêtes. Mais ce n'est pas tout, ce qui servait jusque-là à l'empire de Satan, servira à l'empire de Jésus-Christ. Ces anciennes basiliques, élevées à l'honneur du démon, seront consacrées à la gloire de son vainqueur. Ces lieux fameux par d'anciennes superstitions, deviendront célèbres par la dévotion des peuples. Et l'enceinte même de

cette ville ne nous en offre-t-elle pas plusieurs exemples ? Ainsi cette église vénérable par son antiquité, et qui est encore aujourd'hui la mère de toutes les autres églises (1), était originairement un temple dédié au démon. Ainsi ce monastère si cher à nos ancêtres par la ferveur des religieux qui l'habitaient, et qui a mérité à un des quartiers de cette ville le nom de Rue Sainte (2), était bâti au milieu d'un bois fameux par le sang des victimes humaines que les Druides y répandaient. C'est ainsi que Jésus-Christ a enlevé à l'ennemi du salut toutes ses armes, qu'il les a tournées contre lui, et qu'il a fait servir à notre salut, les mêmes moyens que le démon employait pour nous perdre. *Universa arma ejus auferet, inquibus confidebat.*

Ce n'est pas tout encore : après lui avoir enlevé ses armes, il lui a encore enlevé ses dépouilles. *Et spolia ejus distribuet.* Quelles sont ces dépouilles ? Ce sont les âmes que le démon avait ravies injustement au Dieu qui les avait créées. Ces âmes ne lui appartenaient pas : il les avait séduites, pour les entraîner avec lui dans l'enfer ; mais Jésus-Christ est venu les lui arracher ; il les a rachetées par son sang, et les a ainsi soustraites à la puissance du prince des ténèbres, pour les rendre à son Père qui les avait formées à son image et à sa ressemblance, et qui les lui donne comme le prix de sa victoire ; en sorte que nous ne sommes plus à nous, dit saint Paul, mais nous sommes à Jésus-Christ. Oh ! quelles sont belles et précieuses les dépouilles remportées par cet illustre vainqueur ! Ce sont toutes les âmes des élus qui ont été sauvées par la vertu de ses mérites ; non-seulement ceux qui l'ont suivi, mais tous ceux mêmes qui l'ont précédé, ont dû leur salut à sa mort. Il est le lien des deux Testaments : les patriarches de l'ancienne loi, ces justes, ces prophètes ; ces apôtres de la nouvelle alliance, ces martyrs, ces confesseurs, ces vierges, tous les saints en un mot, qui ont été depuis le commencement du monde, ou qui seront jusqu'à la fin des temps, sont les dépouilles enlevées par Jésus-Christ. Il me semble le voir, ce noble vainqueur, rentrer dans le ciel au jour du jugement, porté sur

(1) L'église cathédrale de Marseille.
(2) Saint-Victor de Marseille, où a été prononcée cette homélie.

un nuage resplendissant de gloire, comme dans un char de triomphe, armé de sa croix, signe du salut du genre humain, et conduisant à sa suite les âmes qu'il aura enlevées à la puissance du prince des ténèbres, et qu'il destine à rendre participantes de son bonheur. Alors les portes du ciel s'ouvriront toutes ; et les anges s'écrieront dans leur surprise : Quel est ce roi de gloire qui s'avance ainsi triomphant dans les airs ? C'est le roi des vertus, le prince de la paix, le Dieu fort et puissant dans les combats qu'il vient de livrer contre le démon et les enfers. *Et spolia ejus distribuet.*

Après cela, je ne suis plus surpris, mes frères, de ces paroles de Jésus-Christ qui terminent cette première partie de notre évangile : Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe. *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, dispergit.* Jésus-Christ, nous dit saint Paul, s'est anéanti jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi son Père l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, devant qui tout genoux doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers ; parce qu'il n'y a point d'autre nom, dans le ciel même, par lequel nous puissions être sauvés. Loin donc les fausses vertus des philosophes : elles n'ont devant Dieu aucun mérite, parce qu'elles ne sont pas marquées du caractère de Jésus-Christ. Loin aussi les fausses vertus des hérétiques, parce que n'étant pas pratiquées dans le sein de l'Église, elles n'ont aucune part aux mérites de Jésus-Christ ; car je vous l'ai déjà dit, mes frères, nous ne sommes plus à nous-mêmes, nous sommes à Jésus-Christ ; il nous a acquis au prix de son sang, et nous sommes le fruit de sa victoire. Tenons-nous donc unis à lui par les liens indissolubles de la véritable charité ; que toutes nos œuvres soient marquées du sceau de son amour et de sa grâce. C'est ainsi qu'en profitant de la victoire de Jésus-Christ, nous assurerons la nôtre. *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, dispergit.*

Le démon chassé du monde par la puissance de la croix de Jésus-Christ, nous venons de le voir. Le démon rappelé dans le monde par les désordres des disciples de Jésus-Christ, c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT (1).

Le démon rentrant dans le monde par la faiblesse des disciples de Jésus-Christ.

Le démon est donc vaincu, mes frères : il est renversé du trône qu'il avait usurpé, il est dépouillé des âmes qu'il avait séduites, et sur lesquelles il se glorifiait d'exercer un empire absolu. Mais ne croyez pas qu'il soit abattu et déconcerté, et qu'il se retire du combat sans retour. Furieux de sa défaite, il va cacher sa honte et sa douleur dans des lieux arides et déserts. *Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem.* Il y cherche du repos et n'en trouve point ; car cet esprit infernal, portant partout la peine de sa rébellion contre Dieu, ne peut trouver la paix nulle part. Toutefois, comme il ne respire que malice, il jouit encore de quelque consolation, lorsqu'il peut faire du mal. Cet ennemi mortel des hommes, dit saint Pierre Chrysologue, considère comme son propre gain, tout ce qu'il peut leur faire perdre, et il s'estime heureux de leur malheur. C'est ainsi qu'il cherche à assouvir la haine implacable qu'il porte à Dieu lui-même, et que ne pouvant attaquer directement son Être divin, il s'en prend à sa créature formée à son image et à sa ressemblance. C'est ainsi encore qu'il satisfait l'envie qui le dévore contre nous, qui avons été substitués à la gloire et au bonheur dont il est déchu.

Ayant donc doublement à souffrir là où il ne peut nuire, il prend la résolution de reconquérir le sceptre du monde, afin de faire peser de nouveau sur les hommes son empire tyrannique. *Et non inveniens, dicit : Revertar in domum meam unde exivi.* Pour cela, il n'est pas de ruse et d'arti-

(1) Le second point que l'on va lire n'est point de l'Auteur, comme on s'en apercevra sans doute. L'éditeur en remplissant cette lacune, a cru faire une chose bonne et utile. Il a pensé qu'il pourrait être agréable à MM. les Ecclésiastiques, de trouver ici pour l'évangile de ce dimanche, une Homélie à deux points comme les autres, dont la seconde partie, suite naturelle de la première, la terminât heureusement. Médiocre aux yeux des uns, elle sera peut-être passable selon les autres. Dans tous les cas, la lecture qu'on en fera pourra fournir à plusieurs des pensées et des sentiments propres à en composer une meilleure, et à leur en communiquer l'idée et le goût.

fice que sa malice infernale n'invente et ne mette en œuvre ; il réunit tous ses efforts, jouissant déjà par avance du succès qu'il se promet : *Je retournerai dans ma maison*, dit-il. Mais cette maison dont il veut reprendre possession, et qui n'est autre chose que le monde sanctifié par la religion de Jésus-Christ, il la trouve dans l'ordre le plus parfait, purifiée des vices qui la souillaient, ornée des plus belles vertus, et par conséquent, défendue puissamment contre ses attaques. Alors que fera-t-il ? Pour ne pas s'exposer à une nouvelle et plus honteuse défaite, il retourne au fonds de l'abîme et prend avec lui sept autres démons encore plus méchants que lui. *Et cum venerit, invenit eam scopis mundatam et ornatam : tunc vadit et assumit secum septem alios spiritus nequiores se.*

Mais direz-vous, que pourront tous leurs efforts réunis contre le Dieu de force et de puissance? Je sais que le règne de Jésus-Christ ne doit point avoir de fin. *Et regni ejus non erit finis.* Je sais que l'Église est bâtie sur le roc ferme et inébranlable, et que les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle ; *et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Telles sont les promesses de stabilité faites à l'Église par son divin fondateur, qui s'est engagé à l'assister jusqu'à la fin des siècles, et dont la puissance infinie se rit de tous les efforts du prince des ténèbres. Mais hélas ! je sais aussi que ces promesses qui assurent à l'Église une durée éternelle, n'ont été faites à aucun pays, et encore moins à aucun individu particulier, et que par conséquent, si le démon ne peut pas détruire entièrement le royaume de Jésus-Christ, il cherche à le détruire, et le détruit, en effet, dans une trop grande partie du monde. Je sais qu'il élève autel contre autel, trône contre trône, et qu'à côté du royaume de Jésus-Christ, subsiste un autre royaume auquel préside le démon, justement appelé le prince de ce monde. C'est ce royaume qu'il a relevé de ses ruines, en le formant de ces lâches chrétiens qui, gagnés par ses séductions et ses efforts, se sont rendus coupables d'une criminelle défection à l'égard de leur divin Maître ; c'est dans ce royaume qu'il habite en paix, étant le principe et le mobile des pensées, étant le principe et le mobile des pensées, des sentiments et de la conduite de ceux qui en sont les sujets, ou plutôt les

vils esclaves. Alors le sort de ces infortunés devient infiniment plus affreux que celui qu'ils avaient pour partage avant d'avoir connu la vérité et goûté le don du Seigneur. Et ainsi se vérifient tristement à leur égard, ces dernières paroles de notre évangile : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Développons ces pensées en peu de mots.

C'est sur les esprits et sur les cœurs que Jésus-Christ se plaît à régner par le doux empire de la vérité et par les attraits de sa grâce ; car, comme il l'a déclaré lui-même, son règne n'est pas de ce monde, et il ne l'exerce pas à la manière des monarques de la terre. *Regnum meum non est de hoc mundo.* C'est aussi vers les esprits et les cœurs que l'éternel ennemi de la religion dirige toutes ses attaques. Il veille sans cesse et épie tous les moyens de pénétrer dans le champ du père de famille, pour y semer l'ivraie au milieu du bon grain, c'est-à-dire, pour introduire dans l'Église les erreurs et les vices qui en sont une conséquence nécessaire.

Menteur lui-même et père du mensonge, le démon, comme nous l'avons vu, avait régné sur toute la terre par l'idolâtrie. Mais depuis que Jésus-Christ, la sagesse incarnée, eut fait briller aux yeux des hommes la vérité dans tout son éclat, le démon ne pouvait plus espérer de leur persuader une erreur aussi grossière. Aussi le verrons-nous, consommé dans l'art de tromper, prendre des voies détournées, pour arriver au même but. Dans l'impossibilité d'obtenir à la fois la négation de toute vérité, et de faire dominer une erreur qui les renferme toutes, il suscitera tantôt une erreur, tantôt une autre ; en sorte qu'il pourra se flatter d'avoir gagné des partisans pour chacune. Et remarquez ici, mes frères, les moyens perfides que prend cet esprit de ténèbres pour détruire, autant qu'il est en lui, le royaume de Jésus-Christ, qui est le royaume de la vérité. Aidé d'une légion de ces esprits de mensonge, il met en jeu toutes les passions. Il connaît le côté faible de chacun, et c'est par là qu'il l'attaque. Il flatte surtout certains esprits orgueilleux, exalte à leurs yeux leur capacité, les remplit ainsi de l'idée d'eux-mêmes, et leur persuade qu'il n'y a de vérité que ce qui s'accorde avec les conceptions de leur intelligence. Telle est la marche que suit le démon pour attaquer l'Église, lorsqu'il la voit déjà dans un état prospère et florissant ;

tels sont les moyens qui ne lui ont que trop réussi pour armer contre Jésus-Christ ses propres disciples, en leur inspirant tant de systèmes opposés à la vérité.

Il serait long, mes frères, il serait presque infini le tableau des égarements de l'esprit humain séduit par l'esprit de ténèbres. Qui pourrait compter le nombre d'hérésies, de schismes et de sectes particulières détachées de l'unité de la seule véritable Église ? Et pour n'indiquer que les principales, voyez Arius et la multitude innombrable de ses adhérents qui nient la divinité du Sauveur, et exercent tant de ravages dans l'Église entière, mais surtout en Orient. Après les Ariens, l'Église est successivement désolée par les Macédoniens, qui rejettent la divinité du Saint-Esprit ; par Nestorius et Eutychès, qui attaquent dans un sens opposé, le mystère de l'Incarnation ; par Pélage, qui combat la nécessité de la grâce, et par une foule d'autres hérétiques qui modifient de mille manières ces grandes erreurs. Mais qui pourrait penser, sans frémir, aux conquêtes sanglantes de l'Islamisme, mélange monstrueux de paganisme, de judaïsme et de christianisme ; religion fanatique qui a fait courber tant de peuples sous les coups de son cimeterre !..... Le génie de l'erreur et du mal ne se donne aucun repos : aux hérésies il joint les schismes qui redoublent le nombre des sujets de son nouveau royaume. Et dans ces derniers siècles, a-t-il perdu de son activité ? N'avons-nous pas vu, dominant toutes les autres, l'hérésie des protestants divisés en sectes innombrables, et qui ont fait tant de prosélytes par l'appât d'un système qui leur laisse toute liberté de croire selon les caprices de leur esprit, et d'agir selon les désirs déréglés de leurs cœurs ? Voilà donc, ô mon Dieu, autant d'enlevé à votre royaume ! Que sont devenues ces belles contrées d'Orient, évangélisées par vos apôtres, illustrées par les Grégoire, les Basile, les Chrysostome ? Que sont devenues ces terres arrosées par le sang de tant de martyrs, sanctifiées par la demeure de ces anges de la terre qui habitaient déjà le ciel, quoique vivant dans un corps mortel ? Dans quel état se trouvent maintenant tant de pays en Europe, où fleurit autrefois la sainteté ? Je vois partout l'étendard de l'erreur, le signe du règne de Satan. *Et ingressi habitant ibi.*

Ce n'est pas tout : après que Satan a détaché une à une les pierres qui composaient l'édifice sacré de la foi, ne semble-t-il pas vouloir maintenant le renverser d'un seul coup ? Ne dirait-on pas que nous touchons au temps où il doit de nouveau être déchainé sur la terre ? Quel est, en effet, le chef de cette philosophie orgueilleuse et impie qui ne cesse de faire la guerre à la religion ; de ce rationalisme insensé qui ne veut admettre que ce qu'il comprend ; de cet éclectisme monstrueux, qui, prétendant se former des différents systèmes religieux, les détruit tous en réalité, et tombe dans les plus grandes absurdités ? N'est-ce pas le prince des ténèbres, qui invente toujours de nouvelles formes pour intrôniser l'erreur ? Et pour voir s'il y réussit, il suffit de jeter un coup d'œil attentif sur l'état actuel de la société. Ne s'efforce-t-on pas de tout côté, avec une rage vraiment diabolique, de détruire toute vérité ? Le panthéisme, si en vogue aujourd'hui, qu'est-il autre chose qu'un athéisme déguisé ? Et à la vue de l'indifférence générale dans laquelle vivent et meurent tant de chrétiens pour ce qu'il nous importe le plus de connaître et de croire, ne sera-t-on pas bientôt obligé de dire du monde comme notre divin Sauveur disait de l'homme qui se rengage dans les liens du démon : Son dernier état devient pire que le premier ? *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Mais ce ne sont pas là, mes frères, les seules conquêtes du démon : il ne combat la vérité que pour établir le règne du vice, et s'il commence par tromper l'esprit, c'est afin de pervertir plus sûrement le cœur. La raison dit assez que, lorsqu'on a brisé le seul frein capable de retenir les passions fougueuses qui tendent avec tant de force à entraîner l'homme dans le mal, on doit s'y livrer sans règle et sans mesure. Mais l'expérience ne vient-elle pas confirmer cette vérité d'une manière effrayante ? Consultons les monuments historiques, et nous trouverons que tous ceux qui ont secoué le joug salutaire de la foi, sont descendus dans le plus profond abîme du désordre et de la corruption. Que de sang répandu ! que d'infortunées victimes, immolées à la haine d'un parti couvert du prétexte de la religion ! Quelle avide cupidité, que d'actions révoltantes par leur infamie, quel raffinement dans le crime, en un mot, que d'horreurs in-

connues même aux païens ! Et, en voyant tous ceux qui se sont de nouveau dévoués au démon, se souiller par tant d'abominations, aurons-nous de la peine à comprendre la vérité de ces paroles : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus ?*

Enfin, chrétiens, ce qui est encore plus déplorable et ce qui peut fournir au démon encore plus de raison de se glorifier d'avoir prévalu contre le Fils de Dieu, c'est qu'il ait réussi à rétablir son trône au milieu même du royaume de Jésus-Christ ; c'est-à-dire dans un monde qui se flatte d'appartenir à ce divin Maître, et que le démon gouverne cependant à son gré ; dans un monde qui se dit chrétien, qui l'est en effet de caractère et par la profession extérieure, mais qui ne l'est pas de disposition et de conduite. Quel est, en effet, le Dieu de ce siècle ? Vous le reconnaîtrez à ses maximes qui sont en opposition directe avec les maximes de Jésus-Christ, à ses usages proscrits par l'Évangile. Vous le reconnaîtrez, en considérant quelles sont les affections de ceux qui le composent, et la fin vers laquelle ils dirigent tous leurs efforts, tous les mouvements de leurs cœurs. On n'appelle bien que ce qui flatte les sens et les passions ; on ne redoute comme mal que ce qui contrarie la nature. On ne pense qu'aux vanités et à la bagatelle, et on oublie l'affaire uniquement nécessaire. N'est-ce pas aujourd'hui surtout que les trois grandes idoles, marquées par l'apôtre saint Jean, les richesses, les plaisirs et l'orgueil, se partagent l'empire du monde ? Le dieu de l'avare, c'est son or, *aurum tibi deus ;* le dieu du voluptueux, ce sont les infâmes plaisirs, *libido tibi deus ;* le dieu de l'orgueilleux, c'est la fumée vaine et passagère de l'estime des hommes ; son dieu, c'est lui-même qu'il prétend exalter au-dessus même de la divinité. Enfin, n'y en a-t-il pas qui, suivant l'expression de l'Apôtre, font leur dieu de leur ventre, *quorum deus venter est ?* Dites-le-moi, mes frères, cette nouvelle idolâtrie vaut-elle mieux que celle qui couvrait autrefois la face de la terre, et ne pourrions-nous pas, au contraire, à la vue de tant de désordres, répéter encore ici cette terrible maxime : Cet état est pire que le premier ? *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

C'est ainsi, mes frères, que par notre faute nous laissons rentrer le démon dans le monde ; c'est ainsi qu'il triomphe de nouveau, après que notre Sauveur l'avait vaincu, et mis dans l'impuissance de nous nuire, si nous nous étions servis des moyens tout puissants que nous avions à notre disposition, pour déjouer ses artifices et repousser ses attaques. Il faut donc, ô mon Dieu, que ce qui devait sauver le monde, ne serve, malgré vos desseins de bonté et de miséricorde, qu'à le rendre plus coupable, et à lui préparer de bien plus terribles châtiments ! Elles se vérifient donc aussi par rapport à lui ces tristes paroles : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Autrefois, en effet, le monde péchait par ignorance et par faiblesse ; et maintenant qu'il a été éclairé des lumières de la vérité, que de malice ne renferment pas ses désordres ? Malice du mépris le plus insultant pour Dieu, à qui on préfère sciemment le démon, après qu'on a pu faire la comparaison de l'un et de l'autre ; malice de l'ingratitude la plus noire envers Dieu, que l'on outrage en abusant de ses plus signalés bienfaits ; malice de la perfidie la plus insigne, puisqu'on viole la parole qu'on lui avait donnée. Car, mes frères, rappelez-vous qu'au jour de votre saint baptême, un contrat solennel se passa entre vous et Dieu. Après vous avoir affranchis de l'esclavage du démon, Dieu vous adopta pour ses enfants, Jésus-Christ pour ses frères, vous devîntes ses co-héritiers au royaume du ciel, et vous fûtes admis à son royaume spirituel qui doit nous y conduire. Mais de votre côté, vous prîtes des engagements sacrés : vous renonçâtes au démon, au monde et aux passions ; vous fîtes profession de faire régner Jésus-Christ sur vous, en embrassant sa doctrine, et en suivant ses exemples. Voilà pourquoi vous fûtes marqués de son sceau et revêtus de ses livrées. Et malgré ces promesses que vous avez vous-mêmes ratifiées et renouvelées bien des fois, vous ne craignez pas d'abandonner un si bon Maître, pour vous livrer de nouveau au démon. Quelle infidélité, mais aussi quel malheur ! On peut donc bien vous appliquer encore à juste titre cette maxime effrayante : Le dernier état de cet homme est pire que le premier. *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Pour vous en donner une idée, mes très-chers frères, il me suffit de vous remettre sous les yeux le sort épouvantable du peuple juif, à qui cette parabole s'adressait dans le sens littéral. Souvent infidèle et souvent frappé par la main paternelle du Seigneur, il était autant de fois rentré dans le devoir. Depuis surtout le retour de la captivité de Babylone, on l'avait vu plus zélé que jamais dans le service du seul véritable Dieu. Mais cette ferveur diminuant peu à peu, le démon, qui ne pouvait plus obtenir de ce peuple un culte extérieur et solennel, rentra dans son esprit et dans son cœur, et le poussa au crime le plus énorme qui ait été commis, à l'horrible déicide. Alors fut comblée pour lui la mesure des miséricordes, et la justice vengeresse du Seigneur s'appesantit sur lui de la manière la plus terrible. Livré à son sens réprouvé, il courut aveuglément à sa ruine, dont il fut lui-même l'instrument, et périt presqu'entièrement au milieu des horreurs dont le souvenir nous fait encore frémir. Le peu qui en reste, toujours errant et vagabond, sans patrie, sans roi, sans sacrifice, porte encore sur le front la marque de la vengeance divine qui le poursuit. Faible image, mes frères, des châtiments qui sont réservés aux chrétiens infidèles.

Maintant, écoutez ces deux questions : Qu'avez-vous fait, et que voulez-vous faire ? Qu'avez-vous fait ? c'est à vous de l'examiner, c'est à votre conscience de répondre. Que voulez-vous faire ? le choix vous est donné, *optio vobis datur*. Si le Seigneur est le Dieu véritable, vous dirai-je avec le prophète, attachez-vous à lui, et si c'est le démon, marchez à sa suite. *Si Dominus est Deus, sequimini illum ; si autem Baal, sequimini illum*. Mais, balancerez-vous un seul instant ? Ne vous écrierez-vous pas aussitôt avec saint Pierre : *Domine ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes ?* A qui irons-nous, Seigneur ? vous avez la parole de la vie éternelle. Donnez-vous donc au Seigneur, votre Dieu, sans réserve et sans partage ; faites-le régner absolument sur vous. Faites-le régner pendant toute votre vie, et alors vous aurez le bonheur de régner avec lui pendant l'éternité. C'est la grâce que je vous souhaite.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus chassa un démon qui était muet. Et lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration.

Les miracles que Jésus, dans le cours de sa carrière, ne cessait d'opérer, outre leur objet direct, qui était de confirmer sa mission et de manifester sa bonté, avaient presque toujours un but allégorique. En chassant le démon qui rendait cet homme muet, il nous montre un des effets que le péché opère dans nos âmes. Le péché non-seulement nous rend aveugles, en fermant nos yeux aux merveilles de la religion; non-seulement nous rend sourds, en fermant nos oreilles à la parole divine ; mais il nous rend aussi muets en liant notre langue, et en l'empêchant de servir aux objets pour lesquels Dieu nous l'a donnée. Le muet spirituel n'a pas perdu l'usage physique de la parole, mais il en a perdu l'usage moral. Il est devant Dieu ce que sont devant les hommes les muets ordinaires; les paroles qu'il profère ne sont que de vains sons qui, n'ayant point de signification, se perdent dans l'air. Il nous importe infiniment de connaître ce démon muet, pour nous garantir de ses embûches. Considérons, et les vues dans lesquelles Dieu nous a donné l'usage de la parole, et la manière dont le démon nous en détourne.

L'usage principal que Dieu veut que nous fassions de notre faculté de parler, est la prière. Ainsi, il a mis dans nous l'intelligence, afin de le connaître ; la liberté, afin de le servir; la sensibilité, afin de l'aimer : ainsi, il nous a accordé par-dessus tous les autres êtres le don de la parole, afin que nous puissions célébrer sa grandeur, rendre grâce à sa bonté, implorer sa miséricorde. Le monde a été créé pour l'homme, et l'homme pour Dieu; et la même loi qui nous donne le droit de faire servir à nos besoins tous les êtres dont est composée la nature, nous impose le devoir d'employer au culte de Dieu, et tout ce que nous sommes, et

tout ce que nous avons. Et observons que ce n'est pas absolument l'usage exclusif de nos facultés que Dieu exige de nous, mais seulement l'usage principal. Il nous permet, il nous ordonne même d'aimer les autres hommes; il nous permet même de converser avec eux; mais ce n'est là qu'un emploi secondaire et subalterne. La parole nous est donnée pour une fin bien plus noble. C'est avec Dieu même qu'elle nous fait communiquer. Elle établit entre Dieu et nous une correspondance qui nous est aussi utile que glorieuse. Nos prières pénétrant jusqu'au trône de la miséricorde, font pleuvoir sur nous les grâces divines, comme une rosée abondante, formée des vapeurs qui se sont élevées vers le ciel.

Or, l'ennemi du salut, qui connaît tous les biens qu'apporte la prière, travaille de tout son pouvoir à les anéantir. Comme il est au-dessus de sa puissance d'en détruire les salutaires effets, c'est contre nous qu'il tourne ses efforts. Avec le goût du vice, il fait pénétrer dans nos cœurs le dégoût de la prière. Il y a entre ces deux choses une connexion intime. Et vous le savez trop bien, vous qui avez eu le malheur de vous égarer dans les sentiers de l'iniquité; une déplorable expérience vous a appris que plus vous vous engagiez dans ces funestes voies, plus vous vous éloigniez de la prière. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans votre âme à cette époque fatale. D'abord s'est affaibli l'attrait qui vous attachait à la prière, et bientôt vous l'avez absolument perdu. L'oraison vous est devenue successivement ennuyeuse, fatigante, importune, odieuse. Vous avez commencé par l'interrompre; vous avez fini par l'abandonner. Vous avez rejeté comme un joug onéreux ce qu'autrefois vous regardiez comme une douce consolation, et vous êtes enfin tombé dans l'état infortuné de l'homme de cet évangile; vous êtes devenu possédé du démon muet.

Un autre usage essentiel de la parole que Dieu nous a donnée, est de confesser les péchés dont nous avons eu le malheur de nous rendre coupables. Mais le démon qui n'ignore pas que cette confession est le moyen, non-seulement le plus efficace, mais même le seul de briser ses honteuses chaînes, emploie toute son astuce à nous en détourner. A la salutaire confusion qui devrait nous conduire au tribunal

de la miséricorde, et nous dicter l'accusation de nos fautes, il substitue la fausse honte qui lie notre langue, et nous fait garder au dedans de nous, et notre funeste secret, et les péchés qui en sont l'objet. Combien d'âmes il s'est asservies par ce déplorable silence ! Combien de malheureux maintenant en sa possession, au milieu des flammes qui les tourmentent, répètent l'exclamation du prophète : Malheur à moi, parce que je me suis tû (1) !

Un troisième devoir que Dieu nous imposa en nous donnant la parole, est de rendre témoignage à la vérité. Nous devons ce témoignage, non-seulement lorsqu'il est exigé par l'autorité légitime, mais encore dans beaucoup d'autres occasions. Nous le devons à Dieu quand sa religion est attaquée, et au prochain quand sa réputation est injustement déchirée. N'avons-nous pas à nous reprocher d'avoir souvent encouragé l'impiété, ou accrédité la calomnie par notre silence ? Tandis qu'un mot de notre bouche aurait suffi pour confondre les blasphèmes que vomissait l'impie, ou pour repousser le venin que lançait le méchant, une lâche timidité, ou un respect humain honteux tenait notre langue captive. Nous paraissions approuver ce qu'au fond de l'âme nous condamnions, consentir à ce que nous rejetions, conniver à ce que nous détestions. Notre silence était un scandale, et pour le pécheur qu'il enhardissait, et pour les assistants qu'il séduisait. C'était encore le démon qui nous rendait muets, qui, ne pouvant faire de nous les auteurs du crime, nous y faisait participer par notre nullité, et nous en rendait complices, en nous empêchant de nous y opposer.

Enfin, une dernière espèce de démon muet, est celui dont sont obsédées les personnes qui, chargées par devoir d'annoncer les vérités saintes, négligent ou refusent de s'en acquitter. Ce sont des conquêtes précieuses au démon ; car ces hommes, par leur criminel silence, se perdent d'abord eux-mêmes et ensuite les âmes qui leur sont confiées.

Rentrons en nous-mêmes ; et après avoir examiné par combien de manières le démon muet prend possession de nous, considérons avec attention combien de fois il nous a

(1) Væ mihi, quia tacui ! *Isa.*, VI, 5.

dominés. Secouons son joug honteux; et nous armant contre lui d'une sainte résolution, réparons dans la suite par la ferveur de nos oraisons, par la sincérité de nos confessions, par le courage de nos animadversions, par l'abondance de nos instructions, tous les manquements où ses perfides suggestions nous ont entraînés.

Mais quelques-uns d'entre eux dirent : C'est par Béelzébut, prince des démons, qu'il chasse les démons.

L'admiration où le nouveau miracle de Jésus-Christ avait jeté le peuple, est bien naturelle. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'elle n'ait pas été absolument générale, c'est qu'il se soit trouvé des personnes assez prévenues ou assez dépravées, pour ne pas reconnaître dans ce prodige la main divine qui l'avait opéré. Les incrédules du temps de Jésus-Christ ont, avec ceux de notre siècle, beaucoup de choses communes; mais ils en diffèrent en un point. Il leur était impossible de nier la vérité des miracles que le Sauveur opérait à la vue de tout un peuple, et sous leurs propres yeux. S'ils avaient osé l'entreprendre, un cri ou d'indignation, ou de dérision, se serait élevé contre eux, et ils n'auraient fait que donner plus d'éclat au prodige qu'ils auraient voulu contester. Plus hardis qu'eux, les incrédules modernes entreprennent de combattre une vérité que dix-huit siècles consécutifs ont crue. Mais nous leur opposons avec avantage leurs propres devanciers, et nous confondons leurs vaines dénégations par le témoignage de ceux mêmes de leur parti. S'il eût été possible d'élever quelque doute sur cette multitude de prodiges qui naissaient sous tous les pas de Jésus-Christ, ces scribes, ces pharisiens, si acharnés contre lui, si occupés à le décrier, si ardents à le persécuter, auraient-ils eu recours, pour éluder l'autorité des miracles, aux pitoyables subterfuges qu'ils emploient? Le misérable reproche qu'ils lui font, prouve clairement l'impuissance où ils sont de nier la vérité de ses prodiges. Il devient un témoignage formel et non suspect de la vérité des faits miraculeux. Prétendrait-on le suspecter comme rapporté par les disciples de Jésus-Christ? Mais ces disciples auraient-ils osé, auraient-ils pu, sans être démentis, prêter au bout de peu d'années, à des hommes encore existants, un discours déraisonnable qu'ils n'auraient pas tenu.

Si l'on veut d'autres témoignages que l'on ne puisse pas attribuer aux apôtres, il n'y a qu'à passer aux siècles qui les ont immédiatement suivis. Les premiers ennemis du christianisme, les Celse, les Porphyre, les Julien, si voisins des miracles de Jésus-Christ, ne les auraient-ils pas niés, s'ils avaient osé ? Au lieu de les contester, tantôt ils renouvellent la ridicule accusation de magie, tantôt ils opposent à ses prophéties celles de leurs Sibylles ; à ses miracles, ceux d'Esculape, de Vespasien, d'Apollonius. Ce n'est qu'au bout de dix-huit cents ans qu'on imagine d'en disputer la réalité, comme si l'intervalle des temps pouvait jeter un nuage sur des faits solidement établis ; comme si les preuves de la vérité, en vieillissant, se détruisaient ; comme si des faits reconnus vrais il y a dix-neuf siècles, ne devaient pas l'être encore à présent. Les miracles de Jésus-Christ, prouvés par le témoignage inattaquable de ses apôtres, le sont encore par l'aveu formel de ses ennemis.

D'autres, pour le tenter, lui demandaient quelque prodige dans le ciel.

Les ennemis du Sauveur cherchaient à persuader que ces miracles sans nombre qu'il opérait, n'étaient que des œuvres terrestres, et que des miracles opérés dans l'air, des phénomènes célestes, auraient bien plus d'autorité. Ce n'était pas pour croire en lui qu'ils lui faisaient cette demande ; c'étoit, comme porte le texte sacré, pour le tenter, pour voir s'il aurait cette complaisance ; ou pour imputer à faiblesse, si, comme ils le prévoyaient, il s'y refusait. Des hommes qui résistaient à l'évidence résultante de tant de miracles étaient-ils bien disposés à croire sur d'autres miracles qui n'auraient pas eu la même utilité ? Fallait-il donc plus de puissance pour faire paraître dans le ciel quelque phénomène extraordinaire, que pour rendre la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts ? Les incrédules de nos jours, marchant sur les traces de ceux d'alors, font avec mauvaise foi une difficulté du même genre. Peu satisfaits des miracles qu'on leur présente, ils en demandent de nouveaux dont ils soient témoins. Dieu doit-il donc à chaque homme un miracle particulier pour confirmer sa foi ? Est-il obligé de les prodiguer au gré de chaque incrédule ? Ceux qui ne

croient pas les miracles de Jésus-Christ, malgré les preuves victorieuses dont ils sont revêtus, ne croiraient pas davage ceux qu'ils verraient. Ils appellent aujourd'hui de leur raison à leurs yeux ; ils appelleraient alors de leurs yeux à leur raison ; ou tels que les Juifs de notre évangile, ils regarderaient comme insuffisant le miracle opéré en leur présence, et ils en demanderaient encore d'autres d'un genre différent.

Jésus connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? Cependont vous dites que c'est par Béelzébut que je chasse les démons. Or si c'est par Béelzébut que je chasse les démons, par qui vos enfants les chasseront-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.

Il n'était pas difficile de réfuter la bizarre inculpation des Juifs. Jésus-Christ la pulvérise en montrant la contradiction qu'elle renferme. Quoi de plus ridicule en effet que d'opposer le démon à lui-même, et de prétendre que c'est lui qui se chasse, et qui détruit son propre empire ? Tel est le sort de tous ceux qui refusent de croire en Jésus-Christ ; ils tombent nécessairement dans des contradictions. Toutes leurs sectes décèlent elles-mêmes la fausseté de leurs systèmes, par les inconséquences où elles sont entraînées. Le pyrrhonien est conduit par ses principes à douter de sa propre existence, et même de son doute. Le materialiste place dans un être essentiellement composé une opération aussi simple que la pensée. L'athée admet une suite d'êtres sans un premier être, des êtres contingents sans un être nécessaire. Le déiste est forcé de reconnaître un créateur, par la contemplation de l'ordre admirable du monde, qui lui permet cependant de rejeter la Providence. L'indifférent se forge un Dieu infiniment saint, devant qui le bien et le mal sont égaux, et qui reçoit avec la même complaisance les hommages de l'erreur et de la vérité. Les incrédules de nos jours sont tout aussi inconséquents que ceux du temps de Jésus-Christ ; et par une conformité plus triste encore, en vain leur démontre-t-on les contradictions palpables qui détruisent leurs systèmes par eux-mêmes :

leurs cœurs endurcis repoussent l'évidence qui frappe leurs esprits.

Jésus-Christ fait aux Juifs un autre raisonnement tiré de leur propre pratique. Ils avaient des exorcistes approuvés par la Synagogue, qui chassaient au nom de Dieu les démons. Jésus-Christ se compare à eux. Pourquoi, dit-il, adoptant ce qu'ils font, ne reconnaissez-vous pas ce que je fais ? Je vous prêche le même Dieu ; pourquoi refusez-vous de croire que c'est au même nom que j'opère ? Il y avait dans l'accusation des Juifs, outre la contradiction, une partialité révoltante ; ils attribuaient le même effet à deux causes opposées, et leur seul motif était qu'ils aimaient leurs exorcistes, et qu'ils détestaient Jésus. Trop souvent nos jugements sont dictés, non par notre raison, mais par nos affections. Nous louons dans l'un ce que nous blâmons dans l'autre. Nous approuvons tout ce que font ceux que nous aimons ; nous condamnons tout ce qui vient de ceux qui nous sont opposés.

Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous.

Le raisonnement de Jésus-Christ est démonstratif ; et ses ennemis confondus n'eurent rien à y répondre. Ce ne peut être par la puissance du démon que je chasse les démons : c'est donc évidemment par la vertu de Dieu. Je suis donc l'envoyé de Dieu. C'est ce même raisonnement par lequel nous convainquons l'incrédulité. Les miracles de Jésus-Christ ne peuvent venir que d'une vertu divine. Ils démontrent donc la divinité de sa mission. Il n'y a qu'un pouvoir au-dessus de la nature ; c'est celui de son auteur. La main qui lui donna l'impulsion peut seule l'arrêter. Le cours constant des causes secondes ne peut être suspendu que par la cause première dont elles ont reçu leurs lois. Si des œuvres que Dieu seul peut faire attestaient jamais l'erreur, ce serait Dieu qui nous y induirait. Si un miracle pouvait nous tromper, Dieu ne serait plus Dieu.

Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le surmonte, il emportera toutes ses

armes dans lesquelles il mettait toute sa confiance, et il partagera ses dépouilles.

Le fort armé dont parle Jésus-Christ, est le démon. Il avait subjugué la terre, et il en avait fait son domaine ; il y régnait paisiblement, et excepté le petit pays de la Judée, il se faisait rendre partout les honneurs divins. De tous côtés, sous divers noms, des temples magnifiques lui étaient élevés. Ses autels étaient sans cesse couverts des victimes les plus précieuses, et dans quelques pays même de victimes humaines. Il avait étendu sa domination jusque sur une partie de la nation sainte, qui lui était asservie par ses passions et par ses vices. Il jouissait avec tranquillité, et à ce qu'il semblait, avec sûreté, de son empire, où il se maintenait per ses armes, qui sont ses ruses, ses suggestions, ses séductions. Mais il est survenu un plus fort que lui qui l'a surmonté : c'est Jésus-Christ. Il est venu dans le monde pour détruire l'empire du démon, et pour y fonder le royaume de Dieu. Il a renversé tous ces temples, que les nations égarées avaient élevés à leur ennemi, et sur leurs débris, il a élevé partout des temples au vrai Dieu. Il a aboli les abominables sacrifices aussi avilissants pour l'humanité, qu'injurieux à la Divinité, et leur a substitué le sacrifice pur dont il est tout à la fois la victime, le prêtre et le Dieu ; et délivrant le genre humain du joug honteux sous lequel il languissait asservi, il a rectifié ses dogmes, épuré son culte, réformé sa morale. C'est pour nous qu'il a vaincu. Son triomphe est notre délivrance. Il nous y associe, et nous ramène à sa suite dans le ciel, dont sa victoire nous a ouvert les portes.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe.

Jésus-Christ répète plusieurs fois cette importante maxime. Entre lui et le monde il n'y a pas de milieu. Qui n'est pas son disciple, est par cela même son ennemi. Hérétiques et schismatiques de tous les temps, cet oracle est l'arrêt éternel de votre condamnation. Du moment où vous vous séparâtes de l'Église, vous attirâtes sur vous ce redoutable anathème. Vous cessâtes d'être avec Jésus-Christ, et dès lors vous fûtes contre lui. Pécheurs de tout genre, aussitôt que vous avez perdu la grâce, cette sentence a été aussi

prononcée contre vous. Quelques vertus que vous ayez conservées, quelques bonnes œuvres que vous ayez opérées, dès que vous avez été infectés d'un seul péché mortel, vous n'avez plus amassé avec Jésus-Christ ; tout ce que vous possédiez a été dissipé. L'amitié ou l'inimitié absolue de Dieu : alternative terrible, mais inévitable. Comment prétendent-ils allier ce principe fondamental de la religion avec leur conduite équivoque, ces chrétiens tièdes et incertains qui, se faisant à eux-mêmes un système de christianisme, unissent ensemble le service de Dieu et le service du monde ; suivent les maximes mondaines, et veulent cependant ne pas s'écarter des préceptes divins ; croient faire tout ce que Dieu leur commande, en faisant en même temps tout ce que le monde exige d'eux ; s'interdissent, pour plaire à Dieu, ce qu'ils ne peuvent se dissimuler être de ces fautes grossières qui causent la mort de l'âme, et se permettent, pour plaire au monde, tout ce qu'ils jugent être seulement dans l'ordre des fautes vénielles ; craignent uniquement de perdre le Saint-Esprit, et ne s'embarrassent pas de le contrister ; désirent ne pas s'attirer l'inimitié de Dieu, mais ne cultivent pas son amitié? État funeste en lui-même, plus funeste encore dans ses suites, et malheureusement trop commun dans le monde, et parmi les personnes qui faisant profession d'une sorte de régularité, offrent des exemples plus dangereux, et fournissent des prétextes plus avidement saisis.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans les lieux arides cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et à son retour il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans la maison ils y établissent leurs demeures. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

L'instruction que donne ici Jésus-Christ est de la plus haute importance. Il ne suffit pas d'être rentré dans la voie du salut ; il faut y persévérer. Ce n'est pas assez d'avoir chassé de votre âme l'esprit impur, il faut l'empêcher d'y revenir. Après votre victoire sur le démon, vous vous endormez ; mais le démon veille : vous vous livrez au repos, et il ne se repose jamais ; vous ne pensez plus à lui, il ne cesse de

s'occuper de vous : vous restez tranquille, il agit sans cesse. Tandis que dans une entière sécurité vous négligez de vous tenir sur vos gardes, il prépare de nouvelles attaques. Il rôde continuellement autour de la maison qui fut son domaine. Il observe le côté mal gardé pour y rentrer par surprise ; le côté faible, pour s'en emparer par force. S'il aperçoit dans le cœur quelque passion mal éteinte et encore fumante, il s'efforce de la rallumer par son souffle. S'il y découvre quelque reste d'inclination dangereuse, pas encore entièrement réprimée, il lui présente, pour la ranimer, de nouveaux attraits. Il offre de continuelles occasions à nos goûts pour les satisfaire, à nos habitudes pour les entretenir, à nos attachements pour les renouer. Trouve-t-il la maison sans parure, c'est-à-dire sans défense, il y entre sans peine, et s'y établit sans résistance. Si au contraire il la trouve nettoyée de ses ordures, et ornée des dons de la grâce, il se retire ; mais ce n'est que pour prendre de nouvelles et de plus fortes mesures. Ame, qui avez eu le bonheur de vous réconcilier avec votre Dieu, ne vous abusez pas sur le calme où votre ennemi vous laisse ; il reviendra bientôt plus dangereux que jamais. Il reviendra au moment où il vous croira le moins en état de lui résister ; il reviendra non plus seul, mais renforcé du secours de sept autres esprits plus méchants que lui, qui uniront leurs ruses à ses ruses, leurs efforts à ses efforts. Ils vous attaqueront tous ensemble, et par tous les points à la fois. Ils mettront tout en usage pour reprendre sur vous leur ancien empire. Le plaisir et la douleur, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté, la grandeur et l'humiliation, la prospérité et l'adversité, l'amitié des hommes et leur haine, les faveurs et les persécutions, les illusions du monde et les ennuis de la solitude, tout, passant par leurs mains empestées, deviendra des moyens de corruption. Profitez de l'intervalle que leur méchanceté emploie en préparatifs, pour vous préparer de votre côté aux combats qu'ils viendront vous livrer. Fermez-leur avec soin toutes les entrées de votre cœur. Qu'une vigilance soutenue y fasse une exacte sentinelle. Tandis que le démon réunit contre vous ses auxiliaires, appelez aussi le secours tout-puissant qui vous a déjà fait triompher de lui. La vigilance et la prière, voilà, nous dit Jésus-Christ, les préparatifs efficaces contre les ten-

tations (1). La prière obtient les grâces, la vigilance y correspond. La prière attire les dons célestes ; la vigilance empêche de les perdre. Par la prière vous mériterez que Dieu vienne combattre avec vous ; par la vigilance, vous combattrez avec lui. Que pourront contre vous toutes les puissances de l'enfer, si vous êtes soutenu par un tel allié ? Le Seigneur est mon aide, dit le Roi-prophète, et je braverai tous mes ennemis (2). Que l'armée infernale tout entière se réunisse contre moi ; je ne craindrai point ses assauts (3). Mais si une indolente négligence, ou une aveugle présomption ralentit vos précautions, relâche votre attention, Jésus-Christ vous annonce le sort qui vous attend. L'esprit impur avec son abominable escorte reviendra prendre possession de votre âme, et son retour rendra votre nouvel état plus déplorable que celui d'où vous aviez eu le bonheur de vous retirer.

Considérez ce convalescent échappé à une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau ; avec quelle satisfaction il jouit de sa santé qui se ranime par degrés, de ses forces qui s'augmentent de jour en jour ! Mais qu'il commette une seule imprudence, il se replongera dans une nouvelle maladie plus violente et plus dangereuse que la précédente. Pécheur, retombé par votre faute dans votre maladie spirituelle, le mal que vous vous êtes rendu est bien plus fâcheux que celui dont vous aviez été délivré. Votre rechute est, et plus criminelle, et plus irrémédiable que votre premier péché. Elle est plus criminelle : Vous ajoutez au vice de votre offense ceux de l'ingratitude et de la mauvaise foi ; vous oubliez, et le bienfait de la réconciliation, et les promesses qui vous l'avaient mérité ; vous manquez, et à la reconnaissance, et à votre foi ; vous outragez de nouveau ce Dieu qui vous avait reçu avec tant de bonté, et vous violez les engagements sacrés qui avaient été le prix de votre pardon. Votre rechute est plus irrémédiable, et du côté de Dieu, et du vôtre. Espérez-vous les mêmes grâces,

(1) Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem. *Matth.*, XXVI. 41.
(2) Dominus mihi adjutor, et ego despiciam inimicos meos. *Psalm.*, CXVII. 7.
(3) Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. *Psalm.*, XXVI. 3.

après l'abus que vous en avez fait? Croyez-vous que le mépris dont vous les avez payées, vous ait disposé à en mieux profiter ? Vous avez éloigné Dieu de vous, et vous vous êtes éloigné de lui. Vous avez affaibli dans vous les salutaires impressions de la grâce, et vous avez fortifié votre funeste attachement au péché. La prière, la parole sainte, les sacrements, tous les moyens de salut ont perdu vis-à-vis de vous de leur efficacité ; et vos vicieuses inclinations ont acquis plus d'empire. Ainsi, tout à la fois vous avez aggravé votre mal, et diminué la vertu des remèdes, O vous qui, depuis votre retour à Dieu, avez eu le bonheur de vous maintenir dans l'état de sa grâce, craignez de perdre cet inestimable bienfait. Écoutez ce que vous dit l'Apôtre : Vous qui êtes debout, prenez garde de tomber (1). Qu'une sainte défiance de vous-mêmes, qu'une juste confiance en Dieu vous soutienne à la hauteur où vous a replacés votre pénitence. Et vous, âmes malheureuses, qui vous êtes rengagées dans la voie de l'iniquité, vous avez rendu votre retour dans les sentiers de la justice, plus difficile ; mais il n'est pas impossible. Puisqu'il n'est pas impossible, il faut l'entreprendre. Puisqu'il est difficile, il faut y apporter une résolution forte et courageuse. Plus vous différerez, plus vous augmenterez la difficulté, plus vous vous enfoncerez dans votre limon infect, plus vous éprouverez de peine à vous en retirer.

Lorsqu'il parlait ainsi, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité. Mais plutôt, repartit Jésus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'observent.

Déjà commence à s'accomplir la prophétie que Marie avait prononcée sur elle-même, que toutes les générations célébreraient son bonheur. Sa propre génération est la première à le proclamer; toutes les autres la suivront. Les paroles de cette femme, répétées d'âge en âge, feront à jamais partie des prières de l'Église. Dans tous les siècles les grandeurs de Marie, les glorieuses prérogatives dont elle fut décorée, seront l'objet de l'admiration et de la vénération des fidèles. La gloire de la Mère, identifié à celle du Fils, sera de même immortelle dans la mémoire des hommes. Les temples re-

(1) Qui se existimat stare, videat ne cadat. *I. Cor.*, X. 12.

tentiront de ses louanges, les chaires chrétiennes de ses panégyriques, les conciles de ses apologies. Un culte inférieur seulement à celui de Dieu, supérieur à celui de tous les autres saints, lui sera rendu par toute la terre. Les justes imploreront son intercession, les pécheurs recourront à sa médiation, les royaumes entiers s'empresseront de se mettre sous sa protection. Mais tous ces honneurs de la terre ne sont rien auprès de ceux dont elle est comblée dans le ciel. Reine des anges et des saints, de même que des mortels, elle est élevée au-dessus d'eux tous; elle ne voit que Dieu au-dessus d'elle.

Il y a cependant quelque chose au-dessus de la gloire de Marie; et Jésus-Christ nous le déclare ici: ce sont ses vertus qui la lui méritèrent, et qu'elle a couronnées par la plus profonde humilité, qui nous en a caché la plus grande partie. Si elle fut heureuse par son élévation, elle le fut bien plus encore par sa fidélité à y correspondre. Nous répétons quelquefois les paroles de la femme de cet évangile; mais comme elle, nous n'en concevons pas toute l'étendue. Et la gloire de Marie, et les vertus par lesquelles elle y est parvenue, sont au-dessus de nos pensées. Prosternons-nous devant cette reine du ciel et de la terre; invoquons-la avec une respectueuse confiance: elle est aussi bonne qu'elle est puissante. Il n'est rien que son Fils n'accorde à ses prières, il n'est rien qu'elle veuille refuser aux nôtres; Jésus-Christ en a fait le canal de ses grâces, faisons-en le canal de nos vœux. Ils seront assurés du succès, quand ils seront présentés par elle.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le Démon muet

PAR M. LE COURTIER (1)

Nos très-chers Frères,

L'ordre liturgique fixé par l'Église pour les évangiles des dimanches du Carême est admirable et digne de toute votre attention.

(1) Cette homélie à été donnée en deux lettres pastorales pour les carêmes 1867 et 1868.

C'est une préparation, merveilleusement graduée, pour amener les âmes à se donner à Dieu, à retrouver sa grâce, à s'unir à la vie divine par la sainte communion.

Aussi, avons-nous résolu, dans l'amour que nous vous portons, de vous proposer, à chaque Carême, la méditation de ces évangiles, et nous continuons cette année ce *cours d'instructions*, capable, à lui seul, de vous donner *un sens droit*, *une raison éclairée*, et de vous mettre en état *de porter le poids des devoirs et des responsabilités de la vie.*

Si vous vous le rappelez, nos très-chers Frères, nous avons eu d'abord à disputer beaucoup avec le démon pour nous donner à Dieu : avec le démon du découragement, qui voulait nous empêcher d'entrer dans la voie ; avec le démon de la présomption, qui voulait rendre inutiles nos déterminations généreuses ; avec le démon d'un triste accommodement, qui voulait fausser pour nous la voie du Seigneur ; enfin, avec le démon transfiguré en ange de lumière, qui s'avisait, de guerre lasse, de changer le point de vue de la vie chrétienne, ne nous laissant voir que la réalité douloureuse de la vie du Calvaire, que la perspective lointaine et indécise de la vie bienheureuse, voilant à dessein sous de tristes nuages la montagne du Thabor, parce que la gloire de la Transfiguration justifie les espérances célestes, adoucit la vie de la croix, assure un centuple de consolations en cette vie aussi bien que la vie éternelle après les épreuves.

Mais c'est assez disputer avec le démon ; Jésus-Christ veut le chasser aujourd'hui, et chasser le démon muet, le démon qui rend muets les cœurs qui en sont possédés : *Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum* (1).

Vous me direz, chers Fidèles, qu'à l'aide de nos précédentes exhortations quadragésimales vous n'êtes pas restés muets devant le démon, que vous lui avez répondu courageusement : « L'homme ne vit pas seulement de pain pour « son corps, son âme vit de la parole de Dieu. — Il n'est « point permis de tenter le Seigneur. — Il faut l'adorer seul « et le servir. — L'amour de Dieu consiste à garder ses « commandements, et ses commandements ne sont pas

(1) *Luc*, XI, 14.

« accablants. — La vie chrétienne est utile à tout, elle a « les promesses de la vie présente et de la vie future. »

Oui, sans doute, vous n'avez pas été muets vis-à-vis du démon ; c'est une espérance de justification assez fondée. Mais n'auriez-vous pas été muets jusqu'ici vis-à-vis de Dieu, soit en ne lui avouant pas vos offenses, soit en les tenant dans un silence de mort, alors même que vous étiez enveloppés du secret sacramentel ?

Or, vous resterez muets ainsi, tant que le Seigneur ne chassera pas le démon du milieu de vos cœurs par une bonne et sainte confession nécessaire au salut. Car, dès que le Seigneur, dans notre évangile, eut chassé le démon, le muet parla ; et c'est la merveille qui doit s'opérer dans l'âme chrétienne qui revient à Dieu par le sacrement de la Pénitence : *Et cum ejecisset dœmonium, locutus est mutus* (1). Plaise à la divine Bonté, nos très-chers Frères, que ce même prodige s'accomplisse pour chacun de vous, en ces jours si favorables au salut !

Mais l'ennemi qui a cédé le terrain dans le désert et sur le Thabor, se sentant acculé aujourd'hui dans son dernier retranchement, dans le cœur de l'homme, vient se placer de pied ferme entre notre conscience et le tribunal de la réconciliation. Là, il est résolu à attendre qu'on le chasse impérieusement ; et, en attendant, il multiplie les obstacles pour que les langues qu'il tient enchaînées ne se délient point par un aveu salutaire.

D'abord, il blasphème avec les Pharisiens l'œuvre de Dieu dans l'établissement du sacrement de Pénitence ; et le Dieu qui délie les langues va nous prouver que c'est par une vertu divine que le démon et le péché sont chassés : *In digito Dei ejicio dœmonia* (2).

Ensuite, le démon exagère avec les Scribes les difficultés du moyen réconciliateur ; il consentirait à *un prodige* de rémission *dans le ciel ;* mais il entoure de frayeur le tribunal sacré qui touche à la terre ; et le Dieu qui délie les langues va dissiper toutes ces craintes, se montrant *plus fort* en consolations que le démon en épouvantements puérils,

(1) *Luc*, XI. 14.
(2) *Luc*, XI. 20.

enlevant à son ennemi toutes les armes qui semblaient lui assurer l'obsession des consciences : *Universa arma ejus auferet* (1).

Enfin, le démon, quand il ne peut détourner les hommes du salut, ou par la ruine de la foi, ou par de vaines craintes, laisse un moment à la multitude ses transports et son admiration ; mais il va prendre avec lui sept autres démons plus méchants afin d'entraîner dans la rechute, et d'anéantir les fruits de la réconciliation. — Et le Dieu qui délie les langues nous prémunira contre les malheurs d'une telle rechute, nous apprendra à *garder* sa parole pour garder nos âmes jusqu'à la vie éternelle.

Foi en l'institution divine du sacrement de Pénitence opposée aux blasphèmes d'un lâche respect humain ;

Consolations du sacrement de Pénitence opposées aux difficultés que la mauvaise foi suppose ;

Précautions simples et faciles pour conserver les fruits du sacrement de Pénitence :

Voilà, nos très-chers Frères, le triple moyen que Jésus-Christ emploie pour chasser le démon muet, et pour que tous les muets spirituels confessent l'œuvre du Dieu de vérité, du Dieu de bonté, du Dieu de sainteté.

I.

Jésus-Christ confond des blasphèmes qui s'élèvent contre l'œuvre de Dieu dans le sacrement de Pénitence.

L'homme qui attaque le moyen de réconciliation que Dieu a laissé sur la terre, ne dit pas, comme les anciens Pharisiens, que c'est l'œuvre du démon : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia* (2), cela dépasserait le but et serait trop contradictoire. — Mais il prétend que c'est *l'œuvre de l'homme*, son invention, son moyen d'obsession sur les âmes, et d'influence au foyer domestique.

Et encore l'adversaire borne, restreint beaucoup le blasphème ; car il admet volontiers la contrition du cœur, la satisfaction après l'offense, voire l'absolution sacramentelle. Rien ne lui paraît en cela inconcevable, et, à certaine condition, il y verrait la justice et l'œuvre de Dieu.

(1) *Luc*, XI. 22.
(2) *Luc*, XI. 15.

Supposez qu'à une époque déterminée par l'Église, la religion rassemble dans ses temples les fidèles préparés par de saintes instructions ; — que ses pasteurs, en ce jour de rémission générale, montent dans la chaire chrétienne, récitent le magnifique *Confiteor* au nom de tous et de chacun ; — si, après ce préambule imposant, le prêtre exhortait au regret des fautes en général, à la résolution de ne plus les commettre, s'il imposait même quelque pénitence à pratiquer, si, enfin, étendant la main sur l'assemblée recueillie, il prononçait sur toutes les têtes la divine absolution, et que de là chacun s'avançât vers la table sainte pour remplir le devoir pascal,... rien n'effraierait dans la croyance catholique, tout serait admis sans discussion, on exalterait une religion si digne de tout respect ; — et pourquoi ? Parce que chacun pourrait garder son secret intime, et demeurer muet : *Et illud erat mutum* (1).

Il n'y a donc, nos très-chers Frères, qu'un point dans le sacrement de Pénitence, un seul, qu'une seule des condition du pardon qui effarouche, éloigne, ébranle soi-disant la foi : c'est l'obligation de mettre dans la confidence un ministre intermédiaire entre Dieu et l'homme, c'est d'avouer, de confesser, de parler enfin : *Locutus est mutus* (2).

Et ce point paraît si révoltant, que *pour lui seul* on s'épuise à vouloir douter de toutes les croyances catholiques, que l'on descend jusqu'au déisme; tandis que si l'Église, gardienne de la foi et des enseignements de Jésus-Christ, voulait ôter ce *seul point*, l'aveu dans le sacrement de Pénitence, on croirait à tout et l'on se soumettrait à toutes les observances religieuses.

Mais ne trouvez-vous pas, nos très-chers Frères, dans cette disposition des esprits qu'on ne saurait nier, une preuve que la confession est l'œuvre de Dieu inébranlable, et non pas une condition de pardon imaginée, imposée par les hommes, variable suivant leurs intérêts ?

Car, à moins de douter de tout, de mettre en péril tout le dogme et toute la morale, comment imaginer que l'Église qui continue Jésus-Christ enseignant, dirigeant, sauvant les

(1) *Luc*, XI. 14.
(2) *Luc.*, XI. 14.

âmes ; que l'Église qui change, transforme, adoucit, élargit sa discipline, dans le seul but de s'accommoder aux mœurs, aux siècles, à la faiblesse même de ses enfants, pour diminuer les prévarications ; — que l'Église s'acharnerait à maintenir une condition humaine, variable de sa nature, indépendante de la foi et des moyens établis de Dieu, quand cette condition devient la perte d'un si grand nombre, quand, en la retranchant, on procurerait un salut général, accepté de tous ; — et cela pour le motif d'une prétendue influence, lorsque c'est précisément la ruine d'une influence qui deviendrait plus réelle dans ses effets salutaires ?

Ah ! que l'Église enlève de ses temples les confessionnaux, ce vieux mobilier qui sert de prétexte à l'incrédulité pratique, mais qui n'épouvante réellement que l'orgueil et l'attachement au péché ; qu'elle ne laisse plus dans ses églises que les fonts du baptême, la chaire et la table sainte ; dès ce moment la révolution est complète : plus de doutes, plus de répugnances religieuses, plus d'indifférence, partout foi, admiration, fidélité, ferveur.

D'où il faut conclure, nos très-chers Frères, que la conduite de l'Église, immuable sur ce point depuis dix-huit siècles, malgré les avantages d'une simple réforme, malgré la désertion qu'entraîne son inflexibilité, est un préjugé très-fort en faveur de l'institution divine de l'accusation sacramentelle.

Non pas que nous ignorions ce qui se murmure contre cette présomption favorable ; nous savons tout ce qui a été dit et publié sur le prétendu mystère d'influence qui arrête l'Église sur le chemin de la réforme.

Mais on aura beau broyer du blasphème et du scandale avec les couleurs de la modération et d'un faux intérêt ; on aura beau représenter le prêtre comme témoin invisible et choquant au foyer de la famille ; il n'en restera pas moins établi pour tout homme de sens loyal et de cœur droit : — qu'une influence est bien nulle quand ses moyens d'action sont enfouis dans un secret plus impénétrable que la mort, quand il y a sacrilége odieux à se servir de sa science, même pour la direction d'une conduite occulte ; — que le sacrement de Pénitence n'emporte pas, par lui-même, cette influence que l'on redoute, qu'il est très-facile d'y échapper.

parce que le fidèle a autant droit de se cacher que le juge a devoir de se taire, et parce que, dans les cas très-rares où l'influence se produirait, elle aurait été favorisée plutôt que subie ; — que les conseils de l'art de guérir, de régler les dispositions de la fortune, d'aviser à laver en famille quelque honte du foyer, nécessitent des témoins bien autrement nécessaires, avec lesquels il faut traiter à découvert, sans que personne vienne attaquer la délicatesse, la probité, le danger d'influence de ces témoins ; — qu'il y a bien d'autres yeux ouverts sur l'intérieur domestique, des yeux qui ne resteront pas immobiles quand on les interroge, des yeux dont il faut acheter bien cher le secret, et qui ne le garderont pas après avoir été payés ; — enfin, qu'il n'est pas juste de faire sonner bien haut une influence mystérieuse que personne ne peut prouver, quand il y a, à ciel ouvert, dans la confession, une influence incontestable d'ordre, de devoir, de paix, de justice, de moralité et de réparation.

Quoi qu'il en soit, nos très-chers Frères, et quoi qu'on en dise, il est impossible à l'Église de changer les conditions en présence des paroles du Dieu qui est le maître de son pardon. Écoutez :

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, « je vous envoie donc comme mon Père m'a envoyé. » C'est Jésus-Christ qui parle à ses Apôtres : « Puis il souffla « sur eux, » comme pour leur inspirer une seconde vie, et il leur dit : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront re- « mis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à « ceux à qui vous les retiendrez (1). »

En vertu de ces paroles solennelles, qui se transmettent par succession légitime dans l'Église, le Sacerdoce chrétien est établi juge éclairé des consciences, de manière à peser à qui il doit remettre, à qui il doit retenir les péchés.

Or, pour le prononcé d'un jugement alternatif, il faut connaître la cause et la connaître en détail. — Pour connaître et juger ce détail, il faut qu'il y ait dans le sacrement de Pénitence un aveu détaillé. — S'il ne s'agissait que de *remettre* les péchés, une simple déclaration du coupable : « J'ai péché, » pourrait suffire avec le regret, le ferme pro-

(1) *Matth.*, XXVIII. — *Jean.*, XX. 22, 23.

pos et la réparation ; mais quand il s'agit de porter une sentence alternative, ou pour *remettre* ou pour *retenir*, il faut nécessairement que le jugement soit éclairé par la cause, et que la cause soit élucidée par un aveu sincère et complet, puisqu'il n'y a que le coupable qui puisse se faire connaître au juge.

Mais si, d'un autre côté, les fidèles n'étaient point obligés à l'aveu de leurs fautes, en vertu de cette institution divine ; s'ils pouvaient recourir ou ne pas recourir à ce jugement de Dieu qui s'exerce dans l'Église, voilà un pouvoir solennel conféré inutilement par Jésus-Christ, voilà les clefs du royaume des cieux devenues un objet de luxe, si les fidèles ont à leur choix des clefs faciles et communes qui peuvent ouvrir toutes les portes, même les portes du ciel.

Remarquez, enfin, nos très-chers Frères, que dans ce moyen établi par Jésus-Christ il n'y a rien que de très-conforme aux conditions du pardon : douleur — ferme propos — réparation — aveu surtout. L'aveu même est tellement rationnel, qu'il est l'indice ordinaire du regret véritable, et la garantie de la satisfaction pour le péché. C'est au point que le langage proverbial en a exagéré la vertu puissante jusqu'à dire « qu'une faute avouée était à moitié pardonnée. »

Jésus-Christ, dans l'institution du sacrement de Pénitence, n'a donc fait que *sacramentaliser les éléments les plus naturels du pardon ;* et en n'exigeant l'aveu que dans le secret le plus intime, le plus sacré, sa miséricorde a réduit cette condition ordinaire de pardon aux proportions les plus indulgentes pour la faiblesse humaine.

Non, non : la main de l'homme n'a pas élevé cet édifice de salut, et elle ne saurait rien changer à son plan et à sa distribution. Le doigt de Dieu est là : c'est par la vertu de Dieu que l'Église, continuant l'œuvre divine, chasse le démon des âmes, éclaire les aveugles, fait entendre les sourds et fait parler les muets : *In digito Dei ejicio dæmonia* (1).

O mon Dieu, renouvelez cette merveille dans ces jours de salut, déliez les langues, guérissez tous les muets, arrachez-

(1) *Luc.*, XI. 20.

les, par le force de la foi et de votre grâce, au silence de mort qu'ils gardent depuis trop longtemps !

Mais, ô mon Dieu ! ces muets se trompent eux-mêmes bien volontairement, parce qu'ils ont grand intérêt à se tromper. Ils savent fort bien que *ce n'est pas parce que l'on doute de la confession qu'on ne se confesse pas*, mais qu'*on doute de la confession et de la religion parce qu'on ne veut pas se confesser*. — Au lieu d'avouer leur faiblesse, et de dire franchement : Je n'ai pas le courage de confesser mes erreurs, encore moins de m'en séparer, ils se posent en raisonneurs, en discoureurs, en philosophes qui voient la religion en grand. Pauvre humanité, qui ne veut pas même confesser pourquoi elle ne se confesse pas !

Mais nous savons son secret, nous savons que l'homme s'exagère à dessein les difficultés et les sacrifices du sacrement de Pénitence pour se dispenser d'y recourir, pour demeurer dans son mutisme ; et Notre-Seigneur continue de chasser le démon muet en réduisant ces difficultés à leur juste valeur, en révélant toutes les consolations du remède divin.

Cette seconde partie de l'homélie, et la troisième où le Dieu qui délie les langues, prémunit contre le malheur de la rechute, nous mènerait beaucoup trop loin. — Restons-en là, cette année ; nous continuerons le sujet au prochain Carême, si Dieu nous prête vie.

Nous ne voulous pas faire de longs Mandements, qui fatigueraient la plus grande partie du troupeau. Nous ne voulons pas même diviser en plusieurs dimanches la lecture de notre instruction quadragésimale, de peur de priver nos fidèles d'entendre la voix de leurs pasteurs respectifs dans les solennels dimanches du Carême.

Nous conjurons, au contraire, nos chers Coopérateurs de faire le prône en ces jours de salut, le prône que tout autre discours remplace difficilement. Nous les prions de le faire avec solidité, simplicité, brièveté, espérant, si nos forces ne nous trahissent pas, leur donner encore l'exemple de ces simples et utiles instructions à la grand'messe de notre église cathédrale.

Dans l'évangile du troisième dimanche du Carême, Jésus-Christ, nos très-chers Frères, nous apparaît infiniment *plus fort* que le démon *fortement armé* contre nos âmes. Il chasse le démon muet du corps d'un possédé, et veut le chasser du cœur des fidèles retenus par un funeste mutisme qui les empêche de recevoir le sacrement de Pénitence et d'en profiter.

Or, pour obtenir ce résultat admirable, Notre-Seigneur fait trois choses : il réveille notre foi en l'institution divine de son sacrement, prouvant que c'est *par le doigt de Dieu qu'il chasse le démon,* c'est ce que nous vous avons exposé ci-dessus. Il oppose ensuite les consolations du sacrement aux difficultés si grandes qu'on lui suppose ; il indique enfin les précautions à prendre pour en conserver les fruits et pour éviter la chute ; ce sujet épuisé, notre Dieu *aura arraché du démon toutes ses armes.*

I

Jésus-Christ donc, nos très-chers Frères, détruit, en second lieu, les difficultés exagérées du sacrement de Pénitence, et nous en révèle, au contraire, toutes les consolations.

Que l'on rassemble, tant qu'on voudra, mille fantômes effrayants autour du tribunal de la réconciliation, dès qu'il est certain que la confession est le moyen nécessaire établi par Jésus-Christ pour arriver au pardon de Dieu, ce que ce moyen a de difficile et de pénible ne change rien à sa nécessité, et il ne reste plus qu'à s'y soumettre.

Mais parce que la faiblesse humaine a besoin d'être encouragée, mais parce que le démon s'arme fortement pour garder sa demeure dans nos âmes, *fortis armatus custodit atrium suum*, essayons, avec l'aide d'un plus fort que lui, de réduire les difficultés à leur juste valeur.

Deux choses paraissent très-pénibles (et le démon ne manque pas de les faire valoir) : le tribunal occupé par un homme, et l'accusation qu'il faut faire à cet homme.

Aussi, pour en finir plus vite avec des frayeurs qui paraissent insurmontables, pour échapper à l'humiliation que

l'on redoute par dessus tout, et cependant pour ne pas rejeter tout à fait l'*aveu* qui est de sa nature nécessaire à tout pardon, on prétend s'en tirer par cette phrase tant soit peu solennelle : *Pour moi, c'est à Dieu que je me confesse.*

Vous remarquerez, nos très-chers Frères, que l'on déplace encore la question sans la résoudre. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir s'il vaut mieux se confesser à Dieu, de qui, après tout, vient le pardon ; l'essentiel est de savoir si ce Dieu qui pardonne n'a pas exigé que l'aveu des fautes se fît par l'intermédiaire de ses ministres ; et nous rentrons alors dans l'institution divine de la confession faite au prêtre, comme moyen indispensable pour obtenir le pardon de Dieu.

Dans la plupart des États, la justice émane du souverain ; cependant le souverain en a sagement confié l'administration à des tribunaux légalement établis. Ces tribunaux ont, à leur tour, des juges d'instruction qui préparent les causes, qui examinent et décident s'il y a lieu ou non à mettre en jugement. Si donc, le citoyen qui revendique ses droits, ou l'accusé que la justice évoque à ses juridictions, prétendaient qu'ils ne veulent pas avoir affaire aux juges instructeurs, qu'ils ne veulent point entendre parler des différents degrés de la magistrature, que, pour eux, ils réclament le privilége de s'adresser au souverain seul, de qui toute justice émane ; leur prétention, fausse dans ses conséquences malgré son principe vrai, ne serait point admise.

Abordons cependant, mes très-chers Frères, la question de *se confesser à Dieu*, car aussi bien cette phrase creuse a une certaine enflure, elle a quelque chose de sonore pour les âmes faibles, qui ne cherchent qu'un moyen, à tout prix, d'échapper au remède tel que le Sauveur l'a composé pour notre guérison.

C'est à Dieu que vous vous confessez ? — Mais nous aussi ; car nous débutons au saint tribunal par cette parole : Je confesse à Dieu tout-puissant, *Confiteor Deo omnipotenti ;....* seulement nous ne nous arrêtons pas en si bon chemin, et nous allons bravement jusqu'à cette parole : et à vous, mon Père, que j'ai péché, *et tibi, Pater, quia peccavi.*

C'est à Dieu que vous vous confessez? — Je voudrais bien savoir *quel jour* vous faites cette confession ? Est-ce une fois par an ? Est-ce plusieurs fois dans l'année? Hélas ! ceux qui prétendent se confesser ainsi ne récitent peut-être jamais, même les trois premiers mots de *Confiteor*, et se bornent, si encore ils le font, à une pensée fugitive de Dieu offensé.

C'est à Dieu que vous vous confessez? — Mais faites-vous réellement cette confession ? Y a-t-il examen recueilli de la conscience, aveu détaillé des fautes, regret exprimé, réparation résolue, pénitence déterminée ? En un mot, y a-t-il tous les éléments naturels du pardon, exigibles en dehors même de toute institution sacramentelle ?

C'est à Dieu que vous vous confessez ?— Eh bien ! je consens, pour le moment, à ce que vous vous en teniez, comme essai, à cette confession ; seulement vous aurez soin qu'elle soit bien faite, et qu'elle ait, de vous à Dieu, tous les résultats du sacrement de Pénitence.

Ainsi, vous vous placerez sérieusement sous les yeux de Dieu, vous lui demanderez sa lumière et sa grâce, vous examinerez sévèrement votre âme, vous vous accuserez à Dieu en détail, avec douleur, avec humilité ; vous lui exprimerez votre regret du plus profond de votre cœur, vous lui jurerez de ne plus retomber dans les mêmes fautes, d'en éviter les occasions, d'en faire pénitence; vous réparerez par la satisfaction l'injure faite à Dieu, le tort causé au prochain, et vous écouterez dans le recueillement ce que le Seigneur prononcera sur votre cause. Ah ! si vous vous confessiez ainsi à Dieu, deux fois seulement (et il n'y a pas d'autre manière de se confesser même à Dieu), vous iriez indubitablement vous jeter, à la troisième fois, dans un confessionnal.

Ce n'est pas tout : il faut que cette prétendue confession faite à Dieu ait les mêmes résultats que le sacrement de la Pénitence. Ayant reçu l'absolution de Dieu, à la source souveraine de toute justice et de toute justification, vous n'hésiterez pas, je l'espère bien, à vous approcher de la sainte Eucharistie... Vous reculez ; mais quel doute peut-il vous rester, à vous, le pénitents de Dieu ? Et si vous n'allez

pas jusqu'à communier après une telle confession, comment espérez-vous aller au ciel avec une absolution dont vous sentez déjà la pesante incertitude et l'intime insuffisance ?

Non : c'est vous-mêmes qui êtes obligés de l'affirmer, l'accusation ne vous tranquillise pas si elle n'est reçue, l'absolution ne vous rassure pas si elle n'est donnée par un ministère extérieur et sensible ; et cependant voilà ce qui vous effraie, ce que le démon vous exagère : l'cccusation, et l'accusation faite à un homme.

L'accusation vous révolte ! — Y avez-vous réfléchi ? — Que de points dans votre conscience, nos très-chers Frères (et ce sont les plus nombreux), que tout le monde sait, que vous avouez très-facilement à l'occasion, dont vous vous vantez même au besoin, et dont l'accusation publique ne vous gênerait en aucune manière ! — Dans l'accusation sacramentelle, il n'y a qu'*un mot ou deux* à laisser échapper de votre âme pour les ensevelir dans un abîme de secret et de douce compassion : voilà la grande difficulté réduite à sa juste mesure. — Et encore, ces deux mots, qui vous coûtent tant, on les devine et on les sait d'avance, parce qu'on les trouve au fond de presque toutes les vies, parce que la répugnance que vous manifestez indique clairement où est le mal de votre cœur, parce qu'il faudrait avoir bien peu d'expérience pour ne pas deviner, à vos hésitations et à vos terreurs, que ce qui vous répugne tant à déclarer n'est pas un mouvement de vivacité, ou quelques distractions dans vos prières.

Résumons : un mot — un mot deviné d'avance — un mot qui tombe dans un abîme sans fond — un mot qui sera reçu au passage avec une délicatesse et une miséricorde dont vous n'avez pas même l'idée — dites, nos très-chers Frères, si Dieu pouvait exiger moins dans un aveu qui nous rend sa grâce, la paix de l'âme, nos droits aux ciel.

L'accusation faite à un homme ! — voilà ce qui double la difficulté. Sans doute, il y a bien quelque peine à aller découvrir ainsi tel ou tel genre de fautes, ou à déclarer un passé qui n'a pas été sincère ; mais il faut se rattacher bien vite à l'essentiel d'un aveu que la loi naturelle exige pour tout pardon, et à l'institution divine d'un ministère intermédiaire entre Dieu et le pécheur. Pensons, de plus, qu'il

est dans la nature du cœur de l'homme de ne pas garder seul ce qui lui pèse, qu'il ne peut porter le double poids du péché et du malheur, qu'il a besoin de décharger ce fardeau dans un sein ami, et que le péché a presque toujours un confident, voire une confidente, quand il n'a pas un confesseur ; terrible confidente, qui n'est pas tenue au secret, qui devient maîtresse, et qui est impérieusement « témoin très-visible au foyer de la famille. »

Mais, posé cette nécessité, ce devoir de l'accusation faite à un homme, remarquez, nos très-chers Frères, toutes les condescendances de Dieu dans un sacrement qui n'est pas celui de l'*action de grâce*, qui est celui de la *peine*.

Si vous voulez en venir à des ménagements extraordinaires, rien ne vous empêche, pour un retour ou pour une circonstance difficile, de vous adresser à un ministre que vous ne connaissez pas, qui ne vous connaît pas, dont vous ne serez jamais connu, et à qui l'ouverture de votre âme ne donnera pas plus de connaissance de votre personne que s'il entendait la lecture d'un livre d'examen de conscience. Disciples timides, qui vous empêche *d'aller trouver Jésus-Christ la nuit*, dans la pleine ombre du mystère, et de déjouer ainsi, sans presque aucune confusion, les ruses du démon muet, de ce démon qui pervertit l'ordre de Dieu ? Car Dieu, dit saint Jean Chrysostome, a imprimé au péché un caractère de honte, à l'aveu du péché un attrait de confiance ; le démon, bouleversant tout, donne au pécheur une grande hardiesse pour faire le mal, et au pénitent une frayeur excessive pour l'accuser.

Cet homme, auquel vous pouvez rester complétement inconnu, et dont la qualité d'*homme* vous effraie par elle-même, est cependant, par cette qualité même, disposé à la plus humble et à la plus délicate compassion. C'est le raisonnement que fait saint Paul dans son épître aux Hébreux : *Tout pontife*, c'est-à-dire tout homme devenu par son ministère légitime un pont de miséricorde jeté entre le pécheur et Dieu, *tout pontife est pris parmi les hommes*, précisément *parce qu'il est établi pour des hommes, afin qu'il puisse compatir à ceux qui sont dans l'ignorance et l'erreur, étant lui-même environné d'infirmité.*

Vous pouvez donc être assurés, nos très-chers Frères, que ce mystérieux inconnu sera plein de bénignité, parce qu'il est humble, et qu'il sera humble, parce qu'il est homme. Il vous accueillera, cet homme de Dieu, avec toute la bonté de Dieu, avec une bonté qui croîtra en proportion de l'énormité de vos aveux; car de même que le Créateur a mis au cœur de la mère un amour que la femme ne soupçonnait pas, ainsi, en instituant le sacrement de Pénitence, Jésus-Christ a mis au cœur de ses prêtres une compassion délicate dont ils sont eux-mêmes étonnés; le prêtre se sent alors presque divinisé, et le pécheur peut lui dire avec la même confiance qu'à Dieu : *Vous serez propice à mon péché*, parce que *mon péché est grand* (*1*).

Vous ne vous apercevez peut-être pas de cette paternité délicate, humble et suave, vous qui vous confessez souvent et qui n'apportez que des fautes légères : c'est qu'alors rien n'excite vivement la charité du père, du médecin, du juge spirituel. Mais, qu'à travers ces flots de pénitents dont l'âme est à peine blessée, un homme se rencontre revenant de loin, avec une conscience couverte de plaies; qu'il se présente une âme bouleversée, déclarant n'oser avouer son mal ; moins que cela encore, qu'à travers ces confessions faciles et nullement émouvantes, le prêtre découvre un malheur qui abat, une position difficile qui excite l'intérêt religieux, une détermination qui demande de sages conseils, voyez comme tout change alors, comme la voix s'anime, comme le cœur s'émeut, comme la charité s'accroît jusqu'aux proportions de la tendresse d'une mère !

Une mère (puisque nous avons cité ce nom, le plus grand, le plus doux après celui de Dieu !) une mère ne semble pas s'épuiser d'attention sur ses enfants, tant qu'ils se portent bien ; mais qu'on vienne lui dire que l'un d'eux s'est brisé en tombant, et que *c'est pour avoir désobéi* qu'il a fait cette chute, croyez-vous qu'en ce moment une mère pense beaucoup à la faute, que ses entrailles ne sont pas émues sur la souffrance? et s'il lui arrive de s'écrier dans sa douleur: *Malheureux enfant !* c'est pour couvrir cette exclamation de

(1) *Ps.*, XXIV, 11.

ses larmes et des soins de sa tendresse. Voilà une image parfaite, ou plutôt imparfaite, de la bonté que Dieu inspire au tribunal de la Pénitence, car il est écrit que *Dieu aura pitié de nous plus qu'une mère (1).*

Voyez toutes les paraboles où la miséricorde de Dieu s'est peinte ; voyez l'enfant prodigue dont la réception va jusqu'à exciter la jalousie du frère fidèle ; voyez le pasteur abandonner quatre-vingt-dix-neuf brebis aux pâturages, pour courir après une seule qui s'égare dans les montagnes ; consultez tous ceux qui ont fait cette expérience miséricordieuse, ils vous raconteront combien le Seigneur a été bon pour eux, quelle charité il a inspirée à ses ministres pour le pécheur qui revient ; ou plutôt, nos très-chers Frères, faites vous-mêmes cette heureuse expérience, et vous saurez, et vous goûterez, et vous verrez quels suaves ménagements un Dieu emploie pour consommer la guérison de nos âmes.

C'est donc en vain que *le démon muet* a dressé ses batteries autour du tribunal divin qu'il n'a pu renverser ; Jésus-Christ le chasse et lui enlève toutes ses armes dont il était si fier : *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat (2).*

II

Enfin, nos très-chers Frères, Jésus-Christ, chassant le démon muet jusque dans ses derniers retranchements, nous prémunit contre la rechute, et assure en nos âmes les fruits du sacrement de Pénitence.

Si le démon ne peut réussir à nous éloigner des sources de la grâce, ni par le défaut de foi, ni par la honte, ni par la frayeur : chassé, il bat en retraite, mais ne pensez pas qu'il se tienne pour vaincu.

Il laisse notre âme aller jusqu'à Dieu, s'épuiser d'admiration sur sa délivrance : *et admiratæ sunt turbæ ;* il la laisse se livrer aux transports de la joie, de la dévotion, de la reconnaissance : *extollens vocem mulier de turba (3).*

(1) *Eccl.*, IV, 11.
2) *Luc.*, XI, 22.
(3) *Luc*, XI, 22.

Toutefois, le démon ne quitte jamais une âme qu'à regret et pour un temps ; il part, s'il est forcé, mais avec le plan bien arrêté de revenir au plus tôt : c'est ce que Notre-Seigneur dépeint dans l'Évangile d'une manière saisissante.

Lorsque l'esprit immonde, qui ne se plaît que dans la fange du péché, *est sorti d'un homme, il marche* altéré *par des lieux sans eau,* comme l'animal qui palpite et suffoque hors de son élément ; *il cherche du repos,* repos affreux qu'il ne peut goûter que dans le cœur de l'homme, et ne trouvant pas au milieu des créatures inintelligentes ce fatal bien-être, il prend une résolution désespérée : *Je retournerai,* dit-il, *dans la maison d'où l'on m'a chassé ;* je tenterai tout pour y rentrer. — Le voilà donc celui qui rôde sans cesse pour dévorer, le voilà qui tourne en tous sens autour du sanctuaire où Dieu habite par sa grâce. *Il le trouve purifié de toute souillure, orné* de lumière, de vie, de vertus. Cette grâce de Dieu reconquise l'irrite jusqu'à la fureur ; cette porte fermée et gardée lui met au cœur le conseil du désespoir. — *Il s'en va, et prend avec lui sept autres esprits encore plus méchants* et plus déterminés. Pauvre cœur de l'homme, que vas-tu devenir, si la garde que tu as posée autour de toi n'est ni plus nombreuse, ni plus vigilante, ni plus fidèle ? — Le démon et ses renforts font le siége en règle, *ils forcent l'entrée de la maison, y établissent leur demeure, et le dernier état de cet homme est pire que le premier* (1).

Que faire, nos très-chers Frères ? Précisément le contraire, pour nous maintenir, de ce que fait le démon pour emporter de nouveau la place.

Évitons de marcher dans des lieux arides et sans eau, dans une vie sans larmes, sans pénitence, dans une vie de sécheresse et d'oubli trop facile du péché pardonné. *Mon péché,* disait David, *est toujours contre moi* comme un reproche excitant (2), il me presse de réparer le passé, de remercier Dieu par une conduite fidèle, de me prémunir contre de nouvelles chutes.

(1) *Luc,* XI, 24, 25, 26.
(2) *Ps.,* L, 4.

Ne cherchons pas un repos funeste et dangereux, comme si tout était fait après quelques jours de retenue, comme si quelques efforts pour Dieu donnaient le droit de respirer du côté de la mollesse, et de se débarrasser des entraves de la vigilance et de l'esprit de suite dans le devoir.

Prenons la résolution de « retourner dans la maison d'où « nous sommes sortis, » dans ce temple saint que nous avons quitté éclairés, purifiés, armés de toute la force de Dieu. Chaque dimanche, retrempons notre courage par cette même parole qui nous a ouvert les yeux, qui a délié nos langues. Ne croyons pas que tout est terminé pour avoir rempli le précepte annuel de l'Église ; comprenons qu'il est un précepte divin qui prime toutes les ordonnances de la discipline ; que Dieu ordonne de garder toujours son âme pure ou de revenir la purifier dès qu'on a perdu la grâce, et que si le temps pascal est l'époque de la réhabilitation publique des consciences, il n'est aucun temps où la conscience doive s'endormir dans la mort du péché et dans la disgrâce du Seigneur.

Après que le Saint-Esprit de bonté nous aura conduits dans une voie droite, rendons cette voie sûre en la défendant de toute attaque par les sept dons de ce même esprit. Armons-nous de la sagesse et de la paix de Dieu, de l'intelligence et de la pureté du cœur, du conseil et de la miséricorde, de la science et des larmes du repentir, de la piété et de la douceur de la vie, de la crainte du Seigneur et du détachement des choses de la terre.

A vous, nos très-chers Frères, à vous qui voulez demeurer fidèles, ces conseils et ces précautions salutaires. Sans cela, la maison de votre âme *purifiée* du péché restera *vide* de vertus ; sans cela vous cèderez bien vite aux sept esprits méchants, à l'orgueil mal déguisé, à l'envie justifiée, à l'avarice colorée, aux désordres de la sensualité, aux emportements du caractère, à la paresse d'une vie molle et tiède ; et le démon n'aura été chassé quelque temps de vos âmes que pour y causer, par son retour, les plus tristes désastres.

Qu'il n'en soit pas ainsi. Réglez jusqu'aux transports d'une dévotion imprévoyante, jusqu'aux élans d'une fidélité qui n'assure pas assez l'avenir.

Le but de la religion et de ses exercices est de nous faire garder habituellement la grâce de Dieu ; la faiblesse ne doit être qu'une exception dans la vie, et encore une exception qui confirme la règle générale d'une vie pure. Il s'agit de revenir à Dieu, pour vivre selon Dieu, et de vivre selon Dieu de manière à vivre avec lui pendant l'éternité.

IVe DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. VI, v. 1-15.)

En ce temps-là, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, c'est-à-dire de Tibériade. Et une grande multitude le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades. Jésus monta donc sur la montagne, et là il était assis avec ses disciples. Cependant approchait la Pâque, jour de la fête des Juifs. Jésus donc ayant levé les yeux et vu qu'une très-grande multitude était venue à lui, dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains, pour que ceux-ci mangent? Or il disait cela pour l'éprouver ; car pour lui il savait ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Deux cents deniers de pains ne leur suffiraient pas pour que chacun d'eux en eût même un petit morceau. Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons : mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jésus dit donc : Faites asseoir ces hommes. Or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Ces hommes s'assirent donc au nombre d'environ cinq mille. Alors Jésus prit les pains, et quand il eut rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis ; et de même des poissons, autant qu'ils en voulaient. Lorsqu'ils fut rassasiés, il dit à ses disciples : Amassez les morceaux qui sont restés, pour qu'ils ne se perdent pas. Ils les amassèrent donc et remplirent douze paniers de morceaux des cinq pains d'orge qui restèrent à ceux qui avaient mangé. Or ces hommes, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Et Jésus ayant connu qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi, il s'enfuit de nouveau sur la montagne tout seul.

HOMÉLIE

Sur la multiplication des pains.

PAR M. RICAUD.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus.
Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua au peuple qui était assis. *Joan.*, c. VI. v. 11.

Le beau spectacle que nous offre en ce jour notre évangile, mes très-chers frères ! C'est Jésus-Christ, le Sauveur

des hommes, au milieu d'un désert stérile et affreux, entouré d'un peuple presque innombrable, n'ayant d'autre ressource pour nourrir cette multitude défaillante et affamée que cinq petits pains qu'on lui présente. Après les avoir merveilleusement multipliés par la force de sa bénédiction et de sa prière, il les donne à ses disciples, pour les distribuer à cette multitude ravie d'admiration. Tous en mangent, tous sont rassasiés, tous enfin retournent chez eux, louant Dieu et reconnaissant Jésus-Christ, son Fils, pour leur Roi et pour leur Maître. Quoi de plus magnifique à la fois et de plus attendrissant ! *Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus.*

Ce miracle cependant, mes frères, tout grand qu'il est, n'était fait que pour en figurer un bien plus grand encore, celui que la religion nous présente dans ce saint temps. C'est Jésus-Christ, non plus seulement mortel et passible, mais impassible et immortel, nourrissant dans ces jours de salut et de grâce, son Église faible, affamée, défaillante, errante dans le désert de ce monde, d'un pain miraculeux et céleste, qu'il sanctifie par sa bénédiction et par sa parole, sous les apparences duquel il multiplie et reproduit son corps en mille endroits différents, au même moment, pour devenir notre nourriture. Pain divin que ses disciples reçoivent des mains de leur Maître, et qu'ils distribuent ensuite à tous les peuples de l'univers ; pain ineffable qui répare leurs maux, rétablit leurs forces, soulage leur douleur, assure leur constance, soutient leurs travaux, couronne leurs efforts, et est pour eux le gage de l'immortalité qu'il leur promet et qu'il leur procure. *Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus.*

Arrêtons-nous à cette idée, mes frères : elle est simple, mais elle convient parfaitement à l'esprit de l'Église, à l'évangile de ce jour, au saint temps où nous nous trouvons, aux saintes solennités qui approchent, à la Pâque chrétienne à laquelle vous participerez bientôt ; et d'ailleurs, elle renferme tout notre sujet. Les dispositions qu'apporte ce peuple à la réception de ce pain miraculeux, sont l'image de celles que vous devez apporter vous-mêmes à la communion pascale ; je vous le montrerai dans ma première partie. Les effets salutaires qu'opère dans ce peuple le pain

miraculeux, sont l'image de ceux que doit opérer dans vous cette communion solennelle ; je vous le ferai voir dans la seconde. Deux points de vue intéressants qui vont faire tout le partage de ce discours, et tout le sujet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Dispositions nécessaires à la sainte communion.

C'était aux approches de la fête de Pâques, et une grande foule de peuple ayant accouru de toutes parts vers Jésus-Christ, ce divin Maître, qui voulait apprendre à son Église comment dans la suite des temps elle devait recevoir les pécheurs qui reviendraient à elle dans ces jours de miséricorde, les reçut lui-même avec douceur, bonté et complaisance. *Excepit eos.* Il fit plus encore : il les disposa au miracle de la multiplication et au pain céleste qu'il leur destinait, pour nous apprendre à nous, ses ministres, comment, aux approches de la communion pascale, nous devions vous y disposer. Il exigea donc de ce peuple trois choses nécessaires, qui nous sont indiquées dans notre évangile. D'abord, il lui parla longtemps du royaume de Dieu, et il l'instruisit avec soin. *Cœpit illos docere multa.* Ensuite il guérit ceux qui en avaient besoin, de leurs infirmités, de leurs langueurs et de leurs plaies. *Et eos qui cura indigebant sanabat.* Enfin, il les tint quelques jours à sa suite pour les éprouver, les soutenir, les confirmer dans son service. *Ecce jam triduo sustinent me ;* nous apprenant par là, qu'avant d'approcher de la table sainte, de ce pain céleste et miraculeux, dont l'autre n'était que la figure, et que l'Église nous distribue en ce temps, nous devions d'abord être instruits et pénétrés de la grande action que nous allions faire : *Cœpit illos docere multa ;* ensuite, que nous devions guérir et purifier notre âme par une bonne et salutaire confession. *Et eos qui cura indigebant sanabat ;* enfin, que nous devions nous être éprouvés quelque temps à la suite de Jésus-Christ et dans la pratique des vertus chrétiennes. *Ecce jam triduo sustinent me.* C'est-à-dire, en moins de mots, qu'avant la communion, il faut s'instruire, se guérir, s'éprouver, par une foi humble et docile, par une pureté irréprochable

et exacte, par un amour généreux et constant. Quel fonds d'instruction ! Reprenons.

Je dis d'abord, mes frères, que Jésus-Christ instruit ceux à qui il destine le pain miraculeux dont il est parlé dans notre Évangile. *Cœpit illos docere multa.* Oui, mes frères, sans la foi il est impossible de plaire à Dieu ; et il est défendu de le recevoir sans lui plaire. Or, comment croira-t-on, demande l'Apôtre, si l'on n'est pas instruit ? L'ignorance peut bien faire des incrédules ; mais elle ne fera jamais des fidèles et des croyants. En effet, si Jésus-Christ distribue son corps à ses Apôtres la veille de sa mort, ce n'est qu'après avoir consacré trois ans entiers à leur prêcher sa doctrine. S'il nourrit de sa chair les trois disciples d'Emmaüs, ce n'est qu'après leur avoir expliqué les Écritures ; et s'il multiplie aujourd'hui en faveur de ce peuple, le pain miraculeux, il leur parle auparavant du royaume de Dieu, et leur apprend beaucoup de choses : exemples admirables que l'Église toujours sage, s'est fait un devoir de suivre, en n'admettant jamais aucun adulte à la communion, sans s'être assurée auparavant de sa foi et de ses lumières. Je ne parle donc pas seulement ici de ces connaissances nécessaires de nécessité de salut, que vous aviez reçues dans votre enfance, et que les égarements qui l'ont suivie ne vous ont pas fait entièrement perdre, j'aime à le croire. Car, de bonne foi, si vous ne connaissiez ni Jésus-Christ ni sa religion, ni sa loi, ni sa doctrine, ni ses dogmes, de quel front oseriez-vous vous asseoir à sa table ? Va-t-on ainsi se présenter à la table d'un inconnu ? Mais je dis surtout, que vous devez être en état de faire le discernement nécessaire du pain eucharistique d'avec un pain ordinaire et profane ; que vous devez connaître les qualités, la nature, les propriétés, l'excellence de ce pain auquel vous devez participer : pain divin, qui n'est autre chose, suivant l'Apôtre, que la communication au corps de Jésus-Christ. Le manger, c'est donc recevoir ce corps adorable, ce corps uni à la divinité, à la seconde personne, au Verbe éternel, souverainement digne de notre culte et de nos hommages : ce corps formé du plus pur sang d'une Vierge mère, vierge avant comme après l'enfantement ; ce corps, conçu par l'opération divine du Saint-Esprit ; chargé des péchés de tous les hommes, offert

en holocauste au Père éternel, devenu la seule victime digne d'apaiser sa justice ; ce corps tel qu'il est maintenant dans le ciel, subtil, glorieux, immortel ; tel qu'un seul des rayons qui s'en échappaient suffit pour éblouir trois disciples sur le mont Thabor ; tel qu'il fera l'admiration des anges et le bonheur des saints pendant toute l'éternité ; ce corps qui dans son sacrement, couvert sous de viles espèces, est uni cependant à son sang, à son âme, à sa divinité ; ce corps enfin, qui se reproduit sans changer, qui se multiplie sans se diviser, qui se donne en nourriture sans se consumer. Quel grand objet pour notre foi, mes frères ! Si Jésus-Christ exigeait une foi si vive de ceux qui l'approchaient durant sa vie mortelle, que sera-ce de nous qui participons à son sacrement ? Pénétrons-nous donc de sentiments de foi en approchant de la sainte Table : foi simple, comme celle des bergers qui furent appelés à sa crèche ; foi vive, comme celle des Mages qui vinrent l'adorer du fond de l'Orient ; foi ardente, comme celle de Siméon, lorsqu'il le tenait dans ses bras ; foi humble, comme celle du Centenier, lorsqu'il accourut au devant de lui pour se reconnaître indigne de sa visite ; foi zélée, comme celle de Zachée, lorsqu'il s'empressa de le recevoir dans sa maison ; foi pénitente, comme celle de Magdeleine, qui pleura à ses pieds les fautes dont elle s'était rendue coupable ; foi remplie de confiance, comme celle de l'Hémorroïsse qui se contenta de toucher le bord de sa robe. Quels exemples pour nous, mes frères ! Et pourtant ils ne faisaient que voir, entendre, toucher, tenir dans leurs bras, recevoir dans leur maison le Sauveur du monde, et nous, nous le recevons dans nous-mêmes. Il était alors mortel et passible, et il est maintenant glorieux et immortel. Ils n'avaient souvent ce bonheur qu'une fois en leur vie, et nous avons sans cesse notre Dieu au milieu de nous, ne désirant rien tant que de se donner à nous le plus souvent possible. Notre foi devrait donc être supérieure à la leur : elle devrait même, en quelque sorte, participer de celle de sa divine Mère, puisque, par la communion, il vient pour ainsi dire s'incarner aussi dans nous. Disposition de foi ; première disposition à l'Eucharistie. *Cœpit illos docere multa.*

En second lieu, il les guérit. *Et eos qui cura indigebant, sanabat.* Être malade et user de la nourriture, c'est pour l'ordinaire aggraver ses maux et hâter sa mort ; de même être pécheur et s'approcher de la sainte Table, c'est outrager Jésus-Christ, et recevoir sa condamnation. Aussi notre bon Maître guérit-il avec soin ceux qui sont malades parmi ce peuple, avant de les admettre au pain miraculeux, pour nous apprendre à nous-mêmes comment nous devions nous purifier de nos iniquités et de nos souillures, avant de participer à l'Eucharistie.

O vous donc, pécheurs qui m'écoutez, ne vous contentez pas de croire ; guérissez encore votre âme, avant que de vous asseoir à ce festin. Pour cela, adressez-vous avec confiance à un ministre de Jésus-Christ, qui soit digne d'en remplir à votre égard la place, qui soit sévère sans dureté, et indulgent sans faiblesse. Quand vous l'aurez trouvé, appliquez-vous à connaître vos maux et à les lui faire connaître ; car si vous ignorez vos fautes, le moyen que vous les détestiez ? Et si vous ne les lui dites pas, le moyen qu'il y applique le remède dont vous avez besoin ? Prenez donc du temps pour examiner, pour sonder les plis et les replis de votre conscience ; ne vous dissimulez rien : faites cette revue avec soin, avec attention, avec exactitude. Accusez-vous ensuite de tous vos péchés sans exception, sans déguisement, sans excuses ; dévoilez-en le nombre, l'énormité, les espèces, les circonstances ; exposez votre âme telle qu'elle est véritablement, avec toutes ses noirceurs, ses iniquités, ses infamies ; soyez vos accusateurs et non vos apologistes. Enfin, détestez les péchés dont vous vous êtes reconnus coupables ; détestez-les surtout parce qu'ils vous ont éloignés de Dieu, votre souverain bien. Formez le ferme propos d'en sortir ; soyez prêts à tout entreprendre, à tout endurer, à tout sacrifier pour les chasser de votre âme. Rompez généreusement jusqu'aux moindres liens qui pourraient vous y tenir encore attachés. Portez, portez surtout un esprit humble et docile au tribunal de la pénitence ; soumettez-vous volontiers aux épreuves, aux rigueurs, aux remèdes enfin que le médecin de votre âme jugera nécessaires. Loin de vous ces confessions précipitées qui n'effleurent que la surface, sans pénétrer jusqu'à l'intérieur ; ces confessions déguisées,

où l'on ne dit que ce que l'on veut, et où l'on tait ce que l'on devrait dire; ces confessions sèches, auxquelles le cœur n'a point de part, et après lesquelles il reste toujours le même ; ces confessions monstrueuses, où l'on ne sait plus distinguer ni quel est le coupable, ni quel est son juge. Confessez-vous pour vous convertir, pour changer de vie, pour guérir ; et alors, tandis que le prêtre vous donnera l'absolution sur la terre, Dieu la ratifiera dans le ciel, et il vous guérira lui-même.

En un mot, que votre guérison soit telle que le fut celle des malades de notre évangile : guérison réelle, qui ne se contente pas de couvrir, de déguiser le mal, mais qui le détruise et qui l'emporte; guérison parfaite, qui s'étende sur tous les maux de l'âme, comme celle-ci s'étendit sur tous ceux du corps; guérison persévérante, qui ne soit pas l'affaire d'un jour, mais qui subsiste du moins assez pour faire connaître qu'elle était véritable. Les malades que Jésus-Christ guérit aujourd'hui se mettent aussitôt après sa suite, restent trois jours avec lui, sortent du désert pleins de vigueur et de force, et nous ne lisons pas même qu'ils soient jamais retombés dans leur premier état. Voilà votre modèle, mes frères. Ces alternatives de santé et de langueur, de guérison et de rechute, ne peuvent qu'abuser quelque temps le malade, et le conduire enfin au trépas le plus affreux. Voulez-vous connaître si vous êtes guéris ? voyez si tout est changé dans vous, votre esprit, votre cœur, votre corps, vos pensées, vos sentiments, vos désirs, vos affections, vos paroles, votre conduite. N'approchez jamais de ce pain céleste à demi-guéris ; attendez que votre guérison soit divine, et qu'elle en porte tous les heureux caractères. *Et eos, qui cura indigebant, sanabat.*

Enfin il les éprouve. *Ecce jam triduo sustinent me.* Jésus-Christ ne multiplie pas aussitôt devant eux le pain miraculeux qu'il leur réserve; il les tient quelques jours à sa suite pour former leur amour, et pour nous apprendre à régler le nôtre. Car, comme c'est l'amour qui fait immoler Jésus-Christ sur nos autels, c'est aussi l'amour qui doit nous conduire à sa table sainte. Mais quel amour ? et quels caractères doit-il avoir ? Apprenons-le par l'exemple de ce peuple.

Amour ardent, qui nous fasse soupirer après l'Eucharistie. Jésus-Christ, avant de donner le pain à ce peuple, veut qu'il le désire ardemment, qu'il en soit affamé. Le désir est nécessaire pour la communion. Loin du sacré banquet, les âmes grossières, terrestres, intéressées ; mais loin aussi les âmes froides et indifférentes ! Il faut, en souhaitant les biens célestes, montrer le cas que nous en faisons : c'est un signe de maladie et d'infirmité que de ne pas désirer la nourriture, et ce serait montrer que nous ne connaissons pas le prix de la communion, que de ne pas soupirer après elle. Soyons donc affamés de ce pain divin ; que notre cœur et notre chair tombent en défaillance dans l'attente qui les consume. Cherchons notre bien-aimé avec l'Épouse des Cantiques ; soupirons après lui, ainsi que Madeleine à son tombeau. Courons à lui comme un cerf altéré vers une source d'eau vive, et méritons par nos désirs la visite de ce Dieu d'amour, qui ne désire rien tant lui-même que de devenir notre nourriture.

Amour généreux, qui montre sa ferveur par des sacrifices. A combien d'épreuves diverses Jésus-Christ met aujourd'hui l'amour de ce peuple ! Parcourons-les, et apprenons à nous éprouver nous-mêmes.

Épreuve de séparation : il ne suffit pas de fuir le péché ; il faut en éviter jusqu'à l'apparence. Jésus-Christ prend ces hommes à part, il les sépare de leur famille, de leurs concitoyens, de leurs amis ; ce n'est qu'alors qu'il les rend témoin du prodige éclatant qu'il s'était proposé d'opérer en leur faveur. Je ne viens pas exiger de vous, mes frères, que vous quittiez le monde tout à fait, que vous vous éloigniez de lui : l'épreuve serait trop forte, elle serait indiscrète ; mais ai-je tort d'exiger de vous que vous le craigniez, ce monde ; que vous quittiez avant la communion ce qui a été pour vous dans le monde un sujet de chute et de scandale, ces occasions de péché qui vous ont trouvés si faibles et si faciles ? Ai-je tort de demander de vous ce que Jésus-Christ demande lui-même, que vous coupiez cette main, que vous arrachiez cet œil qui vous scandalise, et que vous les jetiez loin de vous ? Et si vous refusez de le faire, n'est-ce pas une preuve que vous aimez encore le péché, que vous y êtes encore attaché, que vos désordres ne sont que suspendus, et

non finis ? Eh ! le moyen que vous participiez, dans cet état, à la Table sainte ! la rechute suivrait de bien près votre apparent retour. Fuyez donc, mon frère, fuyez tout ce qui a été jusqu'à présent pour vous une occasion de chute : ce lieu, cette action, cette personne ; mais fuyez véritablement, sincèrement, constamment ; que ce soit sans retour et pour toujours. Prenez garde surtout de vous abuser vous-même : on prend souvent pour une paix durable, ce qui n'est qu'une trêve passagère. Examinez votre cœur sur ce point, et n'approchez pas de la sainte Table, avant d'y avoir bien pourvu.

Épreuve de pénitence : il ne suffit pas de détester ses fautes ; il faut encore commencer à les expier. Jésus-Christ tient longtemps à sa suite ce peuple épuisé par la marche, la fatigue et la faim. Il nous apprend par là que la pénitence et la mortification doivent être une des principales dispositions qui nous conduisent à la sainte Table. L'agneau pascal ne devait être mangé autrefois qu'avec des herbes amères, et il est juste de mortifier son corps, ce corps impur et rebelle, qui nous a éloignés de Dieu, pour nous rendre dignes de nous approcher de son sacré banquet. La communion est la mémoire de la passion de Jésus-Christ ; mais convient-il à des âmes molles, sensuelles, immortifiées, de venir célébrer ces grands mystères ? Hélas ! vous vous êtes confessés, peut-être asssez légèrement et à la hâte ; vous avez peut-être extorqué l'absolution de la main du prêtre, et vous courez aussitôt à la sainte Table, sans douleur, sans sacrifice, sans pénitence ? Ah ! mon frère, craignez d'éprouver ce que dit un Père de l'Église, que c'est recevoir indignement Jésus-Christ, que de le recevoir lorsqu'on devrait être occupé à pleurer ses fautes. Éloignez-vous, croyez-moi, du banquet céleste. Regardez-vous comme un de ces pécheurs qui n'étaient pas jugés même dignes autrefois d'entrer dans le saint temple, et qui n'approchaient de l'autel qu'après des années entières d'expiation et de larmes. La discipline de l'Église a changé, je l'avoue ; mais son esprit est toujours le même. Faites pénitence, mon frère, c'est votre premier devoir, vous communierez ensuite.

Épreuve de recueillement et de prière : il ne suffit pas de purger son âme des vices ; il faut encore l'orner de vertus.

Or, est-il un moyen plus sûr pour y parvenir que le recueillement et la prière ? C'est dans un désert qu'Élie trouva le pain du ciel. C'est dans un désert que Dieu fit tomber la manne à la prière de Moïse. C'est dans un désert que Jésus-Christ avait accoutumé de faire sa prière ; c'est encore dans un désert qu'il nourrit aujourd'hui son peuple. Que nous apprennent tous ces mystères, sinon que la dissipation est une bien mauvaise disposition pour recevoir l'Eucharistie ? Si la parole de Dieu seulement, lorsqu'elle tombe dans une terre remplie de ronces et d'épines, qui nous représentent les vains soucis et les sollicitudes du siècle, ne produit aucun fruit, que sera-ce du corps de Jésus-Chuist lui-même ? Demande-t-il de notre part moins de circonspection, moins de retenue ? Créons-nous donc une solitude au fond de notre esprit et de notre cœur, pour y trouver le bien-aimé de notre âme ; mais à ce recueillement intérieur, joignons l'esprit de prière. La manne ne tomba autrefois du ciel qu'à la prière de Moïse, ce digne serviteur de Dieu. Si nous devons demander tous les biens, à combien plus forte raison ceux qui sont plus parfaits et plus augustes ? Aussi Jésus-Christ nous en avertit lui-même dans la prière qu'il a composée pour nous, en nous ordonnant de demander tous les jours à Dieu ce pain au-dessus de toute substance. Mais n'oublions jamais, quand nous récitons cette oraison divine, de demander surtout cet esprit de recueillement, cet esprit de prière, qui peuvent seuls nous obtenir du ciel toutes les vertus nécessaires pour plaire à Dieu, et pour mériter la grâce de le recevoir dignement dans le sacrement de son amour.

J'ajoute, amour constant, qui nous fasse supporter des délais. Voyez ce peuple : toutes ces épreuves ne l'abattent pas ; trois jours entiers de fatigues, de solitude, de besoin ne le rebutent point. Ce n'était après tout qu'un pain figuratif, auquel il devait participer. Quelle confusion pour nous, mes frères ! pour nous, qui recevons la réalité même, qui cependant ne voulons mettre aucun intervalle entre le crime et la communion, entre les folles joies du monde et les noces de l'agneau, entre la table du démon et celle de Jésus-Christ ; nous qui, à peine déchargés de nos souillures, nous jugeons dignes de recevoir le Dieu de la pureté ;

qui, sans avoir persévéré quelque temps à sa suite, voulons qu'on nous distribue le pain miraculeux ; qui, sans être familiers avec lui, venons effrontément nous présenter à sa table ! Moïse resta longtemps pour élever un tabernacle au Seigneur ; Salomon encore plus pour lui bâtir un temple ; et vous ne voulez souffrir aucun retardement ? Je sais bien que l'enfant prodigue fut admis à la table du père de famille, le jour même de son retour ; mais je sais aussi que c'était là sa première faute, qu'on était sûr de son repentir, et qu'il y avait tout lieu de bien augurer de sa pénitence. Mais vous, mon frère, dont toute la vie n'est qu'un cercle de chutes et de rechutes, de guérisons et d'infirmités, de sacrements et d'apostasies ; vous, qui ne montrez aucun autre signe de conversion qu'un empressement fort suspect à faire vos pâques ; vous, dans qui le passé et le present répondent si mal de l'avenir, et en font tant redouter les suites ; croyez-moi, soumettez-vous là-dessus simplement à ceux qui sont chargés de votre conduite. Suivez leurs ordres avec docilité ; ne vous opiniâtrez pas ; ne vous découragez pas. Sachez que, si on exige de vous tant de dispositions, c'est afin que vous retiriez plus de fruit de la grande action que vous allez faire. Croyez seulement et aimez ; tout le reste vous deviendra facile. *Ecce jam triduo sustinent me.*

Voilà, mes frères, ce que fait aujourd'hui Jésus-Christ à l'égard de cet heureux peuple. Il le sépare du reste de la Judée ; il le conduit dans un désert sanctifié par ses prières. Là il l'instruit et lui parle longtemps du royaume céleste ; il le guérit de ses infirmités et de ses langueurs ; il le tient trois jours à sa suite dans le recueillement, dans la pénitence, dans les privations les plus pénibles, sans qu'il se plaigne, sans qu'il se rebute, et ce n'est qu'après ces rudes épreuves qu'il multiplie à ses yeux le pain miraculeux qu'il veut lui distribuer ; et voilà aussi ce que l'Église, instruite par l'exemble de son époux et de son maître, fait pour vous en ce saint temps. Elle vous retire fréquemment du tumulte du monde ; elle vous rassemble souvent dans ses temples et aux pieds de ses autels. Là, elle vous instruit du haut de ses chaires ; elle vous guérit dans ses tribunaux ; elle vous fait marcher à la suite de Jésus-Christ dans le jeûne, le

recueillement, la mortification et la prière. Quarante jours entiers sont employés à vous mettre en état de participer au festin qu'elle vous prépare. Ce n'est qu'après tous ces délais, qu'elle vous distribuera le pain sacré sous les apparences duquel Jésus-Christ multiplie son corps pour être votre nourriture.

Entrez donc, mon cher auditeur, dans l'esprit de Jésus-Christ votre Dieu, et de son Église votre mère. Instruisez-vous vous-même, guérissez-vous vous-même, éprouvez-vous vous-même, par une foi vive et éclairée, par une pureté irréprochable et exacte, par un amour généreux et constant. C'est ainsi que vous apporterez les dispostions nécessaires à la communion pascale ; c'est ainsi que vous en retirerez les fruits salutaires. Quels sont-ils ? c'est ce qu'il me reste à vous faire voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Heureux effets de la sainte communion.

C'est la pensée du pape Eugène, dans un décret fameux que l'Église a consacré par son approbation et par ses éloges, que l'eucharistie, qui est la nourriture spirituelle de nos âmes, opère à leur égard le même effet que la nourriture matérielle à l'égard du corps. C'est ce qui nous est montré bien clairement aujourd'hui dans notre évangile. Car quels furent les effets de pain ce miraculeux sur ceux qui y participèrent ? J'en découvre trois principaux qui nous y sont expressément désignés. D'abord ils étaient affamés, et ne sachant comment apaiser la faim qui les dévorait ; mais ce pain divin les rassasie et les satisfait. *Manducaverunt, et saturati sunt.* Ensuite ils étaient pauvres, dépourvus de tout, et n'ayant pas songé à faire des provisions pour la route ; mais ce pain miraculeux les enrichit par les plus précieux restes. *Colligite fragmenta ne pereant.* Enfin ils étaient faibles, près de tomber à chaque pas, ne pouvant continuer leur voyage, ni sortir du désert où ils se trouvaient engagés ; mais, grâce à ce pain, ils sont soutenus et fortifiés, ils poursuivent leur chemin, et le finissent. *Dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via.* De même, l'eucharistie rassasie nos âmes, en leur faisant trouver le vrai bonheur. Elle nous enrichit, en nous comblant de faveurs et de

grâces. Elle nous soutient sur la terre contre nos ennemis, et nous fait parvenir à la céleste patrie. Quel fonds de réfléxions, mes frères ! Tâchons de l'approfondir et d'en tirer pour notre sanctification des instructions aussi touchantes que salutaires.

Je dis d'abord que le pain eucharistique rassasie nos âmes, comme la pain multiplié dans le désert par Jésus-Christ rassasie les corps du peuple affamé qui le suivait. Et ici, c'est à vous surtout que je m'adresse, pécheurs nouvellement convertis. Jusqu'à présent vous avez cherché le bonheur dans le monde : mais l'y avez-vous jamais trouvé ? Parlez sincèrement ; vous n'en avez retiré que le trouble, le chagrin, le remords et l'amertume. Imitez le peuple de notre évangile. A son exemple, ne cherchez plus, dans les villes ou dans les bourgades, de quoi vous rassasier. Adressez-vous à Jésus-Christ ; il peut seul vous satisfaire ; il peut seul apaiser la faim qui vous consume. La manne qui tombait autrefois sur le camp d'Israël, renfermait toute sorte de goûts pour ceux qui en faisaient leur nourriture : figure de l'eucharistie. Que pouvez-vous désirer, mes frères, que vous ne trouviez aux pieds des autels ? Voulez-vous de la grandeur ? Voici l'honneur le plus grand, le rang le plus élevé, la fortune la plus brillante : Jésus-Christ lui-même, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, va se donner à vous, vous choisir pour son ami, vous faire asseoir à sa table. Voulez-vous des plaisirs ? Voici le bonheur le plus accompli, la plus parfaite joie, les plaisirs les plus ineffables : Jésus-Christ lui-même, l'époux de vos âmes, le bien-aimé de vos cœurs, va se livrer sans partage, s'incorporer à vous, devenir votre nourriture. Voulez-vous de la consolation ? Jésus-Christ s'offre pour vous donner celle dont vous avez besoin : votre douleur sera bien grande, si sa présence ne la calme pas, et vos pertes bien sensibles, si la vue d'un tel objet ne vous dédommage abondamment de tout le reste. Voulez-vous enfin une félicité qui puisse contenter pleinement votre cœur ? Ah ! votre cœur serait bien vaste, si un Dieu ne le remplissait pas, et vos désirs bien insatiables, si sa possession ne pouvait les satisfaire. Oui, mes frères, quoi que vous souhaitiez, vous le trouverez dans l'eucharistie : c'est un pain digne de faire les délices des

rois. Mangez-en, rassasiez-vous-en, et vous avouerez que la table de Jésus-Christ vaut bien mieux que celle du démon et du monde, et que la manne du désert est bien préférable aux viandes de l'Égypte. Dieu sera dans vous, et vous dans Dieu. Quelle union ! mais quel bonheur et quelle paix ! Oh ! qui pourrait exprimer les délices d'une âme pure à la table de Jésus-Christ ? C'est là qu'on apprend à mépriser les biens terrestres et à soupirer après les biens éternels. C'est là que, sans sortir de la terre, on goûte déjà un avant-goût du bonheur du ciel. Voyez Siméon : à peine a-t-il reçu l'enfant Jésus entre ses bras, qu'il est inondé de consolations divines, qu'il n'aspire plus qu'à voir finir les jours de son pèlerinage et à commencer les jours de son éternité. Tels sont les sentiments d'une âme satisfaite et rassasiée ; tels ont été ceux que bien des pécheurs convertis, ont éprouvés au sortir de la sainte table ; tels seront aussi les vôtres, si vous y participez comme il faut. Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon envers ceux qui l'aiment. *Manducaverunt, et saturati sunt.*

En second lieu, Jésus-Christ soulage l'indigence de ce pauvre peuple qu'il vient de rassasier d'un pain si prodigieusement multiplié : douze grands paniers suffisent à peine pour en contenir tous les précieux restes : image naturelle de ce qui arrive dans la communion. Obédédom reçoit l'arche dans sa maison, et il est comblé de biens. Lazare et tant d'autres reçoivent Jésus-Christ lui-même, et avec lui toute sorte de bénédictions. Jean-Baptiste tressaille et est sanctifié dans le sein même de sa mère, à son approche. Marie est remplie de grâces au moment où elle conçoit dans ses chastes entrailles le Verbe fait chair. Et nous, mes frères, qui ne recevons pas seulement la figure, mais la réalité ; nous, qui ne recevons pas seulement notre Dieu dans une maison de pierre, mais dans la maison de notre cœur ; nous, de qui il ne s'approche pas seulement, mais avec qui il s'incorpore ; nous, en un mot, dans qui il s'incarne par la communion d'une manière nouvelle, n'avons-nous pas le meilleur droit aux faveurs célestes ! Dans les jours de sa vie mortelle, ce Dieu fait homme allait partout en faisant du bien. Sa parole, son soufle, sa salive, ses attouchements, que sais-je ? le bord même de sa robe, rendaient la santé

aux malades, la vie aux morts, la lumière aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques. Sera-t-il donc moins puissant maintenant qu'il est élevé à la droite de son Père? nous ne saurions le croire. Il est mort une fois pour notre salut sur la croix ; il meurt encore d'une mort mystique sur nos autels, et cette dernière mort sert à nous appliquer les fruits et les mérites de l'autre. Et quoi ! si un peu d'eau dans le Baptême, si un peu d'huile dans la Confirmation et l'Extrême-Onction, si quelques paroles dans la Pénitence, l'Ordre et le Mariage, sanctifiées par la bénédiction, ont le pouvoir de communiquer tant de grâces, que sera-ce de lui-même, de son corps, de son sang, de son âme, de sa divinité, lorsqu'on le reçoit par la communion, lui, source et auteur de toutes les grâces? Demandez donc tout ce que vous voudrez dans cet heureux instant, mes frères ; Jésus-Christ ne peut rien vous refuser, puisqu'il se donne à vous lui-même. Il vient avec les mains pleines de grâces, ne désirant que de les répandre. Il n'attend pour cela que votre fidélité et votre correspondance, et semble vous dire aujourd'hui, comme il le disait autrefois à ses disciples, après les avoir rassasiés : Ramassez, ramassez tous ces précieux restes, et prenez garde que, par votre négligence, rien ne se perde. *Colligite fragmenta, ne pereant.*

Enfin l'Eucharistie fortifie et soutient nos âmes : c'est là même son principal objet. Le pain qu'Élie trouve dans le désert lui donne la force de parvenir jusqu'au sommet de la montagne sainte. La manne qui tombe du ciel sur le camp d'Israël le conduit à la terre promise. Le pain multiplié, que Jésus-Christ distribue aujourd'hui à ce peuple, le met en état de sortir de la solitude où il se trouvait engagé. Ainsi en est-il de l'Eucharistie : elle nous anime, nous soutient, nous défend dans les dangers de la vie, et nous conduit à la bienheureuse éternité.

En effet, vous avez, il est vrai, reçu la rémission de vos péchés dans le tribunal de pénitence, vous avez été guéri de vos plaies; mais que vous êtes encore faible ! Vous ressemblez à ces convalescents qu'une longue maladie et une diète rigoureuse ont exténués : ils tombent à chaque pas; un rien les renverse, et ils seraient incapables de faire

une longue route. Cependant il faut marcher, il faut avancer vers sa patrie, et comment? au milieu de toute sorte de périls, de toute sorte d'embûches, de toute sorte de combats. Périls au dedans et au dehors; embûches couvertes ou découvertes; combats du côté de la chair qui se révolte contre l'esprit, et lui fait sentir ses cruelles atteintes: saint Paul les ressentait dans le degré même de gloire où il était élevé, et en demandait à Dieu la délivrance; combats du côté du monde qui s'oppose sans cesse à la vertu : on sait assez de quel poids sont et ses maximes, et ses railleries, et ses exemples; combats enfin du côté du démon, cet ennemi rusé et invisible, qui tantôt serpent caché, tantôt lion rugissant, comme dit saint Pierre, tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer, ou pour nous séduire. Attaqué par tant d'ennemis si puissants, faible comme vous êtes, comment vous défendrez-vous ? comment poursuivrez-vous votre route? comment la finirez-vous? Ah ! mon frère, recourez à ce pain des forts, à ce froment des élus, à cette manne cachée. Vous serez fortifié contre le monde, vous apprendrez à le connaître, à le mépriser, à le haïr, à le fuir. Vous recevrez un courage supérieur qui vous élèvera au-dessus de ces conseils, de ses discours, de ses exemples. Vous plaindrez le sort de ceux qui le suivent, et vous pleurerez le temps où vous l'avez si malheureusement suivi. Vous puiserez à cette source divine des forces contre le démon. Marqué de ce sang adorable, comme les Israélites le furent autrefois du sang de l'agneau typique, vous échapperez à sa rage, vous vous rirez de sa fureur. Il tremblera à la vue de ce sceau divin, il vous craindra, il vous fuira, il cherchera ailleurs des victimes, ou, s'il vous attaque, vous trouverez à cette table des armes pour le combattre, et pour peu que vous aidiez la grâce, il sera bientôt vaincu. Enfin, ce pain miraculeux vous fortifiera contre vous-même. Le corps de Jésus-Christ en entrant dans vous y établira la paix et vous sanctifiera par sa présence. Votre esprit lui sacrifiera son orgueil et ses fausses lumières; votre cœur, ses vains désirs et ses passions. Votre corps en recevant celui de Jésus-Christ, sentira modérer les flammes de la concupiscence, recevra le gage d'une heureuse immortalité, et ne s'opposera plus tant à votre persévérance. Ainsi, grâce

à ce sacrement, vous vaincrez vos ennemis, vous poursuivrez saintement votre route et vous la finirez de même.

Voilà aussi pourquoi, mes frères, l'Église vous fait un commandement si exprès d'approcher de ce sacrement à Pâques. Voilà pourquoi elle vous conjure, elle vous exhorte par les entrailles de la miséricorde divine, d'en approcher souvent, le reste de l'année. Voilà pourquoi elle désirerait même que vous en approchassiez tous les jours, s'il vous était possible : c'est qu'elle connaît les grands biens que vous en retireriez et le grand besoin que vous en avez. Mais c'est surtout à ce moment critique, où notre âme est sur le point de quitter sa demeure fragile, que ce pain nous est nécessaire pour nous fortifier, nous consoler, nous soutenir dans le peu d'instants qui nous restent encore à vivre. Alors, mes frères, alors nos forces sont moindres, nos tentations plus considérables, nos moments plus précieux, nos ennemis plus entreprenants, nos chutes plus dangereuses. Aussi l'Église, notre bonne mère, qui voit le péril où nous sommes, se hâte-t-elle de nous secourir. Après avoir oint de l'huile sainte les organes de nos sens, pour purifier notre âme des restes du péché, elle nous administre le viatique du salut. Aidés de cette nourriture sacrée, nous reprenons de nouvelles forces pour supporter chrétiennement les incommodités de la maladie, pour surmonter les tentations, pour résister aux assauts du démon, qui redouble alors de rage et de fureur, pour franchir enfin le terrible passage du temps à l'éternité ; et sortant triomphants de ce désert stérile et affreux, de cette vallée de larmes, nous arrivons joyeux et satisfaits à la montagne sainte, à la terre promise, à la céleste Jérusalem, à notre patrie, pour nous reposer à jamais dans son sein de nos combats et de nos fatigues. *Dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via.*

En un mot, mes frères, les effets que produisit le pain miraculeusement multiplié sur la multitude qui suivit Jésus-Christ dans le désert sont l'image des effets salutaires qu'opèrera dans vous la communion pascale à laquelle vous vous disposez. Elle vous procurera des douceurs ineffables qui vous rassasieront et vous feront oublier les fausses douceurs du monde. Elle vous comblera des plus précieuses faveurs, des plus inestimables grâces. Elle dirigera vos pas

dans la voie du salut, vous obtiendra la persévérance, et vous conduira à la gloire.

Mais, me direz-vous peut-être ici, ce n'est pas la première fois que Jésus-Christ a multiplié à nos yeux ce pain merveilleux dans les solennités pascales ; ce n'est pas la première fois que nous y avons participé. Cependant nous n'avons jamais éprouvé dans nous ces effets désirables. Notre âme a toujours été aussi sèche et aussi froide, nos chutes aussi subites, aussi fréquentes, aussi profondes. Les grâces que l'on reçoit dans l'Eucharistie ne sont donc pas aussi abondantes que vous voulez nous le faire accroire.

A cela je pourrais répondre d'abord, mon cher auditeur, qu'il n'est pas à dire que le rassasiement dont nous avons parlé, remplisse toujours sensiblement l'âme, et parvienne infailliblement à notre connaissance ; que, comme on peut aimer Dieu sans le savoir, on peut aussi, sans le savoir, être rassasié de cet amour. Je pourrais vous répondre qu'il est très-possible de recevoir des grâces sans les sentir, et que les faveurs de Dieu sont quelquefois des faveurs secrètes dont nous ne pouvons pas nous rendre témoignagne à nous-mêmes. Je pourrais vous répondre enfin, qu'une chute après la communion ne prouve pas toujours l'inutilité du remède, et que, quoique l'Eucharistie doive nous rendre plus forts, elle ne peut cependant jamais nous rendre tout à fait impeccables. Mais à votre égard, mon cher auditeur, je laisse toutes ces réponses : voici quelque chose de plus précis et de plus fort.

Vous dites que vous n'avez jamais trouvé de goût à la communion ; que vous n'y avez jamais reçu de grâces ; que vous êtes toujours aussi faible après, que vous l'étiez avant. Et là-dessus vous vous en prenez au sacrement lui-même ; vous vous en faites un prétexte pour le quitter, pour l'abandonner. Et moi, je dis que vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même ; car pourquoi vos communions sont-elles si sèches, si stériles, si infructueuses ? Pourquoi ? c'est que vous les faites sans les dispositions requises et nécessaires ; c'est que vous n'êtes pas pénétré de la grande, de la sublime action que vous allez faire ; c'est qu'en conséquence vous ne prenez aucun soin pour guérir et purifier votre âme ; c'est que, content de vous être accusé à la hâte de vos péchés

passés, vous ne songez pas, par de prudentes épreuves, à prévoir l'avenir, et à orner votre âme des vertus chrétiennes. Est-il bien surprenant que le ciel ait toujours été d'airain pour une terre si ingrate, et que les crimes aient toujours suivi vos communions, puisque vos communions peut-être ont toujours été des crimes? Changez donc aujourd'hui de conduite, mon cher auditeur. Pénétrez-vous bien par la foi, de la grandeur de l'action que vous allez faire. Rappellez avec soin dans votre âme une pureté qui vous conduise sans tache au pied des autels. Soumettez-vous avec amour aux épreuves qu'un prudent confesseur trouvera convenables, et alors Dieu fera pleuvoir sur vous tous ses biens en abondance : il vous rassasiera, il vous enrichira, il vous fortifiera, et cette Pâque sera pour vous le signal de votre conversion, l'époque de votre persévérance, et le gage de votre heureuse immortalité.

Ravi du grand miracle dont il venait d'être le témoin, ce peuple, ajoute notre évangile, accourut en foule vers Jésus-Christ, et voulut le prendre de force pour le faire roi. Mais notre bon Maître, dont le règne n'est pas de ce monde, et qui ne veut régner que sur les cœurs, se cacha d'eux, et s'enfuit à dessein d'éviter la poursuite de ceux qu'il venait de rassasier. D'ailleurs, il connaissait leur légèreté et leur inconstance, et il savait que ces beaux sentiments ne seraient rien moins que durables. Aussi, quelques jours s'étaient à peine écoulés, que, selon la remarque de l'Évangéliste, ils ne se souvenaient déjà plus des pains. Insensiblement mêlés parmi les hommes, ils apprirent d'eux l'ingratitude. On les vit prendre part aux complots qui se formèrent contre leur bienfaiteur. Eux qui avaient tant fait pour l'établir roi, renièrent bientôt son règne devant Pilate, déclarant ne vouloir d'autre roi que César. Rassasiés du pain du ciel, comblés de bienfaits sans nombre, ils en vinrent jusqu'à le faire condamner au dernier supplice, jusqu'à le crucifier.

N'est-ce pas là une image, mes frères, de ce qui arrive à bien des pécheurs, dans les saintes solennités qui approchent? Admis à sa table, nourris de son pain, ils veulent avoir Jésus-Christ pour roi ; ils font les plus belles résolutions, les plus magnifiques promesses : on dirait que le

triomphe de la grâce est parfait dans leur cœur, et qu'il y sera durable. Mais hélas ! ces sentiments heureux ne sont que trop souvent passagers et volages. A peine les saintes solennités ont-elles fini, qu'ils ont déjà oublié et le bienfait et les promesses. S'exposant inconsidérément aux mêmes occasions de péché, ils font bientôt les mêmes chutes. Ils perdent la grâce de Dieu qu'ils portaient dans des vases fragiles, et en viennent insensiblement jusqu'à abjurer leurs serments, outrager leur bienfaiteur, rougir de lui, le blasphémer, le mépriser, le flageller dans eux par leurs impuretés, et le crucifier de nouveau par les plus déplorables rechutes.

Voilà votre histoire peut-être, vous, mon frère, qui m'écoutez. Toute votre vie n'a été jusqu'à présent qu'une chaîne non interrompue de sacrements profanés, de bienfaits méconnus, de promesses violées ; vos communions qu'un amas d'ingratitudes ; vos conversions qu'une suite de rechutes. Sera-t-il donc possible, mon cher auditeur, que vous soyez toujours le même ? que la Pâque, qui tira autrefois les Israélites de l'Égypte pour n'y jamais plus retourner, vous voie sitôt rentrer sous le vil esclavage du démon ? que le passage du Seigneur ne produise jamais dans vous un changement parfait ? Ah ! instruisez-vous aujourd'hui par les malheurs de ce peuple, dont vous avez si bien imité la légèreté et l'inconstance. A force d'oublier les bienfaits de Dieu, il porta Dieu à oublier lui-même l'alliance qu'il avait contractée avec ses pères ; à force de l'abandonner, il mérita à son tour d'en être abandonné d'une manière bien terrible ; à force de retomber, il en vint jusqu'à ne pouvoir plus se relever. Il erre depuis bien des siècles dans l'univers, sans lois, sans religion, sans culte, sans discipline, portant partout avec l'exemple de ses malheurs, la preuve frappante du doigt de Dieu qui le poursuit et le châtie. Craignez que cette histoire ne soit jusqu'au bout la vôtre. Comme ce peuple, on vous voit, mon cher frère, tantôt fidèle, tantot infidèle, tantôt ami, tantôt ennemi, tantôt pénitent, tantôt pécheur ; vous ne mettez point de bornes à vos variations et à vos vicissitudes. Ah ! craignez que Dieu ne se lasse enfin de vous, comme vous vous lassez vous-même si souvent de lui. Tremblez que le peu de religion qu'il y a en vous, ne s'efface ; que le peu de remords qui crient, ne se taisent ; que

le peu de bons sentiments qui survivent, n'expirent ; qu'après avoir rempli quelque temps le devoir pascal, vous ne le négligiez, vous ne l'abandonniez même tout à fait, comme tant de pécheurs qui vous en offrent le trop funeste exemple. Tremblez que vous ne dissipiez tous les biens spirituels qui vous restent ; que vous ne rejetiez tous les freins qui vous retiennent ; que vous ne couriez à grands pas dans la voie de l'iniquité ; que vous ne marquiez tous vos instants par des crimes ; enfin que vous ne viviez en païen, et ne mouriez en réprouvé.

Nous espérons de meilleures choses de vous, mes très-chers frères : cette communion pascale que vous allez faire, sera le principe d'une conversion véritable. Vous vous y préparerez par une foi vive et éclairée, par une pureté irréprochable et exacte, par un amour généreux et constant. Aussi sortirez-vous de la sainte table, rassasiés des douceurs célestes, comblés des biens spirituels, et soutenus du puissant secours de la grâce. Jésus-Christ règnera désormais en vous de la manière la plus parfaite : sur votre esprit, qu'il éclairera ; sur votre cœur, qu'il embrasera ; sur votre corps, qu'il purifiera. Règne aimable, qui vous procurera les plaisirs les plus doux et les plus purs ; règne précieux, qui enrichira votre âme de toutes les vertus ; règne puissant, qui vous fortifiera contre tous les dangers que vous aurez à courir, et contre tous les ennemis que vous aurez à combattre ; enfin, règne fortuné, commencé sur la terre, pour être continué dans le ciel pendant toute l'éternité.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ nourrit cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus alla au-delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade ; et une grande multitude de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il opérait sur les malades. C'est pourquoi Jésus se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples.

C'était un spectacle bien intéressant que cette affluence de peuple qui, de quelque côté que Jésus-Christ se rendît, accourait sur ses pas, s'empressait autour de lui, et dans l'ardeur de son désir, oubliait jusqu'au besoin de la nourriture. Un des évangélistes, racontant ce même fait, rapporte que la foule qui allait et revenait auprès du Sauveur, était telle qu'il trouvait à peine le temps de manger avec ses apôtres, et que, pour se reposer quelques moments, il était obligé de se retirer dans des lieux déserts (1). C'étaient les miracles que Jésus-Christ ne cessait d'opérer, qui attiraient auprès de lui cette nombreuse multitude. Et il faut observer à cet égard, que les dispositions de tous ces hommes n'étaient probablement pas les mêmes, et qu'ils pouvaient avoir été conduits par des motifs différents.

1° Quelques-uns d'entre eux étaient mus par une simple curiosité, pour voir un homme dont on disait des choses extraordinaires, pour être frappés de la vue de quelque prodige, pour se récréer par un spectacle nouveau : désir frivole, indigne de Jésus-Christ, qu'il se serait abstenu de satisfaire, s'il n'avait eu pour témoins que de tels hommes Ainsi, nous voyons que dans sa patrie il ne fit aucun miracle, à cause de la disposition d'esprit des habitants (2). Ainsi, traduit devant Hérode, il punit d'un dédaigneux silence la vaine curiosité de ce prince qui désirait depuis longtemps de le voir, uniquement pour être amusé par la nouveauté de quelque prodige (3). Combien d'hommes encore, au sein du christianisme, lisent les prodiges opérés par le Sauveur avec une semblable légèreté, sans en considérer l'objet, sans en méditer l'esprit, sans en atteindre le but,

(1) Et ait illis : Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum. Erant enim qui veniebant et redibant multi ; et nec spatium manducandi habebant. *Marc*, VI, 31.

(2) Et veniens in patriam suam, docebat eos in synagogis eorum ita ut mirarentur, et dicerent : Unde huic sapientia hæc, et virtutes... ? Et scandanlizabantur in eo.... Et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem eorum. *Matth.*, XIII, 54, 57 et 58.

(3) Herodes autum, viso Jesu, gavisus est valde. Erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eo quod audierat multa de eo, et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri. Interrogabat autem eum multis sermonibus. At ipse nihil illi respondebat. *Luc.*, XXIII, 8 et 9.

et seulement comme une histoire un peu plus extraordinaire qu'une autre !

2° A la curiosité de voir les miracles de Jésus-Christ, plusieurs des assistants en joignaient une autre ; c'était de voir par eux-mêmes si les choses admirables qu'on disait de lui étaient réelles, et de s'assurer s'il était véritablement l'envoyé de Dieu. Cette disposition, loin d'être blâmable, était raisonnable et digne d'éloges. L'incrédulité, toujours injuste, et qui ne peut attaquer la religion qu'en la calomniant, lui reproche, avec sa mauvaise foi ordinaire, d'exiger une foi servile, et d'interdire tout examen. Parce que la foi doit être soumise sur les objets révélés, elle l'accuse d'être aveugle sur les motifs de la révélation. Non, ce n'est ni l'intérêt, ni l'esprit de notre sainte religion, d'empêcher qu'on examine ses fondements. Voici quelle est notre profession. Il est raisonnable d'examiner si Dieu a parlé par Jésus-Christ. Ce serait le comble de la déraison d'examiner si Dieu, ayant parlé, doit être cru. Loin de défendre qu'on discutât sa mission, notre divin Maître y encourageait les Juifs. Si c'est moi, dit-il, qui rends témoignage à moi-même, mon témoignage est récusable (1). Et quels sont donc les témoignages qu'il invoque ? Ce sont ceux que de nos jours nous opposons encore à l'incrédulité. Car l'invariable vérité traverse les siècles sans éprouver d'altération ; tandis que les erreurs qui la combattent, continuellement changeantes, et reproduisant sans cesse de nouveaux systèmes, tombent à ses pieds les unes après les autres. Les témoignages que Jésus-Christ réclame, ce sont d'abord ses miracles. Les œuvres que j'opère au nom de mon Père, voilà ce qui rend témoignage que mon Père m'a envoyé (2). Ce sont ensuite les prophéties. Examinez les Écritures, vous Juifs, qui reconnaissez qu'elles contiennent les paroles de vie : ce sont encore elles qui rendent témoignage de moi (3). Ce que notre divin Maître disait au

(1) Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum. *Joan.*, V, 31.

(2) Opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea ; ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me. *Joan.*, V, 36.

(3) Scrutamini scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam habere, et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me. *Joan.*, V, 39.

temps qu'il instruisait, siècle dix-huitième, nous vous le répétons de sa part. Considérez ses miracles, et voyez comment ils sont attestés. Parcourez les prophéties, et examinez leur accomplissement. Le langage de l'Église n'est pas changé depuis le temps où ses fondateurs exhortaient les fidèles à ne pas croire à tout esprit, mais à considérer ceux qui viennent de Dieu (1) ; à tout examiner, et à ne retenir que ce qui est bon (2). L'Esprit-Saint loue les premiers fidèles de Bérée de leur assiduité à méditer les Écritures, pour voir si ce qu'on leur annonçait était véritable (3). Vous blâmerait-il de les imiter ? C'est par l'examen de ses preuves que le christianisme s'est établi. Cet examen le détruirait-il aujourd'hui ? Nous répétons à nos adversaires ce que disait Tertullien : La loi ne doit point interdire la discussion de ses préceptes ; elle doit le compte de ses motifs à ceux dont elle exige l'obéissance. Suspecte quand elle se refuse à l'examen, elle est mauvaise dès que, sans examen, elle prétend dominer (4).

Mais cet examen que la religion permet, et même recommande, a ses règles et ses bornes.

Il est soumis à des règles : il doit être fait dans un esprit de sincérité, dans la vue de connaître la vérité, et avec la disposition de la suivre. Si vous portez dans l'étude de nos preuves un esprit critique, le projet de trouver les difficultés, le désir d'autoriser vos passions, d'alimenter votre incrédulité, vous aurez l'affreux malheur d'y trouver ce que vous cherchez. Tandis que l'esprit simple et droit est récompensé par la conviction de la vérité qu'il chérit, vous serez punis par l'obstination dans l'erreur que vous poursuivez. La nuée brillante qui éclaire Israël et le dirige avec sûreté à travers les déserts et au milieu des flots, ne

(1) Charissimi, nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint. *I Joan.*, IV, 1.

(2) Omnia autem probate : quod bonum est tenete. *I Thessal.*, V, 21.

(3) Hi autem erant nobiliores eorum, qui sunt Thessalonicæ, qui susceperunt verbum cum omni aviditate, quotidie scrutantes scripturas, si hæc ita se haberent. *Act.*, XVII, 11.

(4) Nulla lex vetat discuti quod prohibet admitti.... Nulla lex sibi soli conscientiam justitiæ suæ debet, sed eis a quibus obsequium expectat. Cæterum suspecta lex est, quæ probari se non vult ; improba autem, si non probata dominetur. *Tert.*, Apol., cap. 5.

présente à l'infidèle Égyptien qu'un nuage épais et une sombre obscurité qui le conduit à l'abîme où il va s'engloutir.

Une autre règle essentielle de cet examen, c'est qu'il soit renfermé dans de justes bornes. Son objet est de me faire connaître si Dieu a parlé ; il ne doit pas aller au-delà. Assuré d'avoir entendu la voix divine, il ne me reste plus rien à discuter ; je n'ai plus qu'à croire. La raison elle-même pose la limite : elle sent, et l'impuissance de l'outre-passer, et le devoir de la respecter. Elle me conduit au point où finit son domaine, et où commence celui de la révélation. Arrivé devant ces portes sacrées, qu'une loi éternelle lui défend de passer, elle se prosterne et me remet entre les mains de la foi, qui sera désormais mon guide. Je me trouve transporté dans un monde tout différent. De nouveaux cieux, une nouvelle terre s'offrent à mes regards (1). Je vois du haut du ciel descendre une cité resplendissante d'éclat (2). Toutes les lumières qui m'ont éclairé jusque là sont effacées et rendues inutiles. C'est la clarté de Dieu même qui illumine ce séjour (3). Je contemple avec transport ce qu'il m'est accordé d'en voir. J'adore avec respect ce que mes yeux trop faibles ne peuvent en découvrir. Elles me seront montrées un jour, ces merveilles maintenant cachées à ma foi. Je les verrai à découvert dans une région ultérieure, dont celle-ci n'est encore que la route ; dans la région où la foi conduit, mais où elle ne pénètre pas ; dans la région où Dieu m'attend pour se manifester à moi tout entier, et pour récompenser par l'éternelle contemplation de tout son être, la soumission actuelle de ma foi.

Un autre motif encore attirait sur les pas de Jésus-Christ, une partie de la multitude qui l'environnait : c'était le désir d'entendre ses instructions. Il ne faut pas croire que les prodiges qu'il ne cessait d'opérer ne trouvassent que des incrédules. Nous voyons dans plusieurs endroits de l'Évan-

(1) Et vidi cœlum novum, et terram novam. Primum enim cœlum et prima terra abiit. *Apoc.*, XXI, 1.

(2) Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo a Deo, habentem claritatem Dei. *Ibid.*, 10, 11.

(3) Et civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea. Nam claritas Dei illuminavit eam. *Ibid.*, 23.

gile, que malgré la haine et les calomnies des chefs de la Synagogue, il y avait des personnes qui croyaient en lui, mais que la crainte empêchait de se déclarer ses disciples (1). Ils n'osaient manifester leur opinion, mais ils la portaient dans leurs cœurs. Leur foi était intimidée, mais non détruite. Ils en perdaient le mérite par leur faiblesse, mais ils ne la perdaient pas entièrement. Avec cette disposition, ils se confondaient dans la foule, que la curiosité conduisait autour de Jésus-Christ ; et là, satisfaisant à la fois leur croyance et leur frayeur, ils écoutaient sans être reconnus les paroles de vie qui sortaient de sa bouche.

Examinons-nous, et considérons dans quel esprit nous approchons de Jésus-Christ, quel motif nous conduit dans le sanctuaire où il réside, aux saints offices où on l'invoque, aux prédications où sa doctrine est annoncée. Est-ce un pieux empressement de nous instruire de sa loi, de nous remplir de ses maximes, de nous pénétrer en sa présence de la ferveur dont il est le principe ? N'y portons-nous pas souvent des dispositions toutes contraires ? Et parmi ceux mêmes qui sont animés d'une foi sincère, combien en est-il qui, à l'exemple des Juifs, n'osent la manifester, allient le désir d'être chrétiens, à la crainte de le paraître; redoutent plus les discours des hommes, que les jugements de Dieu ; font dans le secret les œuvres de Dieu, et en public les œuvres de Bélial ; mentant ainsi, et au monde qu'ils abusent, et à leur conscience qu'ils trahissent ; et dont le vil respect humain est aussi humiliant pour eux qu'il est outrageant pour Dieu.

Or, la Pâque, qui est la fête des Juifs, était proche.

Plusieurs saints Pères, voyant dans le miracle de la multiplication des pains l'image du sacrement de l'eucharistie, observent que c'est pour faire sentir la relation de ces deux merveilles, que l'Évangéliste fait mention de la proximité de la fête de Pâques. Avons-nous, pour nous approcher de Jésus-Christ dans cet auguste sacrement, l'ardeur avec laquelle nous voyons les Juifs se précipiter autour de lui ?

(1) Et murmur multum erat in turba de eo. Quia enim dicebant : Quia bonus est. Alii autem dicebant : Non, sed seducit turbas. Nemo tamen palam loquebatur de illo propter metum Judæorum. *Joan.*, VII, 12 et 13.

Combien de mauvais chrétiens enfreignent le précepte qu'il leur a donné de se présenter à sa sainte table ! Combien de chrétiens faibles, éloignant cet honneur sous de vains prétextes, s'y présentent le plus rarement qu'il leur est possible ! Combien de chrétiens lâches et tièdes y viennent sans s'être préparés ! Si nous avions la ferveur dont est animé ici le peuple juif, nos désirs nous ramèneraient fréquemment au pied de l'autel ; et la piété ferait de notre vie entière une préparation à nous en approcher.

Jésus ayant donc levé les yeux, et vu venir à lui une grande foule de pleuple, dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde ? Mais il disait cela pour l'éprouver ; car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : La valeur de deux cents deniers de pain ne suffirait pas, pour que chacun en eût un petit morceau. André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?

Nous voyons ici d'abord deux modèles : l'un dans le peuple, de l'abandon à la Providence; l'autre dans Jésus-Christ, des soins de la Providence. Toute cette multitude enfoncée dans le désert à la suite du Sauveur, soit oubliant ses besoins, soit persuadée qu'il y pourvoirait, ne s'en était pas occupée, et avait négligé le soin de sa subsistance. Ce n'est pas elle qui s'en aperçoit ; c'est Jésus-Christ qui y pense le premier. Sa sollicitude l'alarme, tandis que ceux qui en sont l'objet ne sont pas inquiets. Il a pourvu à leur besoin avant qu'ils l'aient senti. Quelle différence entre la résignation de ce peuple et notre défiance. Au moment de manquer du nécessaire, il ne se plaint pas ; et si quelqu'une de nos superfluités vient à nous manquer, nous éclatons en murmures. Si quelque malheur nous menace, quelles frayeurs ! et s'il nous atteint, que de plaintes ! Au lieu de nous soumettre à la main qui nous éprouve, ou qui nous châtie, nous nous soulevons contre elle. Ignorons-nous que notre Père qui est dans les cieux sait mieux que nous ce qui nous est bon ; que ce qui nous est le plus avantageux est l'accomplissement de sa volonté sur nous. N'imaginons pas cependant que cet abandon à la Providence qui nous est recommandé, nous dispense du soin de nos besoins. Elle

nous procurera sans doute toutes nos nécessités, mais c'est par les moyens qu'elle a établis. Elle a posé des lois universelles, et attaché la subsistance de chaque homme à son travail. Ce n'est pas en enfreignant ses lois que nous obtiendrons ses bienfaits. Dieu ne doit pas à chacun de nous un miracle. Il nous ordonne d'avoir confiance en lui, mais il nous défend de le tenter. Il nous apprend à lui demander notre pain quotidien, mais il veut que nous le gagnions ; c'est en bénissant nos efforts qu'il nous le procure ; et ce que nous obtenons par notre travail fait partie de ses dons, parce que c'est sa bienfaisance qui fait fructifier notre travail.

Jésus-Christ voulant donner dans la multiplication des pains une image de la sainte Eucharistie, commence par éprouver la foi de ses apôtres. Nous voyons deux d'entre eux successivement embarrassés comment il sera possible de nourrir une si grande multitude. Il ne paraît pas cependant que leur foi a été ébranlée. Ce n'est que lorsque par sa question même Jésus-Christ semble vouloir employer des moyens naturels, qu'ils trouvent de la difficulté. Mais lorsqu'il se met en devoir de déployer sa puissance suprême, lorsqu'il leur commande de faire asseoir le peuple, lorsqu'il les charge de l'incroyable distribution des cinq pains entre cinq mille hommes, toutes leurs objections sont évanouies ; ils ne réfléchissent plus, ils obéissent. Telle doit être notre disposition à l'aspect du grand mystère qui se renouvelle tous les jours sur nos autels. Dieu nous l'a révélé ; il n'est plus temps de discuter, il faut croire.

Jésus dit : Faites asseoir tous ces hommes. Il y avait en ce lieu-là beaucoup d'herbe. Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Jésus prit donc les pains, et après avoir rendu grâces, il fit la distribution à ceux qui étaient assis. Il leur donna de même des deux poissons, autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas.

Il fut sans doute bien éclatant, le miracle que Jésus-Christ opéra dans cette circonstance ; mais cet acte de sa puissance n'a rien de plus admirable que celui qu'il opère continuellement dans la nourriture qu'il donne à tout le

genre humain. Qu'il multiplie par un acte particulier de sa volonté quelques pains, au point d'en rassasier cinq mille hommes; ou qu'en vertu des lois générales qu'il a posées, il multiplie constamment les grains répandus dans la terre, de manière à alimenter l'universalité des hommes, ces deux merveilles sont certainement au moins égales. Et cependant nous sommes vivement frappés de l'une, et insensibles à l'autre. Les œuvres extraordinaires qu'il plaît à Dieu d'opérer quelquefois, émeuvent vivement notre esprit, parce que nous y reconnaissons sa puissance immédiate; son œuvre habituelle et constante ne fait sur nous aucune impression, parce que nous la rapportons aux causes secondes, sans daigner remonter plus haut, et sans penser à la cause première qui leur donna l'existence, et qui les maintient continuellement. Nous considérons sans étonnement ce concours régulier d'une multitude de causes physiques, qu'une providence bienfaisante dirige constamment vers un même effet, cette coopération de tous les éléments asservis à nos besoins par une loi supérieure. Nous vivons au milieu de ce prodige continuel, et nous ne le voyons pas; nous en jouissons et nous ne le sentons pas. La raison et la foi doivent s'accorder pour réformer cette erreur de notre esprit. Dieu est également grand, également digne de nos adorations, soit que pour notre subsistance il donne des lois à la nature, soit que pour notre instruction il les suspende. Il n'est pas moins bon et moins digne de notre reconnaissance, lorsqu'il nous donne notre nourriture par les voies ordinaires de sa sagesse, que s'il nous l'accordait par les moyens extraordinaires de sa toute-puissance. La manne du désert n'était pas un plus grand bienfait que la fertilité de la terre sainte.

En donnant à ce peuple accouru près de lui le pain matériel, Jésus-Christ lui avait aussi distribué le pain de la parole sainte. C'est une leçon qu'il adresse à ceux qui sont chargés d'instruire les pauvres. Leur ministère est tout spirituel sans doute, et n'a pour objet que de purifier les âmes : mais les moyens temporels étant infiniment utiles pour en assurer le succès, le zèle évangélique ne doit pas les négliger. Ces malheureux que la Providence tient éloignés des prospérités de la terre, mais qui sont le plus cher objet de

sa sollicitude, et la portion la plus précieuse de son héritage, simples pour l'ordinaire et mêmes grossiers, sont beaucoup plus occupés des biens temporels dont ils sentent vivement la privation, que des biens spirituels auxquels leur esprit charnel peut difficilement s'élever. Conduisons-les, par la communication des uns, à la contemplation des autres; ils sentiront combien la religion est admirable, quand ils verront leurs misères soulagées par elle; ils la chériront, quand ils lui devront leur bien-être. La charité que nous exercerons envers eux la fera naître dans leurs cœurs. La confiance dans leur ministre préparera la soumission au ministère; et leurs âmes en s'ouvrant à la reconnaissance, donneront entrée à la piété. Il n'y a que les pasteurs charitables qui puissent connaître toute la force que donne l'aumône à la prédication, toutes les bénédictions qu'elle attire sur leurs fonctions, et les fruits abondants que fait éclore la rosée du ciel, quand elle tombe sur une terre engraissée des bienfaits de la charité.

Jésus-Christ, prêt à opérer son miracle, le commence par l'action de grâces, c'est-à-dire par la prière. Ainsi nous lisons qu'au moment d'instituer l'Eucharistie, dont la multiplication des pains était la figure, il rendit grâces à Dieu; ainsi il commençait toutes ses actions. Était-ce pour lui-même qu'il invoquait son Père? Non sans doute; il n'avait rien à demander, celui qui possédait tout. Un secours extérieur était inutile à la toute puissance; mais c'est encore pour nous instruire qu'il agit ainsi. Il nous apprend que toutes nos actions doivent être précédées de l'invocation de celui dont l'appui est nécessaire au succès. Le sentiment de notre faiblesse doit nous ramener sans cesse vers la puissance suprême, qui peut seule l'aider. C'est surtout à l'approche du sacrement auguste, où l'amour de Jésus-Christ le multiplie, que doivent se ranimer, et nos sentiments, et nos oraisons. Considérons l'exemple que nous présente le peuple nourri par le bienfait de Jésus-Christ.

Ces gens-là ayant vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est véritablement le Prophète qui doit venir dans le monde.

Quels durent être les sentiments de ces hommes, lorsqu'ils virent la faim qui les pressait miraculeusement apai-

sée ; lorsqu'ils sentirent les morceaux si petits d'abord qu'on leur avait donnés, s'étendre dans leurs mains, se renouveler à mesure qu'ils les mangeaient, et se mettre d'eux-mêmes dans la proportion de leurs besoins? Ils ne pouvaient douter de la réalité d'un fait dont ils étaient actuellement témoins, d'un miracle dont eux-mêmes étaient l'objet. Ce n'est pas ici un seul homme à qui on prétendrait peut-être qu'on aurait pu faire illusion, en substituant avec subtilité une portion considérable à une petite ; c'est une multitude entière, ce sont cinq mille hommes qui sont nourris par ce prodige, qui ont vu les cinq pains et les deux poissons dans leur état naturel, qui ont vu et senti leur miraculeuse reproduction, qui ont vu enfin ramasser et remporter les restes. Il est physiquement impossible qu'ils aient été abusés. Lorsque deux ou trois années après, les apôtres publiaient ce fait dans toute la Judée, et peu après l'écrivaient et le répandaient dans toute la terre, presque tous ces hommes, témoins et objets du miracle, existaient encore. Les prédicateurs évangéliques auraient-ils espéré faire croire à tout ce peuple, qu'il avait vu et éprouvé un miracle dont il n'aurait eu aucune connaissance? Auraient-ils osé s'exposer au démenti formel, que tous les environs de Bethsaïde auraient pu si facilement leur donner ? Et s'ils avaient été assez extravagants pour en courir le risque, n'auraient-ils pas été sur le champ confondus par le cri unanime de tout un pays ? Peut-on imaginer que les chefs de la Synagogue qui, après avoir crucifié le Maître, persécutaient avec fureur les disciples, n'eussent pas saisi avec empressement l'avantage que leur eût donné une imposture aussi grossière et aussi aisée à constater ? Les apôtres n'ont pu, sur un miracle aussi public, être, ni trompés, ni trompeurs. Il serait absurde de supposer en eux, ou illusion, ou fraude ; et le silence de tous ceux qui avaient intérêt à les contredire, devient un aveu qui achève de confirmer leur témoignage. Ne craignons pas de l'avancer : ce miracle forme à lui seul une démonstration de la mission divine de Jésus-Christ.

Le premier effet qu'il produisit sur ceux qui en avaient éprouvé le bienfait, fut de les faire croire en lui. Au pouvoir qu'il déployait, et à l'usage qu'il en faisait, ils recon-

nurent le prophète promis et attendu depuis si longtemps. Mais cette impression, si vive dans le premier moment, ne fut pas de longue durée. Dès le second jour, ces mêmes hommes, si certains que Jésus est le Messie envoyé de Dieu, retournés auprès de lui, lui demandent, comme s'ils n'avaient vu aucun prodige, quels sont les miracles qu'il opère pour que l'on croie en lui (1). Lorsqu'il leur annonce l'admirable sacrement, dont le seul emblème avait excité leur ardeur, ils murmurent contre lui (2). Ils trouvent ses discours trop durs, et disent qu'on ne peut les entendre (3). Ils s'éloignent de lui, et finissent par l'abandonner entièrement (4). Cette prodigieuse légèreté nous étonne : mais si nous voulons rentrer dans nous-mêmes, et étudier ce qui s'y est trop souvent passé, nous y trouverons de quoi diminuer notre surprise. Combien de fois n'avons-nous pas éprouvé ces déplorables alternatives de sensibilité et d'éloignement ! Combien de mouvements affectueux ont été suivis prochainement de murmures, de plaintes, de doutes sur la foi ! Quel intervalle y a-t-il eu souvent entre nos résolutions que nous croyions les plus animées, et nos chutes les plus honteuses ! Saint Pierre lui-même, le chef des Apôtres, saint Pierre appelé par Jésus-Christ à être la pierre fondamentale de son Église, saint Pierre promet à son divin Maître, avec une ardeur de zèle qui semble assurer l'effet de sa parole, que, dût-il mourir avec lui, il ne le reniera jamais ; et peu d'heures après, à la voix d'une simple servante, il le renie avec imprécation. Ne comptons pas avec trop de confiance sur ces mouvements de sensibilité, sur ces élans d'affection, sur ces tendresses de cœur qu'il nous arrive quelquefois d'éprouver : ils ne sont certainement pas mauvais, mais ils ne sont pas durables ; ils peuvent être utiles pour ranimer notre volonté, mais ils ne peuvent pas la suppléer.

(1) Dixerunt ergo ei : Quod ergo tu facis signum, ut videamus, et credamus tibi ? quid operaris? *Joan.*, VI, 30.

(2) Murmurabant ergo Judæi de illo, quia dixisset : Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. *Joan.*, VI, 41.

(3) Multi ergo audientes ex discipulis ejus, dixerunt : Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ? *Joan.*, VI, 61.

(4) Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro ; et jam non cum illo ambulabant. *Joan.*, VI, 67.

C'est quelquefois la charité qui les excite ; mais gardons-nous de les prendre pour la charité. La charité consiste dans la fermeté, dans la constance de notre attachement à Dieu, et non dans une sensibilité qui passe et se dissipe. Recevons avec reconnaissance ces mouvements affectueux que Dieu nous envoie par intervalles, pour nous servir de consolation et d'encouragement. Mais si nous en faisons l'appui de notre ferveur, notre ferveur tombera avec eux ; semblable à celle de ce peuple volage, aujourd'hui plein de foi en Jésus-Christ et de zèle pour lui, et qui demain va le méconnaître et l'abandonner.

Mais Jésus sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit une seconde fois sur la montagne.

Dans la première ardeur qui les transporte, ces hommes reconnaissants passent tout de suite de la conviction que Jésus-Christ est le Messie, à la conséquence que leur esprit tire de cette vérité. Ils attendaient un Messie qui serait un roi puissant sur la terre, qui triompherait de tous leurs ennemis, qui les délivrerait du joug odieux des Romains, et qui les ferait régner avec lui sur de vastes régions. C'était l'idée universellement répandue dans tout le peuple juif. Les apôtres eux-mêmes étaient imbus de cette prévention ; et dans toute la nation il n'y avait personne qui n'entendît dans ce sens tout ce que les prophètes avaient annoncé sur le royaume de Dieu, sur les victoires de son envoyé, sur l'étendue de sa domination. Il a fallu toute l'autorité de l'Évangile, pour donner aux hommes l'idée d'un royaume spirituel. Il n'est donc pas étonnant que ces Juifs égarés par leur opinion et égarés par leur zèle, voulussent proclamer roi, celui qui à ses prodiges se faisait connaître pour le Messie.

Mais Jésus-Christ ne se prête pas à leur erreur. Pour leur épargner une révolte criminelle, il se dérobe à leur empressement. Autant ce divin Sauveur était jaloux de faire rendre à Dieu ce qui lui appartient, autant il était exact à faire rendre aux souverains de la terre, ce qui leur est dû. Il en donnait non-seulement le précepte, mais l'exemple. S'il ordonne de payer le tribut à César, il le paie lui-même ; et sa pauvreté ne lui en laissant par le moyen, il fait un miracle pour l'acquitter. Il déclare que

son royaume n'est pas de ce monde, et en conséquence il refuse de se rendre juge d'une contestation temporelle. Sa loi donne au pouvoir suprême le plus solide fondement ; elle le pose sur la conscience : loi admirable, qui soumettant le chrétien à la puissance qu'il trouve établie, protége tous les gouvernements, et n'en prescrit aucun ; loi merveilleusement adaptée à l'universalité de l'Église, qui en fait la religion commune de tous les gouvernements, et qui intéresse à sa conservation toutes les sociétés, sous quelque forme qu'elles soient constituées.

En se refusant aux vœux indiscrets de ce peuple qui veut le déclarer son roi, non-seulement Jésus-Christ nous montre la fidélité que nous devons à nos souverains ; il nous apprend encore à réprimer une passion d'autant plus dangereuse, que les préjugés du monde l'annoblissent ; d'autant plus commune, que loin d'en rougir, on la regarde à peine comme un défaut ; d'autant plus funeste, qu'après avoir été la première cause de nos malheurs, elle l'est encore d'une grande partie des désordres qui désolent la terre. Le germe de l'ambition est dans tous les cœurs ; il n'attend que les plus légères occasions pour se développer et se féconder, pour étendre ses malheureuses racines, et pour produire des fruits bien amers à la société et à nous-mêmes. L'ambition est de tous les états ; ses objets varient selon les diverses positions ; sa sphère s'étend ou se rétrécit, selon la différence des conditions : mais c'est constamment la même passion, toujours vicieuse devant Dieu et funeste aux hommes. Pour en guérir, jetons les yeux sur toute la vie de l'Homme-Dieu. Quand il choisit un état, il se place dans le plus bas ; quand il se donne des apôtres, il va les chercher dans la condition la plus humble ; quand il voit naître dans eux la prétention de s'élever les uns au-dessus des autres, il la réprime avec sévérité. Sa maxime favorite, qu'il répète fréquemment pour l'inculquer avec force, est que, pour se voir exalté dans le ciel, il faut s'abaisser sur la terre. Tout son Évangile est l'expression de ce grand principe. Si nous voulons être ses disciples, soyons donc les observateurs de ses préceptes, les imitateurs de ses exemples. Si nous concevons l'ambition la seule raisonnable, la seule utile, la seule noble, la seule digne

d'un chrétien, défaisons-nous de ces frivoles, dangereuses et basses ambitions qui, nous tenant attachés à la terre, arrêtent notre essor. Contents de l'état où la Providence nous a mis, n'aspirons qu'à celui qu'elle nous destine. Qu'est-ce qu'une plus grande élévation ? de plus grands devoirs, et de plus grands dangers. N'avons-nous donc pas déjà assez, et d'obligations à remplir, et de risques à courir? Pourquoi volontairement aggraver notre fardeau, et multiplier nos périls? Aurions-nous la ridicule prétention d'épuiser notre ambition en la satisfaisant? Ne devons-nous pas savoir, et par l'exemple de tout ce qui nous environne, et peut-être par notre propre expérience, que cette malheureuse passion ne connaît ni mesure ni terme. Ses revers, au lieu de la corriger, la désespèrent ; ses succès, au lieu de la rassasier, ne font que l'irriter. Au milieu de la jouissance de ce qu'elle a obtenu, elle se tourmente de ce qu'elle n'a pas encore ; et de nouvelles prétentions reviennent sans cesse être pour elle la source de nouvelles agitations. Il ne peut y avoir de tranquillité que dans le cœur vide d'ambition. L'homme qui est en paix avec ses désirs, goûte le calme intérieur, le premier des biens de ce monde, l'avant-goût de ceux de l'autre. Quelle différence de bonheur, et il ne s'agit même ici que du bonheur temporel, entre celui qui a tout ce qu'il veut et celui qui veut tout ce qu'il n'a pas! Une saine philosophie suffirait pour dégoûter l'homme de l'ambition : la religion doit l'en corriger entièrement. Elles se réunissent pour lui inspirer la modération dans ses désirs, en lui montrant qu'elle est tout à la fois le principe de son bonheur le plus solide dans le temps, et la route de son éternelle félicité.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Communion indigne.

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

Ne vous laissez pas abuser, chrétiens mes frères, par ces vaines démonstrations d'une reconnaissance fugitive. Dans

cette foule qui accompagne aujourd'hui le Sauveur au désert, il pourrait compter d'avance plus d'un ingrat, peut-être plus d'un bourreau... Ce peuple, rassasié d'un pain miraculeux, chante aujourd'hui la gloire de Jésus-Christ ; dans quelques jours, il demandera sa mort : il veut ceindre aujourd'hui sa tête du bandeau des rois ; dans quelques jours, vous savez quelle couronne il placera sur son front. Et si, pour échapper à sa poursuite, le divin Maître se retire aujourd'hui sur la montagne, dans quelques jours, sur une autre montagne, il retrouvera ses convives du désert, spectateurs indifférents de son agonie, ou même instruments cruels de son trépas.

Mais faut-il vous le dire, chétiens mes frères ? il serait trop heureux encore de n'avoir rencontré qu'une fois cette ingratitude. Hélas ! depuis dix-huit siècles, elle se renouvelle chaque année. Oui, lorsque chaque année un commandement imprescriptible amène à la table sainte les enfants de l'Église, il s'en trouve plus d'un qui rappelle à l'innocente victime, immolée pour nos péchés, l'affreux souvenir d'une si noire ingratitude. Oui, chaque année, l'Agneau du monde, crucifié de nouveau par des mains cruelles, retrouve parmi ses persécuteurs des infidèles qui avaient chanté ses louanges et juré de le servir toujours ; des ingrats, des ingrats surtout, qu'il avait comblés de ses bienfaits, et qui ont oublié, méconnu, outragé son amour. Vous me prévenez, mes frères ; cette mort que va subir de nouveau le Sauveur, vous la nommez tout bas : la communion indigne, en voilà la circonstance ; le chrétien profanateur, en voilà le criminel. Peut-être, comme le peuple de notre évangile, a-t-il suivi longtemps Jésus-Christ, et souvent reçu de sa bouche la parole du salut ; peut-être, dans un moment d'enthousiasme, l'a-t-il proclamé le maître de son cœur et le roi de son âme. Tout est oublié, serments, bienfaits, menaces ; le crime est consommé : un Dieu vient de mourir encore.

Or, mes frères, pour vous inspirer une juste horreur de ce lamentable forfait, j'ai compulsé les annales des iniquités humaines ; j'ai cherché dans les saints livres à quel grand coupable je pourrais comparer le chrétien sacrilége, et voici

les deux pensées qu'ils m'ont suggérées : le profanateur de la table Eucharistique, c'est Caïn qui tue son frère ; c'est Judas qui trahit son maître.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le chrétien profanateur, c'est Caïn qui tue son frère.

Est-ce l'imagination toute seule qui nous montre un frère dans le Dieu caché sur nos autels ? Non, chrétiens ; car lui-même a daigné prendre ce titre, que l'homme sans doute n'aurait pas osé lui donner. Descendu du ciel pour sauver le monde, il a voulu devenir membre de cette grande famille que le péché avait exilée de sa terre natale ; c'est à elle qu'il emprunta le sang qui coulait dans ses veines, et sa mère aussi bien que nous était fille d'Adam. Aussi nous a-t-il appelés ses frères ; et ce nom si doux, il le donnait non-seulement à ceux qui vécurent avec lui dans l'intimité, mais à tous ceux encore auxquels il devait prêcher son Père, c'est-à-dire à tous les hommes : *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* (*Psal.* XXI, 23.)

Et ce nom, ce n'est point un vain titre dont il se pare inutilement. Oui, c'est notre frère. Il a voulu planter sa tente au milieu de nous, et il fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. Oui, c'est notre frère. L'âme fidèle trouve en lui ce qu'on doit trouver dans le cœur d'un frère : un consolateur dans toutes les peines, un conseil dans toutes les difficultés, un soutien dans toutes les tribulations, un ami de tous les jours.

En ce temps-là, il y avait deux frères qu'avait enfantés le premier homme après son péché. L'un se nommait Caïn, et cultivait la terre ; l'autre s'appelait Abel, et c'était un pasteur de brebis. Et il arriva, après beaucoup de jours, que tous deux offrirent un sacrifice au Seigneur ; et le sacrifice d'Abel lui fut agréable, et non pas l'autre. Or Caïn était jaloux de son frère ; et un jour qu'ils étaient sortis dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua.

Tel et plus coupable encore le chrétien profanateur : il prépare, il donne la mort à ce frère que l'amour tient captif auprès de lui ; il la prépare avec la même perfidie, il la donne avec la même cruauté.

Caïn, depuis longtemps, a conçu de sinistres projets ; mais il les dissimule encore ; on pourrait lire dans ses yeux la jalousie qui le ronge : mais l'innocence du juste ne saurait soupçonner le crime. Abel aime toujours son frère, et son frère va lui donner la mort. Il veut, pour dérober à tous les regards l'attentat qu'il médite, attirer sa victime dans un lieu désert ; et, adoucissant la voix, il propose à son frère de sortir avec lui : *Egrediamur foras.* (*Gen.*, IV, 8.)

Voyez, chrétiens, ce nouveau fratricide qui s'avance vers le Saint des saints ; il cache sous des dehors trompeurs l'affreux projet qu'il a conçu. Ses yeux humblement baissés, cette démarche modeste, ce respect simulé le rendent à l'extérieur semblable à la troupe des enfants fidèles ; il fléchit comme eux le genou, comme eux il se frappe la poitrine, et, par des soupirs trompeurs, il appelle hors du saint tabernacle le Dieu qu'il veut immoler à sa fureur : *Egrediamur foras.*

O juste Abel, gardez-vous d'écouter cette voix qui vous flatte pour vous perdre ! Ce frère que vous aimez va répandre votre sang ; ces yeux, qui craignent de rencontrer les vôtres, désignent déjà la place où sera frappée la victime ; et cette main qui se cache est armée d'un fer, un fer destiné jusqu'alors à des usages moins cruels. Inutiles avertissements ! Abel quitte la tente de son père, qu'il ne doit plus revoir ; il suit sans défiance, au milieu des champs, le perfide ennemi qui a juré sa mort, et bientôt il tombe. C'est la main d'un frère qui a percé son cœur...

Même cruauté, chrétiens, dans le profanateur de nos autels ; il donne aussi la mort à la sainte victime qui se livre à lui ; et si ce langage vous semblait étrange, je vous citerais, pour le confirmer, les paroles de saint Paul. N'a-t-il pas dit, ce prédicateur de la vérité, que celui qui buvait indignement à la coupe Eucharistique se rendait *coupable du sang de Jésus Christ : « Reus erit sanguinis Domini ? »* (*I Cor.*, XI, 27.) N'a-t-il pas ajouté que le pécheur sacrilége crucifie de nouveau le Fils de Dieu dans son cœur : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei ?* (*Hebr.*, VI, 6.) Et qu'importe, après tout, qu'il n'enfonce point dans sa poitrine un glaive déicide, si, dans le secret de la conscience, il renouvelle ses tortures, et fait couler son sang

d'une manière mystérieuse, il est vrai, mais affreuse et cruelle à son amour ? Qu'importe que la terre autour de lui ne soit pas rougie de ce sang, si la victime innocente, comme autrefois Joseph précipité par la haine fraternelle dans une citerne fangeuse, doit expirer lentement au milieu de la corruption qui remplit son cœur ?

Aussi perfide, aussi cruel que Caïn, le chrétien profanateur donne donc la mort à son frère, et outrage son amour. Mais il sera puni, comme Caïn, par le remords. Le remords, fidèles, c'est la voix de Dieu qui retentit dans un cœur coupable. A peine le profanateur a-t-il quitté le banquet sacré, que cette voix se fait entendre à lui, et lui adresse cette effrayante question : Où est ton frère : « *Ubi est frater tuus* ? » (*Gen.*, IV, 9.) Qu'as-tu fait de ce frère qui s'était rendu semblable à toi, qui s'était revêtu, pour te sauver, d'une chair mortelle et passible comme la tienne ; qui avait épousé la malédiction lancée contre toi, et adopté les souffrances et les douleurs qu'elle entraînait après elle ; qui avait, en signe de parenté, approché aussi ses lèvres de la coupe des larmes, et rompu comme toi le pain du malheur : *Ubi est Abel, frater tuus ?* Qu'as-tu fait de ce frère qui t'aimait si tendrement ? N'était-ce pas auprès de son berceau que tu avais coulé doucement tes premiers jours, et senti naître en toi les premiers feux de l'amour divin ? N'était-ce pas à sa table que tu avais compris pour la première fois la bonté de son cœur et l'immensité de sa charité fraternelle ? N'était-ce pas au pied de son tombeau que tu avais juré de fuir à jamais le péché, et d'aimer ton frère toujours ? Hélas ! rien n'a pu le dérober à tes coups, ni le souvenir de ses bienfaits, ni le mystère profond qui l'entoure : *Ubi est Abel, frater tuus* ? Il est là dans un cœur souillé par le péché, et habité par les démons ; là, dans les dernières angoisses d'une agonie prolongée, abreuvé de fiel et de vinaigre, outragé par les ennemis cachés à qui tu l'as livré, il expie le tort de t'avoir trop aimé. Ingrat pécheur, où est ton frère en ce moment : *Ubi est Abel, frater tuus* ?

Le premier fratricide avait entendu cette parole ; et, recevant sur le front le caractère ineffaçable du remords, avait fui la colère du Seigneur. Oh ! qui pourrait dire quels tourments il portait dans son cœur, quel affreux serpent s'atta-

chait à lui, déchirait ses entrailles et rongeait son âme ; avec quel effroi on se rangeait sur sa route pour laisser passer le frère qui avait tué son frère? Et lorsque sa course vagabonde le ramenait au pied de la colline qui avait vu le premier meurtre ; lorsqu'il reconnaisait, à leurs rameaux flétris et languissants, les arbres qu'avait arrosés le sang d'Abel, alors, se jetant la face contre terre, il se roulait dans ses propres horreurs, et maudissait le jour qui l'avait vu naître.

Ainsi, quoique d'une manière moins visible peut-être, le chrétien profanateur trouve son premier châtiment dans le remords qui l'accompagne partout durant sa vie, Ah ! si l'on pouvait jeter un coup d'œil dans les abîmes de sa conscience, y lire cette sentence qui, chaque jour, s'imprime de plus en plus dans son âme en caractères brûlants, y contempler ces inexprimables déchirements qui le travaillent sans cesse ; quel affreux spectacle ! quelle vision ! Qu'on lui parle de l'amour infini du divin Frère qui habite nos tabernacles, il se dit en secret : Il n'y a plus d'amour pour moi, mais une malédiction... Qu'on lui peigne avec force le crime de la communion sacrilége : une voix qu'il ne saurait faire taire, une voix sort de sa poitrine et s'écrie ; C'est moi qui ai commis ce crime ! Fuyez, mortels, voici Caïn qui a tué son frère !... Mais surtout s'il vient à revoir l'autel qu'il a profané, les saints degrés sur lesquels a coulé le sang de sa victime, ô Dieu ! quelles nouvelles amertumes, quelles nouvelles tribulations ! C'est donc là qu'il s'est donné à moi, et c'est là que je lai ai donné la mort!.. O mes frères, fasse le ciel que pas un de nous connaisse jamais cet effroyable supplice du remords ; que pas un seul de nous porte jamais sur son front cette flétrissante parole : *C'est Caïn qui a tué son frère!...*

DEUXIÈME RÉFLEXION

Le chrétien profanateur, c'est Judas qui trahit son Dieu,

Au moins Caïn ne demandait pas à embrasser son frère ; et malgré sa perfidie, malgré sa cruauté, il laissait à un autre, plus coupable que lui, de changer le gage le plus tendre de l'amitié en un signal de mort. Cependant les temps étaient accomplis, un juste était né, dont le juste Abel

n'avait été que la figure. Il avait passé sur la terre en faisant le bien : il avait éclairé les ignorants, consolé les affligés, guéri les malades, ressuscité les morts. Pour tant de bienfaits, on lui devait des autels : une croix fut dressée pour lui. Il monta enfin sur cette croix ; mais ce qui rendit son dernier sacrifice plus amer, c'est qu'il fut la victime d'une trahison, et que la main d'un ami le livra sans défense à ses bourreaux. Vous connaissez, mes frères, cette déplorable histoire. Jésus s'était choisi douze amis, qui avaient à sa tendresse et à ses faveurs une part égale ; il leur avait ouvert son cœur, il leur avait confié ses secrets, il leur avait communiqué sa puissance : un d'entre eux était un démon. Judas, poussé par un vil intérêt, imagine, propose, conclut un marché sacrilége : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* (*Matth.*, XXVI, 15.) La cupidité d'une part, la haine de l'autre, sont bientôt d'accord ; et quand l'occasion se présentera, le juste viendra tomber dans le piége préparé sous ses pas. L'occasion ne se fait point attendre ; Judas se présente à la tête d'une troupe armée. En vain, pour éclairer les yeux du coupable et ramener son ami égaré, le Sauveur fait-il encore éclater sa puissance et tomber à ses pieds les soldats éperdus : Judas se relève, et désigne par un baiser perfide le Dieu qu'il trahit ! O crime trop souvent renouvelé, trop fidèlement reproduit ! car, mes frères, le chrétien profanateur trahit encore son Dieu avec la même bassesse, avec la même impiété : avec la même bassesse dans les motif, avec la même impiété dans l'exécution.

Même bassesse dans les motifs. Étudiez, mes frères, la conduite du pécheur sacrilége, et rendez-vous compte de ses desseins ; prêtez l'oreille à la porte de son cœur, et connaissez enfin les motifs de la trahison ; entendez le coupable comploter avec les démons qui habitent en son sein, et leur révéler le honteux mobile qui le fait agir.

Peut-être, ainsi que Judas, possesseur injuste du bien d'autrui, c'est pour le conserver qu'il a caché sa faute et trompé le dispensateur des mystères de Dieu. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* Il me faut, s'écrie-t-il en parlant aux indignes maîtres qu'il s'est donnés, il me faut retenir les richesses que je dois à vos conseils, et

cependant m'asseoir au banquet du Seigneur. Si je le livre entre vos mains, m'assurez-vous, pour prix de cette complaisance, la tranquille possession d'un bien qu'il me défend de garder ? — Va, lui répond le démon de l'avarice ; va, conserve ton trésor, et trahis ton Dieu... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam* ?

Peut-être, esclave volontaire d'une honteuse divinité, s'il a découvert au médecin céleste la plaie profonde qu'il porte en son cœur, indocile à ses avis, il n'a point brisé les chaînes qui l'ont blessé et qu'il désire reprendre. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai* ? Il me faut obéir enfin au commandement de l'Église, et célébrer la Pâque avec Jésus-Christ ; et cependant il m'en coûterait trop pour rompre entièrement cette liaison, pour éviter à jamais cette occasion, pour renoncer à vivre dans un esclavage que j'aime. Si je vous livre entre les mains celui qui s'oppose à mon bonheur, me promettez-vous des jouissances tranquilles et des plaisirs sans remords ? — Va, lui répond le démon de la volupté, on peut concilier toutes choses ; conserve ton idole, et trahis ton Dieu... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam* ?

Peut-être encore, cédant à une honte criminelle, il craint de laisser voir au ministre de Jésus-Christ le hideux tableau de ses désordres ; et cependant il ne veut pas s'éloigner du banquet de l'innocence. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* Il me faut, pour continuer des usages chers à mon enfance, pour écarter au loin d'odieux soupçons, pour conserver une estime accordée jusqu'ici à une fidélité constante ; il me faut, assis à la table sainte, manger encore une fois le froment des élus, et boire au calice de la virginité. Mais je ne puis me résoudre à déchirer le voile qui doit couvrir à jamais cette habitude ; je ne veux point raconter ces pensées plus que mondaines, ces lectures plus que suspectes, ces conversations plus que dangereuses : je ne saurais dire à ce père qui me chérit si tendrement, à quel point son enfant est indigne de ses bontés. Ah ! n'y a-t-il donc pas moyen de ménager ma faiblesse et de satisfaire à mon devoir ? — Va, lui répond le démon de l'orgueil, va, conserve l'estime des hommes, et trahis ton Dieu... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?*

Ainsi, mes frères, si nous étudions les motifs qui conduisent le profanateur à la table sainte, ils sont vils et honteux. Amour de l'argent, amour du plaisir, amour de la gloire, voilà, mon Dieu, ce qui ramène chaque année Judas à votre autel. Aussi lui direz-vous, comme au disciple perfide : Quoi ! Judas, c'est pour un vil métal que vous me livrez ainsi à de cruels ennemis ! quoi ! vous me sacrifiez ainsi à l'objet infâme de votre passion, au désir insensé de conserver une estime inutile ! Et puis, ô douleur ! c'est au banquet de mon amour que je suis indignement trompé ; c'est en donnant, en recevant le gage de la tendresse, qu'un disciple aveuglé trahit son Dieu : *Juda, osculo Filium hominis tradis !* (*Luc.*, XXII, 48).

Avec la même bassesse dans les motifs, le chrétien profanateur apporte la même impiété dans l'exécution.

Car, mes frères, ce qui rendait Judas plus coupable, ne vous y trompez pas, c'était la connaissance qu'il avait de la divinité de son Maître. N'était-il pas depuis longtemps le compagnon de ses courses et le témoin de ses miracles ? N'avait-il pas, au désert, distribué de ses mains, à la foule étonnée, le pain qu'avait multiplié la bénédiction du Sauveur ? Ne l'avait-il pas vu, dans Béthanie, réveiller Lazare endormi dans la tombe, et l'arracher à la corruption ? N'avait-il pas contemplé de près, pendant trois ans, la sainteté de sa vie et l'éclat divin de ses vertus ? Mais il oublie tout, dès que l'intérêt a parlé : la cupidité fait naître en lui l'impiété ; il sait que Jésus est son Dieu, et il le trahit !

Hélas ! mes frères, voilà ce qui rend aussi le profanateur plus criminel. Instruit dès l'enfance à l'école du Sauveur, il s'accoutuma dès lors à le regarder comme son Maître et son Dieu ; il apprit de bonne heure à vénérer, à imiter peut-être les exemples si touchants qu'il nous a laissés. S'il n'a point vu de nouveaux prodiges s'opérer à ses yeux, il a vu du moins (et c'est pour le chrétien un miracle renouvelé chaque jour), il a vu la merveilleuse conservation de cette religion sainte qui, sans cesse attaquée, sans cesse est victorieuse. Que dis-je ? eh ! jusque dans le sacrifice qui s'accomplit en sa présence, il a senti, par un dernier prodige de la grâce, la divinité de sa victime. N'a-t-il pas, au mo-

ment redoutable où les cieux s'abaissent pour venir déposer leur trésor sur l'autel, n'a-t-il pas senti ses genoux fléchir malgré lui, et son front s'incliner humblement ? C'est qu'à cet instant suprême la voix du Dieu qu'il allait trahir se faisait entendre en lui, et portait l'épouvante en son sein ; c'est que Jésus, pour tenter en sa faveur un dernier effort, ou pour laisser son impiété sans excuse, lui disait comme autrefois à Judas : Voici celui que vous cherchez : *C'est moi*, *Ego sum* (*Joan.*, XVIII, 5). Mais rien n'a pu vaincre cette criminelle résolution ; il s'approche du Dieu qu'il a vendu, il lui donne le baiser de la trahison. Les anges du sanctuaire se voilent la face et se couvrent de leurs ailes : l'impiété de Judas est renouvelée.

Et maintenant, pécheur sacrilége, allez compter vos trente pièces d'argent, allez ranimer en votre cœur la passion qui vous a rendu déicide ; vous portez en vous le principe du désespoir et le gage de la réprobation ; car voilà, mes frères, le second châtiment du chrétien profanateur : l'impénitence finale et le désespoir.

Je le sais, la miséricorde de Dieu est plus grande encore que le crime d'une indigne communion ; je le sais, le sacrilége pourrait s'effacer par les larmes d'une sincère pénitence : mais si l'expérience nous apprend que ce péché produit l'endurcissement ; que l'infortuné qui s'en est rendu coupable ajoute profanation sur profanation ; que trop souvent à l'heure de la mort, si la conscience qui le tourmente le force à s'écrier comme Judas : *J'ai péché en livrant le sang du juste* (*Matth.*, XXVII, 4), ce triste aveu rappelle d'affreux souvenirs sans faire naître enfin une contrition nécessaire ; si l'expérience nous dit ces choses, et, pour dernier trait, nous montre le profanateur éprouvant dans son agonie toutes les horreurs d'un enfer anticipé, et expirant sur sa couche funèbre, comme Judas sur l'infâme gibet que ses mains ont dressé, n'en faudrait-il pas conclure que le châtiment trop ordinaire d'un chrétien profanateur est semblable à celui du disciple perfide, et qu'après avoir trahi son Dieu comme lui, il meurt, aussi bien que lui, dans l'impénitence, le désespoir et la réprobation ?...

Mes frères, parmi ceux qui viennent d'entendre de si tristes vérités, il en est qui se préparent à obéir à la loi de

l'Église ; qui, après une année d'éloignement, vont revenir fatigués, blessés peut-être, s'asseoir encore une fois au mystérieux festin du Père de famille, et se nourrir du pain qu'il réserve à ses enfants. Il en est d'autres, plus favorisés du ciel, qui ne s'éloignent guère de la table de son amour, qui viennent souvent ranimer à ce banquet sacré leur force et leur vigueur, et puiser au calice du Seigneur la vie, la grâce et la sainteté. Je dirai aux premiers de s'éprouver eux-mêmes : *Probet seipsum homo* (*I Cor.*, XI, 28) d'étudier avec soin leurs dispositions, de peser les motifs qui les conduisent cette année à la communion pascale, d'examiner devant Dieu quelle a été la sincérité de leurs aveux, la vivacité de leur repentir, l'efficacité de leurs résolutions : *Probet seipsum homo.* Il est temps encore de prévenir un malheur presque irréparable. Avant d'entrer dans la salle du festin, et de prendre part à ce repas terrible, ainsi que l'appelle saint Chrysostome, qu'ils revêtent la robe nuptiale, sinon blanche et pure comme aux jours de leur innocence, du moins lavée de ses souillures et réparée par la pénitence ; qu'ils s'éprouvent eux-mêmes ; et, afin de ne pas renouveler sur la sainte victime, qui bientôt s'offrira pour eux, le crime de Caïn et la trahison de Judas, qu'ils apportent à ses pieds une douleur véritable, un amour sincère, des dispositions chrétiennes : *Probet seipsum homo.*

Je dirai aux autres, je dirai à vous, mes frères, que ma parole a peut-être affligés, je vous dirai à vous que si la conscience vous donne le consolant témoignage d'une sécurité parfaite ; si une vie de ferveur et de vigilance devient pour vous la préparation quotidienne qui vous conduit à la table du Seigneur ; si vous n'avez point à craindre l'affreux péché dont l'image a été remise sous vos yeux, ce ne doit pas être assez pour votre cœur. Il faut, il faut encore gémir sur les iniquités du peuple, expier par la pénitence intérieure des attentats qui se renouvellent chaque année, et souvent, en venant vous ranger à la table sainte, vous y présenter comme des victimes qui se dévouent à réparer par un sacrifice volontaire la gloire outragée du Dieu qu'elles adorent. Il faut, il faut enfin consoler son amour, le dédommager de l'ingratitude et des perfidies dont il est l'objet, et, dans ces saints jours surtout, dans ces jours où

se renouvellera le plus inouï des forfaits, vous disposer à des communions plus ferventes et plus saintes, qui obtiendront aux coupables une grâce de conversion peut-être, et à vous-mêmes, mes frères, une grâce de persévérance et une couronne d'immortalité.

DIMANCHE DE LA PASSION

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. VIII, v. 46-59.)

En ce temps-là Jésus disait à la foule des Juifs : Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dit la vérité, pourquoi ne me croyez vous point? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. Et si vous ne les écoutez point, c'est parce que vous n'êtes point de Dieu. Mais les Juifs répondirent et lui dirent : Ne disons-nous pas avec raison que tu es un Samaritain et qu'un démon est en toi? Jésus repartit : Il n'y a pas de démon en moi ; mais j'honore mon Père; et vous, vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire; il est quelqu'un qui la cherchera et qui jugera. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas la mort. Mais les Juifs lui dirent : Maintenant nous connaissons qu'il y a un démon en toi. Abraham est mort et les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort. Es-tu plus grand que notre père Abraham qui est mort? et les prophètes qui sont morts aussi? Qui prétends-tu être? Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu. Et vous ne l'avez pas connu; mais moi je le connais ; et si je disais que je ne le connais point, je serais semblable à vous, menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli pour voir mon jour; il l'a vu, et il s'est réjoui. Mais les Juifs lui répliquèrent. Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham? Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham eût été fait, je suis. Ils prirent donc des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du Temple.

HOMÉLIE

Sur la Correction fraternelle

PAR M. RICAUD.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? *Jean.* VIII. 46.

Savoir dire la vérité, et savoir l'entendre, c'est un précepte imposé à tous les hommes, nous dit l'Esprit-Saint, et

que les théologiens appellent la correction fraternelle. Précepte fondé sur la nature et la société ; puisqu'il n'y a de la différence entre les âges et les états, qu'afin que nous puissions plus facilement nous conduire les uns les autres : précepte qui n'est en lui-même qu'une des branches de la charité ; car si nous devons secourir nos frères dans leurs besoins temporels, combien plus devons-nous le faire dans leurs besoins spirituels, qui sont aussi élevés au-dessus des premiers, que l'âme est au-dessus du corps ! précepte néanmoins qui est absolument négligé dans le monde : ceux-ci retiennent la vérité captive, ou la mêlent avec leurs passions ; ceux-là refusent opiniâtrément de l'écouter ou de s'y soumettre ; de là vient que la vérité est sans cesse parmi nous inconnue ou persécutée.

Élevons-nous aujourd'hui contre des abus si dangereux, mon cher auditeur, et pour cela recourons à notre évangile. Qu'y voyons-nous ? Jésus-Christ, et les Juifs : quel contraste ! Jésus-Christ prêchant aux Juifs pour leur annoncer la vérité, et les Juifs persécutant Jésus-Christ, parce qu'il leur annonce la vérité. Que de bonté, que de sagesse d'un côté ! que de malice, que d'aveuglement de l'autre ! Deux caractères si opposés serviront l'un et l'autre à nous instruire. Dans la conduite de Jésus-Christ envers les Juifs, nous verrons les règles que nous devons suivre pour dire utilement la vérité ; dans la conduite des Juifs envers Jésus-Christ, les défauts que nous devons éviter pour entendre utilement la vérité, c'est-à-dire, en deux mots, que nous devons faire la correction fraternelle avec charité, et que nous devons la recevoir avec humilité : partage de cette homélie, et sujet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Comment on doit faire la correction fraternelle.

Qui de vous pourra me convaincre de quelque péché, dit d'abord Jésus-Christ aux Juifs, au commencement de notre évangile ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Non qu'il veuille par là faire dépendre toute l'autorité qu'il a de les corriger, de la sainteté de sa vie. Il avait dit dans un autre endroit : Les scribes et les pharisiens sont assis, quoiqu'indignes, sur la chaire de Moïse ; écoutez donc ce qu'ils disent,

et ne faites pas ce qu'ils font. L'autorité est donc en elle-même indépendante de la conduite ; mais l'une et l'autre pour agir utilement, doivent se prêter un mutuel secours. Rien en effet de plus indigne que de voir un pécheur qui s'avise de reprendre les autres. C'est un sel affadi que tout le monde foule aux pieds. On est tenté de lui dire : Médecin, guérissez-vous vous-même. Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre ! Hypocrite, commencez par ôter la poutre qui couvre votre œil, et vous y verrez alors plus clairement pour enlever la paille de l'œil de votre frère. Dieu lui-même, suivant le Prophète, ne voit qu'avec indignation sortir la vérité d'une bouche consacrée à l'iniquité et au mensonge. Cependant, quoi de plus commun dans le monde que de rencontrer des gens vicieux qui reprennent les autres, et, ce qui est bien plus surprenant encore, qui les reprennent des vices auxquels ils sont eux-mêmes sujets ? Faut-il donc s'étonner si de pareilles corrections sont toujours infructueuses ? Hélas ! notre amour-propre est si facile à s'aigrir, si difficile à se soumettre, qu'il saisit avidement tous les prétextes qu'il trouve pour se disculper ; et celui de l'exemple s'offre aussitôt à lui. Si Jésus-Christ, la vérité et la sainteté même, n'a pas été à l'abri de la persécution des hommes, en les corrigeant, que feront après lui ceux qui, élevés sur la terre par leur position, autant qu'abaissés par leurs mœurs, ne montrent que mieux par-là à tout l'univers une contradiction monstrueuse et perpétuelle entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, entre leurs actions et leurs paroles ? O vous donc, pères et mères, maîtres et maîtresses, pasteurs et magistrats, veillez sur vous-mêmes, sanctifiez-vous pour l'avantage de ceux que la Providence a placés sous votre dépendance : voilà le seul moyen de rendre vos corrections utiles et profitables. Pour convaincre les autres, il faut que vous paraissiez bien persuadés vous-mêmes ; or vous montrerez cette persuasion bien mieux par vos exemples que par vos discours. On accuse souvent quelqu'un de ne pas croire ce qu'il dit ; mais on ne soupçonne jamais personne de ne pas croire ce qu'il fait. Vous êtes à la tête ; il ne faut pas vous contenter de dire aux autres de marcher ; il faut marcher les premiers et leur montrer la route. Ne soyez pas semblables,

vous dit saint Augustin, à ces signaux qui montrent le chemin aux voyageurs, et qui restent immobiles eux-mêmes. Et ne répondez pas qu'on a tort de ne pas se soumettre à ce que vous dites, puisque c'est la vérité. On a tort, j'y consens ; mais vous avez tort vous-mêmes d'exposer ainsi vos frères à se tromper. Ils conçoivent pour la vérité l'horreur qui n'est due qu'à vous-mêmes. Ils manquent de foi ; mais vous manquez de charité, en n'ôtant pas, quand vous le pouvez et que vous le devez, la cause de leur erreur. Qu'on me reprenne, disait autrefois le roi David, je le veux bien ; mais que ce soit le juste qui le fasse, parce que par-là même qu'il est juste, il aura pitié de mes misères et me reprendra avec douceur. Ne voyons-nous pas, en effet, que ce sont ceux qui sont les plus répréhensibles qui reprennent ordinairement les autres avec plus de sévérité et plus de hauteur ? Premier devoir donc pour celui qui est obligé de faire la correction fraternelle, de se rendre irréprochable lui-même, et de pouvoir dire avec proportion, et autant que la fragilité humaine peut le permettre, ce que Jésus-Christ dit au commencement de notre évangile : Qui de vous pourra me convaincre de quelque péché ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?*

Mais il ne suffit pas d'être irréprochable pour reprendre les autres avec fruit ; il faut encore le faire avec sagesse, et quelle est cette sagesse ? C'est celle dont il nous est parlé dans les livres saints, qui atteint tout avec force et qui dispose tout avec douceur. La force est pour le fonds, la douceur pour la manière ; l'une et l'autre nous sont marquées évidemment dans l'exemple de Jésus-Christ. Développons ici ces deux règles : je commence par la douceur.

La douceur est essentiellement nécessaire à tout homme qui doit conduire les autres, mes très-chers frères. Nous sommes si fort ennemis de l'autorité, qu'il n'y a que la douceur qui puisse nous la rendre supportable. Aussi l'Écriture nous dit-elle que Moïse, qui avait été mis par le choix de Dieu à la tête du peuple juif, était le plus doux des hommes. Jésus-Christ, qui était venu sur la terre pour former un peuple nouveau, pour le délivrer de la servitude de ses passions et le conduire au royaume céleste, Jésus-Christ se montra aussi rempli de douceur. Il nous dit dans son Évan-

gile : Apprenez de moi à être doux et humble de cœur, nous enseignant par-là que les deux vertus qu'il recommande de préférence se donnent la main l'une à l'autre. Aussi, quelle douceur ne montra-t-il pas envers le perfide Judas, envers Madeleine la pécheresse, envers la femme adultère ? Les prophètes avaient prédit de lui qu'il ne briserait pas un roseau à demi-cassé, et qu'il n'éteindrait pas une mèche fumante encore. Et sans sortir de notre évangile, quelle plus grande douceur que celle dont il nous y donne l'exemple ! Les Juifs remplis de colère, lui disent qu'il est Samaritain et possédé du démon : *Samaritanus es tu, et dæmonium habes.* Dire à quelqu'un qu'il était Samaritain, c'était chez les Juifs une injure atroce, puisqu'il passait en proverbe parmi eux qu'il n'y avait aucun commerce entre les Juifs et les Samaritains : dire au fils de Dieu qu'il était possédé du démon, c'était un blasphème horrible qui révolte. Que répond Jésus-Christ à ces deux imputations ? Il ne répond rien à la première, nous montrant par son silence qu'un homme sage doit se mettre au-dessus de tous les vains préjugés. Quant à la seconde, il se contente de dire qu'il n'est pas possédé du démon. *Dæmonium non habeo ;* qu'il cherche la gloire de son Père. *Honoro Patrem meum ;* qu'il ne cherche pas sa propre gloire. *Non quæro gloriam meam,* et que c'est à son Père qu'il appartient de le glorifier et de le venger. *Est qui quærat et judicet.* Peut-on répondre avec plus de douceur à des blasphèmes qui font horreur, et qui mériteraient d'être punis par le feu céleste ? Il vous apprenait par là, vous tous qui êtes exposés à faire la correction à vos frères, que vous devez la faire avec beaucoup de douceur ; que vous devez chercher, non votre propre gloire, mais la gloire de Dieu ; qu'insensibles à vos propres intérêts, vous ne devez travailler que pour le salut de vos frères. Or, il n'y a que la douceur qui puisse les convertir. Mais en quoi consiste cette vertu ? en deux choses : à veiller sur nos propres passions, et à ménager les passions des autres.

Je dis d'abord qu'en faisant la correction fraternelle, nous devons veiller sur nos propres passions. Pour cela, rentrons dans nous-mêmes avant de la faire : voyons les motifs qui nous font parler et agir. C'est peut-être l'aigreur : nous considérons cet homme comme notre ennemi et non

comme notre frère ; l'antipathie : son caractère ne nous revient pas ; le chagrin : c'est l'humeur qui parle ; l'orgueil : nous voulons faire sentir le poids de notre autorité ; la jalousie : ses succès ont fait tout son crime ; enfin une extrême susceptibilité : notre caractère nous porte à nous arrêter à tout. Si nous trouvons notre âme dans quelqu'une de ces situations, commençons à nous corriger avant de corriger les autres, et dépouillons la vérité que nous allons dire, de tout le mélange de nos passions qui ne servirait qu'à l'obscurcir et à la rendre inutile.

Je dis en second lieu qu'après avoir veillé sur nos propres passions, nous devons ménager les passions des autres. Pour cela, mettons-nous à la place de celui que nous corrigeons, et traitons-le comme nous voudrions qu'on nous traitât nous-mêmes. Ménageons sa honte en reprenant ses défauts. Observons le lieu de la correction : que ce soit en secret, autant qu'il se peut, comme Jésus-Christ nous l'ordonne ; le temps : que ce ne soit pas sur le premier feu, lorsque les passions sont encore émues, mais attendons que la raison ait calmé l'orage ; la manière : que ce soit avec un cœur ouvert, avec des démonstrations affectueuses, avec des paroles pleines de douceur. En un mot, reprenons notre prochain, comme notre frère : pensons que c'est un homme comme nous, et que nous sommes pécheurs comme lui : que ce soit la douceur qui prie, la douceur qui exhorte, la douceur qui presse, la douceur même qui punisse. C'est faute de savoir employer ce moyen qu'on voit si souvent des enfants que toutes les corrections ne servent qu'à rendre plus pervers, des domestiques qui s'endurcissent aux reproches et qui s'y montrent insensibles, des inférieurs, en un mot, qui secouent le joug de l'autorité ou qui le méprisent.

Mais il faudrait prendre garde pourtant que cette douceur ne dégénérât en lâcheté et en faiblesse. Voyez Jésus-Christ ; il connaît la malice des Juifs, il comprend leurs desseins, il en prévoit les suites : mais cela ne l'arrête pas. Il continue, malgré leurs cris, malgré leurs blasphèmes, d'annoncer la vérité, s'estimant heureux de mourir, pourvu qu'en mourant il remplisse son ministère. Oh ! qu'ils sont loin d'un tel modèle, ces chiens muets, commme les appelle

l'Écriture, qui ne savent pas aboyer, c'est-à-dire, ces pères et ces mères, ou trop attachés d'un amour naturel à leurs enfants, ou trop indifférents sur leur conduite, qui les laissent vivre à leur gré et ne se soucient pas de ce qu'ils font ; ces maîtres et ces maîtresses qui, contents d'exiger des services temporels de leurs domestiques, ne prennent pas soin de leurs âmes ; ces pasteurs indignes de ce nom, qui ménagent trop les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, dans la chaire de vérité et dans les autres fonctions de leur auguste ministère ; ces magistrats qui n'ont que le faste de l'autorité et qui ne veulent pas en prendre les sollicitudes ; ces amis (car l'amitié est une espèce d'autorité), qui laissent égarer leurs amis, sans leur tendre une main secourable ; ces vieillards (car la vieillesse donne droit au respect), qui écoutent sans répondre un seul mot, tous les discours que profère devant eux une jeunesse impie ou libertine ; tous ces chrétiens, en un mot, qui flattent le vice par leur approbation, ou qui ne s'opposent pas à ses progrès, quand ils le doivent et qu'ils le peuvent ! Le pécheur périra par son péché, puisqu'il s'en est rendu coupable, vous dit l'Esprit-Saint. *Ille quidem in iniquitate sua captus est.* Mais vous, qui aviez été établi sentinelle dans la maison d'Israël, vous qui n'aviez été élevé si haut, que pour voir venir le mal de plus loin et vous opposer à ses progrès avec plus d'avantage ; vous qui n'aurez pas dit ce que vous auriez dû, ni fait ce que vous auriez pu, l'on vous demandera compte de son sang, et vous rendrez âme pour âme. *Sanguinem autem ejus de manu speculatoris requiram.* Un âne tombe, nous dit saint Bernard, et chacun s'empresse de le relever : un chrétien tombe dans l'enfer, périt éternellement, et personne ne se remue. Une âme rachetée par tout le sang de Jésus-Christ, ne mérite-t-elle donc pas qu'on fasse quelque effort pour la sauver? Un guerrier ne peut pas souffrir qu'on offense son prince ; un fils ne peut pas entendre mal parler de son père ; et un chrétien verra de sang-froid blesser la gloire de son Dieu ! Non, mes frères, une insensibilité pareille, ne peut pas s'allier avec la charité, et mérite de la part de Dieu la punition la plus sévère. *Sanguinem autem ejus de manu speculatoris requiram.*

L'Écriture nous fournit un exemple bien frappant de cette vérité, dans la personne du grand-prêtre Héli. Ce vieillard respectable avait passé toute sa vie dans le temple, où il s'était rendu recommandable par ses vertus ; mais malheureusement il eut des fils qui ne lui ressemblèrent pas. Ophni et Phinées, enflés du rang de leur père, firent du lieu saint le théâtre de leur avarice et de leur impureté. Dieu fit avertir le pontife par la bouche d'un de ses prophètes. Héli avait trop d'indulgence pour ses enfants : il n'opposa que de faibles avis à leurs désordres, au lieu d'employer, comme il le devait, toute la force de l'autorité qu'il avait en main. Qu'arriva-t-il ? Dieu le punit d'une manière terrible et propre à servir d'exemple à toute la postérité. Les fautes des grands attirent souvent les malheurs des peuples : celle d'Héli fut funeste à tout Israël. Les Philistins gagnèrent contre eux une célèbre bataille ; trente mille hommes restèrent sur place ; Ophni et Phinées furent eux-mêmes du nombre des morts ; l'arche de Dieu demeura au pouvoir des infidèles; le grand-prêtre Héli frappé de terreur à cette nouvelle, tomba de son siége, teignit de son sang le pavé de ce temple qu'il avait laissé déshonorer par sa faiblesse, et le sacerdoce fut pour toujours enlevé à sa famille. Tant il est vrai qu'il n'y a rien que Dieu déteste plus que la lâcheté dans ceux qui sont établis par état pour corriger les autres. Ils doivent le faire avec une douceur mêlée de force, et se rendre irréprochables eux-mêmes, pour pouvoir le faire avec plus de fruit. Vous avez vu toutes ces règles éminemment renfermées dans la conduite de Jésus-Christ. Voyons maintenant dans celle des Juifs, les défauts que nous devons éviter en recevant la correction fraternelle ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Comment on doit recevoir la correction fraternelle.

La vérité, chrétiens auditeurs, n'a point de plus grand ennemi que l'amour-propre : aussi Jésus-Christ dans son Évangile, nous avertit-il que Dieu la révèle aux petits, c'est-à-dire, aux humbles, et qu'il la cache aux sages et aux prudents, c'est-à-dire, aux orgueilleux. Mais, comment est-ce que l'orgueil nous empêche de connaître la vérité, et de

profiter de la correction fraternelle? De deux manières différentes : d'abord par l'idée qu'il nous inspire de nous-mêmes, et ensuite par l'idée qu'il nous donne de celui qui nous reprend. Développons ces deux pensées, en continuant l'explication de notre évangile.

Je dis d'abord que l'orgueil nous empêche de connaître la vérité, par l'idée qu'il nous donne de nous-mêmes. Voyez les Juifs : pleins de cette pensée qu'ils étaient le peuple de Dieu et les enfants d'Abraham, ils ne pouvaient souffrir que Jésus-Christ trouvât à censurer leur conduite. Inutilement ce bon maître leur disait-il qu'ils n'étaient les enfants d'Abraham que selon la chair, mais qu'ils ne l'étaient pas selon les œuvres ; qu'au lieu de montrer que Dieu était leur père, en écoutant sa parole, ils faisaient voir qu'ils appartenaient au démon ; que, comme le démon avait été homicide dans le commencement, en introduisant la mort dans le monde, ils l'étaient eux-mêmes après lui, en cherchant à le faire mourir lui-même ; que, comme le démon était l'ennemi de la vérité et le père du mensonge, à son exemple, ils soutenaient le mensonge et persécutaient la vérité dans sa personne. Des paroles si claires, si évidentes ne pouvaient trouver entrée dans leur esprit, parce qu'ils étaient remplis d'orgueil, et ils se contentaient de répondre tumultueusement à tous ces reproches, qu'ils n'en étaient pas moins le peuple de Dieu et les enfants d'Abraham. *Pater noster Abraham est, patrem habemus Deum.*

Ainsi, chrétiens auditeurs, une âme superbe ne peut pas voir la vérité, parce que son orgueil l'en empêche. La lumière est agréable aux yeux sains, elle est insupportable à des yeux malades ; de même un homme dont l'amour-propre a gâté l'esprit, ne peut souffrir que la vérité l'éclaire. Il la repousse, il la fuit ; c'est un malade trop délicat qui ne peut supporter qu'on mette la main sur sa blessure. En un mot, voyez ces caractères hautains et superbes, ils sont comme ces montagnes remplies de vent dont parle l'Esprit-Saint. Touchez-les, tâchez de leur faire apercevoir à eux-mêmes ce que tout le monde voit ; reprenez-les avec toute la douceur et la modération possibles, il en sortira du bruit et de la fumée, c'est-à-dire, que leur sensibilité aigrie et déconcertée s'exhalera en éclats insensés. *Tange montes, et*

fumigabunt. Ce vice est ordinairement celui des grands du monde, des personnes distinguées par leur naissance et par leurs talents, par leurs emplois ou par leurs richesses. Comme leur grandeur est tout extérieure et superficielle, ils ont toujours peur que la moindre chose n'y porte atteinte. Ils veulent être flattés partout, jusque (qui le croirait ?) dans le tribunal de la pénitence ; et aussi sont-ils souvent assez malheureux pour trouver des gens qui les flattent. Que si un homme libre, désintéressé, rempli de l'esprit de Dieu, aimant la vérité, et comprenant toute la grandeur de son ministère, veut les faire rentrer dans eux-mêmes, et leur montrer une partie de leurs devoirs ; ils se révoltent aussitôt, ils l'accusent d'ignorance ou de témérité ; ils le décrient partout, ou le tournent en ridicule, et s'imaginent qu'on a voulu manquer à leur rang, toutes les fois qu'on s'est cru obligé d'abaisser leur fierté et d'humilier leur amour-propre. *Tange montes, et fumigabunt*. Ce vice (pourrait-on le croire ?) est encore celui de certaines personnes pieuses, dont la dévotion est toute dans les dehors et comme en superficie. Comme elles n'ont de la vertu que l'apparence, elles craignent toujours qu'on ne les démasque. Elles consentiront à s'humilier elles-mêmes tant que vous voudrez, mais pourvu que vous ne les croyiez pas. Que si, comptant sur leur modestie prétendue, vous vous permettez de leur donner des avis, de leur faire connaître leurs défauts, de leur prescrire des règles, toute leur vertu n'y tiendra pas. Vous vous apercevrez bientôt que vous l'avez poussée à son terme. Elles changeront de ton, elles perdront contenance, leur dépit éclatera, malgré elles : heureux encore si elles s'arrêtent à ce premier pas, et si après vous avoir montré par leurs discours, combien leur modestie est fausse, elles ne vous montrent pas encore par leurs actions, combien leur charité est vaine. *Tange montes, et fumigabunt*.

Une âme humble, au contraire, remplie de mépris pour elle-même, n'en est que plus propre à connaître la vérité. Lui montrer quelqu'un de ses défauts, c'est acquérir un nouveau droit à son estime. Elle sait combien il est difficile et important de se connaître ; elle n'ignore pas que les autres nous connaissent toujours mieux que nous-mêmes ; aussi

écoute-t-elle avec reconnaissance ceux qui veulent l'aider de leurs conseils et lui faire part de leurs lumières. Elle regarde comme ses meilleurs amis ceux qui la reprennent et la corrigent, quels que soient d'ailleurs leurs motifs. La vérité est pour elle le plus précieux trésor; avec quel plaisir elle la reçoit ! Elle tâche même par ses discours et par ses manières, d'encourager ceux qui ont la force de la lui révéler, et elle mérite par là que chacun se fasse un devoir de la lui dire.

J'ajoute en second lieu que l'amour-propre nous empêche de connaître la vérité, par l'idée qu'il nous donne de celui qui nous corrige. Écoutez les Juifs : Qui êtes-vous, demandent-ils séditieusement à Jésus-Christ ; pour qui voulez-vous qu'on vous prenne ? Vous prétendez que tous ceux qui croiront en vous ne mourront pas. Abraham et les prophètes sont bien morts ! Êtes-vous plus grand que notre père Abraham ? Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous vous flattez de l'avoir vu ! C'est en vain que Jésus-Christ, pour leur prouver sa divinité, leur répond : J'existe avant qu'Abraham ait été fait. *Antequam Abraham fieret, ego sum ;* paroles remarquables par lesquelles il leur donnait clairement à entendre qu'Abraham n'était qu'un homme, et que lui-même était Dieu. Cette idée sublime ne peut entrer dans leur esprit prévenu ; ils refusent de le croire, et ils recourent aux pierres pour le lapider comme un impie et un blasphémateur.

Et voilà ce que fait l'orgueil, mes très-chers frères. Au lieu de se considérer soi-même pour corriger ses défauts, on ne fait attention qu'à celui qui reprend, pour chercher les siens, que souvent on exagère; comme si les fautes d'autrui nous dispensaient de l'obligation de réparer les nôtres; comme si la vérité n'était pas toujours la même, par quelque canal qu'elle passe ; comme si nous devions nous en prendre au miroir de notre difformité qu'il nous représente. Et de là qu'arrive-t-il ? c'est qu'on ne se corrige jamais soi-même ; qu'on ne connaît jamais ses défauts ; que toutes les corrections ne servent qu'à rendre plus coupables : c'est surtout qu'on en vient jusqu'à fermer la bouche à tout le monde, qui sait bien que le plus court moyen d'encourir notre haine, c'est de nous représenter nos défauts, de sorte

qu'on nous laisse ignorer la vérité, et qu'on ne nous repaît que de flatteries et de mensonges.

L'humilité, au contraire, chrétiens auditeurs, raisonne et agit bien différemment : elle ne regarde dans la vérité que la vérité elle-même. Elle sait qu'il en est de la correction fraternelle, comme des sacrements. Que ce soit Pierre, que ce soit Judas qui baptise, nous dit saint Augustin, le baptême est toujours le même, parce que c'est Jésus-Christ qui baptise par les mains de l'un comme par celles de l'autre. *Hic est qui baptizat*. Et de même, que ce soit le juste ou le pécheur qui nous reprenne, nous devons toujours profiter de la correction, parce que c'est toujours Jésus-Christ qui se sert de l'un ou de l'autre pour nous reprendre. Une âme humble ne regarde donc dans ses supérieurs que Jésus-Christ, et tous leurs défauts ne l'empêchent pas de le reconnaître. Elle sait que, comme ce divin Maître se cache sous les voiles de l'Eucharistie pour éprouver notre foi, et sous les misères des pauvres pour éprouver notre charité, il se cache aussi sous les faiblesses de nos supérieurs pour donner plus de mérite à notre obéissance.

En un mot, la véritable pierre de touche pour distinguer l'orgueil de l'humilité, c'est la correction fraternelle. Que d'exemples ne nous fournit pas de cette vérité l'histoire de tous les temps ? Nous en trouverions dans le paganisme même ; bornons-nous à ceux que nous présentent les livres saints. Moïse était l'ami de Dieu ; il le voyait face à face, il s'entretenait familièrement avec lui ; il avait été élevé par son choix à la tête d'un grand peuple. Cependant Dieu suscite Jéthro, son beau-père, un étranger, qui venant le voir dans son camp, lui indique quelques changements à faire dans la manière dont il administrait la justice. Moïse se rend aussitôt à son avis, et mérite par cette preuve de son humilité d'être honoré toujours de plus en plus des faveurs célestes. David était un grand prophète, un grand roi, un grand saint ; Dieu lui avait promis que de sa famille sortirait le Messie qui était l'attente d'Israël. Cependant David a le malheur de commettre deux grands crimes. Dieu lui envoie pour les lui reprocher, un prophète qui n'est guère connu que par cette mission. David reconnaît à l'instant sa faute ; il avoue qu'il a péché, et par cet humble aveu, il

mérite que le même prophète lui annonce aussitôt de la part de Dieu qu'il en a obtenu le pardon. Saint Pierre était le chef des Apôtres, le fondement de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ. Cependant il souffre que saint Paul, son inférieur dans l'apostolat, lui résiste en face, et lui reproche publiquement sa trop grande facilité pour les Juifs, et le scandale innocent qu'il donnait aux Gentils par cette conduite. Il se rend à ses remontrances ; que dis-je ? il fait plus encore : il loue dans ses épîtres, celles de saint Paul, où sa faute est consignée, et nous laisse ignorer par là ce que nous devons admirer davantage, ou la fermeté de l'un, ou l'humilité de l'autre. Et pour parler de temps plus rapprochés des nôtres, ne vit-on pas au quatrième siècle, le grand Théodose, décoré de la pourpre romaine et assis sur le trône des Césars, se couvrir de cendre à la voix de saint Ambroise ; se présenter à la porte du temple, revêtu d'un cilice, et se soumettre comme un simple fidèle, à la pénitence que lui avait imposée l'inflexible évêque de Milan ? C'est ainsi que la sagesse s'est toujours manifestée par l'usage qu'elle a su faire de la correction fraternelle, et que s'est vérifiée de tout temps cette maxime de l'Esprit-Saint : Reprenez le sage, et il vous aimera. *Argue sapientem, et diliget te.*

Mais tels ne furent pas les sentiments et la conduite des Juifs de notre évangile. Remplis de haine pour Jésus-Christ autant que d'amour désordonné pour eux-mêmes, ils ne peuvent souffrir la vérité qui les reprend, et ils aiment le mensonge qui les flatte. Ils s'arment donc de pierres, comme des furieux, sous prétexte de soutenir la gloire de Dieu, mais dans le fond pour venger leur amour-propre. *Tulerunt lapides ut jacerunt in eum.* Que cette conduite des Juifs, tout affreuse qu'elle est, ne vous surprenne pas : combien de chrétiens parmi nous qui la renouvellent ! C'est Jésus-Christ, vous le savez, qui nous parle par la bouche de tous nos supérieurs. Vous jetez donc des pierres à Jésus-Christ, vous, mon cher auditeur, qui méprisez les avis salutaires de ce parent, de cet ami, de cette personne pieuse, qui ne vous reprennent que pour votre bien ; vous qui tournez même leur charité en ridicule. Vous jetez donc des pierres à Jésus-Christ, vous, mon cher frère, qui faites la sourde

oreille aux instructions et aux remontrances de vos pasteurs, de vos prédicateurs, de vos directeurs, et qui les accusez, sans fondement, d'être trop sévères pour autrui et trop indulgents pour eux-mêmes. Vous jetez donc des pierres à Jésus-Christ, vous tous, chrétiens, qui que vous soyez, qui refusez d'entendre la vérité, et qui persécutez ceux qui vous l'annoncent de la part de Dieu. *Tulerunt lapides ut jacerent in eum.* Mais que fait Jésus-Christ pour punir les Juifs et pour nous instruire ? Écoutez la suite de notre évangile et tremblez, vous tous qui fermez vos cœurs à la vérité et vos yeux à la lumière. Il se cacha d'eux, nous est-il dit, et il sortit de leur temple. *Abscondit se, et exivit de templo.* Que ces paroles sont terribles ! tâchons de les approfondir. Il se cacha d'eux, c'est-à-dire, que dès lors ils furent livrés à cet aveuglement qui caractérise jusqu'à présent le peuple Juif, et qui est la cause de cet endurcissement dans lequel il vit. Il sortit de leur temple, c'est-à-dire, qu'il le maudit, qu'il abandonna leur religion, qu'il anathématisa leur ville, et qu'il les livra à ces malheurs qui leur avaient été prédits, et dont ils furent bientôt la victime. *Abscondit se, et exivit de templo.* Ces punitions terribles sont l'image de celles que Dieu prépare aux ennemis de la vérité. Il se cache d'eux, c'est-à-dire, qu'il leur enlève toutes les lumières de sa grâce ; qu'il permet que tout le monde les flatte ; que leurs amis les séduisent, que leurs confesseurs mêmes, par ignorance ou par lâcheté, les trompent ; qu'il éloigne tous ceux qui pourraient les éclairer ; qu'il ferme la bouche à tous ceux qui pourraient les instruire. Il sort de leur temple, c'est-à-dire, de leur cœur qui devait être le temple de la vérité : il les livre à leurs passions qui sont leurs idoles ; il les laisse s'endormir dans une fausse paix. Plus ou presque plus de remords qui les réveillent ; et de cet endurcissement profond ils passent bientôt, sans s'en apercevoir, aux derniers degrés de l'impénitence finale. *Jesus autem abscondit se, et exivit de templo.*

Craignez donc ce malheur, mes frères, aimez la vérité, souffrez qu'on vous la dise librement. Eh ! dans quel temps ces avis vous sont-ils plus nécessaires que dans celui où nous allons entrer ? L'Église vous ouvre ses tribunaux ; elle vous appelle de toute part au sacrement de la pénitence ; et

qu'est-ce dans le fond que ce sacrement, sinon la correction fraternelle elle-même? Mettez donc en usage tout ce que nous avons dit dans ce discours. Adressez-vous à un homme pieux qui marche lui-même dans la voie de la vertu, où il doit vous conduire ; également éloigné de la lâche complaisance qui endort, et de la sévérité outrée qui rebute ; semblable, en un mot, au Samaritain de l'Évangile, et sachant appliquer à propos l'huile et le vin sur vos plaies pour les guérir. Choisissez-le entre mille ; demandez à Dieu qu'il vous l'indique. Mais une fois que vous l'aurez trouvé, renoncez à votre propre jugement, pour vous soumettre entièrement à sa conduite. Ne voyez plus que par ses yeux, n'agissez plus que par ses ordres ; regardez en un mot dans lui la personne de Jésus-Christ qu'il vous représente. Si vous vous comportez de la sorte, vous mériterez de connaître la vérité : elle vous éclairera, elle vous purifiera, elle vous nourrira, elle vous consolera, elle vous sanctifiera, et pour vous récompenser de l'avoir aimée sur la terre, elle se manifestera à vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ défie les Juifs de lui trouver un péché. — Animosité des juifs contre lui. — Ses réponses.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit aux Juifs : Qui de vous me convaincra de péché?

Quelle hardie provocation le Sauveur fait aujourd'hui à ses ennemis ! Il livre à leur critique sa personne entière, toute sa vie, toutes ses paroles; et il leur porte hautement le défi d'y trouver aucun défaut à relever, aucune passion à réformer, aucun vice à corriger, aucune faute à expier. Quel autre homme peut se flatter d'être exempt de péché? Quel autre, portant avec tant de peine le fardeau de la concupiscence, oserait se vanter de n'y avoir jamais succombé?

Dans un homme qui ne serait pas Dieu, cette audace seule serait un grand péché ; elle renfermerait le double vice de la fausseté et de l'orgueil.

Mais dans l'Homme-Dieu, c'est le témoignage de la vérité. La sainteté infinie ne peut être souillée d'aucune tache ; et si elle daigne se revêtir des misères de l'humanité, elle en excepte nécessairement le péché, incompatible avec sa nature. Jésus-Christ eût pu dire plus encore ; il avait droit de se déclarer impeccable ; et ce n'eût pas été dans lui une vanité, osons le dire pour lui ; la liberté de pécher lui manquait, et son humanité sainte, en vertu de son union intime avec la divinité, était inaccessible à la faute la plus légère ; mais il ne va pas jusque-là. Calomnié par ses ennemis, il se contente d'opposer à leurs inculpations sa conduite. Ce n'est pas son éloge qu'il fait, c'est son apologie. Ce n'est pas sa personne qu'il venge, c'est son ministère qu'il justifie. Dans d'autres occasions, il a donné en preuve de sa mission les miracles qu'il opère, les prophéties qui l'annoncent; ici il en présente une d'un ordre différent : c'est toute la suite de sa vie, qu'il propose à l'examen. Encouragés par l'invitation du divin Sauveur, osons lever les yeux sur un assemblage de perfections si pur et si complet. Contemplons le caractère que Jésus a déployé dans tout le cours de sa carrière ; caractère unique qui n'eut jamais de modèle, qui jamais n'aura de copie ; que dans la succession des siècles la terre n'a pu voir qu'une fois : qu'elle ne reverra jamais, et qui lui fut accordé pour être l'objet continuel de ses respects, de ses méditations et de son imitation. Incrédules, nous vous appelons à cet examen, comme notre maître y appelait vos devanciers. Venez vous enfoncer dans les profondeurs de cette âme divine. Parcourez-la tout entière. Pensées, sentiments, mouvements, discours, actions, démarches, observez tout, épiez tout, cherchez dans tout, nous vous le permettons, matière à votre critique. Depuis son premier moment jusqu'à son dernier soupir, de la crèche à la croix, suivez toute la vie de Jésus ; et osez nous dire ensuite quelle faute vous aurez découverte en lui. Plusieurs des principaux chefs de votre secte, en contestant ses miracles, ont rendu hommage à ses vertus, et par une de ces contradictions où l'erreur est nécessairement entraînée, à leurs blasphèmes contre la religion, ils ont mêlé les témoignages éclatants de leur admiration pour sa personne. Et vous aussi, chrétiens, nous vous invitons à

méditer profondément ce grand caractère. Étudiez Jésus-Christ, et vous connaîtrez non-seulement la perfection que l'humanité peut atteindre, mais toute celle que l'imagination peut se figurer. Étudiez Jésus-Christ ; et vous saurez tout : le docteur des nations déclare qu'il n'a pas d'autre science (1).

Observons d'abord l'invariable égalité de cette grande âme. Aucune passion ne l'affecte. Il les tient toutes si fortement comprimées sous sa volonté, qu'il ne s'en est pas montré une seule. Aucune circonstance ne l'altère. Profondément sensible, il n'est jamais agité ; et la seule émotion qu'il ait fait paraître dans tout le cours de sa vie, a été la commisération pour les malheureux. Toujours également calme, il présente aux diverses situations par lesquelles il passe, une immobilité de vertu que rien ne dérange. On ne le vit jamais, ni flatté d'un éloge, ni aigri d'une calomnie, ni attiré par des plaisirs, ni abattu par des persécutions. Il s'agrandit dans les triomphes par sa modestie, dans les outrages par sa patience ; et à ce haut faîte des vertus, il les rehausse encore par sa simplicité. Les actions les plus héroïques ne coûtent pas plus d'efforts à sa sainteté, que les miracles à sa puissance.

Un seul objet l'occupe, et il l'avait déclaré dès le temps de son enfance ; c'est celui pour lequel son Père l'a envoyé (2). Rien ne l'en détournera jamais. Pas une démarche qui n'y tende, pas une action qui ne l'ait pour but, pas une parole qui n'y soit relative. Vous ne l'entendrez jamais discourir d'aucun objet étranger. Il explique souvent les saintes écritures ; mais il ne touche, ni aux difficultés qui exercent les critiques, ni aux points curieux qui occupent les savants. Tout entier et sans un moment de distraction à la vie future, toutes les choses du monde sont pour lui comme si elles n'étaient pas. D'autres moralistes avant lui avaient reconnu l'immortalité de l'âme ; mais ce principe très-précieux n'avait été pour eux que comme un sujet académique proposé à leurs dissertations. Jésus-Christ a été le

(1) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. *I Cor.*, II. 2.

(2) Nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse? *Luc.*, II, 49.

seul législateur parfaitement conséquent; le seul qui, en développant le dogme de l'immortalité, jusque-là plutôt aperçu que connu, en ait fait jaillir sur le genre humain les grandes vérités qu'on n'en avait pas encore tirées, que ce qui passe n'est rien, que ce qui dure éternellement est tout, que la terre n'est pour nous que le chemin du ciel, et que par conséquent nous devons rapporter tous les actes de cette vie qui se précipite, et qui va finir, à la vie qui n'aura pas de fin.

Et c'est surtout par son exemple qu'il nous en instruit. Voyez si, dans tout le cours de sa carrière, vous trouverez un seul objet terrestre qui l'ait détourné momentanément des choses du ciel. Admirable accord de maximes et de pratiques ! tout ce qu'il ordonne, il le fait; tout ce qu'il conseille, il l'exécute. Quel homme a eu la force de marcher si invariablement sur la ligne de ses principes, qu'il ne s'en soit jamais écarté ? C'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul. Dans lui, tout est constamment uniforme : vie publique et vie privée, préceptes et actions, tout se correspond ; tout marche ensemble ; tout est dirigé vers un même but. Il prêche le mépris des richesses ; et sa pauvreté est si profonde, qu'il n'a pas où reposer sa tête, et que sans le secours de quelques femmes pieuses, il manquerait de subsistance. Il ordonne l'humilité ; et il passe sa vie dans l'état le plus bas, continuellement rassasié d'opprobres. Il recommande la douceur; et au milieu des plus violentes contradictions, on ne lui voit pas un moment de colère ou d'humeur. Chose étonnante ! cet homme dont le pouvoir se faisait obéir de toute la nature, aucun homme ne l'a craint. Il prescrit la pureté, et la sienne est telle que ses disciples sont surpris de le trouver conversant avec une femme. Il veut qu'on paie le tribut à César ; et plutôt que de ne pas l'acquitter, il fait un miracle. Il exhorte à la prière ; et il est presque continuellement en oraison. Il excite à la bienfaisance ; et tous ses pas sont marqués par des bienfaits. Il enjoint l'amour des ennemis, et il prie pour ses bourreaux au plus fort de leurs outrages et de ses supplices. Sa vie est l'image fidèle, la vive expression de sa doctrine. Pour connaître ce qu'il enseigne, il n'est pas nécessaire de l'entendre, il n'y a qu'à le voir. Si on retranchait de l'Évangile les précep-

tes admirables qu'il renferme, et si on le réduisait aux faits qu'il rapporte, ce serait encore le code de morale le plus parfait.

Mais quoi ! la vue d'un modèle aussi accompli, au lieu de nous animer, n'est-elle pas plutôt propre à nous décourager par l'impuissance de jamais lui ressembler ? Ah ! gardons-nous de cette fatale pensée. Sans doute, dans la route où il nous conduit, il marchera toujours bien loin devant nous. Nous devons cependant nous empresser sur ses pas, pour ne point le perdre de vue. Sûr de ne pas l'atteindre, empressons-nous d'en approcher. Il nous présente le modèle de toutes les perfections, non pour que nous devenions aussi parfaits que lui, mais pour que tendant sans cesse à une plus haute perfection, nous atteignions toute celle dont nous sommes susceptibles.

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Ce reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs, à combien de chrétiens ne pourrait-on pas l'appliquer ? Sans parler des incrédules déclarés, qui traitent hautement notre religion d'erreur, notre foi de crédulité, nos miracles de fables, nos mystères d'absurdité, ne voyons-nous pas, en beaucoup trop grand nombre, des hommes, moins criminels peut-être, mais plus inconséquents encore, qui, sans refuser de croire nos saintes vérités, ne veulent cependant pas les adopter, et affectent une sorte de neutralité entre Baal et le Dieu d'Israël, entre la foi et l'incrédulité ? Ils sentent l'obligation de croire ; mais ils voient en même temps les sacrifices qu'elle leur impose. Ils craignent, en se déclarant pour la religion, les devoirs qu'il faudrait pratiquer ; ils craignent, en se déclarant contre leur conscience, les reproches qu'ils auraient à en essuyer. Ils désireraient se convaincre de l'incrédulité, et ne le pouvant pas, tout leur travail est de s'entretenir dans l'incertitude. Dans l'impuissance d'éteindre entièrement les lumières de la foi, ils s'efforcent de les offusquer. Que penserions-nous d'un homme qui fermerait volontairement les yeux, pour douter de l'existence du soleil ? La disposition de ces malheureux est tout aussi déraisonnable, et beaucoup plus funeste. Si Jésus-Christ a dit la vérité, cette vérité ne sera pas moins certaine, parce que nous nous

la serons dissimulée ; mais elle en sera bien plus terrible : elle eût dû être notre salut ; elle sera notre perte.

Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.

Ceux qui auraient le plus besoin de la parole de Dieu, sont précisément ceux qui s'en éloignent. Tandis que le juste fait ses délices de la loi sainte, la contemple, l'étudie, la médite sans cesse, le pécheur, qui aurait tant d'intérêt à s'en pénétrer, la repousse loin de lui, comme ennuyeuse à son esprit, et comme importune à ses passions. Ainsi, le malade hors de sens, craint plus les remèdes qui le dégoûtent que le mal qui le conduit à la mort. Une des marques les plus sûres de notre avancement ou de notre décadence dans la piété, est notre goût ou notre dégoût pour la parole divine ; et Jésus-Christ nous donne ici cette règle pour connaître si nous sommes ou si nous ne sommes pas de Dieu. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui n'assistent jamais à la distribution de sa parole, ou qui s'y présentent rarement, ou qui s'y traînent avec répugnance. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui écoutent sa parole avec légèreté, et pour qui elle n'est qu'un son qui frappe l'oreille sans pénétrer jusqu'au cœur. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui y recherchent, non ce qui vient de Dieu, l'instruction et l'édification, mais ce qu'y met l'homme, les ornements de l'éloquence mondaine. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui, au lieu d'y venir avec la soumission convenable, y apportent un esprit de critique, et viennent juger la parole qui sera un jour leur juge. Ils ne sont pas de Dieu, en un mot, tous ceux qui ne la reçoivent pas avec l'esprit de Dieu, et qui en font, au lieu de la nourriture de leur âme, la pâture de leur dissipation ou de leur malignité.

Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon ?

Jésus-Christ venait de presser les Juifs de spécifier nettement leurs accusations. Il les avait défiés de nommer un péché dont il fût coupable. Ils se gardent bien d'accepter son défi. Ils sentaient l'impossibilité d'articuler positivement contre lui une seule inculpation. Ils ne lui répondent que par des déclamations vagues, et par des injures ab-

surdes. Ils savaient parfaitement qu'il n'était pas Samaritain. Pour peu qu'ils eussent réfléchi, ils eussent vu qu'un homme qui ne faisait que du bien, qui prêchait la morale la plus sainte, dans qui il était impossible de trouver une faute à reprendre, n'était pas possédé du démon. Mais la haine ne connaît pas la réflexion ; elle n'a que de l'emportement. Celle dont les incrédules de notre temps sont animés contre Jésus-Christ, ressemble beaucoup à celle des incrédules de ce temps-là. Otez de leurs écrits les déclamations générales, les injures vagues, les railleries indécentes, que restera-t-il? un petit nombre d'arguments usés, cent fois réfutés, continuellement rajeunis, et reproduits tantôt sous d'autres formes, tantôt sous la même. Voilà tout ce que l'animosité la plus acharnée a jamais pu produire.

Ces injures si injustement et si bassement vomies contre Jésus-Christ, nous présentent une considération bien importante pour nous-mêmes. En marchant sur ses traces, nous devons nous attendre à être traités comme lui. Consolez-vous, âmes fidèles, quand votre attachement à la religion vous attirera les injures de ses ennemis. Songez que vous en devenez plus semblables à Jésus-Christ calomnié et outragé. En entrant dans la carrière de la piété, vous avez dû, d'après les oracles sacrés, vous attendre aux persécutions (1). Plus votre vie exemplaire fera la censure des pécheurs, plus elle sera aussi l'objet de leurs censures. Le vice ne pardonne pas à la vertu la honte que lui font ses exemples; et il s'efforce de l'humilier à son tour, par ses railleries et ses opprobres. Mais de ces humiliations mêmes, l'homme instruit par Jésus-Christ, sait tirer sa gloire et son bonheur: sa gloire, du motif qui les lui attire ; son bonheur, de la récompense qu'elles lui assurent. Quand il entend d'un côté les calomnies que vomissent contre lui les détracteurs de la vertu, il entend de l'autre son divin Maître lui dire : C'est au milieu de la haine des hommes et de leurs outrages encourus à cause de moi, que vous devez vous estimer heureux. Réjouissez-vous et triomphez, car une grande récompense vous est préparée dans le ciel (2). Ainsi s'avance avec

(1) Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. *II Timoth.*, III, 12.

(2) Beati eritis cum vos oderint homines, et cum separaverint vos, et

fermeté vers son terme le juste appuyé sur le témoignage de sa conscience, sans se laisser détourner de sa route par quelques vains aboiements qui résonnent autour de lui, et sans craindre de faibles morsures qui ne peuvent lui faire aucun mal.

Jésus leur repartit : Je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche pas ma gloire : un autre en prendra soin, et me rendra justice.

Ces paroles du divin Sauveur nous présentent un modèle de conduite, lorsque nous sommes attaqués par la calomnie. Il ne daigne pas réfuter l'imputation d'être Samaritain, trop absurde pour exiger une apologie ; mais il croit devoir répondre à celle d'être possédé du démon, parce qu'elle pourrait faire impression et nuire à son ministère. Distinguons entre les inculpations que la malignité répand contre nous, d'abord celles qui, par leur invraisemblance, ne doivent avoir aucun effet, de celles qui peuvent produire quelque sensation ; et dans celles-ci, distinguons encore ce qui ne porte que sur notre personne, et ce qui peut intéresser nos fonctions. Les premières ne méritent que notre mépris ; et la manière la plus efficace comme la plus noble de les faire tomber, est de n'y donner aucune attention. Quant aux calomnies d'un genre plus grave, et que quelques probabilités pourraient accréditer, il nous est permis sans doute de nous en laver. La réputation est un de nos biens ; la conserver est un de nos droits ; c'est même un de nos devoirs, quand nous sommes revêtus d'un ministère auquel son intégrité est nécessaire. Nous devons aux fonctions dont nous sommes chargés, tout ce qui peut leur concilier le respect ; et l'un des plus grands vices du scandale dans les hommes élevés, est d'avilir leur dignité avec leur personne. Il faut, disait le grand apôtre au disciple qu'il avait établi évêque d'Éphèse, il faut que le ministre des autels ait un bon témoignage de ceux mêmes qui sont au dehors, pour qu'il ne

exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum propter Filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate : ecce enim merces vestra multa est in cœlo. *Luc.*, VI, 22 et 23.

devienne pas un sujet d'opprobre (1). Rendez-vous, dit-il à un autre qu'il avait mis à la tête de l'église de Crète, rendez-vous en toutes les occasions le modèle des bonnes œuvres, afin que ceux qui nous sont opposés nous révèrent, n'ayant aucun mal à dire de nous (2).

Mais cette défense de notre réputation, permise par la religion, est réglée par elle. Légitime en elle-même, elle cesse de l'être quand elle excède les justes bornes. Elle n'est plus une défense, quand elle devient une attaque. Et Jésus-Christ nous donne ici à cet égard un grand exemple. Violemment attaqué, il se borne à nier ce que la calomnie lui impute. Il ne se permet pas les récriminations, les reproches qu'il lui eût été si facile d'opposer à ses ennemis. Il se contente de se plaindre à eux-mêmes de ce que, tandis qu'il rend honneur à son Père, ils cherchent à lui ravir le sien. Formé sur ce modèle, le chrétien en butte aux traits de la calomnie, les écarte et ne les renvoie pas. Il pare les coups qu'on lui porte, mais il se garde d'en porter. Inaccessible au ressentiment, ce n'est pas lui-même qu'il plaint, ce sont ceux qui, par leurs criminelles détractions, se font plus de tort qu'à lui. Supérieur à la vengeance, non-seulement il leur pardonne, mais il implore pour eux le pardon céleste, et il forme des vœux pour leur félicité, au moment même où ils le déchirent de leurs outrages.

Une autre règle nous est imposée dans notre justification ; et Jésus-Christ nous en donne l'exemple : c'est de n'y pas chercher notre gloire. Notre motif doit être l'honneur de Dieu, l'édification du prochain. Distinguons l'apologie de la jactance ; le soin de notre réputation, de la vanité ; la crainte du blâme, du désir de la louange ; la conservation de notre honneur, de l'accroissement de notre gloire. Qu'ils courent après la gloire de ce monde, ceux qui ne vivent que pour le monde présent ; qu'ils prétendent à ce prix futile proportionné à leurs vues étroites ; qu'ils se repaissent de cette fumée, digne aliment d'un frivole amour-propre. A la

(1) Oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt, ut non in opprobrium incidat. *I Timoth.*, III, 7.

(2) In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum... ut is, qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis. *Ad Tit.*, II, 7 et 8.

suite de Jésus-Christ on prend une plus noble ambition. On aspire, non à la gloire que distribuent les hommes, mais à celle que Dieu dispense ; non à une gloire incertaine, mais à une gloire assurée ; non à une gloire bornée, mais à une gloire infinie ; non à une gloire passagère, mais à une gloire éternelle. C'est en foulant aux pieds la gloire terrestre, que les disciples de Jésus-Christ marchent vers la gloire céleste. En remettant, à l'exemple de leur divin Maître, tout le soin de leur réputation à celui qui peut seul en donner une solide, ils attendent dans une religieuse confiance le jour de sa justice. Il viendra, ce jour si fortuné pour eux, où, à la face du ciel et de la terre, le Dieu qu'ils ont servi les revêtira de sa propre gloire. Et ceux qui les poursuivaient de leurs calomnies, devenus solennellement des objets d'opprobre, de quelle confusion ne seront-ils pas pénétrés !

En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais.

Quelle magnifique promesse ! Quel autre qu'un Dieu eût osé attacher à l'observation de sa loi, pour récompense, l'immortalité ? Il y a, entre les promesses du siècle et celles de la religion, toute la distance qui est entre le fini et l'infini, entre le temps et l'éternité. Et cependant la foule des hommes court après les plaisirs frivoles et transitoires que le monde leur fait espérer, et que souvent il ne leur procure pas ; et à peine un petit nombre de sages recherchent le bonheur sans mesure et sans terme, que Dieu leur assure. Nous regardons en pitié l'enfant faisant son bonheur de vains jouets qui vont se briser entre ses mains. Nous ne sommes nous-mêmes que des enfants de différents âges, qui faisons toute notre occupation de jouets de diverses espèces, tous également fragiles. La seule différence de notre légèreté à la sienne, c'est qu'elle est volontaire, et l'effet d'un choix réfléchi.

Alors les Juifs lui dirent : C'est maintenant que nous connaissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi, et vous dites : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que

les prophètes qui sont morts aussi ? qui prétendez-vous être ?

Animés contre Jésus-Christ d'une violente antipathie, les Juifs ne comprennent pas le sens de ses paroles, ou ne veulent pas le comprendre ; car l'aveuglement et la mauvaise foi étant deux effets ordinaires de la haine, il est difficile de juger duquel de ces deux principes part le raisonnement que font ici les Juifs. Ils commencent par éloigner de leur esprit l'idée d'une vie future, et par supposer que ce que Jésus-Christ vient de leur dire a rapport à la vie présente ; et prêtant ainsi à son discours un sens déraisonnable, ils en concluent, sans hésiter, qu'il est possédé du démon. Telle est la marche constante de la prévention : toujours précipitée dans ses jugements, elle ne daigne pas s'éclaircir avant de prononcer. Elle craint même la lumière qui pourra la désabuser. Elle se hâte de saisir un sens défavorable, de donner du corps aux apparences les plus légères. Au défaut d'apparence, elle a recours aux interprétations sinistres. Si les interprétations ne peuvent la servir, elle passe aux intentions, et s'efforce de les rendre suspectes. Qui de nous n'a pas eu souvent l'occasion de remarquer ces funestes effets de l'animosité et de la prévention, ou réelle, ou affectée, qu'elle inspire ? Peut-être avons-nous particulièrement à nous en plaindre, peut-être même à nous la reprocher ?

Poursuivant leur fausse interprétation, les Juifs trouvent mauvais que Jésus-Christ promette l'immortalité, dont n'avaient pas joui Abraham et les prophètes. Mais, première erreur de leur part, les justes de l'ancienne loi étaient appelés à la sorte d'immortalité dont parle Jésus-Christ ; seconde erreur, Jésus-Christ était le Messie ; il le prouvait à chaque moment, et par tous les caractères qu'il réunissait, et par les miracles qu'il opérait. Ainsi, sans parler même de sa divinité, il était, comme homme, bien supérieur à Abraham et aux prophètes, puisqu'il était celui pour qui Abraham avait été choisi, et les prophètes envoyés. Rien de plus facile aux Juifs que de s'assurer de cette vérité, dont plusieurs, d'entre eux étaient déjà convaincus. Mais la passion qui les transporte les rend incapables de toute réflexion. Ils ne voient rien, ne veulent rien voir, et regar-

dent Jésus-Christ comme possédé du démon, par cette seule raison que, s'ils reconnaissaient en lui l'Esprit divin qui l'anime, ils seraient obligés de placer au-dessus des plus grands personnages de leur nation l'objet de leur aversion.

Jésus-Christ répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; celui que me glorifie, c'est mon Père que vous dites être votre Dieu, et que vous ne connaissez pas : mais moi, je le connais ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vu, et il a été comblé de joie.

Sans être ni aigri par la contradiction, ni révolté par l'injustice, ni échauffé par la violence, Jésus-Christ continue de dire aux Juifs la vérité. Il trouve le secret de concilier avec le témoignage glorieux qu'il se doit l'humilité dont il est le modèle. Il dit ce qu'il est, et il ne se glorifie pas de l'être. Il se déclare nettement le Fils de Dieu ; c'est l'hommage qu'il doit à la vérité : il refuse en cette qualité de se donner gloire à lui-même ; voilà l'exemple d'humilité qu'il veut donner. C'est une tentation bien délicate pour l'amour-propre, que celle où des circonstances impérieuses nous forcent à rendre de nous-mêmes un témoignage avantageux ; où, placés entre la vérité et le mensonge, nous risquons de devenir coupables, soit que nous nous complaisions à l'une, soit que nous nous prêtions à l'autre ; où le sentiment secret qui nous porte à nous exalter est favorisé par l'obligation de nous rendre justice ; et où le besoin de l'apologie semble justifier l'orgueil. C'est alors, c'est quand l'humilité paraît aux prises avec la sincérité, que nous devons principalement craindre de la perdre. Une pratique salutaire dans ce cas, est qu'en exposant, si nous y sommes contraints, ce qui peut nous élever, nous nous représentions fortement ce qui est propre à nous abaisser. En disant, puisqu'il le faut, le bien qui peut être en nous, pensons à tout ce qui nous en manque, et que le souvenir de nos nombreux défauts devienne le contre-poids de l'aveu que nous sommes obligés de faire du petit nombre de nos qualités. Abraham avait vu le jour de Jésus-Christ, seulement dans

un esprit prophétique, et par la contemplation de cette foi vive, qui lui avait mérité de devenir le Père de celui dans qui toutes les nations devaient être bénies (1) ; et cette vue anticipée avait suffi pour le combler de joie. Mais pour nous, ce n'est pas dans un avenir éloigné que nous voyons ce jour heureux : il est venu ; nous en jouissons ; il continue de luire sur nous. Sentons-nous tout l'avantage d'être éclairés de sa lumière, de n'être pas nés dans les siècles où Jésus-Christ était inconnu, dans les pays où il est encore ignoré? Rendons grâces au Seigneur de ce qu'il nous a placés dans sa religion, dans le sein de son Église ; et témoignons-lui surtout notre reconnaissance de la manière qui lui est la plus agréable, en profitant, comme nous le devons, de son bienfait.

Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus leur repartit : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût au monde.

Nous voyons ici la continuité de la même préoccupation dans les Juifs, de la même modération dans Jésus-Christ. Rien de plus difficile que de faire revenir un homme prévenu. S'il est de bonne foi, il ne voit pas son erreur ; s'il est de mauvaise foi, il ne veut pas la voir. Ou il se croit dans la voie de la vérité, ou il ne désire pas d'y rentrer : et toujours le sentiment qui l'a égaré, l'empêche de revenir sur ses pas. Mais si c'est sur des objets religieux que porte sa prévention, elle devient quelquefois d'autant plus irrémédiable, qu'elle est une punition de Dieu. L'aveuglement pénal est le juste châtiment de l'aveuglement volontaire. L'homme a fermé les yeux à la lumière que Dieu lui présentait ; et pour première peine de son péché, Dieu lui inflige son péché même. Il permet que ses yeux ne s'ouvrent plus aux clartés célestes. Et c'est là, n'en doutons pas, la véritable cause de l'étonnante obstination où nous voyons persévérer tant d'ennemis de notre sainte religion, qui, ayant sous les yeux les preuves évidentes de la vérité du christianisme, de l'autorité de l'Église, refusent opiniâtrément de

(1) Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, quia obedisti voci meæ. *Gen.*, XXII, 18.

s'y rendre. Nous cherchons le principe de leur erreur dans la faiblesse, ou dans la bizarrerie de l'esprit humain. C'est bien plus sûrement dans la justice de Dieu, que nous en trouverons la cause, Ils ont chéri leurs erreurs ; et par un équitable jugement, ils y sont abandonnés.

Jésus-Christ continue d'instruire les Juifs. S'ils étaient capables de quelque réflexion, la modération avec laquelle il répond à leurs invectives ne manquerait pas de les frapper. Ils sentiraient que des discours appuyés par une multitude de miracles, méritent qu'on ne les interprète pas avec tant de légèreté, qu'on ne les juge pas avec tant de précipitation. Ils examineraient si eux-mêmes ne se trompent pas sur le sens qu'ils lui prêtent. Ils demanderaient l'explication de ce qui leur semble obscur. Mais la passion offusque l'intelligence, en même temps qu'elle emporte la volonté ; et nous en voyons ici un exemple frappant. Tout l'effet que produisent la douceur de Jésus-Christ à supporter les injures des Juifs, et sa patience à les instruire, est de les irriter encore davantage.

Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple.

La rage des Juifs contre Jésus-Christ, montée à son comble, exaspérée encore par la sagesse et la douceur de ses réponses, et par l'impuissance où ils sont de le faire sortir de son caractère de modération, veut se porter aux dernières extrémités. Quittant les outrages qui leur avaient si mal réussi, ils projettent de se défaire de lui en le lapidant : sorte de supplice usité parmi eux. C'était en effet sous leurs coups que Jésus-Christ devait expirer. Mais ce n'était là ni le moment, ni le genre de mort qu'il avait fixés. Il ne leur avait pas encore donné de pouvoir sur lui. Par un seul acte de sa puissance, il se soustrait à leur fureur ; nous laissant dans cette circonstance deux grandes instructions : l'une du danger de s'abandonner à la prévention ; l'autre de la manière d'y répondre : et nous montrant dans les Juifs un exemple de l'excès où peut monter l'animosité ; dans lui-même un modèle du degré auquel doit se porter la douceur.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le caractère de Jésus-Christ. — L'Église comme lui sans péché.

PAR M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Qui de vous me convaincra de péché ?
Joan., VIII, 46.

Cette question, que nul homme ne pourrait adresser à ses semblables, sans illusion et sans orgueil, Jésus-Christ pouvait la faire, parce qu'il n'était pas seulement exempt de péché, mais impeccable. Après avoir prouvé sa mission divine par ses miracles et l'accomplissement d'un grand nombre de prophéties ; après avoir tant de fois confondu les pharisiens sur la prétendue violation du sabbat ; après leur avoir fermé la bouche sur les reproches qu'ils lui faisaient, de fréquenter les pécheurs et de manger avec eux ; après leur avoir, dis-je, fermé la bouche par cette simple observation : que les malades seuls ayant besoin du médecin, sa place est au milieu d'eux, Jésus-Christ livre sa vie à ses ennemis et la donne en preuve de la vérité de sa doctrine. Qu'elle est belle, mes frères, qu'elle est admirable la vie du Sauveur ! En lui rien de défectueux ni d'excessif, mais, en toute chose, un sage tempérament et une parfaite harmonie. Il est sévère sans rigorisme, indulgent sans faiblesse, grave sans tristesse, réservé sans froideur, calme sans apathie, humble sans bassesse, sublime sans hauteur, pauvre sans envie, noble sans orgueil, puissant en œuvres et en paroles, sans la moindre ostentation. Impossible de surprendre en lui la moindre trace d'un vice, d'un défaut, d'une passion mauvaise : jamais d'abattement, jamais de relâchement, jamais d'empressement, jamais d'impatience, jamais d'irritation, jamais de jalousie, jamais de légèreté, jamais d'inconséquence, jamais l'apparence d'une pensée ou d'un sentiment mauvais, pas même l'ombre du péché ! Si quelquefois il est ému, ce n'est qu'en faveur des malheureux. Les actions les plus héroïques ne paraissent pas lui

coûter le plus léger effort. Éloges, louanges, calomnies, joies, plaisirs, souffrances, persécutions, triomphes, humiliations, outrages, divisions, cris de rage, ironies insultantes, atroces douleurs, tourments effroyables, mort ignominieuse et cruelle, il voit tout, il entend tout, il reçoit tout, il souffre tout avec le même calme et la même sérénité. Si, un seul jour, la veille de sa passion, il paraît un moment abattu sous l'effroyable responsabilité de toutes les iniquités du monde, c'est pour se relever bientôt plus sublime de patience et de résignation. Où trouver dans toute l'antiquité un sage qui ait jamais porté la vertu à cette perfection désespérante ?

Voyez, mes frères, comme tout coïncide en Jésus-Christ, mœurs et maximes, discours et actions, conseils et pratique, vie publique et vie privée : rien ne se dément ; pas le moindre disparate, pas la moindre contradiction. Il dit qu'il a reçu de Dieu son Père la mission d'éclairer et de sauver le monde, et, dans toute sa vie, pas une pensée, pas une parole, pas une action qui n'ait pour but l'instruction et le salut du monde. Il dit qu'il faut tout rapporter à la vie future ; qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et il n'a pas d'autre objet. Il prêche l'esprit de pauvreté et de détachement, et il naît dans une étable ; il n'a pas où reposer sa tête et, pendant une partie de sa carrière, il vit du pain de la charité. Il prêche l'humilité, et chaque jour, sans murmure, dans un labeur sans gloire, il gagne sa vie à la sueur de son front ; et quand, plus tard, il sème les miracles sur ses pas, quand la nature entière, quand le ciel, la terre, l'enfer même obéissent à sa voix ; quand, dans les synagogues, d'une parole, il jette sur la page sainte d'éblouissantes clartés ; quand toutes les bouches s'ouvrent pour l'acclamer et le bénir, jamais on n'aperçoit en lui la moindre vanité. Il prêche la douceur, et toutes les contradictions, toutes les persécutions, tous les outrages, toutes les violences, toutes les brutalités ne peuvent pas lui arracher le moindre signe d'impatience ou d'aigreur, et, à plus forte raison, de colère et d'irritation. Il recommande la pureté, et il la porte si loin que ses disciples s'étonnent de le voir converser avec une femme. Il dit qu'il faut payer le tribut à César, et il fait un miracle

pour ne pas manquer à cette obligation ; *Priez sans cesse*, dit-il (*Luc.*, XXI, 36), et il passe les nuits en prières ; *Soyez miséricordieux* (*Luc.*, VI, 36), et il absout la Madeleine et la femme adultère ; rendez le bien pour le mal, et jusqu'à la fin il se consume à enseigner et à guérir ceux qui le méconnaissent et qui l'outragent ; *Aimez-vous les uns les autres* (*Joan.*, XV, 12), et il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix ; soyez charitable, et il meurt pour le salut du monde ; pardonnez, et il prie pour ses bourreaux !

Aussi, sûr de lui-même, bien qu'observé de toutes parts, bien qu'épié dans toutes ses démarches, bien que des milliers d'yeux soient toujours ouverts sur lui pour le surprendre, il ne craint pas de provoquer ses ennemis et de leur dire en face : *Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* (*Joan.*, VIII, 46). Ou comme il dit ailleurs : *Pourquoi ne croyez-vous pas à mes œuvres* (*Joan.*, X, 38.) Tout en moi, ma conduite, mes miracles, ma doctrine, tout en moi ne prouve-t-il pas que je suis le Fils de Dieu ? *Pourquoi donc ne me croyez-vous pas ?* Ah ! c'est que *celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu... ; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.* Et que répondent les Juifs ? *N'avons-nous pas raison de dire*, s'écrient-ils, *que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon ?* (*Joan.*, VIII, 47, 48.) Jésus-Christ un Samaritain ! Jésus-Christ à la fois si vertueux et si bon ! Jésus-Christ si parfait et si pur ! Jésus-Christ si parfait et si humble ! Jésus-Christ un Samaritain, c'est-à-dire un schismatique, un idolâtre ; c'est-à-dire pour les Juifs ce qu'il y avait de plus vil et de plus odieux ! Jésus-Christ un possédé du démon ! c'est-à-dire un malheureux abandonné de Dieu, sans raison, sans liberté, tout entier sous la puissance de l'enfer ! Jésus-Christ un Samaritain et un possédé du démon ! Quelle pitoyable argumentation ! Répondre ainsi, n'est-ce pas montrer qu'on n'a rien à répondre ? N'est-ce pas s'avouer vaincu ? Eh bien, mes frères, les impies de nos jours ne raisonnent pas mieux contre l'Église.

A l'exemple de son divin auteur, elle leur montre les titres de sa céleste origine, sa doctrine si sainte, sa morale si pure, son établissement si merveilleux, sa perpétuité,

son indéfectibilité, et, au milieu de toutes les ruines, sa fécondité prodigieuse que dix-huit siècles d'enfantements continuels n'ont pu encore épuiser. Elle leur montre ses bienfaits, sa salutaire influence sur la société, les mœurs, les sciences, les arts, la civilisation ; les pauvres nourris, les malheureux soulagés, les orphelins recueillis, l'huile et le baume versés par elle sur toutes les plaies de l'humanité ; l'Europe deux fois sauvée de la barbarie, l'esclavage aboli, les faibles défendus, les femmes, les enfants, les vieillards, tous les opprimés rétablis dans leurs droits ; elle leur montre ses luttes incessantes contre toutes les oppressions, ses martyrs, ses institutions, ses miracles, ses saints, ses travaux, ses nobles cicatrices, ses sueurs et son sang partout répandus. « Comparez, leur dit-elle, comparez mon symbole à ceux des fausses religions, mon culte à leur culte, mon prêtre à leurs prêtres, ma sainteté à leur corruption, mes œuvres à leur impuissance, mon zèle, qui remplit le monde de ses prodiges, à leur indifférence, à leur stupide insensibilité ; comparez, dis-je, et voyez si tout n'atteste pas ma céleste origine. Or si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? pourquoi ne croyez-vous pas du moins à mes œuvres? pourquoi ne croyez-vous pas à mon dévouement, à ma charité, à ma sainteté ? Car qui de vous me convaincra de péché ? Et à cela que répondent les incrédules ?

C'est en vain, disent-ils, que vous vous flattez de venir du ciel ; car vous venez de la terre ; votre origine est toute humaine ; vous procédez en droite ligne des sanctuaires de l'Inde, de l'Égypte, de la Chaldée, et, en dernier lieu, de l'école d'Alexandrie ? Vous êtes donc indienne, égyptienne, chaldéenne, néoplatonicienne, mais non divine, comme vous vous flattez de l'être. Quant à votre prosélytisme et à vos bienfaits, c'est précisément en cela que nous avons raison de dire que le démon de l'orgueil et de l'ambition vous possède !

« Quoi ! dit l'Église, vous ne rougissez pas de m'assigner de semblables origines ? Mais qu'y a-t-il donc en moi qui ressemble aux rêves panthéistiques, à l'exclusivisme, aux incarnations sans but et sans fin du bramanisme, et surtout à son sivaïsme impur ? Est-ce sa prétendue trinité ? Mais que

rapport y a-t-il entre sa trimourti informe, qui n'est pas même un dogme ; *trinité* d'imitation et de faux aloi, de rencontre, de hasard et d'aventure ; *trinité* monstrueuse, sans unité, sans égalité, sans consubstantialité ; quel rapport, dis-je, y a-t-il entre tout cela et mes divins enseignements sur la très-sainte et très-auguste Trinité? Vous prétendez que l'Égypte est mon berceau ! Mais quand donc m'avez-vous entendue prêcher un panthéisme absurde? Quand donc m'avez-vous vue m'enfermer dans mes temples, comme les prêtres de Saïs, de Memphis, de Thèbes ou d'Héliopolis, pour développer à un petit nombre d'adeptes les beautés du culte des crocodiles et du bœuf Apis? Que me parlez-vous de la Chaldée ? Est-ce que je reconnais, comme les mages, deux principes éternels ? Est-ce que je fais, comme eux, du sabéisme, en adorant le feu, le soleil et les astres ? Est-ce que je mets, comme eux, au nombre des prescriptions les plus saintes, la destruction des grenouilles et d'autres bonnes œuvres du même genre ? Vous faites vraiment pitié avec votre néoplatonisme, mauvais syncrétisme, mauvais éclectisme, c'est-à-dire, mauvais replâtrage d'un polythéisme décrépit et sans unité. Si, comme les néoplatoniciens, je m'étais mis à étayer des ruines chancelantes, est-ce que comme eux, je n'aurais pas été ensevelie sous les décombres ? S'ils avaient la même doctrine que moi sur le Verbe et la sainte Trinité ; pourquoi donc ont-ils cherché à l'étouffer dans mon sang? Pourquoi pendant trois siècles, ont-ils fait d'incroyables efforts pour ressusciter l'idolâtrie?

« Quel aveuglement est le vôtre? Je m'abaisse aux pieds de ceux que je m'efforce d'arrêter au bord de l'abîme. Moi qui les ai enfantés dans la douleur, je m'abaisse, je me rapetisse jusqu'à eux ; je les conjure, les yeux pleins de larmes, de ne pas consommer leur ruine, et vous m'accusez d'orgueil ! Je me dévoue pour eux ; je donne mes sueurs, mon sang, ma vie ; je me consume, je meurs pour les sauver, et vous m'accusez d'ambition vulgaire ! J'ai civilisé les barbares, et Dieu sait au prix de quel dévouement ; je les ai transformés ; j'en ai fait les sociétés modernes que je n'ai pas cessé de protéger contre toutes les tyrannies et toutes les corruptions. Il n'est pas de nouvel Hérode à qui je n'aie crié : *Non licet:* « *Cela ne vous est pas permis !* »

(*Matth.*, XIV, 4.) Quand je les ai un peu ménagés pour les ramener à Dieu, vous m'accusez d'avoir pactisé avec eux ; quand je les ai frappés, vous m'accusez d'intolérance et de cruauté. Jadis je nourrissais les pauvres ; je les consolais, je les rendais bons, et au lieu de méditer, comme aujourd'hui, d'épouvantables desseins, ils bénissent vos pères qui, par reconnaissance, m'avaient enrichie, en me donnant une partie de leurs biens. Vous m'avez brutalement dépouillée, et j'ai continué de me dévouer pour vous avec le même abandon. Vous m'avez maudite, et je n'ai pas cessé de vous bénir ; vous m'avez reniée, moi, votre mère, moi, à qui vous avez coûté tant de larmes ; vous m'avez chargée de chaînes ; vous m'avez déchiré le sein, le sein qui vous a portés, le sein qui vous a nourris ; vous avez ouvert toutes mes veines ; vous vous êtes baignés dans mon sang, et je n'ai pas cessé de vous chérir comme le fruit de mes entrailles. Qui donc me convaincra de péché ? »

« Vous vous débattez en vain, disent les incrédules, contre les révélations de la science : maintenant nous savons mieux que jamais que vous êtes le résultat du progrès humanitaire. C'est en vain que vous repoussez la philosophie, et en particulier le néoplatonisme ; c'est lui qui vous a enfantée, qui a guidé vos premiers pas et qui vous a établie sur la terre. »

« O science moderne, » dit l'Église, « fille perdue pour vous être trop tôt émancipée, que vous être fière contre votre mère ! »

« A qui donc prétendez-vous faire illusion avec votre progrès humanitaire, en matière de religion ? Qui ne sait qu'au lieu d'avancer dans cette voie, l'humanité, abandonnée à elle-même, a constamment reculé ? Toute l'histoire de l'ancien monde n'est-elle pas là pour attester qu'à mesure que les arts, les sciences et la civilisation se développaient et enfantaient de nouveaux prodiges, les ténèbres du polythéisme et la corruption de l'idolâtrie se développaient dans la même proportion ? Et au moment où je fis mon apparition sur la terre, la philosophie elle-même n'était-elle pas enfoncée dans toutes les fanges d'un épicuréisme sans frein ? Comment osez-vous dire qu'elle m'a enfantée et qu'elle a guidé mes premiers pas, quand je l'ai toujours

trouvée sur mon chemin pour me barrer le passage ? quand elle n'a pas cessé de me faire une guerre acharnée sous la pourpre impériale comme sous la toge prétorienne ou proconsulaire, à la tête des armées comme dans les académies ? Les néoplatoniciens en particulier n'ont-ils pas été mes plus ardents persécuteurs ? n'ont-ils pas été les derniers à se rendre, quand le monde entier se rangait sous mes étendards ? Et c'est là ce que vous m'assignez pour origine ! mais autant voudrait dire qu'un beau jour les ténèbres ont enfanté la lumière ! »

« Je connais mon origine : je ne viens pas des hommes mais de Dieu, et j'honore celui de qui je tiens la vie ; mais vous, vous me déshonorez en m'assimilant à tous ces cultes misérables, à toutes ces religions fétides qui ont souillé et souillent encore la terre. Vous me couvrez de honte, quand vous comparez ma céleste doctrine à toutes ces vieilles philosophies, vrais bégaiements d'enfants qui n'ont jamais su que balbutier sur Dieu, sur la religion, sur l'origine de l'homme et ses destinées. Aussi quelle impuissance ! Elles n'ont enfanté que des sages pleins d'orgueil et d'extravagance, et non-seulement elles n'ont jamais conquis une seule bourgade, mais elles ne l'ont même jamais tenté ! Heureux donc ceux qui s'attachent à ma parole, qui est celle de mon divin fondateur ; ils ne la verront point passer comme tous ces vains systèmes d'une sagesse trompeuse, qui n'a de force que pour diviser et pour détruire. »

« C'est maintenant surtout, » répliquent les incrédules, « que nous voyons mieux que jamais que le démon de l'illusion vous fascine : Quoi ! tous les systèmes de philosophie et de religion, toutes les sectes, toutes les écoles, après avoir brillé pendant quelque temps, ont perdu leur éclat et ont entièrement disparu ; et vous, vous vous flattez de pouvoir subsister toujours. Mais qui donc prétendez-vous être ? Avez-vous plus de science et de génie que tous ces grands hommes qui apparaissent comme des astres dans la nuit des premiers âges ? Erreur ! illusion ! ils sont passés ; vous passerez comme eux ; votre dernière heure approche, elle a déjà sonné ! »

« Il y a dix-huit cents ans, » répond encore l'Église, » que vos pères, dans la sagesse des hommes, me tiennent le

même langage; et chaque siècle est venu tour à tour leur donner un démenti solennel. A mesure qu'ils prédisaient ma ruine, je poussais dans le monde des racines plus profondes et j'étendais plus loin mon empire ; et maintenant, après tant de luttes, tant de combats, tant de chants de victoire qui annonçaient ma chute prochaine, nulle puissance sur la terre n'est encore comparable à ma puissance. Et ne croyez pas que je parle ainsi pour me glorifier ; car si je me glorifiais moi-même, ma gloire serait vaine et serait bientôt passée ; mais je reçois ma gloire de celui qui m'a enfantée, de celui qui est mon Dieu et le vôtre ; que je connais et que vous méconnaissez. Je garde sa parole, et en lui est toute mon espérance. »

« Le passé m'a répondu de l'avenir ; forte de sa force invincible malgré vos menaces et vos mépris, malgré vos insultes et vos clameurs, malgré les pierres dont vous avez sans cesse les mains plaines pour m'accabler, je continuerai ma mission divine ; je continuerai de consoler toutes les douleurs dans ces jours de grâce et de salut et de guérir toutes les plaies de l'humanité ; j'ouvrirai les célestes trésors dont je suis dépositaire, et, à l'exemple de mon divin Maître, je dirai : O vous tous qui êtes accablés sous le lourd fardeau du péché, et qui souffrez parce que vous êtes cruellement blessés au cœur dans le plus intime de votre être, venez, venez à moi et je vous soulagerai ; venez, j'ai de l'huile pour toutes les plaies, du baume pour toutes les blessures ; venez, et je rendrai à vos âmes la santé et la vie ; venez, et vous trouverez enfin le repos et la paix, la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment et est un avant-goût du ciel. Ainsi soit-il. »

DIMANCHE DES RAMEAUX

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XXI, v. 1-9.)

A LA BÉNÉDICTION DES RAMEAUX.

En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, et qu'il fut venu a Bethphagé, près du mont des Oliviers, il envoya deux disciples, leur disant : Allez au village qui est devant vous, et soudain vous trouverez une ânesse attachée, et son ânon avec elle; déliez-les et amenez les moi. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez que le Seigneur en a besoin; et aussitôt on les laissera emmener. Or, tout cela fut fait, afin que s'accomplît la parole du prophète, disant : Dites à la fille de Sion; Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. S'en allant donc, les disciples firent comme Jésus leurs avait commandé. Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent dessus leur vêtements et l'y firent asseoir. La plus grande partie du peuple étendit ses vêtements le long de la route, d'autres, coupaient des branches d'arbre et en jonchaient le chemin. Or la foule qui précédait et celle qui suivait criaient, en disant : Hosanna au Fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur !

HOMÉLIE

Sur la Communion Pascale.

PAR MONSEIGNEUR LE COURTIER

Nos très-chers Frères,

Pour suivre la marche que nous nous sommes tracée dans nos instructions quadragésimales, et que nous suivons pas à pas depuis sept ans, dimanche par dimanche, homélie par homélie, il faut, cette année, qu'avant même de commencer le Carême, vous vous transportiez tout d'un coup, d'esprit et de cœur, au dimanche des Rameaux, au couronnement des exhortations de la sainte Quarantaine.

Si, en cela, nous regardons dès le premier jour l'issue du chemin que nous avons à parcourir, comment pourrions-

nous y trouver l'inconvénient d'un sujet trop devancé, quand il serait si heureux pour nous de méditer sans cesse ce que nous devons être au moment des Pâques ?

Donc, en ce dimanche des Rameaux, nos très-chers Frères, portant des palmes à la main comme des vainqueurs, nous célèbrerons l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, et nous inaugurerons la réception solennelle que nous devons lui faire dans nos cœurs par la sainte communion. Ce sera tout à la fois l'anniversaire glorieux d'un fait évangélique et le mystère profond du règne de Dieu dans nos âmes.

Un mot sur l'anniversaire du triomphe de Jésus-Christ, avant de vous en expliquer le mystère pratique.

Le dimanche qui précéda sa mort, le Seigneur partit de Béthanie, et se dirigea vers Jérusalem par Bethphagé. Parvenu au pied du mont des Oliviers, sur lequel le village de Bethphagé était bâti, Jésus-Christ envoie deux de ses disciples avec ordre de lui amener une ânesse et son ânon qu'ils trouveront attachés devant telle porte à l'entrée du bourg, leur assurant que personne ne s'opposera à l'exécution de l'ordre qui leur est donné, parce qu'ils diront que c'est pour le service de leur Maître.

Cette rencontre si simple, mais qu'un Dieu seul pouvait prévoir, indiquer, rendre certaine, cette docilité des hommes au premier mot du Maître, révèlent déjà le Dieu souverain qui peut, lui, s'entourer de modestie et d'humilité, sans nuire à l'éclat d'un triomphe, et qui sait allier à des préparatifs misérables le pouvoir sur les événements libres, quand le triomphateur humain ne saurait promettre à son plus brillant cortége le concours d'un rayon de soleil.

Les disciples exécutent l'ordre qu'ils ont reçu ; ils trouvent les choses, qui dépendaient de la cause la plus libre, la plus fortuite, la plus changeante, aussi exactes et précises que si elles eussent dépendu d'une cause immuable et nécessaire.

Ils amènent à Jésus-Christ l'ânesse et l'ânon, jettent leurs manteaux dessus en manière de housse ; et le Seigneur daigna s'asseoir sur cette humble et modeste monture. « Que le juif, s'écrie ici, saint Jean Chrysostome, nous dise quel est celui de ses rois qui est entré vainqueur à Jérusalem

dans ce simple appareil ? Qu'il nous dise si un Dieu fait humble pouvait se distinguer mieux dans un triomphe spirituel ? D'un coup il accomplit les prophéties qui avaient dessiné ces détails, révèle le mystère du choix d'un peuple nouveau qui laisse derrière lui la nation-mère, nous donne à tous une leçon de modération et d'humilité, et se montre supérieur aux hommes par l'excès même de sa simplicité ! »

Autour du pacifique Triomphateur, il n'y avait ni force imposante, ni bruyantes fanfares ! La foule étendait ses vêtements sur le parcours, jonchait la route d'un simple feuillage ; ses acclamations étaient un cri d'amour : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Les acclamations ne peuvent enivrer que le cœur d'un homme ; cet enivrement ne saurait monter jusqu'au cœur d'un Dieu. Aussi le Triomphateur, apercevant les murs de Jérusalem, pleure sur cette ville et sur sa patrie. Il entre, la cité s'émeut ; Jésus va droit au temple, et y guérit tous les infirmes qui lui sont présentés. C'est ainsi qu'il complète son triomphe.

Il y aurait, nos très-chers Frères, toute une instruction quadragésimale à tirer de ces détails divins. Vos pasteurs se chargeront peut-être de les faire ressortir pour vous préparer à la Pâque ; mais nous avons hâte d'en venir au mystère que renferme le triomphe de Jésus-Christ, symbole du règne que ce Dieu veut établir dans nos âmes par une sainte communion pascale.

Sous ce rapport, le dimanche des Rameaux est un jour de réception solennelle, où l'Église nous crie de toute sa voix :

> Ton Créateur tu recevras
> Au moins à Pâques humblement.

Il ne s'agit donc plus seulement de considérer et d'admirer le fruit de vie ; il faut le manger, s'en nourrir, se l'incorporer ; et vivant désormais de la vie divine, chanter en toute vérité avec l'ancienne Jérusalem : *Béni soit le règne qui nous arrive. Benedictum quod venit regnum* (1).

D'où peut partir, nos très-chers Frères, cette voix étonnante qui ose faire entendre à la terre un pareil langage : « Ton Créa-

(1) *Marc*, XI, 10.

« teur tu recevras, » le balbutier avec l'enfant, le proposer à l'intelligence la plus élevée ? C'est la voix de la religion que vous avez le bonheur de pratiquer ; cette voix vient du ciel.

Ce qu'il y a de positif dans ce précepte stupéfiant, vous le savez : il s'agit de recevoir dans son cœur, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, qui contient réellement, substantiellement, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Mais ce que vous avez peut-être moins médité, ce sont les trésors de grâce et de vérité renfermés avec plénitude dans ce simple commandement.

Disons donc que la voix qui a prononcé cette parole : « Ton Créateur tu recevras, » est descendue du ciel avec toute la vérité de Dieu, et qu'elle a apporté à la terre la vie et le bonheur de Dieu.

I

Ton Créateur tu recevras : Quelle alliance de mots ! dans quelle syntaxe a-t-on vu réunir deux termes aussi éloignés entre eux que le ciel l'est de la terre !

Au commencement du Carême, l'Église nous dit : *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière ;* à la fin : Toi homme, toi poussière, *ton Créateur tu recevras !* Et ce langage est lancé sans précaution, sans que rien prépare ou dispose, adoucisse ou initie. Il y a dans cette facilité à exprimer les vérités les plus hautes, les mystères les plus profonds, une je ne sais quelle aisance de ton et de langage qui révèle une très-noble origine. Il faut être maître et possesseur de la vérité pour en disposer avec cette merveilleuse liberté ; il faut, quand elle parle ainsi, qu'une religion descende du ciel, et y ait puisé les secrets divins de son langage.

Et remarquez, nos très-chers Frères, que ce n'est point là une formule de théologie transcendante : c'est la vérité réduite à la forme populaire, c'est le lait dont l'Église nourrit ses plus petits enfants, la poésie naïve qu'elle présente aux esprits les plus grossiers. Une religion qui prend un tel accent, n'invente pas, elle ne fait que traduire à son aise la vérité de Dieu.

Après l'alliance étonnante des mots, pesons les mots eux-mêmes.

L'Église pouvait dire : Tu recevras un Dieu fait chair ; ou simplement : Tu recevras Dieu réduit sous les faibles apparences d'une nourriture commune.

Mais non ; ce pronom, *ton* Créateur... indique déjà, dans le langage, quelque chose de possessif qui paraît fort et familier ; et quand on va prendre ensuite le terme qui sépare le plus les extrêmes, *ton Créateur...*, l'énoncé du précepte devient stupéfiant.

Loin que ce soit un mot échappé à la simplicité des mœurs naïves, ce mot, *Créateur*, a été pesé avec une force de vérité inconcevable.

Ton Créateur ! voilà de quoi abîmer l'âme de respect avant la communion ! Je vais recevoir celui qui m'a donné l'existence, qui me la conserve, qui me demandera compte de l'usage que j'en aurai fait ; je vais recevoir celui des mains duquel je suis sorti, et dans les mains duquel je retomberai à la mort.

Ton Créateur ! voilà de quoi encourager l'humble faiblesse pour aller à Dieu, à ce Dieu qui connaît le limon dont il nous a formés, et qui veut bien verser sa grâce dans des vaisseaux fragiles.

Ton Créateur ! voilà le fruit de la communion constaté. Car, de même que le limon dont Dieu a pétri nos corps n'a été animé que lorsqu'il lui a imprimé un souffle de vie, de même cette âme qu'il nous a donnée a besoin d'une création nouvelle, d'un second souffle qui l'unisse à Dieu, et c'est cette *union* que la *communion* vient créer en nous.

Encore une fois, la vérité seule peut parler ainsi. L'erreur se serait bien gardée d'aller jusque-là ; son intérêt lui eût dit de s'envelopper dans les replis d'un langage mythique, dans un nuage de paroles où chacun aurait cru voir tout ce qu'il aurait voulu.

Ton Créateur tu recevras ! Il ne suffisait donc pas de braver ainsi toute la syntaxe humaine, et de laisser tomber du ciel des mots que la terre n'a pu inventer ; il fallait faire pénétrer cette phrase inouïe dans tous les esprits et dans tous les cœurs : c'est ce qui a été fait.

Expliquez-vous à vous-mêmes, nos très-chers Frères, comment cette phrase suffit à l'enfant pour l'initier au plus grand mystère, et comment elle épuise avec charme la méditation de l'homme mûr ; comment elle est d'une naïveté féconde dans le cœur de l'homme simple, et comment sa magnificence captive l'intelligence la plus développée.

Recevoir son Créateur ! Un Dieu créateur devenir notre nourriture, notre portion et notre bien ! Il y a en cela un mélange de respect et d'amour, de majesté terrible et de bonté familière, qui nous révèle le Verbe fait chair qui a habité parmi nous, et qui veut habiter en nous ; il y a la vérité avec toute sa puissance et ses charmes.

Si les deux premiers mots, « Ton Créateur, » nous ont déjà éblouis de vérité, que dire de l'ordre formel : « tu le recevras, » et encore, « à Pâques, » à époque fixe ?

Commander de recevoir Dieu ! O sainte Église catholique, vous êtes donc bien sûre d'avoir Dieu avec vous et d'avoir à nous le donner ?

Ah ! si vous cherchez, nos très-chers Frères, des preuves de la vérité de l'Eucharistie, n'en trouverez-vous pas une bien saisissante dans ce refrain maternel que l'Église a rimé pour charmer ses enfants au seuil de la vie comme aux portes de la mort, dans le calme du premier âge comme dans les orages d'une carrière plus avancée, dans la simplicité des temps comme dans la force des mœurs en progrès ?

Commander de recevoir Dieu ! Mais c'est commander le changement du cœur, la pureté des consciences, l'accomplissement des devoirs, la réparation des injustices ; et quand on ose demander cela à une époque fixe, dans un délai de rigueur, menaçant de la mort de l'âme ceux qui n'auront pas, au terme précis, satisfait pleinement à Dieu et au prochain, quelle religion, nos très-chers Frères, excepté la véritable, ose aller jusque-là ?

Toutes les sectes chrétiennes enseignent à bien vivre, pressent, exhortent, encouragent à cette bonne vie ; une seule *commande*, et il y a protêt si l'obligation n'est point remplie à l'échéance. C'est qu'il n'y a qu'une religion, la nôtre, qui puisse parler au nom de Dieu.

Commander de recevoir Dieu, et cela *au moins à Pâques humblement !* mais ce n'est pas seulement donner ordre d'arriver à la pureté, c'est poser le seul motif déterminant pour y faire arriver.

Si l'Église n'avait, comme nos frères séparés, que son Baptême et sa Pénitence, que de délais interminables à la conversion, à la reprise de tous les devoirs ! Sans la communion pascale, le renouvellement religieux n'a plus ni terme, ni époque, ni but, ni rien de positif ; jamais on ne réaliserait la purification de la conscience publique ; on remettrait au dernier moment l'union avec Dieu et l'apprentissage brusqué de la grande *Pâque*, c'est-à-dire du passage décisif de la terre au ciel.

II

Dieu n'exerce pas son pouvoir à la façon de l'homme, il n'est puissant que pour être bon. Quand le règne de sa vérité descend sur la terre, elle est comme le soleil, qui ne brille que pour verser, avec la lumière, la chaleur et la fécondité.

Aussi, dans le simple précepte que nous vous expliquons, nos très-chers Frères, il y a, avec toute la vérité de Dieu, un principe de paix et de bonheur pour l'homme. Ce bonheur, il faut que l'homme le trouve en lui et en Dieu, mais aussi un peu au dehors, quand ce dehors ne l'éloigne pas de la possession du bien suprême. Il faut l'homme en paix avec sa conscience et avec Dieu, dans un ordre de société qui ne lui cause pas trop de mal : voilà le vrai et solide bonheur.

Or, rien n'est plus efficace pour répandre la paix dans la société et la déverser ensuite dans le cœur de l'homme que la pratique sincère de ce précepte : *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.*

Qu'est-ce, en effet, que la société sans Eucharistie, sans Communion, sans Pâques ? — Le jour où l'homme ne reçoit plus son Dieu qui se donne à lui, et qui lui enseigne à se donner à son Dieu et à ses semblables, l'homme, dans le catholicisme, peut conserver encore quelques pratiques religieuses, les multiplier même pour combler le vide, avoir sa manière de sentir Dieu, de *communier à Dieu*, comme

on dit aujourd'hui ; l'homme, dans les sectes chrétiennes, peut s'efforcer de combler le déficit de son culte par des mœurs graves, des vertus de famille, des charités abondantes, et aller quelquefois jusqu'à faire honte au fidèle qui ne communie pas et même au fidèle qui communie sans fruit ; mais du jour où l'homme ne reçoit plus Dieu dans un cœur purifié, il y a extinction du vrai sentiment religieux. L'homme alors, quoi qu'il fasse, se repliera sur lui-même, et l'égoïsme rationnel circulera dans toutes les veines de la société.

Cette égoïsme appelle à lui les jouissances immodérées, pour les contenter, il faut l'appétit du lucre et du luxe, les entreprises insensées, les spéculations désastreuses, quelquefois des attentats contre le repos de la société entière, toujours l'absence d'abnégation, de dévouement, seules sources de tout sentiment noble et généreux.

Voilà les conséquences de l'absence de la communion dans le monde. Et ne pensez pas compenser ces malheurs par le vernis de la science et de la civilisation ; sauver les apparences par un calcul d'intérêt et de repos personnel, croire tout sauvé avec les mots vagues de conscience, d'honneur et de bien public ; — la vraie civilisation c'est le progrès dans le dévouement ; les mots que vous mettriez à la place tombent les uns après les autres, et les conséquences égoïstes demeurent le seul *positif*.

Et maintenant, nos très-chers Frères, revenez sur vous-mêmes ; que dans ces chocs de démoralisation, chacun examine ce qu'il a de peines, de chagrins, d'obstacles à son bonheur, autour et en dehors de lui ; et qu'il dise si tout cela ne disparaîtrait pas, ne s'affaiblirait pas, au moins de beaucoup, par l'accomplissement des Pâques chrétiennes. Cette concurrence injuste et déloyale qui vous a ruiné, l'auteur, en communiant, serait obligé d'en réparer le désastre ; cette parole cruelle qui vous a tué, l'auteur, en faisant ses Pâques, serait obligé de vous rendre la vie : et ainsi de tous les maux réparables dont nous pouvons être la victime.

Et ne dites pas que vous avez été lésé par les gens même qui communient ; cette triste et malheureuse objection ne peut tenir dans un esprit raisonnable. Quand l'Église or-

donne de recevoir à Pâques le Dieu de toute pureté, de toute charité, de toute justice, est-ce qu'elle entend par là des Pâques faites avec le péché dans le cœur, avec la vengeance dans l'âme, avec des illusions déplorables dans la conduite, avec une religion mal entendue qui ne veut rien sacrifier de ses défauts ?

Quand nous parlons de la Pâque, nous parlons de celle que Jésus-Christ *fait avec ses disciples* (1), et nous disons hautement qu'elle est le principe de la paix de l'homme et du bonheur de la société.

Car, voyez maintenant, nos très-chers Frères, ce que deviendrait le monde avec ce précepte saintement rempli : *Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement.*

Vous figurez-vous ce que serait la société humaine si tous faisaient la communion pascale en bonnes dispositions ?

Rapetissez le cercle, pour que vos yeux puissent mieux juger ; prenez une commune, par exemple, dont la conscience publique serait annuellement renouvelée par la sainte Eucharistie. Voyez-vous les scandales réparés, les restitutions faites, les satisfactions de tout genre opérées fidèlement, les ennemis réconciliés, le pécheur séparé des occasions et en voie d'amendement ? Désormais, les époux sont fidèles et unis, les enfants obéissants et respectueux, les maîtres bons, les serviteurs dévoués, le riche modeste et généreux, le pauvre résigné et secouru, les petits tranquilles sur leur sort, les grands plaçant la grandeur à servir et à se dévouer ; le marchand est intègre, l'ouvrier honnête, le magistrat voué au bien public, et dans toutes les veines de cette communauté fraternelle circule probité, confiance, humilité, douceur, charité, paix et bienveillance.

Voyez-vous, d'autre part, ce travail du monde, ce stérile enfantement du bonheur, ces agitations sans fin à travers les jouissances, les spéculations et les systèmes ? Tout cela n'aboutit à rien qu'à la vanité, à l'affliction, quelquefois au bouleversement social, tandis que tout renaît, tout refleurit par la réception de l'Eucharistie sacrée.

(1) *Matth.*, XXVI, 18.

Non, non, le monde ne vit pas seulement de pain matériel ou sensuel ; l'Eucharistie est *le vrai pain qui donne la vie au monde,* et tout se résume dans un refrain populaire que notre religion seule sait chanter :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

Ah ! s'il ne vous est pas donné de voir se calmer par l'Eucharistie les vagues amères de la tourmente sociale, tâchez au moins d'en arrêter les ondulations qui battent plus près de votre cœur en ramenant la communion au sein de la famille ; et si vous ne pouviez pas encore étendre jusque-là ses bienfaits, au moins que son germe de vie féconde dédommage le plus intime de votre être.

Cet appel au règne de Dieu dans nos âmes, nos très-chers Frères, est rendu frappant par une cérémonie qui termine la procession triomphale du dimanche des Rameaux.

Au retour, les portes de l'Église sont fermées ; on frappe avec la hampe de la croix, et elles s'ouvrent.

Or, voici le sens de ce rite solennel..., c'est un dernier coup que l'Église veut frapper sur les âmes, pour les déterminer à s'ouvrir au Seigneur.

Laissez-nous donc aussi, nos très-chers Frères, prendre, en terminant, le bâton pastoral, et vous dire avec notre Dieu : *Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre.... j'entrerai* (1).

Ouvrez, maintenant, ô âmes qui nous sont confiées, ouvrez à la détermination d'une vie chrétienne, sans découragement, sans présomption, sans partage funeste.

Ouvrez à la pratique d'une vie vraiment religieuse par le renoncement à vous-mêmes et par l'amour de la Croix.

Cœurs épris des biens périssables et fermés comme une caisse, ouvrez au détachement, à l'esprit de pauvreté, à la compassion pour les pauvres.

Cœurs irrités par les événements et les chocs de la vie, ouvrez à la douceur sous la main de Dieu et des hommes.

Cœurs qui vous enveloppez dans des joies coupables ou mondaines, ouvrez-vous aux larmes si douces de la pénitence.

(1) *Apoc.*, III, 20.

Cœurs affamés des biens de la terre et jamais rassasiés, ouvrez à la faim et à la soif de la justice qui comblera tous vos désirs.

Cœurs fermés par la vengeance et par la dureté, ouvrez-vous à tous les sentiments de la miséricorde.

Cœurs impurs et souillés, cœurs faibles et entraînés, ouvrez à la pureté de l'âme, à la force et à la dignité qu'elle communique.

Cœurs troublés, qui n'avez pas la paix en vous, ouvrez-vous au pardon de Dieu, qui seul peut vous rendre le calme.

Cœurs persécutés, brisés, affligés en mille manières, ouvrez au Dieu de toute consolation.

Cœurs tourmentés par un besoin insatiable de bonheur, revenez au Seigneur par une sainte communion, ouvrez à la fortune de Dieu et à la fortune du ciel.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez à ce village qui est devant vous, et vous trouverez en arrivant une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle. Déliez la, et amenez-les-moi ; et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et aussitôt on les laissera aller. Or, tout cela se passa ainsi, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug, et sur son ânon. Les disciples étant allés firent ce que leur avait ordonné Jésus. Ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon ; et les ayant couverts de leurs habits, ils le mirent dessus.

Dans l'ordre que Jésus-Christ donne à ses deux disciples il manifeste deux de ses divins attributs : sa science universelle et son autorité absolue. Comment pouvait-il savoir,

à moins d'avoir une supériorité de connaissances qui n'appartient pas à l'humanité, qu'au moment où il parlait, dans l'intérieur du village qui était en face de lui, il y avait une ânesse attachée, ayant à côté d'elle son ânon ? Cette toute-science de Dieu doit être un des principaux sujets de nos méditations. Elle sera un des plus puissants encouragements au bien, un des préservatifs du mal le plus efficace. Si sous l'œil de son général ou de son prince, le soldat sent ranimer son courage, milice de Jésus-Christ, de quelle ardeur ne devons-nous pas nous sentir transportés, en pensant que notre divin chef nous regarde, témoin, juge et rémunérateur de nos efforts ! Si la vue d'une personne respectée ou redoutée a la force de nous contenir dans le devoir, combien aura plus de puissance pour nous empêcher de nous en écarter, la contemplation de celui qui nous l'imposa, dont l'œil est sans cesse ouvert pour en voir l'infraction, et le bras continuellement étendu pour le punir ! Joseph, violemment sollicité à un crime secret, en est détourné par la pensée que Dieu le verra (1). Placée entre une mort ignominieuse et un péché grave, mais qui sera ignoré, Suzanne ne balance pas. Il vaut mieux pour moi, dit-elle à ses vils séducteurs, tomber entre vos mains sans crime, que de pécher en la présence du Seigneur (2). Quel homme, s'il était vivement frappé de la pensée de Dieu, aurait l'affreux courage de pécher ? Cette action que je vais faire, son œil la verra. Cette parole que je vais proférer, son oreille l'entendra. Cette pensée qui s'offre à mon esprit, il connaîtra le consentement que j'y aurai donné. Tout ce qu'il y a dans moi de plus secret, il le saura bien mieux que moi-même. Ces intentions dont j'ai peine à me rendre compte, ces désirs que je me dissimule, ces démarches que je me justifie, ces inclinations sur lesquelles je me fais illusion, tout est à découvert devant lui (3). Il serait aussi absurde à moi de vouloir dérober quoi que ce soit à

(1) Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum. *Gen.*, XLI. 9

(2) Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini. *Daniel*, XIII. 23.

(3) Omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus. *I Hebr.* IV. 13.

sa connaissance, que téméraire de prétendre le soustraire à sa justice.

Pourquoi donc cette grande vérité, qui ne peut être révoquée en doute que par ceux qui ont perdu toute religion, produit-elle si peu d'effet? C'est qu'au lieu de la méditer, on la rejette; qu'au lieu de la chérir, on la redoute; qu'au lieu de la regarder comme salutaire, on la repousse comme importune. Nous lisons au livre de Daniel, que les vieillards qui avaient conçu pour Suzanne une passion honteuse, en pervertissant leur raison, détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel (1). Image de ce qui se passe dans le cœur d'un grand nombre d'hommes. On sait qu'il existe dans le ciel un vengeur du péché. On le sait; mais on ne veut pas le voir : on détourne les yeux, et pour les distraire de cet objet effrayant, on les porte sur les objets de ses coupables jouissances; comme si, en parvenant à ne pas voir le redoutable Juge, on pouvait éviter d'en être vu. Elles se mettent avec délices dans la présence de leur Dieu, les âmes fidèles qui ont placé en lui leur espoir et leur amour. Il leur semble, à son aspect, être déjà dans l'état fortuné où elles seront un jour au milieu de ces esprits bienheureux, dont l'éternelle félicité consiste à voir sans cesse la face du Père céleste (2). Au contraire, les pécheurs attachés à leurs désordres, et qui désirent y croupir, ne peuvent penser qu'avec terreur à la présence de leur Dieu. Elle ne leur présente qu'un juge irrité, qu'un vengeur impitoyable. Ce qui devrait être leur ressource n'est pour eux qu'un sujet de désespoir. Tous tant que vous êtes, justes et pécheurs, les uns pour vous perfectionner, les autres pour vous convertir, entretenez-vous souvent dans la méditation de la présence de Dieu; vous y puiserez, et la force qui soutient dans la voie du salut, et la frayeur qui y ramène. Que ne pouvez-vous à tous les moments de votre vie, avoir présente cette grande et salutaire pensée! Chacun de vos pas serait un progrès dans la vertu, un éloignement du vice. Mais qu'au moins l'idée de Dieu, qui vous voit et qui vous entend,

(1) Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum. *Daniel*, XIII, 9.

(2) Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est. *Matth.*, XVIII, 10.

vienne fréquemment se retracer à vos esprits. Que le matin, les supplications que vous adressez ; que le soir, les actions de grâces dans lesquelles vous vous épanchez, en soient soutenues et animées. Au commencement de toutes vos actions, rappelez-vous que vous allez les faire devant celui à qui elles doivent être rapportées. Quand la tentation viendra vous attaquer, l'illusion vous surprendre, la volupté vous séduire, opposez-leur le souvenir de Dieu qui vous contemple et vous assiste. Que je sois auprès de vous, Seigneur, et que qui que ce soit vienne ensuite combattre contre moi (1).

L'autorité avec laquelle le divin Sauveur ordonne qu'on lui amène l'ânesse avec son ânon, a de quoi nous surprendre, et semble contraster avec le reste de sa conduite. Cet Homme si simple, si modeste, qui n'avait jamais usé de sa puissance pour lui-même, et pour se procurer ses besoins, qui ne s'était même jamais permis de rien demander, sortant, à ce qu'il semble, de son caractère, commande qu'on lui amène deux montures qui ne lui appartiennent pas, et qui ne paraissent pas lui être fort nécessaires ; et si l'on éprouve quelques difficultés, la seule réponse qu'il veut que l'on fasse, est que le Seigneur en a besoin. Et quel est donc ce Seigneur, à qui tout doit céder sur la simple indication de sa volonté ? C'est le souverain Seigneur de toutes choses ; celui qui ayant créé tout, a droit de dire : Tout est à moi (2). Nous ne pouvons trop nous pénétrer de cette grande maxime, que Dieu est le vrai propriétaire de tout ce que nous avons ; que nous n'en sommes que les usufruitiers ; et dans la pratique nous devons nous soumettre à trois conséquences, qui en résultent essentiellement : la première, que nous sommes obligés d'employer les biens de tout genre que nous tenons de lui, conformément à ses intentions ; la seconde, qu'il faut toujours nous tenir prêts à lui en rendre compte ; la troisième, que nous devons être dans la résolution de les lui remettre sans hésitation, sans murmure, lorsqu'il lui plaira de nous les retirer.

(1) Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. *Job*, XVII, 3.

(2) Mea sunt enim omnia. *Exod.*, XIII, 2.

Ce domaine du Seigneur, en même temps qu'il est absolu, est universel. Il s'assujétit tous les genres de biens, de la fortune, de la nature et de la grâce. Il s'étend jusque sur nous-mêmes, sur nos personnes, sur notre existence. Nous n'avons la vie qu'en dépôt : il nous est interdit de la quitter sans l'ordre de Dieu, et prescrit de l'abandonner lorsqu'il la redemandera. La religion inspire le double courage, et de supporter le poids de la vie, quand les maux dont elle est traversée en ont fait un fardeau douloureux, et de recevoir la mort avec tranquillité, lors même qu'elle est la fin des jouissances agréables. La même loi qui commande le martyre défend le suicide. Elle apprend également à vivre et à mourir, à conserver la vie et à la terminer, à en user et à la perdre.

Cet évangile nous présente deux exemples de la soumission avec laquelle nous devons recevoir et exécuter les ordres divins. Le premier est celui des deux disciples. Ce que prescrivait Jésus-Christ pouvait leur paraître extraordinaire et sans motif ; ils pouvaient même ne pas le trouver conforme à la justice ; ils pouvaient enfin craindre en obéissant de se compromettre, et de s'attirer un refus dur et humiliant. Mais aucune de ces considérations n'entre dans leur esprit. Le Maître a parlé : il n'y a plus de réflexions à faire ; il n'y a qu'à obéir. Son précepte est essentiellement conforme à la raison et à la justice, et toutes les difficultés contre ses paroles, sont nécessairement déraisonnables et injustes. Si l'exécution de ces commandements expose à des humiliations ou à des persécutions, elle en devient plus méritoire. C'est un devoir de les braver, et un bonheur de les subir.

L'autre exemple d'une entière docilité est celui du maître de ces deux animaux. Il ne sait pour quel objet on les lui demande, pendant combien de temps il en sera privé, dans quel lieu on veut les conduire. Il peut craindre qu'on ne les égare. Mais c'est pour le Seigneur qu'on vient les chercher. A ce nom sacré il ne sait rien refuser.

Si de ces modèles d'une parfaite obéissance, nous portons nos regards sur nous-mêmes, combien nous aurons à rougir de la différence ! Que d'hommes qui, se disant chrétiens, violent formellement la loi de Jésus-Christ, les uns

publiquement et sans honte, les autres avec plus de retenue et de secret ; ceux-là avec scandale, ceux-ci avec hypocrisie ! Parmi ceux mêmes qui se piquent de l'observer, comment est-elle communément pratiquée ? On élève des difficultés sur le sens de la loi ; on forme des chicanes sur son étendue ; on propose des interprétations ; on fait des distinctions ; on établit des exceptions ; on multiplie les sophismes pour éluder l'obligation qu'elle impose. Le précepte est-il tellement précis, qu'on n'ose pas recourir à ces subterfuges ? on se retourne vers soi-même ; on cherche des motifs personnels de dispense ; on allègue des raisons de santé, des convenances de société, des occupations d'état. Il serait impossible de détailler tous les prétextes que suggère la cupidité, que débite la mauvaise volonté, pour se soustraire au joug du Seigneur. Enfin, si l'on ne peut trouver d'excuse à l'inobservation, ni dans soi-même, ni dans la loi ; si on se voit forcé à remplir le précepte, on s'y prête avec une difficulté, une nonchalance, une lenteur extrêmes. On diffère, autant qu'on peut, l'exécution ; et quand on en vient là, on fait bien strictement ce qui est ordonné. Toute la crainte que l'on a, c'est d'en faire trop. Il semble qu'il soit plus défendu d'excéder le précepte, que d'y manquer, et on perd le prix de son obéissance, par la manière dont on obéit.

Nous voyons souvent, comme dans cette occasion, les évangélistes, en racontant les actions de leur Maître, rappeler les oracles qui les avaient annoncées. Plus les diverses circonstances prédites d'abord, et réalisées ensuite, sont minutieuses en elles-mêmes, plus le rapport exact de la prophétie et de l'exécution devient frappant. C'est une chose admirable de voir d'une part les prophètes entrer dans les plus petits détails de ce que doit arriver au Messie, et de l'autre toutes ces particularités s'effectuer sans exception, sans aucune différence, dans la vie de Jésus-Christ. Il faut être aussi aveugle que les Juifs et que ces incrédules, pour ne pas être frappé de tous ces traits si éclatants de lumière.

C'était, comme le porte le texte sacré, pour accomplir une prophétie, que Jésus-Christ donnait l'ordre qu'on lui amenât les deux animaux. Mais pour qui voulait-il opérer

cet accomplissement ? Ce n'était pas pour les apôtres, qui, n'ayant pas encore reçu l'intelligence, qu'il ne leur donna qu'après sa résurrection, des saintes Écritures, ne saisissaient pas le fil qui liait son commandement à la prédiction d'Isaïe. C'etait beaucoup moins encore pour le peuple, qui marchait à sa suite, et qui était plus éloigné que les apôtres de comprendre le rapport entre la prédiction et l'événement. C'était beaucoup moins encore pour le peuple qui marchait à sa suite, et qui était plus éloigné que les apôtres de comprendre le rapport entre la prédiction et l'événement. C'était pour nous, pour établir et pour fortifier notre foi, qu'il remplissait aussi littéralement cet oracle, et tous les autres relatifs à sa personne. Il voulait que chacune de ces prophéties devînt un rayon qui nous éclairât, et que leur réunion formât un foyer de lumière, qui dissipât toutes les ténèbres de l'incrédulité. C'était pour nous que, long-temps avant les événements, il les avait révélés à ses prophètes, et c'était pour nous encore qu'il faisait cadrer avec une si parfaite exactitude tous les faits de sa vie, avec les oracles qu'il avait inspirés. Dans tous les temps l'ouvrage de notre sanctification a été l'objet principal de sa providence, et le grand but de ses opérations. Toutes les œuvres divines s'y rapportent plus ou moins directement ; et nous ne pouvons penser à aucun acte de notre Dieu, sans acquérir de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour pour lui.

Dans la prophétie qu'accomplit ici Jésus-Christ, il est annoncé à Sion, comme son roi ; et nous voyons souvent les prophètes donner ce titre au Messie qu'ils prédisent. C'était pour s'accommoder aux faibles idées des hommes, qu'ils parlaient ainsi. Entre le monarque le plus puissant qui se serait assujéti le monde entier, et le Dieu qui devait descendre sur la terre, il n'y a aucune comparaison à faire. Nulle expression ne peut expliquer, nulle pensée ne peut concevoir la disproportion entre l'un et l'autre, parce qu'elle est infinie. Mais les prophètes employaient cette désignation tout imparfaite qu'elle était, pour faire sentir aux Juifs le respect profond, la soumission entière qu'ils devaient avoir pour l'envoyé céleste. Dans l'impuissance de donner une idée juste du pouvoir suprême qu'il viendrait exercer, ils empruntaient l'idée, quoique faible, de l'autorité la plus

révérée, la mieux obéie qui existe parmi les hommes. C'était ce qui faisoit illusion à la nation juive, toute charnelle et incapable de l'élever aux idées spirituelles. Les instructions mêmes de Jésus-Christ, soutenues de ses miracles, ne purent la détromper. Tous les Juifs, les apôtres eux-mêmes, s'attendaient à voir dans leur Messie, un roi couvert de gloire, qui par ses nombreuses victoires rétablirait leur monarchie, et l'étendrait sur un grand nombre de nations. Il a fallu les lumières apportées par le Saint-Esprit, pour dessiller les yeux, d'abord des apôtres, et ensuite du monde entier, et pour donner aux hommes l'idée d'un royaume tout spirituel. Quand le peuple, émerveillé des miracles du Sauveur, voulait le faire roi, c'était parce qu'il reconnaissait en lui son Messie. Quand Pilate demandait à Jésus s'il était le roi des Juifs, il entendait lui demander s'il était le Messie. Quand par dérision on affichait sur sa croix qu'il était le roi des Juifs, on voulait l'accuser de s'être donné pour le Messie. Partout l'idée de Messie et celle de roi se trouvent liées ensemble, et n'en forment qu'une.

Plus éclairés que ce peuple resté jusqu'à présent dans les ténèbres, nous savons dans quel sens Jésus-Christ est véritablement roi, nous avons l'intelligence des prophéties qui l'annonçaient sous ce titre. Nous comprenons ce qu'il disait à Pilate, qu'il est roi en effet, mais que son royaume n'est pas de ce monde (1). Mais cette vérité que nous connaissons, que nous croyons, que nous professons, en adoptons-nous la conséquence? la suivons-nous dans la pratique? Jésus-Christ règne-t-il dans nos cœurs? y exerce-t-il l'autorité qui lui appartient, l'autorité aussi absolue, même que celle d'un souverain dans son empire? Lui rendons-nous l'obéissance passive, qui fait exécuter avec célérité, avec contentement, l'universalité de ces préceptes? lui vouons-nous encore cette fidélité entière qui interdit la plus légère correspondance avec son ennemi? Ah! combien dans son empire, parmi ceux qui se disent soumis à son autorité, voit-

(1) Regnum meum non est de hoc mundo... tu dicis quia rex sum ego. *Joan.*, XVIII. 36 et 37.

il de sujets insubordonnés, de sujets infidèles, de sujets rebelles, de sujets perfides !

Jésus-Christ est annoncé dans la prophétie d'Isaïe comme un roi, mais comme un roi plein de douceur. C'est sous ce caractère que le désignent communément les prophètes. Tantôt ils le représentent bannissant les guerres de toute l'étendue de la terre, rompant les arcs, brisant les armes, jetant au feu les boucliers, et se faisant reconnaître à ces traits comme un Dieu (1) ; tantôt ils le peignent sous la figure d'un agneau qui se laisse conduire tranquillement à la mort, et qui se tait sous la main qui tond (2). Ici ils l'appellent le prince de la paix, sous l'empire duquel la paix n'aura pas de fin (3) ; là ils le montrent, ne faisant pas entendre sa voix au dehors, ne voulant pas briser le roseau fêlé, ni éteindre la mèche fumante (4). L'ancien Testament est plein de semblables images : et le nouveau les fait voir constamment réalisées dans Jésus-Christ. En butte, pendant tout le cours de sa carrière, à la persécution la plus injuste, il ne dément pas un seul moment son caractère de modération ; il se défend sans aigreur, et se justifie sans récrimination. Il couronne la douceur de sa vie, par l'incroyable patience de sa mort. Accablé d'injures, ayant un si beau champ pour en rendre, il ne lui échappe pas une plainte. Au milieu des plus cruelles souffrances, maître d'écraser ses ennemis, il ne se permet pas une menace. Il se livre sans résistance, sans murmure, aux hommes injustes qui, étant ses persécuteurs, se font en même temps ses juges (5).

Alors une multitude de peuple étendit aussi ses habits sur le chemin ; d'autres coupaient des branches d'arbres, et

(1) Auferens bella usque ad finem terræ. Arcum conteret, et confringet arma, et scuta comburet igni. Vacate, et videte quoniam ego sum Deus *Psalm.*, XLV. 10 et 11.

(2) Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. *Isa.*, LIII. 7.

(3) Parvulus enim natus est nobis... et vocabitur nomen ejus... princeps pacis. Multiplicatibur ejus imperium, et pacis non erit finis *Isa.*, IX. 6 et 7.

(4) Nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet. *Ibid.*, XIII. 2 et 3.

(5) Qui cum malediceretur, non maledicebat : cum paterelur, non comminabatur : tradebat autem judicanti se injuste. *II Petr.* II. 23.

les jetaient sur son passage ; et tous ensemble, soit ceux qui marchaient devant lui, soit ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !

Il y avait plus de trois ans que Jésus-Christ parcourait la Judée, laissant partout des traces de sa toute-puissance et de son inépuisable bienfaisance. La multitude de miracles qu'il avait faits avait excité une admiration universelle. Les guérisons sans nombre qu'il avait opérées, avaient fait naître dans beaucoup de cœurs une vive reconnaissance. Tandis que les chefs de la Synagogue le ponrsuivaient avec rage, et s'efforçaient de le faire passer pour un imposteur, un cri plus fort que leurs calomnies, élevé de toutes les parties de la contrée, le proclamait prophète et envoyé du Seigneur. Lorsqu'il se rendait à Jérusalem pour célébrer sa dernière Pâque, un grand concours de Juifs s'y trouvait rassemblé à l'occasion de cette solennité. Beaucoup d'entre eux avaient été témoins de ses prodiges : plusieurs peut-être en avaient été les objets ; tous au moins avaient entendu parler de ses merveilles, tous étaient empressés de connaître cet Homme extraordinaire, qui faisait de grandes choses, et qui en disait de si parfaites. L'état où se trouvait à ce moment la ville de Jérusalem, présente un contraste bien étonnant. D'un côté, les prêtres, les docteurs de la loi, ceux qui avaient la clef de la science, qui expliquaient tous les jours les prophéties dont l'application à Jésus était si naturelle, qui avaient observé avec attention ses miracles, qui n'avaient jamais pu réussir à le surprendre dans quelque faute, ces hommes que tant de rayons de lumière devaient éclairer, sont ceux qui s'aveuglent. Ils méconnaissent le Libérateur qu'ils désirent si ardemment, qu'ils attendent si impatiemment. Rassemblés entre eux, ils ourdissent contre lui leurs trames, et combinent dans leur conciliabule les moyens de le faire périr. D'un autre côté, au moment même, le simple peuple, les hommes sans talents, sans instruction, sans connaissance, éclairés des seules lumières d'une raison droite, reconnaissent l'Envoyé céleste, et courent au devant de lui. Il est donc vrai que les qualités les plus brillantes de l'esprit, que la science la plus étendue, que tout ce que les hommes estiment et désirent en ce genre, quand il n'est

pas joint à la droiture du cœur, à la pureté de l'intention, ne sert qu'à égarer et à perdre. Nous en voyons dans cette circonstance un exemple frappant ; et ne le trouvons-nous pas renouvelé dans les autres occasions ? Ouvrez les fastes de l'Église, vous verrez les novateurs, qui dans la suite des siècles l'ont déchirée par leurs hérésies ou par leurs schismes, être des hommes distingués par leurs talents et leur science ; et parmi ceux qui, de nos jours, élèvent à la ruine de toute religion des chaires d'incrédulité, ne voyons-nous pas aussi des esprits éclairés, et faits pour être les apôtres d'une meilleure doctrine ? Parcourez, si vous l'aimez mieux, les annales des empires ; regardez quels ont été les artisans des révolutions, des ravages, de tous les malheurs de l'humanité, vous trouverez constamment les hommes les plus célèbres par l'étendue de leur génie. Insensés que nous sommes ! et voilà à quoi nous prostituons notre admiration. A nos yeux fascinés, le crime cesse d'être criminel quand il devient heureux. Il n'est personne qui ose avouer qu'il préfère le vice brillant à la vertu simple et obscure ; et il n'est presque personne qui, dans le secret de son cœur, ne lui donne la préférence. Ce n'est pas sur leurs talents qu'il faut juger les hommes, c'est sur l'usage qu'ils en font. Ce n'est pas à l'éclat, c'est au bien qu'ils ont répandu, que nous devons nos hommages.

La pompe qui environne aujourd'hui Jésus-Christ, est d'un genre bien extraordinaire et bien différent des pompes mondaines. Une troupe confuse d'hommes, de femmes, d'enfants, tous de la classe du peuple, accourant au devant de lui, bénissant à haute voix le Fils de David, celui qui vient au nom du Seigneur ; quelques pauvres habits, étendus sur son chemin, des branches d'arbres jetées sur son passage, lui-même au milieu de ce pauvre et bruyant cortége, monté sur un âne, voilà tout l'appareil de cette marche triomphante, qui, dans les idées humaines, paraîtrait faite plutôt par dérision que par honneur. Mais les pensées divines sont absolument différentes. Plus cette fête est simple, plus elle convient au divin Sauveur. Un faste mondain, une magnificence humaine eussent trop contrasté avec le reste de sa conduite. Il conserve jusqu'à la fin de sa vie, le caractère qu'il avait pris en y entrant ; il fait ressortir son humilité,

même dans les honneurs qu'il reçoit. La simplicité de cette réception y ajoute encore à ses yeux un nouveau mérite ; c'est celui de la sincérité. Il n'y a point eu de préparatifs pour la disposer, point d'accord pour la concerter. C'est un mouvement subit, un sentiment général qui pousse vers lui à la fois tous les cœurs empressés d'épancher leur amour. C'est l'admiration dans les uns, dans les autres la reconnaissance, qui éclatent soudainement. Oh ! combien sont préférables ces effusions vraies et naturelles de la sensibilité, aux hommages apprêtés dont les grands sont sans cesse entourés ! Combien sont petites, auprès de ces démonstrations simples de l'attachement et de l'estime, ces fêtes brillantes que donne l'adulation au rang et à la puissance, et dont le motif est l'intérêt, dont le but est la séduction !

Au milieu des acclamations et des transports de ce peuple, quelles étaient les pensées qui occupaient le divin Sauveur ? La principale, celle qui ne le quittait jamais, parce qu'elle était le but de sa mission, le terme de son ministère, était la pensée de sa mort alors très-prochaine. Il marche actuellement au Calvaire ; il vient à Jérusalem pour y être immolé. Aujourd'hui il y est reçu en triomphe ; dans cinq jours il sera traîné à la croix ; voilà ce qu'à travers les honneurs qu'on lui rend, Jésus-Christ contemple. A ses yeux, le triomphe qu'on lui décerne est une pompe funèbre anticipée. Grands de la terre, c'est ici pour vous un grand exemple. Les hommages flatteurs dont on vous environne, sont une fumée d'une odeur agréable, que vous respirez avec force, et dont l'effet ordinaire est de vous étourdir. Enivrés de ce dangereux encens, vous oubliez ce que vous deviendrez ; vous ne pensez qu'à ce qu'on dit que vous êtes. Entièrement occupés du point de gloire où vous vous trouvez, vous ne considérez pas le point de terreur vers lequel vous vous avancez. C'est alors, au contraire, c'est quand tout conspire à éloigner de vous l'idée de la mort, que vous devez l'avoir plus vivement présente. C'est au milieu de la joie et de l'éclat des grandeurs, qu'il faut se rappeler le temps ténébreux et les jours éternels, qui, comme dit l'Ecclésiastique, lorsqu'ils seront arrivés, manifesteront la

vanité des jours qui les ont précédés (1). Cette redoutable, mais salutaire pensée sera le contre-poids des adulations dont on cherche à vous repaître. Vous ne pourrez pas placer dans vos esprits le sentiment de l'orgueil à côté du souvenir de la mort; et la contemplation de cette faulx épouvantable, suspendue sur vos têtes, vous empêchera de les élever. Munis de cette grande considération, quelle prise donnerez-vous à la flatterie ? Il lui sera impossible de vous corrompre, tant que vous aurez devant les yeux le terme et l'effet de sa corruption.

Une autre pensée douloureuse affectait aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, au milieu de son triomphe. Il lisait dans les cœurs de tous ceux qui l'environnaient, il en voyait la sincérité : il voyait que leurs louanges étaient l'expression de l'admiration ; leurs acclamations, l'effusion de l'amour. Il approuvait leurs sentiments ; il en était touché : mais avec la vérité de leurs transports, il en découvrait la légèreté. Il savait que tout vifs qu'ils étaient, ils ne seraient pas de longue durée. Il prévoyait avec certitude ce qui arriva si peu de temps après, que ce peuple, qui lui témoignait un si vif attachement, l'abandonnerait lâchement à ses ennemis. En effet, un petit nombre de jours est à peine écoulé, que tous ces hommes, aujourd'hui si ardents, sont devenus de glace. De toute cette multitude qui le comble de bénédictions, il ne s'élèvera pas une voix en sa faveur, pas une qui prenne sa défense, pas une qui rende témoignage à ses miracles, à ses instructions, à ses vertus dont on est en ce moment si émerveillé. Peut-être même dans cette foule empressée à l'honorer, aperçoit-il des hommes qui se réuniront à ses persécuteurs. Peut-être parmi ceux qui crient aujourd'hui autour de lui : Hosanna, en voit-il qui dans cinq jours crieront contre lui : Qu'on le crucifie ! Il y a cependant non-seulement du zèle, mais quelque courage dans les honneurs qu'ils lui rendent. Ils n'ignorent pas la haine des chefs de la Synagogue contre lui, et il ne peuvent douter qu'en lui rendant hommage, ils

(1) Si annis multis vixerit homo, et in his omnibus lætatus fuerit, meminisse debet tenebrosi temporis, et dierum multorum ; qui cum venerint, vanitatis arguentur præterita. *Eccli.*, XI, 8.

s'exposent à la partager. Mais le danger éloigné est communément regardé comme nul. Tous ces hommes qui ne voient que de loin le risque de se compromettre, lorsque Jésus-Christ sera entre les mains de ses ennemis, devenus tremblants pour eux-mêmes, et indifférents pour lui, l'abandonneront honteusement. Dans les disciples mêmes, qui assistent à son triomphe, qui en font partie, qui en partagent la gloire, qui en ont toute la joie ; dans ces disciples choisis, qu'il honore de sa familiarité, qu'il destine à porter un jour son nom avec intrépidité devant les nations et leurs rois, Jésus-Christ n'aperçoit pas dans le moment présent plus de tenue, de constance et de fermeté. Sans parler de Judas, dans qui il découvre des pensées de trahison, il voit saint Thomas, qui, soupçonnant que son maître courait quelque danger, avait dit : Allons, nous autres, et mourons avec lui, s'abandonnant à la frayeur au moment de la passion, s'enfuir avec tous les autres ; et ensuite livré à l'incrédulité, refuser de croire sa résurrection. Il voit le chef de ses apôtres, le plus ardent de tous, après lui avoir promis que, dût-il mourir, il ne le renierait jamais, le renier dans la même nuit trois fois de suite, à la voix d'une simple servante.

Hélas ! ce que du milieu de son triomphe le divin Sauveur démêlait dans ceux qui l'environnaient, ne l'aperçoit-il pas encore, du haut de son autel, dans ceux qui en approchent ? Nous allons tous dans le cours de cette sainte quinzaine être admis à l'honneur de le recevoir ; il sait les dispositions que nous y apporterons. Il reconnaît des Judas, qui viendront à lui pour le livrer à son ennemi. Il voit la multitude de chrétiens tièdes, qui s'approchent de son sacrement avec un cœur non pas précisément livré au vice, mais pas adonné à la vertu ; qui désirent le bien, mais pas assez fortement pour le faire ; qui sentent quelque attachement pour lui, au moment où ils montent à sa table sainte, mais qui le perdront peu de temps après qu'ils en seront descendus ; qui se trompent sur leurs sentiments, prenant leurs velléités pour des résolutions, leurs faibles tentatives pour des efforts, les élans passagers d'affection, pour un amour solide, dont les protestations seront oubliées à la première tentation, et les promesses violées au premier

obstacle ; qui, en un mot, comme les Juifs de cet évangile, après un petit nombre de jours, l'auront abandonné, peut-être même trahi.

Cette conduite si faible et si lâche des Juifs du temps de Jésus-Christ, et de tant de chétiens du nôtre, nous montre une vérité : c'est la différence qu'il faut faire entre une vertu éprouvée et celle qui ne l'est pas. Les épreuves auxquelles la vertu est soumise, produisent deux effets salutaires : elles en font connaître l'étendue et la solidité ; elles l'augmentent encore, et la fortifient. L'Esprit saint nous dit, par la voix de l'Ecclésiastique : L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il (1) ? et par celle de l'apôtre : La vertu se perfectionne dans les épreuves (2). Celui qui n'a pas une occasion de mesurer ses forces, ne peut pas les connaître : c'est l'enfant que la présomption entraîne à tenter les choses qui lui sont impossibles, et qui le moment d'après n'ose par timidité essayer ce qui lui serait très-facile. Il en est de l'homme, comme de toutes les autres choses de l'univers. Au moral, comme au physique, ce n'est qu'à l'essai qu'on peut connaître sa portée. Il est également vrai que l'âme, de même que le corps, s'énerve et s'affaiblit dans un continuel repos ; qu'au contraire elle s'anime et se fortifie par un exercice soutenu. Comparez ces deux hommes, dont l'un a été souvent exercé par des travaux pénibles, et l'autre a été constamment exempt de toutes fatigues ; et voyez quel est le plus robuste. Il en est ainsi du chrétien, qui a souvent triomphé des tentations, et longtemps lutté contre des revers; comparé à celui qui, éloigné de toutes occasions, exempt de toutes adversités, a vu couler ses jours dans un calme non interrompu. Qu'ils se trouvent tous les deux dans les circonstances, qui ne sont pas rares, où il faut résister avec force à une tentation, recevoir avec résignation un malheur, soutenir avec patience de douloureuses infirmités ; lequel pensez-vous qui y sera le plus propre ? lequel trouvera dans son âme plus de ressources pour se tirer des dangers, et pour se faire

(1) Qui non est tentatus, quid scit ? *Eccli.*, XXXIV. 9.
(2) Virtus in infirmitate perficitur. II. *Cor.*, XII. 9.

des moyens de salut, de ce qui était des provocations au péché ?

Il ne faut cependant pas croire qu'un homme, quelles que soient les épreuves qu'il a subies jusque-là, et qu'il a surmontées avec gloire, puisse aller imprudemment se jeter dans de nouveaux périls, avec la confiance qu'il en ressortira de même ; ce serait une présomption coupable, et qui ne manquerait pas de lui devenir funeste. Il y a entre les travaux du corps et ceux de l'âme, une différence essentielle. On connaît avec assez de justesse les forces de son corps, les résistances qu'on aura à vaincre, les secours dont on pourra s'aider. Ainsi, on est raisonnablement assuré que ce qu'on a pu faire dans l'ordre physique, on le pourra encore. Mais dans l'ordre moral, rien de tout cela n'est connu suffisamment pour autoriser la confiance : les forces de l'âme n'étant pas sensibles comme celles du corps, ne peuvent pas être appréciées de même. Il est impossible de calculer les obstacles qu'une multitude de circonstances peut faire varier. L'espoir légitime de la grâce qui fait triompher est bien différent de la présomption qui fait braver le danger sans nécessité. Ce qui est véritable à cet égard, c'est que ceux dont la vertu a résisté à plusieurs épreuves, peuvent, selon les règles de la prudence, se livrer à des ministères de charité, dont doivent se tenir éloignés ceux qui ne les ont pas subies. Il leur est permis, par exemple, d'accepter des ministères qui les chargent du salut de leurs frères, de croire que c'est Dieu qui les y appelle, et d'espérer que les grâces qu'ils ont reçues de lui, sont des gages de celles qu'il continuera de leur accorder. Mais vous qui, soit par la faiblesse de votre âge, soit par des circonstances particulières de votre vie, n'avez été mis à aucune épreuve, gardez-vous de vous ingérer à des fonctions dont vous n'avez nulle raison de vous croire capables. Ne vous permettez pas de solliciter, craignez même d'accepter, si on vous les offre, ces ministères élevés qui dévouent au salut du prochain. Bornez-vous à travailler au vôtre, et fuyez, autant qu'il vous sera possible, les occasions qui sont pour vous d'autant plus dangereuses, que vous n'en avez pas encore reconnu tout le danger.

Ce serait un bien grand bonheur pour ceux qui sont élevés en dignité et revêtus de puissance, s'ils pouvaient, comme Jésus-Christ, lire dans les cœurs de ceux qui les flattent, et connaître la vraie valeur des louanges qu'on leur prodigue. Combien ils verraient d'éloges que le cœur dément au moment même où la bouche les prononce ! combien de protestations mensongères d'un attachement qui n'est nullement senti ! combien d'autres exagérées ! combien de légères et qui vont être oubliées presque aussitôt qu'elles sont faites ! Mais ce qu'ils ne peuvent pas savoir avec une entière certitude, ils peuvent au moins facilement le conjecturer. Qu'ils se rappellent ce qu'ils ont vu constamment arriver à ceux qui étaient dans la même position qu'eux. N'ont-ils pas toujours entendu le langage des donneurs de louanges, changer avec l'intérêt qui l'avait fait tenir ? n'ont-ils pas vu habituellement les grands comblés d'éloges en face, et en arrière poursuivis par les médisances des mêmes personnes ? n'ont-ils pas vu régulièrement la foule qui s'empresse auprès de l'homme en faveur, s'écouler, et le laisser seul lorsque sa faveur est finie ? Comment donc, au milieu de tant d'exemples, après tant de preuves de la duplicité des flatteurs, peut-on encore être abusé par eux ? C'est beaucoup moins par eux qu'on est trompé que par soi-même. Quand un revers est venu désabuser, et montrer la fausseté des attachements sur lesquels on avait compté, on se plaint de la fausseté des protestations auxquelles on avait ajouté foi. On ne veut pas voir que c'est de sa propre vanité qu'il faudrait se plaindre. C'est elle qui est la vraie cause de l'erreur. C'est ce dangereux complice de la flatterie qui lui a ouvert la porte du cœur, et qui l'en a rendue maîtresse. On était suffisamment instruit de la valeur de tous ces témoignages d'estime et d'affection que l'intérêt fait donner un jour, que l'intérêt contraire fait rétracter le lendemain. On était surabondamment averti, par une multitude d'exemples, de n'y donner aucune confiance; mais on a mieux aimé écouter l'amour-propre qui, flatté des éloges, engageait à les recevoir, que la raison et l'expérience qui conseillaient de s'en défier. La sagesse humaine est presque toujours insuffisante contre les séductions de l'adulation. La religion seule présente un préservatif certain ; c'est l'humilité. Il ne

sera jamais dupe des éloges qu'on lui donnera, celui qui a l'intime conviction de n'en mériter aucun, et qui persuadé que de lui-même il n'a rien que de mal, ne pense à ce qu'il peut posséder de bonnes qualités que pour reconnaître qu'il les tient de la bonté divine.

Nous lisons dans la suite de l'histoire évangélique, que ce triomphe du divin Sauveur, quelque modeste qu'il fût, affligea les princes des prêtres et les docteurs, et les aigrit de plus en plus contre lui. Les acclamations des enfants, qui continuaient de crier dans le temple, Hosanna au fils de David ! excitent leur colère. Ils reprochent à Jésus-Christ les hommages qu'il se laisse rendre (1). L'homme haineux, semblable aux animaux venimeux, porte au dedans de lui un poison dont il s'efforce d'infecter les autres par ses morsures. La passion qui l'agite est aussi funeste pour lui que pour le prochain. En tourmentant celui qui en est l'objet, elle n'est pas un moindre supplice pour celui qui la ressent : elle est sa première punition par les chagrins qu'elle lui fait éprouver. L'homme livré à cette affreuse passion s'affecte douloureusement de tout ce qui arrive d'heureux à l'objet de son aversion. Les éloges qu'il entend faire de lui, les honneurs qu'il lui voit rendre, le désolent à la fois et l'irritent ; le désolent, parce que c'est un bien pour celui qu'il voudrait voir en proie à tous les maux ; l'irritent, parce qu'il sent que ce sont des censures faites par le public, de son antipathie. Sa passion, en l'emportant, l'aveugle : elle produit le double effet de blesser son cœur, et d'offusquer sa raison. C'est une humeur âcre et sombre, qui ne lui laisse voir les objets que sous la couleur qu'elle leur prête. A ses yeux ternis, toutes les vertus prennent la teinte des vices : a noblesse des sentiments devient orgueil ; leur humilité, bassesse ; l'économie, avarice ; la générosité, prodigalité ; le courage, témérité ; la prudence, poltronnerie ; la réserve, fausseté ; la franchise, indiscrétion ; la dignité, hauteur ; la modestie, platitude ; le zèle, fanatisme ; la piété, superstition ou hypocrisie. Il n'y a point d'action si vertueuse, qu'il

(1) Videntes autem principes sacerdotum et scribæ mirabilia quæ fecit, et pueros clamantes in templo, et dicentes : Hosanna Filio David ! indignati sunt, et dixerunt ei : Audis quid isti dicunt ? *Matth.*, XXI, 15 et 16.

ne la décrie; point d'intention si pure, qu'il ne l'empoisonne. L'exemple le plus frappant des détestables effets de la haine est celui que nous présente la vie du divin Maître. Son extrême bonté ne le garantit pas de la haine des chefs de la Synagogue ; ses infinies perfections ne le mettent pas à couvert de leurs calomnies ; ses leçons ne les éclairent pas; ses vertus ne les touchent pas ; ses bienfaits ne les ramènent pas; ses miracles ne les frappent pas. Qui pourra donc s'étonner de se voir en butte aux traits de la haine ? Qui aura raison de se plaindre d'avoir ce point de conformité avec le divin modèle ?

Les princes des prêtres et les docteurs ne peuvent souffrir que celui qu'ils abhorrent et dont ils machinent la mort, reçoive de la part du peuple et des enfants quelques honneurs bien simples et bien légers. Et considérons à quoi la passion réduit ces hommes orgueilleux. Ils se rabaissent jusqu'à demander à Jésus-Christ lui-même de faire taire ses disciples (1). Mais l'envie dont ils sont dévorés ne fera pas la loi au maître suprême. Il n'avait pas mérité leur haine; il ne la craint pas. Il avait voulu recevoir des hommages naïfs ; il n'en sera pas détourné, parce qu'ils déplaisent à des ennemis prévenus et furieux. Cet homme si modeste, que nous voyons dans un si grand nombre d'autres occasions répondre avec une entière humilité, reprend en ce moment la dignité qui lui convient : Et moi, je vous dis, repartit-il, que si ceux-ci se taisent, les pierres crieront (2). Et bravant la fureur de tous ces hommes conjurés contre lui, il leur laisse continuer leurs trames infernales. Ainsi, à l'exemple du Juste par excellence, se conduisent ceux qui le suivent dans les voies de la justice. Ils évitent, autant qu'ils le peuvent, de donner occasion à la haine et à l'envie ; mais si elles s'élèvent contre eux, elles ne les irritent point, et ils poursuivent leur marche à travers leurs clameurs et leurs complots.

(1) Et quidam pharisæorum de turbis dixerunt ad illum : Magister, increpa discipulos tuos. *Luc.*, XIX, 39.

(2) Quibus ipse ait : Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt. *Ibid.*, 40.

DIMANCHE DE PAQUES

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Marc, ch. XVI, v. 1-7.*)

En ce temps-là, Marie-Magdeleine, et Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus. Ainsi parties de grand matin, le premier jour de la semaine, elles arrivèrent au sépulcre, le soleil étant déjà levé. Or, elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre ? Mais regardant, elles virent la pierre ôtée ; or, elle était fort grande. Et entrant dans le sépulcre, elles aperçurent un jeune homme assis à sa droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent frappées d'étonnement. Il leur dit : Ne craignez point ; c'est Jésus de Nazareth, le crucifié, que vous cherchez ; il est ressuscité, il n'est point ici ; voilà le lieu où on l'avait mis Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il va devant vous en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

HOMÉLIE

Sur la Résurrection de Notre-Seigneur

PAR LE R. P. VENTURA.

O joyeuse et consolante nouvelle ! ô sublime harmonie des mystères de Jésus-Christ ! De même qu'un ange annonça son incarnation et sa naissance, de même encore c'est un ange qui vient annoncer aujourd'hui sa résurrection et sa gloire : *Un ange prenant la parole, leur dit : « Il vient de ressusciter, il n'est plus ici. »*

Ces paroles furent prononcées par un ange assis sur la pierre du sépulcre, dont elles deviennent l'inscription glorieuse. Au lieu donc de ces mots : CI-GIT, *hic jacet,* qui forment la lugubre épitaphe qu'écrit avec tristesse la main de l'homme sur le tombeau des autres hommes, au contraire : IL EST RESSUSCITÉ, IL N'EST PLUS ICI. *Surrexit, non est hic :* telle est la magnifique épigraphe qu'un ange radieux, pro-

nonça sur le tombeau du Fils de Dieu, afin que, selon les prophéties, ce tombeau fût tout environné d'une gloire unique, incomparable : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Psalm.*, 11).

Et remarquez encore combien est éclatant et mystérieux l'accomplissement de ces deux paroles : LE CRUCIFIÉ EST RESSUSCITÉ, *Crucifixus resurrexit*, puisqu'elles signifient : Celui que vous pleurez, ô femmes compatissantes et fidèles, celui que vous croyez enseveli dans la plus ignominieuse et la plus cruelle de toutes les morts, est déjà possesseur de la plus ravissante, de la plus glorieuse de toutes les vies ; et cette tombe, où la grandeur et la puissance des rois viennent s'éteindre à jamais, devient au contraire, en ce jour, le commencement de la grandeur et de la puissance du roi des cieux.

Aujourd'hui donc, notre Seigneur, ensevelissant dans le tombeau toutes ses ignominies, toutes ses douleurs, manifeste toute l'économie de ses mystères, accomplit toutes les prophéties, dégage sa parole, maintient ses promesses, met un cachet divin à sa doctrine, confirme sa mission et donne au monde la preuve la plus sensible et la plus certaine de sa divinité. *Il se montre le Fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts* (*I Cor.*).

Et puisque la gloire du chef devient aussi le gloire de ses membres, applaudissons à la gloire de Jésus-Christ ressuscité comme à notre gloire ; et pour accroître la joie pure et sainte que le mystère de ce jour doit réveiller dans le cœur des vrais chrétiens, étudions la magnificence avec laquelle il fut prédit et la grandeur avec laquelle il fut accompli ; nous trouverons, dans cette étude, les moyens d'élever nos pensées et nos affections au-dessus des misères de cette vie, et nous nous sentirons portés à rechercher et à mériter les biens du ciel.

Tous les patriarches et tous les prophètes ont prédit quelque chose de la vie du Christ, mais il fut réservé spécialement à Jonas de figurer la résurrection et la gloire du Sauveur. C'est Jésus-Christ lui-même qui s'est approprié cette figure, lorsqu'il disait : De même que Jonas, après être resté trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, en est sorti vivant, de même aussi que le Fils de l'homme,

après être resté trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre, en sortira ressuscité.

O prodige ! ô mystère ! s'écrie à ce sujet saint Pierre Chrysologue. Lorsque dans tous les autres sépulcres, c'est la mort qui ronge et détruit les corps ; dans le sépulcre de Jésus-Christ, c'est le corps enseveli qui ronge et détruit la mort ! Les hommes, tous mortels, dans le sépulcre sont la pâture de la mort ; mais c'est pour l'étouffer que l'auteur de la vie y descend. Pour Jésus, la tombe est comme un sein nouveau dans lequel il prend une nouvelle naissance, et, miracle étonnant ! dans ces entrailles du tombeau, c'est avec la mort qu'il y est conçu, c'est avec la vie qu'il en sort !

Oui, dit saint Léon, Marie a conçu le Verbe immortel, elle l'a revêtu de notre humanité, elle l'a soumis à la mort, mais le sépulcre qui l'a reçu sans vie nous le rend immortel. Cette seconde naissance est donc, sous certains rapports, plus grande, plus illustre que la première.

O grandeur, ô sagesse, ô puissance de Dieu, d'avoir voulu, dit saint Maxime, en délivrant, du sein d'un monstre, son prophète, nous peindre, tant de siècles auparavant, avec les plus vives couleurs, les traits les plus saisissants et les plus fidèles, le miracle plus éclatant, plus grand encore de la résurrection de son divin Fils ! Et cela pour préparer le monde à croire un aussi grand mystère, pour lui en présenter une preuve sensible, car pourrait-on nier que le prodige accompli en faveur du serviteur ne se soit pas accompli en faveur du Maître ? Mais à cette splendide prophétie d'un fait historique, joignons quelques-unes des magnifiques prophéties renfermées dans les paroles de nos livres saints, annonçant directement le mystère de la résurrection.

David avait dit : « J'aurai toujours mon Dieu devant mes yeux ; il sera toujours à ma droite, afin que je ne sois jamais ébranlé. Et c'est pourquoi ma langue sera dans l'allégresse, mon cœur tressaillera de bonheur, et ma chair se reposera tranquillement dans le sépulcre attendant sa résurrection. En effet, j'en suis certain, Seigneur, vous ne laisserez point mon âme dans les abîmes de la mort, et votre saint dans la corruption du tombeau. » Or, l'apôtre saint

Pierre, dans la première prédication qu'il adresse aux Juifs, s'écrie : « Il est impossible que David ait voulu parler de sa propre personne, puisqu'il mourut, qu'il fut enseveli, et que ses cendres reposent encore au milieu de nous dans leur sépulcre. » Mais David étant prophète et lisant dans l'avenir, avait clairement prophétisé par ces paroles, la résurrection de Jésus-Christ, qui s'est accomplie à la lettre comme il l'avait annoncée, puisque l'âme de Jésus n'est pas restée dans les limbes, et que son corps n'a point connu la corruption. O gloire du mystère qui nous occupe ! il fut clairement prédit mille ans avant qu'il ne fût accompli.

En second lieu, Jésus-Christ, dit saint Grégoire, ressuscite, non par la grâce d'un autre, non par une puissance étrangère, mais par sa propre force, sa propre énergie, comme il était mort par son propre amour, sa propre volonté ; et c'est ainsi qu'il donne aujourd'hui la plus belle preuve de sa divinité. Or, ce grand prodige, d'être mort par sa seule volonté et d'être ressuscité par sa propre puissance, il l'a clairement annoncé, lorsqu'il disait, par la bouche de David : « De même que moi, personne divine, je me suis uni la nature humaine, de même aussi je m'endormirai volontairement dans la mort, et cela de moi-même, par ma propre force, je ressusciterai vivant, immortel. » (*Psalm.* 3).

Il avait dit ailleurs, par la bouche du même prophète : « On croira que je serai descendu comme les autres hommes dans la prison de la mort pour rester captif, mais c'est à tort : car, sans avoir besoin d'aucun secours étranger et dans ma pleine liberté, je resterai vivant dans la région des morts. » (*Psalm.*, 37).

En effet, dès qu'il lui plaît, il se ranime en un instant, il revit glorieux, et de même qu'il avait été conçu par sa seule puissance divine, de même aussi c'est par sa seule puissance qu'il ressuscite.

Le prophète, se mettant à la place du Messie, a prononcé cette admirable parole : *Ma chair refleurira* (*Psalm.*, 27.) ; parole admirable, je le répète, et qui doit, sans aucun doute, selon saint Bernard, s'entendre de la Résurrection du Sauveur.

O belle et douce prophétie ! cette chair immaculée, sainte et divine, avait fleuri pour la première fois, lorsque le Verbe

la prit dans son Incarnation. Alors cette fleur de Nazareth, pleine de grâce et de vérité, s'était élevée de la racine de Jessé dans le sein très-pur de Marie. La fureur des Juifs voulut ensuite l'arracher de la terre des vivants, dont elle était l'ornement, la consolation et la gloire ; et cette fleur consentit de bon gré à se voir écrasée pour le salut de ceux-là mêmes qui voulaient la briser, et son amour, plus encore que leur cruauté, la fit tomber à terre effeuillée, décolorée et mise en pièces, Mais elle puisait dans la personne du Verbe, à laquelle elle était unie, le germe de la vie et de l'humanité. Aussi, bien loin de rester ensevelie sous terre, cette fleur choisie a relevé sur sa tige sa merveilleuse tête, elle a fait pousser un nouveau feuillage, elle a repris tout l'éclat de ses couleurs, de ses grâces et de sa beauté. La Résurrection est devenue pour Jésus comme une floraison nouvelle.

Et qui pourrait jamais raconter la gloire de cette Résurrection si magnifiquement prédite et si divinement accomplie aujourd'hui ? Dans un seul et même instant, par la puissance du Verbe, l'âme et le corps se réunissent, le corps reprend la vie et reste tout éclatant de la gloire du Verbe, tout resplendissant des priviléges d'un corps glorifié. Il était sujet à la douleur, il devient impassible ; il était charnel, il devient spirituel ; il était pesant, opaque, mortel, il devient léger, brillant, immortel. O bienheureux corps ! quelle beauté l'embellit ! quelle grâce le décore ! quelle majesté le couvre ! quelle lumière l'environne ! quelle gloire le revêt tout entier ! Et si, dans sa fleur première, il fit de Jésus le plus beau des enfants des hommes, dans sa fleur nouvelle, il le rend la beauté, la grâce, la lumière, la gloire elle-même.

O Juifs insensés et méchants ! entendez ce que vous dit saint Grégoire. A quoi donc vous a servi d'avoir environné d'une barrière le saint sépulcre, de l'avoir entouré de sentinelles et de gardes, et d'en avoir fermé l'entrée avec une pierre énorme ? Voulez-vous donc, en y opposant l'empreinte de vos sceaux, empêcher le corps du Seigneur d'en sortir ? En vous efforçant d'emprisonner ainsi ce corps, pensez-vous en même temps retenir prisonnière la Divinité qui lui est unie ? Ah ! la puissance de la mort, si terrible

pour tous les hommes, s'évanouit quand c'est à Dieu qu'elle s'adresse. Le tombeau ne pouvait retenir celui que l'univers ne peut renfermer.

Tout célèbre la victoire de Jésus. La nature elle-même tressaille et veut, à sa manière, orner le triomphe du Christ reprenant la vie. Le soleil, qui, dans son épouvante, avait voilé son visage à la vue des tourments de Jésus mourant sur la croix, prévenait, en ce jour d'allégresse, l'instant de son aurore et chassait, avant le temps, les ombres de la nuit. Aujourd'hui, dit saint Jérôme, le soleil se lève avant son heure, il met la nuit en fuite et rend à la nature les heures de lumière dont il l'avait privée trois jours auparavant. Ce bel astre, ce soleil, qui, dans tout l'univers, exprime le mieux la magnificence, la grandeur et la puissance du Créateur, a devancé l'aurore, pour se trouver présent à la résurrection et la faire briller de toute la richesse de ses rayons. Naguère, à son plein midi, ne voulant point regarder la mort du Christ, il avait éclipsé sa lumière ; mais il semble aujourd'hui ressusciter avec Jésus à une vie nouvelle, comme alors il parut mourir avec lui.

Ces transports de bonheur, que fait éclater le soleil, se communiquent à toutes les autres créatures. Le ciel paraît orné d'un nouvel azur et d'une lumière inconnue : l'air, embaumé de parfums inaccoutumés, semble respirer la douceur. La terre, produisant tout à coup de nouvelles fleurs, se revêt d'un manteau émaillé des couleurs les plus brillantes, et, l'emportant, par son éclat, sur les vêtements les plus riches de Salomon, elle se présente avec la parure d'une beauté rajeunie pour fêter son auteur. Toute la nature paraît ressusciter avec Jésus, comme elle avait paru vouloir mourir avec lui.

Mais, pour compléter la gloire d'un semblable triomphe, à cette joie si pure viennent se joindre la consternation profonde, l'abattement, la terreur, la confusion des ennemis de Jésus-Christ.

Au même instant où le corps glorieux du Sauveur s'élança du sépulcre, un violent tremblement de terre se fit sentir à l'entour. Eh bien ! qu'aujourd'hui la terre frémisse d'allégresse, comme elle avait tremblé d'horreur au jour de la mort d'un Dieu. Cependant, à ce tremblement de

terre, l'effroi vient glacer d'épouvante les vils satellites qui veillaient à la garde du tombeau. Au moment où la terre semblait se dérober sous leurs pieds, voici que l'ange du Seigneur vient accroître leur consternation en se montrant à leurs regards éblouis. Ses vêtements ont un éclat qui ferait pâlir la blancheur de la neige, son visage menaçant et sévère semble lancer les foudres et les feux de la vengeance. Ce messager céleste s'approche du sépulcre et lance dans les airs, à une grande distance, l'énorme pierre qui le couvrait, semblant dire, comme par mépris, à la mort : *O mort, où donc est ta victoire* ? Qui pourrait cependant exprimer la terreur des gardiens, à la vue de tous ces prodiges qui s'opèrent à la fois ? C'est la terre qui tremble, c'est le rocher qui bondit, c'est la tombe qui s'ouvre, c'est la lumière qui éblouit, c'est l'ange qui foudroie. Ils restent donc comme anéantis.

Ils se remettent enfin quelque peu de leur effroi, pour courir vers les princes des prêtres leur raconter les merveilles dont ils viennent d'être les témoins. A cette nouvelle, les princes des prêtres pâlissent, leurs cœurs sont abattus : les voilà qui donnent de l'argent aux gardes pour acheter leur silence. O scélératesse effrontée ! ô perversité profonde ! ô infernale dureté de cœur qui se révolte volontairement, obstinément, contre la vérité de Dieu ! Lorsque l'agneau divin agonisait sur l'autel de la croix, dans un océan de douleur, vous veniez insulter à son agonie en lui disant : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui !* Il ne convenait pas alors à la majesté, à l'indépendance du Dieu suprême de répondre par ce miracle à l'insolent défi de ces vils persécuteurs. Il ne convenait pas au grand prêtre du Seigneur d'interrompre, sur l'injonction d'une poignée de scélérats, le sacrifice qu'il offrait pour le genre humain. Il ne convenait pas au Rédempteur du monde de descendre vivant de cette croix où il était volontairement monté pour y donner sa vie en sacrifice. Alors il n'oppose à la scélératesse des Juifs qu'une patience toute divine, il ne répond à leurs atroces blasphèmes que par des paroles de douceur et de pardon. Mais aussitôt que l'œuvre de son infinie charité est accomplie, alors celui qui n'avait point voulu descendre de la croix

s'élance du sépulcre, celui qui, vivant, n'avait pas voulu se préserver de la mort, se débarrasse de cette mort au moment où il semble vaincu par elle, et dans ce prodige, que ne peut nier la rage des Juifs, il réduit au silence leur incrédulité.

Voilà donc celui que ses ennemis appelaient un séducteur impuissant, le voilà qui se montre le Tout-Puissant lui-même ! Après avoir étonné les Juifs par tous les miracles de sa vie, il les consterne, il les humilie, il les fait trembler par le miracle de sa mort. Mais voici qui est plus surprenant encore : lorsqu'il a quitté la vie, lorsqu'il ne semble plus être qu'un cadavre, il devient plus grand, plus puissant qu'avant sa mort, il surprend, il épouvante, il met à bout ces mêmes ennemis.

O sagesse ! ô puissance du Rédempteur ! ô gloire immense, unique de sa résurrection ! O Jésus vainqueur de la mort ! donnez-nous une part dans votre victoire et sur la terre et dans les cieux. Ainsi-soit-il !

MÊME DIMANCHE

(Voir les volumes des fêtes de l'année.)

DIMANCHE DE QUASIMODO

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. XX, v. 19-31.)

En ce temps-là, lorsque fut venu le soir de ce même jour, premier de la semaine, et que les portes du lieu où les disciples se trouvaient assemblés, étaient fermées, de peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : Paix à vous ! Et lorsqu'il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc à la vue du Seigneur. Et il leur dit de nouveau : Paix avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. Lorsqu'il eut dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Or, Thomas, appelé Didyme, un des douze, n'était pas avec eux quand vint Jésus. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui répondit : Si je ne vois dans ses mains le trou des clous, et que je n'enfonce mon doigt à la place des clous, et que je ne mette ma main dans son côté, je ne croirai point. Et huit jours après, ses disciples étaient encore enfermés, et Thomas avec eux. Jésus vint les portes fermées, et il se tint au milieu d'eux, et leur dit : Paix à vous ! Puis il dit à Thomas : Mets ton doigt là, vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! Jésus a fait encore en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin que, croyant, vous ayez la vie en son nom.

HOMÉLIE

Deux apparitions de Notre-Seigneur Jésus-Christ après sa mort.

AR LE CARDINAL DE L LUZERNE.

Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenaient rassem-

blés étant fermées, à cause de la crainte des Juifs, Jésus vint et paraissant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous.

Ce jour était celui où Jésus-Christ, par sa glorieuse résurrection, avait consommé le grand mystère de notre rédemption, brisé les barrières de l'empire de la mort, et ouvert les portes de l'immortalité. Déjà, dans le cours de cette journée, il s'était montré plusieurs fois à Madeleine, aux autres saintes femmes, à saint Pierre, à deux disciples, sur le chemin d'Emmaüs ; mais ses apôtres consternés de sa mort, tremblant que la fureur qui s'était acharnée sur leur maître ne s'étendît jusque sur eux, refusaient d'ajouter foi aux rapports qu'on leur en avait faits. Il était difficile que ces diverses relations, venant de différents côtés, ne fissent quelque impression sur leur esprit ; mais la prévention qui les possédait, et la terreur qui les glaçait, éloignaient de leur esprit la conviction. Ils désiraient de croire, mais ils ne l'osaient pas ; ils espéraient sans doute un peu, mais ils craignaient beaucoup davantage, quand tout d'un coup ils le virent paraître au milieu d'eux, sans que les portes du lieu où ils étaient se fussent ouvertes : et ils reconnurent au même moment, et le Maître chéri dont ils déploraient la perte, et sa puissance suprême à laquelle rien dans la nature ne résistait.

Jésus-Christ, en les abordant, leur souhaite la paix ; il répète plusieurs fois ce salut. Ce n'est pas sans raison qu'il y insiste ; son motif est évidemment qu'ils y fassent une attention particulière ; entrons dans son intention ; car ce qu'il dit à ses apôtres, il nous l'adresse également ; c'est à nous comme à eux qu'il apporte la paix.

Partout, dans le monde, on parle de paix ; partout on la désire, et nulle part elle n'existe. Les nations sont continuellement en guerre, les sociétés sans cesse en querelle ; dans le fond des cœurs sont les agitations les plus violentes ; et elles sont les funestes principes de toutes les autres. C'est que la paix est l'ouvrage de la justice (1), et que réciproquement les fruits de la justice se sèment dans la paix (2).

(1) Erit opus justitiæ pax. *Isa.*, XXXII, 17.
(2) Fructus autem justitiæ in pace seminatur. *Jac.*, III, 18.

La vertu engendre la paix, qui à son tour maintient la vertu, tandis qu'au contraire le vice attise les divisions, qui elles-mêmes fomentent les vices. Dieu a voulu que nous dussions à sa religion, non-seulement la paix essentielle, inaltérable, éternelle, à laquelle elle nous conduit, mais encore toute la mesure de paix dont nous pouvons jouir dans cette vie ; il a voulu que le juste trouvât dans le calme que possède son âme, un avant-goût de celui auquel il est destiné. L'infidélité ne peut donner ni paix extérieure ; elle est troublée par les querelles; ni paix intérieure ; elle est altérée par les remords; au contraire l'attachement à la loi procure toute espèce de paix (1).

Paix avec Dieu ; c'est la première et la plus importante. A quelle terrible guerre le péché livre l'homme ! quel redoutable ennemi il lui suscite ! C'est un Dieu irrité, le poursuivant de toute sa colère, et préparant contre lui ses épouvantables vengeances. La vertu, au contraire, donne l'ami le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux. Vous serez mes amis, dit Jésus-Christ, si vous faites ce que je vous commande (2). Et qui peut altérer cette union de l'âme avec son Dieu ? de l'âme, qui n'a avec son Dieu qu'une seule volonté ; qui reçoit de sa main la prospérité avec reconnaissance, l'adversité avec résignation, qui l'honore de ses biens avec profusion, et les lui sacrifie sans murmure ; qui lui rapporte sa gloire, et lui offre ses humiliations; qui, au sein de la joie, met en lui ses délices, et au milieu des souffrances, s'en réjouit encore par l'idée de lui ressembler et de lui plaire. L'amitié de Dieu est le plus solide comme le plus précieux de tous les biens ; tous les autres passeront, celui-là seul n'aura pas de terme : il nous survivra même, et après avoir été dans les traverses de la terre le soutien, la consolation, le bonheur de la vertu, il deviendra dans le séjour céleste son immense et éternelle récompense.

Paix avec le prochain. D'où viennent, dit saint Jacques, les guerres et les divisions parmi vous ? N'est-ce pas des passions qui fermentent au dedans de vous (3) ? Tout dans

(1) Pax multa diligentibus legem tuam. *Psalm.*, CXVIII, 165.

(2) Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. *Joan.*, XV, 14.

(3) Unde bella et lites in vobis? nonne hinc : ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris? *Jac.*, IV, 1.

le vice est un sujet de divisions ; et le désir d'acquérir, et la crainte de perdre ; et l'envie du bien d'autrui, et la jalousie du sien propre ; et le plaisir que l'on goûte avec transport, et le chagrin que l'on ressent avec amertume ; et l'élévation qui enfle, et l'abaissement qui humilie. Les biens de la terre, trop bornés, ne peuvent pas être possédés par tous les hommes : et cependant tous y prétendent, tous se les disputent, tous se les arrachent. Il n'y a qu'un bien assez vaste pour appartenir à tout le genre humain ; dont tout le monde puisse jouir sans faire tort à personne, et qui, loin d'être un sujet de division, soit un lien de concorde. Comment serait altérée l'union du chrétien avec ses frères ? Il n'ambitionne rien pour lui-même, qu'il ne désire également pour eux ; il rend beaucoup, et n'exige rien; ne manque à personne, et ne se formalise d'aucun manquement ; ne médit de qui qui se soit, et ne s'aigrit point de la médisance ; ne nuit jamais, et pardonne toujours : aucune offense ne part de lui, et aucune ne l'atteint. Quelle prise peut avoir la discorde sur une âme de cette trempe ? Jours heureux, dont le christianisme naissant a donné le spectacle au monde, où la société entière des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme ! Que ne peuvent-ils revenir parmi nous ! La terre rendue le séjour de la paix, deviendrait l'image du ciel.

Enfin, paix avec soi-même ; et celle-là consiste dans la double soumission des passions à la raison, et de la raison à la loi divine. Peut-il exister du calme dans une âme que la colère emporte, que l'avarice tourmente, que l'orgueil enfle, que l'envie déchire, que la luxure agite ? Ce serait chercher la tranquillité au sein d'un volcan en effervescence. Quoi que l'on accorde aux passions, on ne peut en obtenir la paix. Vous vous flattez de les modérer ; vous espérez que votre raison saura les tenir dans une mesure de sagesse, où elle puisse à la fois les satisfaire et les régler ; leur permettre ce qui est agréable, leur refuser ce qui est nuisible. C'est leur malheureuse séduction qui vous fait tenir ce langage. Consultez seulement votre propre expérience. Quand une passion vous a-t-elle dit : C'est assez ? Quand a-t-elle manqué de s'autoriser de ce que vous lui avez cédé pour exiger de vous davantage? Vous vous rendez facilement

le maître d'un ruisseau encore à sa source ; laissez-le devenir un torrent, il entraînera toutes les digues que vous voudrez opposer à ses ravages. Plus les passions ont pris d'essor, plus il devient difficile de les arrêter. La raison n'a plus assez de force pour retenir ces terribles ressorts, quand elle les a laissés se détendre : c'est donc à les empêcher de se lâcher qu'elle doit employer ses efforts. Il n'y a pas pour elle de milieu ; il faut, ou qu'elle les comprime fortement, ou qu'elle en soit emportée ; qu'elle les subjugue, ou qu'elle leur obéisse ; qu'elle soit leur souveraine ou leur esclave. Mais où la raison trouvera-t-elle des armes assez puissantes pour soumettre des ennemis aussi dangereux, qui, en la combattant, lui plaisent ; qui l'attaquent à la fois par leurs efforts et par leur séduction, et contre qui il lui faut se défendre non-seulement d'eux, mais d'elle-même ? La religion seule peut lui communiquer cette force ; par ses préceptes, elle lui montre les moyens de dompter les passions ; par ses grâces, elle les lui donne. Si ma raison est parfaitement soumise à la loi divine, mes passions lui seront pleinement assujetties ; si je fais constamment la volonté de Dieu, elles feront toujours la mienne : quand j'obéis à Dieu, elles m'obéissent ; et en m'asservissant à ce Maître suprême, je deviens le maître de moi-même. Ainsi, toute puissance subalterne tire de sa soumission à l'autorité supérieure le droit de se faire obéir de ses inférieurs. Rompez la subordination du lieutenant à son chef, quelle obéissance trouvera-t-il dans ses soldats ? Otez de même la soumission de la raison à la loi de Dieu, il ne lui reste plus aucun frein à donner aux passions.

Leur ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Il leur dit encore une fois : La paix soit avec vous.

Saint Luc, rapportant le même fait, y ajoute quelques circonstances intéressantes. Les apôtres furent d'abord troublés et effrayés, et ils croyaient voir un esprit ; mais le divin Sauveur leur reprochant avec bonté leur trouble et les pensées qui les occupaient, leur montra ses pieds et ses mains, enleur disant qu'un esprit n'a pas comme lui une chair et des os. Les voyant encore partagés entre le doute,

l'admiration et la joie, il leur demanda à manger ; et après qu'il eut mangé en leur présence, il leur rappela ce qu'il leur avait dit sur l'accomplissement des prophéties en sa personne, et sur la nécessité de sa mort et de sa résurrection, et il leur ouvrit l'esprit sur l'intelligence des Écritures (1).

Ce récit donne lieu à deux observations, relatives, l'une aux apôtres, l'autre à Jésus-Christ. Nous voyons dans les apôtres une grande lenteur à croire la résurrection de leur Maître, une peine extrême à se rendre aux preuves qui leur en sont données. En vain, différents témoins dont ils connaissent la sincérité, viennent de divers côtés la leur rapporter. Au moment même où ils voient leur divin Maître, ils ne peuvent encore croire que ce soit lui ; leur première pensée est qu'ils voient un fantôme. Il est bien étonnant que tout ce que Jésus-Christ avait répété à plusieurs reprises, dans le cours de sa vie mortelle, sur sa future résurrection, ne se retrace pas à leur esprit, aux premiers avis qu'on leur en donne. Ses ennemis s'en étaient bien souvenus pour y mettre obstacle, et pour environner de gardes son tombeau : ses disciples ne se le rappellent pas quand il s'agit d'y croire. La Providence a permis cette lenteur de la foi des apôtres, pour fortifier la nôtre : elle a voulu qu'ils fissent toutes les difficultés sur la résurrection, afin que nous n'en eussions plus à faire. Plus ils ont hésité à croire ce prodige, moins nous devons hésiter à le croire sur leur témoignage. On ne peut taxer de préoccupations, accuser de précipitation des témoins qui ont eu tant de peine à se convaincre : leur longue incertitude est un garant de

(1) Conturbati vero, et conterriti, existimabant se spiritum videre. Et dixit eis : Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra ? Videte manus meas et pedes, quia ego ipse sum : palpate, et videte : quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere. Et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes. Adhuc autem illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio, dixit : Habetis hic aliquid quod manducetur ? At illi partem obtulerunt ei piscis assi, et favum mellis. Et cum mancudasset coram eis, sumens reliquias dedit eis. Et dixit ad eos : Hæc sunt verba, quæ locutus sum ad vos, cum essem vobiscum, quoniam necesse est omnia impleri, quæ scripta sunt in lege Moysi, et prophetis, et psalmis de me. Tunc illis aperuit sensum ut intelligerent scripturas. Et dixit eis : Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati, et resurgere a mortuis tertia die. *Luc*, XXVI, 37-46.

leur circonspection ; et il leur a fallu des preuves bien sensibles, bien multipliées, pour être enfin amenés à une conviction dont ils avaient été si longtemps et si fortement éloignés.

Considérons d'un autre côté la bonté avec laquelle le Sauveur compatit à la faiblesse de ses apôtres. Voulant que sa résurrection fût, et pour eux, et pour tout le genre humain, jusqu'à la consommation du siècle, le fondement de la foi, il la munit de toutes les preuves : il se montre à eux, il leur parle, il veut qu'ils le touchent, qu'ils portent leurs mains sur les traces de ses plaies ; il frappe tous leurs sens, afin qu'il ne puisse leur rester aucun doute. Les apôtres pourront porter aux nations qu'ils instruiront, et faire passer à toute la suite des générations cette grande parole : Ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos yeux ont vu et considéré, ce que nos mains ont palpé, c'est ce que nous vous annonçons, ce que nous attestons (1). Jésus-Christ ne se borne pas à ces preuves visibles de sa résurrection ; il la lie à tous les oracles qui l'avaient annoncée : il rappelle aux apôtres tout ce qu'il leur en avait dit lui-même plusieurs fois ; et ouvrant leur esprit jusque-là fermé à la vérité, il y fait pénétrer l'intelligence des saintes Écritures, dont il était l'objet et le terme.

Après ces paroles, il souffla sur eux, et il leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Jésus-Christ confère ici à ses apôtres un nouveau pouvoir. Observons, à cette occasion, qu'il ne les éleva pas tout d'un coup au point de puissance auquel ils se trouvèrent portés à son ascension, et qu'ils exercèrent après lui sur la terre : il les fit passer par différents degrés comme pour les éprouver, et pour leur montrer, par leur propre exemple, les diverses gradations par lesquelles les ministres de son Église doivent dans la suite des temps être conduits jusqu'au faîte du ministère pastoral. Il avait commencé, immé-

(1) Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... et testamur, et annuntiamus vobis. *I Joan.*, I, 1 et 2.

diatement après leur vocation, par les envoyer annoncer sa venue, seulement aux brebis égarées de la maison d'Israël. Dans sa dernière cène, instituant son sacrifice, il les avait revêtus du sacerdoce destiné à l'offrir : ici, il leur fait faire encore un pas dans son saint ministère ; au caractère qu'il leur avait conféré, il attache la puissance de remettre les péchés. Les interprètes conviennent que saint Thomas, quoique absent, y participait comme les autres, parce qu'il avait reçu avec eux l'ordre de prêtrise. Il faut aussi se garder de confondre ce pouvoir que Jésus-Christ donne à ses apôtres le soir de sa résurrection, avec celui dont il les investira, lorsqu'au moment de remonter dans les cieux, il les enverra prêcher son Évangile à toutes les nations, leur promettra son assistance continuée pendant tous les siècles, les établira après lui les chefs de son Église, et instituera dans leurs personnes la dignité et l'autorité épiscopales.

Les paroles que Jésus-Christ adresse ici à ses apôtres, sont le commencement et le principe de tout ce qui s'est fait depuis l'origine des siècles chrétiens, et de tout ce qui se fera jusqu'à leur consommation, relativement à l'absolution des pécheurs. Tous les péchés remis dans l'Église l'ont été ou le seront par l'efficacité de cette parole. C'est dans cette mission donnée par Jésus-Christ à ses apôtres, transmise par eux aux évêques, leurs légitimes successeurs, communiquée par les évêques aux prêtres, qu'est renfermé le pouvoir de réconcilier avec Dieu. Hors de là, toute absolution est d'abord nulle et invalide, et ensuite criminelle : elle laisse subsister tous les péchés, et elle y ajoute encore, et dans celui qui la reçoit, et dans celui qui la donne, le crime de la profanation. Les hérétiques des quinzième et seizième siècles avaient prétendu étendre à tous les fidèles vertueux, le pouvoir de remettre les péchés : leurs erreurs, condamnées aussitôt qu'elles s'étaient produites, ont été solennellement anathématisées par le dernier concile général. Quelques novateurs de ce siècle ont osé soutenir que tout prêtre, en vertu de son ordination, a le pouvoir de répandre sur les pénitents la grâce de la rémission : cette pernicieuse doctrine avait été pareillement condamnée par le concile de Trente, qui a prononcé la nullité de toute absolution ac-

cordée par un prêtre au fidèle sur lequel il n'a pas une juridiction ordinaire ou déléguée. Le caractère sacerdotal est nécessaire pour exercer le ministère de la pénitence, mais il n'est pas suffisant ; l'ordination rend susceptible de la juridiction indispensable, mais ne la confère pas : le prêtre n'a le droit de s'asseoir sur le sacré tribunal, et d'y prononcer les jugements du Seigneur, que sur les sujets qui lui sont assignés, ou par le titre qui l'a rendu pasteur des âmes, ou par la délégation spéciale que lui donne son évêque. Dans nos jours malheureux, le schisme est encore venu porter de nouvelles atteintes aux principes catholiques. A la source pure qui jaillit du trône de Dieu pour l'ablution du pécheur, il a essayé de mêler ses eaux fangeuses, qui souillent de plus en plus ceux qui ont l'imprudence de s'y laver. Des évêques intrus, des pasteurs schismatiques, lâchés comme des loups dévorants dans la bergerie du Seigneur, sont venus, sans autre mission que celle qu'ils tiennent d'une puissance temporelle, exercer ce ministère qui ne peut émaner que de Jésus-Christ, qui ne peut être reçu que de ceux à qui il en a confié le dépôt.

Pécheurs que la grâce rappelle, ne rendez pas inutiles ses saintes inspirations, en portant le fardeau de vos péchés à ces ministres prévaricateurs, incapables de vous en décharger ; n'allez pas chercher des remèdes où vous ne trouveriez que des poisons mortels. Et vous, qu'une ignorance coupable, que la séduction, que la faiblesse ont conduits aux pieds de ces prêtres sans pouvoir, de ces pasteurs sans mission, de ces juges sans juridiction, vous n'avez pas pu recevoir d'eux un pardon qu'ils n'avaient pas droit de vous donner : les paroles sacrées, dans leur bouche impuissante, n'ont été qu'un vain son sans vertu ; l'absolution qu'ils ont prononcée sur vous, en vous laissant souillés de tous vos péchés, y a encore ajouté les nouveaux péchés de la participation au schisme, et de la profanation du sacrement. Brebis égarées sur les pas de ces coupables mercenaires, retournez, ah ! retournez avec empressement à ce bercail sacré, dont vous faisiez partie avant que leurs funestes suggestions vous en éloignassent : écoutez la voix de vos légitimes, de vos bons pasteurs qui vous rappellent, qui courent après vous dans les déserts où vous vous êtes perdues ; re-

venez dans leurs bras qu'ils vous tendent pour vous reporter à la bergerie que vous avez abandonnée ; revenez déposer dans leur sein paternel, ces péchés dont vous n'avez pas cessé de porter la malheureuse souillure ; revenez recevoir de leurs mains, qui seules peuvent vous la donner, la grâce précieuse de la réconciliation ; revenez consoler, par votre heureux retour, l'Église, que votre déplorable éloignement avait plongée dans la tristesse : et, relevées désormais de vos chutes, instruites par vos erreurs, fortifiées de vos saintes résolutions, marchez avec une inébranlable fidélité dans les voies où vous aurez eu le bonheur de rentrer.

Or, Thomas, appelé Didyme, *l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture des clous, et si je ne porte pas mon doigt dans cette ouverture, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes fermées, se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous! Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et voyez mes mains ; approchez votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez point incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu !*

Il semble que les témoignages de tous les apôtres, témoignages si graves, si multipliés, si positifs, si circonstanciés ; témoignages appuyés sur les prophéties, conformes aux promesses reitérées de Jésus-Christ, eussent dû vaincre l'incrédulité de saint Thomas, et fixer sa foi chancelante. Comment se fait-il donc que de si puissants motifs ne le persuadent pas, et que son esprit opiniâtre résiste à l'évidence qui le presse ? C'est pour nous que la Providence a permis cette obstination de l'un des apôtres, c'est pour prévenir notre incrédulité qu'elle a laissé agir la sienne. Incrédules, nous vous entendons souvent répéter que vous ne pouvez pas croire le prodige de la résurrection, parce que vous ne le voyez pas, et que pour y ajouter foi, vous voudriez en avoir été les témoins. Ce que vous dites aujourd'hui, un autre l'avait dit dans le temps, et il a été convaincu. L'incrédulité a été forcée dans le dernier retran-

chement où vous la retirez. Est-il donc nécessaire pour rendre un fait croyable, qu'il se renouvelle dans toute la durée des siècles ? Dieu doit-il des apparitions nouvelles à tous ceux qui en désirent ? Est-il de sa sagesse de multiplier les preuves à proportion de ce que les hommes sont incrédules, et de ce qu'ils méprisent celles qu'il a données ? Jésus-Christ avait refusé aux pharisiens envieux les miracles qu'ils lui demandaient ; il avait dédaigné de satisfaire la vaine curiosité qu'Hérode lui témoignait d'en voir quelques-uns ; il n'avait pas voulu, comme ses ennemis le lui proposaient, descendre de la croix où ils l'avaient attaché. Ici, la différence des motifs lui fait tenir une conduite différente : il condescend avec indulgence aux demandes d'un disciple coupable, il est vrai, mais non pas corrompu ; résistant à la vérité, mais souhaitant de la connaître ; se refusant aux preuves de la résurrection, mais la désirant ardemment, et empêché de la croire par l'excès même de son désir, et par la crainte qu'elle ne fût pas réelle. Si nous avons le malheur d'éprouver, comme saint Thomas, des doutes et des difficultés, ayons la même pureté d'intention que lui ; désirons comme lui la vérité, et elle se montrera à nous ; demandons à Dieu de nous la faire connaître, et il nous la manifestera, non plus, il est vrai, par des apparitions sensibles, mais par l'opération invisible de sa grâce. La vérité sera la première récompense de notre empressement à la chercher ; mais par une juste réciprocité, l'erreur est, et doit-être la première punition de quiconque la recherche. Ceux qui étudient la religion, non dans la disposition de s'instruire, mais avec le parti pris de la trouver fausse ; non pour la combattre, non pour juger du mérite de ses preuves, mais pour découvrir des difficultés qui les dispensent de s'y rendre ; non pour examiner avec sincérité quels doivent être, et l'objet de leur croyance, et la règle de leur conduite, mais pour justifier leur incrédulité, et pour autoriser leurs passions ; de tels hommes méritent-ils de parvenir à la connaissance du vrai ? Disons plus : à parler même humainement, le peuvent-ils ? Trouve-t-on ce que l'on ne cherche pas de bonne foi, ce que dans le fond de son cœur on désire de ne pas trouver ?

Considérons au contraire celui qui, dans la simplicité de son âme, et avec la candeur de la bonne foi, a cherché à se délivrer de ses incertitudes. Le doute de saint Thomas fut trop long, trop obstiné ; mais aussitôt que Jésus-Christ a daigné l'en retirer, avec quelle gloire il en ressort ! Il semble n'avoir fait une faute que pour avoir occasion de la réparer avec éclat ! et sa foi paraît avoir été comprimée pendant un temps, pour se déployer ensuite avec plus d'énergie. Tous les sentiments dont son cœur est inondé au même moment, la foi, la confusion, la joie, l'amour, ne lui permettent qu'un mot : mais que ce mot est vif et animé ! Il est l'expression d'une âme profondément pénétrée ; il renferme en même temps la confession la plus claire, la plus précise, la plus forte de la divinité de Jésus-Christ. Cette seule parole a suffi dans tous les temps pour confondre les hérésies qui ont osé nier ce dogme sacré. La résurrection de Jésus-Christ, par elle-même, ne prouvait pas directement que Jésus-Christ fût Dieu ; elle montrait seulement qu'il était l'envoyé de Dieu : mais la déclaration de saint Thomas forme une preuve sans réplique. D'abord elle fait voir quelle était la doctrine de apôtres, qui ne pouvaient l'avoir reçue que de leur Maître ; ensuite elle établit positivement ce que ce divin Sauveur veut que nous en croyions. Jésus-Christ ressuscité permet qu'on lui donne le titre de Dieu ; il l'est donc ; il ne recevrait pas cette qualité, si elle ne lui appartenait point. Sa résurrection rend croyable l'exclamation de saint Thomas ; et l'exclamation de saint Thomas manifeste le mystère de la résurrection ; l'un donne à notre foi un motif ; l'autre nous en fait voir l'objet.

Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !

Jésus-Christ fait sentir à saint Thomas la faute qu'il a commise en refusant de croire sa résurrection, sur les preuves si certaines, sur les témoignages si multipliés et si respectables qui l'attestaient. Et le même reproche tombe sur ceux qui, ne se contentant pas, ou feignant de n'être pas satisfaits de toutes les preuves morales, qui portent jusqu'à l'évidence la vérité de la résurrection, exigent encore des preuves physiques, et prétendent qu'il leur est impossible de croire sans avoir vu. Et combien de choses ces mêmes

hommes ne croient-ils pas avec une ferme assurance, sans cependant en avoir jamais été témoins? Qu'ils jettent les yeux sur la société humaine ; ils verront qu'elle roule tout entière sur ce principe, et que détruire l'autorité de la certitude morale, c'est briser tous les ressorts qui font mouvoir les sociétés. C'est la certitude morale qui dicte aux nations leurs lois, qui y fait prononcer les arrêts, qui les unit par les traités, qui les vivifie par le commerce, qui les éclaire par les sciences. Qu'ils se considèrent eux-mêmes : ils verront la certitude morale être encore la mesure de leurs jugements, le principe de leurs actions, la règle de leur conduite Comment peuvent-ils trouver insuffisant dans l'ordre de la religion, le motif ordinaire, le motif constant qui dirige toute leur vie, soit publique, soit privée ? Ils prétendent que des preuves physiques les rendraient plus assurés. Ils confondent deux choses essentiellement distinctes : la conviction d'une vérité et l'impression qu'elle produit. La présence des objets frappe plus vivement l'âme que les témoignages extérieurs, mais ne la persuade pas toujours plus puissamment. Je suis aussi certain que je puisse l'être de l'existence de la ville de Rome, que je n'ai jamais vue. Si je m'y trouvais transporté, je serais bien plus frappé de ses merveilles, que je ne le suis d'après des relations ; mais je ne serais pas plus assuré qu'elle existe. Il y a donc des vérités que des motifs de l'ordre moral portent à un degré de certitude égal à celui que donnent les preuves physiques ; et la question consiste à savoir si les motifs de croire à la résurrection sont de ce genre. Les incrédules demandent des preuves physiques et sensibles d'un événement passé il y a dix-huit siècles. Ils ne les demandent que parce qu'ils savent qu'elles ne leur seront pas accordées. Si la Providence daignait se prêter à leurs désirs, et offrir à leurs regards Jésus-Christ ressuscité, ils trouveraient que les preuves physiques ne suffisent plus ; ils exigeraient des démonstrations rigoureuses et de l'ordre métaphysique, semblables à celles des vérités géométriques. Et si l'indulgence divine poussait la condescendance jusqu'à leur en présenter de ce genre, ils se plaindraient alors, et avec plus de fondement, peut-être, de ce que les preuves de la religion ne se-

raient pas à la portée de tous les esprits, et de ce que le vulgaire serait hors d'état de les comprendre.

N'ayons pas la téméraire présomption de prescrire à Dieu les motifs d'après lesquels nous voudrons bien le croire. Ceux qui dirigent continuellement notre vie sont-ils donc devenus insuffisants ? Rendons grâces au contraire à sa bonté suprême, de ce que, nous donnant une religion à croire, elle en fonde la crédibilité sur le genre de motifs qui nous décide le plus communément, et auquel nous sommes accoutumés de déférer : rendons-lui grâces de ce que les preuves dont elle environne sa religion, sont de nature à être saisies par tous les hommes, et à convaincre l'esprit le plus grossier comme le génie le plus profond : rendons-lui grâces de ce qu'en nous faisant de la foi un devoir, elle nous en fait un mérite, et de ce qu'elle daigne récompenser en nous une croyance qu'elle a motivée par des preuves aussi claires et aussi puissantes. *Bienheureux*, dit le Sauveur, *ceux qui n'ont point vu et qui ont cru !* Nous n'avons donc rien à cet égard à envier aux apôtres. Si nous sommes séparés de la résurrection par un intervalle de dix-huit cents ans, ce long intervalle, loin d'affaiblir la crédibilité de l'événement, a été employé à en confirmer la certitude. Tout ce qui a existé pendant ce long temps d'hommes pleins de raison, de lumières, quelquefois de génie ; doués et de la sagesse qui ne se laisse pas surprendre, et de la candeur qui ne trompe jamais, a connu, examiné et cru le fait décisif de la résurrection. Incrédules, il vous faut prétendre que cette multitude d'hommes, si différents de temps, de lieux, d'âges, de caractères, d'humeurs, d'inclinations, d'éducation, de principes, de préjugés, d'intérêts, de passions, ont été uniformément des dupes ou des imposteurs, se sont laissé grossièrement abuser, ou se sont accordés pour entraîner dans l'erreur, sans avantage pour eux, toutes les races suivantes. Ma croyance, déjà établie sur tant de preuves, est encore fortifiée par ce nombre prodigieux de garants : elle se repose avec une tranquillité plus entière sur la foi de tant de persuasions. Le dogme de la résurrection, en traversant cette longue suite de siècles, s'attache successivement et entraîne après lui les suffrages de toutes les générations. C'est dans cet état qu'ils parviennent jusqu'à nous ; il se présente à notre

siècle, environné de cet immense et pompeux cortége d'hommages, que lui ont rendus tous les temps et tous les pays. Et notre siècle audacieux ose lui refuser le sien ! Que dis-je, notre siècle ! Ah ? ne faisons pas cette injure à toute la génération dont nous faisons partie ; ce n'est qu'une poignée d'hommes indociles et intéressés à l'être par leurs passions, qui ont la témérité d'insulter à ce qui fut l'objet des respects de tous leurs ancêtres, et d'opposer leurs doutes, ou réels ou factices, à la conviction de tout ce qui a existé depuis dix-sept cents ans.

Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres prodiges qui ne sont pas écrits dans ce livre : mais ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu ; et qu'en le croyant, vous ayez la vie en son nom.

Toutes les apparitions de Jésus-Christ, après sa résurrection, n'ont pas été décrites dans les évangiles. L'apôtre saint Paul parle de plusieurs apparitions dont les évangélistes ne font pas mention, et spécialement d'une où il se montra à plus de cinq cents d'entre les frères, dont un grand nombre vivaient encore au moment où il parlait, et dont quelques-uns étaient déjà morts (1). Saint Luc nous apprend qu'après sa passion Jésus-Chrit se montra vivant à ses apôtres dans beaucoup d'occasions, leur apparaissant pendant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu (2). Ce royaume de Dieu était son Église, dont pendant ce temps il leur traça la discipline, le gouvernement et les lois. Il était utile que Jésus-Christ se montrât souvent à ses apôtres, afin de leur donner des instructions qui allaient leur devenir nécessaires pour le régime et le maintien de l'Église, dont ils devaient être chargés ; mais l'Esprit-Saint n'a pas jugé à propos de nous faire connaître ces détails dont nous n'avons pas besoin. Nous connaissons les

(1) Et quia visus est Cephæ, et post hoc undecim. Deinde visus est plus quam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc ; quidam autem dormierunt. Deinde visus est Jacobo, deinde apostolis omnibus *I Cor.*, XV. 5. 6 et 7.

(2) Quibus (apostolis) et præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei. *Act.*, I. 3

ordres de Jésus-Christ, par leur exécution ; et la pratique constante de l'Église nous montre ce qu'avait réglé sur elle son divin fondateur. Ce que l'Évangile nous apprend des diverses apparitions de notre divin Maître suffit pour établir notre foi. C'est pour ce motif, et il nous les déclare par l'organe de saint Jean, qu'ont été écrites les choses qui nous ont été transmises. Entrons donc dans ses vues avec un esprit de confiance et de soumission ; méditons ce qu'il nous a révélé ; fortifions-en notre croyance, nourrissons-en notre piété ; et méritons par notre foi, soutenue des œuvres dont elle est le principe, la récompense qu'il nous promet ici, d'avoir la vie au nom de celui en qui nous aurons cru.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la fausseté de la paix que promet le monde

PAR LE R. P. VENTURA

Pax vobis !
Que la paix soit avec vous ! *Saint Jean*, XX, 19.

Dans l'Évangile de ce jour, mes Frères, le divin Sauveur répète trois fois ce souhait aux disciples assemblés — Que la paix soit avec vous !

Sans la paix, point de bonheur. — Lorsque les nations n'ont pas entre elles la paix, on voit surgir, du sein de la guerre, du sang et des ruines. — Lorsque l'homme n'est pas en paix avec son semblable, la haine, les jalousies, enfantent une foule de malheurs qui font de la vie un véritable enfer. Lorsque l'homme n'est pas en paix, en harmonie avec son Dieu, lorsqu'il brise, par le péché, les liens qui le rattachent à son Créateur, je ne sais quelle inquiétude le tourmente, et le remords est toujours là, pour venger le ciel de l'oubli et de l'indifférence de l'homme. Dieu a placé la paix et l'harmonie dans le monde matériel. il veut aussi qu'elles règnent dans le monde moral. — et c'est pourquoi il répète par trois fois aux disciples : Que la paix soit avec vous !

Interrogez la nature ; élevez vos regards au ciel ; vous verrez partout la paix, l'harmonie, le plus admirable concert. Au firmament, la main puissante du Créateur semble avoir semé les astres, comme le hasard répand la poussière dans nos champs : et toutefois, mes Frères, il n'est pas un de ces globes immenses qui ne décrive un orbite précis, inflexible ; pas un ne dévie de la course que lui a tracée le doigt de Dieu : nulle collision, nulle rencontre heurtée, nulle discorde dans ce concert qui ne cesse ni le jour, ni la nuit : *Concentum cœli dormire quis faciet ?*

Cependant, mes Frères, il est une créature qui trouble ce bel ordre ; cet être, c'est l'homme. Il cherche la paix, il demande la paix et le repos, il appelle la paix et le bonheur ; et il ne trouve que guerre et que combats : *Militia est vita hominis super terram.* Guerre contre la nature, contre la terrre ingrate et rebelle, qui ne consent à nous laisser vivre qu'au prix de nos sueurs ; guerre contre nos frères, dont les intérêts sont la limite des nôtres, dont l'envie et la haine quelquefois nous poursuivent ; guerre contre nous-mêmes, qui trouvons en nous deux hommes, l'un raisonnable et droit, l'autre mauvais et déraisonnable : le devoir et la passion, l'esprit et la chair, le corps et l'âme se livrent au dedans de nous-mêmes de cruels assauts ; et cette lutte avec nous-mêmes, avec les autres hommes, avec le monde entier, ne doit finir qu'avec cette vie : *Militia est vita hominis super terram.*

Où trouver donc le bonheur et la paix ? Vous le savez, mes Frères, deux puissances se disputent le privilége de cette paix si désirable. D'un côté, Jésus-Christ vous présente une paix qui est à lui, que nul autre que lui-même ne peut donner ; de l'autre, la foule des hommes, ce que nous appelons le monde, vous promet aussi la paix et la félicité. Jésus-Christ vous avertit que cette paix, ineffable déjà sur la terre, n'atteindra toutefois sa plénitude qu'au ciel ; le monde et ses maximes vous invitent à jouir du présent, parce que, d'après lui, tout finit au tombeau. Voilà, mes Frères, les deux partis entre lesquels il vous faut choisir : la paix de Dieu ou la paix du monde. Nous allons examiner quelle est la paix que promet le monde ; voyons si elle est véritable, si elle est solide ; mais, auparavant, implorons les lumières de

l'Esprit-Saint, par l'intercession de cette Vierge qui a méprisé les grandeurs de ce monde et qui, maintenant, est la Reine du ciel : *Regina cœli*, etc.

La paix que promet le monde, malgré ses appas, se fait connaître à trois caractères bien tristes et qui doivent nous faire concevoir, pour les mondains, une compassion profonde :

La paix que promet le monde est exclusive, égoïste; fausse et trompeuse ; coupable et dangereuse.

Que la paix des mondains soit exclusive, égoïste, c'est, mes Frères, une vérité aussi certaine qu'affligeante. L'intérêt particulier, l'intérêt aux dépens de tous, l'intérêt à tout prix et par tous les moyens, voilà le grand mobile de la société. Voulez-vous savoir à quelle maxime se réduit toute la morale des mondains ? Un sophiste célèbre vous l'apprend en un mot : voici le principe qu'il substitue à toute la morale chrétienne : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui.* O homme ! vous dit le monde, avant tout et par-dessus tout, fais ton bien ; sois heureux pour toi-même ; choisis entre les richesses, les honneurs, les plaisirs; quant aux autres hommes, fais-leur le moins de mal qu'il t'est possible; respecte leur fortune, leur réputation, leur vie, si tu peux être heureux sans y attenter ; mais s'il te faut choisir entre ton bien et leur mal, sacrifie tout à ton intérêt, *fais ton bien.*

Telle est, mes Frères, la règle de conduite de ceux qu'on appelle les honnêtes gens du monde; telle est la maxime que le philosophisme a mise à la place de ce principe si noble et si généreux du chrétien : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.* Et comme cette loi de Jésus-Christ ne fait de tous ses disciples qu'un cœur et qu'une âme, aussi cette loi des mondains est une proclamation de guerre qui place chacun de nous en opposition avec tous les autres hommes. Jésus-Christ proclame la paix à tous les hommes de bonne volonté, le monde consacre tous les mauvais désirs, il divinise l'égoïsme.

D'après les principes du monde, la plupart des hommes, loin d'être appelés au bonheur, sont, au contraire, destinés à s'épuiser par d'inutiles travaux, à se consumer par des désirs dévorants. En vain, dans tout cet auditoire, je cher-

che quelqu'un de mes frères à qui le monde puisse assurer la félicité : mes regards attristés ne rencontrent que des malheureux. Oui, la plus grande, la plus intéressante portion de la famille humaine, tous ces pauvres qui forment la multitude de nos frères, tous sont déshérités du bonheur que promet le monde. Hélas ! tandis que le monde est si beau, si riant et si pompeux pour ces riches du siècle, à qui la naissance, le hasard, le crime peut-être a départi la fortune, les plaisirs, les honneurs ; tandis que le monde est prodigue de ses faveurs pour ce petit nombre des heureux de la terre, que peut-il promettre, que peut-il donner à la plupart des hommes ? Sans doute, il fait briller l'or et l'argent ; sans doute il vante les honneurs et les dignités : mais, je vous le demande, mes Frères, à vous, humbles cultivateurs, héritiers modestes du champ paternel ; à vous, humbles ouvriers qui, tout au plus, possédez l'instrument de votre travail ; à vous, humbles mercenaires qui êtes forcés de vendre même le service de vos bras, je vous le demande, pouvez-vous concevoir, je ne dis pas l'espérance, mais le désir, mais la pensée même des félicités et des bienfaits du monde ? Non, car toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos espérances, votre âme et votre corps, votre esprit et vos mains, tout vous est nécessaire pour votre subsistance, pour la vie de votre famille.

Elle est donc bien vraie, cette parole de notre Seigneur Jésus-Christ : Il y aura toujours beaucoup de pauvres parmi nous. Toujours le monde sera partagé en deux camps, divisés d'intérêts et de sentiments ; toujours ce qu'on appelle le monde, la société des heureux d'ici-bas, regardera la classe la plus nombreuse du genre humain comme une espèce d'hommes toute différente des riches, comme une multitude dangereuse à qui il faut laisser la simplicité, l'ignorance, la superstition, et qu'il faut maintenir par la force et par la ruse, comme les animaux indomptés. De là, mes Frères, cette pitié orgueilleuse que les mondains témoignent pour la portion la plus nombreuse des enfants de Dieu ; de là, l'insolent mépris avec lequel ils traitent ce qu'ils nomment injurieusement les masses, la classe inférieure, la classe ouvrière. En un mot, la paix que promet le monde, exclusive et égoïste, n'est accordée qu'à un petit nombre

d'orgueilleux ; et Dieu, mes Frères, ce Dieu qui apprécie tout à sa juste valeur, Dieu fait si peu de cas de ces biens que le monde admire, qu'il les départit souvent à des impies, à des scélérats.

La paix que promet le monde n'est pas seulement égoïste, elle est encore fausse et trompeuse.

Le bonheur des mondains ressemble aux fruits de la vallée de Sodome. Si vous ne considérez que l'extérieur, l'arbre qui les produit se présente avec un beau feuillage, le fruit s'offre lui-même, beau, vermeil, il promet au voyageur de rafraîchir ses lèvres et de rassasier sa faim. Mais si, d'une main avide, et pleine d'espérance, vous cueillez ce fruit séduisant, il ne laisse entre vos doigts qu'une poussière infecte et empoisonnée.

Est-il rien d'éblouissant comme la pompe des fêtes mondaines ? La splendeur des parures, la somptuosité des repas, l'entourage de nombreux serviteurs, des conversations brillantes, des plaisirs toujours nouveaux, toujours enivrants, voilà l'image bien faible de grandeurs du siècle. Et si nous descendons dans une société plus voisine de notre condition, si nous voulons suivre la vie simple et naïve de l'habitant des campagnes, nous verrons le monde lui offrir aussi des joies et des plaisirs : le hameau a ses réjouissances, le village a ses fêtes.

Or, avouons-le, mes Frères, il est des divertissements qui n'ont en eux-mêmes rien qu'on puisse blâmer, il est des joies qu'il faut approuver et bénir. Ainsi les réunions d'amis adoucissent les caractères, polissent les esprits ; la lecture peut instruire et récréer ; les fêtes du village sont nécessaires, louables même, tant qu'elles conservent leur beau caractère de moralité, ce parfum de vertu que savaient leur donner nos ancêtres : il est beau de voir une famille rassemblée sous le toit et à la table d'un respectable aïeul ; rien de plus juste que ce repos d'un jour de la semaine, que ces moments de loisirs achetés par tant de fatigues et dont on ne jouit même que pour se préparer à un travail plus actif. Jusque-là, mes Frères, c'est-à-dire, tant que les plaisirs et les joies sont approuvés par la religion, ils n'ont rien que de pur, de vrai, de pacifique.

Mais dès que le monde y mêle ses folies, la paix véritable, la paix du cœur se retire bien loin, elle s'enfuit même de nos fêtes villageoises. Depuis que le monde a pénétré jusqu'à nous par les romans, les livres impies, les feuilles immorales, ces lectures mauvaises n'ont porté d'autres fruits que le désordre. L'esprit mondain nous a apporté les jeux de hasard, et avec eux sont venues les querelles et les discordes. L'esprit du siècle nous a donné le goût du luxe et de la somptuosité : et avec ces faux brillants, et sous ces vêtements magnifiques, se sont cachées de grandes misères et des passions brûlantes. L'esprit du monde nous a appris à mettre tout le plaisir d'une fête dans la boisson et la bonne chère, et dès lors, les jours consacrés à Dieu sont profanés par l'ivresse, les heures de repos se changent en excès fatiguants ; dès lors nous avons vu les désordres se perpétuer et devenir des coutumes et des lois. Et voilà, mes Frères, la paix et le bonheur que le monde nous a donnés.

Or, mes Frères, je vous le demande, ne sont-ce pas là autant de joies fausses et trompeuses ? N'est-il pas vrai que l'homme le plus robuste sort de ces maisons de jeu, de ces cabarets, le corps épuisé par la fatigue et l'insomnie ? Bien plus heureux étiez-vous, hommes simples et droits, qui fûtes nos ancêtres et qui devriez être nos modèles ! Vous n'aviez pas à regretter ces dimanches plus fatigants que les journées les plus laborieuses, ces nuits sans sommeil, ces plaisirs qui tuent les âmes et ruinent les corps ! Le monde ne vous avait point séduits !

Voyez, mes Frères, les mondains, les prudents du siècle, toute cette multitude si active, si empressée qui nous environne, tous ne sont que des aveugles, quand il s'agit de l'affaire la plus grande, la plus digne de notre grandeur humaine. Attachés à la terre, tout absorbés dans la boue du présent, ils nous disent sans cesse : L'homme aura trouvé la paix du cœur, il sera heureux quand il pourra se promettre un doux avenir jusqu'au jour du trépas ; quand, assuré du sort de ses enfants, il n'aura plus à penser qu'à son propre corps, qu'à jouir du fruit de ses économies, qu'à se bercer dans une vieillesse tranquille.

Hommes raisonnables et qui, par votre esprit, touchez au ciel ; chrétiens, qui, par votre baptême, avez revêtu l'homme

nouveau avec ses immortelles espérances, je vous le demande, n'est-il pas un séducteur misérable, un détestable imposteur, ce monde qui borne votre intelligence, qui rétrécit votre cœur jusqu'à lui offrir la même et pitoyable félicité dont jouissent les animaux? Il serait donc vrai que, pareil à l'animal qu'un peu d'herbe contente, l'homme aurait trouvé sa fin et le comble de ses vœux quand il serait assuré de sa nourriture? Il serait donc vrai que, semblable à la bête qui dort tranquille dans son étable, le mondain serait heureux dès qu'il habiterait une belle maison? Il serait donc vrai que, comme la bête meurt sans regret, le mondain n'aspirerait qu'à mourir au milieu de sa famille? Hélas! mes Frères, non-seulement le mondain est content de cette paix tout animale, mais, quelquefois, il en vient jusqu'à se consoler par l'espérance du tombeau. Il nous répète avec complaisance ce proverbe aussi impie que cruellement énergique : Quand on est mort, tout est mort! heureux ceux qui dorment leur sommeil au sépulcre! Monde insensé! que ta paix est désolante et cruelle! qu'elle est injuste et barbare, puisqu'elle est le partage du tyran et de sa victime, de l'innocent et du criminel!

Mais c'est assez vous prouver, mes Frères, que la paix des mondains est fausse et trompeuse, autant qu'égoïste et exclusive ; voyons maintenant le dernier caractère qui la distingue : elle est coupable et dangereuse.

La paix du monde est criminelle et dangereuse, parce que sa première maxime nous apprend à rejeter toutes les terreurs salutaires que la religion nous inspire.

En effet, mes Frères, montrez au mondain le temps qui s'écoule rapide, inexorable, et qui déjà a englouti tant de générations ; montrez à ce prudent du siècle la mort toujours suspendue sur sa tête, la mort attachée à tous ses pas, la mort d'autant plus proche et plus redoutable, qu'elle s'enrichit de tous les instants de notre vie ; et au bout de cette carrière si rapide, au-delà du tombeau déjà entr'ouvert, montrez-lui une nouvelle vie, immense, inconnue, infinie ; montrez-lui un Dieu vengeur, un enfer : à ces idées terribles, qui ne croirait voir le mondain ébranlé jusque dans les profondeurs de son âme? Sans doute, il va se jeter dans le sein de la religion qui seule a le secret de cet avenir ef-

frayant, ou bien, transporté et hors de lui-même, il se jettera dans le plus affreux désespoir.

Non, mes Frères, entre ces extrémités redoutables, le monde a trouvé un milieu étrange, un calme inexplicable, une paix qui est le dernier degré du crime et de l'aveuglement. Le mondain trouve le parti tout simple de renoncer à cette religion qui l'effraie, à ce Dieu qui l'épouvante : il prend le parti de tout affronter, de mépriser tout, de sommeiller tranquille jusqu'au jour où étendu sur un lit funèbre, son regard plein de terreur plongera dans l'éternité.

Or, d'après ces principes, mes Frères, le plus honnête homme, selon le monde, n'est aux yeux de la Foi qu'un grand criminel. En effet, le mondain ne peut douter de l'existence d'un Dieu ; au contraire, il fait parade d'en connaître le nom, il l'appelle l'*Être suprême*. Or, quelque nom qu'il lui donne, à ce Dieu souverain, il ne peut nier, tout mondain qu'il est, il ne peut nier que ce Dieu est son créateur, son premier bienfaiteur ; que ce Dieu est le vengeur du crime, le rémunérateur de la vertu. Le mondain sait tout cela ; mais, juste à ses propres yeux, il se rassure, il il trouve même lieu de se glorifier devant Dieu, d'après ce raisonnement : *Je n'ai ni tué, ni volé :* je respecte les droits d'autrui, je suis sans crainte et sans reproche. Voilà la paix des mondains.

Paix criminelle, mes Frères, c'est une ingratitude monstrueuse : car si Dieu est notre premier bienfaiteur, notre premier devoir est celui de la reconnaissance. Si Dieu est notre créateur, notre première obligation est celle de la justice envers lui. Si Dieu est notre législateur, ses lois sont donc les premiers, les plus sacrés liens que nous devons respecter ? Or, le mondain, indifférent et irréligieux par principes, consacre donc l'ingratitude, l'injustice, la rébellion ; il est irréprochable aux yeux de l'homme, abominable à ceux du Très-Haut ; ni les prisons ni les bagnes ne sont point pour lui, mais il ne pourra pas se plaindre si au grand jour de l'éternité la main de Dieu le frappe pour toujours ; il ne pourra pas se plaindre si Dieu lui dit : Tu n'a pas voulu le ciel, voilà l'enfer. Il mérite peut-être ici-bas les honneurs et les respects par sa probité ; mais au-

près de Dieu qui juge les justices mêmes, son partage doit être celui des démons : car la religion est, pour le mondain, une affaire de mode, de fantaisie, de caprice.

Reconnaissons enfin, mes Frères, combien cette paix est dangereuse. Comprenons la vérité de cette terrible parole de nos livres saints : Quiconque veut être l'ami de ce siècle, se constitue par cela seul l'ennemi de Dieu : *Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur*. Sentence terrible, et qui devrait être l'objet de nos continuelles méditations. Mais hélas ! au lieu de ces pensées salutaires, au lieu de tourner ses regards vers l'éternité, l'homme ne s'occupe que de la terre, son esprit ne s'élève jamais plus haut que la matière, que la boue qu'il foule aux pieds. Comme le matelot imprudent qui, au fort de la tempête, ne penserait qu'à jouer, qu'à se divertir ; comme le pilote aveugle qui livrerait son navire à la merci des flots pour s'épargner un peu de peine, le mondain se bande les yeux pour ne pas voir l'avenir, il s'endort dans cette vie afin de perdre jusqu'à la pensée des terreurs de l'éternité ; mais enfin, dit saint Basile, le temps est comme un immense vaisseau qui, jour et nuit, entraîne et le pilote vigilant, et le matelot endormi, et le mondain qui s'étourdit dans le tumulte des affaires ou des plaisirs ; le temps nous entraîne et nous porte dans l'éternité.

Préservez-nous, ô mon Dieu! de cet affreux malheur. Faites-nous détester ces maximes mondaines qui voudraient fixer tous nos regards sur un vil métal, sur des plaisirs d'un jour, sur cette terre où nous n'avons d'autre demeure permanente qu'un tombeau ! Élevez nos esprits, élevez nos cœurs jusqu'à vous, ô Dieu infini ; faites-nous comprendre que vous seul pouvez combler nos désirs, rassasier nos espérances ; qu'en vous seul viendront se confondre les riches et les pauvres, les ignorants et les sages, pour redire d'une voix unanime un hymne éternel à votre gloire. C'est, mes Frères, cette paix toute céleste, cette paix inaltérable et immense que je vous souhaite.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la paix de la bonne conscience

PAR M. ANOT.

Il est des hommes de mauvaise foi, ou du moins esclaves d'une injuste prévention, qui présentent toujours les pratiques religieuses sous un jour sombre et lugubre, et n'en parlent que comme d'un joug accablant. Ils ne voient que des ennuis dans les pieuses contraintes des enfants de l'Évangile. Semblables à ces envoyés de Moïse pui n'avaient entrevu la terre sainte qu'avec les yeux de la peur, ils jettent l'alarme dans le camp d'Israël. Qui pourra, disent-ils, se plaire au service d'un Dieu exigeant, qui ne se montre à ses disciples que la croix la main?

Je voudrais que ceux qui prétendent si à tort que la joie est incompatible avec les œuvres du christianisme, pussent lire dans une de ces âmes que le péché n'a jamais souillées, ou qui, en lavant leurs taches dans le bain de la pénitence, sont redevenues le sanctuaire de la grâce. En voyant le calme dont jouit le juste, ils se convaincraient que la calomnie seule a pu supposer tant d'amertumes dans la sainteté. Il est bien plus vrai que c'est dans la sainteté que réside un plaisir qu'on chercherait vainement ailleurs. Le témoignage d'une bonne conscience, voilà où se trouve la source du vrai bonheur. Pour le prouver, je placerai le juste dans les principales circonstances de sa vie ; partout vous le verrez heureux. Heureux dans ses actes de religion, que sa bonne conscience lui rend moins pénibles ; heureux dans l'adversité, que sa bonne conscience lui fait regarder comme un titre à une récompense éternelle ; heureux même sous la froide main de la mort, qu'il sait devoir l'introduire dans le lieu de délices promis à ceux qui sortent de cette vie avec une bonne conscience.

I. L'homme, dans l'état de péché, arroserait de son sang les ronces d'un désert, que les plus laborieuses mortifications ne lui ouvriraient point les portes du ciel. Je ne dis point que Dieu n'a jamais égard aux bonnes actions du

pécheur. Corneille l'était, et de plus il était infidèle, et toutefois Dieu agréa ses prières et ses aumônes, non à titre de Dieu juste, car il ne doit rien à ses ennemis, mais à titre de Dieu bon. Mais quand il s'agit de ses amis, c'est-à-dire, de ceux qui ont la conscience pure, leurs moindres sacrifices sont méritoires. De là la facilité et même le plaisir avec lequel le juste se détermine à tout faire. O mon âme, se dit-il, encore cette contrainte, cet effort, cette privation, c'est une couronne de plus. Suivez-là cette âme, dans tous ses exercices religieux, partout vous verrez la même ferveur découler de la même source, celle d'une bonne conscience. Prie-t-elle ? elle sait que l'encens de ses oraisons monte au trône de Dieu. Lit-elle l'histoire des saints ? elle sait qu'en marchant dans la même voie, elle peut espérer la même récompense ; cette idée produit en elle une douce joie, que le Saint-Esprit compare à un festin délicieux (1).

En parlant ainsi, c'est votre situation actuelle que je veux peindre, ô vous qui, après avoir reconquis par la pénitence la paix intérieure, avez célébré la Pâque avec votre Dieu, en vous nourrissant de son corps. Puisse le bonheur, dont vous jouissez, être connu et envié de ceux qui n'ont pas encore obéi à l'appel de notre religion ! Puissent ceux-ci se déterminer dans l'intérêt de leur propre satisfaction, à profiter du court espace qui nous sépare encore du terme fixé par l'Église pour accomplir le précepte de la réconciliation !

Cet homme, victime de la fragilité humaine, est tombé dans le chemin de la vertu. Meurtri par ses chutes, blessé par le péché, il s'est présenté au prêtre qui l'a relevé, guéri, et lui a dit : *Allez en paix* (*Marc*, V, 34). A ces mots, la joie est rentrée dans son cœur et s'est peinte sur son visage. Si ses infidélités se retracent à son esprit et y ramènent quelques troubles, il entend une voix intérieure qui lui dit : Le Seigneur a promis le pardon au repentir et à l'aveu des fautes ; j'ai détesté et dévoilé les miennes. Il a donc droit à la confiance, ce chrétien réconcilié ; et si, dans ce moment, le tombeau s'ouvrait pour recevoir son corps, son âme irait sans crainte se présenter au tribunal du souverain juge.

(1) Secura mens, quasi juge contitium. *Prov.*, I, 15.

Qu'il est loin de ce repos intérieur, l'homme coupable ! Quelque insouciant qu'il soit, il tourne au moins quelquefois les yeux sur ces années stériles pour le salut, qu'il laisse derrière lui. Tant de grâces méprisées ! Tant de temps perdu pour le ciel ! Quelles réflexions ne fait-il pas, quand, après s'être étourdi quelque temps, il revient à lui-même et se trouve seul avec sa conscience et ses fautes ! « Me voici dans la disgrâce de Dieu. S'il me frappait dans ce moment, que deviendrais-je ? Et pourtant qui me répondra que, dans peu, il ne me faudra pas entendre mon arrêt de mort ? Paix intérieure, vous n'êtes plus. Vous n'êtes plus, moments heureux, où je pouvais me croire l'ami de Dieu. » Ah ! qu'il est pénible, l'état d'un homme qui croit encore, et qui a contre lui sa conscience ! Elle est, pour ainsi dire, armée du glaive de la justice de Dieu, pour tourmenter l'homme coupable.

Cet infortuné, pour se mettre à l'abri de ces anxiétés, niera-t-il qu'il existe un Dieu, ou que le péché l'offense ? Cette prétention de l'incrédule n'annonce point une conviction, mais seulement un désir. Il voudrait que cette action ne fût point criminelle ; il dira même qu'elle ne l'est point, mais elle l'est, et il le sait bien. Il porte un juge inflexible qui prend toujours le parti de la vertu contre la passion, et qui mêle toujours l'importunité du remords au plaisir d'une faute. Jamais la conscience ne sera complice d'un crime. Toujours elle dira : Vous avez irrité votre Dieu, en vous arrêtant à cette pensée licencieuse, en blessant la charité par ce propos mordant. Il faut qu'elle s'accomplisse, la menace du Seigneur contre celui qui n'a plus le cœur pur : *Vous serez dans les alarmes jour et nuit* (1). Quiconque est coupable d'une faute en porte partout l'image effrayante. Il a beau ériger en maxime que Dieu est trop indulgent pour punir l'omission des devoirs religieux, les saillies blasphématoires, les insultes faites à la décence, le mépris des lois de la charité; la conscience dira toujours que ce sont là autant de péchés, et que le péché mène à la réprobation. Or, il ne faut pas plus que cette idée pour troubler le repos de l'homme le plus insouciant.

(1) Timebis die ac nocte. *Deut.*, XXVIII, 66.

O vous donc, qui gardez dans votre âme l'ulcère du péché, je dis que vous êtes votre premier ennemi. Vous nous dispensez presque d'avoir pitié de vos maux ; ils ont leur source dans les alarmes de votre conscience. Vous pourriez lui rendre le calme par l'usage des sacrements, vous vous y refusez ; il doit arriver de là que vous vivrez dans l'agitation ; qu'à la moindre indisposition, l'idée de la mort se présentera à vous, et que vous verrez le Dieu du tonnerre prêt à lancer sa foudre.

On peut m'opposer que ces terreurs ne sont pas déjà si communes, puisqu'on voit tant de personnes tranquilles au sein du crime même. Quoi ! leur disons-nous, étonnés d'un calme si étrange, vous n'êtes point troublés par le remords ! Et ce sont quelquefois plusieurs années de suite passées dans cette léthargie. Certes, à voir dans ce repos profond des personnes étrangères au culte divin et aux sacrements de l'Église, dont plusieurs même se font gloire de ne pas croire à la révélation ; à les voir vivre en paix, et mourir sans donner aucun signe de frayeur sur leur état présent et futur, on croirait qu'il est faux qu'on ne peut pas être coupable sans remords. Mais voilà comment s'explique ce mystère épouvantable. Pour éprouver l'aiguillon du remords, il faut être chrétien, et ces hommes tranquilles malgré leur mauvaise conscience, ils ne sont plus chrétiens. Pour arriver à cette insouciance, il leur a fallu éteindre en eux le flambeau de la foi, ils l'ont éteint ; il est des livres où la piété est livrée à la dérision, il les ont lus ; il est de l'intérêt des passions de croire Dieu indifférent à ce qui se passe ici-bas, ils l'ont cru. Cet état est celui que le Saint-Esprit appelle un abîme, où quand on y est tombé, on ne craint plus le Dieu vengeur (1). Voilà, si vous le voulez, la paix, mais quelle paix, grand Dieu ! En pareil cas, on est insensible, parce qu'on est mort ; on est sans terreur, parce qu'on est sans foi. Et je ne le sais que trop, que notre siècle offre de pareils exemples. Il est des David qui dorment sans soucis dans l'adultère ; des Achab qui jouissent paisiblement d'un bien mal acquis. Ah ! viendra le moment du réveil, où ce ne seront plus des remords, mais des regrets, et des regrets

(1) Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit. *Prov.*, XVIII, 3.

inutiles. Mais revenons à la véritable paix, celle que produit la bonne conscience. Celui qui en jouit est supérieur à tous les événements. Sa fermeté ne se démentira pas même sous la verge de la tribulation.

II.

Si Dieu lui ôte la santé, il se console, parce qu'il lui reste assez de force pour souffrir. S'il perd sa fortune, il compte sur les biens du ciel promis aux pauvres qui ont le cœur pur. S'il est victime d'une calomnie, c'est un trait de ressemblance de plus qu'il a avec son Maître. Il en appelle à son innocence, sur laquelle le jugement des hommes ne peut rien ; il s'écrie : Si Dieu est pour moi, qu'ai-je à craindre (2) ? Et cette réflexion est un trait de lumière qui rétablit la sérénité dans son cœur.

C'est ce témoignage d'une bonne conscience qui changeait les premiers chrétiens en des hommes invulnérables. La preuve en est dans nos Martyrologes. Ici on les entend bénir leur Dieu à la vue de leurs corps en lambeaux. Là, ils s'échappent des bras des bourreaux pour voler sur le bûcher qui doit les consumer. Quoi donc ! Les chaînes ont-elles perdu leur pesanteur et le feu son activité ? Non, mais la conscience leur dit que, n'étant pas coupables, ils ne souffrent que pour être récompensés ; et voilà ce qui fait leur force. De quelle autre source découlait cette patience avec laquelle Job louait son Dieu sous l'horrible ulcère qui le dévorait ? C'est qu'il savait qu'étant innocent les vers qui le rongeaient étaient les agents, non de la vengeance de Dieu, mais de sa miséricorde. Aussi il a tout perdu, sa maison, en s'écroulant, a englouti ses trésors et écrasé ses enfants ; mais, sur ces débris, la paix subsiste encore, parce que tout est perdu, hormis l'innocence.

Si Job n'eût été qu'un philosophe, il aurait peut-être étouffé l'accent de la plainte, mais il n'en aurait pas moins senti l'aiguillon de la douleur, et elle aurait pu le conduire au désespoir. C'est l'affreux parti que prend quelquefois un affligé que la foi ne soutient point. On peut le conclure des exemples épouvantables que donnent certains impies, qui

(1) Si Deus pro nobis, quis contra nos ? *Rom.*, VIII, 31.

ne voient d'autre moyen de sortir de leurs maux qu'en sortant de la vie par un suicide ; disciples fidèles d'un des sages du dernier siècle, qui, dans son infortune, s'écriait, avec le ton de la fureur : « Un fer, du poison, la mort ! Voilà donc le seul consolateur que le philosophe puisse invoquer dans son malheur, la destruction de lui-même. »

Mais laissons-là les incrédules ; à peine méritent-ils qu'on les plaigne. C'est vous que je plains, vous qui, avec un reste de foi, portez le péché dans le cœur. Vous êtes dignes de pitié, dans quelque situation que je vous suppose. Pauvres, vous êtes doublement malheureux de l'être, si votre conscience est mauvaise, parce que Dieu ne promet de dédommagement qu'à l'indigence vertueuse. Malades, vous êtes doublement malheureux de l'être, si votre conscience est souillée, parce que la douleur n'est méritoire que pour celui qui a le cœur pur. O vous donc qui n'avez pas cet avantage, quel que soit le genre de votre peine, vous souffrez sans fruit. Vos tribulations ne vous mettent pas dans la classe des prédestinés, en qui Dieu voit l'image de son Fils. Vous êtes comme lui sur la croix, vous n'y êtes pas innocent comme lui. Par ses souffrances, il méritait d'entrer dans la gloire du ciel, et votre conscience vous dit que vos péchés vous en excluent. Elle vous dit même, et ceci doit vous toucher, elle vous dit, cette conscience coupable, que tout ce que vous endurez dans cette vie n'ôte pas une minute à cette éternité de peines qui attend dans l'autre quiconque y entrera avec le péché non pardonné.

Au contraire, on dirait que le bonheur, qui souvent fuit les trônes mêmes, va naturellement chercher un asile dans le cœur d'un chrétien souffrant et innocent à la fois. Que le chemin où il marche soit semé d'épines, il sait au moins qu'il ne peut le conduire qu'au repos de la patrie. Ah ! qu'il est doux de servir celui qui seul peut adoucir les amertumes de ceux qui le servent. Que n'êtes-vous mieux connue, aimable prérogative de la vertu ! Pourquoi vous peint-on avec des couleurs si sombres, religion sainte, qui nous consolez si efficacement dans les ennuis de notre exil ?

III

Mais pour mieux faire sentir l'avantage que tire le juste de sa bonne conscience, plaçons-le dans le moment le plus

pénible, dans le dernier moment de sa vie, dans le moment décisif pour l'éternité ; mettons-le aux prises avec la mort. Le tableau qu'il offre dans cet instant est encore plus touchant que ne l'a été sa vie antérieure. Tandis que le mourant dont la conscience est souillée, tremble en se voyant suspendu, comme par un fil, au-dessus d'un abîme d'éternelles souffrances, l'homme innocent ne voit dans la mort que la fin de ses peines et le commencement de sa félicité. Il est doux alors le souvenir d'une belle vie! Il est doux de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je ne puis que gagner à mourir* (*I Cor.*, IX, 15). Quel est à cet instant le chrétien qui regrette de l'avoir été ? L'heureux privilége d'être à l'abri de toute terreur ! Ni les plaisirs, ni la fortune n'auront un soupir ; ces avantages n'avaient pas eu ses affections, ils n'auront pas ses regrets ; il n'y avait pas mis son bonheur, il ne sentira pas l'amertume de leur perte. Il ne regarde le tombeau que comme un asile auquel il confie pour quelque temps sa dépouille mortelle, en attendant le jour où il se revêtira de l'immortalité.

Mais il laisse des enfants ! Dieu ! à quelle épreuve vous le soumettez ! Il les recommande à votre bonté. Ce qui adoucit le chagrin de cette séparation, c'est la confiance qu'il a d'être bientôt membre de la famille des Saints, et d'habiter avec eux la céleste Jérusalem, où il sollicitera la miséricorde divine en faveur de ceux qu'il laisse orphelins sur la terre.

S'effrayera-t-il à la vue des jugements de Dieu ? Que ceux-là craignent les arrêts de la justice d'en haut, qui ne les ont pas redoutés d'avance, et qui ont attendu au moment de la mort, pour éclaircir le chaos des iniquités de plusieurs années. Pour le juste, la paix de l'âme, quand il quitte la vie, est déjà une récompense d'avoir vécu saintement. Sans doute, il ne se flatte pas d'avoir conservé sans tache la robe de son baptême, il s'humilie d'avoir quelquefois, comme David, quitté le sentier de la vertu ; d'avoir, comme saint Pierre, rougi de son divin Maître ; d'avoir eu, comme Madeleine, trop de complaisance pour les vanités du siècle. Il en gémit ; mais dans sa confusion, il trouve de quoi se rassurer. S'il se souvient d'avoir péché, il se souvient aussi d'avoir prié et jeûné comme David, d'avoir versé des larmes

comme saint Pierre, d'avoir fait pénitence comme Madeleine. Ses fautes, il les a détestées, accusées ; il ne doit plus rien à Dieu que la vie, et il est prêt à la lui rendre.

Et quel droit à la confiance n'a pas cet homme qui a tant de bonnes œuvres à présenter à Dieu ! Dans quelque condition qu'il ait vécu, il porte avec lui des dimanches sanctifiés par l'assistance aux offices, des fêtes marquées par des communions, des carêmes passés dans le jeûne et l'abstinence. L'homme du monde, car le monde a aussi ses justes, l'homme du monde porte cette constante régularité avec laquelle il a pratiqué ses devoirs d'état, sans manquer à ceux de la religion. Le riche porte ses aumônes, dont la voix est si éloquente au tribunal suprême. Le pauvre y porte ses actes de résignation. De là la douce confiance de ces justes mourants, à qui la conscience dit qu'ils sont agréables à Dieu. De là ce redoublement de ferveur, cette impatience même dans certaines personnes, qui disent avec David : Quand viendra le moment où je me réunirai avec les habitants du Ciel ? (*Psal.*, XLI, 3.) ou bien avec saint Paul : Que ne suis-je déjà dégagé des liens de mon corps ! De là un saint Jérôme, près d'expirer, disant à ses amis éplorés : Pourquoi ces larmes ? si vous saviez combien il est doux de mourir dans la paix du Seigneur ! De là un saint Hilarion : Courage, mon âme ; après soixante-dix ans de bonnes œuvres, dois-tu craindre de paraître devant Dieu ? De là, enfin, un saint Martin repoussant le démon qui voulait troubler sa paisible agonie ; il lui disait : « Va, esprit impur, tu n'as de droit que sur les coupables, et j'ai la confiance d'être innocent. »

On conçoit facilement d'où venait à ces pieux mourants tant d'assurance dans cette dernière heure, dont l'idée seule a quelque chose de terrible. C'est qu'en jetant les yeux sur le ciel, ils y voyaient des couronnes, et ils s'écriaient : Ces diadèmes sont pour ceux qui ont le cœur pur, et je puis y prétendre.

Ainsi ont dû parler ces saints, dont la vie n'avait présenté qu'un tableau de vertus sublimes qu'aucun vice n'avait ternies : un Job, un Tobie, constamment éprouvés par le malheur, et constamment fidèles à leur Dieu. Ainsi avaient dû parler tant de solitaires, dont les cabanes avaient

été inaccessibles à l'ombre même d'une faute, et tant de vierges dont le péché n'avait terni la robe d'aucune tache. On comprend sans peine que, pour des âmes aussi belles, la mort n'a pas eu d'horreur.

Mais si je n'avais à citer que ces exemples, je manquerais le but que je me propose, celui d'inspirer de la confiance à ceux-là même, qui ont abandonné, pendant un certain temps, Dieu et la religion ; contristé l'Église par leur désobéissance, et insulté à la morale de l'Évangile par des excès honteux. Vous le voyez, je peins à traits hardis les plus grands pécheurs. Je les suppose réconciliés avec Dieu par la pénitence ; ceci me suffit : ils sont tombés et ils se sont relevés : à eux aussi, j'étends la prérogative d'être tranquilles à la porte même du tombeau. David a été coupable, mais il a pleuré ; le trouble respecte sa dernière heure, et il a le calme qu'aurait l'innocence conservée. Pierre qui a renié le Sauveur, Paul qui l'a persécuté, voient sans pâlir, l'un la croix où il va être attaché, l'autre, l'échafaud qu'il teindra de son sang. Les vertus des dernières années d'Augustin ont couvert les crimes de sa jeunesse ; la sérénité est dans son âme, et son dernier soupir est un soupir de paix.

Et pourquoi chercher des exemples dans les saints dont les noms brillent dans le pages de l'histoire? Parlons de ces justes qui sortent de ce monde, sans que le monde les ait jamais connus. Grands conquérants, parez-vous de toute votre gloire ; si elle n'est pas jointe à l'innocence, vous êtes moins que cet homme obscur qui va mourir dans la grâce de Dieu. Voyez comme, de sa main défaillante, il applique sur ses lèvres la croix : cette croix, aux pieds de laquelle il a tant de fois envoyé au ciel l'encens de ses prières. Frappez, Seigneur, la victime est prête. Ce juste tombe comme un fruit mûr pour l'éternité ; et il commence avec les anges le cantique de l'Agneau, dont le ciel retentira pendant tous les siècles.

Ames innocentes, que Dieu distingue dans cette assemblée, et que l'œil de l'homme ne saurait distinguer, respectables inconnues, ne vous lassez point. Vous êtes peut-être tentées de quitter le sentier pénible de la vertu. Courage, encore quelques pas, et le ciel est à vous. A vous, dis-je,

car il n'est que pour vous. Il n'est point pour ceux qui gémissent encore dans les terreurs d'une mauvaise conscience. Hâtez-vous donc, âmes que le péché trouble encore. Vous cherchez le repos, vous ne le trouverez qu'au tribunal de la réconciliation. Triomphez de votre répugnance. A mesure que le péché sortira de votre bouche, la paix rentrera dans votre cœur. Le bonheur est pour celui qui s'accuse. C'est l'aimable efficace de ce sacrement.

IIe DIMANCHE APRÈS PAQUES

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. X, v. 11-16.)

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens : Moi, je suis le Bon Pasteur. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, celui qui n'est point pasteur, et dont les brebis ne sont pas le bien propre, voyant le loup venir, laisse là les brebis et s'enfuit ; et le loup ravit et disperse les brebis. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il n'a point le souci des brebis. Moi, je suis le Bon Pasteur, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et que moi-même, je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. Mais j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie ; et il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un bercail et qu'un Pasteur.

HOMÉLIE

Sur le Bon Pasteur

PAR M. RICAUD.

Ego sum pastor bonus.
Je suis le bon pasteur. *Joan.* 10. 11.

Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ, chrétiens auditeurs, de s'attribuer à lui-même, sans présomption et avec justice, le titre glorieux de bon pasteur. Lui seul est bon de sa nature, puisqu'il est Dieu ; lui seul est le pasteur par excellence de tout ce qui existe : ce titre, il l'a acquis au prix de tout son sang ; c'est son père éternel qui le lui a donné. Vous êtes mon Fils, lui a-t-il dit, je vous ai engendré dans l'éternité ; toutes les nations sont à vous, je vous les donne en héritage. Aussi tous ceux qui dans la suite des siècles ont exercé sur la terre le ministère pastoral, n'ont eu ce titre qu'improprement et qu'en partie : Jésus-Christ seul en a la réalité et la plénitude. Tous les autres n'en ont que

successivement : Jésus-Christ seul le psssède sans fin. Tous les autres en un mot, qui l'ont précédé ou l'ont suivi, n'ont été que ses représentants ou sa figure : Jésus-Christ seul est ce pasteur unique que Dieu promettait autrefois à son peuple affligé, par la bouche de son prophète, lorsqu'il disait : J'enverrai à mes brebis un pasteur suivant mon cœur, qui saura les conduire. *Suscitabo super eas pastorem meum, qui pascat eas.*

Mais s'il est vrai que Jésus-Christ est le bon pasteur, il n'est pas moins vrai que c'est nous-mêmes qui sommes ses brebis. Comme hommes, le Verbe éternel nous a créés ; comme chrétiens, le Verbe fait chair nous a rachetés. Bien différent des autres pasteurs qui ne distinguent leur troupeau que par des signes extérieurs et superficiels, Jésus-Christ nous a marqués dans notre baptême d'un caractère surnaturel et ineffaçable. Son Église, c'est notre bercail ; sa grâce, sa parole, ses sacrements, ce sont nos pâturages. De sorte que, bien mieux encore que l'ancien peuple, nous nous avons droit d'être appelés son troupeau et les brebis de sa bergerie. *Nos autem populus ejus, et oves pascuæ ejus.*

Réunissons ces deux idées, mes très-chers frères, et puisons-y tout le plan de ce discours. Saint Augustin demandait autrefois deux choses à Dieu, la grâce de le connaître et celle de se connaître lui-même. Travaillons aujourd'hui à acquérir cette double connaissance : étudions Jésus-Christ, étudions-nous nous-mêmes. Voyons d'abord dans Jésus-Christ tous les caractères d'un bon pasteur ; cette vue nous touchera, nous instruira et nous édifiera Recherchons ensuite dans nous-mêmes toutes les qualités d'une bonne brebis ; cette recherche nous confondra, nous ranimera et nous corrigera. En deux mots, le pasteur et la brebis, Jésus-Christ et nous. C'est tout le partage de cet homélie, et tout le sujet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Caractères du bon pasteur.

La vie pastorale, chrétiens auditeurs, a eu de tout temps un attrait singulier pour l'homme. Les poètes de toutes les nations l'ont à l'envi célébrée ; et malgré la différence de

nos mœurs actuelles, nous trouvons encore un charme secret à nous entretenir de cet état qui nous rappelle à notre origine. Aussi Jésus-Christ, dont la condescendance est admirable, pour se conformer à nos goûts, a lui-même aujourd'hui recours à cette image, et voulant gagner notre amour, il se transforme, pour ainsi dire, en pasteur ; il s'en attribue le titre, et il en remplit tous les devoirs. Ces devoirs, quels sont-ils ? Un pasteur doit être au milieu de ses brebis, veiller à leur défense et les nourrir avec soin. Or Jésus-Christ a réuni éminemment tous ces caractères. Non-seulement il est descendu du ciel en terre pour être avec ses brebis ; mais encore il a combattu généreusement pour la défense de ses brebis ; mais encore il a sacrifié sa vie pour elles. Non-seulement enfin il a fourni des pâturages abondants à ses brebis ; mais encore il s'est donné lui-même en nourriture à elles. Il est donc le bon pasteur, puisqu'il remplit si bien tous les devoirs attachés à ce titre. *Ego sum pastor bonus.* Reprenons tout ceci et suivez-moi.

Le premier caractère de Jésus-Christ, comme bon pasteur, a été de se rendre semblable à ses brebis. Que vois-je, chrétiens ? Le ciel fermé sur nos têtes s'ouvre enfin à nos désirs : la divinité en descend elle-même. Ce que la corruption du paganisme avait imaginé, se réalise dans le christianisme. Le Fils de Dieu devient fils de l'homme ; il naît d'une mère vierge ; il se rend semblable à nous, afin que nous puissions devenir semblables à lui. Mystère de l'Incarnation, mystère ineffable, promis à tous les patriarches, annoncé par tous prophètes, qui a fait l'attente de tous les justes de l'ancien Testament, et l'admiration de tous les saints de la loi nouvelle ; mystère qui a causé la perte de tant d'anges rebelles, de tant d'hérétiques orgueilleux, qui n'ont pas voulu s'y soumettre ; mystères enfin que l'apôtre saint Jean, l'aigle de la théologie chrétienne, nous exprime si bien dans ce peu de mots : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Or, je dis que c'est dans le mystère de l'Incarnation que Jésus-Christ commence à exercer sur la terre l'office de bon pasteur. Car puisque c'est le propre de l'amour de chercher à se rapprocher de ce qu'on aime, et qu'en consé-

quence, un bon pasteur doit être toujours au milieu de ses brebis, quand est-ce que Jésus-Christ a mieux rempli ce premier devoir, et qu'il nous a montré plus sensiblement que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, qu'en se faisant homme lui-même ? Et ici permettez que j'emploie une comparaison qui, tout imparfaite qu'elle est, pourra vous paraître intéressante. On a vu quelquefois des pasteurs se couvrir d'une peau de brebis, et marcher ainsi revêtus au milieu de leur troupeau, voulant, ce semble, par cet extérieur, rassurer ces animaux timides, et s'en faire aimer davantage. Voilà précisément ce qu'a fait Jésus-Christ, mais d'une manière bien plus touchante et bien plus parfaite. Nos yeux étaient trop faibles pour soutenir l'éclat de sa divinité : il la couvre du voile de son humanité : il cache la grandeur d'un Dieu sous la forme d'un esclave ; à la faveur de cette alliance, il paraît au milieu de nous, comme un de nous. Il naît brûlant du désir de nous être utile. Du fond de son berceau, il attire à lui les prémices du judaïsme et de la gentilité. Parvenu aux jours de sa vie publique, son amour ne lui laisse plus aucun repos. Je le vois ce bon pasteur, zélé pour le salut de ses ouailles, employer tout le jour au ministère de la prédication, et toute la nuit à l'exercice de la prière ; n'épargnant ni course, ni soin, ni peine, ni fatigue, pour ramener ce qui était égaré, pour soutenir ce qui est faible, pour guérir ce qui était malade, pour panser ce qui était blessé, pour faire, en un mot, du bien à tous, lui qui n'avait besoin de personne.

Qu'on ne demande donc plus si Jésus-Christ nous a aimés, mon cher auditeur. En voilà d'abord une preuve bien évidente et bien sensible. Nous sommes enchantés quand on nous raconte l'histoire de ces bons rois, pères de leur peuple, qui par un trait de bienfaisance digne de leur grandeur, se sont plu quelquefois à descendre de leur trône, pour entrer dans la chaumière des pauvres, être témoins de leur misères, écouter le récit de leurs malheurs, partager leur pain, essuyer leurs larmes. Ces beaux traits excitent notre admiration, et nous souhaiterions quelquefois d'être les spectateurs d'un pareil exemple de bienfaisance. Eh ! bien, mes Frères, en voici un de ce genre, mille fois plus frappant et plus admirable, que nous avons sans cesse devant

les yeux, et auquel nous ne pensons pas peut-être. C'est Jésus-Christ, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, en présence de qui toute grandeur disparaît, et devant qui les plus grands princes ne sont pas plus que les moindres de leurs sujets ; Jésus-Christ, Fils de Dieu, égal à son Père, Verbe éternel, qui descend du trône de sa gloire, où les anges l'adorent avec respect, où toute la cour céleste fait retentir éternellement ses louanges, pour venir ici-bas naître dans une étable, choisissant des pauvres pour ses premiers adorateurs, ne trouvant pas où reposer sa tête, s'exposant aux injures, aux contradictions, aux persécutions des hommes, partageant en un mot, toutes nos misères, à l'exception du péché ; et tout cela, pour nous prouver son amour et nous engager à lui donner le nôtre.

Ah ! chrétiens, un amour si généreux doit nous pénétrer de reconnaissance, si nous avons un cœur ; mais témoignons-la surtout par nos œuvres. Si Jésus-Christ s'est rendu semblable à nous, c'est afin que nous lui devenions semblables ; si le Verbe s'est fait chair, c'est pour nous rendre spirituels, nous qui étions si charnels et si terrestres. Participant de la nature divine, évitons donc avec soin tout ce qui pourrait nous faire dégénérer de notre grandeur. Ce n'est plus nous seulement qui avons été faits à l'image de Dieu : c'est Dieu lui-même qui s'est fait à notre image. Respectons donc notre âme empreinte du caractère de la divinité ; respectons aussi notre chair qui est devenue sainte depuis que Dieu s'est fait chair ; et vivons, en un mot, toujours d'une manière conforme à la dignité du chef dont nous avons l'honneur d'être les membres. C'est le fruit que nous devons retirer de la charité que Jésus-Christ nous a montrée, en se faisant homme comme nous. *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Le second caractère de Jésus-Christ, comme bon pasteur, a été de souffrir la mort pour ses brebis. Le même amour qui lui avait fait prendre notre nature, la lui fait sacrifier. Je le vois ce bon pasteur sur la montagne du Calvaire, donner à toute la nature étonnée, le spectacle incompréhensible d'un Dieu mourant pour nous. Mystère de la Rédemption, complément et suite de celui de l'Incarnation, promis à notre premier père dès l'instant même de son pé-

ché, annoncé ensuite, jusque dans ses moindres circonstances par les prophètes de tous les temps, figuré par tous les sacrifices de l'ancienne loi qui, tout insuffisants qu'ils étaient, en annonçaient et en promettaient un qui devait suffire lui seul, et remplacer tous les autres ; mystère qui a causé le scandale des Juifs et la dérision des gentils; et que l'apôtre saint Paul, le docteur des nations, nous définit si bien par ces paroles expressives : Il a été livré pour nos crimes. *Traditus est propter delicta nostra.*

Il a été livré, et par qui ? Non-seulement par la malice des hommes et par la justice de son Père, mais surtout par son amour. Il a été livré, parce qu'il l'a voulu ; ce n'est pas assez dire : parce qu'il l'a désiré ; ce n'est pas encore assez : parce qu'il a été pressé, agité, tourmenté de ce désir. Dès l'instant de sa conception, je l'entends dire à Dieu : Mon Père, tous les sacrifices qu'on vous a offerts jusqu'à présent ne vous ont pas plu, et ils ne devaient pas vous plaire, puisqu'ils étaient si indignes de votre grandeur et si incapables de réparer l'offense faite à votre gloire; mais maintenant que vous m'avez donné un corps, le premier usage que je veux en faire, c'est de vous l'offrir comme une hostie pure et digne de vous. Vous voulez, Seigneur, que je le sacrifie à votre gloire : me voici ; je n'ai rien de plus à cœur que d'accomplir en cela, comme en tout le reste, votre sainte volonté. Aussi dès ce moment, toute sa vie n'est plus qu'un acheminement continuel vers son sacrifice. Les pleurs qu'il verse dans sa naissance, le sang qu'il répand dans sa circoncision, en sont le commencement et le prélude. S'il entre la première fois dans son temple, c'est pour y réitérer l'acceptation qu'il en a faite. Si un prince infidèle le menace dès son berceau, il ne se soustrait qu'à regret à sa poursuite ; il envie le sort de ces tendres victimes immolées par sa cruauté. Tout dans sa vie le rapproche de son sacrifice et lui en rappelle le souvenir. Il voit parmi ses disciples un perfide qui le trahira, un présomptueux qui le reniera, et des lâches qui l'abandonneront ; dans les pharisiens, ceux qui doivent conjurer sa perte ; dans le peuple, ceux qui doivent demander sa mort. Ses discours fourniront matière à des accusations; ses miracles exciteront l'envie de ses ennemis ; ses bienfaits ne serviront qu'à faire des ingrats. Tous

ses voyages le rapprochent toujours plus de son terme. Jérusalem, Jérusalem surtout, cette ville si aimée et si infidèle, théâtre bientôt de son sacrifice, excite sa compassion et lui arrache des larmes. En un mot, toute sa vie n'est qu'une disposition continuelle à sa mort : il commence son sacrifice dans la crèche, il le finit sur la croix. Sans cesse il s'y prépare par ses prières, il le hâte par ses désirs, il le consommera par son amour.

Il a été livré, et à quoi ? Non-seulement à la mort, mais à la mort la plus ignominieuse et la plus terrible, à des tourments que nous ne saurions ni exprimer, ni comprendre. Tout dans lui a été immolé : son esprit par la tristesse, son cœur par l'amertume, son corps par les plus vives douleurs : tous ses sens intérieurs et extérieurs ont été livrés au plus cruel martyre. Sans un miracle de sa droite il ne pouvait y résister, et il ne fallut rien moins que le secours de sa divinité toute-puissante, pour soutenir son humanité trop faible contre la rigueur de tous ces tourments. Mais, grand Dieu, en fallait-il donc tant pour apaiser votre justice et pour réparer nos maux, et votre Fils lui-même demandant grâce, avait-il besoin de tant de souffrances pour l'obtenir ? Non, mes frères, il n'en fallait pas autant, une seule larme eût suffi ; mais ce qui aurait suffi à son Père et à tout l'univers, ne suffisait pas à son amour : il a voulu souffrir tout cela, et plus encore, s'il l'eût fallu, pour nous prouver son amour, pour nous confondre si nous lui refusions le nôtre.

Il a été livré, et pour qui ? Non-seulement pour quelques peuples en particulier, mais pour tous les hommes en général. Tous, infidèles, hérétiques, pécheurs, réprouvés mêmes y ont eu part ; c'est la foi qui nous l'enseigne. Le bon pasteur a étendu sa charité sur tout son troupeau ; le prix de son sang s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. N'assignons point de bornes à sa miséricorde qui n'en connut jamais ; tous les peuples lui sont égaux : il a souffert pour tous, malgré le peu de profit que plusieurs devaient retirer de ses souffrances, malgré le mépris même qu'ils devaient en faire. Cette vue anticipée a bien pu redoubler ses douleurs, mais elle n'a pas ralenti son amour.

Il a été livré, et pour qui encore ? Non-seulement pour tous les hommes en général, mais pour chacun de nous en

particulier : pour vous qui m'écoutez, et pour moi qui vous parle, moi, pécheur rebelle et ingrat, brebis égarée et infidèle. Le bon pasteur s'occupait de moi dans ce dernier moment ; il a parlé de moi en traitant la grande affaire de la réconciliation ; il me nommait par mon nom ; il me présentait à son Père. Il prévoyait alors toutes mes ingratitudes, toutes mes iniquités, tous mes désordres ; et chaque goutte de son sang qu'il versait alors pour le salut des hommes, il le versait aussi en particulier pour moi.

En deux mots, qui disent tout : il a été livré pour nos crimes. Paroles admirables qu'on ne saurait trop méditer. Eh ! quel est le pasteur qui en ait jamais fait autant ? L'amour connaît-il de plus grand effort que de se sacrifier pour l'objet qu'on aime ? Aussi, quelle serait notre ingratitude, si un pareil exemple ne nous touchait pas ; si nous ne haïssions pas le péché qui a causé la mort de notre pasteur ; si nous la renouvelions cette mort en péchant de nouveau ? Comme pécheurs, la pénitence nous convient ; comme chrétiens, elle nous est indispensable : sans elle nous périrons tous. Le disciple n'est pas plus que le maître ; et si l'on traite ainsi le bois vert, à quoi doit s'attendre le bois sec ? Il n'est pas juste, dit saint Bernard, que les membres soient couronnés de fleurs, tandis que le chef est couronné d'épines. Accomplissons donc en nous-mêmes ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, et faisons de dignes fruits de pénitence : c'est la conclusion naturelle que nous devons tirer de la charité que Jésus-Christ nous a montrée en se sacrifiant pour nous. *Traditus est propter delicta nostra.*

Enfin, le troisième caractère de Jésus-Christ comme bon pasteur, a été de se donner lui-même en nourriture à ses brebis. Sur le point de consommer son sacrifice, il trouve un moyen admirable de retourner au ciel, sans quitter la terre. Pour cela, il prend du pain, le bénit et le distribue à ses apôtres, en leur disant : Prenez et mangez, car ceci est mon corps, le même corps qui va bientôt être livré pour vous. Il prend ensuite le calice et le leur donne, en disant : Prenez et buvez, car ceci est mon sang, le même sang qui qui va être bientôt répandu pour vous. Toutes les fois, ajouta-t-il, que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi. C'est ainsi qu'il institua l'Eucharistie, mystère pro-

fond, qui surpasse la portée de tout entendement humain, et que nous croyons sur la parole de Dieu même ; mystère admirable, où Jésus-Christ se donne en nourriture sans se consumer, se multiplie sans se diviser, se reproduit sans changer ; mystère qui a été un sujet de scandale pour les Capharnaïtes anciens et nouveaux, et que le disciple bien-aimé, qui avait eu le bonheur de reposer, au milieu de ce festin sacré, sur le sein même de son cher Maître, a si bien caractérisé, lorsqu'il dit que Jésus-Christ, après avoir aimé les siens pendant toute sa vie, voulut, avant sa mort, leur laisser une dernière preuve de son amour, en le portant jusqu'à son comble. *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

Et en effet, n'est-ce pas à ce mystère que nous pouvons appliquer, bien mieux qu'à la manne des Juifs, ce que le saint roi David disait autrefois, que Dieu a renouvelé toutes ses merveilles en donnant une nourriture à son peuple ? Ne trouvons-nous pas dans l'Eucharistie le souvenir de tous ses bienfaits ? La mémoire de son incarnation, lorsqu'il vient habiter dans nos âmes ; la mémoire de son sacrifice, lorsqu'il s'offre lui-même sur nos autels ? N'est-ce pas là qu'il nous retrace tous les événements principaux de sa vie ? Il y naît de nouveau à la parole et entre les mains du prêtre, il y est adoré, il y gémit sur nos fautes, il se présente à son Père pour les réparer. Il y est solitaire et caché, il y parle pourtant aux âmes, et y converse avec elles. Il s'y fait des disciples, il les nourrit par une nouvelle multiplication. Il y opère des miracles, il guérit les malades, il ressuscite les morts. Il y meurt lui-même d'une manière mystique, il y répand son sang, il y est trahi, renié, abandonné, outragé, persécuté, crucifié ; il y triomphe pourtant toujours, et il y règne. Or, je vous le demande, mes frères, Jésus-Christ pouvait-il trouver un moyen tout à la fois plus simple et plus expressif, pour nous donner en même temps le précis de tout son amour et l'abrégé de toutes ses merveilles ?

Accourez donc à ce banquet céleste, brebis fidèles du bon pasteur ; c'est là que vous apprendrez bien mieux que par tous nos discours, à l'étudier et à le connaître. Vous nous dites quelquefois que vous auriez voulu vivre du temps de

Jésus-Christ, contempler son visage, suivre ses pas, écouter ses discours, toucher sa robe. Ah ! mes frères, il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas. Il veut non-seulement vous voir, vous toucher, vous parler, vous entendre ; mais il fait quelque chose de plus encore, il veut se donner tout entier à vous. C'est un pélican plein de tendresse, nous dit saint Thomas, qui engraisse ses petits de sa chair et de son sang. C'est une tendre mère, nous dit saint Chrysostome, qui, après avoir engendré ses enfants, ne les abandonne pas à des mains mercenaires, mais les allaite de sa propre substance. Les autres pasteurs se nourrissent de leur troupeau : ici c'est Jésus-Christ lui-même qui se donne en nourriture au sien. Non, mes frères, l'amour le plus ardent n'avait jamais rien imaginé de semblable. Approchons donc avec confiance de ce divin Pasteur : il se cache sous les apparences du pain et du vin, qui sont notre nourriture ordinaire, pour nous apprendre à le recevoir souvent, pour nous engager à l'aborder sans crainte. Il nous admet tous à la même table, pour nous inspirer l'esprit de charité qui doit nous réunir tous ensemble avec lui, comme les brebis d'un même pasteur. Nous trouverons dans l'Eucharistie une source inépuisable de consolations et de grâces. Là, nous apprendrons à pratiquer toutes les vertus et à fuir tous les vices : là, nos corps eux-mêmes seront sanctifiés en recevant le corps de Jésus-Christ. Enivrés de ce sang divin, les martyrs paraissaient des lions redoutables à l'enfer même. Rassasiés de ce corps précieux, tous les saints sont devenus des aigles rapides qui ont porté leur vol jusqu'au firmament. Heureux donc ceux qui approchent souvent de ce festin sacré, et qui en profitent ! Malheur à ceux qui s'en éloignent, ou qui le profanent ! C'est le mystère de l'amour : l'amour seul doit nous y conduire. *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

Et voilà, mes frères, comment Jésus-Christ a mérité le titre de bon pasteur : il nous assure lui-même que c'est en se sacrifiant pour ses brebis. Voyez que de prodiges son amour lui a fait opérer ; que de formes différentes il lui a fait prendre. D'abord, pour mieux se rapprocher de nous, il se rend semblable à nous ; ensuite, pour nous délivrer de

la mort éternelle, il se soumet à la mort ; enfin, pour nous renouveler la mémoire de son union et de son sacrifice, il se donne encore à nous. Dans la crèche il est notre égal, sur la croix notre victime, à l'autel notre nourriture, dans le ciel notre couronne. C'est ainsi qu'il se sacrifie, comme il nous l'avait promis. Il se sacrifie tout entier et pour tous, en tous lieux et à tous moments, une fois et sans cesse. *Ego sum pastor bonus, et pono animam meam pro ovibus meis.*

O vous que Jésus-Christ a associés à sa noble qualité de pasteur, vous d'abord, qui occupez des places distinguées l'Église ou dans l'État ; vous ensuite, qui que vous soyez, qui exercez quelque autorité dans le monde : pères et mères, à l'égard de vos enfants, maîtres et maîtresses, à l'égard de vos domestiques ; supérieurs de quelque genre que ce soit, à l'égard de ceux qui vivent sous votre dépendance ; Jésus-Christ, le bon pasteur, voilà votre modèle. Telle doit être votre sollicitude envers les brebis qui vous sont commises, votre vigilance à les conduire, votre zèle à les défendre, votre attention à les nourrir : tels en un mot les soins spirituels ou temporels qu'elles attendent de vous, et qu'elles ont droit d'en attendre. Et malheur à vous, si vous y manquiez ! Jésus-Christ vous demanderait un jour leur sang, et vous rendriez compte de leurs âmes. Qu'ils diffèrent de cet adorable modèle, ces pasteurs intéressés, qui ne se paissent qu'eux-mêmes, et qui recherchent plus la toison ou le lait de leurs brebis, que la gloire de celui qui les leur a confiées ; ces pasteurs orgueilleux, qui n'aiment que le faste de la domination, et qui en fuient les sollicitudes ; ces pasteurs ignorants, qui ne savent pas conduire leur troupeau ; ces pasteurs insensibles, qui le voient s'égarer sans peine ! Loin aussi ces pasteurs imparfaits, dont l'affection est toute naturelle et sensible ; ces pasteurs capricieux dont l'amour connaît mille inégalités et mille partages ; ces pasteurs mercenaires qui fuient au moindre danger ; ces voleurs qui n'entrent furtivement dans la bergerie que pour la remplir de meurtres et de rapines, véritables loups déguisés en pasteurs ! Ah ! mes frères, que de tels pasteurs sont pernicieux ! Qu'ils causent de ravages dans le troupeau ! Qu'ils sont indignes du beau nom qu'ils portent !

Jésus-Christ les dissipera un jour par le souffle de sa colère. Celui-là seul pourra lever alors la tête à son approche, qui peut dès maintenant soutenir ce parallèle, et dire par proportion, avec lui et comme lui : Je suis le bon pasteur, puisque je me sacrifie sans cesse pour le salut de mes brebis. *Ego sum pastor bonus, et pono animam meam pro ovibus meis.*

Poursuivons : et, après avoir vu dans Jésus-Christ tous les caractères d'un bon pasteur, voyons si nous trouverons dans nous-mêmes toutes les qualités d'une bonne brebis ; c'est ce qu'il s'agit d'examiner dans le second point.

SECOND POINT.

Qualités de la brebis du bon pasteur.

Ce n'est pas sans une raison particulière, chrétiens auditeurs, que Jésus-Christ, voulant caractériser ses disciples, les compare aujourd'hui à des brebis : cet animal est le symbole de la simplicité, de l'obéissance et de la douceur. Aussi le prophète Isaïe nous parlant du Christ, dit qu'il sera semblable à une brebis qui se tait devant celui qui l'immole. Saint Jean-Baptiste l'appelle dans le même esprit, l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. Jésus-Christ lui-même, donnant mission à ses apôtres, les envoie comme des brebis au milieu des loups ; et dans un autre endroit, faisant la peinture du jugement universel, il dit qu'il viendra alors séparer les pécheurs, représentés par des boucs, du milieu des justes qu'il désigne encore du nom de brebis. Mais quelles doivent être les qualités des véritables brebis du bon pasteur ? Jésus-Christ nous l'apprend dans notre évangile : elles doivent le connaître. *Cognoscunt me ;* écouter sa voix. *Vocem meam audiunt ;* le suivre. *Sequuntur me.* Développons ces trois marques, et voyons si elles nous conviennent. Qu'il est à craindre que nous ne soyons forcés de nous appliquer à nous-mêmes ce juste reproche que Jésus-Christ faisait autrefois aux juifs infidèles : Vous n'êtes pas de mes brebis. *Non estis ex ovibus meis.*

La première qualité d'une bonne brebis, c'est de connaître son pasteur. Et quand je dis que nous devons connaître Jésus-Christ, mes très-chers frères, je ne parle pas seulement ici de cette connaissance qui fait le simple chrétien,

mais de celle surtout qui fait le juste. Je parle d'une connaissance d'occupation, qui nous fasse trouver du plaisir à penser à lui, et à marcher en sa présence ; d'une connaissance de sentiment, où le cœur ait plus de part encore que l'esprit ; d'une connaissance de prédilection, qui lui donne la première place dans toute notre conduite ; d'une connaissance de fidélité, qui se montre surtout par notre exactitude à remplir ses commandements. Nous devons le connaître comme il nous connaît. Or, il ne nous connaît pas seulement d'une vue stérile, inséparable de sa divinité ; mais d'une vue efficace, qui nous comble de toute sorte de biens. Nous devons le connaître comme il connaît son Père, et comme il en est connu. Or, comment prouve-t-il qu'il connaît son Père ? Il nous assure lui-même, que c'est en observant ses commandements : et comment son Père prouve-t-il qu'il le connaît? En présidant à toutes ses actions, et en lui accordant toute sa puissance. C'est ainsi que nous devons connaître Jésus-Christ, si nous voulons être de ses véritables brebis ; c'est ainsi que nous devons mériter qu'il nous connaisse.

Or, je vous le demande, est-ce ainsi que l'on connaît Jésus-Christ dans le monde? est-ce ainsi que vous le connaissez vous-mêmes ? Ne pourrait-il pas vous dire aujourd'hui comme autrefois à ses disciples : Depuis le temps que je suis avec vous, vous ne m'avez pas encore connu ? On s'occupe de tout, on n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde ; on étudie tout ce qui a rapport à son état ; on se livre à des connaissances abstraites, souvent frivoles et inutiles, quelquefois même dangereuses ; on veut tout dire, tout savoir, tout connaître, tout entendre ; mais quant à la religion seulement on suit d'autres maximes. On se fait un point de conduite de n'en jamais parler ; on éloigne toutes les questions qui y ont rapport, comme trop sérieuses, on affecte sur ce point une indifférence qui fait horreur, et à force d'ignorer la religion, on en vient enfin jusqu'à ne plus y croire. C'est ainsi que le monde chrétien ne connaît pas plus Jésus-Christ que le monde infidèle, et qu'on pourrait graver dans nos villes, comme autrefois à Athènes, sur le frontispice de nos maisons, de nos temples mêmes, cette ins-

cription déplorable : Au Dieu inconnu. A peine, au milieu de cet oubli général, distingue-t-on encore quelques âmes pieuses qui ne se laissent pas entraîner au torrent de l'exemple, qui s'occupent en secret de Jésus-Christ, et dont on puisse dire en vérité qu'elles le connaissent. *Cognoscunt me.*

Et c'est aussi de quoi le Seigneur se plaignait autrefois par la bouche de son prophète. Un fils, s'écriait-il, connaît son père, un serviteur son maître, un animal même grossier et irraisonnable connaît celui à qui il appartient et qui le nourrit, le distingue de la foule, lui donne des marques de sensibilité, tressaille à son approche ; et Israël mon peuple, mon enfant que j'ai chéri comme la prunelle de mes yeux, que j'ai conduit dans le désert, comme un pasteur conduit son troupeau, comme un aigle soutient dans les airs ses petits aiglons, trop faibles encore pour voler ; Israël que j'ai sauvé des eaux de la mer rouge, où j'ai noyé tous ses persécuteurs, que j'ai conduit sur la montagne sainte, où je lui ai donné ma loi ; Israël dont j'ai dirigé les pas, à travers les ombres de la nuit, par une colonne de lumière, que j'ai nourri d'un pain céleste et désaltéré d'une eau miraculeuse, que j'ai établi enfin, en dépit de tous ses ennemis, dans la terre que je lui avais promise ; Israël, comblé de tant de biens, me méconnaît et m'oublie, me confond avec les dieux impuissants des nations aveugles qui l'entourent, et ne répond à tous mes bienfaits que par la plus noire ingratitude. *Bos cognovit possessorem suum : Israël autem me non cognovit.*

Or, à combien plus forte raison Jésus-Christ ne pourrait-il pas aujourd'hui nous adresser le même reproche ? Car, puisque la reconnaissance doit se mesurer aux bienfaits reçus, et que des faveurs plus signalées méritent un plus grand retour, mettez en parallèle les biens dont il vous a comblés, avec ceux de l'ancien peuple, et vous verrez bientôt que les Israélites n'avaient que la figure, et que vous avez la réalité. En effet, cette mer rouge qu'il leur fit miraculeusement traverser, pour les soustraire à la tyrannie de Pharaon, figure son sang versé jusqu'à la dernière goutte, pour vous enlever à la puissance du prince des ténèbres. Cette loi de crainte qu'il leur donna sur le Sinaï, annonçait la loi d'amour dont il vous a favorisés, sur le

Calvaire. La colonne lumineuse qui les éclairait dans le désert, représente la force et l'autorité de l'Église qui doivent vous conduire. Ce pain corruptible et cette eau matérielle, c'est son corps qu'il vous donne à manger, et son sang qu'il vous donne à boire. Enfin, cette terre promise où coulait le lait et le miel, qu'est-elle autre chose que l'image du ciel même, où il veut vous faire parvenir, après vous avoir aidé à triompher de tous vos ennemis ? Et avec tant de marques de sa bonté, qui devraient si bien vous le faire connaître, vous ne le connaissez pas ! Ingrats, allez donc à l'école des animaux, et confondez-vous par leur exemple. *Bos cognovit possessorem suum ; Israël autem me non cognovit.*

Et ce qu'il y a de plus admirable, mes frères, c'est que tandis que nous l'oublions de la sorte, ce bon pasteur ne nous oublie pas. Eh ! que deviendrions-nous, s'il nous oubliait ? Notre malheur serait sans ressource. Du haut du ciel, il abaisse ses regards jusqu'à nous, il nous suit des yeux de sa miséricorde dans nos égarements, il éclaire toutes nos démarches, il s'occupe de tous nos besoins, il verse des larmes sur tous nos crimes. Élevé sur le trône de sa gloire, il continue pour nous l'office de médiateur, il montre ses plaies à son Père, il l'engage en sa considération à nous devenir propice. Eh quoi ! mes frères, Jésus-Christ n'a pas besoin de nous, et il nous a sans cesse présents, il est notre fin dernière, et nous l'oublions sans cesse ! Que faut-il admirer davantage ici, ou la tendresse de Dieu, ou l'ingratitude de l'homme ? Ah ! craignons les terribles suites de l'amour divin outragé. S'il est patient, nous dit Tertullien, c'est qu'il est éternel. Il nous assure lui-même qu'il ignorera celui qui l'aura ignoré. Craignons d'entendre un jour de sa bouche ces foudroyantes paroles : Je ne vous connais plus. Je ne vous ai jamais connus. Eh ! Seigneur, de quoi me serviraient alors toutes les autres connaissances, si je n'avais pas eu la vôtre ? De quoi me servirait-il d'avoir été connu du monde entier, si je n'étais pas connu de vous ? Non, mon Dieu, que j'oublie tout le reste, que je sois oublié de tout le reste, pourvu que vous seul me connaissiez, et que je vous connaisse vous seul ! *Cognoscunt me.*

La seconde qualité d'une bonne brebis, c'est d'écouter la voix de son pasteur. Jésus-Christ est le Verbe éternel, la parole de Dieu manifestée aux hommes ; il doit donc nous instruire. Aussi l'a-t-il fait : il a parlé d'abord par la bouche de ses prophètes ; ensuite il a parlé lui-même ; puis, il a parlé par la bouche de ses apôtres, et maintenant encore il parle par la bouche de leurs successeurs. A la voix extérieure de sa parole, il joint la voix intérieure de sa grâce : il parle continuellement au fond de nos âmes par de pieux mouvements, par des remords salutaires, par de saintes inspirations : il profite de tout pour se faire entendre, d'une affliction sensible, d'une perte imprévue, d'un conseil charitable, d'un exemple édifiant. Cette voix nous suit partout, nous parle à toute heure, ne nous abandonne pas au milieu même du tumulte des passions et des embarras du monde. C'est un juge intègre que nous portons sans cesse dans nous, qui pèse toutes nos actions, et qui censure tous nos vices. Cette voix dit à l'impudique, comme autrefois Jean-Baptiste à Hérode : Il ne vous est pas permis. *Non licet.* Elle dit à l'avare : Insensé, on va couper le fil de tes jours, et que deviendront tous ces biens amassés avec tant de peine ? *Et hæc cujus erunt ?* Elle dit à l'ambitieux : Que te servira-t-il d'avoir gagné le monde entier, si tu viens à perdre ton âme ? *Quid prodest* ? Voix qui prend toute sorte de formes pour gagner nos cœurs. Tantôt forte, elle abat le pécheur, le frappe, le surprend : c'est Paul sur le chemin de Damas, terrassé par la voix de son Dieu qui lui demande compte de ses persécutions et de ses outrages. *Quid me persequeris ?* Tantôt douce, elle flatte, s'insinue, demande : c'est ce tendre et divin Sauveur aux bords du puits de Jacob, demandant à boire à la Samaritaine et la priant d'étancher la soif de son salut qui le dévore. *Da mihi bibere.* Voix toujours puissante, qui a converti les plus grands pécheurs, les Augustin, les Madeleine ; qui a formé les plus grands saints, les Antoine, les Hilarion, et qui conduit encore de nos jours tous ceux qui l'écoutent au degré de la perfection la plus sublime. *Vocem meam audiunt.*

Or, souffrez que je vous le demande, chrétiens auditeurs, cette voix, l'écoute-t-on dans le monde ? L'écoutez-vous vous-mêmes ? Vous savez ce qu'elle vous défend, aussi bien

que ce qu'elle vous ordonne : vous connaissez les commandements de Dieu, les préceptes de l'Église qui tient sa place, les maximes de l'Évangile. Voilà la voix de Jésus-Christ ; c'est la loi sainte qu'il vous a laissée. Souffrez que je vous la présente aujourd'hui, car on vous la présentera au dernier jour. Réglez-vous sur elle toute votre conduite ? Inutilement vous me l'assureriez, je ne vous croirais pas, puisque vos mœurs me prouvent le contraire. C'est une loi toute chaste, et vous êtes tout impurs ; c'est une loi éternelle, et vous vous laissez entraîner à toutes les vicissitudes du temps ; c'est une loi spirituelle, et vous ne vivez que pour les sens ; c'est une loi de vie et de lumière, et vous êtes ensevelis dans les ténèbres et dans la mort du péché. Vous êtes donc infidèles à cette loi sainte. Mais quelle excuse apporterez-vous, lorsque Jésus-Christ vous reprochera un jour vos criminelles résistances ? Direz-vous que vous n'entendiez pas sa voix ? Mais on vous répondra qu'elle a retenti dans toute la terre, qu'elle retentissait surtout au fond de votre cœur. Direz-vous que cette loi était trop sévère, et qu'elle exigeait trop de vous ? Mais notre Dieu n'est-il pas la justice et la raison souveraines ? Peut-il donc nous commander quelque chose qui ne soit ni juste ni raisonnable ? Et ce qu'il vous demande, n'est-il pas fondé sur vos propres besoins ? Vos intérêts les plus solides, votre bonheur le plus réel, ne le demandent-ils pas comme lui ? Direz-vous enfin que vous étiez trop faibles pour obéir à la voix de votre pasteur ? Mais tout son sang versé pour vous ne suffisait-il pas pour soutenir votre faiblesse ? Mais tant d'autres, aussi faibles que vous, qui ont fait pour lui obéir les plus grands sacrifices, ne confondront-ils pas votre lâcheté? Non, mes frères, quoi que vous puissiez dire, vous serez inexcusables au tribunal de Jésus-Christ, et vous l'êtes dès à présent même au tribunal de votre propre conscience. Si un infidèle, à qui notre religion serait inconnue, venait parmi nous, et qu'il vît tout ce qui s'y passe, croyez-vous que par nos mœurs il pût soupçonner notre croyance ? Et s'il en jugeait sur cette règle, n'en croirait-il pas le contraire précisément de ce qu'elle est ? Avouez donc que votre vie n'est pas conforme à la loi de Jésus-Christ. Brebis égarées, vous vous obstinez à fuir le bercail, malgré la voix du

bon pasteur qui vous rappelle ; vous méprisez la voix extérieure de sa parole ; vous étouffez la voix intérieure de sa grâce, et toute votre vie n'est qu'une continuelle résistance à ses ordres. Eh ! quoi, Seigneur, c'est vous qui parlez, et c'est votre créature qui vous résiste ! Votre voix toute-puissante, qui a triomphé de tout l'univers, ne peut triompher d'un cœur infidèle ! Ah ! mes frères, craignez les suites d'une pareille opiniâtreté. Il y a, nous dit le Sage, temps de parler, et temps de se taire. A force de résister à la voix du Seigneur, on l'étouffe ; elle ne parle plus, ou ne parle que bien faiblement. Alors le tumulte des passions empêche bientôt de l'entendre, et, lorsqu'on ne l'entend plus, quelle ressource reste-t-il pour la conversion ? Oh ! qu'une brebis est égarée, lorsque son pasteur ne crie plus pour la rappeler ! Un état si voisin de l'impénitence finale, n'est-il pas peut-être déjà le vôtre, mon cher auditeur ? Autrefois les moindres péchés soulevaient toute votre conscience ; maintenant vous avalez l'iniquité comme l'eau, et vous dormez tranquille dans le crime. Serait-il donc vrai que Jésus-Christ ne vous parlât plus ? Je me trompe, il vous parle encore : c'est sa voix que vous entendez dans ce moment ; elle frappe vos oreilles ; elle pénètre jusqu'à vos cœurs. Vous savez les sacrifices qu'elle demande de vous : ne le contristez plus ; ne vous endurcissez pas davantage. C'est peut-être aujourd'hui pour la dernière fois que vous l'entendez. *Vocem meam audiunt.*

Enfin, la troisième qualité d'une bonne brebis, c'est de suivre son pasteur. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous donner des instructions, il nous a laissé des exemples. Il a même pratiqué avant que d'enseigner : avant de nous apprendre le détachement, il a voulu lui-même naître dans la misère ; avant de nous dire de fuir les plaisirs, il a été dans les douleurs depuis sa plus tendre jeunesse ; avant de nous faire un précepte de mépriser les honneurs du monde, il a passé lui-même la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité ; et s'il nous ordonne de pardonner les injures et d'aimer nos ennemis, ce n'est qu'en conséquence du grand exemple qu'il nous en a donné sur la croix. Que dis-je ? Il a même bien plus fait qu'il ne nous commande. Il consent que nous vivions dans le rang où la Providence nous a

placés ; mais pour lui, il s'est rendu le dernier des hommes. Il nous permet d'user de nos richesses, quoiqu'il ait vécu lui-même dans la plus grande pauvreté. Il ne nous défend pas la jouissance de certains plaisirs, bien que lui-même ait été jusqu'à la fin l'homme des douleurs. En un mot, c'est le véritable bon pasteur, qui, menant son troupeau par des sentiers pénibles et escarpés, marche toujours à sa tête pour le guider et pour l'encourager. Pouvons-nous rencontrer sur nos pas des difficultés qu'il n'ait surmontées lui-même, des obstacles qu'il n'ait franchis le premier, des épines dont il n'ait émoussé la pointe en les foulant sous ses pieds sacrés ? Aussi, touchés d'un si bel exemple, tous les saints se sont empressés de suivre ses traces. Il réunissait toutes les vertus : chacun a voulu l'imiter dans quelqu'une. Les apôtres se sont formés sur son zèle, les martyrs sur sa patience, les anachorètes sur son recueillement, les vierges sur sa modestie. Tous ensemble forment cet heureux troupeau que je vois rassemblé sous la houlette du bon pasteur, et qui marche sans cesse à sa suite. *Sequuntur me.*

Or, permettez que je vous le demande encore, chrétiens auditeurs, ce bel exemple, le suit-on dans le monde ? Le suivez-vous, vous-mêmes ? Ne soyez pas surpris que je vous le présente aujourd'hui, car on vous le présentera au dernier jour. Que chacun donc se dise à soi-même : suis-je conforme à Jésus-Christ ? N'ai-je rien qui lui soit contraire ? Hommes du monde, comparez, si vous l'osez, cette vie de sollicitudes et d'intrigues, toute consacrée à l'avarice qui ne dit jamais : c'est assez, ou à l'ambition qui tend à monter sans cesse, et où l'affaire du salut ne trouve pas la moindre place, avec le renoncement et l'humilité dont Jésus-Christ vous a donné l'exemple. Femmes mondaines, confrontez si vous le pouvez, cette vie inutile, exempte, il est vrai, de grands crimes, mais dénuée aussi de toute sorte de vertus : cette vie toute consacrée à mille soins frivoles, cet amour du plaisir qui vous occupe, cette délicatesse ridicule dans tout ce qui flatte vos sens, ces licences dans vos parures, ces désirs criminels de plaire, avec la modestie, avec la croix de Jésus-Christ. Pécheurs, en un mot, qui que vous soyez, mettez aujourd'hui en parallèle vos mœurs avec sa conduite, vos voluptés avec ses souffrances, vos hauteurs avec ses

opprobres, vos crimes avec sa sainteté. Pourriez-vous, sans rougir, soutenir une telle comparaison ? Ah ! si nous vous annoncions un Rédempteur qui eût passé sa vie au sein des plaisirs et des richesses, qui eût préconisé les lois et les maximes du monde, qui eût suivi, comme la multitude, le torrent de ses usages et de ses coutumes, et que nous vous disions que vous allez être jugés sur ce modèle ; sans doute une pareille menace ne devrait pas vous alarmer : votre conscience vous rassurerait, et un tel juge en arrivant ici, n'aurait rien à changer dans vous, pour trouver de parfaits disciples. Mais, puisqu'il est de foi, mon cher auditeur, que Jésus-Christ a pris, pour vous sauver, une route toute contraire, il est donc de foi aussi qu'en vivant de la sorte, vous ne le suivez pas. Brebis égarée, vous vous éloignez de votre pasteur : vous deviendrez la proie du loup infernal. et vous tomberez avec lui dans l'abîme. Revenez donc, puisque Jésus-Christ vous rappelle ; arrêtez-vous, puisqu'il vous poursuit : laissez-vous prendre aux charmes de sa miséricorde. Ce pasteur charitable ne vous punira pas de vos égarements ; il ne vous fera même aucun reproche : il vous comblera de caresses dans votre retour ; il vous chargera sur ses épaules, pour vous épargner la fatigue de la route. Vous rentrerez dans son bercail, que vous n'auriez jamais dû quitter, et vous augmenterez le nombre malheureusement trop petit des brebis fidèles qui le suivent. *Sequuntur me.*

Et voilà, mes frères, le contraste frappant que nous présente aujourd'hui notre évangile : Jésus-Christ, et nous. Jésus-Christ employant toute sa puissance à nous faire du bien : lui qui est immense, s'unissant à notre nature ; lui qui est immortel, souffrant la mort pour nous ; lui qui est impassible et glorieux dans le ciel, devenant encore tous les jours notre nourriture sur la terre : tout cela pour nous prouver son amour, et pour mériter le titre de bon pasteur. *Ego sum pastor bonus.* Et nous au contraire, brebis indignes d'un tel pasteur, ne répondant à cet excès d'amour, que par un excès d'ingratitude ; fermant nos yeux à sa lumière, bouchant nos oreilles à sa voix, refusant obstinément de marcher après lui, et de suivre ses traces, et méritant ainsi, au milieu du christianisme, ce reproche terri-

ble qu'il faisait autrefois aux Juifs : Vous n'êtes pas de mes brebis. *Non estis ex ovibus meis.* Mais si ce contraste vous frappe maintenant que vous ne le voyez que d'une manière bien imparfaite ; que sera-ce lorsqu'il vous sera présenté dans tout son jour, non plus par un ministre de Jésus-Christ, mais par Jésus-Christ lui-même ; non plus pour vous exciter à la pénitence, mais pour augmenter votre désespoir ; non plus avec tous les attraits de sa miséricorde, mais dans tout l'appareil de sa justice ; et que, vous montrant alors son corps, ses plaies, sa croix, monuments éternels de sa générosité et de sa tendresse : Voyez, vous dira-t-il, brebis infidèles, voyez tout ce que j'ai fait pour vous ! Pouvais-je en faire davantage ? Devais-je même en faire autant ? Reconnaissez donc que je suis le bon pasteur, puisque j'en ai si bien rempli tous les devoirs. *Ego sum pastor bonus* Et ouvrant ensuite à vos yeux le livre déplorable de vos ingratitudes et de vos forfaits : Lisez, continuera-t-il, âmes infidèles, lisez l'histoire de vos égarements ; comparez-la à l'histoire de mes bienfaits ; voyez comment vous avez répondu à mon amour, et jugez vous-mêmes aujourd'hui si, tandis que je n'oubliais rien pour vous sauver, vous ne faisiez pas tout ce qu'il fallait pour vous perdre. Retirez-vous donc ; je ne vous reconnais pas pour mes brebis, puisque vous en avez si peu porté les marques. *Non estis ex ovibus meis.*

Pour vous, brebis fidèles du bon pasteur (et j'aime à croire que vous êtes tous de ce nombre), célébrez aujourd'hui ses miséricordes à votre égard. Le prophète David lui-même vous fournira les expressions de votre reconnaissance. C'est le Seigneur qui est mon pasteur : que peut-il me manquer ? Et qu'ai-je dorénavant à craindre ? *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* Ce pasteur charitable a pensé à moi de toute éternité : il m'a fait naître, préférablement à tant d'autres, dans le sein de l'Église, qui est son bercail, où se conserve sans altération le dépôt précieux de sa doctrine et de ses sacrements, pâturages abondants qu'il a préparés pour mon âme. *In loco pascuæ ibi me collocavit.* Une eau salutaire, répandue sur moi dès ma naissance, m'a lavé de toutes mes souillures, a réparé mes maux, a été le principe de toutes les autres grâces de ma vie. *Super*

aquam refectionis educavit me. Si bientôt après, entraîné par mon inconstance, je me suis éloigné de cet heureux bercail, pasteur empressé, il a couru après sa brebis égarée ; il m'a poursuivi dans les sentiers pénibles où mes désordres m'avaient conduit ; il a employé pour me rappeler à lui le dégoût même que j'éprouvais dans le crime. Au premier désir de conversion qu'il a aperçu dans moi, que de facilités n'a-t-il pas présentées à mon retour ! que de consolations n'a-t-il pas procurées à ma pénitence ? Un aveu humble et sincère le satisfit : il me reçut aussitôt dans son bercail, et rétablit mon âme dans tous les droits que ses égarements lui avaient fait perdre. *Animam meam convertit.* Depuis ce jour fortuné, il n'a pas cessé de me combler de ses grâces : il a éclairé mon esprit par ses secrètes inspirations ; il a touché mon cœur par ses consolations ineffables ; il m'a fait sentir la sagesse et la douceur de sa loi ; il me ranime continuellement par la vue de ses exemples ; il aplanit devant moi toutes les difficultés ; il écarte tous les obstacles, et sa Providence m'a conduit jusqu'à présent par la main dans les sentiers de la justice. *Deduxit me super semitas justitiæ.* S'il m'a accordé toutes ses faveurs, ce n'est pas à cause de quelque mérite qu'il a découvert dans moi, il n'y a trouvé que des crimes : c'est uniquement en vue du titre de pasteur qu'il a daigné prendre, et du nom de sa brebis qu'il a bien voulu me donner. *Propter nomen suum.* Décoré d'un si beau titre, revêtu d'un si glorieux caractère, je ne craindrai plus rien. Je le sais, ce monde que j'habite est une terre malheureuse, enveloppée de toutes parts des ombres de la mort. Mais, vous ayant pour pasteur, ô mon Dieu, qu'y a-t-il que je doive craindre ? *Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Quand je serai en proie à l'affliction, je penserai que vous avez bien plus souffert vous-même. Je regarderai mes peines comme une expiation de mes crimes passés, et comme un préservatif contre les tentations à venir. Un bon pasteur ne frappe-t-il pas de sa houlette la brebis qu'il aime, pour l'empêcher de s'égarer ? Je baiserai donc votre main sacrée qui ne m'afflige que pour me sauver, et je trouverai la source de mes consolations au milieu même de mes souffrances. *Virga tua et baculus*

tuus ipsa me consolata sunt. Que la chair se révolte dans moi contre l'esprit ; que mes ennemis domestiques s'unissent à mes ennemis extérieurs pour me séduire et pour me perdre ; j'irai à votre table sainte, je recevrai le pain céleste que vous m'y avez préparé, et qui n'est autre chose que vous-même : cette nourriture sacrée me transformera en homme nouveau, et me soutiendra contre ma propre faiblesse. *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* Que le monde m'étale ses pompes, elles ne m'ébranleront pas ; je ne lui appartiens plus. L'huile sainte de la confirmation que vous avez versée sur ma tête, m'en a séparé pour toujours ; elle m'a appris, dès mes plus tendres années, à mépriser ses plaisirs, à ne jamais rougir devant lui de votre service, et à lutter, comme un athlète généreux, contre la force de ses exemples. *Impinguasti in oleo caput meum.* Que le démon, en un mot, redouble tous ses efforts pour me perdre, je ne le craindrai pas. J'approcherai de vos autels, j'assisterai tous les jours aux saints mystères qui s'offrent tous les jours pour moi ; et ce calice de salut dont l'effusion me rappelle la mémoire de votre sacrifice et m'en applique le fruit, que de consolations, que de grâces ne me procurera-t-il pas sans cesse ! *Et calix meus inebrians quam præclarus est !* C'est ainsi, ô mon Sauveur, que votre miséricorde ne m'a jamais abandonné durant tout le cours de ma vie. Elle a prévenu ma naissance, elle m'accompagnera jusqu'au tombeau. C'est elle qui me cherche dans mes égarements, qui me porte dans mon retour, qui me ranime dans mes tiédeurs, qui me console dans mes peines. Sans cesse elle est à mes côtés pour me conduire ou pour me défendre. *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* Mais c'est surtout à ce moment terrible où mon âme passera du temps à l'éternité, que vous redoublerez votre tendresse. Vous daignerez me visiter alors sur mon lit de mort, pour me fortifier par le viatique du salut contre les redoutables assauts de l'esprit infernal. Vous verserez de nouveau sur mon corps une huile sanctifiée, qui servira à réparer mes forces, et m'aidera à triompher des puissances de l'enfer. Vous réunirez en ma faveur les prières de vos enfants. Vous me présenterez, pour ranimer ma confiance, l'image de votre croix adorable : ce signe

précieux, sûr garant de vos miséricordes, je le tiendrai collé sur mes lèvres, et il recevra mes derniers soupirs. *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* Achevez votre ouvrage, divin pasteur : ne permettez pas que le fruit de tant de travaux périsse. Conduisez cette brebis chérie, du bercail de la terre où vous la comblez de tant de biens, jusqu'à la céleste bergerie, où vous devez l'enivrer d'un torrent de délices ; séjour heureux, où je vous verrai sans voile, où je vous aimerai sans partage, où je vous possèderai sans fin, où tout votre troupeau réuni dans votre maison sainte, n'aura plus d'autre pasteur que vous pendant tous les siècles des siècles. *Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum.* Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le Bon Pasteur

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus dit à quelques-uns des pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

C'est à des pharisiens que Jésus-Christ parle. Il sait que ces hommes animés d'une haine violente contre lui, qui ne l'approchent que pour trouver quelque occasion de lui nuire, qui ne l'écoutent que pour trouver dans ses discours quelque mot qu'ils puissent interpréter avec malignité, ne profiteront pas de ses instructions : il juge même qu'ils n'entendront rien à ce qu'il leur dit, qu'ils ne comprendront point quelles sont ces brebis, quel est ce bon pasteur qui donne pour elles sa vie, quel est ce mercenaire qui les laisse exposées au loup, quelle est cette bergerie où il doit réunir encore d'autres brebis. Malgré cela, il ne laisse pas de leur présenter ces vérités importantes, comme si elles devaient faire sur eux une profonde impression. Mais nous devons considérer que les discours de Jésus-Christ n'ont pas été dirigés seulement vers ceux qui étaient présents devant lui. Ses paroles sont des paroles éternelles qui doivent retentir dans tous les siècles ; des paroles adressées à toutes les générations, à tous les hommes qui paraîtront à

jamais sur la terre. C'est pour nous, c'est à nous que Jésus-Christ a parlé. Si ces pharisiens, au lieu d'être conduits par la méchanceté, avaient été guidés par la sincérité ; si, au lieu de chercher à surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, ils en avaient étudié attentivement, et lui en avaient demandé humblement le sens, ils les auraient comprises, ils s'en seraient pénétrés, et les leçons du divin Sauveur, au lieu d'être, comme elles le furent, leur condamnation, auraient été le principe de leur salut. Ce qu'ils auraient dû faire, faisons-le : instruits par leur faute et par leur malheur, gardons-nous d'y tomber. Cherchons dans le discours de Jésus-Christ les instructions qu'il a bien voulu nous y donner ; et demandons-lui avec instance d'éclairer notre intelligence pour les comprendre, et de soutenir notre volonté pour les pratiquer.

Jésus-Christ est le bon pasteur ; il est même le seul que l'on puisse appeler avec exactitude le bon pasteur : il l'est à des titres qui lui sont propres, et qui ne peuvent être communiqués à aucune créature. Il n'y a que Dieu qui soit véritablement bon (1), avait-il dit lui-même. Les pasteurs terrestres, quels qu'ils soient, ne peuvent pas mériter ce titre sans restriction : leurs vertus les plus sublimes ne sont jamais sans mélange d'imperfection. Tout pontife pris parmi les hommes, dit saint Paul, environné lui-même d'infirmités, en offrant pour les péchés du peuple la victime salutaire, doit aussi l'offrir pour les siens (2) : mais il convenait, ajoute-t-il, à la loi de grâce, à la loi de perfection, de nous donner un pontife saint, innocent, exempt de toute tache, séparé des pécheurs ; qui, élevé au-dessus de tous les cieux, ne fût pas comme les autres prêtres, dans la triste nécessité d'offrir les hosties pour ses péchés, avant de les offrir pour ceux du peuple (3). Nous le possédons ce

(1) Nemo bonus, nisi unus Deus. *Marc*, X, 18.

(2) Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus.... quoniam et ipse circumdatus est infirmitate ; et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. *Hebr.*, V, 1, 2 et 3.

(3) Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus : et excelsior cœlis factus ; qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodum sacerdotes prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi. *Hebr.*, VII, 26 et 27.

grand, cet auguste, ce parfait pontife : assis au plus haut des cieux, à la droite du siége de la Grandeur suprême (1), il y exerce son sacerdoce éternel, ne cessant de sauver ceux qui par lui s'adressent à Dieu, et vivant à jamais afin de prier pour nous (2). Que cette théologie du grand Apôtre, en même temps qu'elle est noble et élevée, est douce et consolante ! Jésus-Christ n'a pas cessé d'être notre pasteur : les fonctions qu'il exerçait sur la terre pour notre sanctification et notre bonheur, remonté dans le ciel, il les exerce encore, non pas seulement par le ministère qu'il a laissé à sa place, mais par lui-même : au sein de sa béatitude, il s'occupe sans relâche de la nôtre ; il reçoit nos prières, nos offrandes, nos bonnes œuvres ; il les purifie, et les consacre par ses mérites ; et y joignant sa toute-puissante intercession, il les offre à son Père et les lui rend agréables.

Et quelle est la manière dont Jésus-Christ se montre le bon pasteur ? C'est en donnant à ses brebis le témoignage le plus fort, le plus touchant de son amour ; c'est en leur immolant sa vie. Voilà le caractère auquel il veut qu'on le reconnaisse pour le bon pasteur. Ministres de son Église, c'est aussi à cette marque qu'il vous ordonne de vous faire reconnaître tels. Du jour où vous vous enrôlâtes dans la milice sacrée, votre vie cessa d'être votre bien propre ; elle appartient à l'Église à qui vous l'engageâtes. Vous devez être continuellement disposés à la sacrifier dans les combats du Seigneur : c'est un de vos devoirs essentiels de ne la ménager, ni quand la persécution suscitée réclame votre témoignage, ni quand la contagion répandue appelle votre ministère. Le prince des pasteurs, s'immolant sur la croix pour le salut de son troupeau, vous apprend jusqu'où vont vos obligations envers celui qu'il vous a confié. Elles ne sont pas communes, les occasions où un bon pasteur fait à ses brebis le sacrifice de sa vie. Les palmes du martyre ne

(1) Talem habemus pontificem, qui consedit in dextera sedis Magnitudinis in cœlis. *Hebr.*, VIII, 1.

(2) Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum ; semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Hebr.*, VII, 24 et 25.

croissent pas dans tous les siècles ; mais en tout temps un pasteur peut et doit donner sa vie pour ses ouailles ; non pas en l'immolant, mais en l'employant sans cesse pour elles. Ce n'est pas seulement sur la croix que le modèle des pasteurs a donné sa vie pour nous ; il nous a consacré tous les moments de sa pénible carrière : prières, exhortations, miracles, voyages, fatigues, travaux, contradictions, persécutions, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, a été pour nous. Ainsi, celui qui exerce son ministère en sa place et en son nom, se doit tout entier au peuple dont il est chargé : en public et en particulier, dans ses fonctions et hors de ses fonctions, en tout lieu comme en tout temps, il doit s'occuper du bien de ses brebis, le préparer par ses pensées, le procurer par ses discours, l'opérer par ses actions, le solliciter par ses prières. C'est ainsi que tout bon pasteur, à la suite de son chef, donne sa vie pour son troupeau ; ce sacrifice continuel de tous ses moments, de toutes ses facultés, est moins glorieux sans doute, mais plus difficile, plus pénible, plus méritoire peut-être, que le sacrifice prompt et brillant de ses jours.

Ce ne sont pas seulement ceux à qui Jésus-Christ a confié le ministère spirituel de son Église, qui entrent avec lui en communication de cette qualité de pasteurs, et à qui il impose l'obligation de consumer leur vie au bien de leur troupeau ; ce titre convient d'une manière moins propre peut-être, mais cependant très-réelle, à tous ceux que la Providence a placés à la tête des autres pour les conduire et les régir : aux pères dans leurs familles, aux maîtres dans leurs maisons, aux magistrats sur leurs tribunaux, aux administrateurs dans leurs cabinets, aux officiers dans les camps, aux souverains sur leurs trônes. L'ordre de la société rend nécessaires les distinctions de rang, les prééminences d'autorité ; et Dieu, auteur de la société, a voulu qu'elles y existassent pour la contenir, la diriger, la gouverner : mais ceux qu'il en a revêtus, doivent se pénétrer sans cesse de cette essentielle vérité, que sous une Providence sage, il n'est, il ne peut être établi d'autorité que pour le bien des inférieurs. En se décorant des prérogatives attachées à leur état, ils ont contracté l'obligation stricte

de remplir toutes les charges que leur impose leur état ; de se livrer absolument aux fonctions que leur assigne leur état ; de dévouer leur vie entière à ceux que leur soumet leur état. Celui que la foi éclaire, ne voit dans sa dignité qu'une servitude, dans sa puissance que des obligations : chaque hommage qu'il reçoit est un avertissement qui va au fond de sa conscience lui rappeler, et le principe de supériorité, et l'usage qu'il doit en faire.

Et ce n'est pas là encore toute l'étendue du devoir que Jésus-Christ a imposé aux hommes, en leur consacrant sa vie. L'apôtre saint Jean fait de ce grand exemple la mesure de la charité ordonnée à tous les chrétiens. Nous connaissons, dit-il, la charité dont Dieu a été animé pour nous, en ce qu'il a donné pour nous sa vie; et nous, à son imitation, nous devons aussi donner notre vie pour nos frères (1). Ce serait exagérer le précepte, de prétendre assujettir tous ceux qui professent le christianisme, à se dévouer à la mort pour leurs frères : un commandement aussi rigoureux n'oblige que peu de personnes, et dans peu de circonstances. Ce n'est pas de notre mort que nous sommes débiteurs envers nos semblables, c'est de notre vie ; nous leur devons de l'employer tout entière à leur bonheur, soit de ce monde, soit de l'autre. La Providence a multiplié à l'infini les services que les hommes peuvent se rendre, pour leur ôter tout prétexte de se soustraire à cette obligation ; et comme elle a voulu que la charité n'eût pas de bornes, elle n'en a pas donné à ses moyens. Mes chers enfants, disait le même Apôtre qui connaissait si bien la charité, et qui l'avait puisée sur le sein même de Jésus-Christ, aimons-nous, non de la langue, et par de vaines paroles, mais en vérité, et par nos œuvres (2). Le langage de la charité n'est que trop commun ; ses effets sont beaucoup trop rares. Les assurances, les protestations d'attachement sont devenues de simples formules : à force de les répéter, on ne les sent plus : à force de les entendre, on n'y croit plus. C'est une monnaie dont chacun connaît la fausseté, et dont cependant, par une

(1) In hoc cognovimus caritatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere. *I Joan.*, III, 16.

(1) Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate. *I Joan.*, III, 18.

sorte de convention tacite, tout le monde continue de se servir. La charité chrétienne est absolument différente : elle ne se répand pas en paroles, mais elle s'épanche en bienfaits ; généreuse, elle ne connaît d'autre jouissance des biens de la terre, que de les donner ; ingénieuse, elle devine tous les besoins pour y subvenir, tous les désirs pour les satisfaire ; inépuisable, elle n'est pas arrêtée même par l'impuissance : quand sa propre bienfaisance ne peut plus être utile au prochain, elle implore pour lui la bienfaisance céleste.

Mais le mercenaire, celui qui n'est point le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit ; et le loup les emporte, et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met pas en peine des brebis.

Après s'être donné lui-même pour le modèle des bons pasteurs, et nous avoir donné une marque pour reconnaître ceux qui le sont, le divin Sauveur, afin de nous faire encore mieux comprendre sa doctrine, nous présente l'exemple contraire ; c'est celui du mercenaire, qui, n'étant point le propriétaire des brebis, s'est engagé à les garder pour un salaire. Cette partie de sa comparaison a rapport à ceux qui se sont introduits dans le ministère pastoral par des vues humaines ; qui sont venus chercher dans le sanctuaire, non les grâces que Dieu distribue, mais les trésors que la piété des fidèles y a déposés ; qui recherchent dans leurs fonctions, non la gloire dont la miséricorde divine doit les récompenser, mais la considération que l'opinion des hommes y attache ; qui, indifférents au soin de leur troupeau, ne sont occupés que de leur interêt personnel, et dont toute la vocation est, ou l'avarice, ou l'ambition.

Mais la pureté d'intention qui doit introduire dans le ministère sacré, interdit-elle tout retour sur soi-même ? ordonne-t-elle de s'oublier entièrement ? est-elle incompatible avec tout désir du prix que méritent les travaux auxquels elle engage ? Ne donnons point dans l'excès, et en recherchant la vraie perfection, gardons-nous de tomber dans des idées outrées qui nuisent. Il y a un salaire qu'il est recommandé aux pasteurs de désirer ; il y en a un autre qu'il leur est permis de recevoir.

David, cet homme selon le cœur de Dieu, David, choisi par le Seigneur pour être le pasteur de son peuple ; David qui mérita par sa fidélité d'être donné pour modèle à ceux qui le suivirent sur son trône, David déclare qu'il a pour motifs de ses vertus, pour but de ses actions, la rétribution qu'il en espère (1). Et saint Paul nous enseigne que Moïse, en préférant aux trésors de l'Égypte, et aux joies des pécheurs, les afflictions du peuple de Dieu, considérait la récompense qui devait le dédommager de ses peines (2). A l'exemple de ces deux grands conducteurs d'Israël, ceux que Dieu charge de conduire le peuple chrétien doivent sans cesse avoir devant les yeux le prix qu'il attache à leur zèle. Qu'ils contemplent souvent le moment heureux que leur annonce saint Pierre, où le Prince des pasteurs apparaîtra, leur apportant la couronne impérissable de gloire (3) : ils ont besoin, dans leur pénible ministère, d'être continuellement excités par cette grande et salutaire pensée. Qu'elle les soutienne dans leur travaux, qu'elles les ranime dans leurs fatigues, qu'elle les encourage dans leurs dangers, qu'elle les dédommage de leurs privations, qu'elle les console dans leurs peines ; c'est là le salaire, le seul salaire auquel ils doivent aspirer, parce que c'est le seul digne de leurs sublimes fonctions.

Il ne leur est cependant pas défendu d'en recevoir d'un autre genre : le grand apôtre le déclare expressément. Quel est celui qui, ayant planté la vigne, ne mange pas de son fruit (4) ? et celui qui, en paissant le troupeau, ne vit pas de son lait? Ainsi, ceux qui travaillent dans le sanctuaire, et qui desservent l'autel, participent à ce qui est offert sur l'autel (5). Est-ce donc, ajoute-t-il, une chose qui doive vous

(1) Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem. *Psalm.*, CXVIII. 112.

(2) Fide Moises grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem, majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi. Aspiciebat enim in remunerationem. *Hebr.*, XI. 24, 25 et 26.

(3) Et cum apparuerit Princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam? I. *Petr.*, X. 4.

(4) Quis plantat vineam, et de fructu ejus non edit? Quis gregem pascit, et de lacte gregis non manducat? I. *Cor.*, IX. 7.

(5) Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt : et qui altari deserviunt, cum altari participat. *Ibid.*, 13.

étonner, si, vous distribuant les biens spirituels, nous recueillons quelques portions de vos biens temporels (1) ? En recevant les bienfaits dont la pieuse munificence des fidèles l'a enrichie, l'Église a montré à ses ministres qu'ils peuvent en user ; et comme elle leur ordonne d'employer tous leurs moments, toutes leurs facultés à leurs saintes fonctions, elle trouve juste qu'ils en retirent la subsistance qu'ils ne peuvent plus se procurer par d'autres travaux. Le ministre des autels ne devient donc pas mercenaire, parce qu'il possède un bénéfice, ou parce qu'il retire une rétribution de ses fonctions. Ce que l'Église autorise ne peut pas être ce que Jésus-Christ interdit. C'est l'esprit mercenaire que, d'après son divin Fondateur, elle réprouve ; et cet esprit consiste, ou dans l'intention avec laquelle on acquiert les biens ecclésiastiques, ou dans l'usage auquel on les emploie. Il est permis de les recevoir, il ne l'est pas de les ambitionner ; on peut légitimement en être pourvu, quand on est entré dans ce saint état ; c'est une pensée criminelle d'y entrer pour en être pourvu. La jouissance en est aussi permise, mais elle est réglée ; le ministre a droit de s'en servir pour ses besoins, mais son droit n'a pas plus d'étendue que ses besoins ; il cesse où le superflu commence. Ils sont mercenaires, ceux qui ne voient dans les emplois de l'Église que des dignités ; dans ses bénéfices, que des richesses. Économes prévaricateurs, qui se font propriétaires du superflu dont ils ne sont que les dispensateurs. Dépositaires infidèles, qui s'approprient le dépôt qui ne leur est que confié. Usurpateurs d'autant plus criminels, que ce sont les pauvres qu'ils dépouillent, les pauvres dont ils sont par état les bienfaiteurs, les tuteurs et les pères. Ils sont mercenaires, et Jésus-Christ déclare qu'ils ne sont pas véritablement pasteurs. Ils sont mercenaires, et parce qu'ils le sont, il ne se mettent pas en peine de leur troupeau : conduits par un vil intérêt personnel d'argent, de plaisirs ou d'honneurs, l'intérêt de leurs brebis leur est indifférent. Ils sont mercenaires, et calculant le mérite de leurs fonctions sur ce qu'ils en retirent, ils les remplissent avec négligence. Ils sont mercenai-

(1) Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus ? *I Cor.*, IX. 11.

res, et, à la menace du moindre danger, ils s'enfuient lâchement ; et à l'apparence de la plus légère fatigue, ils s'arrêtent honteusement. Ils sont mercenaires, et leur troupeau est dispersé sans qu'ils cherchent à le réunir, et dévoré sans qu'ils le défendent. Il ne sont peut-être pas les voleurs du troupeau ; mais qu'importe, si le troupeau périt parce qu'ils l'auront égorgé eux-mêmes, ou parce qu'ils l'auront laissé égorger ? Le maître leur en demandera-t-il moins compte ? S'abstiendra-t-il de les punir, parce que ce sera leur négligence qui l'aura laissé périr ? O combien de brebis, dans le jour des justices, s'élèveront contre leurs pasteurs, et prétendant avec vérité que c'est par leur faute qu'elles ont péri, en demanderont et en obtiendront vengeance !

Ne pouvons-nous pas aussi regarder comme mercenaires tous ceux qui, placés dans des emplois importants, n'en considèrent que l'honneur et non le devoir ; ne s'occupent qu'à en retirer les avantages, et non à en remplir les charges ; et qui, dans les postes où ils devraient être les soutiens de la société, en deviennent les fardeaux ? N'est-ce pas par une suite de ce vil esprit mercenaire, qu'on voit tant de places remplies par des hommes dépourvus des qualités qu'elles exigent, et qui n'ont eu pour y aspirer d'autre motif que l'avidité ; pour les obtenir, d'autre titre que l'intrigue. Oh ! combien serait heureuse et florissante la société où on ne verrait point de semblables mercenaires ; où tous ceux qui sont appelés aux emplois calculeraient, non le bien qu'ils doivent en retirer, mais celui qu'ils peuvent faire ; y entreraient, non pour en jouir, mais ponr y travailler ; y rechercheraient non la considération attachée à la place, mais l'honneur de la bien remplir ; s'y occuperaient, non d'eux-mêmes, mais du public ; s'efforceraient, non de s'attirer des hommages, mais de les mériter !

Enfin, puisque Dieu a recommandé à chaque homme son prochain (1), nous devons mettre au nombre des mercenaires toute la classe, devenue si nombreuse dans ce siècle, des égoïstes, dont le cœur resserré ne sait point s'épancher au dehors : qui sont eux-mêmes le seul objet de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs affections, indifférents pour tous leurs

(1) Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli.*, XVII. 12.

frères, sensibles pour eux seuls ; voulant que tout le monde les oblige, ne se souciant d'obliger personne ; s'efforçant de retirer tous les avantages de la société, et de n'y rien apporter ; semblables à ces branches gourmandes et infructueuses qui épuisent les arbres, attirant à elles toute la séve, sans jamais rien rendre.

Je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Comme mon Père me connaît, je connais aussi mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.

Jésus-Christ nous présente ici un autre caractère du bon pasteur ; c'est qu'il connaît ses brebis. Le soin qu'il prend d'elles, l'occupation continuelle où il est de leurs besoins, le place sans cesse au milieu d'elles, et les lui fait parfaitement connaître. Le bon pasteur connaît à fond toutes ses ouailles. La connaissance qu'il en a ne se borne pas à connaître leurs traits, à les discerner les unes des autres ; mais il connaît leur caractère, leurs inclinations, leur trempe d'esprit : il sait quels sont les défauts qu'il doit spécialement chercher à réformer, quelles sont les passions qu'il doit surtout s'attacher à réprimer, quelles sont les vertus qu'il doit principalement s'efforcer d'inspirer, quelles sont les saintes pratiques qu'il est le plus utile d'établir. Sa vigilance découvre tous les abus, son zèle tous les besoins ; sa sagesse pourvoit aux uns, sa charité aux autres. Le soin général qu'il prend de toutes les âmes ne préjudicie pas aux soins particuliers qu'il rend à celles à qui ils sont le plus nécessaires. Comme l'apôtre des nations, il se fait tout à tous, non par une basse complaisance, ou pour s'attirer des égards, mais par une charitable condescendance, pour les gagner tous à Dieu, et pour les sauver (1). Il descend à la portée de chacun sans se rabaisser : sa gravité n'a rien de rebutant, sa gaieté rien de pétulant ; sa douceur ne dégénère jamais en faiblesse, ni sa sévérité en dureté, ni son affabilité en familiarité, ni sa réserve en dissimulation, ni sa prudence en finesse, ni sa franchise en indiscrétion. Un bon pasteur au milieu de son troupeau, est comme un père au milieu de ses enfants, qui, leur prodiguant sa tendresse avec dignité, s'attire tout à la fois leur respect et leur amour.

(1) Omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem..... omnibus omnia facust sum, ut omnes facerem salvos. *I Cor.*, IX 19 et 22.

Jésus-Christ a de ses brebis une connaissance bien plus parfaite que tous les autres pasteurs. Non-seulement il discerne celles qui sont à lui, de celles qui appartiennent à son ennemi, mais il démêle avec précision jusqu'à quel point elles sont à lui, quel est le degré de leur soumission et de leur attachement. Il n'est pas, comme les autres pasteurs, réduit à juger par l'extérieur ; son regard perçant va jusque dans le fond des cœurs, et dans tous les replis de la conscience, découvrir ce qu'il y a de plus caché. Rien n'échappe à sa recherche exacte : idées, jugements, sentiments, velléités, résolutions, projets, tout est à découvert devant lui : pensée redoutable, et bien propre à me tenir dans une circonspection continuelle ! J'ignore ce que je suis ; mais Dieu le sait; j'ai peine à me rendre compte de mes dispositions secrètes, mais le compte en est écrit dans le livre sacré : entre les inclinations opposées qui m'attirent vers le bien, et qui me poussent vers le mal, je suis incertain de quel côté penche ma volonté; mais elles sont pesées dans la balance de la justice éternelle. Combien cette effrayante pensée doit me faire redoubler de vigilance et d'efforts ! combien elle doit me faire travailler à assurer mon sort, et à prévenir par mon propre jugement, celui qui doit être porté sur moi !

Si Jésus-Christ connaît ses brebis, ses brebis le connaissent aussi : c'est même par la connaissance qu'elles ont de lui, qu'elles sont ses brebis. Ainsi tous ceux qui ne le connaissent pas, ne font point partie de son troupeau. Ils ne sont point du troupeau de Jésus-Christ, les infidèles qui ne suivent pas sa religion, que le démon retient dans son bercail, et qu'il égorge journellement : ils n'en font pas non plus partie, les hérétiques et les schismatiques qui méconnaissent son Église, qui sont sortis de sa bergerie pour aller dans des bergeries étrangères, se mettre sous la conduite de pasteurs qu'il réprouve. Malheureux ! qui, croyant marcher sur les traces de Jésus-Christ, s'égarent sur les pas de leurs criminels conducteurs, et qui prennent pour sa voix tutélaire les voix insidieuses de leurs faux pasteurs : ils ne sont point des brebis de Jésus-Christ, ils ne le connaissent point, hélas ! ils ne le connaîtront jamais. Ce n'est que son Église qui le connaît. Elle le connaît sur la terre,

autant que les faibles lumières de l'humanité le permettent; elle le connaît dans le ciel pleinement et parfaitement; elle l'y voit face à face, elle l'y connaît comme elle en est connue (1); mais il n'y a que son Église de la terre qui soit en communion avec son Église du ciel; il n'y a que ceux qui l'ont connu ici-bas par la foi, qui le connaîtront là-haut par la jouissance.

J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; et il faut aussi que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Ces paroles de Jésus-Christ étaient, pour ceux à qui il les adressait, une prophétie; elles n'en sont pas une pour nous. Nous en voyons, nous en sommes nous-mêmes l'accomplissement. Ces brebis, qu'il doit amener à sa bergerie, ce sont les gentils qui deviendront le peuple élu; c'est l'universalité des nations, qui, abjurant ses fausses divinités, viendra se soumettre au vrai Dieu; c'est nous qu'il a prédestinés à être éclairés de la vraie foi. Il parle de ces brebis qu'il doit amener dans sa bergerie, comme étant déjà à lui: il dit qu'il les a, tant il est sûr de la vérité de son oracle. Il était bien petit, au moment où il parlait, le bercail du Sauveur: un petit nombre de disciples, voilà tout ce qui composa son troupeau tant qu'il fut sur la terre. Chose admirable! ce n'est que lorsqu'il a quitté son Église, qu'elle prend d'immenses accroissements. Cherchez dans les histoires de tous les siècles et de tous les peuples, un chef qui, pour multiplier ses partisans, ait imaginé de les abandonner. C'est ordinairement à la personne de l'auteur qu'est attaché le succès du parti: mais tout doit être divin dans la religion de Jésus-Christ, et sa propagation même doit être un miracle éclatant. Il est d'autant plus frappant, qu'il avait été prédit dans un temps où il n'y avait aucune vraisemblance. Quand Jésus-Christ annonçait ces brebis qu'il amènerait dans son bercail; quand il prédisait que de l'aurore et du couchant, de l'aquilon et du midi, beaucoup viendraient siéger dans le royaume de Dieu (2), quand, or-

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate: tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte: tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. *I Cor.*, XIII, 12.

(2) Et venient ab oriente, et occidente, et aquilone, et austro, et accumbent in regno Dei. *Luc*, XIII. 29.

donnant à ses apôtres de se répandre dans tout le monde, pour prêcher l'Évangile à toute créature, il promettait à ceux qui croiraient en lui le don des miracles (1); y avait-il aux yeux de la sagesse humaine, quelque apparence que l'événement vînt justifier ses prédictions? Juifs, vous confondez les nations païennes, en leur présentant vos prophètes qui devançaient de plusieurs siècles dans leurs oracles, les grands événements de votre nation; vous jugez, et avec raison, que ceux à qui l'avenir était aussi clairement dévoilé, étaient évidemment éclairés d'une lumière divine : et vous n'êtes pas frappés des prophéties dans lesquelles Jésus-Christ a annoncé la conversion du monde à sa religion? Quand les évangélistes rapportaient ces oracles de leur Maître, le monde était idolâtre, et attaché à ses idoles par tous les liens du préjugé, de la superstition, des passions, de la politique. Rapprochez la prédiction de l'accomplissement : vous ne pouvez ni disputer à la terre qu'elle soit chrétienne, ni contester à Jésus-Christ d'avoir annoncé qu'elle le deviendrait. Reconnaissez donc enfin, à ses prophéties, l'organe de la prescience de Dieu; à leur exécution, le dépositaire de sa puissance.

Et nous, heureux objets de la prédilection divine, nous qui avons eu le bonheur d'être choisis par la Providence pour cette précieuse vocation, nous qui, entre tant de nations, soit antérieurement, soit postérieurement à Jésus-Christ, plongées dans l'infidélité ou dans l'hérésie, avons été prédestinés au plus grand de tous les biens, à la connaissance de la vraie foi, sentons-nous, comme nous le devrions, cet inestimable bienfait? sommes-nous penétrés de la reconnaissance qu'il devait nous inspirer, enflammés de l'amour dont il devrait nous embraser? Ingrats ! peut-être n'avons-nous jamais pensé à rendre grâce à celui de qui nous le tenons. Nous jouissons de la lumière de la religion, comme d'une multitude d'autres biens; l'habitude de la possession

(1) Et dixit eis : Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ..... Signa autem eos qui crediderint, hæc sequentur: in nomine meo dæmonia ejicient; linguis loquentur novis; serpentes tollent; et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit; super ægros manus imponent, et bene habebunt. *Marc.*, XVI. 15, 17 et 18.

nous empêche de penser qu'elle eût jamais pu nous manquer. Et cependant, quel titre avons-nous à une préférence si avantageuse ? Nous l'avons acquise sans la mériter : méritons-la maintenant : justifions le choix que Dieu a fait de nous, par notre fidélité à y répondre. La reconnaissance que veut de nous, pour tous ses dons, la munificence suprême, c'est que nous sachions en user ; et le retour qu'elle exige pour le bonheur dont nous lui sommes redevables, c'est que nous nous en servions à nous procurer un bonheur plus grand encore.

En annonçant au monde son Église, Jésus-Christ déclare ici un des principaux caractères dont il la douera, et un des principaux signes auxquels dans tous les temps il la fera reconnaître : son unité. En tout genre la vérité est une ; tout ce qui s'en écarte est erreur : la ligne droite est unique ; les lignes divergentes sont multipliées à l'infini. Ainsi il existe une multitude d'erreurs, mais il n'y a, il ne peut y avoir qu'une vraie foi. Jésus-Christ ne l'a apportée aux hommes que pour qu'ils l'adoptassent. Mais comment réunir dans cette unité de foi une si prodigieuse multitude d'hommes si distants de pays, si différents de langage, si opposés d'usages, de mœurs, d'inclinations ? De tous ces peuples divers, il a formé une seule société spirituelle ; et les laissant assujettis chacun à son gouvernement temporel et à ses lois civiles, il les a soumis à un ministère ecclésiastique et à des préceptes religieux. Ainsi est sortie du sein de Dieu l'Église, munie et armée de sa double unité : unité de foi, unité de communion. Unité de foi, qui est la profession unanime de toutes les vérités enseignées par le Sauveur ; unité de communion, qui est la réunion universelle dans une même société, la participation aux mêmes rits, la soumission aux mêmes pasteurs. Unité de foi, qui est l'objet principal de l'unité de communion ; unité de communion, qui est le lien et le garant de l'unité de foi. Unité de foi, que l'on perd par l'hérésie ; unité de communion, dont on se sépare par le schisme. Par cette double unité, l'Église se délivre de ses ennemis intérieurs, et n'a plus à combattre que ceux du dehors. Il ne peut y avoir de fausse doctrine parmi les membres de l'Église, quand celui qui l'apporte cesse à l'instant d'en être membre : il n'y a pas de révoltés

dans un empire, dont ils sont expulsés aussitôt qu'ils se soulèvent. Admirable concert de qualités qui paraissent opposées ! la catholicité qui étend l'Église sur toute la terre, l'unité qui la resserre en un seul corps. Tous les efforts humains ne purent dans son origine l'empêcher de s'étendre dans toutes les régions ; ils n'ont pu depuis parvenir à la diviser : et tous ceux qui dans le cours des siècles ont tenté cette séparation, ne sont parvenus qu'à s'en séparer honteusement eux-mêmes. Saint Cyprien compare l'immense diffusion de l'unité catholique, à la multitude de rayons qui d'un même soleil vont éclairer tout le monde ; aux rameaux nombreux qui sortent d'un seul tronc ; à la quantité de ruisseaux qui découlent d'une source unique. Interceptez le rayon du soleil, il s'éteint ; séparez la branche de sa tige, elle se dessèche ; coupez la communication du ruisseau avec sa source, il se tarit. Ainsi, l'Église catholique répand sa brillante lumière, étend ses rameaux bienfaisants, fait couler ses eaux salutaires sur l'univers entier ; c'est un principe unique, dont tout émane, auquel tout doit continuellement rester uni ; et tout ce qui s'en détache périt aussitôt misérablement (1).

Jésus-Christ ne se contente pas de prédire l'unité de sa bergerie ; il annonce de plus qu'elle n'aura qu'un seul pasteur. Et où est l'accomplisssement de cet oracle, quand nous voyons dans son Eglise une multitude de pasteurs de différents ordres ?

D'abord, on peut dire avec vérité qu'il n'y a réellement qu'un seul pasteur, parce qu'il n'y en a qu'un qui le soit à

(1) Ecclesia quoque una est, quæ in multitudinem latius incremento fecunditatis extenditur. Quo modo solis multi radii, sed lumen unum, et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum, et cum de fonte uno rivi plurimi defluunt, numerositas licet diffusa videatur exundantis copiæ largitate, unitas tamen servatur in origine. Avelle radium solis a corpore, divisionem lucis unitas non capit. Ab arbore frange ramum, fractus germinare non poterit. A fonte præcide rivum, præcisus arescit. Sic et Ecclesia Domini luce perfusa per orbem totum radios suos porrigit. Unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur. Ramos suos in universam terram copia ubertatis extendit, profluentes largiter rivos latius expandit. Unum tamen caput est et origo una, et una mater fecunditatis successibus copiosa. *S. Cyprian.* De unit. Eccl., page 195. *Edit. P. P. Benedictinorum, anno 1726.*

un titre propre et personnel ; tous les autres que nous décorons de cette qualité, ne sont que ses délégués, que ses commis : ils n'en remplissent les fonctions que pour lui, et à condition de lui en rendre compte. Ce pasteur unique, c'est Jésus-Christ lui-même, qui retourné dans les cieux, n'a pas pour cela cessé d'être avec son Église, et qui, du sein de sa gloire, continue de la conduire, de la régir et de la défendre : c'est lui qui agit continuellement par ses ministres ; lui qui exhorte par leurs bouches, et qui donne à leurs paroles la force et le succès : lui qui par leur organe renouvelle sur l'autel le sacrifice qu'il offrit sur la croix ; lui qui par leurs mains confère les sacrements, et en fait découler les grâces ; lui qui par leurs voix prononce les décisions sacrées, et fixe la foi. Dans toutes les fonctions saintes, les fidèles doivent regarder le ministre, et le ministre doit se considérer lui-même comme remplaçant Jésus-Christ (1) : les uns pour se pénétrer du respect dû à celui qui agit invisiblement par son envoyé visible ; l'autre pour reconnaître l'extrême pureté dont doit être revêtu celui qui tient la place, et qui remplit les fonctions de Dieu.

Mais à considérer même le ministère pastoral qui s'exerce sur la terre, que Jésus-Christ a confié à ses apôtres, et qu'ils ont transmis à leurs successeurs, nous pouvons encore reconnaître qu'il n'y a qu'un seul pasteur. C'est que ceux que nous voyons revêtus de cette dignité, entre eux tous ne font qu'un. Le ministère ecclésiastique est un, comme l'Église qu'il administre : comme elle, répandu sur toute la face de la terre, comme elle, il ne peut jamais être divisé ; les ministres sont différents, le ministère reste toujours le même. Ainsi dans sa profonde sagesse, le Fondateur de l'Église à pourvu au maintien éternel de son unité : il l'a confiée à un corps qui en tout temps et en tout lieu reste invariable ; qui se renouvelle continuellement sans changer ; qui s'étend en proportion des besoins, sans se diviser : et qui, embrassant tous les siècles et tous les pays, les tient fortement unis, et en forme un seul tout.

(1) Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei. *I Cor.* IV. 1.

Mais ces pasteurs eux-mêmes répandus dans un vaste espace, distants entre eux de grands intervalles, trouvant dans leurs communications des lenteurs gênantes, des difficultés rebutantes, pourraient se diviser, enseigner des doctrines diverses, et faire de l'Église de Jésus-Christ une quantité d'églises particulières. Non, ils ne le peuvent pas. La sagesse suprême proportionne toujours ses moyens à ses vues. En voulant que le ministère qu'il donnait à son Église conservât jusqu'à la consommation du siècle son unité, Jésus-Christ a obvié à sa division. En le confiant en commun à tous ses apôtres et à leurs successeurs, il leur a donné un chef qui se perpétuerait par une succession continue dans tout le cours des siècles. Il a choisi Pierre, et l'a fait la pierre fondamentale de son Église (1) : voilà la primauté d'honneur. Il l'a chargé spécialement de paître ses agneaux et ses brebis (2) : voilà la primauté de juridiction. Il a prié pour lui afin que sa foi ne défaillît jamais (3) : voilà l'indéfectibilité de foi et de succession. Primauté d'honneur, qui, élevant la chaire de Pierre au-dessus de toutes les autres, en fait un centre de communion, aperçu de toutes les parties de la catholicité. Primauté de juridiction, qui prévient les divisions par ses enseignements, ou les réprime par ses châtiments. Indéfectibilité, qui est le garant éternel de l'une et de l'autre primauté, et le boulevard inexpugnable contre lequel viennent se briser tous les efforts du schisme et de l'hérésie.

Elle fixe dans la bergerie tous les genres d'unité, cette précieuse unité de pasteurs. Elle lui assure l'unité de foi : il ne peut s'élever une erreur, qu'aperçue par les sentinelles d'Israël, qui veillent sur le dépôt sacré, elle ne soit aussitôt réprimée par leurs efforts réunis à ceux de leur chef ; elle y garantit l'unité de communion : le fidèle le plus simple est certain d'en faire partie quand il est uni à son pasteur immédiat, qui l'est lui-même au premier des pasteurs.

(1) Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Matt.*, XVI. 18.

(2) Pasce agnos meos.... Pasce oves meas. *Joan.*, XXI. 15, 16 et 17.

(3) Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua. *Luc.*, XXII. 32.

Tels sont, sur l'Église de Jésus-Christ, sur sa constitution, sur son unité, les principes sacrés que, depuis son origine, nous ont transmis, de siècle en siècle, nos pères, avec une religieuse fidélité, par lesquels ils ont constamment défendu cette Église sainte contre les attaques successives de tous ses ennemis ; qui la conservent pure et entière depuis dix-huit cents ans, et qui la maintiendront telle sur la terre, jusqu'au coup qui, en écrasant l'univers, la réunira à l'Église du ciel. Plaignons sincèrement ceux qui ont le malheur de méconnaître cette salutaire doctrine. Prions avec instance celui qui tient les cœurs dans sa main, d'amollir ces cœurs endurcis ; mais prenons garde de laisser endurcir les nôtres ; tenons-nous fermement dans la seule véritable bergerie ; soyons toujours fidèlement unis au vrai pasteur, afin de nous trouver réunis à lui dans le bercail éternel où il rassemblera ses brebis choisies.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Résurrection spirituelle

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

La fête de la résurrection de Jésus-Christ, M. F., que nous venons de célébrer, ne se termine pas avec le jour plus spécialement consacré à nous rappeler la mémoire de ce grand événement. Cette solennité radieuse, qui brille entre toutes les autres comme le soleil entre les astres, répand sa lumière sur tous les jours qui la suivent, et verse sur eux son éclat, comme un rayon prolongé de joie, de gloire et d'immortalité. Ce ne sera donc point nous distraire de la pensée de l'Église, et de l'esprit du temps pascal où nous sommes entrés, que de nous occuper aujourd'hui même de ce fait glorieux qui nous offre à la fois le triple intérêt d'un miracle, d'un mystère et d'une espérance. Je dis d'un miracle, mais d'un miracle tellement sensible et si fort au-dessus de toute contradiction, qu'il a toujours été présenté aux Juifs et aux Gentils comme la preuve la plus victorieuse de la vérité de la religion chrétienne, comme il a toujours fait

le désespoir de ses anciens et de ses nouveaux ennemis. Je dis d'un mystère et presque d'un sacrement, puisque la résurrection du Sauveur est le signe sensible et la figure expressive de notre propre résurrection à la vie de la grâce. Enfin, d'une espérance, et d'une espérance immortelle, Jésus-Christ n'ayant repris une nouvelle vie que pour nous donner une garantie de notre avenir éternel, et ne s'étant mis en possession de son royaume que pour aller, ainsi qu'il nous le dit lui-même, nous y préparer des places.

C'est sous ces différents rapports que l'apôtre saint Paul, qui avait fait une si profonde étude de Jésus-Christ ressuscité, ou plutôt à qui cette connaissance avait été donnée d'en haut dans une mesure si abondante ; c'est, dis-je, sous ces trois rapports que saint Paul considère le fait de la résurrection de son Maître. Tantôt il l'envisage comme le fondement de la divinité de la religion, et il confesse que si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine aussi bien que sa prédication. Tantôt elle lui apparaît comme l'image vivante de ces mœurs régénérées, de ces habitudes saintes et de cette justice nouvelle à laquelle nous sommes appelés par la grâce de notre vocation au christianisme. C'est la belle doctrine et l'admirable théologie qu'il développe dans son Épitre aux Romains, où il ne cesse de nous rappeler la nécessité de crucifier le vieil homme pour détruire le corps de péché et ne plus vivre désormais qu'à la justice ; où il ne se lasse point de nous redire que de même que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous devons marcher aussi dans la nouveauté d'une vie pure et parfaite. Tantôt enfin il considère le Sauveur ressuscité comme le premier-né d'entre les morts, *primogenitus ex mortuis*, les prémices de ceux qui dorment dans l'attente d'une éternelle vie, *primitiæ dormientium*, nous montrant ainsi dans la résurrection glorieuse de Jésus-Christ le gage le plus assuré de notre résurrection future. Résurrection de Jésus-Christ, événement mémorable, mystère profond où vient se rapporter la religion tout entière avec ses dogmes, sa morale et ses promesses ! Elle est donc en même temps la base de notre foi, le modèle de nos mœurs, et comme les arrhes de nos espérances chrétiennes. Nous ne saurions donc la méditer avec trop de soin et en étudier les admirables rapports avec une

religion trop attentive. Mais comme le développement de ces diverses propositions nous mènerait trop loin et ne pourrait se renfermer dans les bornes de cette instruction, nous nous arrêterons à celle dont nous pouvons tirer des résultats plus pratiques et des conséquences plus morales ; je veux dire, à la résurrection de Jésus-Christ considérée comme le modèle et le divin exemplaire de notre conversion de la vie du péché à la vie de la grâce ; considération d'autant plus digne d'être proposée à votre piété, qu'elle a plus d'à-propos et trouve plus naturellement son explication, après ces jours d'expiation et de miséricorde où vous avez eu le bonheur de vous réconcilier avec votre Dieu.

Or, en envisageant, sous ce rapport, la résurrection du Sauveur, j'y découvre trois caractères auxquels je vous invite de donner toute votre attention. Un caractère de vérité : Le Seigneur est véritablement ressuscité, dit le texte sacré, *surrexit vere*. Un caractère de manifestation et de publicité : il est ressuscité et il est apparu manifestement, ajoute le même texte, *surrexit et apparuit*. Enfin un caractère de persévérance et de continuité : Le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort a perdu sur lui son empire. Ce sont les paroles de saint Paul : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur*.

Tels sont donc les trois caractères que nous devons exprimer, réaliser dans notre conversion, si nous entendons bien le mystère de Jésus ressuscité. Un caractère de vérité, de sincérité : *Surrexit Dominus vere*. Ce n'est point ici une simple apparence, ni même une apparition momentanée. Le Sauveur n'est point sorti du tombeau comme l'ombre de Samuël évoquée par Saül, qui apparaît un instant à la voix de la pythonisse et se replonge soudain dans la nuit du sépulcre. Sa résurrection est aussi véritable que sa mort ; elle n'est pas seulement véritable, elle est parfaite. Le fils de la veuve de Naïm ressuscite pour ainsi dire graduellement ; il ne reprend que peu à peu la plénitude de la vie ; il commence par s'asseoir sur son lit de mort. Lazare sort du tombeau ; mais ses pieds et ses mains sont encore liés ; il est encore enveloppé du suaire. La résurrection de Jésus-Christ s'opère, s'il est permis de parler ainsi, d'un seul jet ; il s'éveille, il brise les portes du tombeau, il ressuscite

comme la lumière se lève, sans conserver aucun reste, aucune empreinte des ombres de la mort et des horreurs de la sépulture.

Chrétiens, vous avez été morts aussi par le péché, et d'une mort mille fois plus déplorable que celle qui sépare l'âme d'avec le corps, puisque celle-ci a séparé votre âme d'avec Dieu, son principe, sa fin et sa véritable vie. Vous aussi vous avez été ensevelis, et le tombeau le plus affreux n'est pas cette fosse de six pieds qui enferme notre dépouille, et cette pierre glacée qui couvre nos cendres ; mais ces passions honteuses et ces vices d'ignominie qui enveloppent notre âme d'un deuil lugubre et font pleurer sur elles les anges de paix. Touchés de la grâce qui a fait luire sa lumière dans vos ténèbres, vous avez essayé de renaître, vous vous êtes approchés des sources de la vie spirituelle, vous avez prié, vous avez demandé grâce ; le prêtre vous a bénis, les mystères saints ont été accordés à votre pénitence, et vous avez repris enfin quelques mouvements et quelque apparence de vie. Mais, hélas ! dans le nombre des pécheurs que nous croyons réconciliés, en est-il beaucoup qui soient ressuscités véritablement ? Combien de conversions fausses, douteuses, imparfaites ! que de déguisements et de dissimulations dans les aveux, que d'illusions dans les consciences, que de mensonges même dans les larmes ! Je ne parle pas seulement de ceux qui ont sciemment profané les mystères, mais de ceux même, qui se persuadent qu'ils y ont apporté les dispositions requises. Combien se croient purifiés et lavés, qui n'ont fait que se souiller davantage, et tout au plus blanchir l'extérieur d'un sépulcre tout rempli au dedans d'ossements arides et d'une poussière de mort ! Combien se croient ressuscités, dont on peut dire ce que l'Apocalypse disait de cet évêque de Sardes : Vous paraissez être vivant, et vous êtes mort ! Combien sont semblables à cette ombre de Samuël qui apparaît et s'évanouit, vrais simulacres de conversion, ou à ces spectres errants qui se montrèrent dans les rues de Jérusalem après la mort du Sauveur, ou encore à ces cadavres dont, à l'aide de certaines opérations, la science obtient quelques mouvements, quelques sons inarticulés qui ressemblent à de la vie, et qui ne sont qu'un prestige et une vaine représentation ! Com-

bien d'autres sont ressuscités, si vous le voulez, mais avec ces restes de leur ancien état qui les tiennent dans la faiblesse et la langueur, traînant encore après eux la chaîne de leur iniquité et les lambeaux de leur vêtement de mort, encore chargés du poids de ces liens qui pèsent sur leur faible volonté, qui les rend lents à croire et à aimer, et ne leur laissent pas toute la liberté de leur action pour pratiquer les bonnes œuvres !

Non, M. F., se convertir véritablement, ce n'est pas seulement, aux approches de la Pâque, rompre pour un temps avec les plaisirs, s'imposer quelques jeûnes, quelques privations tardives, se composer un extérieur plus décent et plus modeste, assister par bienséance aux offices divins et à la prédication de la parole sainte, s'attendrir au récit des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ ; se convertir, ce n'est pas précisément confesser ses péchés, ou même s'asseoir à la table eucharistique : toutes ces œuvres peuvent avoir quelque mérite, elles peuvent être des indices ou des moyens de conversion, mais elles ne sont pas la conversion elle-même. Voulez-vous donc savoir ce que c'est qu'une conversion sincère, une résurrection véritable ? C'est bien sans doute ce qu'il y a de très-facile à Dieu, quand il le veut ; mais c'est aussi ce qu'il y a de plus difficile, ou plutôt ce qui est impossible à l'homme, quand il ne le veut pas, ou qu'il ne le veut que faiblement. Une conversion sincère est un changement, un renouvellement, une révolution qui ne va pas seulement jusqu'au retranchement de quelques dehors et à l'immolation de quelques superfluités, mais qui touche à la division de l'âme, qui porte un feu sacré jusque dans la moelle des os. Une conversion sincère est une création nouvelle qui se fait au dedans de l'homme, qui le remue dans le fond de son être et le réforme tout entier ; c'est un changement complet de goûts, de mœurs, d'habitudes, d'inclinations ; c'est un nouveau cœur, un nouvel esprit, une autre pensée, un autre jugement, une autre existence qui lui est donnée. Une conversion sincère, c'est un tonnerre qui renverse, c'est une lumière qui frappe les yeux, et qui fait voir aux pécheurs ce qu'ils ne voyaient pas, ce qu'ils n'auraient jamais vu avec leurs yeux de chair et leurs pensées de boue ; c'est une abondante et délicieuse rosée qui ra-

fraîchit l'âme et l'inonde des plus pures consolations; c'est un souffle qui l'agite, qui l'ébranle, et la dispose aux grandes résolutions; c'est un feu venu du Ciel, qui consume en elle tout ce qu'il y a d'impur, et qui a la double vertu d'y éteindre l'amour terrestre et d'y allumer l'amour divin; c'est l'effort de la grâce et l'effort de la volonté pour enfanter le nouvel homme, crise heureuse, mais terrible, qui se déclare par des larmes, des cris, des déchirements douloureux, semblables à ces mugissements sourds de la terre qui annoncent que la nature est en travail de quelque grande révolution. Une conversion sincère, c'est un miracle, M. F., et le plus grand des miracles, et peut-être le plus rare de tous les miracles. Enfin se convertir véritablement, c'est exécuter à la lettre ces grandes paroles que saint Remi adressait au premier roi des Francs, quand il forçait ce fier Sicambre à courber la tête sous le joug du Tout-Puissant : « Brûle, lui disait-il, ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. » Voilà ce que c'est qu'une conversion sincère, une résurrection véritable. Voulez-vous le mieux savoir encore? Je ne vous dirai point d'entrer dans la grotte de saint Jérôme, dans les antres de Scété et les déserts de la Thébaïde : cet appareil de pénitence effraierait votre délicatesse. Mais je vous dirai : Étudiez la vie des saints pénitents, non pas dans ce qu'elle a d'austère et de crucifiant pour les sens et pour la nature, mais dans les exemples qu'elle nous offre de la vivacité des regrets et de la ferveur du repentir. Considérez un David, et apprenez à son école ce que c'est que se convertir au Seigneur. Son cœur est brisé ; son péché est toujours présent à ses yeux ; il arrose sa couche de ses larmes; il craint, il espère, il tremble, il se rassure, il déplore sa misère et chante la miséricorde. — Un saint Paul terrassé sur le chemin de Damas par la grâce de Jésus-Christ. Ce n'est plus cet homme altéré du sang des saints et qui ne respirait que la menace et le carnage ; un moment l'a changé ; de persécuteur, il devient apôtre ; de loup dévorant, il devient agneau docile; sa fureur tombe tout à coup ; il ne sait plus que dire à Dieu : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Une Madeleine. Jésus a jeté sur elle un de ces regards qui désenchantent le cœur de toutes les vanités ; elle ne trouve plus de douceur que dans ses larmes, et mérite à force d'amour

que beaucoup de péchés lui soient remis ; le monde qu'elle aimait l'importune, ses ajustements lui pèsent ; elle déteste ses fragiles attraits, présent dangereux de la nature, qui lui ont coûté la perte des dons de la grâce. — Un Augustin. Il ne peut se consoler d'avoir connu, d'avoir aimé trop tard cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui sera désormais l'unique objet de ses vœux et de ses soupirs.

O mon Dieu ! où sont aujourd'hui les pécheurs qui se convertissent ainsi ? Il en est peu sans doute ; il en est cependant pour la gloire de votre grâce ; et ceux-là sont aisés à reconnaître, et le monde lui-même ne s'y trompe guère, car la véritable conversion a de plus un caractère de manifestation et de publicité. *Surrexit et apparuit.*

Oui, le Seigneur n'est pas seulement ressuscité ; il a voulu le paraître ; et sans cette manifestation publique, sa résurrection aurait été inutile au monde, dès qu'elle n'aurait pas eu de témoins. Il se montre dans tous les lieux, dans toutes les circonstances où sa présence peut devenir nécessaire pour confirmer le fait de sa résurrection : il se manifeste à toutes les personnes qui peuvent en rendre un témoignage plus authentique; il apparaît à saint Pierre, à saint Jacques, aux deux disciples, aux onze apôtres, à plus de cinq cents frères assemblés au moment de son ascension ; on le voit au cénacle, au jardin, sur le chemin d'Emmaüs, au lac de Génézareth, sur la montagne. Grand exemple pour un pécheur réconcilié : il se montrera pénitent, converti, ressuscité, dans toutes les occasions où sa foi lui demandera un témoignage. S'il a eu la faiblesse ou l'impiété de violer ouvertement l'abstinence des saints jours, il réparera ce scandale par une scrupuleuse observance de cette loi respectable et la profession déclarée de sa soumission filiale aux ordonnances de l'Église; s'il a paru dans le temple avec un extérieur dissipé et qui annonçait bien moins l'intention de venir adorer Dieu que de le braver jusqu'en son sanctuaire, on l'y verra désormais recueilli et saintement anéanti en la présence de la Majesté terrible ; s'il a eu le malheur d'applaudir aux propos irréligieux ou de blasphémer lui-même une religion de grandeur et d'amour, il prendra hautement la défense de l'Évangile, et le vengera des outrages de l'ignorance et de la mauvaise foi, moins encore par l'ascendant

de sa parole que par l'exemplaire autorité de ses mœurs : et tous les complices de ses anciens désordres et de ses précédentes erreurs seront les témoins de son retour à la vérité et à la vertu. Il se le doit à lui-même pour sa consolation ; il se le doit encore pour sa persévérance. Adorer Dieu dans le secret de son cœur est louable sans doute ; mais cette adoration muette ne l'engage à rien devant le monde. Il faut donc qu'il affermisse ses pas dans la voie sainte en y marchant à découvert ; qu'il appelle l'honneur au secours de sa religion ; qu'il s'engage et se lie, pour ainsi dire, à la face du ciel et de la terre, par ce sentiment d'estime pour soi-même, qui ne permet pas à l'honnête homme de revenir sur une démarche que les plus nobles motifs lui ont inspirée; qu'il mette enfin entre le monde et lui, par une éclatante rupture, une éternelle barrière qui lui interdise à jamais la pensée d'un raccommodement et le désir d'une réconciliation. Il le doit à Dieu, que ses scandales ont déshonoré ; il faut donc qu'il fasse ses œuvres de pénitence et de piété devant les hommes, non pas pour chercher leurs regards, mais pour montrer qu'il ne les craint pas, et que le Maître qu'il sert est assez grand pour qu'il ne rougisse pas de lui appartenir. Il les fera devant les hommes, non pas précisément pour que les hommes les voient, mais afin que les voyant, *ils soient excités à glorifier le Père qui est au ciel* et à bénir la toute-puissance de sa grâce. Enfin il le doit à son prochain, qu'il a perverti par ses conseils, ou égaré par ses leçons, ou entraîné par ses exemples, ou encouragé au mal par de perfides adulations. Si votre conversion, M. F., manque de ce caractère, votre conversion est suspecte, et vous paraissez vous-mêmes vous défier de sa solidité, puisque vous ne pensez pas qu'elle puisse soutenir l'appareil de la publicité et résister à l'épreuve du grand jour.

Troisième caractère de notre résurrection spirituelle : un caractère de persévérance et de perpétuité. Le Sauveur n'est pas ressuscité pour un temps, comme ces morts rappelés à la vie par sa puissance, et qui semblaient n'avoir revu la lumière que pour payer une seconde fois le même tribut à la nature. Il est ressuscité pour ne plus mourir. Il a repris une vie immortelle, incorruptible, glorieuse ; et quand nous disons que nous faisons souffrir dans nos cœurs

par nos péchés une seconde mort, nous n'entendons parler que de notre malice qui porte jusque-là ses excès, et non de son impassibilité qui n'en reçoit aucune atteinte. Pour ce qui est de la gloire de sa vie nouvelle, nous ne pouvons nous la représenter que dans le ciel, où nous serons glorifiés avec lui et tout investis de sa propre lumière ; mais en ce qui touche la perpétuité de sa résurrection, nous pouvons et nous devons la réaliser sur la terre par des résolutions fidèles et une conversion soutenue et persévérante ; nous devons vaincre le péché comme il a vaincu la mort, et ce monstre, une fois abattu, ne doit plus se relever du coup qui l'a terrassé, non plus que la mort n'a pu guérir la blessure profonde qu'elle a reçue de Jésus-Christ, quand ce puissant vainqueur brisa les portes du tombeau. Reconnaîtrons-nous, M. F., à ces grands traits, nos conversions passagères et provisoires, nos conversions pour un temps et selon les temps, ces conversions d'une année, qui n'attendent pour se démentir que l'instant où le cercle des jours ramèra l'époque des spectacles, des jeux, des dissipations, criminelles, de ces saturnales scandaleuses, renouvelées du paganisme, où l'on ne sait ce qui domine le plus du luxe des parures ou de leur indécence, de l'envie de plaire ou du désir de séduire, des pompes du monde ou des pompes du démon, de la corruption de la chair ou de la corruption de l'esprit, du mépris du temps ou du mépris de l'éternité ? Que dis-je, ces conversions d'une année ? ces conversions de huit jours, qui finissent avec nos solennités, si toutefois elles persévèrent jusque-là, et qui nous montrent tant de prétendus convertis retombant de leur propre poids dans leur première léthargie, comme s'ils étaient fatigués du faible effort qu'ils ont fait pour se relever un moment ? Ah ! M. F., n'appelons pas ce jeu sacrilége une conversion ; ne profanons pas à ce point une expression si chrétienne ; nommons-le plutôt une déplorable subversion de toutes les règles, de tous les principes, de tous les sentiments de la foi, de toutes les lois de la conscience ; une dérision impie qui ajoute au malheur de n'être pas converti le malheur plus grand de s'être perverti davantage, une coupable et vaine représentation qui ne ressemble pas plus à la conversion véritable que ces feux errants et trompeurs que l'on voit

se jouer dans les ténèbres, aux bords des abîmes, ne ressemblent à ce grand astre qui inonde le ciel et la terre des flots resplendissants de sa clarté.

Et qu'attendons-nous, M. T. C. F., pour ressusciter véritablement et pour toujours, pour renaître à la vie de la grâce, la seule vie qui en mérite le nom et qui anime l'âme, et pour y persévérer jusqu'à la fin ? Manquons-nous donc ici de conseils, ou de leçons, ou d'exemples ? Et comment se fait-il qu'une expérience de six mille ans laisse toujours le monde livré à la même fascination, préoccupé des mêmes chimères, emporté par les mêmes passions et les mêmes erreurs, comme s'il n'eût pas été mille fois averti, et qu'il n'eût pas répété mille fois lui-même dans le regret de ses espérances trompées, que tout est vanité sous le soleil, la fortune, les grâces, l'esprit, la beauté, la jeunesse, et qu'il n'y a de solide et de sérieux que ces trois choses : Dieu, l'âme et l'éternité ? Et cependant, tandis que nous oublions le ciel, et que nous nous empressons pour la terre, au milieu de nos passions aigries, de nos intérêts et de nos opinions divisées, de nos interminables discussions et de nos stériles controverses, la vieillesse ride insensiblement nos fronts, elle efface peu à peu cette fleur de jeunesse qui se croit immortelle et qui ne se voit pas périr ; et cependant la mort, aveugle et sourde, promène dans nos rangs sa faulx impitoyable, et nous envoie tour à tour apprendre dans une autre vie le mot de toutes ces énigmes dont nous poursuivons si péniblement le secret sur la terre. Ah ! M. F., instruisons-nous par ces exemples, et devenons meilleurs. Que les convois funèbres qui parcourent si souvent vos rues et vos places publiques, et qui vous enlèvent l'un après l'autre vos parents, vos voisins, vos amis les plus chers, vous éclairent enfin sur le néant de la vie et l'inutilité de tous les vœux, de tous les soins qui n'ont pas Dieu pour objet et le ciel pour récompense. Et c'est ainsi qu'à l'exemple de Jésus-Christ vous trouverez dans la mort le germe de votre résurrection et de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

IIIe DIMANCHE APRÈS PAQUES

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Marc, ch. XVI, v. 1-7.*)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père. Alors plusieurs de ses disciples se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais à mon Père? Ils disaient donc : Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut dire. Or, Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger. Et il leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai dit : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous gémirez et vous pleurerez, vous, mais le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie. La femme, lorsqu'elle enfante, a de la tristesse, parce qu'est venue son heure ; lorsqu'elle a mis l'enfant au jour, elle ne se souvient plus de sa souffrance, à cause de sa joie, de ce qu'un homme est né au monde. Vous aussi vous avez maintenant de la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.

HOMÉLIE

Sur la différence du sort des Justes et de celui des Pécheurs.

PAR M. RICAUD.

> *Modicum et jam non videbitis me ; et iterum modicum et videbitis me.*
> Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me reverrez. *Jean.* XVI. 16.

Paroles mystérieuses que les apôtres, à ce que nous dit l'Évangile, ne comprirent pas, et que peut-être, chrétiens auditeurs, vous ne comprenez pas aujourd'hui davantage vous-mêmes ; mais paroles que Jésus-Christ, prévenant leur

pensée, expliqua aux premiers, et que l'Église, s'accommodant à nos besoins, nous explique aujourd'hui à nous-mêmes. Voyons les divers sens qu'on peut leur donner.

Jésus-Christ adressait ces paroles à ses disciples dans le dernier discours qu'il leur fit après la cène, immédiatement avant sa Passion. Il avait raison de leur dire alors : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, en l'entendant de sa mort ; et encore un peu de temps et vous me reverrez, en l'entendant de sa résurrection. Aussi ce qu'il leur dit ensuite pour expliquer et développer ces premières paroles, convient très-bien à cette idée ; puisque le temps de sa mort fut véritablement pour ses enfants un temps de douleur, et pour ses ennemis en temps de joie, et qu'au contraire le temps de sa résurrection fut pour ses enfants un temps de joie, et pour ses ennemis un temps de tristesse. Voilà donc le premier sens que Jésus-Christ semble donner aujourd'hui à ces paroles de notre évangile ; Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me reverrez. *Modicum et jam non videbitis me, et iterum modicum et videbitis me.*

L'Église semble donner un autre sens à ces paroles, en nous les proposant aux approches de l'Ascension. C'est comme si elle nous disait : Encore un peu de temps et vous ne le verrez plus, puisqu'il doit retourner à son Père, et encore un peu de temps et vous le reverrez dans tout son éclat et dans toute sa gloire. Et tout le reste de notre évangile s'accorde fort bien avec cette interprétation ; puisque le partage des justes est de s'attrister en ce monde, où ils ne voient pas Jésus-Christ, pour se réjouir en l'autre, où ils le verront face à face ; au lieu que les pécheurs se réjouissent ici-bas en ne le voyant pas, et pleureront un jour lorsqu'ils le verront dans sa colère. Voilà un second sens non moins naturel que le premier, et qui va nous donner la clef de tout cet évangile : Encore un peu de temps, vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, vous me reverrez. *Modicum et jam non videbitis me, et iterum modicum et videbitis me.*

En effet, mes frères, rapprochons ces deux temps l'un de l'autre, et nous en sentirons toute la convenance. Je dis donc d'abord que le temps de la mort de Jésus-Christ, comme

celui de son retour à son Père, fut et est encore pour ses amis un temps de douleur, et pour ses ennemis un temps de réjouissance. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus : *modicum et non videbitis me :* je vous le montrerai dans la première partie. Je dis ensuite que le temps de sa résurrection, comme celui de sa manifestation dans sa gloire, fut et sera encore un temps de joie pour ses amis, comme un temps de tristesse pour ses ennemis. Encore un peu de temps et vous me reverrez : *modicum et videbitis me :* je vous le montrerai dans la seconde partie. La vie et l'éternité, le temps présent et le temps futur, comparés et opposés l'un à l'autre, voilà toute la division et tout le plan de cette homélie, dont j'espère tirer de quoi vous édifier et vous instruire et pour laquelle je vous demande votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus.

Jésus-Christ meurt et laisse à Jérusalem ses disciples dans l'abattement, et ses ennemis dans l'allégresse. Jésus-Christ monte au ciel et laisse sur la terre les justes dans les pleurs, et les méchants dans la joie : voilà les deux tableaux que nous présente d'abord notre évangile, et qui sont renfermés dans ces courtes paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus. *Modicum, et non videbitis me.*

Quel fut l'état des apôtres après la mort de Jésus-Christ ? Ce fut un état de tristesse et de larmes : larmes causées par la perte de leur cher Maître qu'ils ont vu périr dans les tourments, et après le retour duquel ils soupirent ; larmes sur leurs fautes, sur leur reniement, sur leur faiblesse dont ils sentent alors toute l'ingratitude, toute la noirceur, et qu'ils déplorent ; larmes sur l'aveuglement et l'obstination des ennemis de Jésus-Christ, et sur les malheurs qu'ils se préparent. Tout ce qui les environne, les attriste : tristesse au dedans par les combats, les doutes, les perplexités qu'ils ont à soutenir ; tristesse au dehors par l'opprobre, le mépris dont on les couvre. Plongés, abîmés dans cet océan de douleur, ils ne sont soutenus que par quelques rayons d'espérance, par le souvenir de quelques promesses, de quelques bienfaits. Voilà tout ce qu'ils ont pour les rassurer loin de

Jésus-Christ, dans leur abattement et dans leur tristesse. *Modicum et non videbitis me.*

Tel est l'état des véritables chrétiens sur la terre, mes chers auditeurs. Ils sont tristes, ils pleurent, éloignés de Jésus-Christ. Ils sont tristes, non de cette tristesse sombre, ennemie du salut, et qui est le partage des réprouvés, mais d'une sainte tristesse causée dans eux, ou par les combats intérieurs qu'ils éprouvent et qui servent à perfectionner leur vertu, par la révolte de la chair contre l'esprit, et de l'esprit contre la foi, par la crainte d'offenser Dieu, même dans les plus légères offenses, ou bien par la vue de ce qui se passe sur la terre, du ridicule dont on les couvre, des épreuves qu'on présente de tous côtés à leur vertu. Ils versent des larmes, non de désespoir, mais de pénitence sur leurs péchés, de compassion sur les péchés des autres ; des larmes causées ou par le sentiment des maux passagers qu'ils éprouvent, ou par l'attente des biens éternels qu'ils désirent. Tristesse, il est vrai, que Dieu sait dissiper ; larmes, qu'il sait essuyer lui-même ; mais larmes et tristesse qui n'en sont pas moins réelles et effectives, tant que la cause en subsiste, et tant qu'ils se voient éloignés de leur Chef et de leur Maître. *Modicum et non videbitis me.*

Vous pleurerez, vous serez tristes. *Flebitis, contristabimini.* Paroles qui nous montrent ce qu'est la vie d'un chrétien sur la terre ; mots énergiques qu'il ne faut pas laisser passer légèrement, mais qu'il faut approfondir et tâcher d'expliquer ; oracle de Jésus-Christ qui nous regarde tous, mes frères : écoutons-le, et voyons si notre vie y est conforme. *Flebitis, contristabimini.*

Un chrétien est triste, premièrement à cause de ce qu'il en coûte pour être vertueux, et pour persévérer dans le bien. Combats intérieurs et extérieurs : intérieurs contre les passions, jamais tout à fait soumises, extérieurs contre les occasions, toujours extrêmement à craindre, la faiblesse de la chair, la promptitude de l'esprit, la dépravation du cœur ; l'homme ancien qui résiste toujours à l'homme nouveau ; la grâce et le péché qui sans cesse se combattent ; la certitude d'avoir perdu Dieu, l'incertitude de l'avoir retrouvé, la crainte de le perdre encore. Que de combats ! que d'agita-

tions ! que de peines ! Quoi de plus propre à attrister une âme juste ? *Contristabimini.*

Un chrétien est triste, secondement, aux yeux du monde, parce qu'il s'éloigne de lui, qu'il n'est pas de ses spectacles, de ses plaisirs, de ses fêtes, qu'il en est méprisé, dédaigné, tourné en ridicule. Quelle triste idée pour un mondain que celle d'embrasser la dévotion ! Suivant lui, c'est devenir misanthrope ; la piété est une terre qui dévore ses habitants : il faut donc combattre ce préjugé ; il faut se mettre au-dessus de ces préventions ; il faut embrasser cette sainte tristesse. Qu'il en coûte d'efforts ! Que l'esprit et le cœur y souffrent ! *Contristabimini.*

Non-seulement un chrétien est triste, mais encore il pleure : suite de cette tristesse, et second caractère que Jésus-Christ lui donne. Expliquons ces larmes ; voyons leurs causes et leurs effets. *Plorabitis et flebitis vos.*

Un chrétien pleure à la vue de ses péchés, de ce nombre d'iniquités qui surpassent les cheveux de sa tête. Il en connaît toute la gravité, toute la noirceur ; il connaît le Dieu qu'ils offensent, les maux éternels qu'ils attirent, les biens dont ils l'ont privé. Il pleure ses péchés présents qui lui échappent, autant que ses péchés passés qu'il déteste. Il pleure, et rien ne peut diminuer l'abondance ni l'amertume de ses larmes : c'est David, c'est Magdeleine, c'est Pierre qui pleurent toute leur vie leurs crimes et leurs égarements. *Plorabitis et flebitis.*

Un chrétien pleure à la vue des péchés des autres, de ce nouveau déluge d'iniquités qui inonde et remplit la terre. Il en partage avec Dieu *le poids*, il en ressent l'outrage ; il gémit du malheur de ces aveugles qui se perdent ; il sollicite leur conversion, il la prépare par ses larmes : c'est Abraham traitant avec Dieu du pardon des trois villes coupables ; c'est Jérémie pleurant sur les malheurs de Jérusalem. *Plorabitis et flebitis.*

Un chrétien pleure dans le sein de l'affliction où Dieu le place quelquefois, pour épurer sa vertu, pour réparer ses fautes, pour corriger ses défauts, pour réprimer ses passions. Il sent la main du Seigneur qui s'appesantit sur lui, et qui lui ôte ce qu'il lui avait donné : un enfant trop chéri, un bien trop estimé, un honneur trop recherché. Dieu coupe

pour guérir ; dans l'excès de sa douleur on pleure, on gémit, on soupire : c'est Job sur son fumier qu'il arrose de ses pleurs. *Plorabitis et flebitis.*

Un chrétien pleure d'ennui de la vie présente, de désir de la vie future, de dégoût des biens temporels, d'amour des biens spirituels : c'est saint Paul qui désire la destruction de ce corps de péché, et l'union avec son Dieu ; c'est le peuple saint qui soupire après Sion, captif et pleurant le long des fleuves de Babylone. *Plorabitis et flebitis.*

En un mot, un chrétien est triste, un chrétien pleure ; mais ô miracle de la miséricorde divine ! Ces larmes ont mille attraits pour lui ; cette tristesse est remplie de charmes. Le monde n'en voit que le dehors, mais le dedans qui peut le voir ? Parlez, vous-mêmes qui l'avez éprouvé : quelle consolation, quelle douceur, de pleurer, de gémir de la sorte ! La tristesse détache une âme de tout ce qui est terrestre et charnel ; les larmes lavent ensuite ses fautes et ses souillures ; et alors, quelle est pure ! quelle est agile ! Elle quitte la terre, elle va au ciel; ou pour mieux dire, elle a le ciel sur la terre, ou du moins un commencement du ciel, un avant-goût de sa joie pure, de sa paix, de son bonheur. Elle surabonde de joie au milieu de ses tribulations, de ses larmes, de sa tristesse. Heureuses tribulations qui conduisent à ce bonheur ! heureuses larmes qui y préparent ! heureuse tristesse qui le mérite ! *Plorabitis et flebitis, contristabimini.*

Mais tandis que, privés de la vue de Jésus-Christ, ses disciples pleuraient son absence, quel était l'état des ennemis de Jésus-Christ dans Jérusalem ? Ah ! ils avaient enfin réussi dans leur criminel dessein ; ils triomphaient ; ils traitaient tout ce qu'avait dit Jésus-Christ de mensonge, ses discours de paradoxe, sa religion de secte, ses promesses de chimère ; ils persécutaient ses amis et ses enfants ; ils se livraient à une joie insensée, et malgré tous les signes qui annonçaient leur crime et leur malheur, ils feignaient d'être heureux du succès de leur entreprise. Voilà à peu près leur situation dans les trois jours qui suivirent la mort de Jésus-Christ. *Modicum et non videbitis me.*

Tel est l'état présent du monde, mes très-chers frères. Cet ennemi de Jésus-Christ l'a persécuté sans cesse, d'abord

dans ses prophètes, ensuite dans sa personne, enfin dans ses apôtres, dans ses disciples, dans son Église, dans sa religion, dans sa doctrine. Il ne voit pas Jésus-Christ, et il doute de sa puissance. Il se laisse conduire par les biens présents, si trompeurs qu'ils soient, sans se soucier des maux à venir, quoique terribles. Il n'écoute que ses sens et contredit sa raison. Ce monde, ce sont les pécheurs, les impies ; c'est le monde auquel nous avons renoncé dans notre baptême ; dont les vrais chrétiens ne sont pas, qui ne connaît pas Jésus-Christ, pour lequel il n'a pas prié, dont le démon est le prince, qui est déjà jugé avec lui dans ses maximes, ses lois et ses coutumes. Voilà ce monde qui se réjouit de l'absence de Jésus-Christ. *Modicum et non videbitis me.*

Le monde se réjouira. *Mundus gaudebit.* Voilà en deux mots sa principale occupation et son caractère : ne penser qu'à se dissiper, et à s'étourdir ; ne s'occuper que du moment présent, et éloigner toute autre idée ; regarder la tristesse comme le plus grand des malheurs, et ne rien oublier pour s'en garantir. Voilà à quoi l'on s'occupe dans le monde. *Mundus gaudebit.*

Et en effet, que cherche-t-on sur ces théâtres, dans ces spectacles publics, qui sont si fréquentés, et où accourt un peuple immense ? La joie, les plaisirs : c'est ce que vient y chercher une foule de spectateurs empressés. Toutes les passions y sont excitées ; mais toutes servent de base à la volupté. Cette dangereuse passion anime les acteurs, les auteurs et les spectateurs ; elle s'insinue dans le cœur par tous les sens : par l'ouïe qui est flattée de la douceur de l'harmonie, de la pompe des vers, de la force des pensées ; par la vue que saisit la beauté des décorations, les charmes de la peinture, mille objets présentés tout à coup, tous également propres à émouvoir les passions, à les entretenir, à les satisfaire. C'est avec le même plaisir qu'on y pleure ou qu'on y rit. En un mot, c'est sur le théâtre que le monde offre tous ses attraits, et c'est là qu'il plaît davantage. *Mundus gaudebit.*

Que cherche-t-on dans ses promenades publiques si tumultueuses et si fréquentées ? La joie, les plaisirs : on y va pour voir ou pour être vu ; on y étale un luxe aussi bizarre

que prodigieux. Ce sont des idoles qui cherchent des adorateurs, ou des idolâtres qui viennent y chercher leurs idoles. On prend de la passion autant qu'on en donne. C'est là ce qui en fait supporter les incommodités, le tumulte. C'est là que règnent la variété et l'élégance des parures, la liberté, et souvent même l'indécence des gestes et des paroles. C'est là que le monde brille avec plus d'éclat, et c'est là aussi qu'on s'empresse de le rechercher. *Mundus gaudebit.*

Qu'est-ce qui multiplie si fort ces lieux de libertinage dont notre ville est bientôt remplie ? la joie, les plaisirs. Ce sont des abîmes profonds, où viennent s'engloutir souvent sans ressource, l'innocence de la jeunesse, l'espérance des familles, le patrimoine d'une maison, les ressources d'un royaume. C'est là que l'on perd tout, sa santé, son bien, sa conscience, son repos. Eh ! qu'y trouve-t-on à la place ? des plaisirs dont l'honneur rougit et que la raison désavoue. *Mundus gaudebit.*

Qu'est-ce qui attire tant de monde à ces réunions dangereuses, à ces jeux publics ? la joie, les plaisirs ; c'est l'espérance d'un gain douteux, qui est souvent suivi d'une perte réelle ; c'est une passion en un mot..... Et quelle passion ? la plus vive, la plus impérieuse, la plus tyrannique, qui fait manquer tout à la fois à ce qu'on se doit à soi-même, à ce qu'on doit à sa famille, à des créanciers, aux lois de l'honneur et de la conscience. Quel plaisir furieux, puisqu'il fait franchir tant de digues ! *Mundus gaudebit.*

Qu'est-ce qui préside à la plupart des cercles et des assemblées du monde ? la joie, et le plaisir ; mais plaisir malin, joie criminelle. La médisance l'assaisonne, la calomnie souvent s'y mêle, la curiosité y domine, la détraction l'empoisonne, l'envie s'y cache sous les dehors de l'amitié, et la duplicité sous l'apparence de la franchise. Toutes les passions y trouvent leur place, suivant les vices de ceux qui les composent ; et ces joies, ces plaisirs domestiques, pour être moins bruyants, n'en sont ni moins dangereux, ni moins coupables. *Mundus gaudebit.*

Qu'est-ce qui règne dans ces repas, dans ces festins ? la joie, et le plaisir. C'est là qu'oubliant toutes les règles de la tempérance et souvent même de l'honnêteté, on se livre aux excès les plus honteux. C'est là que, se faisant un Dieu

de son ventre, suivant l'expression de l'Écriture, on se ravale au-dessous des bêtes. Quelques-uns, il est vrai, n'en viennent pas jusque là ; mais ils mettent toute leur étude à faire une chère fine et délicate. C'est ainsi qu'on flatte sans cesse une chair criminelle, destinée à être un jour la pâture des vers. C'est ainsi qu'on allume le foyer de mille passions, et qu'on engraisse une victime qui sera bientôt la proie des flammes éternelles. *Mundus gaudebit.*

En un mot, mes frères, que sais-je ? La joie et les plaisirs, voilà le monde : voilà ce que le monde adore. C'est le motif de l'ambition, l'aliment de la cupidité, le mobile de tous les états et de tous les âges. C'est ce qu'on appelle les commodités de la vie, c'est le nerf et le lien de la société. On les cherche partout, en particulier comme en public, à la ville comme à la campagne ; aucun lieu n'en est exempt. Le dirai-je ? mes frères, dans nos églises mêmes, asiles consacrés à l'innocence et à la religion, que cherche-t-on quelquefois ? la joie et le plaisir. C'est la curiosité qui y conduit, c'est la foule qui y mène ; c'est l'orgueil, c'est le luxe qui y accompagne ; ce sont les passions les plus honteuses qui s'y nourrissent et qui y fermentent ; c'est le même esprit du monde qui y règne, et qui fait souvent de nos temples saints le théâtre de mille scandales, et le rendez-vous de mille crimes. *Mundus gaudebit.*

Voilà le monde, mes frères, voilà ses plaisirs criminels, voilà ses joies insensées. Mais, ne vous y trompez pas, la joie n'est qu'au dehors : les remords, le trouble, la satiété, l'ennui sont au dedans et le déchirent. On fait bonne contenance le plus souvent ; mais quelquefois on se décèle. De là vient cette inconstance, cette légèreté, ce dégoût qui fait essayer de tous les plaisirs, et qu'aucun plaisir ne peut satisfaire. La table énerve le corps, le jeu fatigue l'esprit, l'envie a ses serpents, la volupté ses épines. On n'est pas à l'abri d'un revers, et on le sent mieux, parce qu'on n'a rien à y opposer. L'amitié n'est pas toujours sincère ; l'amour même est souvent trompeur. Au milieu de tout cela, il ne reste plus à une âme mondaine, qu'une joie menteuse, couvrant un cœur rongé de tristesse et toujours dévoré par la plaie qu'il porte avec lui. *Mundus gaudebit,*

Telle est la scène du monde, chrétiens auditeurs : d'un côté des justes méprisés, affligés, persécutés ; de l'autre des pécheurs honorés, flattés, élevés. Il est vrai, et il faut le dire, que tous les méchants ne sont pas heureux, ni tous les bons malheureux. Il est vrai encore, et il faut l'avouer, que l'impie est intérieurement troublé dans les plus grandes prospérités, et que l'homme de bien est intérieurement tranquille dens les plus grandes disgrâces. Mais du moins le scandale extérieur et le désordre apparent subsistent toujours, puisque l'innocence est opprimée, et le crime exalté ; puisque le vice ne trouve point ici-bas sa punition, ni la vertu sa récompense. Il faut donc (et c'est la conclusion qu'avaient déjà tirée de cette vue quelques philosophes anciens, guidés par les seules lumières de la raison), il faut donc que ce désordre finisse, que ce scandale soit ôté, que l'ordre enfin soit rétabli, que dans une autre vie, sous un Dieu infiniment juste, le vice trouve sa punition, et la vertu sa récompense ; et voilà, mes frères, la suite de notre évangile ; c'est ce rétablissement qu'il nous présente. Ces premières paroles : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus*, sont l'image de la vie présente, où les pécheurs sont dans la joie, et les justes dans la tristesse. *Modicum, et non videbitis me.* Vous l'avez vu dans la première partie Ces dernières paroles : *Encore un peu de temps, et vous me reverrez*, sont l'image de la vie future, où les justes sont dans la joie et les pécheurs dans la tristesse. *Modicum, et videbitis me.* Vous allez le voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Encore un peu de temps et vous me reverrez.

Jésus-Christ ressuscite, et par là il couvre ses ennemis de confusion, et comble de joie ses disciples. Jésus-Christ reparaît triomphant sur la terre à la fin des siècles, et à sa vue la douleur devient le partage des méchants, et le bonheur, celui des justes : voilà deux nouveaux tableaux que nous présente la suite de notre évangile, qui contrastent parfaitement avec les deux premiers, et qui sont renfermés dans ces courtes paroles : Encore un peu de temps, et vous me reverrez. *Modicum, et videbitis me.*

Oh ! qui pourrait exprimer ici la joie des apôtres à la résurrection de Jésus-Christ ? Autant leur douleur avait été grande en le perdant, autant leur joie le fut en le revoyant : joie si grande qu'ils ne pouvaient s'imaginer que cela fût. Ils le voyaient, ils le touchaient, ils lui parlaient, ils l'entendaient, et ils ne s'en fiaient pas même à leurs sens. Aussi quelle différence n'y avait-il pas entre le premier état de Jésus-Christ, et le second ? Ils l'avaient laissé couvert de plaies, et ils le retrouvaient brillant de lumière ; ils l'avaient vu souffrir, et ils le revoyaient impassible ; ils l'avaient vu mourir, et ils le revoyaient immortel. Jamais ils ne l'avaient vu si beau, pas même sur le Thabor. Son visage brillait d'un éclat tout nouveau ; son corps réunissait dans le degré le plus sublime toutes les qualités des corps glorieux. Quel changement dans Jésus-Christ ; mais quels ravissements, dans les apôtres ! Qu'ils comptent pour rien alors leur tristesse et leurs larmes passées ! *Modicum, et videbitis me.*

Ah ! mes frères, ce n'est là qu'une image imparfaite du bonheur qui attend les justes dans le ciel. Portes éternelles, qui cachez à nos yeux ce séjour de délices, ouvrez-vous pour nous montrer ce torrent de voluptés pures dont Dieu inonde ses élus ; donnez-nous une idée de ce poids immense de gloire que l'œil de l'homme n'a jamais vu, que l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, que l'esprit de l'homme n'a jamais compris. Ah ! mes frères, tout est dit dans ce seul mot : *Nous verrons Dieu*, non plus seulement des yeux de la foi, comme dans un miroir, et en énigme, mais tel qu'il est, et face à face. Nous participerons à son bonheur ; lui-même dissipera notre tristesse et essuyera nos larmes. *Modicum, et videbitis me.*

Votre tristesse se changera en joie. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* Voilà en deux mots l'état des saints dans le ciel : la joie ; mais quelle joie ! Joie qui remplira tout votre cœur ; joie qui se communiquera à tout votre être ; joie que personne ne pourra vous enlever. Joie qui remplira votre cœur, c'est-à-dire joie parfaite ; joie qui se communiquera à tout votreêtre, c'est-à-dire, joie universelle ; joie que personne ne pourra vous ôter, c'est-à-dire, joie éternelle. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Joie parfaite. Sur la terre, toute joie est précédée, suivie, mêlée, de quelque chagrin. Dans le ciel, plus de larmes, plus de cris, plus de douleurs, plus de deuil. Toutes ces choses sont passées ; il n'en reste plus qu'un souvenir qui ne sert qu'à accroître le bonheur présent, la joie pure et sans mélange dont le cœur est inondé. *Gaudium.*

Joie universelle. Sur la terre, l'homme n'est jamais tout à fait content ; si son corps jouit d'une bonne santé, son esprit est triste ; si son cœur est satisfait, son corps est malade. Mais dans le ciel, le juste est heureux dans tout son être : son corps est glorifié par la présence de son Dieu ; son esprit est éclairé pas sa vue ; son cœur est rassasié par son amour. La joie, comme un vêtement lumineux, remplit tout son extérieur, et comme une huile salutaire, elle pénétre dans son intérieur jusqu'à la moelle de ses os, suivant l'expression de l'Écriture. *Gaudium.*

Joie éternelle. Sur la terre, toute joie a un terme, et par conséquent toute joie est insuffisante, puisque tout ce qui a un terme est fini, et que tout ce qui est fini ne peut jamais parfaitement nous satisfaire. Mais dans le ciel la joie n'a plus de fin ; chaque moment la voit toujours la même, avec l'assurance de ne la voir jamais finir. L'élu est fixé dans un état de bonheur que rien ne peut lui ôter : il est heureux du bonheur de Dieu même, immuable comme lui, éternel comme lui. Ah ! mes frères, pouvons-nous concevoir un bonheur plus grand ? Pouvons-nous le concevoir même ce bonheur ? Eh ! comment un être borné pourra-t-il le sentir et y suffire ? *Gaudium.*

En un mot, mes frères, le juste éprouvera dans le ciel le même changement que Jésus-Christ dans sa résurrection. Durant les jours de sa vie mortelle, ce divin Sauveur était sujet à toutes les misères, à toutes les infirmités de notre nature, à l'exception du péché, encore en avait-il les apparences. Il meurt, il est caché dans un tombeau ; mais trois jours après, il ressuscite glorieux, son corps n'a plus aucun reste de mortalité. S'il conserve encore les cicatrices de ses plaies, ce sont des marques de grandeur et non de faiblesses. Il demeure quarante jours avec ses apôtres, subtil, impassible, immortel ; il leur fait goûter dans sa conversation un avant-goût des délices éternelles qu'il leur

a préparées dans le séjour de sa gloire même. Le chrétien est ici-bas dans cette vallée de larmes, pleurant, souffrant, sujet au péché et à ses peines, dont la mort est une des principales ; mais un jour il ressuscitera, et il sera changé. Son corps, compagnon de ses souffrances le deviendra aussi de sa gloire ; quelques moments de tristesse lui auront produit une éternité de joie, joie infinie dans son objet, comme dans sa durée. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Mais, la vue de Jésus-Christ ressuscité ne produisit pas sur tous ceux qui en jouirent un aussi consolant effet ; et, tandis que ses apôtres en étaient pénétrés de joie et de consolation, ses ennemis qui gardaient son tombeau, frappés d'étonnement, surpris de l'éclat de sa gloire, tombent évanouis, la face contre terre, sentent dissiper toute leur présomption et toute leur audace, et s'estiment encore heureux en revenant à eux, de n'avoir pas porté toute la peine que méritaient leur témérité et leur crime. *Modicum, et videbitis me.*

Faible image de la frayeur, de la confusion, du désespoir des pécheurs, lorsqu'à la fin du monde, se réveillant comme d'une espèce de sommeil, où leur aveuglement et leur indolence les avaient plongés, ils ne trouveront plus rien dans leurs mains de ces richesses, de ces plaisirs, de ces honneurs, qu'ils avaient tant recherchés, mais qu'ils verront à la place celui qu'ils avaient percé par leurs crimes, qu'ils avaient outragé dans ses disciples et dans sa loi, celui dont ils avaient méconnu même l'existence ; qu'ils le verront, dis-je, dans tout l'éclat de sa majesté et de sa gloire, bien plus brillant qu'il ne parut même après sa résurrection, jeter sur eux des regards d'indignation et de colère. C'est alors qu'ils reconnaîtront leur erreur, qu'ils s'écrieront : Nous nous sommes donc trompés ! C'est alors qu'ils conjureront les montagnes de tomber sur eux, pour les dérober à la vue de cet agneau qui est devenu pour ses ennemis un lion rugissant. C'est alors qu'ils reconnaîtront, mais trop tard, combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. *Modicum, et videbitis me.*

Jésus-Christ n'en dit pas davantage, mes très-chers frères, parce qu'il parlait à ses disciples qui étaient ses amis. Il ne finit pas tout à fait la comparaison, et après leur avoir dit

que leur tristesse se tournera en joie, il n'ajoute pas que la joie de ses ennemis se tournera en tristesse. Mais ne le leur avait-il pas dit mille fois ? Ne l'avait-il pas dit surtout bien expressément dans le sermon qu'il fit à tout le peuple sur la montagne ? Malheur, s'écria-t-il alors, à vous qui riez et qui vous réjouissez, parce qu'un jour vous gémirez et pleurerez. *Væ vobis qui ridetis, quia lugebitis et flebitis.* Paroles qui expriment bien le changement qu'éprouvera le pécheur dans l'autre vie. Il pleurera, il gémira : examinons ces larmes, comparons-les avec celles que répandent les justes sur la terre, et comprenons-en toute la différence. *Væ vobis qui ridetis, quia lugebitis et flebitis.*

Il pleurera sur les biens qu'il a perdus. Que sont tous les biens de la terre ? des biens qui n'en ont que le nom, incapables de satisfaire l'homme. Il n'y a qu'un seul bien qui puisse le faire, c'est la possession de Dieu. Quelle sera donc la douleur de l'âme qui connaîtra ce bien, qui en sentira tout le prix, et qui se dira en même temps à elle-même, qu'elle l'a perdu par sa faute, pour des biens passagers qui n'en avaient que la trompeuse apparence ; qu'elle l'a perdu sans ressource, et pour toujours ! Quels regrets ! Quelles larmes ! *Lugebitis et flebitis.*

Il pleurera sur les maux qu'il s'est attirés par sa faute. Que sont tous les maux de ce monde, en comparaison de l'enfer ? Que sont toutes les peines des affligés, toutes les douleurs d'un malade, tous les tourments d'un martyr, auprès de ces brasiers dévorants, de cette mer de flammes, de ce feu allumé par le souffle de la colère divine, de ce trouble, de ces remords, de ce désespoir ? Quel état que celui d'une âme qui se voit malheureuse de cette manière par sa faute, et pour toujours ! *Lugebitis et flebitis.*

Il pleurera sans ressource. Les larmes des saints ont servi à quelque chose sur la terre : à apaiser la colère de Dieu, à expier leurs fautes, à les détacher de la terre, à les rendre conformes à Jésus-Christ, à leur mériter le ciel. Mais les larmes d'un réprouvé dans l'enfer, seront toujours insuffisantes et inutiles. Le temps de la miséricorde est passé, il ne reste plus que celui de la justice : le jour où l'on pouvait travailler est fini, la nuit où l'on ne peut plus rien est venue. Il pleurera donc sans cesse, et pourtant Dieu sera

toujours irrité ; ses crimes ne seront jamais effacés ; le sang de Jésus-Christ ne lui sera jamais appliqué ; le ciel lui restera toujours fermé. *Lugebitis et flebitis.*

Il pleurera sans consolation. Ici-bas les joies, comme les douleurs, ne sont jamais parfaites : les plus grands plaisirs sont toujours mêlés de quelque amertune, et les plus grandes douleurs trouvent toujours quelque soulagement. Mais dans l'autre vie, comme le bonheur de l'élu sera sans aucune altération, de même le tourment du réprouvé sera sans aucune consolation. Et où en trouverait-il en effet ? Dans Dieu ? mais il le repousse. Dans les saints ? mais ils l'abandonnent. Dans les démons ? mais ils le tourmentent. Dans les compagnons de son supplice ? mais ils le maudissent. Dans lui-même ? mais il s'abhorre, ils se désespère. *Lugebitis et flebitis.*

Il pleurera éternellement et sans fin. Supposez un malheureux sur la terre : quelle que soit son infortune, s'il n'a aucune autre ressource, aucune autre consolation, du moins il a la certitude de voir finir un jour ses maux par le trépas ; il l'invoque comme le terme de ses peines, et il espère y trouver un changement qui lui sera favorable ; cette idée le soutient. Mais un réprouvé dans l'enfer ! Ah ! il a tout perdu, il souffre tout, il le souffre sans ressource, sans consolation, et il le souffre pour toujours. Chaque point de l'éternité voit son état toujours le même. Il est fixé immuablement dans le malheur ; tant que Dieu sera Dieu il sera coupable, et tant qu'il sera coupable il sera puni. *Lugebitis et flebitis.*

Ah ! c'est alors que se vérifieront dans cette âme réprouvée, ces expressions figurées dont se sert l'Écriture pour nous donner quelque idée de l'inconcevable désespoir des réprouvés. C'est alors que les pécheurs saisis d'une crainte horrible, et comme frappés d'une révélation inattendue, pousseront des gémissements affreux, qui marqueront le trouble de leur esprit et les angoisses de leur cœur. Ils sècheront de crainte, ils grinceront des dents, ils se livreront aux emportements de la colère, il ressentiront tous les frémissements d'une inutile fureur et d'une rage impuissante. *Væ vobis qui ridetis, quia lugebitis et flebitis.*

Voilà, mes frères, le changement qui arrivera dans le sort des justes et dans celui des pécheurs, le dénouement de cette grande scène que l'évangile de ce jour nous présente. Voulez-vous voir les mêmes traits en raccourci, et renfermés dans une seule histoire particulière? La voici telle que Jésus-Christ la raconta autrefois aux Juifs, et telle que l'Écriture la rapporte : vous la connaissez sans doute, c'est l'histoire du mauvais riche. Ce riche qui est habillé de pourpre, qui fait festin tous les jours, c'est le monde présent qui vit dans la réjouissance. *Mundus gaudebit.* Ce Lazare mendiant, affamé, couvert de plaies, ce sont les justes qui vivent ici-bas dans la tristesse et dans les larmes. *Vos autem contristabimini.* Voilà le siècle présent pendant lequel le désordre subsiste. *Modicum, et non videbitis me.* Mais voici le siècle futur dans lequel l'ordre revient, et où la scène change. *Modicum, et videbitis me.* Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham, pour y être comblé de délices : c'est la tristesse des justes qui sera changée en joie. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* Le riche meurt, et il est précipité par les démons dans le fond des enfers, pour y être accablé de supplices : ce sont les plaisirs des mondains, qui finiront par les larmes. *Væ vobis qui ridetis,quia lugebitis et flebitis.*

Que conclure de tout ceci, mon cher auditeur? Ce qu'en concluait saint Paul, lorsqu'il disait aux Corinthiens : Le temps est court, mes frères : en conséquence, que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas ; parce que ce monde-ci n'est qu'une figure, et une figure qui passe. *Tempus breve est : reliquum est ut et qui flent, tanquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; præterit enim figura hujus mundi.* Et voilà ce que nous devons aussi nous dire à nous-mêmes dans les divers événements de la vie. Sommes-nous dans l'adversité ? disons : encore un peu de temps à gémir, à pleurer, à souffrir sur la terre, et nous jouirons d'une gloire éternelle. *Modicum.* Cette pensée soutiendra notre espérance. *Qui flent, tanquam non flentes.* Sommes-nous dans la prospérité ? disons : encore un peu de temps à vivre, à nous divertir sur la terre, et peut-être serons-nous condamnés ensuite à des supplic s éternels. *Modicum.* Cette

pensée nous entretiendra dans une sainte défiance. *Qui gaudent, tanquam non gaudentes.* En un mot, dans quelque état que vous soyez, songez que la vie la plus longue n'est qu'un instant. *Modicum ;* qu'elle passe comme un oiseau dans les airs, comme un vaisseau sur la mer, sans laisser aucune trace de son passage. Que vous reste-t-il à présent de tout le temps que vous avez vécu ? Que vous restera-t-il un jour de tout le temps que vous avez encore à vivre ? rien, ou presque rien. *Modicum.* Méprisez donc ce temps qui n'est qu'une figure, un songe, un moment, et attachez-vous à l'éternité qui seule est réelle, solide et permanente. *Modicum, et non videbitis me ; iterum modicum, et videbitis me.*

Jésus-Christ termine ce discours en proposant à ses disciples la parabole suivante : Une femme, leur dit-il, qui enfante, est triste, parce que l'heure de sa souffrance est venue ; mais lorsqu'elle a enfanté, elle ne se souvient plus de sa douleur, tant elle a de joie d'avoir mis un enfant au monde. Quelle est cette femme, mes frères ? c'est l'Église. L'Église de la terre enfante ; elle nous enfante tous à la grâce, à la vertu. Elle nous enfante dans la souffrance, parce qu'il n'y a que la souffrance qui puisse nous dégager des biens terrestres et nous attacher aux biens spirituels : voilà pourquoi elle est toute dans la tristesse, dans la douleur, dans l'affliction et dans les larmes. *Mulier cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus.* Mais l'Église du ciel ; ah ! c'est l'Église qui a enfanté : elle a enfanté les saints à la gloire. Voilà pourquoi elle est toute dans la joie ; elle ne se souvient plus de son danger, ni de sa douleur, ou si elle s'en souvient encore, ce souvenir augmente son bonheur. Elle voit tous ses enfants qu'elle a mis dans ce nouveau monde avec tant de peine ; elle les regarde comme son trésor, comme sa couronne ; elle les embrasse avec affection, et leur fait partager dans son sein sa félicité et sa gloire. *Cum autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.*

Représentez-vous, mes frères, quels seraient les sentiments d'un homme qui, tiré d'un abîme profond, serait tout d'un coup élevé sur une haute montagne, et qui de là verrait d'un coup d'œil pour la première fois, le ciel avec le

soleil qui l'éclaire, et tous les astres qui l'ornent, la terre avec ses variétés, ses fleurs, ses fruits, sa verdure, la mer avec son immensité, ses flots, son murmure et ses gouffres. Sans doute, mes frères, que ce spectacle le jetterait dans le ravissement et dans l'extase. Image pourtant bien imparfaite du vif sentiment qui saisira une âme, lorsque, fermant les yeux à la lumière de ce monde, elle les ouvrira pour la première fois au ravissant spectacle de l'éternité ; qu'elle verra son Dieu lui-même, le soleil de justice qui éclaire ce monde nouveau ; un nombre infini de saints, qui, comme autant d'astres brillants, empruntent de lui toute leur lumière ; qu'elle contemplera l'immense océan des perfections de son Dieu ; qu'elle admirera les beautés inexprimables de ce séjour enchanteur, où elle va être comblée de délices. Que pensera-t-on alors de toutes les afflictions de la terre ? On les regardera comme les peines d'un mauvais songe que le réveil a dissipées, comme les douleurs d'un enfantement laborieux qui nous a fait naître à une nouvelle vie. Oui, mes frères, la mort des saints est une véritable naissance ; l'Église l'appelle de ce nom. Préparons-nous donc à cette naissance, et souvenons-nous pour cela, que tous les plaisirs de cette vie ne sont rien, en comparaison des supplices éternels qui leur sont destinés ; mais aussi que toutes les peines de cette vie ne sont rien, au prix de la gloire éternelle qui leur servira de récompense. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus prédit à ses Apôtres son absence et son retour.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez ; parce que je m'en vais à mon Père.

C'était après sa dernière cène, au moment de marcher à sa passion et à la mort, que Jésus-Christ tenait ce discours à ses apôtres ; ainsi le temps où ils cesseraient de le voir.

devait arriver très-prochainement. Dans cette journée même ils devaient le perdre par un supplice douloureux et humiliant. Mais ce temps de privation devait être court. Dès le troisième jour, il devait se montrer à eux, vainqueur du tombeau, et rayonnant de gloire. Nous pouvons observer d'abord la tranquillité avec laquelle il s'y avance. On a des hommes aller à la mort avec intrépidité, la recevoir avec courage. Ces traits sont admirés, et avec raison, comme les plus grands efforts dont l'humanité soit capable ; mais ces héros de la terre étaient soutenus par l'enthousiasme le plus puissant qui anime les hommes, par l'espoir d'une réputation brillante, quelquefois même par la crainte de la honte attachée à une faiblesse. Que l'on cherche dans toutes les histoires un homme qui, certain d'une mort cruelle et ignominieuse, maître de s'y soustraire, n'ayant ni blâme à encourir s'il l'évite, ni gloire à acquérir s'il la subit ; mu uniquement par le principe du devoir, par l'amour du bien, s'y dévoue sans terreur, s'y présente sans ostentation ; et à l'approche de l'épouvantable catastrophe, tout préparé à son sort, ne s'occupe qu'à y préparer ses amis, et à les consoler de sa perte. Non, l'humanité ne va pas jusque-là ; il a fallu un Dieu pour donner ce spectacle à la terre. La mort de Jésus-Christ diffère de toutes celles des héros ; elle a une simplicité à laquelle ils n'ont pas pu atteindre.

Si nous voyons dans ce dernier moment le divin Sauveur annoncer à ses apôtres sa mort d'une manière obscure et énigmatique, c'est sa tendresse pour eux qui l'y engage ; il craint d'affliger trop douloureusement la leur. Il fait la prédiction, afin que se la rappelant un jour, leur foi en soit de plus en plus confirmée. Il l'enveloppe pour ménager leur sensibilité. Il leur prédit la douleur dont ils seront pénétrés ; mais il ne veut pas en hâter les moments. A la prophétie de sa mort, il joint celle de sa résurrection, et il mêle avec une charitable bonté l'annonce des consolations à celle des peines.

Les interprètes ont vu dans cette alternative d'absence et de retour que Jésus-Christ prédit à ses apôtres, l'emblème de sa conduite envers l'âme chrétienne. Tout le cours de sa vie spirituelle est une vicissitude de tristesse et de joie.

Tantôt Jésus-Christ récrée l'âme fidèle par sa visite, tantôt il l'afflige par sa retraite. C'est encore sa bonté paternelle qui l'engage à la traiter ainsi. Il a sur elle, dans cette manière de la traiter, plusieurs vues de bienfaisance, et il se sert de ces divers états pour tout à la fois l'éprouver, l'animer, le perfectionner et l'éclairer.

Vous visitez l'homme, disait le saint personnage qui a le mieux connu les vicissitudes de prospérité et d'adversité, et que Dieu a fait passer par les états les plus opposés, pour faire de lui un modèle de toutes les situations ; vous visitez l'homme, et aussitôt vous l'éprouvez (1). Quel mérite aurait la persévérance d'une âme toujours soutenue pas l'assistance sensible de la grâce, continuellement ranimée par les consolations intérieures ? Mais Jésus-Christ se cache quelquefois à elle, lui retire les douceurs de sa présence, semble l'abandonner à elle-même, pour connaître sa constance, pour apprécier son amour, pour juger ses efforts. Qu'elle s'afflige, l'âme religieuse, quand elle ne sent plus la présence de son Dieu, cela est naturel ; mais qu'elle ne désespère pas. Il a cessé de se montrer, mais il ne s'est pas éloigné ; elle ne le voit plus, mais il l'observe. Cette douloureuse absence, loin de l'abattre, est pour elle un motif de redoubler d'ardeur afin de le rappeler. Ce n'est, comme les apôtres, que pour un peu de temps qu'elle ne le voit point. Encore un peu de temps, comme eux, elle le reverra, lui apportant de nouvelles consolations, et récompensant la vivacité de ses désirs par de plus abondantes bénédictions.

Si l'âme était sans cesse récréée par l'attrait intérieur de la grâce, si elle éprouvait sans interruption ce charme qu'apporte la présence de Jésus-Christ, cette jouissance si précieuse s'userait par l'habitude. On ne sent pas vivement le prix d'un bien dont on ne cesse jamais de jouir. Ce sentiment délicieux qui, goûté de temps en temps, ranime la ferveur, continué sans intervalles, produirait l'effet contraire. L'interruption allume le désir, la perpétuité l'éteindrait. C'est une pointe de sensibilité qu'aiguise le mouvement successif de peine et de joie, et qui s'émoussera bientôt quand elle restera uniformément appuyée.

(1) Visitas eum diluculo, et subito probas illum. *Job.*, VII. 18.

Il ne faut pas croire que les langueurs, les anxiétés, les sécheresses qu'éprouve l'âme fidèle, lorsque Jésus-Christ se retirant la livre à elle-même, retardent son avancement dans la vertu. C'est dans le creuset des tribulations que le juste s'épure des affections terrestres, et devient un or sans mélange, digne d'être offert sur l'autel céleste. Il y trouve l'occasion de pratiquer une multitude de vertus que peut-être le bonheur constant lui aurait fait perdre. Sa résignation à recevoir ces tribulations, sa patience à les souffrir, l'humilité qu'elles lui inspirent, la mortification dont elles lui donnent l'usage, la défiance de lui-même qu'elles lui font éprouver, sont autant de bienfaits dont il est redevable à l'absence de Jésus-Christ. Il ne le sent plus, mais il en soupire plus vivement après lui ; il l'a perdu, mais il s'efforce de le retrouver ; et ces soupirs, ces efforts augmentent ses mérites, et rehaussent sa perfection.

Celui qui n'a jamais été éprouvé, que sait-il ? dit l'Ecclésiastique (1). Mais les épreuves que Jésus-Christ fait subir à l'âme religieuse par ses absences momentanées, en la perfectionnant, servent encore à l'instruire. Livrée aux alternatives de joie et de tristesse, de langueur et de ferveur, d'onction et de sécheresse, elle y apprend par son expérience que la constance d'idées, de sentiments, d'humeurs, n'appartient pas à cette vie ; c'est l'état que nous espérons : il ne nous est pas donné d'en jouir ; nous y tendons, mais nous n'y sommes pas. L'uniformité est le terme, les vicissitudes sont la route : c'est par les variétés de situations que Dieu nous conduit à la stabilité du bonheur. Abandonnée par intervalles, l'âme acquiert une autre connaissance essentielle, la connaissance d'elle-même. Peut-elle se juger, peut-elle savoir quelles sont ses véritables inclinations, quelle est l'étendue réelle de ses forces, quand elle sent intérieurement Jésus-Christ qui la réchauffe de son amour, qui la soutient de ses grâces ? Mais privée de cet appui, et retombant sur elle-même, elle voit avec justesse et avec effroi le peu qu'elle est : le sentiment de sa corruption naturelle la retient dans la vigilance ; l'expérience de sa faiblesse l'entretient dans l'usage de la prière. Ainsi, en se retirant d'elle

(1) Qui non est tentatus, quid scit ? *Eccli.*, XXXIV, 9.

pour quelques moments, Jésus-Christ l'instruit à pratiquer les deux règles qu'il réunit, et dans lesquelles il fait consister tout l'exercice de la vie chrétienne : Veillez et priez (1). Enfin, dans ces changements que Jésus-Christ lui fait subir, l'âme s'instruit et s'habitue à ne pas s'étonner de ceux qu'elle éprouve dans le monde; à passer sans enflure à la bonne fortune, et sans abattement à la mauvaise ; à souffrir patiemment les fantaisies, les humeurs d'autrui, et à réprimer l'instabilité des siennes. L'absence de Jésus-Christ devient à l'âme qui sait en profiter, aussi utile que l'était sa présence.

Sur cela ses disciples se dirent les uns aux autres : Qu'est-ce qu'il veut nous dire : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon Père ? Ils disaient donc : Qu'est-ce qu'il nous dit ? Encore un peu de temps ! Nous ne savons pas de quoi il parle.

Les apôtres devaient être accoutumés à entendre sortir de la bouche de leur divin Maître des choses qu'ils ne comprenaient pas ; leur intelligence était par elle-même extrêmement bornée, et l'Esprit-Saint ne l'avait pas encore éclairée. Ils font une attention particulière à ce discours, parce qu'il les intéresse directement : outre que c'est à eux qu'il s'adresse, il est question de l'absence de Jésus-Christ, dont ils ne s'étaient pas séparés depuis trois ans, et à qui ils étaient tendrement attachés. Ils ne voyaient dans ces paroles que l'idée de le perdre pendant quelque temps, et celle d'un voyage qu'il allait faire vers son Père. Mais quelque inquiets qu'ils soient du sens de ce discours, quelque soit leur désir d'en avoir l'explication, ils n'osent pas la demander à leur maître, ils s'en occupent entre eux, ils cherchent à deviner ce qu'il a voulu dire ; mais là le respect les arrête : ils ne vont pas plus loin, et ils craignent de l'interroger sur des secrets qu'il aurait intention de leur cacher.

Ainsi, dans la religion il nous arrive quelquefois de voir ou d'entendre des choses que notre esprit trop borné ne peut comprendre. Les mystères sont placés à une hauteur que la raison humaine n'atteint pas. Nous trouvons dans l'Écriture

(1) Vigilate et orate. *Matth.*, XXVI, 41, *et alibi.*

plusieurs choses dont l'Esprit-Saint, en nous les révélant, n'a pas jugé à propos de nous donner l'intelligence. Et combien d'événements qui nous semblent contraires aux vues de Dieu, et que nous ne savons comment concilier avec sa suprême sagesse ! L'exemple des apôtres nous apprend à modérer notre curiosité. Le désir de savoir louable tant qu'il est contenu dans ses limites, devient dangereux dès qu'il les passe. Il est aussi conforme à la raison qu'à la religion, ce précepte de l'Ecclésiastique : Ne cherche pas ce qui est au-dessus de ta portée, et ne sonde pas ce qui est au-dessus de tes forces. Que les préceptes du Seigneur soient l'objet de tes méditations ; mais réprime ta curiosité sur ses œuvres, car beaucoup de choses te sont montrées, qui sont au-dessus du sens des hommes (1). Quoi de plus déraisonnable en effet que de vouloir soumettre à la raison ce qui excède la raison ? Notre faculté de connaître a des bornes comme toutes les autres ; et la prétention de tout comprendre est aussi insensée que le serait celle de tout pouvoir. Dieu a livré le monde à nos disputes (2), et nous y trouvons à chaque pas des choses qu'il nous est également impossible de nier et d'expliquer ; dont la vérité nous est assurée, et dont le principe nous est inconnu. Et dans son autre ouvrage bien plus relevé, dans sa religion qui a lui-même pour objet, nous imaginerions ne rien trouver qui surpassât nos lumières ! nous nous arrogerions le droit de juger ce qu'il nous ordonne de croire, et rabaissant ses vues au niveau de nos faibles conceptions, nous ne le croirions pas capable d'avoir révélé ce que nous ne sommes pas capables de comprendre ! C'est cette funeste manie de savoir tout, de juger tout, de raisonner sur tout, de décider tout, qui fait le caractère de notre siècle, et qui a fait sa perte. Des esprits présomptueux, méconnaissant la limite qu'une main sage leur avait tracée, ont osé s'élancer dans la région où il leur était interdit de pénétrer, et ils s'y sont déplorablement égarés : ils ont eu l'audacieuse prétention d'aller à travers les

(1) Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris : sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper, et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus... Plurima enim super sensum hominum ostensa sunt tibi. *Eccli.*, III, 22 et 25.

(2) Mundum tradidit disputationi eorum. *Eccl.*, III, 11.

nuages sombres et menaçants dont il est environné, s'élever jusqu'au trône de l'Éternel (1); et ils ont rencontré la foudre qui les a frappés, et qui a puni leur témérité.

Il n'est pas défendu sans doute de désirer, de demander à Dieu l'intelligence de ses saintes vérités; il est même recommandé de les étudier, de les méditer; mais on ne doit s'en approcher qu'avec vénération. En rendant grâces à Dieu des connaissances qu'il daigne nous donner, nous devons respecter celles qu'il lui plaît de nous cacher. A l'école de Jésus-Christ, la première des dispositions est la soumission. Certains de sa sagesse, confiants dans sa bonté, comptons que tout ce qu'il nous sera utile de connaître, il nous le découvrira; croyons, et un oracle sacré nous le garantit, et que tout ce qu'il soustrait à nos regards, c'est qu'il ne nous est pas nécessaire de le voir (2). Sachons ignorer : c'est une grande et utile science; et dans tout ce qu'il ne nous est pas accordé de pénétrer, ayons la sagesse de dire comme les apôtres : *Nous ne savons pas de quoi il parle.*

Mais Jésus sachant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit: Vous vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me reverrez.

Nous avons ici deux choses à observer : la puissance de Jésus-Christ et sa bonté.

C'était un spectacle admirable pour les apôtres de voir continuellement leur divin Maître répondre à ce qu'on ne lui disait pas, et dévoiler les pensées les plus secrètes. Ce miracle si fréquemment renouvelé, en les frappant d'étonnement, devait fortifier de plus en plus leur foi. Ils ne pouvaient, à un trait aussi frappant, méconnaître celui qui, selon sa propre expression, sonde tous les cœurs, et connaît toutes les pensées des esprits (3). C'est pour que nous y fassions une attention particulière, que le livre sacré nous présente souvent ce prodige de la puissance de Jésus-Christ.

(1) Nubes, et caligo in circuitu ejus. *Psalm.*, XCVI, 2.
Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria. *Proverb.*, XXV, 27.

(2) Non est enim tibi necessarium ea quæ abscondita sunt, videre oculis tuis. *Eccli.*, III. 23.

(3) Omnia enim corda scrutatur Dominus, et universas mentium cogitationes intellit. *I. Paral.*, XXVIII. 9.

Ce que le Sauveur faisait visiblement sur la terre, il ne cesse pas de le faire invisiblement dans le ciel. Du trône de sa gloire, non-seulement il voit toutes nos actions, et entend toutes nos paroles, mais il pénètre au fond de nos esprits, et il sait mieux que nous-mêmes ce qui s'y passe : jusqu'à ces mouvements secrets dont nous ne pouvons nous rendre compte, tout est à découvert devant lui. Aucune âme n'a pour lui de profondeurs, aucune conscience de replis. Cette pensée que je conserve renfermée dans mon intérieur, Dieu la connaît, Dieu la jugera. Et j'ose en sa présence ce dont je rougirais devant les hommes! Vérité effrayante, mais bien salutaire, qui en arrêtant le vice au premier pas qu'il fait dans l'esprit, en tarit la source, et en étouffe le germe.

L'usage que fait ici Jésus-Christ de sa science des pensées, est de calmer l'inquiétude qui agitait ses apôtres. Retenus par le respect, ils n'osaient s'adresser à lui ; mu par sa bonté, il les prévient : il épargne à leur timidité la question qui les embarrassait ; et il va leur répondre avant même qu'ils l'aient interrogé. Ce sont beaucoup moins nos demandes et nos sollicitations qui attirent ses grâces, que la disposition dans laquelle nous les faisons. Nos prières tirent leur efficacité des sentiments qui les accompagnent. Ce que Dieu écoute principalement, c'est, selon son prophète, la préparation des cœurs (1). Souvent il rejette nos vœux, parce qu'ils ne sont pas assez purs pour lui être offerts ; quelquefois il exauce nos simples désirs, parce qu'ils partent d'un fonds qui lui est agréable. Quand nous nous approchons de Dieu apportons-lui les dispositions qu'il demande : préparons, c'est l'Esprit-Saint qui nous donne cette instruction, préparons notre âme avant l'oraison (2) ; et que notre première prière soit pour obtenir, de celui de qui descend tout don parfait, la grâce de bien prier.

En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez, et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : vous serez dans l'affliction, mais votre tristesse sera changée en joie. Lorsque une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais quand elle a mis au monde

(1) Præparationem cordis eorum audivit auris tua. *Psalm.*, X. 17.
(2) Ante orationem præpara animam tuam. *Eccli.*, XVIII. 23.

un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, par la joie qu'elle ressent de ce qu'il est venu au monde un homme. Et vous, vous éprouvez maintenant de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. La réponse du Sauveur ne paraît pas être directe à l'objet de la curiosité de ses apôtres ; elle ne leur explique pas ce qu'ils avaient le désir de savoir : et cependant elle calme leur inquiétude, et les détourne de l'envie de l'interroger plus amplement. Il persiste à ne pas vouloir annoncer clairement les douloureux événements ; mais il prédit à ses apôtres, qu'une grande tristesse va inonder leur cœur, et qu'elle sera suivie d'une joie vive. Ainsi, tout à la fois il les prépare à la peine qu'il va leur causer, et il leur en présente la consolation. Il donne même ici une plus grande étendue à ce qu'il leur avait dit précédemment. Pour tempérer leur douleur de sa mort, non-seulement il leur annonce sa résurrection, mais il leur prédit le bonheur auquel il les réserve après leur propre martyre : bonheur suprême, bonheur pur, bonheur infini, bonheur éternel que personne ne pourra jamais leur ravir. Outre la consolation, ces paroles de Notre-Seigneur renferment une source abondante d'instructions pour ses apôtres, et en même temps pour nous, à qui elles s'appliquent avec la même vérité.

Jésus-Christ marque aux apôtres une grande différence entre leur sort et celui du monde. Ils doivent bien, de même que lui, avoir un temps de joie et un temps d'affliction ; mais ils diffèrent de lui en ce qu'ils doivent commencer par la peine et finir par la joie : le monde au contraire commence par le plaisir et finit par la douleur. Tel est donc le sort que la Providence fait à tous les hommes : une alternative nécessaire de bien et de mal. L'affliction est la route du bonheur, et le plaisir le chemin du malheur. Le choix nous est donné de commencer et de finir par l'un ou par l'autre. Tandis que le chrétien, en proie aux tribulations, souffre et gémit, le mondain se livre aux divertissements et aux fêtes; mais par un juste et terrible retour, lorsque ce fidèle, ainsi éprouvé sur la terre, jouira de l'impérissable félicité, le mondain expiera ses folles joies et ses criminels plaisirs dans des pleurs et un désespoir éternel. Méditons cette

grande vérité, qui est une des principales bases de la morale chrétienne.

Les apôtres devaient dans très-peu de moments éprouver un grand chagrin par la perte de leur Maître, et quelques heures ensuite recevoir une abondante consolation par sa résurrection. Mais après peu de temps, lorsque Jésus-Christ se serait entièrement séparé d'eux, pour retourner à son Père, une nouvelle carrière de travaux, de fatigues, de peines, de persécutions, de douleurs, de souffrances, devait s'ouvrir devant eux. L'esprit s'effraie en contemplant tout ce qu'ils ont eu à essuyer de maux de tout genre dans leur ministère, qui a été terminé par leur mort sanglante et douloureuse. Mais ils supportaient avec un courage inébranlable cette multitude de tribulations, parce qu'ils en contemplaient le principe et la fin ; ils se rappelaient les prophéties que leur avait faites leur divin Maître ; ils envisageaient la récompense qu'il leur avait montrée. Ainsi, soutenus dans leur marche pénible du double appui de ses oracles et de ses promesses, animés par la foi dans les uns, par l'espérance dans les autres, ils s'avançaient à grands pas, supportant tous les travaux, surmontant toutes les contradictions, franchissant tous les obstacles, bravant tous les dangers. Nous n'aurons probablement pas dans le cours de notre vie d'aussi terribles traverses à essuyer ; il est donné à peu d'hommes de souffrir autant pour le nom de Jésus-Christ ; mais quelle que soit la mesure des tribulations que la Providence nous réserve, nous avons, de même que les apôtres, quoique peut-être dans un moindre degré, la prédiction, et des souffrances que nous endurerons, et du prix que nous en retirerons.

Nous sommes assurés de souffrir : comme hommes, c'est une nécessité ; comme chrétiens, une obligation. Race d'Adam, nous naissons infectés de son péché, enveloppés dans son arrêt. A son entrée dans le monde, l'enfant trouve ce funeste héritage qui l'attend, et dont à ce moment même il entre en possession : sa première sensation est la douleur ; son premier accent, un cri plaintif. De cet instant commence la longue suite de ses maux, qui n'aura de terme que sa mort, le plus terrible de tous, quoiqu'il le délivre de tous les autres. Si Dieu, en accordant à un homme un fils, lui en découvrait les destinées, et lui révélait, comme il le montra

à saint Paul, tout ce que dans le cours de sa carrière cet enfant va avoir à souffrir, quel homme ne déplorerait pas le malheur d'être devenu père ? Nous sommes sur cette terre des coupables rassemblés dans un vaste atelier, et condamnés à des travaux pénibles et continuels. Ce n'est pas seulement de nos sueurs que notre pain est arrosé, c'est souvent de nos larmes. Hors de nous, nous rencontrons une multitude d'objets de contradiction ; au-dedans de nous, nous portons une quantité de sujets de chagrin. Tous nos efforts pour fuir les maux ne servent souvent qu'à nous en attirer de plus douloureux. En contemplant cette longue suite de peines, qui remplissent l'intervalle de la naissance à la mort, on est tenté de se plaindre d'avoir reçu l'être. Combien d'hommes se sont, plus d'une fois dans leur vie, écriés avec Job : Périssent le jour où je suis né, et la nuit où il a été dit : Un homme vient d'être conçu (1) !

Réprimons ces murmures téméraires. Dieu a justifié sa providence en manifestant ses vues. La religion qui nous découvre le principe de nos maux, nous en révèle aussi l'usage. Elle nous apprend à les supporter, et c'est là son moindre bienfait ; elle nous apprend de plus à les convertir en biens, à faire de nos infortunes un principe de bonheur, de nos afflictions une cause de joie, de nos souffrances une récolte de plaisirs, de nos privations une source de jouissances, de nos pertes un trésor de richesses. Il fallait toute la puissance, toute la sagesse, toute la bonté d'un Dieu, pour faire de notre péché même une occasion de mérites, de notre punition un titre aux récompenses.

Gardons-nous d'imaginer que nos afflictions, nos tribulations, nos douleurs nous donnent par elles-mêmes droit aux récompenses célestes. Ce n'est pas la souffrance, c'est le motif pour lequel on l'endure, c'est la manière dont on la supporte, qui sont agréables à Dieu. S'il suffisait de souffrir pour avoir droit à la gloire céleste, nul homme n'en serait exclu ; et les plus grands pécheurs y auraient souvent la plus grande part. Ce ne sont que ceux qui souffrent pour lui que Jésus-Christ dédommage de leurs peines et récom-

(1) Pereant dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo. *Job*, III, 3.

pense de leurs travaux. Ainsi, il est essentiel de connaître ce que c'est de souffrir pour Jésus-Christ. En y réfléchissant attentivement, nous en découvrirons quatre manières différentes.

La première et la plus directe est celle qu'il annonce à ses apôtres, et qui consiste à être persécuté pour la foi. L'Église, dans ses premiers temps, fut en butte à une suite presque continue de persécutions. C'était le moyen par lequel Dieu voulait l'établir et la répandre ; il fallait que dans sa religion tout fût divin, jusqu'à sa propagation. Mais depuis que le christianisme a fait la conquête du monde, il a presque toujours joui paisiblement du fruit de ses victoires. Des siècles s'étaient écoulés sans qu'il eût été exposé à d'aussi terribles combats. Aurions-nous pu imaginer que nous étions destinés à les voir se renouveler ? Il y a encore peu d'années, quand nous contemplions l'Église brillante de toute sa splendeur, aurions-nous pu prévoir qu'au bout de si peu de temps, nous la reverrions si violemment attaquée, si cruellement déchirée ? et qu'un siècle qui ne parle que de tolérance et d'humanité, ressusciterait contre elle les atrocités des Néron et des Domitien ? Réservés à ces terribles calamités, élevons-nous à la hauteur de nos destinées. L'enfer a ramené parmi nous les persécutions qui agitèrent les premiers jours de l'Église : rappelons les vertus qui en triomphèrent, opposons aux persécuteurs de nos jours le courage qui lassa, et qui finit par désarmer ceux d'alors. Déjà parmi nous un grand nombre de nos frères nous ont tracé par leur sang la route que nous avons à suivre. Les maux que les fureurs de l'impiété ont accumulés sur nos têtes, n'égalent pas encore ceux qu'elle a fait souffrir à ces respectables modèles. Nous n'avons pas, comme eux, ainsi que le disait l'Apôtre, résisté jusqu'à la mort (1). N'hésitons pas de les suivre jusque-là ; et mêlant, si nous y sommes appelés, notre sang au sang des martyrs anciens et des martyrs nouveaux, méritons de rendre à l'Église les beaux jours que lui avaient procurés les morts nombreuses de ses généreux défenseurs.

Une seconde manière de souffrir pour Jésus-Christ, est d'endurer les maux qu'attire son service. Outre les persécu-

(1) Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. *Hebr.*, XII, 4.

tions violentes auxquelles le christianisme est quelquefois exposé, le chrétien est sujet à des tribulations particulières moins effrayantes sans doute, mais plus difficiles peut-être à supporter, à raison de leur continuité. La vertu a de grandes consolations, il est vrai; mais elle a en même temps ses peines. Tant qu'elle reste sur la terre, elle y est dans une guerre continuelle : des ennemis de tout genre, tantôt se succèdent, tantôt se réunissent pour la combattre. Elle ne se soutient que dans les combats : elle ne s'avance que par les victoires. Au dehors, le monde dans lequel elle vit, l'attaque sans cesse de ses contradictions, de ses railleries plus dangereuses encore, de ses séductions plus funestes que tout le reste ; au dedans, elle a sans cesse à résister aux inclinations qui l'attirent, aux passions qui l'entraînent. L'édifice du salut ne s'élève, comme les remparts de Jérusalem, qu'en employant une main à l'avancer, et l'autre à le défendre. Justes, qui avez déjà parcouru une partie de la route étroite et pénible qui conduit au ciel, vous connaissez les difficultés dont elle est semée, et que votre courageuse patience a surmontées ; ne vous lassez point dans votre carrière laborieuse ; et après avoir franchi les plus grands obstacles, ne vous laissez pas abattre par les travaux bien moins rudes qu'il vous reste à terminer. Ce sont les peines mêmes de votre marche qui en font le mérite : chaque effort vous vaut un nouveau prix ; chaque succès ajoute un fleuron à la couronne que l'on vous prépare. Et vous pécheurs, qui, touchés de la grâce, repentants de vos fautes, honteux de vos désordres, entreprenez le grand ouvrage de votre retour à Dieu ; plus éloignés de lui, vous devez attendre plus de difficultés à vous en rapprocher. Vos inclinations fortifiées, vos habitudes invétérées, vos passsions exaltées par l'usage du péché, élèvent contre votre avancement dans la vertu des obstacles particuliers ; mais ne désespérez pas. Les peines que vous aurez à surmonter seront la portion la plus méritoire de votre pénitence : plus la pratique des vertus contraires à vos vices vous coûtera d'efforts, plus elle vous attirera de bénédictions. Si l'aspect des barrières dont est hérissée la route de la pénitence vous effraie, levez les yeux vers la main qui daigne vous guider, et qui vous aidera à les franchir. Assurés du secours céleste, entreprenez, et

vous réussirez. Le pas le plus difficile est le premier : et à mesure que vous avancerez, vous sentirez la route s'aplanir sous vos pieds.

Souffrir pour Jésus-Christ, c'est encore supporter pour lui, et en vue de lui plaire, les traverses et les tribulations dont est semée cette misérable vie. Lorsqu'elles viennent fondre sur nous, considérons que c'est Dieu qui nous les envoie, et nous les recevrons avec soumission ; qu'elles sont la loi de notre nature, et nous les recevrons avec patience ; qu'elles sont la peine du premier péché, et nous les recevrons avec résignation ; qu'elles sont les châtiments paternels de nos propres fautes, pour nous en épargner de plus sévères, et nous les recevrons avec reconnaissance ; qu'elles sont des épreuves auxquelles nous met la Providence, et nous les recevrons avec courage ; qu'elles sont le creuset où la bonté divine nous épure pour nous rendre dignes d'elle, et nous les recevrons avec joie. O vous, qui gémissez accablés sous le poids de vos douleurs, il n'est pour vous qu'une consolation solide ; mais il en est une : sachez vous la procurer. C'est Jésus-Christ qui vous la promet, qui vous l'offre. Heureux, dit-il, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (1). Allez à ce consolateur tout-puissant : portez-lui vos larmes, il les essuiera ; offrez-lui vos peines, et vous les sentirez adoucies par l'espérance certaine qu'elles vous seront une source de récompenses et de grâces. Et vous, infortunés, qui, dans les maux dont vous êtes tourmentés, en méconnaissez ou refusez d'en aller chercher le remède, vous êtes doublement malheureux de souffrir, et de souffrir sans but et sans utilité (2). Vos souffrances douloureuses dans ce monde, stériles pour l'autre, vous laissent sans consolation, comme sans ressource.

Une quatrième et dernière manière de souffrir pour Jésus-Christ consiste dans les mortifications volontaires, et dans les peines que le chrétien s'impose lui-même. Nous ne pouvons aller au ciel qu'à la suite de ce divin Sauveur ; et pour le suivre, c'est lui qui nous le déclare, il faut comme lui porter sa croix (3). Il a souffert pour nous, non pour

(1) Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. *Matth.*, V. 5.
(2) Tanta passi estis sine causa ? Si tamen sine causa. *Galat.*, III. 4.
(3) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *Luc.*, IX. 23.

nous en dispenser, mais pour nous apprendre à souffrir comme lui ; il a voulu être, non-seulement notre rédempteur, mais notre modèle, comme le dit l'apôtre saint Pierre, afin que nous marchassions sur ses traces (1). Considérez tous les saints qui ont passé avant vous sur la terre et qui sont allés vous précéder dans la patrie bienheureuse, en verrez-vous un seul qui s'y soit élevé autrement que par les mortifications ? Tous sont parvenus par les humiliations, à la gloire ; par l'abnégation, au bien suprême ; par les souffrances, au bonheur. Cherchez de tous côtés, vous ne pourrez jamais découvrir d'autre route : demandez au ciel des préceptes, à la terre des exemples, il ne vous en sera pas donné d'autres. Mortifier sa chair par le retranchement des plaisirs, et son esprit par l'assujettissement des passions, voilà le moyen véritable, le moyen assuré, le moyen nécessaire de la sanctification, et il faut malheureusement ajouter, le moyen bien peu connu, et surtout bien mal pratiqué. Rien de plus commun, même parmi les personnes qui se piquent de religion, qui prétendent à la régularité, que la vie molle et sensuelle, si contraire à l'esprit, aux maximes, aux préceptes, aux exemples de Jésus-Christ. Parce qu'il y a peu de mortifications spécialement ordonnées, on affecte de croire qu'il n'est pas ordonné en général de se mortifier ; et même le peu de pratiques auxquelles astreignent les lois de l'Église, on s'occupe beaucoup moins de les observer, que de les adoucir : on y apporte des tempéraments, des modifications qui, en leur ôtant leur sévérité, en retranchant ce qu'elles ont de méritoire ; on recherche avec attention, non jusqu'à quel degré on est tenu de se mortifier, mais jusqu'à quel point on peut s'en dispenser. Le secret de la conduite chrétienne paraît être de concilier les commandements de Dieu avec les plaisirs et les dissipations du monde ; et on croit avoir satisfait aux préceptes, quand, au lieu de les violer ouvertement, on a eu la malheureuse adresse de les éluder.

Après avoir annoncé à ses apôtres la longue suite d'afflictions qui les attend, Jésus-Christ leur promet qu'elles

(1) Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. *I Pet.*, II. 21.

se changeront en joie. La perspective de cette félicité qui devait remplacer leurs traverses, les animait, et les soutenait dans leur pénible et périlleuse carrière. Si nos espérances, disaient-ils, étaient bornées à cette vie transitoire, nous serions les plus misérables des hommes (1) ; mais nous souffrons sans relâche et nous ne sommes jamais abattus, parce que nous regardons nos souffrances comme un trésor que nous déposons, à mesure qu'il s'amasse, dans des mains sûres qui nous le conservent avec fidélité, et que nous sommes certains de retrouver avec abondance dans le grand jour (2). Si à l'exemple de ces grands personnages, à chaque tribulation qui nous survient, à chaque chagrin que nous éprouvons, à chaque douleur que nous ressentons, nous élevions nos pensées vers celui qui nous les envoie, loin d'en être abattus, nous en serions comme eux encouragés ; loin d'en être attristés, nous en serions consolés ; loin d'en murmurer, nous bénirions la main paternelle qui nous éprouve, ou nous châtie, ou nous épure, et qui sait bien mieux que nous ce qui nous est convenable. C'est notre peu de foi qui cause nos faiblesses, nos découragements, nos afflictions, nos désespoirs dans l'adversité. Aux yeux de la foi, il n'y a d'autre mal que le péché, parce qu'il n'y a que le péché dont elle ne puisse pas faire un bien. Un ancien philosophe trouvait que le plus beau des spectacles est le sage aux prises avec le malheur. C'est le chrétien qu'il faut y voir. Quelle différence immense entre la sagesse humaine la plus pure, la plus parfaite, et la sagesse chrétienne ! L'une fuit les peines, l'autre les recherches ; l'une les reçoit quand elles arrivent, l'autre va au devant et les appelle ; l'une se console de les subir, l'autre gémirait de n'en pas avoir ; l'une a pour motif l'impossibilité d'éviter le mal, l'autre est excitée par l'espoir du bien suprême. Ainsi, l'une est patiente par impuissance, l'autre résignée par assentiment, et par conséquent la première pourra quelquefois être tranquille dans les douleurs, la seconde s'y montrera constamment satisfaite et joyeuse.

(1) Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. *I Cor.*, XV. 19.

(2) Ob quam causam etiam hæc patior, sed non confundor. Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. *II Timoth.* I. 12.

Jésus-Christ assimile les alternatives de douleur et de joie que doivent éprouver ses apôtres, et après eux, tous ses fidèles disciples, à celles que ressent une mère qui met au monde un fils. Les douleurs de l'enfantement sont vives et aiguës, comme celles qui attendaient les apôtres, et qui sont aussi destinées à un grand nombre de chrétiens ; mais les unes et les autres sont d'une durée bien courte, en comparaison des temps qui doivent suivre. Le travail de l'enfantement n'est pas sans danger ; le ministère des apôtres les jetait dans les plus grands périls ; et les justes peuvent, dans beaucoup d'occasions, s'y trouver exposés. Les souffrances sont nécessaires à la délivrance de la femme, qui ne peut devenir mère sans en être atteinte ; et nous n'avons pas non plus d'autre moyen d'être délivrés de nos péchés, et de parvenir au salut. Les douleurs de l'enfantement sont désirées et préférées à la stérilité ; de même le vrai chrétien désire avec ardeur de souffrir pour Jésus-Christ : le vrai malheur serait pour lui de n'en éprouver aucun. Dans son travail pénible, la femme souhaite ardemment d'en voir la fin, pour avoir la satisfaction d'être mère ; le disciple de Jésus-Christ sollicite de tous ses vœux la fin de ses épreuves, et attend avec impatience le moment qui les couronnera. Enfin, comme le dit le divin Sauveur, la femme qui a donné au monde un fils, oublie tout ce qu'elle a souffert ; elle ne s'occupe plus que de sa joie. Il en sera de même dans le séjour heureux, où nous auront conduits nos tribulations passagères, où, comme dit l'apôtre saint Jean, toutes nos larmes ayant été essuyées de la main de Dieu même, nous ne connaîtrons plus ni la mort ni le chagrin, ni les gémissements, ni la douleur (1). Ayons constamment les yeux fixés sur ce terme de nos vœux, et nous sentirons beaucoup moins les difficultés et les peines qui nous en séparent. Le désir de l'arrivée tempérera la fatigue de la route ; l'espoir du bonheur futur adoucira la douleur des maux présents ; et ces maux, de pénibles et d'affligeants qu'ils étaient, nous deviendront précieux et désirables, quand ils seront le gage et le prix d'une éternelle félicité.

(1) Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra. *Apocal.* XXI. 4.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur l'unité dans la foi et la charité

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

Tunc erit unum ovile et unus Pastor.
Alors il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

Dans les chefs-d'œuvre des arts, M. F., les connaisseurs savent découvrir le dessein principal de l'intelligence qui en a tracé le plan et dirigé l'exécution : ici c'est la force, là c'est la grâce que l'artiste a voulu peindre aux yeux et à l'âme du spectateur. Ainsi, dans les œuvres du Créateur, un dessein primitif, une pensée dominante se révèle, celle de ramener toutes choses à l'unité. De là les meilleurs esprits ont jugé que les diverses lois qui régissent le monde devaient être subordonnées à une loi unique, simple, universelle; et si la plupart l'ont cherchée avec plus de zèle que de succès, il faut en plaindre la faiblesse de l'esprit humain ; mais on n'en peut rien conclure contre la justesse de notre observation. Oui, l'unité est la pensée première et le but principal auquel Dieu a rattaché ses ouvrages; mais ce dessein, il ne l'a manifesté nulle part aussi visiblement que dans l'établissement de son Église. Sur la masse de ceux qui croient en lui, il sépare soixante et douze disciples; sur ce nombre encore, douze sont spécialement élus pour former le collége de ses apôtres; et sur ces douze enfin il en choisit un pour en faire la pierre fondamentale de l'édifice? Voulez-vous connaître la raison de cette conduite singulière de la Providence? Vous la trouverez, M. F., autant qu'il est permis à l'esprit de l'homme de pénétrer dans les secrets divins, vous la trouverez, dis-je, dans la nature même de Dieu, qui, étant un, veut reproduire, quand il agit au dehors, quelque image de lui-même; vous la trouverez encore dans le caractère de l'unité, qui est en même temps le lien le plus ferme des institutions et la garantie la plus sûre de leur stabilité. Mais cette unité chrétienne peut être envisagée

sous deux rapports : l'unité de la foi, qui lie les esprits par la croyance des mêmes vérités, et dans un sens plus étendu, par la participation aux mêmes sacrements et la soumission aux mêmes pasteurs ; l'unité de la charité, qui lie les cœurs par la correspondance fidèle des mêmes sentiments. C'est pour vous attacher plus fortement à l'une et à l'autre que j'ai cru devoir vous adresser cette courte instruction.

Oui, soyons unis dans la foi, dans cette foi antique qui remonte au berceau du monde et prend ainsi sa source à la source même de l'éternelle vérité ; dans cette foi catholique ou universelle qui embrasse tous les lieux comme tous les temps, et fait, comme le soleil, le tour du monde qu'elle éclaire et vivifie de sa lumière ; dans cette foi toujours uniforme et toujours invariable, bien que successivement développée, suivant les besoins et les progrès des sociétés, et qui s'est conservée pure et sans altération à travers les révolutions des siècles et les révolutions des hommes ; dans cette foi toujours sainte qui, en traversant les âges, a réuni dans son sein les âmes les plus justes, les plus parfaites, et hors de laquelle on ne peut trouver que des vertus outrées, fausses ou incertaines ; dans cette foi inspiratrice des talents et noble alliée du génie, qui compte dans le nombre de ses enfants tout ce qu'il y eut jamais d'hommes supérieurs par les facultés de l'esprit, les Augustin, les Bossuet, les Descartes, les Pascal, les Fénelon, et qui reçut les hommages de tous les hommes véritablement grands qui fleurirent dans les siècles qu'on appelle d'ignorance, comme dans ceux des lettres, des lumières, de la civilisation et de la philosophie ; dans cette foi romaine, toujours visible et toujours rayonnante du haut des sept montagnes de la ville éternelle, d'où elle éclate et resplendit au loin comme un phare brillant qui appelle sur lui les regards de l'univers ; enfin, dans cette foi hors de laquelle il n'y a point de salut, parce que hors d'elle il n'y a point de vérité, non plus que de repos et de bonheur.

Vous le savez, M. F., notre esprit a besoin de croire ; c'est l'irrésistible nécessité de son être ; l'incrédulité, le doute même est un état contre nature, où il lui est impossible de se fixer. Or, puisqu'il faut nécessairement croire, où trouveriez-vous une doctrine revêtue de caractères plus divins,

d'une autorité plus solennelle que la foi chrétienne? Quel autre enseignement peut offrir à votre esprit un repos plus doux et plus glorieux, un asile plus assuré contre les agitations et les perplexités qui le tourmentent et le désolent? Est-ce en dehors de la grande unité catholique, dans les communions séparées, que vous chercheriez cette tranquillité d'esprit si désirable? Mais qu'y trouverez-vous que des opinions substituées aux croyances, les vérités capitales du Christianisme mises en problème, des symboles, des confessions de foi contradictoires et aussi multipliées que les synodes, des hommes fatigués qui ne savent plus où placer leur pied, où reposer leur tête sur ce sable mouvant des systèmes et des opinions humaines, des esprits flottants à tout vent de doctrine comme un vaisseau sans gouvernail, c'est la comparaison de saint Paul : astres errants, comme les appelle saint Jude, qui se sont écartés de leur route et courent dans l'espace avec d'effrayantes déviations; flots impétueux d'une mer agitée qui vomit sur son rivage son écume et ses immondices ; nuées sans eau, qui ne portent point dans leurs flancs une rosée rafraîchissante et ne sont plus chargées que de tempête? *Astra errantia, nubes sine aqua, fluctus feri maris despumantes suas confusiones.*

Le chercheriez-vous encore, ce repos de l'esprit, dans les systèmes de l'incrédulité? Mais considérez ces vieillards, ces femmes, ces jeunes hommes que le libertinage, ou l'orgueil, ou l'amour des nouveautés ont éloignés des enseignements de l'Église, et qui ne demandent plus la vérité qu'à leur sens individuel et à leur raison particulière. Que croient-ils? qu'espèrent-ils ? en quoi s'accordent-ils ? ils s'accordent bien à nier, à rejeter, à contredire ; mais qu'affirment-ils ? quel est le lien commun qui les unit ? que mettent-ils donc à la place de la religion qu'ils abandonnent? Rien, absolument rien, que le chaos, le néant, des abîmes d'incertitudes ; ou qu'ils essaient d'y mettre quelque chose, ce sera quelque absurde système qu'ils admettront aujourd'hui pour le remplacer demain par un autre plus absurde encore, des hypothèses, des contradictions, des chimères dont chacune renferme plus de difficultés que tous nos mystères ensemble. Aussi, que de malaise dans ces esprits, que de tourments au fond de ces consciences ; je ne dis pas dans ces fêtes,

dans ces banquets, dans ces sociétés charmantes, quand le plaisir assaisonne l'impiété, quand on parvient à s'étourdir au milieu des bons mots, des jeux d'esprit, des éclats de la joie ; mais dans ces moments de calme, dans ces heures de silence et de solitude, où l'âme laissée à elle-même, triste et souffrante, reste isolée comme dans un vide immense ! Pauvre raison humaine, que tu es à plaindre quand tu te sépares de la raison éternelle, et combien tu dois t'estimer heureuse que Dieu t'ait donné dans l'autorité une ancre qui appuie ta faiblesse et qui fixe ton inconstance !

Car, M. F., le vrai principe de cette unité de la foi à laquelle je vous presse de rester inviolablement attachés, ce n'est point un principe d'examen, de raisonnement, qui détermine la croyance d'après le plus ou moins de conviction que produisent dans notre esprit les opérations de notre raison individuelle, principe qui fait la base du protestantisme, et que l'ignorance et la légèreté chez les uns, des intentions plus coupables chez les autres tendent à introduire dans le sein même de l'Église véritable; le principe de l'unité catholique, *c'est l'autorité.*

De peur qu'on ne m'accuse de demander ici une foi déraisonnable, je me hâte d'expliquer ma pensée. Que vous étudiiez les preuves du Christianisme, et vous en examiniez les fondements, la Religion ne vous le défend pas, elle vous l'ordonne même, puisque saint Paul veut que *votre soumission soit raisonnable, rationabile obsequium vestrum :* mais, du moment que, persuadés de la vérité de la Religion chrétienne, et reconnaissant l'Église catholique pour l'Église légitime fondée par Jésus-Christ, vous vous déclarez membres de cette Église et faites profession de sa foi, il ne vous est plus permis de rejeter, de modifier, de retrancher les vérités qu'elle vous propose à croire, parce que encore une fois le principe de l'Église catholique est l'autorité, et que la profession du catholicisme entraîne une soumission pleine et entière à tous ses enseignements. Si donc vous voulez continuer d'être et de vous dire catholiques, hommes étourdis ou moqueurs, femmes inconséquentes ou légères, vous ne répèterez plus avec ce ton hardi et cet air enjoué qui a si mauvaise grâce dans des questions si sérieuses, vous ne direz plus qu'à la vérité vous goûtez les récompenses promi-

ses dans le ciel à la vertu, mais que vous répugnez à croire les châtiments que la justice divine réserve au crime, ou que s'il faut admettre un enfer, vous ne voulez pas du moins que cet enfer soit éternel ; vous ne direz plus que la Religion est belle, l'Évangile admirable, sa morale sublime, mais que vous ne pouvez croire la nécessité de la confession, et que sur ce point vous adopteriez assez volontiers les idées des sectateurs de Luther et de Calvin. Non, vous ne répéterez plus ces agréables impiétés, parce que la même autorité qui consacre un article de la foi a consacré tous les autres ; ou, si vous les répétez encore, il vous faut sortir incessamment de la société catholique qui vous repousse, pour aller vous perdre bientôt dans les ténèbres du doute ou de l'incrédulité.

J'ai dit en second lieu : Restons unis dans la participation aux mêmes sacrements. L'unité dans la foi est le lien des esprits, mais un lien invisible qui ne peut révéler les véritables enfants de Dieu. La participation aux mêmes sacrements, voilà le témoignage sensible, la manifestation solennelle de cette foi qui les unit. Et ici, M. F., combien n'avons-nous pas à déplorer l'ignorance ou l'indifférence d'un si grand nombre de chrétiens, catholiques de nom, et si vous le voulez dans le fond du cœur, mais hérétiques dans les œuvres ! Ils ont la même foi, je le sais ; mais que leur sert cette foi qui les unit au troupeau de Jésus-Christ, si elle n'est point vivifiée par la grâce sanctifiante qui ne nous est communiquée elle-même que par les sacrements ? Ils font partie, je l'avoue, du corps de l'Église ; mais quel fruit leur revient-il d'être membres de ce corps, s'ils sont si fort éloignés du cœur qu'ils ne puissent plus en recevoir aucune influence ? Ils ont le Baptême j'en conviens, et à cet égard j'ignore si nous ne devons pas en renvoyer tout l'honneur à la piété prévoyante de l'Église, qui leur a conféré une grâce qu'eux-mêmes dans un âge plus avancé ils n'eussent voulu acheter par aucun effort ; mais enfin, hors le Baptême qu'ils ont reçu parce qu'on le leur a donné, quels sacrements fréquentent-ils ? La Pénitence, dont ils s'approchent à la veille d'une union sainte, non pour préparer leur âme à l'engagement le plus grave et le plus sérieux de la vie, mais pour obéir à l'usage et à un reste de pudeur chrétienne qu'ils

n'ont pu entièrement étouffer ? La bénédiction nuptiale, qu'ils appellent sur leurs têtes pour la profaner, la changer en malédiction, pour empoisonner les générations jusque dans leur source, et provoquer ainsi cette longue suite de malheurs dans cet anathème terrible qui doit peser sur eux et sur leur postérité ? Cette absolution dernière des mourants ou plutôt des morts, contre laquelle ils luttent de toutes leurs forces, tant qu'il leur reste un souffle de vie, et qu'ils reçoivent enfin de guerre lasse, n'en pouvant plus et désarmés par la mort ? Ce Viatique adorable, qui leur fait peur, bien qu'il leur apporte la vie, et qu'on ne peut introduire dans leurs maisons qu'avec les précautions que l'on prendrait à recevoir un hôte incommode ou suspect ? Cette Extrême-Onction, qu'ils se laissent administrer, comme le Baptême, sans connaissance et sans volonté, avec cette différence, que dans le Baptême, l'Église croit, parle et répond pour l'enfant, tandis qu'ici il n'y a d'autre caution, d'autre garantie qu'une vie entière passée dans l'oubli de Dieu, dans l'ignorance ou le mépris des choses du salut, et la plus complète indifférence sur les intérêts de l'éternité ? Du reste, les voyez-vous, dans nos jours de pénitence et d'expiation, aux pieds des tribunaux sacrés ? Non. Les voyez-vous, à nos plus saintes solennités, assis à la table de Jésus-Christ, au festin de l'Agneau pascal ? Non. Et que sont-ils donc ces hommes que je viens de signaler ? Sont-ils juifs, païens, hérétiques ? Non. S'ils étaient quelque chose de tout cela, on les verrait fidèles à certains cultes, à certaines cérémonies qui déclareraient à quelle société religieuse ils appartiennent ; les peuples sauvages eux-mêmes ont une manière d'honorer Dieu qui leur est commune et dont ils sont scrupuleux observateurs. Ce sont donc des philosophes, des incrédules, des esprits-forts ? Non ; mais l'apôtre saint Paul va vous dire ce qu'ils sont ; écoutez et frémissez d'horreur : Ce sont des hommes qui n'ont point de Dieu en ce monde, n'on point qu'ils attaquent son existence, mais parce que cette existence leur importe peu ; des hommes sans religion et sans culte, qui ne sont pas plus chrétiens qu'idolâtres, ni catholiques que protestants, s'occupant de vivre, suivant l'instinct, et ne tenant par aucun lien à la grande société des intelligences. Ah ! M. F., où en seraient les pasteurs, et où

reconnaîtraient-ils le troupeau de Jésus-Christ, si la piété sincère de tant de mères de famille, de tant de vierges chrétiennes, de tant de servantes du Seigneur, ne consolaient et n'affermissaient notre foi, et si la fidélité de quelque vieux chrétien à la religion de nos pères, ne nous avertissait que l'unité n'est pas entièrement anéantie parmi nous?

J'ai dit enfin que nous devions rester unis dans la soumission aux mêmes pasteurs légitimes. L'Église chrétienne est une société ; toute société suppose des pouvoirs d'une part et des devoirs de l'autre, des chefs qui commandent et des sujets qui obéissent ; autrement, il faudrait transporter dans le gouvernement spirituel cette souveraineté du peuple qui a si mal réussi dans les gouvernements de ce monde, Aussi Jésus-Christ compare-t-il son Église tantôt à un royaume, tantôt à une famille, tantôt à une bergerie, toutes comparaisons qui indiquent assez l'autorité du commandement et la nécessité de l'obéissance ; aussi a-t-il établi un ministère qu'il a chargé de paître, c'est-à-dire, de gouverner, d'instruire, de diriger dans les voies du salut les fidèles qui croiraient en son nom. Au plus haut sommet de cette hiérarchie ecclésiastique, admirable modèle de toutes les hiérarchies sociales, s'élève le pontife suprême, évêque de Rome et du monde, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église universelle, à qui le Sauveur a dit, dans la personne du prince des apôtres : Paissez mes agneaux, et mes brebis, c'est-à-dire, comme parle Bossuet, les petits et les mères, les fidèles et les ministres, pasteurs à l'égard des fidèles, simples brebis à l'égard de Pierre. A lui donc appartient non-seulement une primauté d'honneur, à cause de l'éminente dignité de son siége, mais encore une primauté de juridiction qu'il a le droit d'exercer dans tout l'univers catholique. Immédiatement au-dessous de ce siége élevé, paraissent les patriarches, les archevêques, les évêques, successeurs des apôtres, collègues du souverain Pontife dans l'épiscopat, comme lui législateurs, comme lui juges de la foi, mais dans un rang inférieur, parce que leur autorité ne s'exerce que sur une portion du troupeau, et qu'ils n'ont de part aux promesses de Jésus-Christ que dans leur union avec le chef de l'Église. Dans un rang plus inférieur encore, mais toujours assez haut puisqu'il s'agit d'une

hiérarchie si sublime, sont les ministres revêtus du sacerdoce, avec une juridiction ordinaire ou déléguée, et qui sont aussi du nombre de ceux à qui Jésus-Christ a dit : *Celui qui vous écoute m'écoute*, quand ils tiennent leur institution des évêques, comme les évêques la tiennent du pape, comme le pape l'a reçue de Jésus-Christ. Tel est, M. F., le gouvernement de l'Église : gouvernement tout spirituel et qui n'atteint que les consciences ; mais gouvernement essentiel, inhérent à la constitution de l'Église, et que vous ne pourriez méconnaître sans rompre l'unité et vous jeter dans un schisme déplorable.

J'ai cru devoir insister sur ces considérations, d'abord parce que ces notions de l'Église, autrefois familières à la plupart des chrétiens, sont aujourd'hui presque généralement ignorées, ensuite, parce qu'elles n'eurent jamais plus d'à-propos et ne furent plus opportunes que dans les circonstances présentes. L'apôtre saint Paul recommande aux pasteurs d'enseigner aux peuples la saine doctrine, de les préserver des nouveautés impies et des piéges tendus à leur simplicité. J'en ai pris l'engagement dans cette chaire, en entrant en possession de ma charge pastorale, et certes je suis bien disposé à ne pas trahir à cet égard mon ministère. Oui, M. F., on ne peut plus se le dissimuler, l'impiété n'est point encore lassée ; et après tant de vains efforts et tant de défaites, elle médite encore de nouvelles attaques contre le Christ et contre son Église. De toutes parts s'élèvent des esprits chagrins, superbes, indociles, impatients de tout joug, tels que saint Paul prévoyait qu'il en paraîtrait vers la fin des temps ; de toutes parts s'aiguisent des plumes haineuses qui, distillant leurs venins dans des feuilles corruptrices, reproduites et multipliées sans fin par l'abus de nos plus précieuses libertés, travaillent sans relâche à ébranler ou altérer la vraie foi dans le cœur des peuples. Les uns, plus déterminés, attaquent à découvert la religion, sa base, ses dogmes, ses mystères, et dans leur insolente et franche impiété, ne ressemblent pas mal à ces malfaiteurs qui défiaient Jésus-Christ de descendre de la croix ; les autres, plus circonspects, et n'osant heurter de front des vérités qui les font trembler encore, essaient, à la faveur de l'ignorance presque générale en matière de religion, de tromper les hom-

mes sur l'esprit du sacerdoce et la nature du gouvernement de l'Église, persuadés qu'après avoir abattu ce mur avancé, ils se rendront maîtres plus facilement du cœur de la place ; et ceux-ci imitent assez bien ces soldats hypocrites, qui couvraient le Sauveur de crachats et de soufflets, et se prosternaient ensuite devant lui.

Défiez-vous, M. F., de ces faux prophètes qui se disent envoyés, mais que Dieu ne connaît pas, et qui pourraient vous séduire par les artifices d'une vaine philosophie : *Cavete a falsis prophetis.* Défiez-vous de ces allégations mensongères qui tendraient à vous faire croire que le gouvernement ecclésiastique peut devenir hostile envers le gouvernement civil, lui qui en est l'auxiliaire le plus utile et le plus redouté. Défiez-vous de ces insinuations perfides qui provoquent les soupçons sur les intentions les plus pures et les démarches les plus innocentes. Défiez-vous même de ces éloges affectés, dont quelques-uns couronnent la religion comme ces anciens qui paraient de fleurs la victime qu'ils voulaient immoler ; défiez-vous de tous ces grands esprits faux ; défiez-vous enfin de tous ces rêveurs politiques, de tous ces empiriques, de tous ces faiseurs de romans et de systèmes, qui se tiennent en garde contre le Père commun des fidèles comme envers un étranger ou un ennemi ; qui voient des conspirations dans des bonnes œuvres, des séditions dans des aumônes, des idées ultramontaines dans les vérités catholiques, et pour asservir l'Église parlent de ses libertés ; qui s'effraient d'une bulle d'indulgence et de grâce comme de l'explosion des foudres du Vatican, et d'un jubilé universel comme d'un interdit lancé sur tous les royaumes de la terre ; qui vont exhumer à grands frais, de la poussière des siècles où ils étaient oubliés, des faits surannés qu'ils ressuscitent, qu'ils réchauffent, qu'ils dénaturent et exagèrent, pour avoir le plaisir de faire peur aux autres et de se faire peur à eux-mêmes de leurs creuses rêveries et de leurs fantastiques visions : esprits malades qui veulent en dernier résultat une religion sans prêtres, un christianisme sans évêques, un catholicisme sans Pape. Pour vous, M. F., avertis du danger, vous vous rallierez à ce cri que faisait entendre saint Jérôme dès le quatrième siècle, en s'adressant au pape Damase : Je m'attache de toutes mes forces à votre

chaire apostolique. Celui qui demeure avec vous recueille ; et celui qui ne recueille pas avec vous dissipe. Quelqu'un est-il uni à la chaire de saint Pierre, il est mon frère dans la foi. *Ego clamito : Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est.* Insensés, qui ne veulent pas voir et s'obstinent à ne pas entendre que la vraie conspiration, la conspiration flagrante, n'est pas dans des congrégations de chrétiens qui s'assemblent pour prier, mais dans ces laboratoires d'anarchie et ces officines d'impiété où se composent et s'apprêtent les poisons qui doivent porter la mort au cœur de la religion et de la monarchie.

Mais en demeurant unis dans la foi, n'oublions pas de rester unis dans la charité. Je ne parle pas ici de ces amitiés humaines, de cette sensibilité factice, de cette tolérance si vantée, de cette philanthropie philosophique, ridicule et sacrilége, parodie de la charité véritable ; je parle de cet amour évangélique, de ce feu divin dont le foyer est au ciel, sur nos autels, dans les plaies du Sauveur ; de cette charité ardente, active, pénétrante, qui embrasait les premiers chrétiens, si bien unis et mêlés ensemble par l'onction de la grâce, qu'un seul esprit, un seul cœur, une seule âme semblaient les animer ; de cette charité fraternelle que Jésus-Christ, avant de quitter la terre, demandait à son Père pour ses disciples : Père saint, qu'ils soient un comme nous, *ut sint unum sicut et nos*, et qu'il leur recommandait avec des instances si pressantes, quand il leur disait : *Je vous donne un précepte nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, et à ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.* Qu'on n'entende donc point parler entre vous, de querelles, de dissensions, de rivalités, que toute colère, toute amertume soit bannie de vos cœurs. Adoucis par l'onction du Saint-Esprit, comme il convient aux saints, aux élus de Dieu ; enfants d'un même Père, serviteurs du même Maître, sujets du même Roi, héritiers des mêmes promesses, que votre charité abonde et surabonde de plus en plus, qu'elle règne et triomphe à jamais entre vous : *Charitas vestra magis ac magis abundet.... et regnet in cordibus vestris.* La foi est exclusive et n'admet aucun mélange dans son inaltérable unité ; la charité est expansive et embrasse indifféremment tous les hommes comme créatures d'un même Dieu et rachetés par

le même libérateur. Ayez pour l'erreur une haine vigoureuse ; mais gardez une affection sincère, une tendre compassion pour les errants. Pour nous, après avoir signalé, dans l'intérêt de la foi, les périls qui la menacent, nous éprouvons une grande douceur à acquitter la dette de la charité chrétienne. Oui, mon Dieu ! nous bénissons de toute l'étendue de notre cœur ceux qui nous maudissent, nous prions de toute notre âme pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent avec leur plume et leurs doctrines, comme nos anciens et nos modèles dans le sacerdoce priaient pour ceux qui les persécutaient avec le fer et les lois. Nous croyons qu'ils s'égarent, mais nous ne désespérons pas de leur retour, et c'est pour en hâter l'heureux instant, que nous vous demandons pour eux cette lumière divine qui ouvre les yeux des aveugles, et cette grâce victorieuse qui touche le cœur des méchants. Ainsi unis dans la foi et dans la charité, puissions-nous tous ensemble être réunis dans la grâce ! Ainsi soit-il.

IVe DIMANCHE APRÈS PAQUES

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. XVI, v. V, 14.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et personne de vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Cependant moi je vous dis la vérité ; il vous est avantageux que moi je m'en aille, car, si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra pas jusqu'à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde en ce qui touche le péché et la justice, et le jugement : le péché, parce qu'ils n'ont pas crû en moi ; la justice, parce que je vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus; et le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez porter à présent. Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera point de lui-même, mais tout ce qu'il aura entendu il le dira, et ce qui doit arriver, il vous l'annoncera. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

HOMÉLIE

Sur la mission du Saint-Esprit.

PAR M. RICAUD.

Expedit vobis ut ego vadam.
Il vous est utile que je m'en aille. *Jean* ch. 16. v. 7.

Qui l'aurait cru, chrétiens auditeurs, que l'absence et l'éloignement de Jésus-Christ pût être un bien pour ses disciples? Voilà pourtant ce qu'il leur assure : Je vous le dis en vérité. Et la raison qu'il en apporte, la voici : C'est, dit-il, que si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne viendra pas dans vous, et si je m'en vais, je vous l'enverrai.

Qu'il devait donc être précieux le don qu'il voulait leur faire, puisqu'il devait les dédommager abondamment de

son éloignement et de son absence ! Mais pourquoi fallait-il que Jésus-Christ montât aux ciel, pour en faire descendre le Saint-Esprit ? La première raison et la plus sûre c'est que Dieu l'avait ainsi réglé, et qu'il ne nous appartient pas de lui demander compte de sa conduite ; mais s'il nous est permis de rapporter les raisons que les saints Pères en ont données, nous dirons que comme le Saint-Esprit est le terme de toutes les opérations intérieures de la Trinité, il devait être aussi le terme de toutes ses opérations extérieures. Dans la Trinité, le Père engendre le Fils par sa connaissance, et l'un et l'autre ensemble produisent le Saint-Esprit par leur mutuel amour. Il en est de même des opérations extérieures : le Père les commence par la création, le Fils les continue par la Rédemption et le Saint-Esprit les termine par la sanctification.

C'est de ce don ineffable de l'Esprit-Saint que l'Église, aux approches de la fête de la Pentecôte, vient nous entretenir aujourd'hui. Mais il en est du Saint-Eprit, comme de Jésus-Christ qui l'avait précédé : il a été, suivant l'oracle du saint vieillard Siméon, pour la ruine et pour la résurrction de plusieurs ; pour la résurrection de ceux qui l'ont reçu dans des dispositions convenables, pour la ruine de ceux qui l'ont reçu dans de mauvaises dispositions. Voilà tout le précis de notre évangile : ce que l'Esprit-Saint opère dans les justes, ce qu'il opère à l'égard de pécheurs. C'est aussi tout le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Ce que l'Esprit-Saint opère dans les justes.

La vie présente, chrétiens auditeurs, est sujette à mille maux, et exposée à mille erreurs : il nous faut donc une consolation dans nos peines et une lumière dans nos ténèbres. Le Saint-Esprit vient nous apporter l'un et l'autre. C'est ce qu'il fit le jour de la Pentecôte en faveur des disciples de Jésus-Christ ; c'est ce qu'il fera jusqu'à la fin du monde en faveur des justes de tous les temps : il est pour eux la source des plus pures consolations, et le foyer des plus vives lumières,

Je dis d'abord la source des plus pures consolations. Écoutez Jésus-Christ au commencement de notre évangile : Je

m'en vais, dit-il à ses apôtre, et personne de vous ne me demande où je vais ; mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse s'est emparée de votre cœur. Cependant je vous le dis en vérité, si je ne m'en vais pas, l'Esprit consolateur ne viendra point dans vous, et si je m'en vais, je vous l'enverrai. Voilà donc le Saint-Esprit désigné comme consolateur ; il vient dissiper la tristesse des apôtres. Voyons quelles étaient les causes de cette tristesse et les remèdes que le Saint-Esprit y a apportés.

Parce que je vous ai dit ces choses, leur dit Jésus-Christ, la tristesse s'est emparée de vos cœurs. Quelles étaient ces choses que notre divin maître leur avait dites, et qui les avaient si fort attristés ? Jésus-Christ leur avait prédit sa mort, avec toutes ses circonsconstances. Il leur avait annoncé qu'à son exemple, ils seraient eux-mêmes persécutés, que les hommes les livreraient dans leurs conseils, qu'ils les flagelleraient dans leurs synagogues, qu'ils seraient traduits devant les juges et les rois des nations, pour rendre témoignage à son nom, que leurs parents mêmes s'élèveraient contre eux, que les frères livreraient leurs frères à la mort, les pères leurs enfants, et les enfants leurs pères, qu'ils seraient en haine à tout le monde à cause de lui, et que celui-là seul qui persévèrerait jusqu'à la fin serait sauvé. Voilà ce qui les attristait. Ils n'avaient pas encore assez de force pour entendre toutes ces vérités : ils n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit, et il n'y avait que lui qui pût leur donner les forces et le courage nécessaires pour les entendre ; c'est ce qui les plongeait dans une profonde tristesse.

Mais quel devait en être le remède, mes très-chers frères ? Jésus-Christ le leur indique dans ces mêmes paroles de notre évangile. Personne de vous, leur dit-il, ne me demande où je vais. *Nemo ex vobis interrogat me : quo vadis ?* Voilà pour un chrétien le remède à toute tristesse. Si les apôtres eussent fait cette demande à Jésus-Christ, il leur aurait répondu qu'il allait dans le séjour de sa gloire, pour leur y préparer une place. Il leur aurait peint le bonheur qui les attendait dans le ciel, pour les détacher de tous les biens de la terre. Mais le apôtres étaient trop grossiers et trop charnels pour porter leur vue si haut : ils ne font at-

tention qu'aux maux qu'on leur annonce sur la terre, sans songer au bonheur qui les attend dans l'éternité ; et voilà ce qui les plonge dans cette profonde tristesse.

Mais ce que Jésus-Christ n'avait pas fait pendant trois ans qu'il avait vécu avec eux, l'Esprit-Saint le fait dans un moment. A peine l'ont-ils reçu, que ces hommes, auparavant si charnels et si terretres, deviennent tout célestes et tout spirituels. On les flagelle dans les synagogues, et ils se réjouissent d'avoir à souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. On leur défend d'annoncer ce nom sacré, et ils disent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ils surabondent de joie dans toutes leurs tribulations. Ils déclarent qu'il n'y a aucune proportion entre les peines de cette vie, et le poids immense de bonheur et de gloire qui leur est réservé dans l'éternité. Ils méprisent toutes les choses de ce monde, comme du fumier. Ils défient toutes les créatures ensemble de les séparer de la charité de Jésus-Christ. Ils se regardent comme des exilés et des voyageurs sur la terre, et ne soupirent qu'après la dissolution de leur corps terrestre, pour se réunir à leur maître dans le ciel. Qui a opéré un si grand changement et un si surprenant miracle dans les apôtres ? C'est le Saint-Esprit qui est descendu sur eux le jour de la Pentecôte, qui est devenu leur consolateur, en les détachant du monde, en leur donnant un avant-goût du bonheur qui leur était promis et destiné.

Et ne croyez pas que cet effet admirable, le Saint-Esprit ne l'ait opéré que dans les apôtres : il l'a produit dans les justes de tous les temps. C'est lui qui a soutenu les martyrs sur les échafauds, au milieu de plus cruels supplices, et qui leur a fait trouver des douceurs ineffables à donner leur vie pour le nom de Jésus-Christ. C'est lui qui a conduit les anachorètes dans les déserts, qui leur a fait embrasser toutes les rigueurs de la plus austère pénitence, et qui leur a rendu douces toutes les peines qu'ils enduraient pour se rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui qui a transporté les hom- apostoliques au delà des mers et jusqu'aux extrémités du monde, souffrant la faim et la soif, et s'exposant à tous les dangers, pour faire connaître Jésus-Christ. C'est lui enfin qui inspirait à tous ces grands hommes les sentiments qui

animaient l'apôtre des nations, lorsqu'il disait : Je sais à qui j'ai confié le dépôt de mes bonnes œuvres, et je suis sûr qu'il me le rendra avec usure, en m'en récompensant dans l'éternité.

Et voilà, mes frères, ce que le Saint-Esprit opérera dans vous, si vous avez le bonheur de le recevoir dans ces saintes fêtes : il sera votre consolateur, il vous détachera du monde, il vous fera comprendre le sens de cette parole de notre évangile : *Quo vadis*, où allez-vous ? Pauvres qui m'écoutez, que votre sort est à plaindre ! Vous mangez votre pain à la sueur de votre front ; heureux encore si vous en trouviez assez pour soulager votre indigence ! Mais vous avez la douleur de voir vos enfants qui vous en demandent, sans que vous puissiez leur en donner. Que votre situation est pénible ! Ne vous découragez point cependant : priez le Saint-Esprit d'être votre consolateur, de vous faire comprendre le sens de cette parole : *Quo vadis*, où allez-vous? Et dès lors, vous élevant au-dessus des misères de la terre, et vous transportant en esprit dans le séjour de l'éternité, vous y verrez ce Dieu, l'ami des pauvres, et qui s'est fait pauvre lui-même, vous préparant une place dans son royaume; et à cette vue, vous serez consolés, vos murmures cesseront, et vous ne songerez plus qu'à adoucir vos maux par le travail, et encore plus par la résignation et par la patience. Malades abandonnés, infirmes languissants, que je suis sensible à vos peines ! Vous ne vivez que pour souffrir ; votre vie est une mort continuelle. Mais ne vous désespérez pas : recourez à l'Esprit-Saint ; demandez-lui l'intelligence de cette parole : *Quo vadis*, où allez-vous ? Il vous l'expliquera lui-même : il vous fera comprendre l'utilité des souffrances pour votre salut. Il vous dira ce que l'Église, animée de cet esprit divin, vous dit en son nom : que c'est par les souffrances que Dieu taille les pierres qu'il destine à entrer un jour dans la Jérusalem céleste. Il vous montrera Tobie privé de la lumière du jour, Job sur son fumier, Ézéchias sur son lit de mort ; et à cette vue, vous sentirez se ranimer votre espérance, et vous ferez servir vos souffrances à votre salut. Enfin, pères et mères, époux et épouses, vous avez perdu cet enfant qui faisait le bonheur de votre vie, cet époux, cette épouse, à qui vous étiez unis par le lien le plus sacré : je

partage votre douleur, elle est bien vive, elle est bien juste. Mais recourez à la religion, recourez au Saint-Esprit, priez-le de vous faire entendre le sens de cette parole : *Quo vadis*, où allez-vous ? où va cet enfant ? où va cet époux, cette épouse que j'ai perdus ? Au ciel, pour m'y attendre, pour m'y préparer une place. Vous avez perdu une consolation sur la terre, et vous trouvez un nouveau protecteur dans le ciel. Détachez-vous donc de ce monde, ne soupirez qu'après le ciel : c'est votre patrie, c'est là que vous trouverez vos vrais parents, que vous les embrasserez sans crainte de les perdre, avec l'assurance de n'en être jamais séparés. Livrez-vous à ces saintes pensées, et vous en serez consolés, et vous éprouverez que les consolations de l'Esprit-Saint sont infiniment supérieures à celles du monde, et qu'elles nous soutiennent au milieu de tous les traits de l'adversité.

Mais pour jouir de ces consolations du Saint-Esprit, il faut être détaché du monde, de ce monde qui ne peut pas recevoir le Saint-Esprit, qui ne le connaît pas même. Il faut regarder la terre comme le lieu de notre pèlerinage et de notre exil. Celui qui ne gémit pas ici-bas comme un étranger, dit saint Augustin, n'aura point de part à la joie des citoyens de la Jérusalem céleste. Cette disposition a toujours été celle des justes : ils n'ont tous regardé cette vie que comme une route à quelque chose de plus grand et de plus solide que ce qui se présente à nous. Abraham était si pénétré de cette pensée, qu'il ne voulut posséder qu'un sépulcre. Isaac et Jacob, ses enfants, habitaient comme lui sous des tentes. Le saint roi David, quoiqu'assis sur le trône, ne désirait pas moins d'être dégagé des liens qui le retenaient ici-bas, pour se réunir dans le ciel à l'aimable objet de ses désirs. Que mon exil est long, s'écriait-il, mon âme languit, elle tombe dans une espèce de défaillance, elle brûle d'une soif ardente de jouir de son Dieu. Tels et bien plus vifs encore ont toujours été les sentiments des saints de la loi nouvelle. Saint Paul témoignait une vive impatience, il était dans une grande peine, souhaitant de ne plus vivre, et d'être avec Jésus-Christ. Saint Pierre regardait son corps comme une tente, un vêtement, et se réjouissait aux approches du jour où il pourrait les déposer, pour aller jouir de son Dieu. Tels doivent être aussi nos sentiments : notre

trésor étant dans le ciel, nos cœurs doivent y être aussi ; et si nous cessons de soupirer vers notre bienheureuse patrie, nous ne méritons pas d'y entrer jamais.

Oui, mes frères, tout nous invite à nous détacher d'une vie qui est pleine de misères, dit saint Grégoire, pape ; et néanmoins notre esprit orgueilleux et superbe ne veut point abandonner ce qu'il perd tous les jours malgré lui. Malheureux que nous sommes ! Le monde que nous aimons avec tant de passion, fuit devant nous, nous quitte pour ainsi dire, et nous ne voulons pas le quitter nous-mêmes. Ceux qui ont vécu aux premiers âges, l'ont, par un généreux mépris, foulé aux pieds, dans son état le plus florissant, et nous qui ne voyons partout à présent que peines, que douleurs, qu'afflictions, que souffrances, nous sommes assez insensés pour aimer ce monde, lorsque nous avons tant de sujet de le haïr, pour courir après lui, lorsqu'il nous fuit, et pour nous y attacher lorsqu'il nous échappe.

Renonçons donc à l'esprit du monde, si nous voulons nous remplir de l'esprit de Dieu ; et alors cet esprit divin nous fera trouver du goût dans nos souffrances mêmes : témoin un saint François-Xavier, une sainte Thérèse, une sainte Madeleine de Pazzi, et tant d'autres saints. Goûtez, et voyez combien le Seigneur est bon envers ceux qui l'aiment et qui le servent.

Il est donc vrai que le Saint-Esprit est pour les justes la source des plus pures consolations ; j'ajoute qu'il est pour eux le foyer des plus vives lumières. Écoutez Jésus-Christ à la fin de notre évangile : Lorsque l'Esprit de vérité, dit-il à ses apôtres, sera venu, il vous enseignera toute vérité, car il ne parlera pas de lui-même ; mais il vous annoncera tout ce qu'il aura appris, et il prendra de mon père et de moi tout ce qu'il vous annoncera. L'Esprit-Saint est donc le docteur de la vérité ; c'est la seconde qualité que Jésus-Christ lui donne. Voyons ce qu'il a appris aux apôtres, et de quelle manière il les a instruits.

Les vérités dont le Saint-Esprit devait instruire les apôtres, étaient surtout les vérités de la religion. Jésus-Christ les appelle *toute vérité*, *Omnem veritatem*, parce que ce sont les vérités les plus essentielles. Que sert en effet à l'homme de connaître tout le reste, s'il ignore sa religion ?

que lui importe-t-il davantage de connaître pour assurer son salut éternel? Toutes les connaissances sans doute viennent du Saint-Esprit, puisque toutes viennent de Dieu, qui nous les communique par son Esprit divin ; mais les connaissances qui ont rapport à la religion, en émanent d'une manière plus expresse et plus directe. Ce sont ces connaissances qu'il vient communiquer aux apôtres : il vient leur apprendre à connaître Dieu, et à se connaître eux-mêmes ; à connaître leur origine et leur fin ; à connaître les devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers le prochain, et envers eux-mêmes; à connaître les mystères de la foi, et les motifs que nous avons pour les croire ; à connaître Jésus-Christ, et le sens des Écritures. Il fallait qu'ils fussent instruits de toutes ces vérités non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les autres. Ils étaient destinés à les diriger et à les instruire ; et voilà pourquoi le Saint-Esprit les instruit eux-mêmes d'une manière particulière. A peine l'ont-ils reçu, que ces hommes auparavant si grossiers et si ignorants, qui n'entendaient rien aux mystères de la religion et aux sens des Écritures ; que ces hommes à qui Jésus-Christ, pendant trois années entières de son ministère, n'avait pu faire comprendre les plus simples paraboles ; qui, à l'exemple des autres juifs, se faisaient du règne de Jésus-Christ l'idée d'un règne temporel et terrestre ; qui ne concevaient rien aux mystères de ses souffrances, qui doutaient de la vérité de sa résurrection, et qui forçaient leur divin Maître, au moment de les quitter pour aller au ciel, de leur reprocher leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs ; à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils sont changés en des hommes nouveaux, qu'ils comprennent tous les mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, qu'ils expliquent les Écritures, et qu'ils étonnent toute la ville de Jérusalem par l'éloquence de leurs discours et par la profondeur de leur doctrine. Qui a produit ce miracle ? Le Saint-Esprit qui s'est reposé sur eux, et qui par sa présence a dissipé les ténèbres de leur intelligence, et les a éclairés de ses divines lumières.

Or, ce que le Saint-Esprit fit sur les apôtres le jour de la Pentecôte, il le fait et le fera dans l'Église, d'une manière non moins réelle, quoique moins éclatante, jusqu'à la con-

sommation des temps : il la préserve de l'erreur et l'instruit de toute vérité. Les pasteurs, considérés, chacun en particulier, sont des hommes faibles et sujets à l'erreur comme nous ; mais aidés des lumières du Saint-Esprit, et soutenus de la promesse de Jésus-Christ lui-même, ils conserveront intact, jusqu'à la fin des siècles, le dépôt de la vérité qui leur a été confié. Le prince des ténèbres aura beau se soulever contre l'Église, il ne lui sera jamais donné de triompher, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cette barque, agitée sans cesse par les plus violentes tempêtes, ne fera jamais naufrage, parce que le Saint-Esprit la soutiendra, et sera toujours avec elle. Les pasteurs suivront dans leur conduite, les règles que Jésus-Christ nous trace dans notre évangile, suivant les différents caractères qu'il attribue au Saint-Esprit. Ils ne parleront pas d'eux-mêmes. *Non loquetur a semetipso ;* c'est-à-dire, que, dans leur doctrine, ils ne suivront pas leurs propres lumières, mais les lumières du Saint-Esprit et de l'Église. Ils prendront de Jésus-Christ tout ce qu'ils enseigneront. *De meo accipiet ;* c'est-à-dire, que leur doctrine sera établie sur la parole de Dieu, manifestée aux hommes par Jésus-Christ dans les Écritures. Enfin, ils répèteront tout ce qu'ils auront entendu dire. *Quæcumque audierit, loquetur ;* c'est-à-dire, que leur doctrine sera fondée, non seulement sur l'Écriture, mais encore sur la tradition, sur le dépôt des vérités saintes que les pasteurs de l'Église se sont transmis les uns aux autres, de bouche en bouche, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours. C'est ainsi que l'Église, ne parlant jamais que d'après l'Écriture et la tradition, pourra dire jusqu'à la fin des temps, ce que disaient les apôtres assemblés à Jérusalem : Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous, *visum est Spiritui sancto et nobis*, et que ceux qui ne l'écouteront pas, seront regardés à bon droit comme des païens et des infidèles.

Ce que le Saint-Esprit fait dans l'Église en général, il le fait aussi, par proportion, dans chaque particulier qui l'invoque avec humilité, et qui lui demande le secours de ses lumières ; mais il faut pour cela suivre les sentiers de la vertu et de la justice. Les impies marchent dans les ténèbres ; les justes seuls sont favorisés des lumières du Saint-Esprit. Ainsi, vous voulez consulter Dieu dans le choix d'un

état de vie, dans un établissement, dans le choix d'un directeur, dans une affaire importante, suivez les règles que Jésus-Christ attribue au Saint-Esprit, et qu'il nous trace dans notre évangile. D'abord, défiez-vous de vous-mêmes ; n'agissez pas par vos seules lumières ; ne suivez pas votre esprit particulier, vos désirs effrénés, votre volonté propre. *Non loquetur a semetipso.*

Consultez la parole de Dieu, l'esprit des livres saints, la doctrine des Écritures. *De meo accipiet.* Enfin adressez-vous à ceux à qui Dieu a donné charge et autorité pour vous conduire, à vos parents, à vos maîtres, à vos guides, à vos pasteurs. *Quæcunque audierit loquetur.* En suivant cette route, vous ne vous égarerez pas. Dieu vous conduira lui-même ; il vous donnera son esprit pour vous diriger, et, tandis que les mondains marcheront dans les ténèbres, vous jouirez de la lumière de la grâce, et vous marcherez dans la voie de la vérité et du salut.

Mais surtout voulez-vous attirer dans vous les lumières du Saint-Esprit ? Soyez humbles, Dieu s'éloigne des superbes, et regarde avec complaisance les humbles. Ce qui aveugle la plupart des hommes, c'est l'orgueil, et ce qui a éclairé les saints de si vives lumières, c'est leur humilité. C'est en renonçant à nos propres lumières, que nous nous remplissons de celles de l'Esprit-Saint. Saint Thomas avouait qu'il avait plus appris aux pieds du crucifix, que dans tous les livres. Cette vérité a été reconnue par tous les saints ; et de même que c'est en se détachant du monde et de tous ses biens extérieurs et frivoles, qu'on trouve de la consolation dans ses peines ; de même c'est en se détachant de l'amour-propre et de soi-même, qu'on attire dans soi les lumières de l'Esprit-Saint. C'est ainsi que ce divin Esprit est le docteur et le consolateur des justes. J'ajoute qu'il condamne le monde, et qu'il confond les pécheurs ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce que l'Esprit-Saint opère à l'égard des pécheurs.

Lorsque cet Esprit sera venu, continue Jésus-Christ, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement : du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; de la justice,

parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus ; du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. Voici le sens que les saints Pères donnent à ces paroles. Ils disent que le Saint-Esprit est venu convaincre le monde de la cause de tous ses péchés, de la fausseté de sa justice, et de l'iniquité de ses jugements. Reprenons en détail toutes ces grandes vérités.

Et d'abord, quel est ce péché dont le Saint-Esprit est venu convaincre le monde ? C'est en premier lieu le péché des Juifs, qui avaient mis à mort Jésus-Christ, et qui n'avaient pas voulu croire en lui. A peine les apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils sortent du cénacle, et qu'ils reprochent publiquement aux Juifs leur affreux déicide. Mes frères, leur dit saint Pierre au nom de tous les autres apôtres, ce Jésus que vous avez fait crucifier malgré le sentiment de Pilate, qui ne le jugeait pas digne de mort, et auquel vous avez préféré l'insigne voleur Barrabas, était le Fils de Dieu, le véritable Messie, que tous les Prophètes avaient annoncé. Dieu l'a fait sortir du tombeau, et l'a ressuscité, ainsi que nous en sommes tous les témoins. Faites donc pénitence, et recevez le baptême en son nom, afin d'obtenir le pardon de vos péchés. Ces paroles de saint Pierre, soutenues de la grâce d'en haut, convertirent huit mille personnes. C'est ainsi que le Saint-Esprit, parlant par la bouche du prince des apôtres, convainquit le monde, dans la personne du peuple juif, d'avoir crucifié Jésus-Christ, et de n'avoir pas voulu croire en lui.

Mais les Juifs n'ont pas été les seuls à refuser de croire en Jésus-Christ ; les Chrétiens eux-mêmes se rendent tous les jours coupables du même crime, et violent ainsi la foi qu'ils lui avaient jurée dans leur baptême. En cela plus coupables que les Juifs, et d'autant plus que ceux-ci ne connaissaient pas Jésus-Christ : car s'ils l'eussent connu, dit saint Paul, ils ne l'auraient pas crucifié : au lieu que les chrétiens le reconnaissent pour le véritable Messie, l'adorent comme le Fils de Dieu, et ne laissent pas pourtant de violer sa loi, de mépriser ses ordres, et de le crucifier de nouveau par toute leur conduite.

Non que je veuille dire par là que tous les péchés des chrétiens détruisent entièrement la foi : je sais que la plupart

des péchés peuvent subsister avec elle dans l'âme d'un chrétien. Mais je dis que, s'ils ne la détruisent pas directement, ils la détruisent indirectement, en l'étouffant, en l'affaiblissant, en l'empêchant de produire son fruit, en lui donnant enfin le coup de la mort. Car, nous dit l'apôtre saint Jacques, la foi sans les œuvres est une foi morte, qui, au lieu de nous justifier, ne servira qu'à nous condamner, en nous rendant aux yeux de Dieu, plus coupables que les Juifs et les infidèles.

Or, n'est-ce pas là, mes frères, l'état du monde, et du monde même chrétien? Comparons ce qu'il croit avec ce qu'il pratique, et nous en sentirons bientôt toute l'opposition et la différence. L'Église, en nous admettant au nombre de ses enfants par le sacrement du baptême nous a fait réciter à tous le symbole des apôtres, comme la profession solennelle de notre foi. Comparons ce symbole avec nos mœurs, et quel sujet n'aurons-nous pas de nous humilier et de nous confondre ! Nous disons que nous croyons en Dieu le Père, créateur du ciel et de la terre, et cependant nous ne l'aimons pas, nous ne le prions pas, nous passons notre vie presque tout entière sans l'invoquer, sans lui adresser nos vœux, sans lui rendre nos hommages, en méprisant son temple, en blasphémant son nom, en profanant les jours consacrés à son culte. Nous jouissons de tous les biens, comme un vil animal, sans songer à celui qui nous les donne ; nous nous en servons même pour l'offenser. Quelle ingratitude ! Est-ce là croire en Dieu le Père, qui nous a créés, qui nous conserve, et qui nous comble de toute sorte de bienfaits ? Nous disons que nous croyons en Jésus-Christ, le Fils de Dieu qui s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, qui est mort sur une croix pour nos péchés, qui est ressuscité, qui est monté au ciel, et qui viendra à la fin du monde pour nous juger : nous nous déclarons donc les disciples de Jésus-Christ. Mais quel rapport entre un tel Maître, et de tels disciples? Il est né d'une vierge pure, et nous vivons dans l'impureté. Il est mort sur la croix pour nous, et nous vivons dans les délices. Il est sorti victorieux du tombeau et de la mort, et nous croupissons dans le tombeau de nos péchés. Il est monté au ciel, et nous ne respirons que pour la terre. Il viendra nous juger un jour, et nous ne songeons qu'à augmenter le nombre de nos crimes : quels

disciples de Jésus-Christ ! quels chrétiens indignes de ce nom ! Nous croyons au Saint-Esprit ; et bien loin d'écouter sa voix, de respecter sa présence, nous le chassons de nos cœurs, nous lui préférons l'esprit du monde, nous le contristons sans cesse par notre endurcissement. Nous croyons à la sainte Église ; et nous violons ses préceptes, nous méprisons ses ordres, nous nous faisons un jeu de manquer à tous ses commandements. Nous croyons, disons-nous, au baptême et à tous les autres sacrements ; mais qu'avons-nous fait de cette robe d'innocence que nous y avions reçue, de ce flambeau allumé, symbole de notre foi, qu'on nous avait mis entre les mains ? Nous avons violé indignement les promesses de notre baptême ; nous abandonnons tous les autres sacrements ; nous ne conservons de chrétien que le nom, que nous déshonorons par toute notre conduite, et qui ne servira qu'à nous rendre plus coupables et plus malheureux. Enfin nous croyons, disons-nous, à un monde à venir, à une vie et à une mort éternelle ; et cependant nous vivons comme si le monde présent ne devait jamais finir, comme s'il n'y avait point de ciel à espérer, point d'enfer à craindre pour nous. Avouons donc qu'il y a une monstrueuse contradiction entre notre foi et nos mœurs, entre le nom de chrétiens que nous portons et la vie que nous menons, entre ce que nous devrions être et ce que nous sommes en effet. Or, si cette opposition nous paraît si révoltante maintenant même, que sera-ce lorsque le Saint-Esprit lui-même nous en fera le reproche au tribunal de Jésus-Christ, et que, nous montrant d'un côté notre foi, et de l'autre notre vie, il nous dira : Voilà ce que vous avec cru, et voilà ce que vous avez fait ? *Hoc est fides tua, hoc est vita tua.* Voyez s'il pourrait y avoir une contradiction plus manifeste, et reconnaissez que ce n'est pas être chrétien que de l'avoir été de la sorte. C'est ainsi que le Saint-Esprit, après avoir convaincu le monde par la bouche des apôtres, dans la personne des Juifs, de n'avoir pas cru en Jésus-Christ, convaincra par lui-même le monde chrétien d'avoir vécu, comme s'il n'y croyait pas davantage. *Arguet mundum de peccato, quia non crediderunt in me.*

Mais il ne suffisait pas au Saint-Esprit d'avoir convaincu le monde du *péché,* il fallait qu'il le convainquît encore de

la *justice*. Et de quelle justice ? De la justice de Jésus-Christ. Il fallait qu'il nous montrât dans la personne de ce divin Sauveur, l'image d'un véritable juste, la source de toute sainteté, le modèle de toute justice. Et voilà ce qu'il a fait le jour de la Pentecôte : il a fait connaître Jésus-Christ au monde, il a opposé la justice de Jésus-Christ à la fausse justice du monde. Le monde a eu de tout temps de prétendus justes, de faux justes : tels étaient les Pharisiens parmi les Juifs, tels les philosophes parmi les païens ; tels sont encore parmi nous les sages du monde. Il fallait donc que Dieu nous donnât la connaissance de la véritable justice. Il l'a fait en nous faisant connaître Jésus-Christ, et c'est le jour de la Pentecôte que ce divin Sauveur, qui avait été jusque-là caché dans la Judée, s'est fait connaître au monde, et que le Saint-Esprit, par la bouche des apôtres, a manifesté au monde la justice de Jésus-Christ.

En effet, quel plus beau spectacle que celui que la religion nous présente dans la personne de notre divin maître ? Un homme sorti en apparence des rangs les plus bas de la société, après avoir passé trente ans dans la boutique d'un charpentier, paraît dans la Judée. Il prêche une doctrine qui fait l'admiration de tous ceux qui l'entendent, une doctrine qui surpasse celle de tous les sages de l'antiquité, une doctrine qui depuis dix-huit siècles fait l'étonnement du monde. Non content de prêcher cette doctrine ; il la pratique : il emploie toute sa vie à faire du bien aux hommes ; il donne l'exemple des plus belles vertus. Néanmoins il est persécuté par ceux qu'il avait comblés de biens. Il meurt victime de son innocence, et il pardonne à ses ennemis. Après sa mort, sa gloire, jusque-là cachée au monde, se manifeste dans tout l'univers. Il sort glorieux du tombeau, il monte au ciel en présence de ses disciples, il leur envoie son Esprit. Cet Esprit communiqué aux apôtres, se répand dans tout l'univers. On est surpris de voir paraître dans le monde une justice qu'on ne connaissait point encore. En vain la fausse sagesse se révolte-t-elle contre la justice de Jésus-Christ ; la justice de Jésus-Christ triomphe et le monde devenu chrétien reconnaît pour son Dieu celui qui avait été condamné comme le dernier des hommes.

Et voilà, mes frères, l'ouvrage de l'Esprit-Saint. C'est lui qui a fait connaître la justice de Jésus-Christ ; c'est lui qui l'a proposé comme le modèle de la véritable justice des hommes. Aussi à peine les apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils forment à Jérusalem cette belle église, le modèle de toutes les autres. Voyez ce que nous en disent les livres saints : ils persévéraient ces premiers fidèles, dans la prière, dans la doctrine des apôtres et dans la communion de la fraction du pain. Ils étaient tous étroitement unis, et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Il n'y avait ni pauvres ni riches parmi eux, et tout ce qu'ils avaient était en commun. Ils vendaient tout ce qu'ils possédaient, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, qui le distribuaient à chacun suivant ses besoins. Il se faisait beaucoup de prodiges et de miracles parmi eux, et le nombre de ceux qui croyaient, tant des hommes que des femmes, allait croissant de jour en jour. Telle fut cette belle Église de Jérusalem, la plus fervente, sans contredit, comme la plus ancienne de toutes, formée par tous les apôtres réunis, et le modèle de toutes celles qu'ils devaient établir dans la suite.

Mais, me direz-vous, où la trouverons-nous maintenant cette véritable justice? Toujours dans Jesus-Christ qui en est la source : étudiez sa doctrine, suivez ses exemples. Jésus-Christ est monté au ciel, il ne paraît plus sur la terre ; mais du haut du ciel, il est encore le soleil de justice. Il éclaire tout homme venant au monde ; il produit encore toutes les vertus des saints ; il confond toutes les fausses vertus du siècle. Son nom est le seul nom par lequel nous puissions être sauvés. Ayons donc en horreur la fausse justice du monde, et soyons les disciples de Jésus-Christ. La justice consiste à paraître juste, et la justice de Jésus-Christ à l'être en réalité : l'une ne brille que par les apparences, l'autre se montre par les effets. Si la vie et la mort de Socrate ont été celles d'un sage, a dit un philosophe moderne, la vie et la mort de Jésus-Christ ont été celles d'un Dieu. Vivons et mourons de même. Un jour il reparaîtra, ce divin Sauveur, brillant de gloire, pour juger non-seulement les péchés des hommes, mais pour juger leurs justices. Alors il démasquera les faux justes de tous les temps, et fera connaître l'insuffisance de

leur prétendue vertu : heureux ceux qui seront alors trouvés conformes à la justice de Jésus-Christ ! l'Esprit-Saint leur rendra témoignage, parce que c'est lui-même qui l'aura formée dans eux : tandis qu'il s'élèvera contre le monde, qui n'a pas voulu reconnaître Jésus-Christ ; qui a osé se soustraire à son empire, lors même que Dieu son Père l'élevait au plus haut des cieux, le faisait asseoir à sa droite, lui donnait l'empire de l'univers, mettait tous ses ennemis à ses pieds, et l'établissait ainsi le modèle et le protecteur de tous les justes. *Arguet mundum de justitia, quia vado ad patrem, et jam non videbitis me.*

Enfin, le Saint-Esprit après avoir convaincu le monde de la cause de tous ses péchés, qui est de n'avoir pas cru en Jésus-Christ, de la fausseté de sa justice qui est contraire à celle de Jésus-Christ, le seul véritable juste, assis à la droite de son Père pour y être le modèle de toute justice, le convaincra enfin de l'iniquité de ses *jugements ;* puisqu'en condamnant Jésus-Christ, il s'est condamné lui-même dans le démon qui est son prince. Et c'est ce que disait Jésus-Christ à ses apôtres, peu de temps avant sa mort : C'est maintenant, leur disait-il, que le jugement du monde va s'exécuter, et que le démon va être chassé de son empire : au moment, en effet, où je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi. C'est ce qui s'est opéré à la mort de Jésus-Christ : le démon, en faisant condamner l'innocent, a perdu l'empire qu'il avait usurpé sur les coupables, et la croix de Jésus-Christ est devenue un signe salutaire qui a délivré les hommes de l'esclavage du démon et du péché.

Et voilà le grand miracle qui s'est opéré le jour de la Pentecôte. A peine les apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils vont prêcher la croix dans tout le monde ; ils ne connaissent plus que Jésus-Christ crucifié ; ils l'annoncent jusqu'aux extrêmités de la terre. Pierre, leur chef, va planter dans Rome même l'étendard de la croix. Bientôt ce signe sacré triomphe de la puissance des Césars, et de toutes les passions des hommes. Ce signe d'ignominie devient un signe de gloire et de majesté : il est placé non-seulement sur nos autels et dans nos temples, mais même dans les tribunaux des juges et sur la couronne même des rois. A la vue de cette croix, les démons sont mis en fuite, les idoles sont renver-

sées, leurs temples détruits. A la vue de cette croix, les pécheurs se convertissent, les affligés se consolent, les mourants se raniment ; et, semblable au serpent d'airain, qui élevé au milieu du désert, guérissait tous les blessés qui le regardaient, la croix de Jésus-Christ est devenue pour nous un signe de salut et de vie.

Nous sommes donc les enfants de la croix, chrétiens auditeurs ; tenons à honneur de porter ce titre ; ne nous glorifions de rien autre que de la croix de Jésus-Christ. Le monde nous persécutera, comme il a persécuté notre divin maître ; il nous jugera, il nous condamnera. Si nous étions du monde, il nous aimerait, parce qu'il aime tout ce qui lui appartient ; mais comme nous n'en sommes point, ne soyons pas surpris qu'il nous haïsse et nous déteste : il a haï Jésus-Christ lui-même avant nous. Ne rougissons donc pas de sa croix ; n'appréhendons pas les vains jugements du monde. Un jour cette croix sainte paraîtra brillante dans les nues, et à sa vue, on entendra gémir tous les peuples de l'univers. Alors Jésus-Christ rougira devant son Père, de ceux qui auront rougi de lui devant les hommes, et il couronnera d'une gloire immortelle ceux qui auront été les vrais disciples de sa croix, et qui auront glorifié son nom devant les peuples de la terre.

Concluons, mes frères, par cette parabole dont Jésus-Christ se servait autrefois, en parlant à ses disciples. Lorsque vous êtes encore dans le chemin, leur disait-il, réconciliez-vous promptement avec votre adversaire ; de peur que, lorsque vous serez arrivés au terme de votre voyage, il ne vous mette entre les mains du juge pour vous conduire en prison, d'où vous ne sortiriez pas que vous n'eussiez payé jusqu'à la dernière obole. Ce voyage, c'est notre vie ; cet adversaire, c'est l'Esprit-Saint ; ce terme où nous arrivons, c'est la mort ; ce juge, c'est Jésus-Christ ; ces bourreaux, ce sont les démons ; ces dettes, ce sont nos crimes ; cette prison, c'est l'enfer. Le Saint-Esprit, qui est l'ami des justes, est l'ennemi des pécheurs impénitents. Il leur montre la noirceur de leurs crimes ; il leur reproche la fausseté de leur justice ; il les convainc de l'iniquité de leurs jugements ; et, s'ils persévèrent dans leur endurcissement, il servira lui-même de témoin contre eux au tribunal de Jésus-Christ, et

les fera condamner aux flammes éternelles. L'esprit-Saint au contraire, est l'ami des justes : il les console dans leurs peines, ils les éclaire dans leurs doutes, il les protége dans tous leurs besoins, et il les fera parvenir enfin à la couronne immortelle. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ prédit à ses apôtres qu'il va s'éloigner d'eux pour leur envoyer le Saint-Esprit.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus dit à ses disciples : Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur est rempli de tristesse.

Est-ce, comme le pensent la plupart des interprètes, un reproche que fait Jésus-Christ à ses apôtres ; ou bien, comme le croient plusieurs autres, approuve-t-il le silence qu'ils gardent dans cette circonstance ? Sans entrer dans cette question, nous pouvons observer que si c'est un reproche, il est du moins bien doux et bien paternel. C'est une plainte d'amitié et de tendresse ; c'est la bonté miséricordieuse du Sauveur qui s'épanche avec ses disciples chéris. En leur faisant ses adieux, il s'efforce de les consoler. Affligés de son absence, ils ne pensent pas, dans la douleur qui les absorbe, à lui demander où il va, à s'informer pourquoi il les quitte ; c'est lui qui les y fait penser : il détourne leurs esprits de la tristesse inutile qui les occupait entièrement, et les porte à la contemplation salutaire des consolations et des encouragements. L'affliction dont étaient pénétrés les apôtres à l'approche de cette séparation était bien naturelle, et en elle-même elle n'avait rien que de très-louable ; mais leur attachement pour Jésus-Christ était encore trop humain, et tenait trop à sa présence sensible. Il se propose ici, non de leur ôter ce sentiment, mais de l'épurer. En leur donnant dans ses dernières instructions de nouveaux sujets

de l'aimer, il leur apprend la manière dont il veut être aimé. L'amour de charité n'est pas une vaine affection humaine, un mouvement expansif de sensibilité. Ainsi, il devait être aussi vif dans les apôtres, après que leur divin Maître se serait séparé d'eux, que lorsqu'ils le possédaient, et qu'ils jouissaient continuellement de sa présence. Mais c'est là ce que leurs cœurs encore charnels ne pouvaient pas sentir, et ce qu'ils ne connurent qu'après qu'ils eurent été éclairés d'abord par Jésus-Christ après sa résurrection, ensuite par l'Esprit-Saint, après l'ascension. Si ce bon Maître leur reproche la tristesse dans laquelle ils sont plongés, son intention n'est pas de l'augmenter ; il veut au contraire les consoler, et leur faire sentir combien elle est déplacée. Ils ne doivent s'affliger de son départ, ni pour lui qui va rentrer dans sa gloire, ni pour eux-mêmes, à qui il va en préparer les voies, pour les y amener à sa suite.

Nous n'avons pas été mis à l'épreuve où étaient alors les apôtres ; nous ne sommes pas comme eux dans l'incertitude sur le lieu où a dû aller Jésus-Christ ; nous n'éprouvons pas leur douleur de son absence : ce qu'ils ignoraient nous est manifesté. Nous savons que, remonté à la droite de son Père, il l'invoque continuellement en notre faveur, et qu'il n'a cessé d'être notre rédempteur que pour se rendre notre intercesseur ; nous savons que nos faibles mérites ne peuvent avoir de prix que par leur union avec ses mérites infinis ; mais aussi que ses mérites ne peuvent nous devenir profitables, si nous négligeons de nous les appliquer par les nôtres ; que nos mérites, sans les siens, sont insuffisants, et que les siens, sans les nôtres, restent étrangers à nous. Instruits de ces grandes et essentielles vérités, savons-nous en profiter ? nous occupons-nous d'unir nos prières à ses prières, nos œuvres à ses œuvres, nos souffrance à ses souffrances, nos satisfactions à sa satisfaction ? Il semble que tout ce qu'il a supporté de travaux pour notre salut soit une dispense d'y travailler nous-mêmes. La tristesse des apôtres était légitime, et cependant Jésus-Christ la reprend. Quel jugement doit-il porter de notre coupable indifférence ?

Cependant ce que je vous dis est la vérité. Il est utile pour vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le

Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

Pour pénétrer plus intimement ses apôtres de ce qu'il va leur annoncer, Jésus-Christ commence par leur en affirmer spécialement, et avec force, la vérité. Nous le voyons souvent employer cette formule, ou d'autres semblables ; et il est bon d'observer que c'est dans les occasions où il révèle des vérités plus importantes, où il dicte des commandements plus pénibles. Mais remarquons encore que, même dans ces circonstances, il ne se permet pas d'employer le serment. Il nous présente continuellement l'exemple de ce dont il avait donné le précepte (1) ; il affirme souvent, il ne jure jamais. Formé sur ce modèle, le chrétien s'abstient constamment des expressions qui offrent des formes de jurement. Il ne faut pas croire cependant que tout serment soit par lui-même essentiellement criminel ; c'est une erreur où sont tombés quelques-uns de ceux qui se sont séparés de l'Église. Quand on s'est révolté contre l'autorité sacrée que Dieu a établie pour fixer la foi, et rendre sa loi invariable, il n'est plus resté d'autre règle qu'une imagination aveugle ; et on est nécessairement, tantôt entraîné à méconnaître les saintes vérités, tantôt emporté à les outre-passer. Ce qu'interdit le commandement divin, ce n'est pas précisément de jurer ; c'est de jurer en vain ; c'est-à-dire, ou de profaner la sainteté du serment par le mensonge, ou de prostituer sa dignité à des choses légères ou mauvaises. L'autorité a droit de le prescrire, et par conséquent ses sujets ont le devoir de le prononcer sur ses ordres. Il est outre cela d'autres occasions où il est permis, et le grand Apôtre nous en donne plusieurs fois l'exemple, lorsque écrivant à ces disciples, il prend Dieu à témoin de son amour pour eux, et de son zèle pour le salut (2). Le Seigneur nous ins-

(1) Ego autem dico vobis, non jurare omnino, neque per cœlum, quia thronus Dei est ; neque per terram, quia scabellum est pedum ejus ; neque per Jerosolymam, quia civitas est magni Regis ; neque per caput tuum juraveris, quia non potes unum capillum album facere, aut nigrum. Sit autem sermo vester : Est, est, non, non. Quod autem his abundantius est, a malo est. *Matth.*, V. 34, 35, 36 et 37.

(2) Testis enim mihi est Deus... quod sine intermissione memoriam vestri facio semper in orationibus meis. *Rom.*, I. 9 et 10.

Ego autem Deum testem invoco in animam meam, quod parcens vobis non veni ultra Corinthum. *II Cor.*, I. 23.

truit par le prophète Jérémie des conditions qu'il exige pour qu'un serment soit légitime ; c'est qu'il soit fait avec vérité, avec jugement, avec justice (1). Avec vérité, pour ne pas appeler l'Être essentiellement vrai en témoignage du mensonge ; avec justice, ne jurant que ce qui est équitable et honnête ; avec jugement, en faisant précéder le jurement d'une mûre et prudente réflexion qui repousse le serment léger et inutile, et qui soit le garant de sa vérité et de sa justice ; avec vérité, parce que la véracité suprême abhorre le serment faux ; avec justice, parce que la sainteté infinie réprouve le serment inique ; avec jugement, parce que la sagesse éternelle condamne le serment téméraire, et le serment superflu.

Considérons l'extrême bonté avec laquelle le divin Sauveur daigne compatir à l'affliction de ses apôtres, et s'occuper de leur consolation. Voulant les prévenir de son absence prochaine, et leur faire part des motifs qui l'y engageaient, il pouvait leur prédire que la rédemption du genre humain étant près d'être consommée, sa mission allait expirer, et que la terre n'ayant plus rien qui le retînt, il était temps qu'il retournât prendre sa place à la droite de son Père ; mais cette déclaration, qui eût pu satisfaire leurs esprits, n'eût pas consolé leurs cœurs : ils auraient connu plus clairement la convenance et la justice de son départ ; ils n'en auraient pas senti moins vivement la douleur. Ce Maître plein de condescendance se proportionne à leur faiblesse, se prête à leurs idées encore grossières et charnelles ; il ne leur parle que de leur propre intérêt ; il se contente de les assurer que son éloignement leur sera avantageux. Sa présence les avait instruits, son absence devait les perfectionner ; continuellement autour de lui, se reposant de tout sur lui, ils n'avaient occasion, ni d'essayer, ni d'exercer leur force ; ils étaient comme des enfants timides sous la main qui les élève, qui n'ont ni le courage d'entreprendre, ni la force d'exécuter, et qui, pour se rendre capa-

Testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. *Philip.*, I. 8.

(1) Et jurabis : Vivit Dominus in veritate, et in judicio, et in justitia. *Jer.*, IV. 2.

bles des choses auxquelles ils sont destinés, ont besoin d'être abandonnés au moins quelque temps à eux-mêmes.

Mais, que dis-je ? Réformons cette erreur. Jamais la bonté infinie de Jésus-Christ ne devait abandonner ses chers apôtres à eux-mêmes. S'il les quitte, il se fera remplacer par un autre lui-même, il leur enverra un consolateur aussi grand, aussi puissant, aussi compatissant, aussi bienfaisant que lui, Dieu comme lui ; qui restera constamment avec eux, qui les suivra dans tous les lieux où les transportera leur ministère, qui les éclairera, les soutiendra, les animera, les fortifiera continuellement ; qui, après eux, continuera d'assister les successeurs qui les perpétueront. Jésus-Christ appelle l'Esprit-Saint, qu'il doit envoyer à ses apôtres, le Consolateur, parce que c'est sous ce point de vue qu'il veut en ce moment le leur faire considérer. Ils ne comprenaient pas encore pleinement ce qu'il leur disait, et dans le fort de leur tristesse ils ne concevaient pas qu'aucun autre pût jamais les consoler de la perte d'un tel maître ; mais ils le comprirent parfaitement, lorsqu'après sa résurrection, Jésus-Christ leur eut développé le plan de la Providence, et l'économie de la religion. Nous les voyons aujourd'hui accablés de douleur à la seule annonce de sa séparation : et lorsqu'elle s'effectuera dans quelques semaines, ils en seront transportés de joie (1). Mais dans ce court intervalle, ils auront vu beaucoup d'événements ; ils auront reçu beaucoup de leçons ; ils connaîtront alors quel est ce maître nouveau que Jésus-Christ se substituera, ce Consolateur qui leur enverra ; ils seront instruits et convaincus de la double nécessité que Jésus-Christ les quitte, et que le Saint-Esprit vienne tenir sa place au milieu d'eux.

Il était dans les décrets éternels que le divin Sauveur remontât dans les cieux avant que le Saint-Esprit en descendît, et que la première de ces deux missions fût terminée avant que la seconde s'ouvrît. L'arrivée du Saint-Esprit avait pour objet de consommer le grand ouvrage que Jésus-Christ avait commencé, d'établir la religion qu'il avait fondée. Il devait venir se placer au milieu de l'Église pour continuer de la

(1) Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cœlum. Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno. *Luc.*, XXIV. 51 et 52.

régir, comme avait fait Jésus-Christ pendant sa vie, afin que dans aucun temps elle ne fût privée de la présence et de l'assistance de Dieu. Ainsi, dans les vues de la sagesse suprême, le départ de Jésus-Christ était nécessaire à la venue du Saint-Esprit ; il fallait qu'il retournât auprès de son Père pour l'envoyer, et qu'il lui laissât la terre pour qu'il vînt l'occuper. C'est ce que déclare Notre-Seigneur à ses apôtres. Tant qu'il restera avec eux, ils n'auront pas le Saint-Esprit ; ils ne possèderont point les dons admirables qu'il doit apporter, ni les dons extérieurs nécessaires pour autoriser et accréditer leur mission, ni les dons intérieurs qui seuls peuvent les rendre capables de la remplir. Mais rentré dans les cieux, Jésus-Christ en fera partir aussitôt ce Consolateur puissant, accompagné du brillant cortége de tous ses dons précieux. En descendant dans eux, l'Esprit-Saint les en remplira : il les pénètrera intérieurement de la sagesse, qui, en les détachant de toutes les pensées, de toutes les affections terrestres, ne leur laissera de goût que pour les choses de Dieu ; de l'intelligence, qui répandant sa lumière dans leurs esprits, leur découvrira toutes les vérités célestes ; de la science, qui, en leur enseignant la route qu'ils doivent suivre, leur en fera connaître les obstacles ; du conseil, qui, les dirigeant dans cette route difficile, leur en fera éviter les dangers ; de la force, qui, les rendant supérieurs à toute erreur, à toute résistance, leur fera braver et vaincre tous les ennemis de Jésus-Christ ; de la piété, qui, les attachant entièrement au service de Dieu, leur fera recevoir avec une joie religieuse tous les maux qu'ils auront à essuyer ; de la crainte, qui, leur inspirant un saint respect, les retiendra constamment dans la pratique de la loi qu'ils doivent enseigner. Ces sept dons, que l'Esprit-Saint répandra sur les apôtres, au jour de la Pentecôte, il les communiquera encore dans toute la suite des siècles, à ceux qui le recevront dans son sacrement. Mais à ces grâces internes et invisibles, il en ajoutera encore, particulièrement pour les apôtres, d'autres visibles et frappantes, qui leur seront propres, et qui seront relatives à la mission dont ils seront chargés. Il leur faudra une lettre de créance de leur ambassade auprès du genre humain ; ce sera le don des miracles ; ils auront besoin d'interprètes de toutes les nations

qu'ils seront chargés d'instruire, ce sera le don des langues. A ces caractères que leur aura imprimés l'Esprit-Saint, ils se feront reconnaître par l'univers entier et par toutes les générations futures, comme les envoyés du Très-Haut. Voilà à quoi le retour de Jésus-Christ dans les cieux leur est nécessaire ; voilà la consolation qu'il leur annonce de son absence, le dédommagement qu'il leur promet de sa perte.

Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'auront pas cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus ; et touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

Le Saint-Esprit venait dans le monde pour le combattre, le confondre, le désabuser de ses fausses et funestes préventions, lui montrer la vérité, et le convaincre de tout ce qu'il lui est utile de croire. Notre-Seigneur rapporte à trois points principaux les choses dont le Saint-Esprit doit convaincre le monde.

D'abord il doit donner au monde la conviction du péché; et Jésus-Christ explique que le péché dont il parle est de ne pas croire en lui. C'est ce qu'opéra en effet l'Esprit-Saint par le ministère des apôtres, en répandant la foi sur la terre, et en amenant à la connaissance et à la croyance du vrai Dieu toutes les nations. Le monde reconnut enfin le péché de l'incrédulité, lorsque vaincu par la seule arme de la persuasion, il déposa la sienne, se soumit à la religion que pendant trois siècles il avait persécutée, et adora le Dieu qu'il avait si longtemps blasphémé. Hélas ! nous rappelons avec une douce satisfaction ce magnifique prodige de la conversion du monde à la foi chrétienne : ne serait-il pas redevenu nécessaire dans nos malheureux jours, que le Saint-Esprit descendît une seconde fois visiblement sur la terre, pour la convaincre de nouveau du péché de son incrédulité ? Ce n'est plus comme autrefois, pour aller adorer de fausses divinités, que l'on abandonne les autels du vrai Dieu. Plus audacieuse et plus criminelle encore, l'incrédulité moderne voudrait bannir de la terre tout culte, toute religion, tout Dieu. Fier de quelques progrès dans les sciences, et d'un petit nombre de connaissances qu'il a ajoutées à celles que

lui avaient transmises les siècles précédents, le dix-huitième siècle ose citer au tribunal de sa raison les vérités révélées, et soumettre à son jugement ce qui fut l'objet des profonds respects de tous les âges qui l'ont devancé. Enorgueillie de ses déplorables succès, l'incrédulité menace d'envahir le monde entier ; et elle nous ferait trembler sur la religion elle-même, si nous ne savions que la religion est fondée sur la parole divine. Réservés à ce déplorable temps, qui semble être celui qu'a prédit le Sauveur, où il sera accordé à des prophètes de mensonge de prévaloir au point d'induire en erreur même les élus, s'il était possible (1), craignons de devenir les victimes de ce monstre, dont la rage a déjà dévoré tant d'autres personnes. Attachons-nous fermement à la foi de nos pères, pour ne pas être entraînés par ce torrent qui, après avoir brisé la digue sacrée qui le contenait, s'est répandu avec fureur, ravageant et emportant tout ce qui se trouve sur son passage ; opposons-nous de toute la force qui nous a été accordée, à ses épouvantables dévastations. Ministres du Seigneur, tribu sainte, milice sacrée à qui la garde du sanctuaire est confiée, défendez-le avec vigueur contre les terribles attaques que lui livre l'incrédulité. Et vous, peuple fidèle, tandis que vos pasteurs combattront avec un généreux courage les ennemis du Seigneur, élevez vers le ciel des mains pures, pour en faire descendre sur eux les bénédictions qui les feront triompher ; appelez par vos vœux cet Esprit de force qui, déjà une fois, a soumis le monde à la foi : son secours tout-puissant est redevenu aussi nécessaire qu'il l'était alors.

Un second effet de la descente du Saint-Esprit, a été de convaincre le monde touchant la justice. Dans le style de l'Écriture, le mot justice n'exprime pas toujours cette vertu particulière qui consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient ; il signifie souvent, et spécialement en cet endroit, la justification, qui est la réunion de toutes les vertus. L'Esprit-Saint, qui a éclairé le monde sur son incrédulité, en lui donnant la foi, lui a aussi apporté sur la justification de nouvelles lumières, en lui faisant connaître une morale supé-

(1) Surgent enim pseudochristi, et pseudoprophetæ; et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi. *Matth.*, XXIV, 24.

rieure à tout ce qui lui avait jamais été présenté. Sans doute, avant sa venue, il existait déja parmi les nations quelques principes moraux, soit qu'ils fussent des vestiges des anciennes communications avec la divinité, que le cours des siècles n'avait pu détruire, soit que la main bienfaisante du Créateur les eût gravés si profondément dans le cœur humain, qu'il était impossible qu'ils s'effaçassent entièrement. Mais, comme l'avait prédit le roi-prophète, Dieu a envoyé son Esprit, et le monde moral a été créé, et la terre étonnée a vu renouveller sa face (1). A cette morale imparfaite, qui ne présentait qu'un petit nombre de préceptes généraux épars ça et là dans les écrits de quelques philosophes, a été substitué un code universel de préceptes, qui comprend toutes les vertus, embrasse tous les devoirs, atteint sur tous les points la perfection, et ne la passe jamais. Cette morale bornée, qui ne pouvait être connue que de la classe peu nombreuse des hommes éclairés, et qui surpassait l'intelligence du vulgaire, a fait place à une morale universelle, qui est à la portée de tous les esprits, dont l'homme de génie admire la profondeur, et où l'homme borné trouve avec plaisir sa simplicité. Au lieu de cette morale sans autorité, qui ne pouvait donner que des conseils, le monde posséde une morale qui a toute la force de la loi, et qui tombant du ciel, écrase de son poids tout ce qui oserait lui résister. De cette morale incertaine, qui, dans les écoles de la philosophie, était un sujet continuel de disputes, le monde a passé à une morale fixe et précise, dont une autorité infaillible, perpétuellement subsistante, détermine l'étendue et les limites. Pour cette morale impuissante, qui n'offrait que des intérêts passagers, et qui devait conséquemment être violée toutes les fois qu'elle contrariait de plus grands intérêts, ou rééls ou imaginaires, le monde a reçu une morale appuyée sur les plus puissants motifs qui meuvent les hommes, et sur des intérêts toujours infiniment supérieurs à ceux qui peuvent porter à l'infraction. Cette morale vicieuse, qui autorisait les passions les plus dangereuses, élevait des temples à l'impudicité, mettait la vengeance au

(1) Emittes Spiritum tuum, et creabuntur ; et renovabis faciem terræ. *Psalm.*, CIII. 30.

rang des vertus, arrosait de sang humain les autels, a disparu devant une morale pure, qui captive toutes les passions, écrase tous les vices, et à laquelle ses plus ardents ennemis n'ont jamais osé intenter le reproche, non-seulement de favoriser, mais de souffrir le plus léger mal. En un mot, entre la morale de l'univers païen, et celle de l'univers régénéré par l'Esprit-Saint, il y a toutes les différences qui doivent nécessairement être entre une morale humaine et une morale divine. Jésus-Christ avait commencé ce grand ouvrage, d'éclairer et de convaincre le monde touchant la justification, l'Esprit-Saint l'a consommé ; il avait posé les fondements, l'Esprit-Saint a élevé l'édifice ; il avait dans le cours de sa mission établi les principes, c'est l'Esprit-Saint qui les a répandus, et qui les a fait adopter par l'univers.

Un troisième point, sur lequel l'Esprit-Saint a instruit et convaincu le monde, est le jugement. Elle ne s'était pas encore effacée dans la mémoire des hommes, la loi primitive qui les soumet tous à un jugement sévère ; le paganisme même reconnaissait des juges des enfers, qui examinaient la vie de tous ceux qui y descendaient : mais cette terrible et salutaire vérité, universellement obscurcie par des fables, était encore contredite par quelques sectes philosophiques, et rendue incertaine dans presque toutes. L'Esprit-Saint est descendu, et l'a fait connaître aux hommes dans toute sa pureté, la leur a fait sentir dans toute sa force. Il a fait retentir dans tout l'univers, par la voix de son grand Apôtre, cette maxime redoutable : Il est prescrit à tous les hommes une mort, et ensuite un jugement (1). Qu'aurait donc la mort de si terrible, si elle était uniquement le passage de l'être au néant? Mais l'Auteur de la nature a placé dans nos cœurs un sentiment plus fort que nous, et contre lequel nos plus profondes réflexions ne peuvent nous rassurer, pour nous faire craindre, non la mort en elle-même, mais ses épouvantables suites. Je vois expirer un malheureux : déjà il a été cité, jugé, exécuté ; et je me dis : Aujourd'hui c'est lui, demain ce sera moi (2) Et quel sera donc ce

(1) Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. ***Hebr.***, IX. 27.

(2) Memor esto judicii mei : sic enim erit et tuum ; mihi heri, et tibi hodie. ***Eccl.***, XXXVIII. 23.

jugement, qu'au sortir de notre corps notre âme ira subir? Pécheurs, Jésus-Christ vous le déclare ici ; c'est celui qui a été prononcé, qui s'exécute, qui s'exécutera éternellement sur le prince de ce monde. Pensée horriblement effrayante, mais en même temps profondément salutaire ! Plus elle répugne à notre esprit, plus nous devons la méditer. Quel préservatif plus efficace contre le péché, que la contemplation de ses affreuses conséquences? Quelle arme plus puissante pour repousser la tentation, que la comparaison de la satisfaction momentanée qu'elle procure, avec l'éternité des tourments qu'elle entraîne?

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais présentement vous ne pourriez pas les comprendre.

Admirons la bonté et la prudence du divin Sauveur : il met ses leçons à la portée de ses apôtres ; il les proportionne à leur mesure. Soit qu'à raison de la tristesse qui inondait leurs cœurs, ils ne fussent pas en état de l'entendre, soit que leur peu d'intelligence, leurs pensées encore charnelles et grossières les rendissent incapables de le comprendre, Jésus-Christ, qui connaissait bien mieux qu'eux-mêmes l'étendue et la nature de leur esprit, juge convenable de remettre à un autre temps les instructions plus profondes et plus difficiles qu'il a encore à leur donner. Ce sera après sa résurrection, lorsqu'il aura fortifié leur foi par ce grand prodige, et que, dissipant le nuage qui obscurcit leur intelligence, il leur aura fait connaître le sens des Écritures, l'objet des prophéties ; ce sera alors qu'il jettera dans leur esprit les grandes vérités qu'ils seront devenus capables de recevoir. Nous le voyons en effet, et le texte sacré nous le fait positivement observer, dans l'intervalle qui s'écoula entre sa sortie du tombeau et son retour dans les cieux, conversant souvent avec ses apôtres, et les entretenant de ce qui concerne le royaume de Dieu (1). Ce royaume de Dieu, c'est son Église, dont il allait leur confier sous la direction du Saint-Esprit l'établissement, la propagation et le gouvernement. Avant de la remettre à leur sollicitude, il leur en développa l'économie, leur en traça la discipline,

(1) Quibus et præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei *Act.*, I. 3.

leur en dicta les règles. Ce fut, selon les saints Pères, dans ses apparitions qui suivirent sa résurrection, qu'il institua plusieurs sacrements, et qu'il établit diverses saintes pratiques, dont le précepte primitif ne nous est pas connu, mais qui, étant en vigueur dès le temps des apôtres, l'ont certainement pour auteur.

Cette sage indulgence du Sauveur pour la faiblesse de ses apôtres est une leçon importante pour tous ceux qu'il a chargés de l'instruction de leurs frères : ils doivent la proportionner à l'intelligence de leurs auditeurs, l'accommoder à leurs dispositions. Ce n'est pas seulement un ministère de charité que Jésus-Christ leur confie, c'est aussi un ministère de prudence. Toute semence ne convient pas à toute terre, ni toute instruction à tout esprit. Le cultivateur inexpérimenté, qui dans un terrain faible et léger, sème des plantes qui demandent des terres grasses et fortes, n'en retire aucun fruit. Quel succès peut attendre le ministre de la parole, dont les discours sont au-desus de l'intelligence de ses auditeurs ; qui leur présente des vérités qu'ils ne peuvent concevoir ; qui emploie des expressions qu'ils ne sont pas en état d'entendre ? Il doit d'autant moins espérer la bénédiction de Dieu que c'est presque toujours l'orgueil qui emporte à ces discours trop élevés pour la capacité du vulgaire. On cherche, non le bien de ceux que l'on instruit, mais sa propre satisfaction ; on travaille, non à gagner des âmes à Dieu, mais à s'attirer des éloges ; on désire, non de faire valoir pour le ciel le talent qu'on a reçu, mais de faire briller dans le monde ceux dont on se croit pourvu. Ce sont là ces coupables pasteurs d'Israël, que le Saint-Esprit, par la bouche d'Ézéchiel, frappe de ses anathèmes ; qui, au lieu de paître leurs troupeaux, se repaissent eux-mêmes d'une vaine fumée de louanges (1). Qu'ils considèrent le grand Apôtre vis-à-vis de ses chers Corinthiens, encore faibles, commençant par leur donner le lait de la parole, nourriture propre à leur foi qui est dans l'enfance, et réservant à d'autres temps la nourriture plus substantielle, qu'ils ne seraient pas en état de supporter (2).

(1) Væ pastoribus Israel, qui pascebant semetipsos. *Ezech.*, XXXIV. 2.

(2) Tanquam parvulis in Christo, lac vobis potum dedi, non escam, nondum enim poteratis ; sed nec nunc quidem potestis : adhuc enim carnales estis. *I Cor.*, III. 1 et 2.

Ou plutôt qu'ils contemplent le Prince et le Modèle des pasteurs. Comme ses paroles doivent être la leçon de tous les hommes, elles sont à la portée de tous ; ses comparaisons sont constamment tirées des objets les plus communs ; toute la sublimité de ses discours est dans la substance des choses qu'il enseigne ; il révèle à la terre les plus admirables vérités d'une manière simple et presque triviale. Quel autre annonça jamais d'aussi grandes choses d'un ton aussi familier et aussi naturel ? Cette simplicité de ses expressions forme un contraste frappant avec la magnificence de ses œuvres. Dans ses actions, c'est un Dieu qui déploie toute sa puissance ; dans ses paroles, c'est encore un Dieu, qui, par un effort de bonté, plus étonnant peut-être, se rabaisse à la mesure des créatures qu'il daigne instruire.

Mais lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité.

Jésus-Christ avait commencé à disposer ses apôtres aux grandes fonctions auxquelles il les destinait ; pendant le peu de temps qu'il lui restait à passer sur la terre, il devait continuer de les y former. Mais c'était à l'Esprit-Saint qu'il était réservé de les en rendre entièrement capables, et de les élever au niveau de leurs hautes destinées. Ce ne sera point par de longues instructions, par de profondes méditations, par des études pénibles, qu'il leur donnera les vastes connaissances nécessaires à leurs fonctions si multipliées et si difficiles : en un moment il fera des apôtres les docteurs les plus profonds que le monde ait jamais connus. Pour renouveler l'univers par leur ministère, il commencera par les transformer eux-mêmes en des hommes nouveaux ; ils seront son premier miracle. Ces hommes si bornés, qui, peu de semaines auparavant, ne comprenaient pas les paroles les plus simples de leur divin Maître, aussitôt qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, vont audacieusement à Jérusalem disputer contre les plus habiles docteurs de la loi ; dans la Grèce, à Rome, sur toute la terre, contre les plus savants philosophes : ils les étonnent de leur érudition, ils les confondent par la force de leurs raisonnements. Quelle est cette puissance de parole, subitement arrivée à ces pauvres et simples pêcheurs ? Aux premières prédications de Pierre, trois mille, cinq mille sont convertis. Et ce ne sont

là que les prémices de leurs succès. Dans tout l'univers leur voix va retentir (1) : dans les Indes, au fond des déserts de la Scythie, sur les sables brûlants de l'Éthiopie, dans l'aréopage, jusque dans le palais des Césars, partout elle formera des saints. Non, d'aussi éclatantes merveilles ne peuvent être l'ouvrage des hommes. Je reconnais la voix du Seigneur, dans toute sa force, dans toute sa magnificence ; c'est là cette voix puissante qui brise les cèdres du Liban (2). Ne soyez en peine, avait dit le Sauveur à ses apôtres, ni de ce que vous direz, ni comment vous parlerez ; ce ne sera pas vous qui parlerez ; mais ce sera l'Esprit du Père céleste qui parlera en vous (3). Ce sera cet Esprit vivificateur qui donnera à leurs paroles la force, à leurs auditeurs la persuation.

Il leur enseigne toute vérité. Ne prenons pas cette expression dans son sens strict et le plus étendu. Toutes les vérités sans exception nous seront révélées dans la vie heureuse vers laquelle nous tendons, et où, dans Dieu que nous verrons face à face, nous verrons tout clairement et sans nuage. Mais une connaissance aussi universelle n'appartient point à cette vie. Il est des vérités placées au-dessus de toute intelligence humaine, et auxquelles il nous est défendu d'aspirer. Et même, par rapport à celles que Dieu a mises à notre portée, nous ne pouvons pas prétendre à les embrasser toutes. Il n'a été donné à aucun esprit humain une aussi vaste étendue. L'Esprit-Saint enseigne aux apôtres toute vérité qui leur sera utile, d'abord pour eux-mêmes, et pour diriger leur propre conduite, ensuite pour le genre humain, qu'ils doivent instruire, et pour les éclairer et les soutenir dans la vaste et pénible carrière qu'ils vont parcourir. Il préserve de toute erreur leurs personnes et leurs instructions.

(1) In omnem terram exivit sonus eorum ; et in fines orbis terræ verba eorum. *Psalm.*, XVIII. 4.

(2) Vox Domini in virtute ; vox Domini in magnificentia. Vox Domini confringentis cedros ; et confringet Dominus cedros Libani. *Psalm.*, XXVIII. 4 et 5.

(3) Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini.... Non enim vos estis qui loquamini, sed Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis. *Matth.*, X. 19. et 20.

Cet enseignement si précieux n'a pas fini avec les apôtres. Ils ont péri, mais leur ministère subsiste ; et tant qu'il durera, l'Esprit-Saint continuera de l'instruire. C'est lui qui par eux a fondé l'Église ; c'est encore lui qui la conserve par leurs successeurs ; jusqu'à la consommation du siècle, ce sera toujours lui qui la maintiendra par les pasteurs, qu'il ne cessera de renouveler et d'éclairer. Ses salutaires instructions, son assistance tutélaire, se perpétueront d'âge en âge, et suivront de génération en génération les successions d'évêques qui se remplaceront sur les siéges apostoliques. Ce que disaient les apôtres dans le premier des conciles, les Pères de tous les conciles généraux le répéteront avec la même confiance et le même droit : Il a plu au Saint-Esprit et à nous (1). Mais ce n'est qu'avec les légitimes successeurs des apôtres que se trouve le Saint-Esprit ; tandis qu'il les assiste de son influence, il accable de ses anathèmes les sectes de tout genre, hérétiques, schismatiques, qui ont eu le malheur de s'en séparer.

Il y a cependant sur cette assistance continue de l'Esprit-Saint une observation importante à faire. Elle n'est pas absolument la même que du temps des apôtres. Par ses divines inspirations, il garantissait chacun d'eux de l'erreur ; maintenant c'est le corps des premiers pasteurs que son influence en préserve. L'infaillibité était l'apanage personnel de chaque apôtre ; elle est la prérogative de l'universalité de leurs successeurs. Ce n'est plus l'évêque, c'est l'épiscopat qui est infaillible ; mais il jouit de ce privilége nécessaire au maintien de la foi catholique, soit que rassemblé en commun, il publie ses sacrés décrets, soit que dispersé il adhère à ceux qui ont été prononcés par son chef ou par ses conciles particuliers, et les corrobore de son suffrage. Luther était dejà foudroyé des anathèmes lancés contre lui par Léon X, auquel s'étaient réunis tous les évêques catholiques, quand le concile de Trente prononça sa condamnation, et les novateurs, qui, marchant sur ses traces, osent demander un concile qui juge leur doctrine, ne peuvent ignorer qu'elle est déjà jugée et condamnée par l'irréfragable autorité de l'Église et du Saint-Esprit.

(1) Visum est enim Spiritui sancto, et nobis. *Act.*, XV, 28.

Ce ne sont pas seulement les apôtres, ce ne sont pas seulement leurs successeurs que l'Esprit-Saint doit instruire. Chrétiens de tout état, cette promesse du divin Sauveur vous regarde comme eux. Toutes les vérités qu'il vous est nécessaire de connaître, l'Esprit-Saint vous les enseignera, et il ne se bornera pas à vous en donner une connaissance spéculative ; en éclairant vos esprits pour les connaître, il échauffera vos cœurs pour les chérir, il soutiendra vos volontés pour les pratiquer. Pensées salutaires, pieux désirs, saints mouvements, affections louables, résolutions fortes, discours édifiants, actions méritoires, tout bien est produit en vous par le Saint-Esprit ; aucun bien ne peut être produit que par lui. Qui possédera votre science, ô mon Dieu, si ce n'est celui à qui vous aurez donné votre sagesse, et sur qui vous aurez envoyé votre Esprit du haut des cieux (1) ? Adressons-nous donc avec une religieuse confiance à cet Auteur de tout don parfait. Ce n'est que par nos prières que nous mériterons qu'il descende sur nous. Ce fut ainsi, ce fut en l'invoquant, que Salomon obtint qu'il lui fût donné (2) ; et nous lisons au livre sacré qui contient l'histoire des apôtres, que, retirés dans le cénacle, ils se préparèrent à le recevoir, et l'attirèrent sur eux, en persévérant unanimement dans l'oraison (3).

Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses futures. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

Jésus-Christ engendré par son Père, envoyé par lui sur la terre, avait formellement déclaré que sa doctrine n'était pas la sienne, mais celle de son Père ; que celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire ; mais que quiconque cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véridique, et ne connaît point l'injustice (4). C'est dans le même sens que

(1) Sensum autem tuum quis sciet, nisi tu dederis sapientiam, et miseris Spiritum sanctum tuum de altissimis ? *Sap.*, IX, 17.

(2) Optavi, et datus est mihi sensus : et invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ. *Sap.*, VII, 7.

(3) Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.*, I. 14.

(4) Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.... An ego a me ipso loquar ? Qui a semetipso loquitur, gloriam propriam quærit. Qui au-

doit s'entendre ce que dit ici le divin Sauveur de l'Esprit-Saint. Cet Esprit divin procède du Père et du Fils ; il est envoyé aux hommes par le Fils, comme le Fils l'avait été par le Père. Ainsi, la doctrine qu'il leur enseigne n'est pas proprement la sienne ; c'est la doctrine du Fils qui était celle du Père. Il reçoit de ce qui est au Fils, comme le Fils a reçu de ce qui est au Père. Ce que Jésus-Christ avait annoncé à son siècle, l'Esprit-Saint continue de le prêcher à tous les siècles suivants. La Trinité tout entière concourt à notre instruction ; c'est le même enseignement descendu du Père céleste, apporté par le Fils, perpétué par le Saint-Esprit. Il fait, cet Esprit divin, retentir dans l'Église sa voix puissante, par la bouche des premiers pasteurs qui sont ses organes ; mais il ne fait que répéter, comme le dit notre évangile, ce qu'il a entendu. Ses décisions sacrées ont pour objet unique d'expliquer, de développer, de répandre, de fixer les oracles du divin Sauveur ; Jésus-Christ et l'Esprit-Saint ne sont qu'un même maître, l'Évangile et les conciles qu'une seule loi. Hérétiques, vous vous vantez de vous attacher uniquement à la pure doctrine évangélique. Vous ne la possédez pas, puisque vous n'avez point parmi vous l'Esprit-Saint chargé de l'enseigner et de la déterminer. Et vous, fidèles enfants de l'Église catholique, comprenez combien sont admirables les enseignements qu'elle vous donne. Les pasteurs dont vous les tenez ne parlent pas d'eux-mêmes ; ce qu'ils vous annoncent est ce que l'Esprit-Saint leur a inspiré, ce qu'il avait entendu de Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ tient de son Père.

L'objet de la mission du Fils de Dieu avait été de glorifier son Père ; c'est-à-dire de faire connaître aux hommes la nature de Dieu méconnue, son unité oubliée, sa miséricorde dédaignée, sa justice bravée, sa sainteté profanée par un culte criminel et infâme. L'objet de la mission du Saint-Esprit est de glorifier le Fils, c'est-à-dire, de nous apprendre à adorer sa divinité, à chérir son humanité, à admirer ses merveilles, à reconnaître ses bienfaits sans nombre, à suivre son incomparable loi. Ce n'est pas Jésus-Christ qui a

tem quærit gloriam ejus qui misit eum, **hic verax est**, et injustitia in illo non est. *Joan.*, VII, 16, 17 et 18.

besoin d'être glorifié ; c'est nous, pour qui c'est tout à la fois un devoir et un bonheur de le glorifier; un devoir, parce qu'il le prescrit; un bonheur parce qu'il le récompense : un devoir sur la terre, un bonheur dans le ciel. L'Église militante glorifie Jésus-Christ par ses œuvres ; l'Église triomphante, par ses continuelles acclamations ; c'est notre route et notre terme ; c'est notre destination du temps et de l'éternité.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Soumission à la volonté de Dieu

PAR M. L'ABBÉ BAYLE.

Chanoine honoraire,

Docteur en théologie, professeur d'éloquence à la faculté de théologie d'Aix.

I. Nécessité de la soumission à la volonté de Dieu ; — II. Avantages de cette soumission.

Aujourd'hui, comme dimanche dernier, l'Église nous fait méditer un fragment de l'entretien de Jésus-Christ avec ses disciples, après la Cène. Durant ce colloque suprême, qui précéda de quelques instants le commencement de la Passion, les apôtres étaient accablés de tristesse. Muets de stupeur, ils écoutaient, sans oser l'interroger, le divin Maître leur parlant de sa mort comme d'un fait qui allait s'accomplir. Plusieurs fois déjà le Sauveur avait annoncé que le Fils de l'Homme devait être livré aux mains de ses ennemis, qu'il boirait un calice de douleur que nul autre que lui ne pourrait boire. Mais ces paroles transportaient les apôtres dans un avenir qui leur semblait lointain. Ils conservaient toujours leurs illusions ; ils attendaient le moment où Jésus-Christ se déclarerait roi d'Israël, ferait reconnaître sa royauté par la Judée entière, soumettrait à son sceptre, plus glorieux que celui de David et de Salomon, toutes les nations de la terre. Maintenant, toutes leurs espérances sont renversées. Ils ne demanderont plus quel est celui d'entre eux qui sera le premier lorsque le royaume d'Israël sera rétabli. Jésus-Christ leur annonce qu'il va les quitter, que son heure est venue, que ses ennemis vont s'emparer de lui et le mettre à mort.

Au lieu du trône qu'ils avaient rêvé pour leur divin Maître, ils aperçoivent un gibet, et c'est demain qu'il mourra! En face de la réalité, les apôtres sont comme anéantis. Pour les consoler, le Sauveur ajoute : « Je vous dis la vérité : il est utile pour vous que je m'en aille : *Expedit vobis ut ego vadam*. Tant que je ne vous aurai pas quittés, le Paraclet ne descendra pas en vous ; mais, quand je serai remonté à la droite de mon Père, je vous enverrai le Saint-Esprit. Il vous remplira de sa lumière et de son ardeur ; il parlera par votre bouche, et il apprendra au monde ce que c'est que le péché, ce que c'est que la justice de Dieu, ce que c'est que le jugement. »

Les apôtres ne comprennent pas assez la portée de ces paroles pour se résigner à la volonté de Dieu. Le plan de la rédemption des hommes ne leur apparaît pas dans toute son étendue et toute sa clarté. Il faut que les Juifs, témoins de leur faiblesse après la mort du Sauveur, soient témoins de leur miraculeuse énergie après la Pentecôte, pour qu'ils puissent s'écrier : Le doigt de Dieu est là, c'est Dieu qui parle par la bouche de ces hommes simples, n'ayant d'autre puissance que celle de leur foi. Quand ils auront reçu le Saint-Esprit, les apôtres convaincront les Juifs qu'ils ont péché en refusant de croire en Jésus-Christ. Ils leur feront comprendre combien la justice de Dieu habitait en Jésus-Christ, puisque celui qu'ils accusaient d'être possédé du démon, celui qu'ils ont mis en croix, comme séducteur du peuple, est ressuscité par sa propre puissance, est monté aux cieux, s'est assis à la droite de son Père ; ils leur montreront le jugement de Dieu dans la punition de leur incrédulité, la fin du règne du démon sur les peuples païens, les idoles et leurs temples s'écroulant à la voix des prédicateurs de l'Évangile.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, ajouta le Sauveur ; mais en ce moment vous n'êtes pas capables de les porter..... »

En annonçant à ses apôtres les grandes choses que l'Esprit-Saint devait opérer en eux et par eux, le Sauveur voulait les encourager, les consoler et nous apprendre à nous soumettre en tout et toujours à la sainte volonté de Dieu. C'est ce que je me propose de vous rappeler aujourd'hui, en

méditant avec vous la nécessité et les avantages de la soumission à la volonté de Dieu.

I.

Nous éprouvons souvent une tristesse pareille à celle qui accablait les apôtres pendant que le divin Sauveur leur annonçait sa Passion et sa mort. Comme eux, nous ne comprenons pas les desseins de Dieu, et nous ne savons pas nous y résigner. Lorsque la Providence, nous retirant les consolations qui nous entouraient, semble nous abandonner, nous ne savons pas dire : C'est pour le bien de mon âme : *Expedit vobis ut ego vadam*. Pourtant, c'est pour nous un impérieux devoir de nous soumettre, en toute circonstance, à la volonté de Dieu.

Lorsque nous agissons, il est bien rare que nous ne subissions aucune influence étrangère. Il nous arrive plus souvent d'obéir que de commander. Nous sommes tellement pénétrés du sentiment de notre faiblesse qu'avant de prendre une décision importante, nous avons soin de nous entourer de conseils et de nous guider d'après plusieurs volontés sages, dignes de diriger la nôtre. L'enfant se laisse conduire par la volonté de ses parents, le disciple consulte avec respect la volonté de son maître, et l'homme le plus mûr, le plus instruit par les années, aime à se soumettre à la volonté d'un ami dont il aura plus d'une fois apprécié la haute sagesse. Mais Dieu n'est-il pas notre père à tous et notre maître à tous? Existe-t-il une volonté plus sainte que la sienne? En conformant nos désirs à ses désirs et nos actions à ses commandements, nous sommes certains de donner à notre volonté une sagesse, une rectitude, une justice en quelque sorte infinies. Que d'autres, afin de rendre leur volonté meilleure, se soumettent docilement à l'autorité des sages de ce monde ; il nous faut un guide plus sûr, un guide infaillible, un guide qui ne puisse pas nous égarer. Or, toutes les volontés humaines sont changeantes, mal inspirées, capricieuses. Pour mettre notre conduite à l'abri de toute erreur et de tout danger, nous devons confondre absolument, toujours et en tout, notre volonté propre avec la volonté de Dieu.

Considérons encore que Dieu, dans ses desseins, ne se propose que le plus grand bien des créatures. Par conséquent, plus nous faisons la volonté de Dieu, plus nous travaillons à notre bonheur. « Seigneur, s'écriait le Roi-Prophète, votre volonté nous environne comme d'un bouclier protecteur : *Scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos, Domine* ». Le Dieu qui donne au plus petit insecte le grain qui le nourrit, le Dieu qui pare le lis des champs d'un vêtement plus beau que la pourpre de Salomon, veille comme un père attentif sur l'homme, sa plus chère créature. Comment sa volonté ne serait-elle pas le plus sûr garant de notre bonheur ? N'est-ce pas cette volonté adorable qui nous a créés et qui nous conserve ? N'est-ce pas cette volonté adorable qui a fait couler sur la croix, pour nous racheter, le sang divin de Jésus-Christ ? Nous avons donc intérêt à nous conformer à la volonté de Dieu. Nous avons besoin que cette volonté secourable dirige, à travers les périls de cette vie, nos pas tremblants. Que de chutes lamentables n'avons-nous pas eu à déplorer toutes les fois que nous n'avons obéi qu'aux inspirations de notre volonté pécheresse ! Notre ignorance et notre amour-propre nous font souvent désirer ce qui est le plus contraire à notre bonheur véritable. Tantôt nous choisissons le mal au lieu de choisir le bien, tantôt nous embrassons avidement un bien à peine digne de nous, au lieu d'aspirer à un bien plus excellent, qui ornerait notre âme de vertus meilleures, et nous préparerait dans le ciel une plus glorieuse récompense. Combien qui ont voulu devenir riches et qui se sont perdus ! Si pour accomplir la volonté de Dieu, ils étaient demeurés pauvres, ils se seraient sauvés. Combien qui ont voulu devenir savants et que leur science a perdus ! Ils se seraient sauvés, s'ils avaient consenti à vivre humbles d'esprit et de cœur, selon que la volonté de Dieu le leur commandait. Rentrons tous en nous-mêmes. Que de choses n'avons-nous pas désirées avec ardeur dans le courant de notre vie ! Et maintenant nous nous réjouissons de ce que ces désirs n'ont pas été exaucés, de ce que notre volonté ne s'est point accomplie. Que d'accidents nous ont épouvantés ! Nous demandions à Dieu de les éloigner de nous, et maintenant nous remercions Dieu de n'avoir pas écouté nos demandes et d'avoir accompli sa volonté. Si nous aimons véritablement notre

âme, renonçons à notre volonté propre qui pourrait l'égarer dans les voies mauvaises, lui livrer des biens périssables et la dépouiller des biens éternels. Confions-nous à la volonté de Dieu, reposons-nous sur elle ; conduits par elle, tenons-nous tranquilles comme un enfant qui se sent conduit pas sa mère et qui n'a peur de rien. Si Dieu nous demandait : Que veux-tu que je fasse pour toi ? soyons prêts à répondre : Seigneur, faites votre volonté.

On rapporte, dans la vie de sainte Thérèse, que cette illustre réformatrice du Carmel rendit un jour visite à sa sœur, qui lui dit de prier pour sa petite fille, afin qu'elle fût guérie promptement d'une maladie qui la fatiguait. Sainte Thérèse prit sur ses genoux la pauvre enfant, la serra contre son cœur, et se mit à prier pour elle de toutes les forces de son âme. Aussitôt Dieu lui révéla que si cette enfant vivait de longs jours, elle serait exposée au danger de souiller son âme de péchés sans nombre et de mériter les supplices de l'enfer. Sainte Thérèse, désolée, cessa de prier pour la guérison de la petite malade ; mais la remettant à sa sœur, elle lui dit : « Confiez-vous à la bonté de Dieu ; il sait mieux que nous ce qui convient à votre fille ». Quelques jours après, l'enfant mourut. Sainte Thérèse se réjouit, car elle vit les anges transporter dans les cieux son âme sans tache.

J'ajouterai une réflexion bien capable de nous décider à soumettre sans résistance notre volonté à celle de Dieu. Quoi que nous fassions, quels que soient nos désirs ou nos plaintes, il est certain que la volonté de Dieu s'accomplira toujours ; elle est immuable, nous ne pouvons ni changer ses décrets ni retarder leur exécution. Si notre volonté s'est conformée à celle de Dieu, nous nous réjouirons de tout ce qui nous adviendra, parce que les événements ne pourront que remplir nos vœux. Si, au contraire, nous voulons autre chose que la volonté de Dieu, à chaque instant nous aurons à souffrir en voyant que les accidents qui rempliront notre vie nous entraîneront malgré nous. Quoi de plus pénible pour les volontés mal réglées, dit saint Bernard, que d'être toujours forcées de s'irriter inutilement ! Quoi de plus cruel que vouloir toujours ce qui n'arrive pas, et de ne jamais vouloir ce qui arrive ! Lorsque vous lisez dans l'histoire ancienne qu'un roi de Perse se mit en colère contre l'Océan

dont les ondes s'étaient soulevées pendant que son immense flotte les traversait ; que ce roi, dans sa colère, fit battre les flots à coups redoublés comme pour les punir de leur audace, vous êtes étonnés d'une pareille folie. Étonnez-vous bien plus de votre démence lorsque vous, créatures d'un jour, faibles et miserables, vous résistez à la toute-puissante volonté de Dieu, vous irritant contre elle et prenant contre elle, si je puis dire, vos précautions pour l'avenir. A qui vous comparerai-je ? Au petit enfant qui, au lieu de se laisser conduire doucement par sa mère, se fait traîner en jetant des cris. Il ne veut plus marcher, il trépigne, il pleure ; mais ni ses cris ni ses larmes ne forceront sa mère à l'abandonner ou à contenter ses caprices.

Soyons donc résolus à nous conformer à la volonté de de Dieu. Mais prenons garde que notre soumission ne soit pas seulement admise par notre esprit comme une conclusion rigoureuse des divers motifs que nous venons d'exposer. Notre soumission à la volonté de Dieu doit être surtout pratique, elle doit se prouver tous les jours par des actes. Tout ce qui arrive ici-bas est formellement ordonné par le bon Dieu, ou pour le moins permis par lui. Les païens ont pu croire que le hasard était la seule cause des événements qui se succèdent dans la série des jours et des siècles, d'autres ont pu croire que la fatalité pliait sous son joug inexorable le sort de tous les mortels ; pour nous, chrétiens, nous croyons et nous savons que la volonté de Dieu préside seule aux divers mouvements de toutes les créatures. Nous pouvons donc sanctifier toutes nos heures, depuis le berceau jusqu'à la tombe, par l'acceptation de la volonté de Dieu. Les biens et les maux, nous dit l'Écriture, la vie et la mort, l'aisance et la pauvreté, nous viennent de Dieu. L'événement le plus minime en apparence entre dans l'ensemble des desseins de Dieu. Tous les cheveux de notre tête sont comptés, tous les battements de notre cœur sont mesurés, toutes les larmes que versent nos yeux sont prévues ; chacune de nos joies et chacun de nos chagrins, chacun de nos plaisirs et chacune de nos douleurs est donc pour nous une occasion précieuse de pratiquer la soumission à la volonté de Dieu ; c'est aussi la source des plus grands avantages.

II

Tant que les événements coulent au gré de nos désirs et nous portent où nous voulons aller, il est facile de se résigner à la volonté de Dieu ; mais dès que nous sommes froissés et contrariés, nous murmurons contre la Providence, au lieu de nous jeter dans ses bras avec amour. Dans ce moment d'angoisse, peut-être aurions-nous plus de soumission si l'avenir pouvait se dévoiler tout à coup à nos regards inquiets. Nous verrions que Dieu ne nous conduit par des chemins rudes et semés d'épines, que pour nous ouvrir des régions sereines où le bonheur sera comme la respiration de notre âme. Que d'exemples n'avons-nous pas ! Joseph est jeté par ses frères au fond d'une citerne, il est vendu à des marchands Madianites, il est déshonoré par l'accusation d'une femme impure, il est enseveli dans une noire prison. Quelle destinée amère ! Et comme la volonté de Dieu semble accabler cette victime innocente ! Mais vous savez le reste : Joseph devient le sauveur de l'Égypte, il est le conseiller de Pharaon, il est assis sur un trône étincelant, il nourrit son père menacé par la famine, ses frères tombent à ses pieds et embrassent ses genoux. Oh ! dit-il à ses frères repentants, vous vouliez me faire du mal, mais Dieu vous a obligés à me faire du bien ; je vous pardonne, car c'est la volonté de Dieu qui a tout conduit : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* Ainsi, quoi qu'il nous arrive, résignons-nous et espérons ; fussions-nous outragés par nos frères, fussions-nous réduits à la dernière indigence, ne nous plaignons pas. Un jour, Dieu nous établira sur un trône éblouissant, il nous mettra au nombre des princes de son peuple, il nous couronnera pour l'éternité.

D'ailleurs, en ce monde même, nous recueillerons les heureux fruits de notre soumission à la volonté de Dieu. Plus nous voudrons ce que Dieu veut, et plus notre âme s'élèvera de vertu en vertu dans les voies de la perfection chrétienne, plus elle acquerra la sainte liberté des enfants de Dieu dont parle l'apôtre, plus elle vivra sans inquiétude et sans trouble, plus elle jouira de la plus grande somme de bonheur qu'une créature puisse atteindre en cette vie. Disons quelques mots de cette perfection, de cette liberté, de ce calme

et de ce bonheur qui sont les quatre fruits de la conformité de notre volonté propre à la volonté de Dieu.

En quoi consiste la perfection chétienne ? A remporter sur toutes ses passions une victoire complète et à s'offrir en holocauste au Seigneur. En pratiquant la mortification, nous immolons à Dieu diverses parties de nous-mêmes : nous défendons à nos yeux de voir la vanité et de jeter des regards qui puissent blesser notre âme ou celle des autres, nous empêchons notre langue de prononcer des paroles empoisonnées par trop de fiel ou par trop de douceur, nous obligeons notre mémoire à ne pas se complaire dans de trop charmants souvenirs, et notre esprit à se détacher des créatures et à prendre son essor vers le ciel. Mais en pratiquant l'acceptation de la volonté de Dieu, nous immolons à la fois tout notre être, toutes nos facultés, tous nos sentiments ; nous faisons à Dieu le sacrifice de ce qui est le principe de nos actions et de nos pensées les plus secrètes, de ce qui est proprement nous-mêmes, de ce qui constitue principalement notre personnalité. Notre holocauste est parfait ; nous ne réservons rien de la victime. Nous avons tout donné, nous avons contenté Jésus-Christ qui nous demandait cet abandon sans partage, et qui nous invitait par ces touchantes paroles : Mon fils, remets-moi ton cœur : *Fili, præbe cor tuum mihi.* Dès que notre volonté ne nous appartient plus, nous sommes entre les mains de Dieu comme une cire molle qui prend toutes les formes et toutes les figures. Nous nous laissons tout faire ; Dieu pourra nous façonner à son gré, il pourra donner à notre âme les traits d'une exacte ressemblance avec son divin Fils.

Rien ne trouble la paix, le calme, la sérénité dont jouissent les âmes qui veulent toujours ce que Dieu veut. Les personnes du monde comprennent bien toute la douceur d'un tranquille repos, elles voudraient en jouir, mais, pareilles au navire secoué de tous côtés par des flots en fureur, elles sont agitées sans cesse par mille craintes et mille désirs ; chaque projet qu'elles forment est une nouvelle source d'angoisses : qui sait si rien ne dérangera leurs combinaisons, qui sait si un accident imprévu ne renversera pas tout cet édifice de joies et de plaisirs qu'elles ont préparé avec tant de peine pour s'y abriter quelques instants contre

les ennuis de la vie ? Hélas ! il faut si peu pour changer en amertume leurs plus douces jouissances ! La plus frivole bagatelle, en contrariant leur volonté, suffira pour aigrir leurs âmes et mouiller leurs yeux de larmes de colère. Que sera-ce d'une affaire manquée, d'un honneur outragé, d'une fortune perdue ? A quel long désespoir ne s'abandonne-t-on pas ! Livré à jamais à une inconsolable douleur, on traîne des jours sans repos, se plaignant toujours de sa destinée. Ceux qui sont habitués à vouloir tout ce que Dieu veut, coulent des jours plus paisibles. Ils n'ont point de désirs, et par conséquent point de craintes ; ils n'interrogent pas l'avenir d'un regard inquiet ; les plus fâcheux contre-temps ne peuvent pas les irriter ; ils jouissent d'un calme délicieux, et l'on peut leur appliquer ces paroles d'Isaïe : Mon peuple sera établi dans la beauté de la paix, dans les tabernacles de la confiance et dans l'opulence du repos : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis.* Les soucis de ce monde ne les accablent pas, l'ambition émousse contre eux ses aiguillons, les pompes du monde n'ont pas assez de séductions pour leur arracher un désir ; leur volonté s'étant donnée à Dieu, ce n'est que de Dieu qu'ils attendent leur joie. Ils ne s'inquiètent pas même de la mesure de consolation que Dieu réserve à leur âme ; tout ce qui arrive ici-bas les remplit de joie, parce que tout ce qui arrive accomplit la volonté de Dieu qu'ils aiment. Que la tempête s'élève, que des fléaux vengeurs désolent la terre, que le trépas dépeuple leur famille, ils seront heureux, parce que Dieu est obéi ; qu'on les persécute, qu'on les frappe du glaive, qu'on les fasse mourir dans les tourments, ils seront heureux, parce que Dieu est obéi. Leur résignation les fait jouir du plus parfait bonheur qu'une créature puisse goûter sur la terre ; ils reçoivent en cette vallée de larmes un avant-goût des félicités éternelles du paradis. Ainsi soit-il.

Vᴱ DIMANCHE APRÈS PAQUES

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. XVI, v. 23-30.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. Je vous ai dit ces choses en paraboles. Vient l'heure où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce jour-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que c'est de Dieu que je suis sorti. Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde, je quitte de nouveau le monde, et je vais à mon Père. Ses disciples lui dirent : Voilà que maintenant vous parlez ouvertement, et que vous n'employez aucune parabole. Maintenant nous voyons que vous savez toutes choses, et que vous n'avez pas besoin que l'on vous interroge ; en cela nous croyons que c'est de Dieu que vous êtes sorti.

HOMÉLIE

Sur la Prière

PAR M. RICAUD.

Petite, et accipietis.
Demandez, et vous recevrez. *Joan.* XVI. 24.

C'est ainsi que Jésus-Christ avait souvent parlé à ses apôtres durant le cours de sa vie ; c'est ainsi qu'il leur parle encore à sa mort. Sur le point de les quitter, pour les consoler de sa perte, il leur donne un moyen facile de s'entretenir toujours avec lui, et ce moyen c'est la prière. Il leur reproche le peu de goût qu'ils ont eu jusqu'alors pour ce saint exercice ; il leur prescrit des règles sûres pour mieux s'en acquitter à l'avenir. Rien de plus touchant que ce qu'il leur dit : ce sont ses dernières volontés, ses dernières paroles. Il finit en priant pour eux, afin de les engager à prier de même. *Petite, et accipietis.*

Voilà le grand objet que l'Église nous présente aujourd'hui dans notre évangile, mes frères ; et pouvait-elle en choisir un plus convenable? Les prières publiques qu'elle va bientôt faire pour nous, les saintes solennités qui ont passé, et celles qui approchent, tout nous invite, tout nous porte à la prière. Déjà nous sommes ressuscités à la grâce ; mais y persévèrerons-nous sans la prière ? Bientôt Jésus-Christ va monter au ciel ; mais l'y suivrons-nous sans la prière? Dans peu l'Esprit-Saint va descendre sur la terre ; mais l'attirerons-nous sans la prière ? En un mot, nous sommes remplis de maux et de besoins spirituels et temporels ; mais comment y apporterons-nous du soulagement et du remède, si nous n'avons pas recours à la prière ? Il faut donc prier, tout nous le dit ; mais il faut prier dans l'esprit de notre évangile, sans quoi nos prières ne sauraient être exaucées. *Petite, et accipietis.*

Pour entrer dans ces vues, voici quel sera le plan de ce discours. Dans les reproches que Jésus-Christ fait aujourd'hui à ses apôtres sur leur négligence à remplir le devoir de la prière, vous verrez les reproches que vous devez vous faire à vous-mêmes ; sujet du premier point. Dans les règles que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses apôtres pour les guider dans l'exercice de la prière, vous verrez les règles que vous devez mettre en pratique vous-mêmes : sujet du second point. Deux réflexions simples et intéressantes, tirées de notre évangile, qui vont faire tout le partage de cette homélie, et l'objet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Défauts de nos prières.

Les reproches que Jésus-Christ fait aujourd'hui à ses apôtres, sont courts, mes chers auditeurs ; mais ils sont en même temps expressifs et énergiques. Ils consistent dans ces seules paroles : Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé. *Usque modo non petistis quidquam.* Paroles admirables qu'il s'agit ici d'approfondir, mais qu'il faut surtout vous appliquer à vous-mêmes : tâchons de bien faire l'un et l'autre.

Et d'abord les apôtres ne priaient pas. Placés à la source des grâces, ils ne savaient pas y puiser ; pressés par les

discours de Jésus-Christ, ils s'y montraient insensibles ; animés par son exemple, ils ne faisaient aucun effort pour le suivre. Trois ans entiers d'avis, d'exhortations, de remontrances, n'avaient pas pu les changer ; et encore à la fin de ses jours, le Sauveur est obligé de leur en faire les plus vives et les plus justes plaintes.

Et combien de chrétiens, mes chers auditeurs, qui nous offrent encore aujourd'hui cet affligeant spectacle ! Ils ne prient pas. En vain Jésus-Christ dans son Évangile leur répète-t-il sans cesse : Veillez et priez, demandez, cherchez et frappez, faites-le toujours, ne vous rebutez jamais. En vain l'Église les y porte-t-elle par ses instructions, ses préceptes et ses exemples : ils sont sourds à tant de voix, rebelles à tant de maîtres. Exacts à tout le reste, ils ne savent trouver le moindre temps pour prier ; savants dans tout le reste, ils ignorent complétement l'art de prier ; zélés, empressés pour tout le reste, ils ne se montrent tièdes et négligents que pour prier. Priez pour nous, nous disent-ils, lorsque nous voulons les exciter à ce saint exercice ; comme si le salut n'était pas leur propre affaire, ou qu'ils pussent se décharger sur quelque autre du soin de leur âme. Aveugles, qui ne voient pas que Jésus-Christ dans son Évangile n'a pas dit seulement : faites demander, mais demandez vous-mêmes ; et que, quoiqu'il eût souvent prié pour ses apôtres durant le cours de sa vie, il leur reproche pourtant à sa mort, de n'avoir pas eux-mêmes prié !

Et voilà votre état peut-être, vous, mon frère, qui m'écoutez : vous ne priez pas. Rampant sur la terre, vous n'élevez jamais vos regards et vos vœux vers le ciel. Vous commencez et vous finissez vos journées, sans songer à celui qui vous les donne. Vous prenez vos repas, sans élever votre esprit vers celui de qui nous tenons tous la vie et la nourriture. Vous ne le louez pas des biens qu'il vous accorde, des dangers dont il vous délivre. Vous ne l'appelez pas dans les besoins que vous ressentez, dans les maux qui vous accablent. Il s'offre tous les jours sur nos autels, et vous ne venez jamais prendre part à son sacrifice. Il réside continuellement dans nos temples, et vous ne venez jamais l'y adorer et l'y reconnaître. Les jours de dimanches et de fêtes, qui sont spécialement des jours de prières, sont pour

vous des jours de dissipation et de désordre. On vous voit rarement assister aux solennités de la religion et aux prières publique. Ni l'exemple des chrétiens fidèles, ni les pressantes invitations de l'Église, ni le son des cloches sacrées ne sauraient vous réveiller de votre criminelle indifférence. En un mot, vous passez votre vie dans un oubli et un abandon funestes de votre Dieu, marchant à grands pas vers la mort, sans songer à honorer, à invoquer, ou du moins à apaiser votre juge par vos prières.

Ah ! mon cher auditeur, c'est donc à vous encore bien mieux qu'aux apôtres, que s'adresse le reproche que leur fait aujourd'hui Jésus-Christ dans notre évangile : Vous ne priez pas. Mais que faites-vous donc sur la terre, si vous ne travaillez pas à votre salut ? et comment y travaillerez-vous, sans le secours du ciel ? et comment l'obtiendrez-vous ce secours précieux, sans la prière ? Vous ne priez pas : Dieu n'est-il donc pas assez grand pour mériter vos respects et vos hommages ? N'avez-vous reçu aucun bienfait de sa main, qui demande de votre part le retour et la reconnaissance ? Du moins ne ressentez-vous dans vous-même aucun besoin qui doive vous porter à solliciter ses faveurs et ses grâces ? Vous ne priez pas : vous n'avez donc plus de rapport avec la divinité, plus de lien dans la religion, plus ou presque plus de communion avec l'Église ? Vous n'êtes donc plus chrétien ? que dis-je ? Vous n'êtes pas même homme raisonnable. *Usque modo non petistis quidquam.*

Mais je me trompe, mes chers auditeurs ; les apôtres priaient quelquefois ; mais alors même, c'était comme s'ils n'eussent pas prié, parce qu'ils le faisaient sans les dispositions requises pour mériter d'être exaucés. Ainsi Jésus-Christ les conduit avec lui en deux occasions remarquables, sur le Thabor et dans le Jardin des oliviers : deux théâtres bien frappants, l'un de sa divinité glorieuse, l'autre de son humanité souffrante ; deux avant-goûts bien différents, l'un de la gloire qu'il leur promet dans le ciel, l'autre des peines qu'il leur prépare sur la terre. Au milieu de ces grands objets, que font, que disent les apôtres ? Sans doute qu'ils sont ravis d'admiration, brûlants d'amour, pénétrés de reconnaissance. Non, mes frères, froids et insensibles, ils se

livrent dans ce temps-là même à l'assoupissement et à l'indolence.

Image naturelle, mes frères, de la tiédeur, de la lâcheté, disons quelque chose de plus, de l'insolence, de la corruption de nos prières. Nous prions ; Jésus-Christ nous reçoit dans son temple, au pied de ses autels, dans son sanctuaire, il nous souffre en sa présence, il veut bien s'entretenir avec nous, il nous admet à son sacrifice ; et dans des moments si précieux, si intéressants, quels sont les sentiments de notre cœur ? quelle est notre conduite ? Je rougis, mes frères, de le dire : puissiez-vous rougir vous-mêmes et être confondus de l'entendre !

Vous priez ; vous vous rendez dans nos églises ; vous assistez aux offices divins ; mais plût à Dieu que vous n'y vinssiez pas ! Vous y êtes, par votre dissipation, par vos postures, par votre luxe, un sujet de chute et de scandale pour vos frères. Vous venez séduire les âmes dans un lieu où Jésus-Christ vient descendre pour les sauver. Vous élevez autel contre autel, divinité contre divinité, culte contre culte ; nouveaux pharisiens, vous ne daignez pas fléchir les genoux devant l'Éternel. Nouveaux Bethsamites, vous jetez sur la véritable arche des regards de fierté et d'insolence. Vous faites de l'exercice de la prière, l'exercice de votre orgueil, et de la maison de Dieu, le théâtre de tous vos vices. Est-ce là prier ? N'est-ce pas plutôt insulter et outrager Dieu jusque dans son sanctuaire ?

Vous priez, et, plus retenus en apparence, vous conservez l'extérieur et les dehors ; mais au fond, qu'est-ce qui se passe dans vous du temps de la prière ? Vous vous contentez peut-être de réciter quelques formules sans goût, sans sentiment, sans attention souvent, et toujours du bout des lèvres. Que fait votre esprit dans la prière ? Il s'égare peut-être en des pensées que vous nourrissez, toujours inutiles et souvent criminelles ; ou, s'il vous suit, il se jette dans des pensées subtiles, dans des discours étudiés, dans des raisonnements profonds, qui servent moins à vous entretenir avec votre Dieu, qu'à nourrir votre vanité et votre amour-propre. Que fait votre cœur ? Il se livre peut-être à l'indifférence et à l'assoupissement, ou, s'il vous suit, c'est pour démentir en secret vos expressions et vos paroles.

Vous dites de bouche : Mon Dieu, donnez-moi cette vertu ; mais votre cœur en secret refuse de prendre les moyens pour la mettre en pratique. Vous dites du bout des lèvres : Mon Dieu, guérissez-moi de ce vice ; mais votre cœur refuse en secret de fuir les occasions qui vous y précipitent. Vous dites en un mot extérieurement : Mon Dieu, convertissez-moi ; mais votre cœur dit tout bas : Mon Dieu, je ne le veux point, ou du moins, je ne le veux pas encore. Est-ce là prier, aux yeux d'un Dieu redoutable qui perce par sa lumière au fond des esprits et des cœurs ? et ne peut-il pas dire de vous ce qu'il disait autrefois des Juifs grossiers et terrestres : Ce peuple m'honore extérieurement et du bout des lèvres ; mais son esprit et son cœur sont toujours loin de moi ?

Ah ! mes frères, si jusqu'à présent vous avez prié de la sorte, jusqu'à présent, comme les apôtres, vous n'avez pas prié. Prier, c'est rendre hommage à l'Éternel ; et jusqu'à présent vous l'avez déshonoré par vos prières. Prier, c'est attirer sur soi les grâces du ciel ; et jusqu'à présent vous n'avez mérité que son indignation par vos prières. Prier en un mot, c'est travailler à sa conversion et à son salut ; et jusqu'à présent vos prières n'ont servi qu'à votre condamnation et à votre perte : jusqu'à présent vous n'avez donc pas prié. *Usque modo non petistis quidquam.*

Mais voici quelque chose de plus surprenant : c'est que les apôtres priaient, et quelquefois avec ferveur, mais qu'alors même ils ne priaient pas, parce qu'ils demandaient des choses déraisonnables et illégitimes, et qu'ils péchaient dans l'objet de leur prière. Ainsi Pierre, à l'époque de la Transfiguration, prie avec empressement et avec zèle, mais seulement pour demander à Dieu des plaisirs grossiers et sensibles. Ainsi les enfants de Zébédée se prosternent contre terre, adorent Jésus-Christ, lui demandent humblement audience, mais c'est pour obtenir de sa bonté les premières places de son royaume qu'ils aiment à se représenter comme un royaume temporel et terrestre. Aveugles, qui ne savaient ce qu'ils demandaient, et qui ne voyaient pas que la coupe des honneurs se changeait souvent en calice d'amertume, et que le Thabor touchait au Calvaire !

Telle est la conduite de bien des gens du monde dans la prière. Que viennent-ils demander ? des grâces temporelles, des bienfaits passagers, des faveurs terrestres. On dirait que Dieu n'a qu'une bénédiction à donner, la bénédiction de la terre. Ils lui laissent de bon cœur tous ses dons surnaturels, toutes ses grâces spirituelles ; et, se souciant fort peu de la rosée du ciel, ils n'ambitionnent que la graisse de la terre. Non qu'après tout, je vienne ici condamner indistinctement toutes ces sortes de prières : je sais que Jésus-Christ nous les a enseignées, et que l'Église nous en donne souvent l'exemple. Mais ce que je dis et ce que je soutiens, après Jésus-Christ et après l'Église, c'est qu'en demandant les biens temporels, nous devons nous contenter du pur nécessaire ; c'est que nous devons nous reposer de ce nécessaire même sur les soins paternels de la Providence ; c'est que nous devons préférer à ce nécessaire le royaume de Dieu et sa justice ; c'est en un mot que, timides et retenus pour les biens terrestres, nous devons êtres avides et zélés pour les biens spirituels ; et que, demandant ceux-là avec modestie et circonspection, nous devons demander ceux-ci sans restriction et sans mesure. Voilà l'ordre, mes frères : il faut que l'âme passe avant le corps ; que les affaires du salut l'emportent sur celles du monde, et que le royaume de la terre le cède à celui du ciel. Mais le moyen que, renversant ce bel ordre dans vos idées et dans vos affections, vous ne le renversiez pas aussi dans vos prières ? Les biens terrestres ont la première place dans votre esprit et dans votre cœur ; ils l'auront donc aussi dans vos prières. Les biens célestes n'ont aucune part à votre estime et à votre amour ; ils n'en auront donc aucune à vos prières. La bouche parlera dans vous de l'abondance de l'âme ; vous ne mériterez donc pas d'être exaucés, ou, si vous l'êtes, malheur à vous ! C'est le plus mauvais présent que le ciel irrité puisse vous faire.

Or, mon cher auditeur, n'est-ce pas ainsi que vous avez prié jusqu'à présent vous-même ? et pour peu que vous soyez encore de bonne foi, n'en conviendrez-vous pas ? Car que demandez-vous ordinairement à Dieu dans vos prières ? Quelquefois des choses mauvaises ; et voilà jusqu'où l'on pousse l'aveuglement et la fureur. C'est le gain

de ce procès injuste que vous avez suscité par jalousie, par emportement, et que vous soutenez par opiniâtreté et par caprice ; c'est la vengeance sur cet ennemi dont vous troublez le repos, et dont vous poursuivez la perte ; c'est la conservation de ces biens mal acquis, mal employés, et que la justice de Dieu est sur le point de vous enlever ; c'est la vie de cet objet criminel dont vous ne vous séparez qu'avec peine, lors même qu'il a tant fait pour vous éloigner de votre Dieu, et qu'il a si souvent donné la mort à votre âme. Que sais-je ? Et pour quelles fins, et dans quelles vues, venez-vous tous les jours vous adresser à l'Éternel ? On dirait que vous voulez le rendre le protecteur de vos passions, et le complice de vos crimes. Du moins, si vous ne vous portez pas jusqu'à de tel excès, vous ne vous faites aucun scrupule de demander témérairement à Dieu des grâces peut-être bien dangereuses : la santé dont vous abusez, les richesses que vous prodiguez, la beauté que vous profanez, les emplois que vous déshonorez, tout cela, sans savoir si Dieu vous a préparé les grâces nécessaires pour échapper à tant de tentations et à tant de dangers. Vous priez ; mais qu'on pourrait bien vous dire ce que Jésus-Christ disait autrefois à quelques-uns de ses disciples : Vous ne savez ce que vous demandez ! *Nescitis quid petatis.* Vous demandez la vie de ce fils que vous aimez si tendrement, et que la mort est sur le point de vous enlever ; mais vous ne savez pas qu'il deviendra, s'il vit, le tourment de vos jours et la croix de votre pèlerinage ici-bas. *Nescitis quid petatis.* Vous demandez la réussite de ce projet d'établissement qui sourit à votre ambition, à votre cupidité, à vos passions enfin ; mais vous ne savez pas quel chagrins vous auriez à dévorer, quel calice d'amertume vous auriez à boire, si vos vœux étaient exaucés. *Nescitis quid petatis.* Oh ! que ne dites-vous au Seigneur : Mon Dieu, je suis entre vos mains, vous savez ce qu'il me faut, faites de moi ce que vous jugerez convenable : de mon côté, je renonce à tout ce qui pourroit m'éloigner de vous ; je ne demande que votre amour et votre grâce, assuré que tout le reste me sera accordé par surcroît. Voilà comment on devrait prier ; mais est-ce ainsi que l'on prie ? On demande des choses inutiles, qui n'ont rapport qu'au temps présent, et l'on ne songe pas même à

la justice, à la sainteté, à l'innocence, à la charité qui sert à tout, et qui subsiste seule pendant les années éternelles.

Ah ! mes frères, savez-vous bien ce que vous faites en priant de la sorte? Vous outragez Dieu, au lieu de l'apaiser ; vous l'indignez au lieu de vous le rendre propice ; vous le forcez à devenir le confident de votre indifférence criminelle pour les dons du ciel, et de votre ardeur insensée pour les biens de la terre. En priant de la sorte, vous ne demandez rien, ou plutôt ce ne sont pas des biens, ce sont de véritables maux que vous demandez. *Usque modo non petistis quidquam.*

C'est ainsi que priaient les apôtres, où pour mieux dire, c'est ainsi qu'ils ne priaient pas ; car peut-on appeler prières de telles demandes ? Aussi, privés de ce moyen de salut nécessaire et indispensable, à côté de Jésus-Christ même, comment vivaient-ils ? que faisaient-ils ? Vous le savez. Faibles, irrésolus et timides, un rien abattait leur foi, un rien ébranlait leur confiance. Le démon méprisait leur voix, et ne sortait pas toujours des corps des possédés, à leur commandement. Ils étaient vains, ambitieux, tièdes, grossiers, vindicatifs, charnels, sujets à bien des vices. Ils ne comprenaient rien aux mystères de Dieu ; ils ne croyaient guère à sa parole. Une servante suffisait pour triompher de leur faiblesse ; ils reniaient Jésus-Christ ; ils l'abandonnaient, et mettaient à toute sorte d'épreuves son amour et sa patience. Tableau bien ressemblant, ou peut-être même bien au-dessous de votre vie, mon cher auditeur. Vous ne priez pas, ou vous priez mal ; aussi êtes-vous toujours le même, supposé que vous ne soyez pas tous les jours pire. Vivant sans la prière, vous vivez tiède, chancelant, faible, indolent, corrompu. Votre foi n'est rien moins que vive, votre espérance rien moins que solide. Vous ne pénétrez pas dans la science du ciel, qu'on n'apprend que dans la prière. Vous ne chassez jamais de votre cœur certains démons qu'on ne chasse que par la prière. Vous abandonnez souvent Jésus-Christ par infidélité, vous le reniez souvent par respect humain et par faiblesse ; en un mot, vous ne faites sans cesse que tomber et retomber de péché en péché, d'habitude en habitude, et d'abîme en abîme.

Ah ! mes chers auditeurs, écoutez les reproches amoureux que, dans la personne de ses apôtres, Jésus-Christ vous fait

aujourd'hui dans notre évangile : Jusqu'à présent, mes chers enfants, vous dit-il, vous n'avez rien demandé, ou rien demandé de légitime ; est-il surprenant que vous n'ayez jamais rien obtenu, même en priant, puisque jamais vous n'avez su prier? Prenez donc de meilleurs sentiments, priez avec les dispositions convenables, réformez en un mot vos prières, et ne doutez pas qu'elles ne soient exaucées. Reproches touchants, mes frères, et qui ne doivent pas nous trouver insensibles, puisqu'ils sortent de la bouche d'un Maître qui nous a tant aimés, et qui nous a donné tant de preuves de son amour. Mais si ces reproches ne sont pas aujourd'hui capables de nous toucher et de nous guérir, ils ne le seront que trop un jour de nous désespérer et de nous confondre. Alors Jésus-Christ nous les fera, non plus vivant parmi nous dans un état d'obscurité, d'humilité, d'ignominie, mais élevé au-dessus des nues, tenant entre ses mains le signe de notre rédemption. Alors, mettant d'un côté tout ce qu'il avait fait pour nous engager à la prière, tous les trésors de grâces qu'il avait destinés à nos prières, et de l'autre, nos froideurs, nos mépris, nos indifférences, nos rebuts pour ce saint exercice, il nous dira, non plus en agneau timide, mais en lion courroucé : Votre perte vient de vous seuls, pécheurs endurcis et inexcusables. Qu'ai-je pu faire de plus pour votre salut, et qu'avez-vous pu faire de moins pour ma gloire ? Jusqu'à présent vous n'avez pas prié ; est-il surprenant que jusqu'à présent vous n'ayez fait qu'abuser de mes grâces, qu'accumuler vos péchés, que mettre le comble à votre impénitence ? *Usque modo non petistis quidquam.*

Prions donc, mes frères, prions. Les reproches que nous fait aujourd'hui Jésus-Christ, nous confondent ; vous l'avez vu. Les règles qu'il nous donne, nous instruisent ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Conditions de nos prières.

Les règles que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses apôtres, pour les former au saint exercice de la prière, sont simples, mes chers auditeurs ; mais elles sont en même temps bien justes et bien sublimes. Prier en effet, c'est s'élever à

Dieu ; mais pour s'élever à Dieu, il faut le connaître. Or, c'est cette connaissance, relative à nos besoins, que Jésus-Christ nous donne dans l'évangile de ce jour. Il nous apprend d'abord à nous adresser au Père éternel, comme à celui de qui découle tout don parfait et céleste. *Si quid petieritis Patrem.* Mais comme nous ne pouvons de nous-mêmes franchir l'espace immense qui se trouve entre Dieu et nous, il s'offre pour le franchir à notre place, et nous enseigne à regarder le Fils de Dieu fait Homme, égal en tout à Dieu son Père, comme le médiateur de nos prières. *In nomine meo.* A la faveur d'une telle médiation, nous avons droit d'attendre quelque chose d'égal à ce que nous présentons à Dieu dans la prière : c'est le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils, égal en tout à l'un et à l'autre, que Dieu le Père nous accorde, en considération de son Fils bien-aimé, pour être l'unique joie et la parfaite consolation de nos âmes. *Ut gaudium vestrum sit plenum.* Mystère ineffable, mes frères, que Jésus-Christ vient nous apprendre aujourd'hui dans notre évangile. Écoutons ce qu'il nous en dit, et comprenons, s'il est possible, une bonne fois, toute la grandeur, toute l'importance de la prière.

Je dis d'abord qu'il faut s'adresser dans nos prières à Dieu le Père. *Petieritis Patrem.* Oui, mes frères, l'ordre le demande : dans une famille bien réglée, c'est au chef qu'on a recours dans ses besoins. Aussi Jésus-Christ ne prie-t-il jamais durant sa vie qu'il ne s'adresse à son Père, et c'est par là qu'il commence la mémorable prière qu'il a composée pour nous. L'Église dans la suite des temps s'est toujours fait un devoir de suivre un si bel exemple, et dans toutes ses prières, Dieu le Père est invoqué comme le but de tous les vœux, et le principe de toutes les grâces. Qu'il est grand en effet ce Père céleste ! qu'il est parfait ! et qu'il mérite bien notre culte et nos hommages ! C'est le Père par excellence : dans lui réside le principe et la source de toute paternité. Père glorieux, tout-puissant, qui a placé dans le ciel le trône de sa gloire, et sur la terre l'escabeau de ses pieds ; père miséricordieux, compatissant, qui va au devant d'un fils dissipateur, et qui le comble de caresses ; père éclairé, autant que bon, qui ne donne jamais à sa famille un serpent, ou du poison, pour nourriture et pour breuvage ; père, en

un mot, digne de s'attirer tous nos vœux, et capable de les satisfaire avec abondance.

Or, si nous sommes bien pénétrés de cette pensée : c'est un père que je prie, c'est à un tel père que j'adresse mes demandes, quels ne seront pas nos sentiments ? Enfants dociles, nous ne manquerons pas de lui témoigner tous les jours, et plusieurs fois le jour, notre reconnaissance. Enfants pénitents, la vue de nos crimes, au lieu de nous éloigner de lui, sera pour nous un nouveau motif de confiance. Enfants soumis, nous ne perdrons pas courage, lorsqu'il tardera de nous exaucer, assurés qu'il sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et qu'il proportionne toujours son assistance à nos besoins. En un mot, cette pensée que Dieu est notre père, nous portera à lui offrir constamment nos vœux, et constamment aussi nous obtiendra ses faveurs et ses grâces.

O père, père aimable, père divin, père, le meilleur de tous les pères, qu'il est doux d'être votre enfant, et qu'il est honorable pour nous de pouvoir prendre ce titre ! Puissions-nous en porter tous les caractères, et puisque vous êtes pour nous le père le plus tendre et le plus aimant, puissions-nous vous montrer toujours, par notre ardeur à vous prier, que nous sommes des enfants fidèles ! *Petieritis Patrem.*

J'ajoute qu'il faut prier Dieu, le Père, au nom de Jésus-Christ, son Fils. *In nomine meo.* Oui, mes frères, quand l'homme était innocent, il se présentait à Dieu avec confiance, et Dieu, comme un bon père, le recevait, l'écoutait et l'exaucait. Mais depuis que le péché fut entré dans le cœur de l'homme, il y eut une inimitié déclarée, une distance infinie, une barrière insurmontable entre Dieu et lui. Dès lors ses prières n'eurent plus aucun prix et aucun mérite. Il fallait que la justice divine reçût une réparation égale à l'offense, pour qu'elle s'apaisât ; or, comme l'offense faite à Dieu était une offense infinie par la nature de celui qui avait été attaqué, il était nécessaire que la réparation fût aussi une réparation infinie, par la nature de celui qui s'en chargerait. Mais où trouver ici-bas un tel réparateur ? L'homme faible, impuissant et borné pouvait-il remplir uu pareil ministère ? Il fallait donc chercher dans le ciel ce divin médiateur des hommes, et demander au nues de le pleuvoir. *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.* Admirez ici, mes

frères, l'économie de notre salut, et l'ordre de la Providence pour la réparation du monde. Le Fils de Dieu se fait fils de l'homme pour entreprendre l'ouvrage de notre réconciliation. Il dit à son Père, en entrant dans le monde : Mon Père, aucune prière, aucun sacrifice, aucun holocauste, n'avait été capable jusqu'à présent de vous calmer et de satisfaire à votre justice ; mais voici maintenant un prêtre pur et innocent, qui pourra égaler la réparation à l'offense, qui en priant pour les péchés des autres, n'aura pas besoin de prier pour les siens, et qui, par une offrande digne de vous, apaisera tous les traits de votre juste colère. Voyez, c'est votre Fils lui-même ; il vient vous prier, se sacrifier ; il descend de son trône pour s'immoler à votre gloire ; regardez-le, et calmez-vous. A ces paroles, c'en est fait, l'inimité entre Dieu et l'homme cesse, le mur de séparation est abattu, l'abîme est comblé. Jésus-Christ est exaucé à cause du respect qui lui est dû, et à cause de celui avec lequel il prie ; il devient le lien de l'ancienne et de la nouvelle loi, le père du siècle passé et du siècle futur. A l'avenir il n'y a plus sous le ciel d'autre nom que le sien, par lequel nous puissions être sauvés. C'est par lui que les justes de tous les temps sont agréables à Dieu ; c'est par lui que leurs prières sont exaucées. L'Église n'oserait plus rien demander, si elle ne le faisait par les mérites de Jésus-Christ, notre Seigneur. Tous les autres médiateurs ne le sont qu'entre Jésus-Christ et nous ; Jésus-Christ seul l'est entre son Père et les hommes. Tous les autres ne sont qu'utiles et comme de surcroît ; Jésus-Christ seul est le médiateur nécessaire et indispensable. Tous les autres sont finis et bornés ; Jésus-Christ seul est immense et infini. Médiation de Jésus-Christ, médiation divine et ineffable, commencée sur la terre, continuée dans le ciel, et renouvelée chaque jour sur nos autels. Sur la terre, Jésus-Christ faisait l'office de médiateur, en nous apprenant à prier, en priant pour nous, et en consacrant les jours et les nuits à ce saint exercice. Dans le ciel, il le fait en réclamant sans cesse les bontés du Père pour nous, en lui montrant ses plaies pour le fléchir, et en accomplissant à notre égard toutes ses promesses. Sur l'autel, suspendu en quelque façon entre le ciel et la terre, il réunit l'un à l'autre, et prenant d'une main nos vœux et nos sup-

plications, il les présente de l'autre à son Père éternel, pour l'engager en sa considération à nous devenir propice.

Or, que suit-il de là, mes frères ? qu'il faut prier au nom de Jésus-Christ, et que sans cela nos prières, dans l'état où nous nous trouvons, ne sauraient avoir ni force, ni valeur. Mais qu'est-ce que prier au nom de Jésus-Christ ? le voici : comprenez-le bien. C'est d'abord reconnaître et être persuadés que sans Jésus-Christ nous ne pouvons rien, et que hors de lui, nos plus grands sacrifices ne sont nullement méritoires ; c'est d'autre part, être convaincus qu'avec lui, nous pouvons tout, et qu'unis à lui, nos moindres efforts sont d'une valeur infinie. Pleins de cette confiance et de cette assurance, nous dirons à Dieu : Seigneur, il est vrai, je vous offre bien peu de chose pour tant de grandeur et de bonté, pour tant de péchés et tant de fautes, pour tant de besoins et tant de maux ; mais le peu que je vous présente, et qui n'est rien si vous le considérez comme venant de ma part, est beaucoup si vous le regardez comme uni aux mérites de Jésus-Christ ; jetez donc un regard sur ce Fils bien-aimé, et sa vue seule vous engagera à m'accorder ce que je demande. Voilà comment parle une âme qui prie au nom de Jésus-Christ. Mais du reste, comment prie-t-elle ? quels sont ses sentiments ? quelles sont ses réflexions ? quelle est sa conduite ? Ah ! mes frères, ce mot seul dit tout : elle prie au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire, en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, comme Jésus-Christ. Pénétrée de la vue de son néant et de la grandeur de l'action qu'elle fait, elle s'abîme, elle s'humilie, elle s'anéantit. Quelle foi ! quel amour ! quel respect ! quelle confiance ! Elle sent toute la majesté du Père devant qui elle parle ; elle conçoit toute la dignité du Fils au nom de qui elle prie. Elle emprunte ses paroles, ses affections, ses pensées ; elle brûle d'amour comme lui ; elle offre avec lui toutes ses actions, toutes ses démarches, et cette disposition intérieure, renouvelée dans toute sa conduite, l'accompagnant partout, toute sa vie n'est plus qu'une vie d'oraison, qu'une suite de soupirs non interrompus, qu'une prière enfin continuelle.

Divin Sauveur, apprenez-nous à prier de la sorte, vous qui êtes venu nous enseigner tant de choses, et donnez-

nous surtout la force de mettre vos leçons en pratique. Priez dans nous et avec nous, et faites que nos prières ne soient au moins jamais indignes du Dieu qui les reçoit, et du *chef* qui les sanctifie. *In nomine meo.*

Enfin, il faut demander le Saint Esprit ; et c'est la dernière chose que Jésus-Christ recommande aujourd'hui à ses apôtres, en leur parlant de la prière : Demandez, leur disait-il, afin que votre joie soit pleine. *Ut gaudium vestrum sit plenum.* Or, qui peut la remplir cette joie, sinon l'Esprit consolateur ? Car c'est là le nom sous lequel Jésus-Christ l'annonce : Priez mon père, leur dit-il, et il vous donnera un autre consolateur, c'est-à-dire, un consolateur qui tiendra ma place, qui vous consolera de ma perte, qui vous rendra joyeux par sa présence, comme je le faisais par la mienne. Le temps que j'ai resté parmi vous sur la terre a été pour vous le temps de la joie et du bonheur ; le temps où vous le possèderez le sera de même. En effet, convenons intérieurement de la vérité de cette promesse : notre cœur est triste, tant que le Saint-Esprit ne vient pas l'habiter ; il est vide, tant qu'il n'est pas rempli de ses dons et de ses grâces. Vous le savez bien, mon cher auditeur. Tout ce qu'offre le monde ne peut vous rassasier : il n'y a que les biens du Saint-Esprit qui puissent vous satisfaire. Ceux du monde sont extérieurs, frivoles, passagers ; ceux du Saint-Esprit sont intérieurs, réels et durables. Or, le vrai bonheur, mes frères, n'est pas hors de nous, il est dans nous ; il n'est pas apparent, il est solide ; il n'est pas momentané, il est éternel. Et d'ailleurs quel est l'état dans le monde qui soit à couvert des chagrins, des disgrâces ? Or, que fera une âme mondaine dans ces circonstances ? Aura-t-elle recours au monde? mais c'est un triste consolateur, et les malheureux n'en recevront jamais aucun adoucissement solide à leurs maux. Se renfermera-t-elle dans elle-même ? mais elle n'y trouve, sans la religion, que la mélancolie et le désespoir. Il n'y a donc que le Saint-Esprit, mes frères, qui puisse nous consoler, comme il n'y a que lui qui puisse nous satisfaire. Ses richesses sont les vertus ; ses honneurs l'amitié de Dieu ; ses plaisirs la paix d'une bonne conscience : biens spirituels, à l'abri de tous les revers, qui

rendent une âme plus heureuse dans l'adversité qu'elle ne l'avait été dans la prospérité et dans l'abondance.

Demandez-le donc, dans ces saints jours, cet esprit de joie et de consolation, mes frères, et ne demandez que lui, ou du moins demandez-le préférablement à tout le reste. Vous lui feriez un grand outrage, si dans vos prières, vous le mettiez en parallèle avec quelque chose qui ne fût pas lui. Que serait-ce si vous donniez sur lui la préférence à quelque autre chose ? Dans les beaux jours de l'Église naissante, il descendait d'une manière visible sur les chrétiens qui étaient en prière. Ainsi descendit-il sur les apôtres assemblés, ainsi que sur bien d'autres ensuite. Aujourd'hui ces miracles ne sont plus nécessaires pour la propagation de la foi. Mais quoique les effets ne soient pas visibles, ils n'en sont pas moins réels. Si vous le demandez comme il faut, mon cher auditeur, il descendra dans vous, le jour de la Pentecôte, d'une manière invisible et cachée ; il y opérera les plus grands effets. Ce sera un feu ardent et brillant qui agira sur votre esprit et sur votre cœur : sur votre esprit pour l'éclairer et pour l'instruire, sur votre cœur pour l'embraser et le purifier. Il consumera dans nous le vieil homme, et y établira le nouveau ; il vous fera goûter dans la route quelque chose de la paix, de la joie, du bonheur que l'on ne possède pleinement que dans la Patrie même.

O Esprit divin, venez donc dans nos âmes, et soyez dorénavant l'unique ou le principal objet de nos soupirs et de nos vœux. Mais en y venant, apprenez-nous à prier. Vous devez nous instruire de toute vérité : commencez par celle-là, je vous en conjure. Elle nous fera connaître toutes les autres, et mettra le comble à notre joie. *Ut gaudium vestrum sit plenum.*

En un mot, mes frères, accomplissons dans nos prières ce que nous annonçons toujours en les commençant : Prions au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : au nom du Père, parce que c'est lui qui doit être l'objet immédiat de toutes nos prières ; au nom du Fils, parce que c'est lui qui donne toute la force et tout le prix à nos prières ; au nom du Saint-Esprit, parce que c'est lui qui sera le principal fruit de nos prières. En priant au nom du Père, nous apprendrons à prier assidûment et avec constance. En priant au

nom du Fils, nous apprendrons à prier dignement et avec ferveur. En priant au nom du Saint-Esprit, nous apprendrons à prier purement et saintement. Ainsi nos prières seront agréables à Dieu, et nous seront utiles à nous-mêmes. *Petite et accipietis.*

Telles sont les instructions que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses apôtres, en les quittant, et dans leur personne, à tous les chrétiens. Les apôtres se montrèrent toujours depuis fidèles observateurs du commandement qu'ils avaient reçu de leur Maître. Aussi, quels fruits salutaires n'en retirèrent-ils pas ? Ces hommes, auparavant si faibles, si lâches, si ignorants, si corrompus, parce qu'ils ne priaient pas, devinrent des hommes nouveaux, pleins de force, de science, de sainteté, grâce à la prière. Eux, qu'une poignée d'hommes armés et la voix d'une simple servante faisaient trembler, eurent la force et le courage de dire aux empereurs romains, entourés de leurs légions formidables, qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Eux, qui ne comprenaient rien aux mystères du ciel, en vinrent jusqu'à découvrir des secrets qu'il n'est pas permis à une langue mortelle de dire. Eux, qui étaient tièdes, négligents dans le service de Dieu, en vinrent jusqu'à tressaillir de joie, et à s'estimer heureux, lorsqu'ils souffraient quelque chose pour sa gloire. En un mot, ils gagnèrent tout le monde à Jésus-Christ, lui firent les plus grands sacrifices, et lui donnèrent même leur vie. Tant que cet esprit de prière a subsisté parmi les chrétiens, ça été le beau temps de l'Église : tout n'a dégénéré que lorsqu'on s'est écarté des ordres de Jésus-Christ et de ses règles. Si donc, mon cher auditeur, vous êtes toujours le même, toujours aussi faible, aussi fragile, aussi inconstant, aussi pécheur, c'est que vous ne priez pas, ou que vous priez mal ; n'en cherchez pas ailleurs la cause : c'est que vous ne suivez pas les ordres que Jésus-Christ vous a donnés, et que vous ne vous conformez pas aux règles qu'il vous a prescrites. Réformez-vous donc sur l'article de vos prières : priez de la manière que je viens de vous indiquer, et vous verrez bientôt du changement dans vous. Votre cœur se purifiera, votre esprit s'éclairera, votre volonté s'affermira, vos passions se calmeront, vos bons sentiments renaîtront, vous deviendrez plus chastes dans vos mœurs, plus

fidèles dans vos unions, plus exemplaires dans vos familles, plus circonspects dans votre conduite, plus retenus dans vos conversations, plus justes dans votre commerce, plus assidus à vos devoirs, plus vigilants sur vous-mêmes, plus édifiants pour le prochain, plus enflammés pour votre Dieu. Vous serez de bons fils, de bons parents, de bons époux, de bons amis, de bons citoyens, de bons chrétiens, et tout cela sera le fruit des grâces de Dieu et de vos prières. *Petite et accipietis.*

Prions donc, mes chers auditeurs, tout nous y invite ; mais prions avec foi, avec amour, avec humilité, avec confiance, avec persévérance. Prions dans tous les temps ; mais prions surtout en celui-ci. Que de motifs pressants nous y engagent ! Jésus-Christ va monter au ciel ; qu'il y porte avec lui nos prières. L'Esprit-Saint va descendre sur la terre ; qu'il nous trouve préparés par la prière. C'est Dieu, notre Père, qui nous l'ordonne en nous quittant ; c'est l'Église, notre mère, qui nous en donne elle-même l'exemple. Unissons-nous aux prières publiques qu'elle fait en ce saint temps pour nous ; mais faisons-les dans le même esprit qu'elle. Demandons les biens que la terre produit ; mais demandons encore plus les dons du Saint-Esprit, dont la venue approche. Demandons que des pluies bienfaisantes viennent quelquefois arroser et fertiliser nos campagnes ; mais demandons encore plus que les trésors de la grâce se répandent sur nous avec abondance. Demandons que les rigueurs de l'air épargnent les épis et les tendres bourgeons, douce espérance de nos récoltes ; mais demandons encore plus que les fureurs de l'enfer n'étouffent jamais les bons mouvements qui nous portent à la pénitence. Demandons que nos terres soient couvertes de fruits ; mais demandons encore plus que nous portions nous-mêmes des fruits de salut et de vie. Prions Dieu de tempérer les chaleurs excessives qui pourraient nous être nuisibles ; mais prions-le encore plus de modérer le feu de nos passions, qui nous entraînent sans cesse au crime. Demandons la paix entre les princes chrétiens ; mais demandons encore plus la paix spirituelle entre Dieu et nos âmes. Demandons la victoire sur les ennemis de l'État ; mais demandons-la encore plus sur nos ennemis intérieurs et invisibles. En un mot, prions pour la conserva-

tion et la prospérité de nos jours ; mais encore plus pour notre retour à la charité, et notre persévérance dans la justice. De là qu'arrivera-t-il ? C'est que nous obtiendrons l'un et l'autre : la vertu, la pureté, l'innocence, avec la joie, la santé, le bonheur : les bénédictions du ciel, avec celles de la terre : une vie sainte et heureuse, qui nous conduira à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ prescrit la prière, il est près de retourner à son Père.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, et votre joie sera parfaite.

Ce n'est pas seulement à ses apôtres que Jésus-Christ adresse cette exhortation ; elle doit retentir dans tous les pays et dans tous les siècles où son nom sera invoqué : elle s'étend à tout ce qui doit jamais exister de chrétiens. Nous en sommes l'objet autant que les apôtres. Magnifique promesse, qu'il n'appartient qu'à un Dieu de faire, parce que lui seul peut l'accomplir. Tout, sans exception, sans restriction, tout ce que nous demanderons au nom de Jésus-Christ nous sera accordé. Il donne à sa munificence toute l'étendue de nos vœux. Tel est l'effet infaillible de la prière. Les Pères n'ont pas craint de comparer sa force irrésistible à celle de la parole toute-puissante de Dieu. Ils lui trouvent même une sorte de supériorité. Dieu n'exerce son pouvoir que sur des créatures. La prière agit sur Dieu même, et ce que nous n'oserions dire, si l'Esprit-Saint n'avait consacré cette expression : Dieu obéit à la voix de l'homme (1).

(1) Obediente Domino voci hominis. *Jos.*, X, 14.

Si la prière est un moyen certain de salut, elle en est aussi le moyen nécessaire. Nous avons dans notre religion deux vérités essentielles et fondamentales : nous ne pouvons nous sauver que par la grâce ; nous ne pouvons obtenir la grâce que par la prière. Prétendre atteindre le ciel par nos propres forces, ou compter sur le secours divin sans l'implorer, sont deux présomptions également criminelles et extravagantes. La même voix qui a dit : Sans moi vous ne pouvez rien faire (1), a dit aussi : Il faut toujours prier, et n'y jamais manquer (2). Et puisque la grâce est un besoin, la prière est nécessairement un devoir ; devoir essentiel qui n'admet ni excuse ni supplément. Toutes les autres pratiques peuvent devenir impossibles. Il n'existe pas de circonstances où le cœur de l'homme ne puisse s'élever vers Dieu. Tous les autres devoirs peuvent être remplacés : le jeûne, par l'aumône ; les bonnes œuvres, par des œuvres d'un prix égal ; la pénitence, par la contrition parfaite ; le baptême, par le désir ardent ou par le martyre. Rien ne peut être substitué à la prière, parce qu'elle est elle-même le remplacement de tout le reste et le devoir nécessaire pour faire remplir tous les autres. Et ne devrait-elle pas être aussi un plaisir ? N'est-ce pas pour l'amitié un bonheur de s'entretenir avec ce qu'elle aime ; et pour la reconnaissance la plus douce satisfaction de s'épancher en actions de grâces ? N'est-il pas et bien étonnant et bien déplorable qu'il faille exhorter des chrétiens à la prière ; et bien plus encore qu'on soit obligé de leur en justifier la nécessité ?

Mais dans notre malheureux siècle, c'est là où nous sommes réduits. Ennemie née de tout bien, l'incrédulité s'acharne à détruire celui que fait continuellement la prière. Non contente d'en détourner les fidèles par ses dissipations, par ses railleries, par ses exemples, elle l'attaque par système et par raisonnement. Elle prétend que Dieu connaissant nos besoins, il est inutile de les lui exposer ; qu'étant souverainement bon, il ne sert à rien de les lui demander ; et que la prière est une injure tout à la fois, et à sa science, et à sa miséricorde infinie.

(1) Sine me nihil potestis facere. *Joan.*, XV, 5.
(2) Oportet semper orare, non deficere. *Luc*, XVI, 11.

Pour confondre ce vain sophisme, il suffirait de répondre ce que répondait saint Jérôme à Vigilantius, dont les incrédules de nos jours ressuscitent la vieille erreur expirée depuis longtemps : Dieu l'a voulu. Maître de ses dons, il ne nous les doit pas : il est donc libre, quand il veut bien nous les accorder, de les attacher aux conditions qu'il lui plaît. Nous n'avons pas droit de les exiger : nous ne pouvons donc pas nous plaindre du prix qu'il y met. Et ne valent-ils pas bien au moins la peine d'être demandés? Il fait avec nous un pacte qui est tout à notre avantage : Demandez, et vous recevrez. Nous l'invoquons, et il nous exauce. Nous lui présentons quelques prières ; voilà notre obligation : il répand sur nous les plus abondants bienfaits ; voilà son engagement. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à la toute-puissance de Dieu, pour justifier son précepte. L'utilité de la prière n'est pas un mystère. Quand la foi ne nous découvrirait pas ses avantages, notre raison suffirait pour nous les faire connaître. La prière nous rapproche de Dieu, nous met en communication avec lui, nous rappelle son idée salutaire, nous ramène au sentiment de sa grandeur et de notre dépendance, de sa bonté et de nos besoins. La prière est un lien commun. C'est elle qui unit l'Église de la terre à celle du ciel ; et, dans l'Église militante même, c'est la prière qui rassemble tous les fidèles. Elle est, et le moyen de leur communion, et un signe de leur unité. Dans la prière, nous professons la foi, nous ranimons l'espérance, nous réchauffons la charité, nous exprimons l'humilité, nous nous excitons à la pénitence. La prière est tout à la fois la pratique et le soutien de toutes les vertus chrétiennes. Elle les exerce et les alimente. Grâces, grâces immortelles à ce Dieu si bon, qui a daigné nous faire une obligation de ce qui nous est si utile, et attacher les dons de sa miséricorde à ce qui nous procurait déjà tant de biens.

Le chrétien est par vocation, par devoir, par intérêt, par reconnaissance, par goût, un homme de prière. Tous les saints l'ont été, et Jésus-Christ lui-même, ne le voyons-nous pas presque continuellement en oraison? Ce n'était sûrement pas pour lui-même, c'était pour nous qu'il priait. En implorant en notre faveur les grâces célestes, il nous apprenait à les demander ; en même temps que notre interces-

seur, il se faisait notre modèle. Hélas ! pourquoi est-il si peu imité ? Au sein du christianisme, combien peu de vrais chrétiens ! Parmi ceux mêmes qui se piquent d'avoir de la religion, combien à qui Jésus-Christ pourrait adresser le reproche qu'il fait à ses apôtres : Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Il y a sur ce devoir deux abus déplorables : les uns négligent la prière, les autres la font mal. Il y a deux prétextes funestes : ceux-là prétendent ne pas savoir prier, ne rien trouver à dire dans l'oraison ; ceux-ci se plaignent que leur prière est inutile, et qu'ils n'obtiennent point leurs demandes. Désabusons les premiers ; instruisons les seconds. Prouvons aux uns que la prétendue ignorance qui les éloigne de la prière est chimérique ; montrons aux autres comment il faut prier pour rendre leurs demandes efficaces.

Vous dites que vous ne savez pas prier ; mais c'est que vous vous faites une fausse idée de la prière ; il ne s'agit pas de vous élever à ces états sublimes d'oraison, à ces extases, où l'âme intimement unie à Dieu, se confond entièrement en lui. Ce sont des grâces particulières que Dieu accorde à un petit nombre de saints. Que Paul, transporté d'avance dans le ciel, y entende des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à une bouche humaine de répéter (1) ; que Moïse, reçu dans la nuée miraculeuse, y converse avec Dieu face à face, comme un ami avec son ami (2) ; ce sont des faveurs extraordinaires que peu d'âmes privilégiées ont obtenu de partager. Dieu a fait de la prière une obligation universelle ; il l'a donc mise à la portée de tout le monde. Considérez la plus excellente de toutes les prières, celle que Jésus-Christ nous a donnée, et que, d'après ses instructions nous répétons tous les jours. La plus parfaite prière est en même temps la plus simple. La prière n'est point un art, elle est un sentiment; elle n'exige pas de talents, il ne faut que de la volonté ; elle ne demande pas de connaissance, elle ne suppose que de la foi ; ce n'est point une science que l'on

(1) Et scio hujusmodi hominem, sive in corpore, sive extra corpus nescio, Deus scit : quoniam raptus est in paradisum ; et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. *II Corinth.*, XII, 3 et 4.

(2) Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem ; sicut solet loqui homo ad amicum suum. *Exod.*, XXXIII, 11.

acquiert par des études, nous y naissons tout formés. Le livre qui en contient les règles est notre propre cœur.

Vous dites que vous ne savez pas prier, et que c'est là ce qui vous retire de la prière. Vous vous abusez sur vos dispositions; vous confondez l'effet avec la cause. C'est au contraire parce que vous vous retirez de la prière que vous ne savez pas prier. On ne devient savant dans l'oraison que par la pratique. L'Esprit-Saint l'a dit : C'est aux pieds de Dieu que l'on acquiert sa science (1). Priez, et vous saurez prier. Plus vous prierez, et plus vous le saurez.

Vous dites que vous ne savez pas prier. Quand vous êtes malade, faut-il vous apprendre à demander votre guérison? Est-il nécessaire de vous instruire à demander votre nourriture, quand vous êtes pressé de la faim ? Ce n'est pas la science qui vous manque, c'est le sentiment de votre besoin. Si vos besoins spirituels, bien plus multipliés, bien plus nécessaires, se faisaient sentir aussi vivement que ceux de votre corps, vous ne seriez pas embarrassé de la manière de prier. Le paralytique désire ardemment de recouvrer les sensations qu'il a perdues ; mais l'âme paralysée ne se soucie pas que le sentiment dont elle est privée lui revienne.

Vous dites que vous ne savez pas prier, que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur. Et ne voyez-vous pas que dans vous, autour de vous, tout est un objet de prière ? N'avez-vous pas à rendre grâce d'une infinité de bienfaits, à en solliciter une multitude d'autres? N'avez-vous pas de saintes pensées à concevoir, de pieux désirs à former, de fortes résolutions à prendre, des inclinations à rectifier, des liaisons à rompre, des passions à combattre, des tentations à surmonter, des habitudes à réformer, des occasions à éviter ? Êtes-vous pécheur ? implorer le pardon. Avez-vous le bonheur d'être juste? demandez la persévérance. Priez dans la prospérité, pour n'en pas être enflé ; dans l'adversité, pour n'en pas être abattu ; dans la richesse, pour n'en pas être corrompu ; dans l'indigence, pour n'en pas être aigri ; dans les plaisirs, pour n'en pas être séduit ; dans les œuvres saintes, pour n'en pas être enorgueilli ; dans le monde, pour

(1) Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrina illius. *Deuteronom.*, XXXIII, 3.

n'en pas être dissipé ; dans la solitude, pour n'en pas être dégoûté ; dans la vie active, pour n'en pas être rebuté ; dans le repos, pour n'en pas être amolli ; dans la santé, pour n'en pas abuser ; dans la maladie, pour la supporter. Priez pour l'Église, dont vous êtes l'enfant, et qui ne cesse de prier pour vous. Priez pour cette autre Église, qui, des flammes expiatoires, implore par ses larmes le secours de vos prières. Priez pour la société dont vous êtes membre ; pour le souverain qui vous gouverne ; pour ceux à qui le sang vous unit, à qui l'amitié vous attache ; pour ceux qui vous haïssent ; pour ceux que vos séductions ou vos exemples ont pu entraîner dans le péché. Ne voilà-t-il pas une matière assez abondante à vos prières ? Ah ! dites, si vous le voulez, que dans l'immensité des choses que vous avez à solliciter, vous ne savez par où commencer ; que vos besoins sont si étendus, vos misères si nombreuses, vos maux si multipliés, que vous êtes dans l'impuissance de tout exposer. Alors je vous comprendrai sans peine. Mais vous ne pouvez être embarrassé que sur le choix des prières ; et prétendre qu'ayant tant à demander à Dieu, vous n'avez rien à lui dire, c'est une illusion des plus inconcevables.

Vous dites que vous ne savez pas prier. Et n'est-ce pas là même un objet de prière. Que votre ignorance soit réelle ou affectée, qu'elle soit simplicité excessive ou mauvaise volonté, conjurez l'Auteur de tout bien de la faire cesser. Dites-lui, comme ses disciples : Seigneur, enseignez-nous à prier (1). La prière attire les grâces ; mais la première des grâces, qui est purement gratuite, est celle qui nous engage à demander les autres. Jamais elle ne manque à celui qui veut la recevoir. Elle est comme la clef du trésor céleste. En l'employant, on peut aller y puiser toutes les richesses spirituelles. Le don de prière, l'esprit de prière, le goût de la prière, sont des bienfaits divins qu'on obtient en les sollicitant. Tout le secret des saints, pour s'élever aux plus hautes contemplations, a été d'en implorer la grâce. C'est de la prière, comme de tous les autres dons, que Jésus-Christ a dit : Demandez, et vous recevrez. Chose étonnante ! ce sont ceux qui sembleraient avoir le moins besoin de prier,

(1) Domine, doce nos orare. *Luc*, XI, 1.

qui passent leur vie dans une oraison presque continuelle. Comblés des faveurs divines, ils n'en sentent que plus vivement la nécessité d'en demander la conservation, le besoin d'en implorer de nouvelles. Et ceux à qui la prière serait si nécessaire pour cesser de croupir dans le péché, ou de languir dans la tiédeur, négligent cet exercice essentiel, et pour justifier leur éloignement, allèguent qu'ils ne savent pas prier ! S'ils l'ignorent, c'est qu'ils veulent l'ignorer. Achevons de les désabuser ; et parlant en même temps à ceux qui se plaignent de l'impuissance de leurs prières, montrons aux uns et aux autres quelles qualités doit avoir la prière pour être exaucée, et à quelles conditions le divin Sauveur a attaché leur efficacité.

Jésus-Christ a dit : En vérité, si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Pourquoi donc tant de prières restent-elles sans effet ? Pourquoi tant d'oraisons impuissantes, tant de vœux stériles ? Nous entendons tous les jours ces plaintes. L'inefficacité de la prière, malgré la promesse du Sauveur, est le scandale de plusieurs personnes. Nous voyons souvent la piété en être altérée, quelquefois même la foi en être ébranlée. Ce n'est pas moi qui répondrai à ces murmures, ce sera l'Esprit-Saint, par la bouche de l'apôtre saint Jacques : Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal (1). Jésus-Christ a promis d'exaucer la prière, mais non pas toute prière. Il s'est engagé à tout envers la prière bien faite ; il ne doit rien à la prière défectueuse. Bien loin de là, au lieu d'être un remède à nos maux, souvent la prière est un mal de plus. De même que la potion salubre devient quelquefois un poison pour le sujet mal disposé, de même la prière corrompue par des dispositions vicieuses, dégénère souvent en péché. C'est là le comble du malheur, que dans ses imprécations le prophète annonce aux ennemis de Dieu (2). Car quelle ressource peut rester à ceux qui ont tourné contre eux-mêmes leur dernière ressource ? Il nous importe donc extrêmement de connaître quelle est cette prière chrétienne, objet de la promesse du Sauveur, et d'exa-

(1) Petitis, et non accipitis : eo quod male petatis. *Jac.*, IV,3
(2) Oratio ejus fiat in peccatum. CVIII, 7.

miner quelles sont les qualités qui la font exaucer, quels sont les vices qui la font rejeter.

Le premier caractère qu'elle doit avoir, et auquel les saints Pères rapportent tous les autres, est celui que Jésus-Christ indique ici; c'est qu'elle soit faite en son nom. Prier au nom de Jésus-Christ, c'est, dans le sens strict et littéral, demander par sa médiation, avec son intercession, en vertu de ses mérites. Il n'y a que ce divin Sauveur dont on puisse dire avec saint Paul qu'il a été exaucé par le respect dû à sa personne (1). Nous ne sommes par nous-mêmes que péché, et nous ne méritons que colère. Ainsi, quand Dieu daigne nous exaucer, ce n'est pas en vue de nous, c'est en considération de Jésus-Christ. Médiateur puissant entre Dieu et les hommes, intercesseur éternel auprès de son Père, il lui offre continuellement nos vœux, et les lui fait agréer. Rien n'est agréable à Dieu, que ce qui passe par son Fils. Mais présentées par lui, unies, et comme incorporées aux siennes, nos prières deviennent en quelque sorte des prières divines. Ce n'est pas nous proprement que Dieu exauce; c'est Jésus-Christ qui le prie pour nous et avec nous. Et voilà d'où vient l'efficacité de la prière faite en son nom ; c'est que Dieu, qui ne nous doit rien, ne peut rien refuser à son Fils. Ainsi est renouvelé à chaque instant, et appliqué à chacune de nos actions, le bienfait de la rédemption. Rédempteur sur la terre, intercesseur dans le ciel, Jésus-Christ consomme sur son trône céleste le grand ouvrage qu'il commença sur la croix; et il n'a cessé de répandre son sang pour nous, que pour l'offrir continuellement en notre faveur ; dogme consolant à la fois, et encourageant, qui nous montre notre Sauveur placé entre son Père et nous, d'une main lui présentant nos vœux, de l'autre nous apportant ses grâces ; également puissant, et auprès de lui pour faire valoir nos mérites, et sur nous pour nous en faire acquérir. Les apôtres ne le connaissaient pas encore, ce dogme précieux de Jésus-Christ médiateur. Ils avaient jusque-là prié, comme tous les Juifs, dans la foi du Messie. Leur divin Maître leur ordonnant de prier désormais en son nom, commence à leur révéler un peu obscurément encore sa qualité de médiateur.

(1) Exauditus est pro sua reverentia. V, 7.

Ils la connaîtront plus pleinement dans la suite. Ils en instruiront toutes les générations, et donneront à l'Église cette formule solennelle, constamment répétée, par laquelle elle termine toutes ses oraisons, en déclarant qu'elle fait ses demandes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec son Père, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant tous les siècles.

Outre ce sens simple et littéral du précepte de prier au nom de Jésus-Christ, les saints Pères en remarquent un autre moins stricte, et beaucoup plus étendu. Prier au nom de Jésus-Christ, ce n'est pas seulement prononcer de boucher ce nom sacré ; c'est l'invoquer, et l'appeler à son aide, du fond du cœur ; c'est prier comme Jésus-Christ veut que l'on prie ; de la manière qu'il le prescrit, d'après les règles qu'il a tracées. Peut-on espérer que des prières faites dans un esprit contraire au sien, l'auront pour médiateur ? Peut-on imaginer qu'il présentera à son Père des prières vicieuses dans leur objet, dans leur motif ou dans leur mode ? Ce n'est pas implorer ce saint nom, c'est le profaner que de le mêler à de semblables prières. Avocat des pécheurs, il ne peut pas l'être des péchés. Loin de protéger et d'appuyer, il condamne et rejette deux sortes de prières ; celles par lesquelles nous ne demandons pas ce qu'il faut ; celles par lesquelles nous ne demandons pas comme il faut. Que devons-nous demander ? comment devons-nous demander pour prier véritablement au nom de Jésus-Christ, pour être soutenus de sa puissante intercession, pour être rassurés du succès de nos supplications ?

Comme il y a deux sortes de biens, les spirituels et les temporels, il y deux sortes d'objets légitimes de nos demandes ; et les règles sur la prière ne sont pas les mêmes relativement aux uns et autres. Il n'est pas défendu sans doute de solliciter auprès de Dieu les biens terrestres. Jésus-Christ dans la prière qu'il nous a dictée, nous fait demander notre pain quotidien (1). Son apôtre nous prescrit de prier spécialement pour les souverains, afin que nous menions une vie tranquille et paisible (2). Et l'Église n'implore-t-elle pas

(1) Panem nostrum quotidianum da nobis hodié *Luc*, XI., 3.
(2) Obsecro igitur primum omnium fieri observationes, oratione, pos-

sans cesse la fertilité des terres, la régularité des saisons, la salubrité de l'air, la prospérité des états, la paix de l'univers? Demandons avec elle tous ces biens : mais demandons-les comme elle. Observons dans nos prières l'ordre qu'elle suit, le but qu'elle se propose. L'ordre qu'elle suit : d'après le précepte de son divin fondateur, elle commence par demander le royaume de Dieu et sa justice (1) ; ses demandes pour les biens de cette vie ne sont que secondaires. Le but qu'elle se propose : elle ne demande les faveurs de la vie présente, qu'en vue du salut, qu'autant qu'elles peuvent y contribuer. Ce sont là les seules prières de l'ordre temporel, qui soient faites au nom de Jésus-Christ. Ses apôtres lui avaient fait plusieurs demandes : saint Pierre, de demeurer sur le Thabor; les fils de Zébédée, d'être assis à ses côtés dans son royaume. Et cependant il leur dit qu'ils n'ont rien demandé en son nom. C'est que dans leurs idées, ce qu'ils sollicitaient était purement de l'ordre temporel. Ce qui n'a pas rapport à la vie éternelle, n'est rien à ses yeux. Saint Pierre désirait goûter une douceur sensible ; les fils de Zébébée, satisfaire une ambition mondaine. Ils ne furent pas exaucés : ils ne devaient pas l'être, pace qu'ils ne priaient pas au nom de Jésus-Christ. La mission de ce divin Sauveur, ses travaux, ses souffrances, ses prières, étaient uniquement pour notre sanctification. C'est une erreur grossière de prétendre appliquer à des objets étrangers au salut, des mérites qui n'ont pour objet que le salut. Pour être faite au nom de Jésus-Christ, la demande des biens temporels doit avoir la vie éternelle pour principal objet et pour dernière fin.

Vous vous plaignez que vos prières de ce genre ne soient pas exaucées, et vous êtes tentés d'accuser Dieu d'infidélité dans ses promesses. Leur inexécution peut provenir de deux causes : la première, que l'objet de votre prière soit, non pas utile, comme vous le croyez, mais contraire à votre sanctification. Alors Dieu, qui sait mieux que vous ce qui vous est profitable ou nuisible, par bonté ne vous exauce

tulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus ; pro regibus, et et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus. 1. *Timoth.*, II. I, 2.

(1) Quærite..... primum regnum Dei, et justitiam ejus *Matth.*, VI. 33.

pas. Son refus est une faveur. Il vous accorde, non la chose que vous demandez, mais celle pour laquelle vous la demandez. Le motif et l'objet de votre demande étant en opposition, il préfère de vous accorder le plus avantageux, et il ne vous refuse le moyen, que pour vous procurer l'effet.

La seconde cause, et malheureusement la plus commune, du peu de succès de nos prières de l'ordre temporel, est la préférence que nous leur donnons sur celles de l'ordre spirituel. Nous désirons avec vivacité la graisse de la terre : à peine nous occupons-nous de la rosée du ciel. Qu'un malheur soit près de fondre sur nous, nous prions avec ferveur pour le détourner. Avons-nous la même ardeur pour l'extirpation de nos vices ? Voyez à la menace d'une calamité publique, d'une famine, d'une contagion, d'une guerre, les temples se remplir, et retentir de vœux et de gémissements. L'impiété dévaste l'Église, le libertinage la déshonore ; et combien peu de fidèles élèvent la voix pour implorer la cessation de ces désastres ! Ce sont les choses inutiles au salut que l'on demande avec le plus de désir d'obtenir ; hélas ! quelquefois même celles qui y sont préjudiciables. Par l'aveuglement le plus inconcevable et le plus funeste, on imagine de faire servir Dieu à ses péchés (1). Malheureux, qui formez de tels vœux, tremblez qu'ils ne soient exaucés ! Le comble de votre infortune sera la faveur que vous sollicitez.

Les prières de l'ordre spirituel peuvent être générales ou particulières. On peut demander en général le salut et les grâces qui y conduisent, ou solliciter spécialement une grâce distincte. La première sorte de prière est en tout temps, dans toute circonstance, assurée de son effet. La promesse de Jésus-Christ s'y applique dans toute son étendue, et sans restriction. Dieu veut notre salut autant et plus que nous. Ainsi, quand nous lui demandons au nom de Jésus-Christ ce qui doit nous y conduire, nous sommes certains de l'obtenir. Quelquefois la demande d'une grâce spéciale n'est pas exaucée, mais c'est que vous ne savez pas avec certitude ce qui vous est avantageux. Ce que vous désirez comme votre plus grand bien, peut, ou s'opposer à un

(1) Servire me fecisti in peccatis tuis. *Isa.*, XLIII. 24.

bien plus grand que vous ignorez, ou vous porter un préjudice que vous n'apercevez pas. Alors c'est encore la bonté infinie qui vous refuse. En vain St Paul demande jusqu'à trois fois au Seigneur, d'être délivré de l'ange de Satan, de l'aiguillon de la chair qui le tourmente. Cette épreuve lui est utile pour que les magnifiques révélations dont il a été favorisé ne l'enorgueillissent pas. Il lui est répondu que la grâce divine lui suffit, et qu'il faut que sa vertu se perfectionne dans les tentations (1).

Pour prier au nom de Jésus-Christ, et pour être exaucé à ce titre tout-puissant, il ne suffit pas de ne demander que ce qui est directement ou indirectement utile au salut : il faut encore le bien demander. Les qualités de la prière sont aussi nécessaires que son objet.

La première de ces qualités est qu'elle parte d'un cœur pur et exempt de péché. Ne m'offrez plus, dit le Seigneur par son prophète à son peuple devenu coupable, des sacrifices désormais inutiles. Votre encens est pour moi une abomination. Je ne reçois plus votre sabbat et vos fêtes. Mon âme déteste vos calendes et vos solennités ; elles me sont devenues à charge. En vain étendrez-vous les mains ; je détournerai les yeux. Vous aurez beau multiplier vos prières, je ne les exaucerai pas (2). Le pécheur a perdu tout le droit que les mérites de Jésus-Christ lui avaient acquis aux grâces du salut. Objet infortuné de la haine de son Dieu, il appelle la miséricorde, et c'est la colère qui lui répond. A Dieu ne plaise cependant que nous tombions dans l'erreur condamnée par l'Église, que la prière du pécheur est un nouveau péché ; elle est au contraire sa seule ressource. Malheureux, qui languissez dans ce funeste état, vous n'avez qu'une prière qui peut vous servir, c'est celle de la pé-

(1) Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulut carnis meæ, angelus Satanæ qui me colaphizet. Propter quod ter Dominum rogavi ut discederet a me ; et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur. *II Cor.*, XII. 7, 8 et 9.

(2) Ne offeratis ultra sacrificium frustra. Incensum abominatio est mihi. Neomeniam, et sabbatum, et festivitates alias non feram ; iniqui sunt cœtus vestri : calendas vestras, et solemnitates vestras odivit anima mea : facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens. Et cum extenderitis manus vestras, avertam oculos meos a vobis ; et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam. *Isa.*, I. 13. 14 et 15.

nitence : il ne vous reste qu'une grâce à implorer, c'est le pardon. Toute autre demande sera rejetée avec indignation : tout autre bienfait refusé avec sévérité. Ah ! ne négligez pas de solliciter celui qu'il est encore en votre pouvoir d'obtenir. Implorez par vos supplications les plus ardentes la grâce salutaire qui vous rendra dignes d'en recevoir d'autres. Le même prophète qui au nom de Dieu a proscrit si solennellement les vœux du peuple prévaricateur, ajoute immédiatement après : Allez vous laver de vos péchés ; rendez-vous purs ; ôtez de devant mes yeux le vice de vos pensées ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien, et revenez ensuite m'invoquer avec confiance. Votre âme, fût-elle toute noire de crimes, deviendra blanche comme la neige (1).

Une seconde condition nécessaire à la prière, c'est qu'elle soit humble. La prière de celui qui s'humilie pénètrera à travers les nuées (2). Achab, ce prince pervers, dont il est écrit qu'entre tous les impies qui s'assirent sur le trône d'Israël, il n'en fut pas un aussi corrompu que lui (3), Achab s'est enfin humilié devant le Seigneur, et par ce seul acte il obtient que les carreaux de la colère céleste, déjà amassés sur sa tête, en soient détournés (4). Et peut-on avoir une idée de la prière, et ignorer cette règle fondamentale ? L'arrogance dans la prière n'est pas seulement un vice, c'est une contradiction, une démence. Un simple grand de la terre accueillerait-il des demandes qui lui seraient faites avec hauteur ? Et le besoin même qui nous amène aux pieds des rois, ne doit-il pas nous faire sentir notre immense dépendance ?

L'humilité dont nos prières doivent être pénétrées, ne préjudicie point à la confiance qui doit les animer, et qui est leur troisième qualité. L'une est fondée sur le sentiment

(1) Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis : quiescite agere perverse, discite benefacere.... et venite, arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur. *Isa.*, I 16, 17 et 18.

(2) Oratio humiliantis se nubes penetrabit. *Eccli.*, XXXV. 21.

(3) Non fuit alter talis sicut Achab, qui venundatus est ut faceret malum in conspectu Domini. *III Reg.*, XXI. 33.

(4) Nonne vidisti humiliatum Achab coram me ? Quia igitur humiliatus est mei causa, non inducam malum in diebus ejus. *III Reg.*, XXI. 26.

de notre néant; l'autre a pour base la promesse divine. Rien ne vous est dû ; soyez humble : tout vous est promis; soyez confiant. Vous êtes incapable de mériter; comment auriez-vous de l'orgueil ? Jésus-Christ a mérité pour vous, quelle défiance pourrait vous rester ? Approchez-vous donc du trône céleste avec une confiance modeste, mais ferme. Priez, vous dit l'apôtre saint Jacques, avec foi, et sans nulle hésitation (1). Un homme trouverait injurieux que vous doutassiez de sa parole; vos doutes sont un outrage à Dieu. De quoi pouvez-vous être incertain ? Est-ce de sa fidélité ? est-ce de sa puissance ? Ne donnez pas plus de bornes à votre espérance qu'il n'en a donné à son engagement. Ce n'est point par des demandes réservées et timides que vous lui plairez. Demandez hardiment les dons les plus excellents. Si c'est une vertu, qu'elle soit parfaite ; si c'est une victoire, qu'elle soit complète, si c'est la rémission des péchés, qu'elle soit entière. La munificence divine est le contraire de la libéralité humaine : plus on lui demande, plus on a droit d'obtenir.

Une quatrième qualité nécessaire à la prière pour la rendre efficace, c'est la persévérance. Jésus-Christ promet que les vœux faits en son nom seront exaucés ; mais il n'en fixe pas le moment. Il s'engage à vous accorder toutes vos demandes ; mais non pas aussitôt qu'il vous plaira de les faire. Souvent au contraire il paraît ne pas vous écouter. Il semble recevoir vos empressements avec indifférence. Il oppose à vos prières les plus légitimes, une rigueur apparente. Ame chrétienne, ah ! gardez-vous de vous rebuter. Cette dureté feinte est encore un raffinement de sa bonté. Il veut tout à la fois éprouver et exercer votre patience, votre foi, votre humilité, votre ferveur. Le peu de succès de vos premiers vœux, loin de les ralentir, est un motif de les renouveler avec plus d'ardeur. Et les grâces du Seigneur ne sont-elles donc pas assez précieuses pour être sollicitées souvent et longtemps ? Le moment où vous cessez votre prière est celui où elle allait être exaucée. Vous désespérez du succès à l'instant où votre espoir était le mieux fondé. Dieu était prêt à céder à vos instances, et c'est vous qui cédez à sa

(1) Postulet autem in fide nihil hæsitans. *Jac.*, I. 6.

résistance simulée. Vous perdez tout votre mérite, sur le point d'en recueillir le prix, et vous abandonnez la carrière lorsque vous touchez à la palme.

Enfin une cinquième et dernière condition, à laquelle est attaché le succès de la prière, est l'attention. Sans attention il n'y a pas de prière. L'acte le plus nécessaire de la religion ne peut pas être une pratique purement extérieure. Peut-on de bonne foi se persuader qu'on loue Dieu, qu'on l'implore, qu'on lui rend grâces, sans y penser ? Ce qui constitue essentiellement la prière, ce que Dieu écoute, ce qu'il exauce, ce n'est pas le son qui sort de la bouche, et qui se perd dans l'air ; c'est le sentiment, qui du cœur s'élève jusqu'à lui. De l'instant où vous cessez de vous appliquer, vous cessez de prier. L'attention dans la prière est de précepte, comme la prière même. C'est un égal péché de ne pas prier, ou de prier sans réflexion. Aussi, et tous les docteurs en conviennent, dans les prières commandées spécialement, et sous peine de péché, l'attention est aussi impérativement commandée, et les distractions notables auxquelles on se laisse volontairement aller, deviennent dans ce cas des offenses grièves et mortelles. Prenons garde cependant, en présentant la morale sainte dans toute son étendue, de l'exagérer. En prévenant des prévarications, craignons d'engendrer de vains scrupules. Ce qui est coupable dans les distractions, n'est pas la légèreté qui est entraînée ; c'est la volonté qui s'y prête. L'Auteur de notre nature en connaît la faiblesse. L'indulgence suprême ne s'offense pas des négligences que nous ne voulons point commettre. C'est le moment où nous nous apercevons de la distraction dans laquelle nous sommes tombés, qui décide si elle sera vicieuse ou innocente. Coupables si nous y persévérons, elle ne nous est pas imputée, si nous revenons à Dieu avec une nouvelle ferveur. Que ces épreuves fréquentes de notre fragilité servent à nous retenir dans l'humilité et dans la défiance de nous-mêmes. Demandons à Dieu de nous délivrer de ces divagations auxquelles notre esprit est emporté par sa légèreté ; mais ne les regardons pas comme des crimes. Ne nous croyons pas obligés, comme certaines âmes non saintement timorées, mais vainement scrupuleu-

ses, à répéter les parties de nos prières auxquelles nous n'aurions pas donné une attention formelle.

Je vous ai dit toutes ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus avec obscurité, mais où je vous annoncerai avec clarté ce qui concerne mon Père.

Le temps était très-voisin où Jésus-Christ devait cesser d'employer le langage des paraboles. Trois jours après ce discours, le soir de la résurrection, il communiqua à ses apôtres, avec le Saint-Esprit, l'intelligence des Écritures. Pendant les quarante jours qu'il resta encore avec eux, il ne cessa de leur révéler en termes clairs tout ce qui concerne son Père. Enfin, lorsque l'Esprit-Saint fut descendu sur eux, peu de semaines après, transformés en d'autres hommes, ils se trouvèrent pleinement instruits de toutes les vérités qu'ils devaient aller répandre sur la terre. Ainsi la Sagesse suprême les conduisait par degrés de l'état de simplicité, d'ignorance, de grossièreté où elle les avait pris, aux talents, à la science, au génie qui devaient étonner les peuples, confondre les philosophes, convertir l'univers. Qu'à travers les nuages qui couvraient encore en ce moment l'aurore du christianisme, les apôtres ne découvrissent que faiblement la lumière qui commençait à poindre, que dans les termes énigmatiques employés par leur divin Maître, ils ne saisissent pas tout le sens qui était caché, cela ne doit ni nous étonner, ni nous scandaliser. Mais maintenant que le soleil de vérité brille de tout son éclat, comment se trouve-t-il des yeux qui n'en soient pas frappés. Quand les vérités du salut nous sont enseignées sans obscurité, sans allégories, comment se fait-il que tant de personnes en soient si peu instruites ? L'étude de la religion occupe à peine quelques moments de l'enfance. On croit posséder suffisamment la science du salut, parce qu'on a bien ou mal retenu les courtes et familières instructions que l'on reçut dans ses premières années. L'un des prétextes les plus communs pour se dispenser des lectures pieuses, pour s'absenter de la parole divine, est que l'on sait surabondamment tout ce qui s'y enseigne. Erreur grossière et funeste ! L'art de se sauver n'est pas une simple spéculation. Il en est de celui-là comme de tous les autres ; c'est par la pratique que l'on s'instruit. Interrogez tous les saints personnages qui

ont consumé leur vie dans la contemplation des vérités célestes. Tous vous répondront que, dans cette inépuisable science, il reste toujours plus de pas à faire qu'on n'en a fait. Ce n'est que l'ignorance qui se croit habile, et sa présomption vient de ce qu'elle ne se doute pas même en quoi la science consiste. La présomption nous séduit, parce que l'ignorance nous aveugle. Ainsi, d'une part, plus on a appris, plus on éprouve le besoin d'apprendre : et de l'autre, moins on est instruit, moins on sent la nécessité de s'instruire.

En ce temps-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous.

Il s'est accompli, il s'accomplit encore l'oracle de Jésus-Christ. Du nord au midi, du couchant à l'aurore, partout où la religion chrétienne a pénétré, s'est répandu avec elle ce dogme que prêchèrent les apôtres dès le premier jour de leur mission : qu'il n'y a de salut que par Jésus-Christ, et qu'il n'a pas été donné aux hommes sous le ciel, un autre nom par lequel ils puissent se sauver (1). C'est ce nom sacré, retentissant dans tous les cantiques de l'Église, dans ses adorations, dans ses gémissements, dans ses supplications, dans ses actions de grâces, qui en fait la force et le mérite. Il n'est pas nécessaire que Jésus-Christ ajoute qu'il y unira ses propres prières. Ses apôtres ne doutaient point de son amour. Il leur en avait donné les preuves les plus multipliées ; ils allaient en recevoir de plus abondantes et de plus magnifiques encore. Sur la terre il avait sans cesse prié pour eux ; ils ne pouvaient pas croire qu'au sein de la gloire, il les abandonnerait.

Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que j'étais sorti de Dieu.

Il y a dans Dieu deux sortes d'amour pour nous : l'un, général pour tous les hommes ; l'autre, particulier pour les justes. Le premier est le principe de notre amour pour lui ; le second en est la récompense. Tel est, selon l'apôtre saint Jean, si profond dans cette matière, l'ordre de la charité. Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui

(1) Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act.*, IV, 12.

nous a aimés le premier (1) ; et cet amour de notre Dieu doit exciter le nôtre (2). Il en est tout à la fois, et la cause par la grâce qu'il répand dans nos cœurs, et le motif par la reconnaissance qu'il nous inspire. Mais cette charité, par laquelle nous répondons à celle de Dieu, augmente encore la sienne. Il nous aimait comme ses créatures ; il nous chérit comme ses enfants. C'est de cet amour que Jésus-Christ parle ici à ses apôtres, et dans eux, à tous ceux qui leur ressembleront. Tous ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui l'aiment, Dieu a pour eux un amour de prédilection. La foi et la charité sont les deux titres qui nous acquièrent cet amour de notre Dieu. Ces deux vertus, indispensablement nécessaires, sont intimement unies. La foi sans la charité est morte; sans la foi la charite est nulle. Chacune des deux est la première des vertus chrétiennes : l'une dans l'ordre du temps, l'autre dans celui du mérite. La foi précède la charité ; la charité surpasse la foi. La charité est produite par la foi ; la foi est fortifiée par la charité. C'est la foi qui inspire à la charité ses sentiments ; c'est par la charité que la foi opère. Examinons-nous soigneusement sur ces deux vertus si essentielles. Considérons avec toute l'attention que demande un si grand intérêt, si les paroles que Jésus-Christ adresse à ses apôtres pourraient nous être appliquées. Avons-nous cette foi ferme, cette charité ardente qui méritent et attirent l'amour distingué de notre Dieu ? Notre foi n'est-elle pas souvent ébranlée par les sophismes de l'incrédulité, déconcertée par les railleries du libertinage ? Notre charité n'est-elle pas plus souvent encore refroidie par les dissipations, par les suggestions, par les exemples du monde; altérée par nos propres négligences, par nos affections étrangères, par nos inclinations terrestres, par notre respect humain ? Pour conserver pures et intactes ces deux grandes vertus, ayons sans cesse devant les yeux le prix immense que Jésus-Christ y attache : c'est l'amitié de Dieu, le plus solide, comme le plus précieux de tous les biens, qui nous suit au-delà même du trépas, qui est notre soutien dans cette vie, notre éternelle félicité dans l'autre.

(1) In hoc est caritas, non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos. *I Joan.*, IV, 10.

(2) Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. *Ibid.*, 19

Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde : de nouveau je vais quitter le monde, et aller à mon Père.

Jésus-Christ revient souvent, dans son évangile, sur cette vérité. Il exige spécialement qu'on la croie. Il loue les apôtres d'en être persuadés, parce qu'étant l'objet de notre foi, elle en est en même temps le fondement. Le Verbe fait chair, le Fils de Dieu sorti du sein de son Père, est descendu parmi les hommes pour les racheter et les instruire, devenu homme sans cesser d'être Dieu ; voilà le mystère qui nous fait croire sans difficulté tous les autres. Jésus-Christ est Dieu. Dès lors toutes ses paroles sont pour moi les oracles de la vérité suprême. Qu'il s'élève dans mon esprit des tentations contre la foi, je les repousserai toutes avec cette seule pensée : Jésus-Christ est Dieu, et c'est lui qui est l'auteur de ma croyance. Que l'hérétique essaie de m'entraîner dans ses opinions erronées, je m'en garantirai par cette seule réflexion : Jésus-Christ est Dieu, et il a promis l'infaillibité à son Église. Jésus-Christ est Dieu : voilà le principe, le garant, le boulevard de ma foi.

Ses disciples lui dirent : Vous nous parlez maintenant avec clarté, et vous n'employez point de paraboles. Nous savons à présent que tout vous est connu, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge ; et par cette raison nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

Les apôtres comprenant quelque chose à la fin du discours de leur divin Maître, croient déjà être au moment où tout leur sera clairement expliqué. Ils croient voir à découvert les vérités célestes, et cependant combien la profession de foi qu'ils font est-elle même faible et imparfaite ! Ne les imitons pas en ce point. Défions-nous beaucoup de nous-mêmes et de nos prétendues connaissances. Demandons à Dieu les lumières qui nous manquent, et méritons de les obtenir par notre humilité.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les Rogations

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

Petite et accipietis.
Demandez et vous recevrez. *Joan.*, XVI, 24.

On ne saurait être, M. F., plus simple en même temps et plus magnifique, et l'on sent bien qu'il est riche autant qu'il est généreux, celui qui est prêt à donner avec autant d'aisance que de grandeur. Demandez et vous recevrez. Admirable langage qui montre assez qu'ici c'est le Maître qui parle ! Quel homme, quel sage, quel roi, quel conquérant, si puissant qu'on le suppose, osa jamais parler de la sorte ? Assuérus dit bien à Esther : Demandez, et il vous sera donné, quand même vous me demanderiez la moitié de mon empire. Mais là s'arrête tout l'effort de sa munificence royale. Le monde dit bien aux poursuivants de ses honneurs et de ses richesses : Demandez, et peut-être qu'à force de sollicitations et de requêtes vous obtiendrez quelque part aux faveurs de la fortune. Mais nul autre qu'un Dieu n'a pu s'engager à donner sans mesure, et sans autre limite que l'étendue de nos besoins et de nos vœux. *Petite et accipietis* : Demandez et vous recevrez. Reconnaissons à cette parole la puissance suprême à qui il n'en coûte pas plus pour donner qu'il ne lui en a coûté pour produire, la magnificence souveraine qui ne s'apprauvrit point par ses largesses, la bonté infinie qui, riche et inépuisable de son propre fonds, n'ayant pas besoin d'acquérir, a pourtant besoin de répandre. Jésus-Christ parle de donner tout ce qui peut être l'objet des désirs de l'homme, la puissance, la gloire, la richesse, son royaume si l'on veut, et une éternité de bonheur, comme un riche de la terre parlerait de donner quelques pièces d'or ; une si vaste promesse ne lui coûte aucun effort, et l'on croit déjà voir ses dons couler de source comme ses paroles : Demandez ce que vous voudrez, et on

vous le donnera ; il suffit que vous le demandiez en mon Père : *Petite et accipietis.*

Venez donc, M. F., puisez à pleines mains dans ce trésor toujours plein et toujours ouvert ; demandez à ce Dieu, qui aime tant à donner, que son plus sensible déplaisir est de voir qu'on ne lui demande pas ou qu'on lui demande avec réserve. Et que lui demanderez-vous ?.... Demandez-lui la grâce, la vertu, ces trésors de l'âme ; demandez-lui sa justice, son royaume et sa propre gloire ; demandez-lui, même par surcroît, les avantages de la vie présente, la force, la santé, l'abondance ; car il a poussé la bonté jusqu'à cet excès, qu'après nous avoir offert de partager avec lui son trône, il ne refuse pas d'entendre les vœux de ces cœurs plus faibles, de ces âmes imparfaites, qui veulent y joindre encore les félicités de la terre. Oui, les biens du temps comme ceux de l'éternité, les richesses de la nature comme celles de la grâce, peuvent être l'objet de nos prières ; oui, ce Dieu bon qui verse sur nous la rosée du ciel, permet encore que nous lui demandions la graisse de la terre ; et c'est dans cette confiance que l'Église consacre des prières publiques et des processions solennelles pour attirer la bénédiction sur les récoltes, à cette époque de l'année, qui inspire des craintes d'autant plus vives qu'elle fait naître de plus riantes espérances. Tel est le but des Rogations, dont je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui.

Le mot Rogations signifie la même chose que prières et supplications. On entend par ce mot les trois jours qui précèdent immédiatement la fête de l'Ascension, durant lesquels l'Église prescrit l'abstinence aux fidèles, et les convie à des prières extraordinaires et à de solennelles processions. On les nomme encore, dans le style liturgique, petites litanies, par opposition aux grandes litanies que l'Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les églises, avait de temps immémorial affectées à la fête de saint Marc. Ces trois jours sont pris dans le temps pascal, à la veille de l'entrée triomphante du Sauveur dans le ciel ; soit que la Religion ait appréhendé qu'au milieu des réjouissances et des solennités de la Pâque, nous ne perdissions le souvenir et les habitudes de pénitence ; soit qu'elle ait voulu nous rappeler, par ce rapprochement, que pour nous asseoir sur le trône su-

blime où Jésus-Christ notre précurseur est allé nous préparer une place, nous devons y monter comme lui par la voie des privations et des sacrifices.

Quelques écrivains ecclésiastiques font remonter l'usage des Rogations jusqu'au siècle de saint Augustin, et croient en avoir reconnu les vestiges dans un discours adressé, la veille de l'Ascension, par cet illustre évêque à son peuple d'Hippone. Mais le plus grand nombre, sur le témoignage de saint Grégoire de Tours, attribue à saint Mamert, archevêque de Vienne, l'honneur de cette pieuse institution. Des fléaux nombreux désolaient depuis longtemps la Provence ; le saint pontife, pour en délivrer son troupeau, indique des prières publiques accompagnées de jeûnes et d'œuvres expiatoires ; les peuples accourent de toutes parts à ces solennités de la pénitence ; et bientôt cessèrent les plaies dont ils étaient frappés. Cet exemple fut imité dans le reste des Gaules. La pratique des rogations s'introduit rapidement en Espagne, en Angleterre, en Italie et jusqu'à Rome même. Nous apprenons de saint Césaire d'Arles qu'elle était de son temps universellement reçue dans tout le monde chrétien ; et ce n'est pas une médiocre gloire pour l'Église d'Auvergne d'avoir été une des premières à adopter, sous les auspices de saint Sidoine, son évêque, une observance de foi et de piété dont ses fertiles plaines et ses riches coteaux n'ont cessé de recueillir les fruits les plus abondants.

Dans les premiers temps, on joignait le jeune à l'abstinence durant ces trois jours ; le jeûne fut supprimé depuis, par égard pour les joies saintes du temps pascal, et il n'est resté que l'obligation de l'abstinence. Je ne dirai rien ici de cette obligation, que j'ai touchée ailleurs ; je me borne à saisir les traits distinctifs de ces fêtes et les circonstances qui leur donnent une physionomie particulière. Ceci m'amène à vous parler des processions usitées dans l'Église catholique, et dont il m'a paru important de vous faire connaître l'esprit, les motifs, le but et les avantages.

A ce mot de procession, on doit s'attendre à voir sourire de pitié les beaux esprits, si toutefois il n'excite pas plutôt leur humeur philosophique. Ils ne veulent voir dans ces cérémonies saintes que des usages renouvelés du paganisme, ou tout au plus de vaines pratiques imposées à l'ignorance

et à la crédulité des peuples au profit de la domination des prêtres. — Que signifient, disent-ils, ces promenades superstitieuses? à quoi bon ce cortége de lévites, de femmes, d'enfants, de vieillards? Qu'est-ce que cela fait à nos plaisirs ou à nos affaires, que de les troubler ou de les interrompre? Processions, distractions populaires, purs spectacles, faits seulement pour amuser les simples ou les oisifs, restes des vieux temps qui ne conviennent plus à nos sociétés perfectionnées! Ces raisons sont faibles, il faut l'avouer ; mais toutes faibles qu'elles sont, elles ne laissent pas d'agir puissamment sur un grand nombre d'hommes, honnêtes gens d'ailleurs, qui se croiraient perdus dans l'opinion de leurs semblables, si on les surprenait à la suite d'une procession religieuse. Vous direz que c'est faiblesse d'esprit de leur part, que de se laisser conduire ainsi par la crainte des jugements humains ; tout au contraire, ils se donnent pour esprits-forts, et se croient eux-mêmes de bonne foi, comme ils tâchent de le persuader aux autres ; car aujourd'hui il n'y a de force que contre Dieu, contre la vérité et contre sa conscience ; il n'y a point de faiblesse à se laisser mener par des hommes qu'au fond l'on méprise, mais que l'on craint encore davantage, parce qu'ils se sont mis en possession de dispenser le blâme et la faveur publique ; et voilà ce que le siècle appelle indépendance et supériorité de raison.

Si les beaux esprits dont je parle, après avoir ri, voulaient se donner la peine de raisonner, ils trouveraient peut-être un beau sujet de considérations philosophiques et morales là où la prévention, la frivolité, la précipitation du jugement ne leur fait voir qu'un texte de déclamations usées et une matière à des railleries plus ou moins indécentes. Nous ne comprenons pas, en effet, ce qu'il peut y avoir de si ridicule dans des cérémonies toutes pleines de souvenirs, d'usages et d'émotions religieuses. Le Christianisme sans doute est un culte spirituel, et c'est même lui qui a spiritualisé le monde tombé dans la matérialité la plus abjecte et la plus stupide, et vous verrez que le monde se matérialisera de nouveau à mesure que la religion perdra de sa divine influence ; mais la spiritualité de ce culte ne l'empêche pas de parler à l'imagination, cette heureuse faculté de l'âme, par qui tous les esprits sont saisissables, même les plus incul-

tes, et qui donne aux esprits cultivés, favorisés de ce don du ciel, une supériorité si marquée sur leurs rivaux de gloire, à quelque objet d'art ou de littérature que s'applique leur génie. La religion, dans ses rites sacrés, s'adresse à la raison, mais non à la raison sèche, nue, froide, abstraite, dont les arides spéculations laissent le cœur sans chaleur et sans vie ; elle s'adresse à la raison sensible, que de grandes scènes émeuvent, que de touchantes réminiscences attendrissent, dont les pensée se tournent d'elles-mêmes en sentiments, et les sentiments en actions vertueuses. Non, ce n'est point du paganisme que la Religion a emprunté ses pratiques saintes ; elle est assez riche en souvenirs de gloires nobles et pures, pour n'avoir pas eu besoin de puiser à des sources corrompues que le soleil de l'Évangile a séchés quand il s'est levé sur le monde. Avec des yeux chrétiens, nous reconnaîtrons dans les processions de l'Église, des motifs plus élevés et des intentions plus dignes d'elle.

Mais ici, le sujet s'étend, les considérations naissent en foule ; les pensées se pressent avec tant d'abondance, que je ne sais comment les mettre en œuvre, ni dans quel ordre je dois vous les présenter. Quand l'Église, déployant ses bannières, franchit le seuil de ses temples, et nous invite à marcher à la suite hors de l'enceinte des villes, sous la voûte du ciel, à travers les campagnes couvertes de richesses, quel est donc son esprit et sa pensée ? Veut-elle nous arracher pour un temps a la corruption des cités, nous faire respirer un air plus pur et plus libre, renouveler et rajeunir notre être épuisé de soins domestiques, et ne nous rendre enfin aux tribulations de la vie sociale qu'avec des cœurs justifiés et des âmes agrandies par tout ce qu'offrent d'inspirateur les grands tableaux de la nature ? Veut-elle nous mettre sous les yeux la primitive histoire, nous rapprocher de cet âge d'or, de ces premiers temps d'innocence et de bonheur, où l'homme priait en plein air, en présence de cette nature que le souffle du péché n'avait pas encore souillée, alors que l'univers était un temple, et que la Divinité, partout présente et presque visible, n'avait pas été forcée par les crimes de la terre, de se choisir un lieu à part et de le sanctifier pour en faire sa demeure ? Veut-elle nous retracer une image de la vie pastorale, la plus près du bon-

heur, parce qu'elle est la plus près de la vertu ; nous rappeler ces anciens patriarches qui n'avaient point d'habitation fixe sur la terre, transportaient leurs tentes d'un lieu à l'autre sans s'attacher à aucun, se regardaient ici-bas comme des passagers et des voyageurs, appelaient leur vie séculaire un pèlerinage de quelques jours, et nous faire ainsi ressouvenir de ces maximes que tout nous prêche, mais que nous oblions si vite, qu'étrangers ici-bas nous ne pouvons former d'établissement durable, que notre patrie est au ciel, et que c'est à ce terme que doivent tendre incessamment tous nos efforts et tous nos vœux ? En sortant des ombres et du secret du sanctuaire pour se montrer au grand jour dans un appareil de triomphe, veut-elle nous rappeler la victoire qui couronna ses longs combats, sa liberté conquise par son sang, et la paix donnée enfin à sa constance, quand, à la voix du grand Constantin, elle sortit toute vivante des Catacombes où la rage des tyrans l'avait forcée de s'ensevelir, et qu'elle apparut à l'univers étonné, comme une reine qui prend possession de son empire, armée de ce signe auguste par lequel elle avait vaincu ? ou bien veut-elle nous apprendre qu'enrôlés dans sa milice, nous devons l'accompagner dans cette guerre qu'elle fait au monde, à l'enfer et aux passions, combattre avec elle jusqu'à notre dernier soupir, et marcher sous ses drapeaux à la conquête du ciel ? Est-ce enfin un attrait d'innocence, un goût de paix et de solitude, est-ce un regret des anciens jours qu'elle veut nous inspirer? est-ce un tribut de louanges qu'elle réclame pour le Créateur en présence de ses œuvres ? est-ce une image des combats de la foi, des épreuves de la vertu qu'elle expose à nos regards ? Oui, M. F., c'est tout cela ; ce sera même maintenant, si vous le voulez, un spectacle pour le peuple, pour ceux de ses enfants qu'elle chérit davantage, parce qu'ils sont plus conformes à la simplicité de son Évangile. Et pourquoi le peuple n'aurait-il pas ses fêtes aussi bien que les heureux du siècle ? et si la Religion ne lui donnait des plaisirs, qui lui en donnerait ? Ah ! elle est elle-même une fête perpétuelle pour le cœur du juste. Il faut bien lui permettre d'avoir ses processions, quand la Raison a eu les siennes. Il est vrai que le peuple a peu goûté celles-là ; il n'y a vu qu'une parodie

sacrilége des objets de son culte, et une amère dérision de ses souffrances et de sa misère. Il a mieux aimé ces pompes saintes qui le reposent et le consolent, qui rendent ses travaux légers, qui bénissent ses sueurs, l'associent pour ainsi dire aux soins de la Providence, et font briller à ses yeux, à travers les peines, les fatigues de cette vie, le rayon d'une espérance immortelle. Voulez-vous l'en blâmer ou l'en plaindre ? Ces spectacles du moins ne lui coûtent aucun remords ; au contraire, ils l'instruisent et le perfectionnent. N'y eût-il dans nos processions d'autre avantage que d'éveiller ou d'entretenir le sentiment religieux, elles seraient encore dignes de tous les respects du sage. Toute œuvre où se mêle la pensée de Dieu rend l'homme meilleur, en attendrissant son cœur, en élevant son âme ; c'est l'incrédulité qui l'endurcit et le déprave.

Combien d'autres considérations encore, ou instructives ou édifiantes, peuvent nourrir, M. F., votre foi et votre piété, quand vous accompagnez les processions où vous invite l'Église. L'âme fidèle versée dans l'étude des Écritures peut s'y représenter la marche des Israélites dans le désert, au milieu des miracles accordés à la prière, la manne tombant du ciel, l'eau jaillissant du rocher, figures naturelles et sensibles de ces trésors de fécondité que le concert de nos vœux et de nos louanges fait descendre sur nos champs fertilisés. Comme Balaam, qui, du haut des remparts de la ville de Moab, contemplait avec ravissement la belle ordonnance du camp d'Israël, elle peut admirer le bel ordre des cérémonies de l'Église, la solennité de sa marche, la majesté de ses pompes et la gravité de ses cantiques. Tantôt elle croit voir l'Arche d'alliance, tranférée avec honneur de Cariathiarim dans la cité de David, précédée et suivie d'un long cortége de lévites, de princes des tribus, d'enfants, de jeunes vierges, s'avançant pleins de ferveur et de joie, au bruit des instruments et des hymnes sacrés : première procession dont les annales saintes nous aient gardé la mémoire, et le modèle de toutes celles qui furent instituées dans la suite des temps. Tantôt elle voit l'Église elle-même, cette illustre étrangère, traversant les siècles avec des fortunes diverses, mais marchant d'un pas toujours ferme et toujours égal vers le terme de l'éternité. Tantôt

c'est un pieux et tendre souvenir qu'elle veut donner aux voyages et aux courses pénibles du Sauveur, lequel allait faisant le bien par les villes et les bourgs de la Judée, et répandant sur ses pas les bienfaits, avec les merveilles. Tantôt enfin elle s'unit d'intention à ces fervents voyageurs à qui le zèle du salut et l'espérance du pardon faisaient entreprendre de lointains pèlerinages ; ou bien encore elle aime à retrouver dans les stations processionales une imitation de l'ancien usage qui amenait, à certains jours de fête, le clergé et le peuple chrétien aux lieux consacrés par le sacrifice des martyrs en la présence de leurs précieux restes.

C'est dans cet esprit, M. F., que nos pères et nos modèles dans la foi assistaient aux processions de l'Église. Comme tous avaient besoin de la Providence, nul ne se croyait dispensé de prendre part aux prières publiques : les hommes de peine et de labeur, les laboureurs, les artisans, les ouvriers, ne regardaient pas comme perdues les heures qu'ils employaient à demander au ciel des bénédictions pour leurs sueurs ; les infirmes eux-mêmes se traînaient à la suite des processions, ou se faisaient porter sur leur passage, espérant y trouver du soulagement à leurs maux. Ce n'était pas un groupe de fidèles et comme une faible députation rangée sous la bannière de la Croix ; c'était une ville tout entière qui sortait de ses murs pour aller au-devant du Seigneur et de ses grâces. Aussi, que de bénédictions, que de prodiges signalaient ces jours de prière et de miséricorde ! Les malades guéris, les fléaux apaisés, les orages conjurés, les guerres éteintes... Il ne se fait plus de miracles, disons-nous, il n'y a plus de prophètes, nous ne voyons plus les signes que voyaient nos pères : le Seigneur ne nous connaît plus : *Signa nostra non vidimus, jam non est propheta, et nos non cognoscet amplius* (1). Ah ! M. F., il ne se fait plus de miracles, parce qu'il n'y a plus de foi ; faisons revivre les siècles de la foi, et nous verrons renaître le temps des miracles.

Qu'il y a loin, en effet, M. F., de cette foi vive et de cette piété fervente qui animaient ces saintes cérémonies dans les premiers temps, à la triste langueur de notre foi endormie et

1) *Ps.*, LXXIII, 9

de notre piété mourante ! C'était sous le sac et la cendre, les yeux remplis de larmes, le front humilié, la voix entrecoupée de gémissements et de sanglots, que les grands avec le peuple, les riches avec les pauvres, les pères avec les enfants accompagnaient autrefois ces processions expiatoires. Spectacle vraiment digne des regards des anges, que celui où toute une population, assemblée comme une grande famille sous les yeux d'un père commun, marchait au chant des cantiques, entre le ciel et la terre, pour obtenir les faveurs de celui-ci en échange des hommages et des vœux de celle-là ! Aujourd'hui que voyons-nous ? Ah ! dans les campagnes, peut-être, où tout rappelle la pensée du Dieu qui donne la vie à l'univers, où la Providence se manifeste à tous les yeux, et se rend, pour ainsi dire, sensible et palpable dans chaque semence qui croît, dans chaque fruit qui se développe, dans chaque plante qui se ranime ; à cette saison du printemps, le réveil et la renaissance de la nature, peut-être, dis-je, dans les campagnes, on retrouve encore quelques précieux restes de la piété antique ; on voit encore les mains qui cultivent la terre s'élever suppliantes vers le Dieu qui la féconde, et la pompe simple, mais religieuse, mais recueillie des habitants du hameau, se prolonger à travers les guérets, en mêlant la voix et la prière de l'homme aux parfums des fleurs, aux chants des oiseaux, et à tout ce magnifique tribut que chaque créature paie à son Créateur. Mais dans nos cités, où nos maisons, nos ateliers, nos comptoirs nous cachent le ciel et la terre, où chacun n'a de confiance qu'en son industrie et s'accoutume à se croire soi-même sa seule providence, où par conséquent l'on n'a rien à demander à Dieu, rien à craindre de sa justice, rien à espérer de sa clémence, que voyons-nous en ces saints jours ? Rien de changé, si ce n'est que la Croix, suivie d'un petit nombre de fidèles, traverse nos rues et nos places publiques pour porter des bénédictions à des gens qui pensent n'en avoir pas besoin et qui n'en veulent seulement pas ; rien de changé, si ce n'est peut-être que le bel-esprit et le libertin trouvent un sujet de dérision et de moquerie dans une solennité qui était la joie et la consolation de ses pères, et se fait un jeu et une distraction d'un acte éclatant d'adoration et d'action de grâces. Quant à la multitude, rien que de l'in-

différence, ou tout au plus de la curiosité. Le passant poursuit sa marche et ne voit dans la pompe religieuse qu'un obstacle à la prompte expédition de ses affaires ; le négociant demeure attaché à sa banque ; l'homme public, à son bureau ; l'artisan, immobile sur son établi : s'il se repose un moment et suspend son travail, ce n'est pas pour prier, mais pour voir ; et personne ne paraît soupçonner que toute l'Église est en prière pour les biens de la terre, pour la paix des ménages, pour le bonheur et la prospérité des hommes. Plus de fronts prosternés, plus de mains levées vers le ciel. On dirait, à voir ces visages distraits, ces cœurs froids, ces lèvres muettes, que tout cet appareil que déploie la religion leur est étranger et ne leur offre plus même l'intérêt d'un spectacle.

Ah ! M. F., si l'honneur de Dieu vous touche, si vous n'êtes pas indifférents au salut de vos âmes, si même vos intérêts temporels vous sont chers, observez plus religieusement ces trois jours de grâces et de prières. Jamais peut-être les récoltes variées dont se couronne le sol fécond de nos contrées, ne s'annoncèrent avec des présages plus heureux, et ne furent favorisées d'un ciel plus clément et d'une température plus propice à tous les genres de culture. Tout nous promet une abondance qui réjouira le riche, consolera le pauvre, et dissipera les craintes qu'avait fait naître l'élévation du prix de quelques denrées. N'oublions pas que l'homme sème, plante, arrose, mais que c'est Dieu qui donne l'accroissement. Comptons sans doute sur les prévoyances d'un gouvernement paternel ; mais souvenons-nous que notre pain de chaque jour est dans la main de Dieu, et que le premier des gouvernements est celui de la Providence. Mille accidents peuvent encore atteindre nos fruits et rendre vaines les promesses de la terre. Rendons grâces à Dieu des espérances qu'il nous donne, et détournons, par notre piété, les fléaux qui pourraient les détruire dans leur fleur. Si nous ne joignons point le jeûne à l'abstinence, ainsi que le pratiquaient nos pères, du moins gardons fidèlement l'abstinence comme une faible compensation des châtiments que méritent nos péchés. Assistons aux processions publiques ; n'imitons pas ces lâches chrétiens qui n'osent se mêler dans les rangs des fidèles adorateurs et rougissent de se confon-

dre avec le peuple saint dans nos cérémonies religieuses ; misérables esclaves du respect humain, qui ne font tant les braves contre Dieu que parce qu'ils ont peur des hommes ; ni ces chrétiens indévots qui n'honorent Dieu que des lèvres; qui suivent, il est vrai, les processions, mais sans recueillemeut, sans ferveur, sans aucun désir de glorifier le Seigneur et d'apaiser sa justice, Montrons-nous-y le cœur pénétré d'une foi vive et d'une charité tendre. Ne nous en abstenons point sans une excuse légitime. Unissons nos voix et nos cœurs pour rendre gloire à Dieu et obtenir de sa miséricorde toutes les grâces du temps et celle de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DANS L'OCT. DE L'ASCENSION

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. XV, v. 26-27, XVI, 1-4.*)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que, dès le commencement, vous êtes avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues ; et vient l'heure où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. Et ils vous feront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. Or, je vous ai dit ces choses, afin que lorsqu'en sera venue l'heure, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

HOMÉLIE

Sur la venue du Saint-Esprit.

PAR M. RICAUD.

Cum venerit Paracletus.... Ille testimonium perhibebit de me.
Lorsque l'Esprit consolateur sera venu.... Il rendra témoignage de moi. *S. Jean*, XV. 26.

Préparer ses disciples à la venue du Saint-Esprit, ce fut l'occupation de Jésus-Christ, pendant les derniers temps qu'il resta sur la terre. C'est à cela qu'il consacra tous les discours qu'il leur fit depuis la cène jusqu'à sa passion ; c'est à cela qu'il employa les quarante jours pendant lesquels il conversa encore avec eux après sa résurrection glorieuse ; c'est de cela même qu'il leur parla au moment de sa triomphante ascension. Aussi les apôtres, après l'avoir perdu de vue, ne pensèrent plus qu'à cela, ne se préparèrent plus qu'à cela, jusqu'à ce qu'au jour de la Pentecôte, ils reçussent du haut du ciel l'effet de ses promesses et le témoignage de son affection.

Préparer ses enfants à la même grâce, c'est aussi, à l'exemple de son époux, l'occupation de l'Église pendant ce saint temps. Depuis Pâques, elle ne nous parle que de cela dans les évangiles qu'elle nous fait lire tous les dimanches à la messe. Mais après l'Ascension, comme le temps approche, elle renouvelle ses instances, elle nous remplit de l'attente du Saint-Esprit; c'est le but de toutes ses oraisons, de toutes ses instructions; et sachant que le Saint-Esprit vient opérer en nous les mêmes effets que sur les apôtres, elle nous presse, elle nous conjure d'apporter à sa venue les mêmes dispositions.

Entrons donc, mes frères, dans l'esprit de Jésus-Christ et de son Église : que ce soit lui, que ce soit cet esprit qui nous conduise dans l'explication de notre évangile. Deux choses s'y présentent : ce qu'est le Saint-Esprit, et ce qu'il opère. Ce qu'il est nous montre les dispositions que nous devons apporter à sa venue : ce qu'il opère nous en découvre les salutaires effets. Deux réflexions toutes simples qui vont faire le partage de cette homélie :

Dispositions au Saint-Esprit.

Effets du Saint-Esprit.

Développons ces deux vérités si propres à nous préparer aux saintes fêtes qui approchent, et à fixer votre attention.

PREMIER POINT.

Dispositions au Saint-Esprit.

Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, viendra, dit d'abord Jésus-Christ à ses disciples dans notre évangile, cet esprit de vérité qui procède du Père... *Cum venerit Paracletus quem ego mittam vobis a patre, Spiritum veritatis qui a patre procedit...* Arrêtons-nous à ces paroles, mes frères; elles nous montrent d'une part tous les caractères de l'Esprit-Saint, et de l'autre toutes les dispositions que nous devons apporter à sa venue. Elles nous font voir d'abord d'une manière claire et distincte que toutes les personnes de la Très-Sainte-Trinité ont travaillé de concert à la mission de cet Esprit consolateur et à la sanctification de l'Église : le Père, parce qu'il nous l'a envoyé; le Fils, parce qu'il l'a demandé; le Saint-Esprit, parce qu'il s'est donné lui-même. Mais aussi, comme Dieu ne peut

pas travailler seul à notre salut, et que nous devons y coopérer nous-mêmes, elles nous indiquent en même temps les dispositions que nous devons apporter, pour ne pas rendre les efforts de notre Dieu inutiles. Si le Père nous envoie son Esprit, ce qu'il a de plus parfait, nous devons donc nous y préparer en purifiant notre âme : disposition de pureté, première disposition à la Pentecôte. Si le Fils demande cet Esprit pour nous, nous devons donc aussi le demander nous-mêmes avec lui, et comme lui : disposition de prière, seconde disposition à la Pentecôte. Enfin si le Saint-Esprit veut venir dans nous, comme il est un Esprit ennemi du monde, il faut donc vider notre cœur de tout objet extérieur, pour le rendre digne de sa présence : disposition de recueillement, troisième disposition à la Pentecôte. Pureté, prière, recueillement, trois dispositions qui m'ont paru les plus essentielles pour nous rendre dignes et pour profiter de la venue du Saint-Esprit dans nos âmes. J'entre en matière; suivez-moi.

Je dis d'abord disposition de pureté, première disposition à la Pentecôte ; et pourquoi ? Parce que c'est Dieu le Père qui nous envoie son Esprit. Ce Père des lumières, de qui descend toute chose bonne, tout don parfait, veut nous donner dans ces fêtes ce qu'il a de meilleur et de plus parfait, c'est-à-dire son Esprit. L'Esprit de Dieu, mes frères ! quelle faveur ! quelle grâce ! Mais il ne le donne qu'à ses enfants ; je ne dis pas même à tous ceux qui le sont devenus par le baptême, je dis à ceux-là seulement qui le sont d'une manière plus particulière par son amour et par sa grâce. Les premiers sont ses enfants, il est vrai, mais des enfants rebelles, qu'il déshérite parce qu'ils ne le connaissent pas; les autres sont des enfants dociles, fidèles, choisis, qu'il reconnaît pour siens, et pour qui il réserve ses plus beaux privilèges. Voyez en effet sur qui Dieu envoya son Esprit le jour de la Pentecôte : fut-ce indistinctement sur tous les habitants de la Judée ? Non, mes frères, il n'honora de cette faveur que quelques âmes pieuses, la mère de Jésus, les apôtres, ses disciples, quelques saintes femmes qui l'avaient suivi : voilà ceux et celles sur qui s'arrêtent les opérations divines. Tout le reste dans Jérusalem même n'y a point de part. Ils peuvent bien être témoins des signes extérieurs de

la venue de l'Esprit-Saint ; mais ils n'en ressentiront point les salutaires influences ; et pourquoi ? parce que leur incrédulité et leurs vices les en rendent indignes.

Et voilà, mes frères, ce qui s'opérera encore dans les saintes solennités qui approchent, et auxquelles vous vous disposez. Le Saint-Esprit viendra de nouveau sur la terre, le Père éternel nous l'enverra ; mais combien de chrétiens qui ne profiteront pas de sa venue ! Non, il ne viendra pas pour vous, pécheurs qui m'écoutez, vous qui vivez tranquilles et endurcis dans vos désordres. Incrédules, avares, libertins, impudiques, sensuels, médisants, vindicatifs, vous tous, en un mot, qui aimez l'iniquité, il ne viendra pas pour vous. Vous participerez peut-être extérieurement à ces fêtes, mais vous n'en recueillerez pas le fruit. L'Esprit-Saint descendra au milieu de vous comme il descendit au milieu des Juifs incrédules et corrompus ; mais il ne descendra pas pour vous. Vous admirerez peut-être les effets prodigieux qu'il opérera dans les âmes fidèles ; mais vous n'y aurez point de part. Eh ! comment voudriez-vous que, lorsque vous ne reconnaissez pas Dieu pour votre père, il vous traitât comme ses enfants ; que tandis que vous le renoncez, il ne vous renoncât pas ; que pendant que vous l'outragez, il ne vous oubliât pas ? L'Esprit-Saint vient du Père. *A Patre ;* comment pouvez-vous donc y prétendre ? Votre père, ce n'est pas Dieu ; c'est le démon, dont vous suivez les maximes, dont vous écoutez les suggestions, dont vous pratiquez les œuvres. *Vos ex patre diabolo estis.* Mais le démon, qui est le père de ce siècle, ne connaît pas le Saint-Esprit, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure. Le moyen qu'il le reçoive donc ; et le moyen que vous, qui êtes ses enfants, ses sectateurs, ses disciples, ne participiez pas à sa privation, comme vous participez à sa révolte ?

Ah ! mes frères, quel malheur ! Être privé du Saint-Esprit, de l'esprit de Dieu ; être plongé pour toujours dans l'obscurité et dans les ténèbres ; que ce sort est affreux ! Quand dans votre péché vous n'auriez que cela à craindre, que vous n'auriez pas d'enfer à redouter, ce malheur seul devrait vous inspirer la plus grande horreur du vice. Être privé de la présence de l'Esprit-Saint, tandis que toute l'Église sera favorisée de sa visite ; être un anathème, un ex-

communié au milieu de ses frères ! Le comprenez-vous, mon cher auditeur? Que vous êtes insensible, que vous êtes à plaindre, si vous ne le comprenez pas ! David le comprenait bien, lorsqu'après son péché, il disait à Dieu dans l'amertume du repentir le plus sincère : Grand Dieu, j'ai péché, je mérite tous les fléaux de votre colère ; punissez-moi, j'y consens, suivant la rigueur de votre justice ; mais la grâce que je vous demande, c'est de ne pas m'ôter votre esprit : ce seul malheur me serait plus sensible que tous les autres. *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* Voulez-vous donc ne pas être privés de cet Esprit, mes frères ? Imitez ce roi pénitent. Sortez de vos désordres ; pleurez-les, faites-en pénitence ; effacez vos péchés par une bonne confession ; employez le temps qui reste encore d'ici à la Pentecôte, à purifier vos âmes ; et quand même vous croiriez n'avoir aucun péché grief à vous reprocher, ne laissez pas de fuir avec soin les plus petites fautes, certains que vous recevrez les effets du Saint-Esprit avec d'autant plus d'abondance, que vous opposerez moins d'obstacles au désir que le Père céleste a de vous l'envoyer. Disposition de pureté, première disposition pour obtenir le Saint-Esprit du Père. *A patre.*

Je dis ensuite, disposition de prière, seconde disposition à la Pentecôte. Et pourquoi ? Parce que c'est Jésus-Christ qui nous l'obtient ; *Quem ego mittam vobis.* En effet, pourquoi Jésus-Christ est-il allé dans le ciel ? Il le disait lui-même à ses apôtres, quelque temps avant sa mort : Je m'en vais, leur disait-il ; mais que cette nouvelle ne vous plonge pas dans la tristesse. Si je vais m'asseoir à la place que mon Père m'a préparée dans le ciel, et que j'ai méritée par mes souffrances, c'est pour m'y occuper à prier moi-même mon Père, afin qu'il vous envoie l'Esprit-Saint, ce consolateur qui vous dédommagera de mon absence. *Ego rogabo patrem.* Et ne croyez pas, mes frères, que ce que Jésus-Christ disait alors ne s'adressât qu'à ses apôtres. Il le disait en leur personne à tous leurs successeurs, à tous ceux qui devaient croire en lui par leur ministère, en un mot, à toute l'Église de tous les siècles : de sorte que, suivant la doctrine du grand apôtre, depuis que Jésus-Christ est monté aux cieux, et qu'il s'y est assis à la droite de son Père, il n'a cessé d'y faire

l'office de Grand-Prêtre et d'intercesseur continuel, offrant sans relâche à son Père ses travaux, ses sueurs, ses plaies, sa croix, ses mérites, son sang, pour obtenir à son Église de la terre l'Esprit sanctificateur, et avec lui et par lui, tous les dons, toutes les grâces, tous les secours dont elle a besoin. *Ego rogabo patrem.*

Or, de là quelle conclusion, mes frères ? Qu'il faut prier avec Jésus-Christ, comme Jésus-Christ et par Jésus-Christ, afin d'obtenir l'Esprit céleste. Voyez les apôtres au moment où notre divin Maître vient de les quitter ; ils ne cessent de tenir leurs yeux attachés vers le ciel, d'où ils savent que doit venir l'accomplissement des promesses. Il faut que deux anges vêtus de blanc, viennent les tirer de leur extase, et leur ordonner d'aller à Jérusalem où ils doivent recevoir la vertu d'en haut. Ils obéissent ; mais arrivés à la ville sainte, ils ne cessent, suivant l'instruction de leur divin Maître, de faire monter leurs vœux vers le ciel, pour en attirer les bénédictions et les grâces. Sachant de Jésus-Christ même, que la prière commune a bien plus de force auprès de Dieu, ils s'unissent tous ensemble pour lui faire une sainte violence, et accomplissent ainsi ce qui pourrait manquer, suivant l'expression de l'apôtre, à la prière de Jésus-Christ. *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Exemple admirable que l'Église dans tous les temps, mais surtout dans celui-ci, s'est fait un devoir de suivre. Jusqu'à la Pentecôte, elle ne nons parle presque plus d'autre chose que du Saint-Esprit. C'est, comme nous l'avons dit, en commençant, l'objet de tous les évangiles qu'elle nous met sous les yeux, de toutes les oraisons qu'elle nous met à la bouche, voulant par là s'unir avec Jésus-Christ ; et nous engager nous-mêmes à nous unir avec elle. *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Un chrétien donc qui, malgré toutes ces instructions, qui, malgré tous ces exemples, ne prie pas dans ce saint temps surtout, est un anathème qui se sépare de ses frères, un membre gâté qui n'a aucune communication avec le chef, un infidèle, un païen en un mot, au sein même de l'Église: il n'a rien à prétendre au Saint-Esprit, puisqu'il ne descend que pour ceux qui s'unissent avec Jésus-Christ qui l'envoie. *Quem ego mittam vobis.*

Employez donc, mes frères, employez le temps qui reste encore d'ici à la Pentecôte, à fléchir le ciel par vos prières. Je ne parle pas seulement ici des prières communes et ordinaires, des prières du matin et du soir. On serait bien coupable de les négliger dans le reste de l'année ; mais on le serait bien davantage encore de les omettre dans ce temps-ci. Je dis que vous devez y ajouter des prières particulières ; assister, si vous le pouvez, tous les jours au sacrifice de nos autels ; fréquenter plus assidûment nos temples, venir prendre part à tous les exercices publics, qui par cela même qu'ils se font en commun, ont plus d'efficacité et plus de force. Que si vous ne pouvez le faire, offrez du moins à Dieu votre travail, vos occupations journalières, vos peines, vos chagrins, vos souffrances, pour être unis aux prières que fait l'Église dans ce saint temps. Regrettez de ne pouvoir y assister, tenez les pensées de votre esprit et les sentiments de votre cœur élevés vers le ciel, en vous occupant du Saint-Esprit, en hâtant par vos désirs sa venue, en vous élançant, pour ainsi dire, au devant de lui de toute l'ardeur, de toute l'énergie de votre âme, en priant, en un mot, constamment, unanimement pour vous rendre dignes de sa visite. *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Disposition de prière : seconde disposition nécessaire pour recevoir dignement le Saint-Esprit que le Fils nous obtient. *Quem ego mittam vobïs.*

Je dis enfin que le recueillement est la troisième disposition indispensable à la Pentecôte. Et pourquoi ? Parce que le Saint-Esprit est un esprit jaloux, qui veut occuper notre esprit tout entier et qui ne souffre point de partage. Tout autre esprit ne peut s'accommoder avec lui. Tout autre esprit est grossier et terrestre, et ne peut, par conséquent, le connaître, lui qui est un pur esprit. Tout autre esprit n'est qu'illusion et que mensonge, et lui est un esprit de vérité. Tout autre esprit est un esprit d'inquiétude et de trouble, et lui est un esprit de consolation et de paix. Tout autre esprit est un esprit de désordre et de vice, et lui est l'Esprit-Saint, la source de toute sainteté. Tout autre esprit enfin n'est esprit qu'improprement et par manière de dire, mais lui est seul par excellence l'Esprit. Tout autre esprit ne peut donc pas

le recevoir, pas même le connaître. *Spiritum quem mundus non potest accipere.*

Examinez donc, mes frères, quel est l'esprit qui vous anime. Est-ce votre esprit particulier? Est-ce l'esprit du monde? Jugez-en vous-mêmes impartialement. Si vous aimez le monde, ses vanités, ses parures, ses spectacles, ses joies, ses amusements; si vous suivez ses maximes, si vous craignez ses discours, si vous redoutez ses jugements, si vous appréhendez ses railleries ; si vous êtes esclaves de ses préjugés, de ses modes ; si vous êtes tels, mon cher frère, ma chère sœur, vous êtes du monde, vous en avez l'esprit, et vous ne pouvez recevoir celui de Dieu. Si vous vous aimez vous-mêmes, si vous vous flattez, si vous craignez tout ce qui vous gêne, si vous vivez dans la sensualité, dans l'oisiveté, dans la mollesse ; si vous êtes assujettis à vos penchants, à vos désirs, à vos caprices ; si vous êtes tels, mon cher frère, ma chère sœur, vous êtes tout à vous-mêmes, vous êtes remplis de votre esprit, et vous ne pouvez recevoir l'esprit céleste. Dépouillez-vous donc de ces deux esprits pernicieux ; rentrez en vous-mêmes par un saint recueillement ; consacrez toutes les facultés de votre âme à la méditation des grandes vérités de la religion. Sans cela n'espérez pas que le Saint-Esprit vienne jamais faire dans vous sa demeure. *Spiritum quem mundus non potest accipere.*

C'est aussi pour cela que les apôtres se séparèrent quelque temps de tout commerce d'avec les habitants infidèles de Jérusalem avant de recevoir l'Esprit-Saint ; c'est pour cela qu'ils joignirent à cette séparation extérieure un recueillement parfait et intérieur. Et qu'est-ce qui a porté et qui porte encore tous les jours tant de communautés religieuses et tant de personnes dévotes à passer le temps qui se trouve entre l'Ascension et la Pentecôte, dans une pieuse retraite ? N'est-ce pas le désir de vider leur cœur et leur esprit de toute affection et de toute pensée terrestre, afin que l'Esprit-Saint puisse le remplir tout entier ? Si vous ne pouvez les imiter, enviez leur sort, profitez de leur exemple, du moins ne vous livrez pas dans ce saint temps à la dissipation, sachant que l'Esprit de Dieu n'habite pas dans le trouble. Prenez chaque jour quelque temps pour une sainte méditation, pour une bonne lecture. Soyez dans le monde

comme n'y étant pas ; gardez vos sens ; rappelez de temps en temps votre esprit, s'il s'égare. En un mot, faites-vous à vous-mêmes un cénacle au fond de votre esprit et de votre cœur, où loin de l'amour du monde et de vous-mêmes, vous puissiez recevoir le Saint-Esprit et vous rendre dignes de sa visite. *Spiritum quem mundus non potest accipere.*

Voilà, mes frères, le triple esprit qui doit nous disposer à recevoir l'Esprit céleste : l'esprit de pureté, l'esprit de recueillement, l'esprit de prière. L'esprit de pureté, qui nous fasse éviter les moindres fautes, et pleurer celles que nous avons commises, pour nous rendre agréables au Père céleste qui doit nous envoyer son Esprit ; l'esprit de prière, qui nous fasse unir à Jésus-Christ, qui demande pour nous le Saint-Esprit ; l'esprit de recueillement, qui nous vide de tout autre esprit, pour nous rendre capables de recevoir dans nous l'Esprit-Saint : voilà les dispositions principales que nous devons apporter à la Pentecôte. Voyons-en les effets dans la seconde partie de ce discours, et dans la suite de notre évangile.

SECOND POINT.

Effets du Saint-Esprit.

L'Esprit-Saint, continue Jésus-Christ, rendra témoignage de moi, et vous, après que vous l'aurez reçu, vous me rendrez aussi témoignage, malgré les plus grands périls, et les plus grands obstacles. *Ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis.* Voilà deux témoignages, mes frères, expressément désignés : le premier que le Saint-Esprit rend lui-même à Jésus-Christ ; le second que les apôtres lui rendent après la réception de son Esprit. Examinons avec soin l'un et l'autre ; nous y découvrirons les principaux effets que doit opérer en nous la venue de l'Esprit sanctificateur.

Le Saint-Esprit rend témoignage à Jésus-Christ par les effets merveilleux qu'il opère sur les apôtres. Il les change en des hommes nouveaux, suivant la promesse de leur bon maître. Il a pour eux les mêmes propriétés que le feu matériel, sous les apparences duquel il se communique ; car comme cet élément sert surtout à éclairer et à échauffer les

hommes, de même l'Esprit-Saint éclaire et échauffe ceux sur qui il repose. Il éclaire leur entendement, il échauffe leur volonté, et par là il rend témoignage à la mission de Jésus-Christ, en accomplissant sa prédiction, et en montrant qu'il n'y a que l'Esprit d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles. *Ille testimonium perhibebit de me.*

En premier lieu, il les éclaire. Qu'étaient les apôtres avant la mission du Saint-Esprit ? Des hommes ignorants qui ne comprenaient rien aux mystères célestes ; pour qui les paraboles les plus simples renfermaient d'impénétrables obscurités ; qui par leur grossièreté lassaient la patience de leur divin Maître ; à qui il reproche souvent leur peu de sens et d'intelligence, et qui malgré toutes ses instructions, ne pouvaient se figurer son règne que comme un règne tout temporel et tout terrestre. Voilà quels étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit ; c'est ainsi que Jésus-Christ les a pris ; c'est ainsi qu'il les laisse : à l'instant qu'il les quitte même, ils donnent des marques de leur ignorance et de leur aveuglement. Mais ce que Jésus-Christ n'a pas fait dans trois ans d'instruction et de doctrine, l'Esprit-Saint le fait dans un moment. A peine l'ont-ils reçu, qu'ils sont changés en des hommes nouveaux. Eux qui ne comprenaient rien aux paraboles les plus simples, s'élèvent jusqu'aux mystères les plus impénétrables. Eux qui n'entendaient rien aux discours du Sauveur, expliquent les Écritures et les prophéties. Eux qui se scandalisaient de ses humiliations et de ses souffrances, y trouvent la preuve la plus incontestable de sa divinité et de sa gloire. Ils savent désormais en quoi consiste ce royaume qu'il leur avait tant promis, et ils savent le distinguer de tout ce qui est extérieur et visible. Ils connaissent la route par laquelle ils doivent marcher, et ils sont en état d'y conduire les autres. Ces hommes, en un mot, un peu auparavant si simples, si incrédules, deviennent tout à coup des prodiges de science, des oracles de vérité, qui étonnent tout l'univers, et pour qui le passé n'a rien d'obscur, et l'avenir même rien de caché. Or, qui peut les avoir changés de la sorte, sinon le Saint-Esprit ? et quelle plus forte preuve de la divinité de Jésus-Christ, que les effets qu'opère en eux cet esprit adorable ? *Ille testimonium perhibebit de me.*

Et voilà aussi, mes frères, le premier effet que le Saint-Esprit opérera dans vous, si vous avez le bonheur de le recevoir pendant les solennités qui approchent. Il vous éclairera, non, si vous voulez, d'une manière aussi miraculeuse que les apôtres, puisque vous n'êtes pas comme eux, destinés à convertir l'univers ; mais du moins d'une manière réelle et même sensible, en proportion des dispositions que vous apporterez à sa venue. Il éclaircira vos doutes, il réformera vos préjugés, il dissipera vos ténèbres, il vous montrera le chemin que vous devez tenir au milieu des dangers du monde ; ils vous apprendra les règles que vous devez suivre pour vous sanctifier dans votre état ; il vous guidera dans le choix de cet état même. Vous croyez déjà ; mais il rendra votre foi plus vive, plus éclairée, plus solide. Vous espérez ; mais il rendra votre espérance plus ferme, plus raisonnable, plus chrétienne. Il sanctifiera même les sciences diverses que l'étude vous aura fait acquérir ; il les règlera, il les consolidera, il dissipera les vains fantômes de votre imagination exaltée, et détruira les dangereux sophismes de votre orgueilleuse raison. Il opèrera en un mot dans vous les mêmes effets que sur les apôtres, à proportion toujours de vos sentiments et de vos besoins. Il accomplira par là la promesse que Jésus-Christ a faite si solennellement d'envoyer son Esprit-Saint pour éclairer son Église. *Ille testimonium perhibebit de me.*

En second lieu, il les échauffe. Dans quel état se trouvaient les apôtres avant la venue du Saint-Esprit ? Dans un état habituel de tiédeur, de langueur, d'indolence. Si quelquefois ils semblaient vouloir faire effort pour en sortir, c'était pour y retomber l'instant d'après plus profondément encore. Ils ne pouvaient veiller une heure avec Jésus-Christ; la prière était pour eux un temps d'ennui. Dans les circonstances mêmes les plus intéressantes, ils étaient sans ardeur et sans sentiment, ou, s'ils témoignaient quelque amour à Jésus-Christ, c'était un amour tout grossier et tout charnel, qui avait besoin d'être épuré par le feu des tribulations et par la perte de sa présence. Mais dès qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, ce sont des hommes nouveaux, ou, pour mieux dire, ce sont d'autres hommes. Eux qui ne pouvaient prier une heure de suite avec Jésus-Christ, ne connaissent presque

plus désormais d'autre occupation que la prière. Eux qui n'avaient qu'un amour bien faible pour Jésus-Christ, tant qu'ils l'avaient parmi eux, brûlent, quand ils ne l'ont plus, du désir le plus pur de le rejoindre. L'amour qui les embrase ne peut plus se tenir renfermé au dedans : il se dilate, il se fait jour, et il se manifeste au dehors sous les traits d'une ivresse mystérieuse. Quel prodigieux changement ! C'est l'œuvre de l'Esprit-Saint et du Sauveur qui l'envoie. *Ille testimoninm perhibebit de me.*

Et voilà, mes frères, le second effet que le Saint-Esprit opèrera dans vous, si vous avez le bonheur de le recevoir dans les saintes solennités qui approchent. Il vous échauffera : il vous fera sortir de cette tiédeur, de cette indifférence dans laquelle vous vivez depuis si longtemps. Il vous fera trouver du goût aux exercices de la piété et au devoir de la prière. Il fondra la glace de votre cœur ; il réveillera l'assoupissement de votre âme ; il épurera votre charité ; il vous rendra supportables et même désirables les humiliations et les souffrances. Vous aimez Dieu ; mais votre amour s'accroîtra bien davantage. Vous désirez les grâces et les faveurs célestes; mais vos désirs seront bien plus enflammés. Vous soupirez après l'immortelle patrie ; mais vos soupirs vous rendront fades et insipides toutes les joies et tous les plaisirs de ce monde, au prix des pures et ineffables voluptés que l'on goûte dans ce glorieux séjour. Votre corps sera sur la terre; mais votre âme habitera dans le ciel; c'est là que sera votre conversation, votre trésor, votre cœur. Vous paraîtrez un homme tout changé, aux yeux des mondains mêmes, et ils ne sauront à quoi attribuer un changement si admirable, qui sera encore l'œuvre et de l'Esprit-Saint qui est envoyé, et du divin Rédempteur qui l'envoie. *Ille testimonium perhibebit de me.*

Mais ce n'était pas seulement le Saint-Esprit qui devait rendre témoignage à Jésus-Christ ; c'étaient encore les apôtres, aidés et éclairés de ce divin Esprit. C'est pour cela que Jésus-Christ ajoute en leur parlant : Et vous, vous me rendrez aussi témoignage. *Et vos testimonium perhibebitis.* Mais comment l'ont-ils rendu ce témoignage ? De deux manières : en faisant éclater au dehors leur foi et leur amour, et en bravant pour les manifester, tous les dangers et tous

les obstacles; c'est-à-dire, en deux mots, par leur zèle et par leur courage; deux sortes de témoignages que les apôtres ont rendus à Jésus-Christ après la réception de son Esprit, et que nous devons aussi lui rendre, à leur exemple. *Et vos testimonium perhibebitis.*

Premièrement, par le zèle. Voyez ces hommes auparavant si faibles et si timides : ils se cachaient, et ils se montrent; ils se taisaient, et ils crient. Pierre qui n'avait pu confesser son Dieu devant une simple servante, le confesse et le prêche devant tout Israël, que dis-je ? devant toutes les nations. Il dit aux Juifs que ce Jésus qu'ils ont crucifié est leur Dieu et leur Messie. Il dit aux Gentils que les dieux qu'ils adorent sont des idoles muettes, sourdes et impuissantes, et qu'il faut leur substituer un homme condamné comme un scélérat et puni de mort, dans la Judée. Huit mille hommes se convertissent aux premières prédications des apôtres. Bientôt leur zèle brûlant ne connaît plus de bornes. Ils se partagent l'univers pour le conquérir tout entier à Jésus-Christ. Le monde même est trop petit pour de tels conquérants, et l'esprit qui les anime s'y trouve trop resserré et trop à l'étroit. Quel zèle ! Quel témoignage ! *Et vos testimonium perhibebitis.*

Et voilà, mes frères, le modèle du témoignage que nous devons rendre nous-mêmes à Jésus-Christ, après avoir reçu son esprit, dans les saintes solennités qui approchent. Je le sais, nous ne sommes pas tous appelés au ministère apostolique; mais tous pourtant nous devons être en quelque sorte prédicateurs et apôtres. Et comment cela ? En aimant la religion; en nous réjouissant de ses progrès; en nous affligeant de ses disgrâces; en l'enseignant à ceux qui dépendent de nous, à nos enfants, à nos inférieurs, à nos domestiques; en la prêchant par nos exemples, en reprenant ceux qui la combattent, en la vengeant des railleries de l'impie, sinon par nos discours, du moins par un air de tristesse et par un silence de désapprobation; en ramenant ceux qui s'égarent, en éclairant ceux qui se trompent. Que sais-je, mes frères ? En combien de manières différentes ne pourrions-nous pas, chacun dans notre état, servir la religion par notre zèle, sans toutefois nous écarter jamais des règles

d'une charité sage et chrétienne ? *Et vos testimonium perhibebitis.*

Secondement, par le courage. Voyez ces hommes auparavant si défiants et si craintifs, qui fuient au moindre danger, et qui cèdent au moindre obstacle. Une fois qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, ah ! mes frères, les outrages, les chaînes, les gibets, les glaives, les croix, les bûchers, les échafauds, n'ont plus rien qui les intimide ni qui les arrête. On les chasse des synagogues, comme Jésus-Christ le leur avait prédit; les Juifs comptent servir Dieu en les persécutant; les païens croient, en les immolant, offrir à leurs divinités le sacrifice le plus agréable. N'importe, on a beau les outrager, les persécuter, les meurtrir de coups, ils s'estiment heureux d'être trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. Ils tressaillent de joie au milieu des tourments et des supplices. Ils disent à leurs bourreaux : Jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Que dis-je ? par un prodige de force inoui et inconnu jusque là, non-seulement ils souffrent sans se plaindre, mais ils se livrent même à des transports de joie à l'aspect des instruments de leur supplice. Non, mes frères, il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse inspirer un tel courage, et il n'y a que Jésus-Christ qui puisse avoir de tels témoins. *Et vos testimonium perhibebitis.*

Et voilà, mes frères, un modèle de la force qui doit accompagner votre témoignage après la réception du Saint-Esprit. Je le sais, et grâces en soient rendues à la providence de notre Dieu, nous ne sommes plus dans ces premiers siècles de l'Église, ou le baptême de l'eau était bientôt suivi du baptême du sang, où la profession du christianisme était un engagement au martyre. Mais il y a pourtant parmi nous, mes frères, d'autres persécuteurs, d'autres martyres, d'autres tyrans ; et c'est pour ceux-là que nous devons réserver la force de l'Esprit céleste. Le démon nous tentera, il faut lui résister. La chair se révoltera contre nous, il faut la punir, la mortifier. Le monde surtout se déclarera notre ennemi, voudra étouffer notre vertu naissante, nous jugera, nous condamnera, emploiera contre nous les armes du respect humain, de la raillerie, nous chassera de ses assemblées, ternira peut-être notre réputation, portera coup à

notre honneur, à notre fortune, se fera un devoir de nous persécuter, et s'il le pouvait de nous perdre. Peut-être que Dieu permettra que nous soyons exposés à des situations critiques, au danger de perdre nos intérêts les plus chers ou de renoncer à notre vertu ou à notre religion. Dans ces circonstances, si nous nous y trouvons jamais, souvenons-nous que Dieu nous les a prédites, qu'il nous les prédit même aujourd'hui dans notre évangile. Nous n'avons pas encore résisté jusqu'au sang, et quand il le faudrait, à l'exemple de tant d'illustres confesseurs remplis de l'Esprit-Saint, nous devrions le faire. Armons-nous donc de courage et de force, méprisons tout, surmontons tout, supportons tous, plutôt que de perde notre âme et l'esprit qui l'anime, et rendons à Jésus-Christ le témoignage qu'il a droit d'attendre de nous, après nous avoir envoyé son Esprit. *Et vos testimonium perhibebitis.*

Mais, mes frères, malgré tout cela, ne vous épouvantez pas, ne vous découragez pas. Le Saint-Esprit sera toujours au milieu de vous pour animer et pour soutenir votre témoignage. C'est lui qui l'a produit, c'est lui qui le perfectionnera, c'est lui qui le couronnera. Il rendra témoignage de Jésus-Christ dans vous; vous, de votre côté, vous rendrez témoignage de ce divin Maître par lui ; et ainsi, secondés du secours puissant de l'Esprit-Saint, vous travaillerez à établir et à perpétuer le règne éternel de Jésus-Christ. *Ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis.*

Esprit-Saint, esprit d'onction, de grâce et d'amour! venez dans nos âmes, venez-y avec tous vos dons : avec le don de *sagesse*, qui nous communique un heureux penchant pour la vôtre ; avec le don d'*intelligence*, qui ouvre notre esprit aux lumières de la religion et de la foi ; avec le don de *science*, qui nous apprenne ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire ; avec le don de *conseil*, qui nous dirige dans les circonstances difficiles, où nous pouvons nous trouver ; avec le don de *force*, qui nous soutienne contre les tentations violentes qui peuvent nous attaquer ; avec le don de *piété*, qui nous fasse sentir le goût de votre service ; avec le don de *crainte*, qui nous fasse appréhender de vous déplaire et de vous offenser ;

avec tous vos dons, en un mot, couronnés par celui de la persévérance, qui nous méritera la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ annonce à ses Apôtres la descente du Saint-Esprit, et les persécutions qu'ils auront à essuyer.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, cet Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi ; et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

Jésus-Christ donne ici à l'Esprit-Saint, qu'il doit envoyer immédiatement après son retour dans les cieux, deux qualités : il l'appelle le Consolateur et l'Esprit de vérité. Ces deux titres sont relatifs aux effets que le Saint-Esprit devait produire, d'abord dans les apôtres après quelques semaines, et ensuite dans les âmes fidèles pendant toute la suite des siècles.

L'Esprit-Saint, descendu sur les apôtres, devait les consoler de l'absence du divin Maître qui les avait instruits jusque-là, tenir auprès d'eux sa place, le leur montrer assis à la droite de son Père, intercédant continuellement pour eux, et les attirant à sa suite dans le ciel, par les grâces qu'il ne cesserait de faire descendre sur eux. Au milieu des peines, des contradictions, des travaux, des fatigues, des humiliations, des souffrances de leur ministère, l'Esprit-Saint devait être sans interruption avec eux, les consoler par son onction, les soutenir par sa force, les ranimer par ses admirables dons. Telles sont encore les fonctions qu'il exerce auprès des âmes justes qui ont le bonheur de le posséder. Dans toutes les tribulations qu'elles éprouvent, et qui depuis le premier péché sont l'inséparable apanage de la race humaine, il est leur consolateur et leur appui. Il ne leur ôte pas

entièrement le sentiment de leurs maux ; il faudrait pour cela changer leur nature ; mais il en adoucit l'amertume. S'il ne tarit pas leurs larmes, du moins il les essuie. O vous tous, qui gémissez dans le chagrin, dans les regrets, dans la souffrance ! tournez-vous vers ce Consolateur tout-puissant. Lui seul peut soulager votre douleur. Tous les autres tempéraments, au lieu de la modérer, ne sont le plus souvent propres qu'à l'irriter encore. Vous êtes tous, disait le saint homme Job au fort de ses afflictions, des consolateurs à charge (1). Toutes les consolations humaines se réduisent à exhorter à la patience, par la nécessité de souffrir : vérité incontestable, sans doute, mais vérité désespérante quand on la sépare de la religion ; parce qu'alors les souffrances n'ont plus, ni principe, ni but, ni dédommagement, et que l'attente de l'avenir aggrave de son affreuse perspective la sensation du présent ; mais vérité consolante, quand elle est présentée par le Saint-Esprit, et quand elle s'unit à toutes les autres vérités que lui seul a pu révéler. J'adore la justice de cette nécessité, quand je reconnais que mes maux sont le châtiment de mes péchés (1). Je rends grâce à la miséricorde qui me l'impose, quand j'apprends qu'ils sont l'expiation de mes fautes (2). Je trouve glorieux de souffrir, quand par là je ressemble à mon divin modèle (3). Mes peines me semblent précieuses, quand je sens ma piété se dilater, ma force s'affermir, toutes mes vertus se purifier, comme l'or, dans le creuset de la tribulation (4). Je vois combien elles me sont avantageuses, quand je sais que ces courts moments d'une douleur légère, m'acquièrent pour l'éternité un poids immense de gloire (5). Il n'appartenait qu'à l'Esprit divin de

(1) Consolatores onerosi omnes vos estis. *Job*, XVI, 2.

(1) Propterea quod.... peccaveritis Domino, et non audieritis vocem Domini, et in lege, et in præceptis, et in testimoniis ejus non ambulaveritis ; idcirco evenerunt vobis mala hæc. *Jerem.*, XLIV, 23.

(2) Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse, flagella Domini, quibus quasi servi, corripimur ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith*, VIII, 27.

(3) Cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.*, VIII, 17.

(4) Oportet contristari in variis tentationibus : ut probatio vestræ fidei multo pretiosior auro (quod per ignem probatur) inveniatur. *I Petr.*, I, 6 et 7.

(5) Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis

nous apporter ces sublimes consolations; et lui seul a le pouvoir de nous les faire sentir.

Jésus-Christ appelle l'Esprit-Saint, Esprit de vérité, parce que c'est lui qui d'abord est l'auteur de toute vérité ; qui ensuite la propage et la répand ; qui enfin la persuade et la fait recevoir. Il fut pour les apôtres l'Esprit de vérité, quand descendant dans eux, il les remplit des vérités célestes si abondamment, que ne pouvant les contenir, ils les répandirent sur toute la terre ; quand leur imposant l'obligation de les publier, il leur en donna en même temps le courage et la force ; quand il couronna leurs rapides prédications de cet étonnant succès qui a fait l'admiration et le salut de tous les siècles. Il est encore parmi nous l'Esprit de vérité : c'est lui qui, écartant toute erreur du corps des premiers pasteurs, et lui communiquant son infaillibilité, prononce par leurs bouches les oracles sacrés qui fixent la sainte doctrine, et foudroie par leurs mains, de ses anathèmes, les hérésies qui la combattent. Ministres de la parole sainte, c'est lui, lui seul qui peut donner à vos discours l'onction qui gagne les cœurs, la force qui les subjugue. C'est encore lui seul qui peut en procurer l'effet, et faire pénétrer dans les esprits la persuasion, objet de vos travaux. Gardez-vous d'attribuer les succès dont vous voyez vos efforts couronnés, à vos lumières, à vos talents, à votre éloquence. Le grand apôtre saint Paul, cet homme extraordinaire appelé à la prédication de l'Évangile ; saint Paul, doué par la nature et par la grâce de tous les dons éclatants qui pouvaient en assurer le progrès ; saint Paul, qui, par la puissance de la parole, confondait les sages de l'Aréopage, les philosophes de la Grèce, les orateurs de Rome; saint Paul s'indigne qu'on veuille attribuer, soit à lui, soit au savant Apollo, le fruit de leurs instructions. Qu'est-ce que Paul, dit-il? qu'est-ce qu'Apollo? Ils ne sont que les ministres de celui à qui vous avez cru. J'ai planté, Apollo a arrosé ; c'est Dieu qui a fait croître. Celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien ; Dieu seul est tout, puisque c'est lui qui donne l'accroissement (1). Pré-

nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. *II Cor.*, IV, 17.

(1) Quid igitur est Apollo? Quid vero Paulus ? Ministri ejus, cui credi-

dicateurs évangéliques, à vos travaux unissez constamment la prière ; attirez par vos vœux les lumières de l'Esprit-Saint sur vous, pour qu'il vous inspire ; sur vos auditeurs, pour qu'il les convainque. Les saints Pères, ces personnages si éclairés, si éloquents, faisaient plus de chrétiens par leurs prières que par leurs discours. Et vous aussi, âmes fidèles, lorsque vous vous présentez aux instructions de l'Église, implorez l'Esprit de vérité, pour qu'il vous dispose à recevoir les vérités saintes que vous allez entendre, afin que, tombant dans vos cœurs comme la rosée qui pénètre une terre fertile, elles y fassent germer toutes les vertus, et produisent dans vous des fruits abondants.

L'esprit divin est essentiellement et par sa nature, l'esprit de vérité. Mais il y a un autre esprit qui lui est diamétralement opposé, et dont nous devons nous garantir avec le plus grand soin ; c'est l'esprit d'erreur et de mensonge, qui travaille de tout son pouvoir, et souvent avec trop de succès, à détruire le bien qu'opère le Saint-Esprit. Pour nous attirer dans ses voies égarées, il nous présente, tantôt successivement, tantôt en même temps, les sophismes de l'incrédulité, les subtilités de l'hérésie, les illusions du monde, les séductions de la tentation, le charme des plaisirs. Souvent même pour nous plonger dans les ténèbres, il se transforme en ange de lumières (1). Ici il nous présente un principe en lui-même vrai et religieux, mais dont l'application serait vicieuse ; là il nous offre une action louable et méritoire, mais qu'il corrompt par une intention criminelle. Il faut souvent une attention très-grande pour distinguer ses perfides suggestions des saintes inspirations de l'Esprit divin. Mais ne nous laissons ni décourager par ses attaques, ni abuser par ses ruses. Confions notre conduite, non pas à nos idées et à nos goûts, conducteurs aveugles plus propres à égarer qu'à conduire, mais à l'autorité, guide, sûr dirigé lui-même par l'Esprit-Saint. Suivons, sans nous en écarter, sur la foi et sur la morale, les décisions sacrées de l'Église. Sur les points qui ne nous paraissent pas décidés, tenons-nous-

distis..... Ego plantavi, Apollo rigavit ; sed Deus incrementum dedit, Itaque neque qui plantat est aliquid. neque qui rigat; sed qui incrementum dat, Deus. *I Cor.*, III, 4, 5, 6 et 7.

(1) Ipse enim Satanas transfigurat se in angelum lucis. II. *Cor.*, XI. 14.

en aux opinions les plus probables dans la spéculation, les plus sûres dans la pratique. Ainsi, nous distinguerons la pure lumière que répand l'Esprit divin, des fausses lueurs que jette l'esprit de ténèbres ; et marchent avec sûreté à la vive clarté du fanal élevé pour diriger notre route, nous n'irons point errer après des feux incertains, dont la clarté funeste conduit à l'abîme.

L'esprit-Saint doit rendre témoignage de Jésus-Christ ; et le divin Sauveur ajoute à ses apôtres qu'eux aussi lui rendront témoignage. Il unit ces deux témoignages, parce qu'en effet, ils ne doivent jamais être séparés, et qu'ils n'en ont fait à proprement parler qu'un seul. Le Saint-Esprit intérieurement, les apôtres extérieurement attestaient les mêmes vérités, aux mêmes personnes, de la même part. Les apôtres parlaient par l'inspiration du Saint-Esprit, le Saint-Esprit se manifestait par l'organe des apôtres. Quand saint Pierre étonnait, par la multiplicité des langues qu'il parlait, sans avoir pu les apprendre, les Juifs de tous les pays, rassemblés à Jérusalem. C'est ici, leur disait-il, l'accomplissement de la prophétie de Joël : Je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs, et ils prophétiseront (1). Quand saint Paul confondait les plus beaux génies du paganisme, il déclarait que c'était non par la persuasion des paroles de la sagesse humaine, mais par la manifestation du Saint-Esprit et de sa vertu (2). Quand, réunis en concile, les apôtres rendaient leurs décrets, et prescrivaient aux fidèles les pratiques auxquelles ils seraient tenus, il disaient : Il a plu au Saint-Esprit et à nous (3). Tel a été le plan de la divine Providence, que la loi fut fut publiée et reçue dans tout l'univers, non par la seule inspiration de l'Esprit divin, mais par cette inspiration unie au témoignage des apôtres, et comme authentiquée par lui. Ainsi qu'un souverain sage, pour que ses sujets ne soient

(1) Sed hoc est quod dictum est per prophetam Joel: Et erit in novissimis diebus (dicit Dominus) effundam de Spiritu meo super omnem carnem.. et quidem super servos meos, et super ancillas meas in diebus illis effundam de Spiritu meo, et prophetabunt. *Act.*, II. 16, 17 et 18.

(2) Et sermo meus, et prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritus, et virtutis. *I Corinth.*, II. 4.

(3) Visum est enim Spiritui sancto, et nobis. *Act.*, XV. 28.

pas abusés par des ordres supposés, et faussement présentés comme émanés de lui, ordonne qu'on n'ajoute foi qu'à ceux qui seront intimés par ses ministres ordinaires ; ainsi pour prévenir l'abus des révélations imaginaires, des prétendues inpirations particulières, Dieu a voulu qu'on ne reconnût comme inspiré par le Saint-Esprit, que ce qui serait enseigné par les apôtres. Tout ce que les apôtres ont appris au monde, c'était l'Esprit-Saint qui le leur enseignait. Tout ce que l'Esprit-Saint a donné au monde de vérités, c'est par les apôtres qu'ils les a publiées. Et comme il n'y a de foi que ce qui vient de l'Esprit-Saint, il n'y a de même d'articles de foi, que ceux qui ont été transmis par les apôtres.

Ils ont passé, ces saints fondateurs de la religion ; mais leur témoignage n'a pas péri : et celui de l'esprit-Saint n'a pas été non plus interrompu. En allant recevoir la récompense de leurs travaux, ils ont confié aux successeurs qu'ils s'étaient donnés le soin de les continuer. Ils ont déposé sur eux, comme Elie sur son fidèle disciple, avec leurs fonction l'Esprit qui les y animait. Cet Esprit divin, qui parlait par leur bouche, continue de rendre ses oracles par leur ministère toujours perpétué. Le moyen par lequel il donna la foi au monde, est le même par lequel il la conserve pure et intacte. Les apôtres sont nouveaux ; mais c'est le même apostolat, élevé dans les mêmes chaires, enseignant la même doctrine, muni de la même assistance. Ainsi la Sagesse éternelle fixe notre foi, et la défend ; l'empêche de varier et d'être détruite. Quelle stabilité aurait-elle, livrée au sens privé de chaque chrétien ? Quelle résistance pourrait-elle opposer aux erreurs, si chacun avait droit de donner ses propres pensées pour les revélations de l'Esprit-Saint? Quand Luther nous ordonne d'ajouter foi aux inspirations dont il se prétend favorisé, de quel droit nous interdit-il la croyance à celles dont se vante Arius ? Mais le même Esprit divin, qui par les mains des apôtres, terrassait les hérésies de Simon, de Nicolas, de Cérinthe, par celles de leurs successeurs, n'a cessé de foudroyer toutes les sectes qui se sont élevées depuis. Le corps des premiers pasteurs est pour lui et pour nous ce qu'était le collége apostolique. Ce sont les

tentes magnifiques d'Israël qui renferment dans leur enceinte l'arche du Seigneur, continuellement desservie et défendue. Ce sont les infatigables et intrépides ouvriers, occupés, d'une main à élever les murs de la Jérusalem céleste, armés, de l'autre, du glaive spirituel, pour repousser les assauts qu'on lui livre.

Jésus-Christ dit à ses apôtres qu'ils lui rendront témoignage, parce qu'ils sont avec lui depuis le commencement. En effet, cette circonstance qu'ils ne l'avaient pas quitté pendant tout le cours de sa mission, donnait à leur témoignage un nouveau poids. Des hommes qui n'auraient été témoins que d'un seul miracle, ou seulement d'un petit nombre, auraient pu être abusés par des subtilités que la fraude a trop souvent inventées et renouvelées; mais cette multiplicité, cette continuité de miracles opérés par le Sauveur pendant plus de trois années, à la vue d'une multitude nombreuse, sans choix, sans préparation, à mesure qu'on lui en présentait les occasions, ne peuvent être que les œuvres d'une puissance divine. C'est pour cela que, lorsqu'il fut question de remplir dans le collége apostolique la place que la trahison et le désespoir de Judas avaient laissée vacante, saint Pierre proposa que l'on choisît le nouveau témoin parmi les disciples qui avaient suivi Jésus-Christ depuis son baptême jusqu'à son ascension (1). Ainsi, tous les apôtres, en publiant les miracles de leur divin Maître, répétaient avec la même confiance que l'apôtre saint Jean : Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que nos mains ont touché, voilà ce que nous vous annonçons, ce que nous attestons (2).

Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez pas scandalisés. On vous chassera des synagogues, et l'heure va venir où quiconque vous fera mourir croira rendre à hommage Dieu.

(1) Oportet ergo ex his viris, qui nobiscum sunt congregati, in omni tempore quo intravit et exivit inter nos Dominus Jesus, incipiens a baptismate Joannisusque in diem qua assumptus est a nobis, testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis *Act.*, I. 21 et 22.

(2) Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... et testamus, et annuntiamus vobis. I. *Joan.* I. 1 et 2.

Avant d'annoncer à ses apôtres les persécutions dont ils devaient être l'objet, Jésus-Christ les prévient qu'elles ne doivent pas être pour eux une occasion de scandale, c'est-à-dire de chute et de péché. Les maux qui fondent à l'improviste, sont ceux qui font la plus vive impression. Comme ils ne sont pas attendus, on ne s'est pas mis en garde contre leur effet. Ce sont les ouragans subits qui déracinent les cèdres sur le Liban. Si les apôtres s'étaient trouvés jetés au milieu des tribulations, des persécutions, des supplices, tout à coup, et sans les avoir prévus, leur foi aurait pu en être altérée, et leur constance ébranlée ; mais leur divin Maître les prépare à ces douloureux moments, d'abord en les leur annonçant, ensuite en leur promettant le Saint-Esprit qui doit les y soutenir. Par ce double moyen il les prémunit contre tous les événements. Le choc de l'adversité les trouvera soutenus de la prévoyance, et appuyés sur le secours tout-puissant du Saint-Esprit.

Ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres, tous ceux qui leur ont succédé dans leurs hautes et pénibles fonctions doivent se l'appliquer. Un grand nomble des faiblesses et des chutes où se laissent aller les ministres du Seigneur, viennent de ce qu'ils n'ont pas réfléchi sur les conditions auxquelles ce ministère leur est confié. Jésus-Christ l'a prédit, ils doivent s'attendre à des contradictions, à des dégoûts, à des traverses, à des tribulations de tout genre. Jésus-Christ l'a prédit, pour que ces maux inévitables ne fussent pas des occasions de péché, mais devinssent au contraire des moyens de salut ; pour qu'ils fussent reçus, non avec murmure, mais avec résignation, et soufferts, non avec aigreur, mais avec patience.

Prévenus par la prophétie de leur divin Maître, et préparés à tout par ses salutaires instructions, les apôtres soutinrent avec une constance plus qu'héroïque tout ce que le ministère auquel ils étaient consacrés leur attira de malheurs. Rien ne les surprenait, parce que rien ne leur arrivait, qu'ils ne l'eussent attendu ; rien ne les abattait, parce qu'ils réunissaient dans leur esprit l'annonce des peines avec celle des récompenses. Voyant une partie des prédictions de Jésus-Christ déjà accomplie, ils en devenaient plus certains encore de l'accomplissement du reste. Leurs maux

présents étaient pour eux un gage de leur félicité future. Au milieu des tourments qu'ils enduraient, ils levaient les yeux sur les douze trônes qui leur avaient été promis pour juger les douze tribus d'Israël (1). De ce souvenir ils tiraient leur espoir, et ils puisaient dans leurs souffrances mêmes la force de les supporter. De là leur fermeté devant les tribunaux, leur douceur dans les humiliations, leur intrépidité sur les échafauds, leur joie au milieu des supplices. Ce ne sont pas seulement les apôtres que les prédictions et les promesses de Jésus-Christ ont soutenus dans ces terribles épreuves ; trois siècles consécutifs ont vu cette lutte inimaginable de la patience contre la férocité. Pendant trois siècles la fureur persécutrice s'est acharnée contre l'Église naissante, tantôt avec plus, tantôt avec moins de violence, ne paraissant se ralentir par intervalles, que pour se rallumer ensuite avec plus de barbarie. Les inculpations les plus injurieuses, les opprobres les plus humiliants, les traitements les plus durs, les tortures les plus atroces, les morts les plus cruelles, étaient pendant tout ce long intervalle le partage de quiconque se déclarait chrétien. Et on voyait continuellement une multitude d'hommes y courir avec ardeur, s'y dévouer avec joie ; non-seulement des hommes, mais des femmes, des enfants, désirer les souffrances, ambitionner le martyre. C'étaient les paroles du Sauveur, qui, animant d'une sainte ferveur jusqu'aux âmes les plus faibles, les élevaient au-dessus de l'humanité. Nous avons vu, disaient, du temps de Marc-Aurèle, les fidèles de Vienne et de Lyon, racontant aux églises d'Asie la mort glorieuse de leur évêque saint Pothin et de plusieurs autres martyrs, nous avons vu s'accomplir l'oracle de Jésus-Christ : Le temps viendra où quiconque vous fera périr, croira rendre hommage à Dieu (2).

Tous les siècles de l'Église n'ont pas été agités par d'aussi violentes tempêtes. Les fidèles de tous les temps et de tous

(1) Cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel *Matth.*, XIX. 28.

(2) Tunc vidimus compleri illud quod a Domino dictum est : Quia veniet tempus in quo omnis qui occiderit vos, putabit se obsequium offerre Deo. *Epist. eccless. Vienn. et Lugdun. ad eccles. Asiæ et Phrygiæ, apud Eusebium*, hist. lib. 5. cap. 1.

les pays n'ont pas été exposés au péril de souffrir la spoliation, le bannissement, l'emprisonnement, les supplices, la mort, pour la conservation de leur foi. Depuis les premiers temps, où pour manifester sa puissance, et pour donner une preuve évidente de la vérité de sa religion Dieu a voulu qu'elle s'élevât au milieu des plus violentes persécutions, les exécutions sanguinaires des chrétiens ont été fort rares, et toujours resserrées dans quelques régions particulières. Mais lorsque l'ennemi de la religion a cessé de tourner contre elle le glaive des souverains, il a employé pour la combattre d'autres armes moins violentes, et par là, plus dangereuses peut-être. Ce n'est plus la foi, c'est la piété contre laquelle il a dirigé ses attaques. Ce nouveau genre de danger avait été aussi annoncé. Tous ceux qui voulent vivre dans la piété, avait dit le grand Apôtre, seront en butte à la persécution (1). Persécutions bien moins barbares que celles des tyrans, mais bien plus adroites, bien plus variées, bien plus multipliées. Persécutions de la part du monde ; persécutions de la part des impies ; persécutions de la part des libertins ; persécutions même quelquefois de la part des hommes vertueux, abusés et séduits ; persécutions par les traverses que l'on suscite aux personnes pieuses ; persécutions par les calomnies dont on les charge ; persécutions par les railleries dont on les accable. Il est plus difficile, peut-être, de résister à ce genre de persécution sourde, mais continuelle, qu'à la persécution ouverte et sanguinaire. Le courage intrépide, qui brave la mort pour la défense de la foi, est peut-être plus commun que le courage constant et de tous les moments qui supporte, sans en être ébranlé, les contradictions, les dégoûts, les chagrins, les humiliations qui accompagnent si souvent la pratique de la piété. Et cependant l'un et l'autre sont absolument nécessaire dans la carrière de la religion. L'exercice de l'un, la disposition à l'autre sont des conditions essentielles de la vie chrétienne. La vertu est continuellement combattue par les tribulations qu'on lui suscite ; il faut sans cesse leur résister. La foi peut être attaquée par de vives persécu-

(1) Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. *II. Timoth.*, III. 12.

tions ; il faut être prêt à la sceller de son sang. Le martyre n'est un moyen de salut, que dans quelques circonstances ; mais la soumission au martyre est la vertu de tous les temps. On n'est pas toujours forcé à souffrir la mort pour se préserver du péché ; mais on est toujours obligé de la préférer au péché.

Nous disons que les temps des violentes persécutions ne sont pas communs. C'était donc à nos tristes jours qu'elles étaient réservées ! Lorsqu'il y a peu d'années nous voyions notre église gallicane si florissante, pouvions-nous imaginer qu'en si peu de temps nous la verrions abattue? Quand nous contemplions tant de magnifiques temples élevés de tous côtés, décorés par la munificence des fidèles, de pompeux ornements, où retentissaient à toute heure les louanges du Seigneur, où un culte solennel lui était journellement rendu ; quand nous jetions les yeux sur cette multitude de monastères, où un grand nombre d'âmes religieuses de l'un et de l'autre sexe avaient consacré leur vie à la contemplation des vérités célestes, à l'instruction chrétienne de la jeunesse, au soulagement de l'humanité infirme, à toutes les œuvres de la religion et de la charité, aurions-nous pu penser qu'après un si petit nombre d'années, de tous ces biens il ne resterait plus rien ? Douloureuse et effrayante conformité de notre église avec cette malheureuse église d'Afrique, dont nous avions retenu les maximes, et dont les canons étaient un des principaux fondements de notre discipline. Lorsque le cinquième siècle commençait son cours, cette célèbre église donnait au monde les Augustin, les Optat, les Aurèle, et tant d'autres pontifes d'immortelle mémoire : lorsqu'il le termina, elle avait disparu de dessus la terre. Au commencement de ce siècle, l'église gallicane se glorifiait de posséder les Bossuet, les Fénelon. Le dix-huitième siècle est fini ; et qu'est devenue l'église gallicane ? Le sort épouvantable de l'église d'Afrique lui est-il réservé ? A-t-elle péri pour toujours ? La justice divine inflige-t-elle à nos crimes cette affreuse punition, de retrancher à jamais la France du nombre des lieux où son saint nom est invoqué ? La destinée future de notre patrie est encore renfermée dans le secret de la Providence ; mais ses déplorables malheurs ont éclaté aux yeux de toutes les nations. Parmi les persécutions dont les tyrans du paga-

nisme ont désolé l'Église naissante, y en a-t-il eu de plus atroce que celle qu'ont excitée les cruels usurpateurs de la France ? D'une extrémité de ce beau royaume jusqu'à l'autre, tous les temples qui le décoraient sont, ou abattus, ou dépouillés de leurs ornements, et livrés à des usages profanes, souvent même criminels. Des fêtes, dont l'idolâtrie aurait rougi, ont remplacé les saintes solennités qui s'y célébraient; et sur les autels, où Dieu avait été si souvent immolé, on a élevé des prostituées. Tandis qu'on proclame avec emphase, comme un droit essentiel de l'homme, la liberté indéfinie de tous les cultes, on punit comme un crime d'état tout exercice de la religion catholique. Les pieux solitaires, arrachés avec violence de leurs asiles, sont livrés aux horreurs de l'indigence, et à l'horreur plus douloureuse pour eux d'être témoins de toutes les profanations et de tous les crimes. Les vierges chrétiennes, plus fidèles encore, et plus fermes dans l'orage, ont aussi été l'objet d'une haine plus envenimée. On a poussé les indignes traitements jusqu'à les faire outrager dans leur vertu la plus chère, par ceux mêmes qui avaient été les objets de leur charité compatissante. C'est surtout sur les pasteurs, sur ces hommes bienfaisants, qui ne cessaient de répandre tous les genres de biens sur la classe la plus infortunée, que s'est déployée la fureur des ennemis de tout bien. Ne pouvant accuser aucun d'eux d'un seul crime, ils les ont déclarés tous indistinctement coupables; et dans l'impuissance d'en condamner un seul, ils les ont proscrits en totalité. Ceux qu'ils ont le moins cruellement poursuivis, ils les ont dépouillés de tout, arrachés à leurs troupeaux, à leurs familles, chassés de leurs pays, et contraints d'aller dans des terres étrangères mendier l'hospitalité et les secours de la charité : ce sont là les objets de leur indulgence. Leur rage s'est bien plus cruellement exercée sur les autres. Les uns, tels que des troupeaux que l'on enferme pour les égorger, resserrés en grand nombre dans des prisons, y ont été massacrés en masse par les brigands lâchés sur eux; les autres, traînés sur les échafauds, y ont subi la mort des scélérats ; quelques-uns, condamnés à aller finir leurs jours sous un ciel brûlant, dans un air pestilentiel, sur des terres qui dévorent leurs habitants, ont été submergés avant que d'y parvenir ; la cruauté ingénieuse a imaginé,

pour quelques autres, le supplice lent de l'infection, et sur les navires où elle les avait entassés, les a fait expirer de misère, déjà corrompus avant leur mort. Cette furieuse et atroce persécution a encore un caractère propre qui la distingue de toutes les autres. Quand les tyrans du paganisme faisaient périr les premiers chrétiens, c'était un zèle religieux qui les poussait. Ils s'imaginaient, comme l'avait prédit le Sauveur, rendre hommage à Dieu. C'était une sorte de guerre des divinités adorées jusqu'alors, contre le Dieu jaloux qui les anéantissait. Les persécuteurs offraient en victimes à leurs idoles chancelantes ceux qui les ébranlaient ; et ils croyaient soutenir leurs autels qui s'écroulaient, en les cimentant du sang chrétien. La barbare et inepte persécution de nos jours n'a pas même ce prétexte. Ce n'est pas un culte que l'on veuille remplacer par un autre ; ce n'est point un autre dieu que l'on oppose au Dieu des chrétiens ; c'est ce que l'univers voit pour la première fois depuis sa création, l'anéantissement de tout culte, la destruction de tout Dieu, que l'on prétend opérer. Rapprochez les fureurs actuelles de l'incrédulité, des hypocrites déclamations qu'elle n'a cessé de faire pendant si longtemps sur la tolérance ; rappelez-vous ses lamentations, ses plaintes et ses cris, à la vexation, à la persécution, toutes les fois qu'on tentait de contenir ses excès, d'arrêter ses écrits impies et séditieux. Aussi inconséquente que barbare, elle dément ses propres principes, comme elle foule aux pieds toutes les idées de vertu, tous les sentiments d'humanité.

Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi.

C'est là le motif des persécutions, mais ce n'en est pas l'excuse. Si les païens persécuteurs ne connaissaient ni Jésus-Christ, ni son Père, c'est parce qu'ils voulaient les méconnaître. Ils fermaient volontairement les yeux pour ne pas voir les caractères de divinité qui éclataient dans la personne du Sauveur, dans sa doctrine, dans ses miracles, dans toute sa vie. De même que la clarté du soleil qui récrée les yeux sains, blesse les vues délicates et mal disposées ; de même cette lumière brillante, au lieu de les éclairer, les offusquait. Ils ne maltraitaient les apôtres que parce qu'ils leur présentaient un éclat importun qu'ils étaient déterminés à ne pas

voir. Plus inexcusables qu'eux, les persécuteurs modernes ont connu Jésus-Christ et son Père, qu'ils s'obstinent aujourd'hui à méconnaître. Ils furent instruits dans leurs premières années de cette religion, qu'ils s'efforcent aujourd'hui de détruire. Le Dieu qu'ils outragent, ils l'ont adoré. Ce sont des déserteurs qui tournent leurs armes contre le souverain qui les reçut dans sa milice, et au crime de l'impiété ils joignent celui de l'apostasie. En tourmentant de nouveau Jésus-Christ dans la personne de ses ministres, ils ne peuvent avoir part à la prière que du haut de sa croix il faisait pour ses bourreaux : Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font (1).

La connaissance de Dieu et de Jésus-Christ son Fils, qu'il nous a envoyé, est la plus importante, la plus nécessaire de toutes ; disons même : c'est la seule nécessaire. C'est, comme dit le Sauveur, toute la vie éternelle (2). Nous consumons cette vie entière à acquérir des connaissances frivoles que nous n'emporterons point avec nous, et qui ne nous sont d'aucune utilité pour la vie future ; et la science de Dieu, qui nous suivra au-delà du trépas, qui après avoir été sur la terre le moyen de notre sanctification, en sera la consommation dans le ciel, à peine nous en occupons-nous : car il ne faut pas croire que connaître Dieu, soit uniquement être instruit un peu mieux, un peu plus mal des vérités de la religion contenues dans le catéchisme. La science de Dieu est une science pratique. Quiconque, selon saint Jean, prétend le connaître, et cependant n'observe pas ses commandements, est un menteur (3). Il se vante par ses paroles, dit saint Paul, de le connaître, et il le nie par ses actions (4). Celui-là seul connaît Dieu, qui le médite assidûment ; non dans une vaine spéculation, mais pour se confondre devant ses grandeurs ; pour se pénétrer de la connaissance de ses bienfaits ; pour se remplir de ses maximes ; pour se perfectionner dans l'observation de sa loi. Plus on fait de progrès dans l'exercice de

(1) Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt. *Luc*, XXIII, 34.

(2) Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. *Joan.*, XVII. 3.

(3) Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est. *I Joan.*, II, 4.

(4) Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. *Tit.*, I, 16.

la vertu, plus on avance dans la connaissance de Dieu. Combien de personnes parlent de Dieu, discourent sur sa nature, sur ses attributs, sur ses œuvres, sur ses préceptes, et cependant ne le connaissent pas !

Et je vous dis ces choses, afin que, lorsque le temps en sera venu, vous vous rappeliez que je vous les ai prédites.

A l'occasion de la prophétie qu'il vient de faire, Jésus-Christ montre à ses apôtres quelle est la fin, et quel est l'usage de la prophétie.

Il est, disait Daniel, un Dieu dans le ciel, qui révèle les choses cachées, et qui a annoncé ce qui doit arriver dans les temps les plus reculés (1). Il n'appartient qu'à lui de pénétrer dans l'avenir, parce que lui seul le tient sous sa puissance. Il n'appartient qu'à lui de déclarer infailliblement, et en maître, les événements futurs, parce que c'est lui qui en est la cause première, et que les causes secondes, auxquelles nous les attribuons, ne sont que les moyens employés par sa puissance pour les faire naître. Il n'appartient qu'à lui de manifester ce que doivent opérer les volontés humaines, parce que c'est sa volonté souveraine qui les dirige à son gré, et qui les fait concourir librement, mais infailliblement toutes ensemble, aux effets qu'il juge à propos de produire. Il a donné à l'homme la mémoire pour se rappeler le passé, et l'intelligence pour connaître le présent. Il ne lui a pas accordé de faculté pour prévoir l'avenir. Nous ne pouvons que conjecturer ; il s'est réservé de prédire. Disons donc avec l'apôtre saint Pierre : Ce ne furent jamais la volonté, la raison, la sagesse humaine qui apportèrent à la terre la prophétie. C'est par l'inspiration de l'Esprit divin que de saints hommes de Dieu ont prononcé des oracles (2). La prophétie, vérifiée par l'événement, est donc le sceau de la divinité, ainsi que le miracle. Elle est même un genre de miracle, puisqu'elle franchit les lois de la nature, et qu'elle excède les forces de l'humanité. C'est un des signes auxquels Dieu a voulu que nous reconnussions sa parole. Le prophète, nous dit-il, qui aura fait une prédiction, quand ce qu'il aura

(1) Est Deus in cœlo revelans mysteria. qui indicavit..... quæ ventura sunt in novissimis temporibus. *Dan.*, I, 28.

(2) Nom enim voluntate humana allata est aliquando prophetia ; sed piritu sancto inspirati, locuti sunt sancti Dei homines. *II Petr.*, I, 21.

annoncé sera arrivé, sachez que c'est véritablement le prophète et l'envoyé de Dieu (1). Ainsi, le but de la prophétie est de nous faire connaître avec certitude, à travers les erreurs dont nous sommes environnés, les vérités qu'il plaît à Dieu de nous enseigner. Saint Pierre la compare à un flambeau qui nous éclaire dans ce séjour de ténèbres, pour nous conduire au jour brillant de l'éternité (2). La voix qui annonce avec assurance des événements obscurs, incertains, imprévoyables, qui se réalisent ensuite, ne pouvant être que la voix de Dieu, je dois croire fermement tout ce qu'elle m'ordonne. Croyez en moi, vous crie-t-il, et vous serez en sûreté. Croyez à mes prophètes, et tout vous prospèrera (3).

Il faut distinguer deux sortes de prophéties : l'une principale, et qui a pour objet les temps les plus reculés ; l'autre, dont le terme est plus rapproché, et dont le but est de faire ajouter foi à la première. Cette distinction se fait clairement sentir par des exemples ; et nous en trouvons, de l'un et de l'autre genre, dans l'ancien et dans le nouveau Testament.

Le but principal, disons mieux, le but unique de l'ancienne alliance était Jésus-Christ. Tout dans l'économie d'Israël était prophétique ou figuratif. Lois, coutumes, cérémonies, sacerdoce, sacrifices, tout avait rapport à lui. Tous les grands hommes de la nation étaient ses précurseurs ; la nation elle-même n'existait que pour le donner au monde. Ezéchiel le saluant dans un avenir lointain : Tu es donc, lui disait-il au nom de l'Esprit-Saint qui l'inspirait, celui dont j'ai parlé dans les temps anciens par mes serviteurs les prophètes, qui ont prédit que je t'élèverais au-dessus d'eux (4). Mais cette multitude successive d'oracles qui

(1) Propheta, qui vaticinatus est pacem : cum venerit verbum ejus, scietur propheta, quem misit Dominus in veritate. *Jerem.*, XXVIII, 9.

(2) Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco donec dies elucescat. *II Petr.*, I, 19.

(3) Audite me, viri Juda, et omnes habitatores Jerusalem. Credite in Domino Deo vestro, et securi eritis ; credite prophetis ejus, et cuncta evenient prospera. *II Paral.*, XX, 20.

(4) Hæc dicit Dominus Deus : Tu ergo ille es, de quo locutus sum in diebus antiquis, in manu servorum meorum prophetarum Israel, qui prophetaverunt in diebus illorum temporum, ut adducerem te super eos. *Ezech.*, XXXVIII, 17.

l'annonçaient à la terre, ne devaient s'effectuer que dans un temps éloigné. Et jusque-là quel droit auraient-ils eu à la croyance ? Pour obliger les peuples à y ajouter foi, Dieu inspirait à ses prophètes d'autres prédictions qui, se réalisant prochainement, prouvaient solennellement qu'ils étaient ses envoyés. C'étaient comme des lettres de créance qu'il leur donnait pour autoriser leur mission et authentiquer leur caractère. Isaïe, Jérémie, Daniel, tous les prophètes sont pleins de prophéties semblables, qui, s'exécutant aux yeux mêmes de la génération qui les entendait, conciliaient à leurs personnes la vénération, et à leurs oracles sur le Messie, la confiance. Aussi la foi dans un Messie, la certitude de le voir venir un jour était-elle générale parmi le peuple de Dieu. Elle l'était ; elle l'est encore. Dans sa dispersion, ce peuple réprouvé espère, attend toujours le Rédempteur qui lui fut promis. Ce qui était sa lumière est devenu son aveuglement. Seul autrefois, entre tous les peuples, il avait le bonheur de connaître le Sauveur ; aujourd'hui, au milieu de tant de peuples qui l'adorent, il s'obstine à le méconnaître. Il s'opiniâtre à vouloir un Messie qui soit un roi puissant aux yeux des hommes ; un libérateur qui les affranchisse du joug des nations ; un triomphateur glorieux qui les ramène à sa suite dans leur patrie. Mais en persistant à entendre dans ce sens charnel et grossier, les oracles qui annoncent la gloire du désiré des nations, comment peuvent-ils expliquer, comment peuvent-ils leur concilier ceux qui prédisent ses humiliations et ses souffrances ; qui le présentent comme l'homme de douleurs accablé de mépris, couvert d'infirmités, méconnaissable par les plaies dont il est couvert, chargé de toutes nos infirmités, mis à mort à cause de nos crimes (1) ? Qu'ils mettent pour un moment à l'écart leur préjugé ; qu'ils essaient d'entendre leurs oracles sur le Messie, dans le sens que leur donnait Jésus-Christ : qu'ils y voient, comme il l'enseignait, un roi dont le royaume n'est pas de ce monde ; un libérateur qui les affranchit de la servitude du démon ; un triomphateur qui les amène à sa suite dans la céleste patrie ; qu'adoptant, que supposant pour quelques instants ces idées

(1) Voyez Isaïe, chap. 35, et beaucoup d'autres endroits.

spirituelles, ils relisent sans prévention leurs livres sacrés, ils ne pourront s'empêcher d'être frappés de l'accord de toutes les prophéties avec les particularités de la vie de Jésus-Christ. Ce n'est pas un seul oracle qui s'acomplit en sa personne ; c'est leur universalité absolue qui se trouve admirablement réalisée ; c'est une multitude de traits de lumière qui, de toutes les parties de l'ancienne loi, viennent se réfléchir sur lui, et le couvrir d'un éclat qui le fait reconnaître ce qu'il est. Ils verront sa descendance de David, annoncée par ce prince ; le lieu de sa naissance, indiqué par Michée ; l'époque de sa venue, fixée par Daniel ; son sacrifice perpétuel, désigné par Malachie ; ses divers miracles, ses vertus, ses travaux prédits par un grand nombre de prophètes ; sa passion prévue par eux jusque dans les plus minutieuses circonstances ; et le prix dont il est vendu, et l'emploi de cet argent, et les insultes auxquelles il est livré, et les crachats dont il est couvert, et les soufflets dont il est meurtri, et la flagellation dont il est déchiré, et le partage de ses habits, et sa robe jetée au sort, et le fiel et le vinaigre dont on l'abreuve, et son crucifiement, et son côté percé d'une lance, et le parallèle fait de lui avec des brigands. Les bourreaux qui le tourmentent sont les exécuteurs, moins des jugements rendus contre lui, que des prédictions qui le concernent. Ils semblent avoir consulté toutes les prophéties relatives aux souffrances du Messie, pour les lui appliquer toutes. Et vous aussi, incrédules, nous vous invitons à méditer ce rapprochement si frappant, cet accord si admirable de tous les oracles de l'ancienne loi avec la vie du Sauveur. Pourrez-vous croire que ce soit le hasard, ce mot qui n'exprime aucune réalité, qui ait produit un rapport si extraordinaire, si universel ? En voyant, d'une part, toutes les actions de Jésus-Christ prédites par les prophètes, de l'autre, toutes les prophéties sur le Messie, accomplies en lui, pourrez-vous imaginer, oserez-vous soutenir que c'est là un effet sans cause ? Imaginerez-vous de nier les faits ? Et quels sont ceux que vous révoquerez en doute ? Seront-ce les prédictions ? Sera-ce l'accomplissement ? Nieriez-vous la réalité des prophéties ? Les Juifs, nos ennemis, vous les présentent comme nous. Et croyez-vous possible que nous nous soyons accordés avec eux pour vous sédui-

re ? Nierez-vous la vérité de l'histoire évangélique ? Quand les apôtres la publiaient, ils parlaient à des témoins oculaires, intéressés à les contredire. Auraient-ils osé leur en imposer ? Auraient-ils pu leur mentir, sans être à l'instant confondus ? On ne peut contester, ni les faits sans pyrrhonisme, ni leur conséquence sans absurdité.

De l'ancienne alliance, si nous passons à la nouvelle, nous verrons encore son divin auteur imprimer à sa mission le sceau ineffaçable de la prophétie. L'objet de sa loi était de nous révéler ses vérités éternelles ; de nous faire connaître la nature de Dieu et la nôtre ; nos relations avec lui et entre nous ; notre origine et notre fin ; notre destination et nos moyens pour l'atteindre. Ses admirables instructions, franchissant les limites du temps, nous transportent dans la région de l'éternité. Elles nous apprennent ce qui a précédé les âges, et ce qui leur survivra. Elles présentent à nos adorations des mystères supérieurs à la raison ; à nos espérances, des promesses au-dessus de l'imagination. Pour y soumettre notre foi, Jésus-Christ se montre ce qu'il est. Il laisse comme échapper deux rayons de sa divinité : sa puissance dans les miracles, sa prescience dans les prophéties. La même voix qui me prédit le jugement que je dois subir, la résurrection qui ranimera mon corps, les récompenses et les peines qui m'attendent, est celle qui a prophétisé la passion, la flagellation, le crucifiement, la résurrection du Sauveur, les souffrances des apôtres, le reniement de saint Pierre, la trahison de Judas, la destruction de Jérusalem. Peut-il me rester le plus léger doute sur le sort qu'elle m'annonce, quand je vois tous ses autres oracles aussi ponctuellement réalisés ? Puis-je hésiter de soumettre ma raison aux dogmes qu'elle m'enseigne, et ma conduite aux préceptes qu'elle me dicte, quand, à l'accomplissement aussi exact de ses prédictions, je reconnais la voix de mon Dieu ?

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les trois Témoignages

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

Jésus-Christ n'a point fondé la vérité de sa mission sur l'autorité du raisonnement humain, autorité presque toujours sans force, soit qu'elle s'adresse aux sages qui la contredisent, soit qu'elle s'adresse à la multitude qui n'est pas en état de la comprendre. Il l'a fondée sur un principe plus sûr, plus sensible, qui ferme la porte à toutes les disputes, comme il s'ouvre un facile accès dans tous les esprits, l'autorité du témoignage. Il ne veut pas cependant se le rendre à lui même : *Si je me rends témoignage à moi-même*, nous dit-il, *mon témoignage n'est rien* (2) ; il l'attend de son Père, de l'Esprit de vérité, de ses Apôtres qui doivent porter son nom par toute la terre : *Cum venerit Paraclitus, ille testimonium perhibebit de me* (3).

Certes, cette attente n'a pas été trompée ; les faits qui déposent en faueur de Jésus-Christ et de sa religion se présentent en foule, et saint Grégoire le Grand a exprimé une pensée aussi juste et aussi vraie qu'elle est grande et élevée, quand il a dit que tous les éléments et la nature entière avaient rendu témoignage à leur Auteur dans la personne de l'Homme-Dieu ; *car pour en parler,* ajoute-t-il, *selon le génie de notre langage humain, les cieux l'ont proclamé Dieu par cette étoile miraculeuse qu'ils firent briller sur son berceau ; la mer l'a reconnu pour son Maître en s'affermissant sous ses pieds ; la terre l'a reconnu, puisque à sa mort elle a tremblé ; le soleil l'a reconnu en voilant sa lumière après que le véritable soleil eut été enseveli dans les ombres du tombeau ; les rochers l'ont reconnu et se sont brisés au moment de son sacrifice ; la mort et l'enfer même l'ont re-*

(1) Dies mali sunt. *Eph.*, v. 16.
(2) *Joan.*, v. 31.
(3) *Joan.*, XV. 26.

connu en rendant à sa voix leurs victimes. Et en présence de tant de témoignages, le saint docteur s'étonne de l'infidélité des Juifs, qui ne veulent point reconnaître pour leur Dieu celui que les éléments insensibles reconnaissent pour leur Maître, et dont le cœur, plus dur que les rochers, ne peut s'amollir à la componction et se briser à la pénitence (1).

Nous éprouvons un étonnement bien plus douloureux, quand nous voyons au sein même du christianisme, dans la pleine et vive lumière de l'Évangile, des hommes assez aveugles ou assez corrompus pour refuser leurs adorations à Jésus-Christ. Touché de leur aveuglement, nous voudrions les éclairer ; affligé de leur insensibilé, nous voudrions les émouvoir. Attachons-nous donc à la pensée de saint Grégoire, et dans l'impossibilité d'énumérer avec quelque détail tous les faits qui attestent la divinité de la Religion et de son Auteur, réduisons toutes nos preuves à trois grands témoignages, auxquels tous les autres peuvent se rapporter, le témoignage du Ciel, le témoignage de la terre, et le témoignage de l'enfer lui-même.

Témoignage du Ciel dans les prophéties qui ont annoncé les mystères de Jésus-Christ, puisqu'il n'y a que le Ciel qui puisse connaître les secrets de l'avenir ; prophéties authentiques et qui ont véritablement pour auteurs les personnages inpirés auxquels on les attribue ; et s'il pouvait s'élever quelque doute à cet égard, outre le caractère et l'empreinte inimitable de vérité qu'elles portent avec elles, nous trouverions la garantie de leur authenticité dans le témoignage constant et unanime du peuple juif, qui les révère, bien qu'elles le condamnent ; chez qui elles se conservent sans altération depuis leur origine, fidèlement transmises de main en main, de génération en génération ; ce

(1) Omnia quippe elementa auctorem suum venisse testata sunt : ut enim de iis quiddam usu humano loquar : Deum hunc cœli esse cognoverunt, quia protinus stellam miserunt ; mare cognovit, quia sub plantis ejus se calcabile præbuit ; terra cognovit, quia, eo moriente, contremuit ; sol cognovit, quia lucis suæ radios abscondit ; saxa et parietes cognoverunt, quia tempore mortis ejus scissa sunt ; infernus agnovit, quia hos quos tenebat mortuos reddidit ; et tamen, hunc quem Dominum omnia insensibilia elementa senserunt, adhuc infidelium Judæorum corda Deum esse minime cognoscunt, et duriora saxis, scendi ad pœnitentiam nolunt. *Homil. X. In Evang.*

qui a donné lieu à saint Augustin de dire ingénieusement, en parlant des Juifs, qu'ils sont *nos garde-livres, capsarii nostri.* Eh ! quelle autorité plus imposante, en fait d'écritures et de traditions, que celle de tout un peuple qui se lève pour déposer en faveur des monuments de son histoire, lors même qu'il a le grand intérêt de les contredire et de les désavouer ? Prophéties d'ailleurs si claires et si transparentes, que les premiers adversaires du christianisme, pressés d'un côté par la précision de ces prédictions divines, et de l'autre par l'opposition qu'ils nourrissaient dans leurs cœurs contre la vérité, n'ont pu se tirer de ce pas difficile, qu'en les supposant, contre toute vraisemblance, postérieures aux événements qu'elles annoncent ; prophéties d'autant plus frappantes qu'elles n'appartiennent pas au même auteur, et qu'elles sont écrites par des hommes de mœurs et de conditions différentes et qui ont fleuri dans des temps et des lieux fort éloignés les uns des autres ; lesquels n'ont pu par conséquent s'entendre, se concerter, pour assembler et arranger des événements qu'après il n'eût pas été en leur pouvoir de réaliser, et qui cependant s'accordent si bien et sur l'ensemble et sur les détails de cet admirable ouvrage, que selon la belle expression d'un saint Père, *ils paraissent moins avoir écrit l'avenir que raconté le passé (1)* ; prédictions enfin accomplies à la lettre, je ne dis pas seulement dans les faits généraux qui se distinguent par quelque éclat et quelque solennité, tels que les grands traits de la vie et de la mort de Jésus-Christ, la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la vocation des Gentils, l'établissement de l'Église par toute la terre ; mais encore dans les incidents les plus légers et les détails les plus scrupuleux, le Juste vendu trente deniers, la robe sans couture qui n'est point partagée mais jetée au sort, le breuvage du vinaigre offert pour étancher la soif du divin Crucifié, et une multitude d'autres circonstances, en apparence indifférentes, qui auraient échappé à la fidélité de l'historien, et qui n'ont pu se dérober à l'œil perçant du prophète.

Témoignage du Ciel dans les miracles qui ont autorisé la

(1) Minus videntur prædicasse ventura quam narrasse præterita. *S. Hieron.*

prédication de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Le Sauveur du monde ne veut point qu'on l'en croie sur sa parole, il en appelle à ses œuvres : *Operibus credite (1). Allez dire à Jean que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les boiteux sont redressés, les lépreux guéris, que les morts ressuscitent,* et pour dernier et principal caractère d'une mission divine, qu'une loi de miséricorde et d'amour est annoncée aux pauvres, c'est-à-dire à la grande majorité du genre humain, jusque là ignorée et méprisée des heureux du siècle (2). Ces dons miraculeux sont communiqués avec profusion aux disciples, qui signalent leurs prédications par des prodiges plus grands encore que ceux de leur Maître. Sans études et sans lettres, ils parlent toutes les langues ; d'un mot ils donnent la mort ou ramènent à la vie ; leur ombre même a la vertu de guérir. Ces prodiges n'ont jamais été sérieusement contestés par les Juifs, qui étaient les plus intéressés à les démentir. Julien l'Apostat, en les attribuant à la magie, montre assez l'impossibilité où il était d'en ébranler la certitude. Nos incrédules, plus hardis, ont affecté de mépriser ces témoignages ; mais on peut s'en rapporter au jugement d'un de leurs chefs les plus passionnés, mais qui cédait quelquefois à l'entraînement de la vérité : « Quels sont ces hommes qui marchent accompagnés du pouvoir du Ciel? Dieu sans doute est avec eux ; la nature n'obéit point aux imposteurs. »

Et remarquez, N. T. C. F., que même en rejetant ces miracles, les ennemis de la religion ne sortent d'une difficulté que pour retomber dans une autre. Il restera toujours à expliquer comment le monde s'est soumis à la parole de l'Évangile, à une doctrine qui subjugue l'esprit par les mystères les plus incompréhensibles, qui crucifie les sens par la morale la plus réprimante ; comment, dis-je, le monde s'est soumis à cette doctrine, sans y être contraint par la force et l'éclat des miracles, ce qui serait, au jugement de saint Augustin, de tous les miracles le plus étonnant et le plus inconcevable : en sorte que tel parti qu'adopte l'incrédule, il sera toujours forcé d'admettre l'intervention divine dans l'é-

(1) *Joan.*, X. 38.
(2) *Matth.*, XI. 5.

tablissement du christianisme, et que c'est ainsi que le témoignage de la terre vient fortifier le témoignage du ciel.

Oui, la terre a rendu témoignage à la religion de Jésus-Christ, par sa prompte soumission aux vérités de la foi, malgré les réclamations des préjugés les plus enracinés, des intérêts les plus chers et les plus puissants, des passions les plus violentes. En peu d'années le Dieu inconnu est annoncé et se fait des adorateurs dans tout l'univers. Comment ces *nations qui frémissent, ces rois qui se lèvent et se liguent contre le Seigneur et contre son Christ* (1), comment ces hommes, qui jusqu'alors n'avaient connu d'autres divinités que la fortune et le plaisir, sont-ils enfin tombés au pied d'une croix sauvage qui ne leur prêche que pénitence, dépouillement, abnégation d'eux-mêmes ? Quel autre attrait que l'impression irrésistible de la vérité a pu persuader la chasteté aux voluptueux, l'humilité aux philosophes, aux riches et aux puissants de la terre le détachement des grandeurs et des biens de la vie ? Quelle autre puissance que celle de la vérité a pu plier au joug de la foi cette fière raison, cette raison indomptée, qui n'avait su que s'adorer elle-même et se complaire dans ses rêves et ses systèmes insensés ?

Elle a rendu témoignage par le sang des martyrs qui a coulé durant trois siècles pour le triomphe de la cause de l'Évangile. Méritent-ils d'être entendus, sont-ils dignes de notre croyance, *des témoins qui se font égorger* (2) ? des témoins qui ne discutent pas, mais qui souffrent, qui ne raisonnent pas, mais qui meurent; qui ne disent pas, comme parle Bossuet : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu; — leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations vaines, leurs conséquences défectueuses; — mais qui disent : Nous avons vu, nous avons ouï ce que notre bouche vous annonce, et qui donnent avec joie tout ce qu'ils ont de sang dans leurs veines en preuve de la vérité ? des témoins, par conséquent, qui ne meurent pas pour de simples opinions, comme il peut arriver à des hommes prévenus qui se passionnent et s'exaltent pour des idées et les soutiennent jusqu'à la mort, mais qui meurent pour des faits

(1) *Ps.*, II, 1 et 2.
(2) Pensées e Pascal.

qu'ils disent s'être passés sous leurs yeux, ce qui ne laisse plus de soupçon sur leur caractère, et par suite plus de prétexte à l'incrédulité ?

Elle a rendu témoignage par les fruits de vertu qu'elle a portés depuis le jour où elle a été fécondée par la grâce de l'Évangile. Ingrats qui méconnaissez cette religion de grandeur et d'amour, qui voudriez en étouffer le sentiment dans le cœur des peuples, comptez, si vous le pouvez, cette multitude d'âmes justes qu'elle a fait fleurir dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie; ces vierges qui furent ici-bas par leur vertu ce que les anges sont dans le ciel par leur nature; ces pauvres volontaires qui se sont dépouillés de tout pour vêtir et nourrir leur Maître dans la personne des indigents; ces fervents solitaires qui font tant d'honneur à la nature humaine en montrant à quelle hauteur de perfection elle peut s'élever. Remettez-vous sous les yeux tous ces dévouements, tous ces exemples de patience et de douceur, tous ces prodiges de zèle, tous ces miracles de charité, auprès desquels pâlissent et se décolorent les plus beaux traits de la vie si vantée des sages de la Grèce et de Rome ; dites si ce que la philosophie avait seulement imaginé pour amuser ses loisirs, le christianisme ne l'a pas réalisé en le perfectionnant encore ; si cette république de Platon, qu'il n'a pu fonder que dans son livre, n'a pas été surpassée par la société des premiers chrétiens, où la communauté des biens avait son principe dans la communauté des cœurs, société sans doute la mieux ordonnée et la plus heureuse que l'esprit humain puisse concevoir, mais qu'il n'appartenait qu'à l'Évangile de montrer à la terre.

Elle a rendu témoignage par cette foule de grands hommes qui ont abaissé la hauteur de leur génie devant les hauteurs de la foi chrétienne. La religion, en traversant les siècles, a recueilli les suffrages de toutes les bouches éloquentes, de toutes les plumes disertes, de tous les esprits véritablement élevés qui ont eu le bonheur d'être éclairés de sa lumière. Ne parlons pas, si vous le voulez, de cette chaîne admirable des Pères et des Docteurs de l'Église, des Cyrille, des Chrysostome, des Augustin, des Ambroise, qui, par le caractère de leurs écrits et la nature de leur inspiration, semblent moins appartenir à la terre qu'au ciel dont ils étaient les

interprètes. Interrogeons tous les hommes de génie qui, depuis l'ère chrétienne, ont enrichi par leurs productions le trésor des lettres, ou agrandi par leurs découvertes le domaine des sciences ; tous ces grands noms de Descartes, de Leibnitz, de Newton, de Malebranche, de Racine, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon ; demandons-leur ce qu'ils pensent de Jésus-Christ et de sa religion. A ce nom du Sauveur des hommes et du grand ouvrage qu'il a fondé, vous les verrez d'abord se prosterner ; puis les mains et les yeux levés au ciel, vous les entendrez vous répondre par des acclamations d'amour, d'admiration et de reconnaissance. Quels témoignages l'incrédulité peut-elle opposer à ces témoignages ? Au milieu de ce concert unanime d'hommages et de louanges, que nous importe la voix discordante de quelques prétendus esprits-forts, qui n'ont de la philosophie que la mauvaise humeur, le ton dogmatique et tranchant, l'esprit de dénigrement, la prétention de tout réformer pour tout confondre, de tout régénérer pour tout détruire, et qui sont à la religion, dans cette multitude de beaux génies qui l'ont honorée, ce que sont dans la nature, parmi les merveilles de la création qui proclament une Providence, ces exceptions rares et monstrueuses qui semblent la calomnier ou la combattre ! Je me trompe, M. T. C. F., cette opposition importe singulièrement à la vérité de la religion, puisqu'au témoignage du ciel et de la terre doit se joindre ici le témoignage de l'enfer lui-même.

Il l'a rendu sans doute ce témoignage, quand, perdant son empire sur les mortels trop longtemps aveuglés par une superstition grossière, il a vu ses autels renversés, ses oracles réduits au silence, ses sacrifices interrompus, et ses dieux ébranlés tomber en présence de la Croix victorieuse ; mais ce n'était point assez qu'il confessât la vérité par cette première défaite et cette grande ruine, il lui devait encore de la combattre pour compléter son triomphe. Chassé de son Olympe, dépossédé de ses temples, il a donc soufflé de toutes parts un esprit de révolte et de haine contre l'Évangile et son auteur ; cet esprit s'est signalé d'abord par des persécutions sanglantes ; mais lorsqu'il a vu que le sang chrétien répandu par torrents fécondait l'Église au lieu de l'appauvrir, il s'est avisé d'échanger le tranchant de l'épée pour la

plume acérée de l'impie, et *pour cette langue trompeuse qui recèle*, dit le Prophète, *le venin de l'aspic, et d'où découlent les flots empoisonnés du mensonge et de la malice* (1). Il espérait ainsi, à force de semer des doutes et d'amonceler des nuages, il espérait obscurcir l'éclat de la vérité et souiller sa pureté inaltérable : vains efforts, aussi vains que la rage insensée de ces noirs habitants de l'Afrique, lesquels, importunés des feux du jour, lancent des flèches inutiles contre le soleil qui n'en poursuit pas avec moins de majesté sa course glorieuse ; mais efforts néanmoins qui servent les intérêts de la religion, car il est dans l'ordre que les ténèbres repoussent la lumière, et il manquerait une gloire à la vérité si elle n'était en butte aux attaques du mensonge, comme il manquerait un suffrage à la vertu si elle ne subissait l'épreuve des calomnies du méchant !

Et en effet, pourquoi cette préférence de colère, ce privilége de haine pour la foi chrétienne, et surtout pour la foi catholique, de la part des prétendus éclaireurs de l'humanité? Que lui veulent-ils pour la poursuivre avec cet acharnement ? Que leur a-t-elle fait qui justifie des attaques si passionnées ? Si elle est vraie, que ne l'embrassent-ils avec ces transports que fait naître la vérité connue ? S'ils la jugent fausse, que ne la laissent-ils en paix, comme tant d'autres erreurs qu'ils ne songent point à redresser? N'y aurait-il donc pas d'autre erreur dans le monde, ou bien ne verraient-ils de dangers que dans une doctrine qui a fait la gloire, le bonheur et le salut du monde ? Remarquez-vous qu'ils s'emportent avec tant de véhémence contre les superstitions des peuples idolâtres ou contre les préjugés des sectes chrétiennes ? Il y aurait là pourtant une belle matière à leur zèle, à cet amour de l'humanité dont ils se disent épris ; mais ces violents adversaires du culte le plus saint se montrent assez indulgents pour les cultes les plus insensés et les plus barbares, ou s'ils croient leur devoir quelque attention, pour une expression de blâme ou de pitié qu'ils leur adressent, ils ont mille outrages à verser sur la foi de Jésus-Christ. Idolâtrie, superstition, hérésie, athéisme même, tout leur est bon, hors la foi catholique, la foi de tous les lieux et de tous les siècles.

(1) *Ps.*, CXXXIX, 4.

la foi du monde civilisé. Qui nous expliquera toutes ces contradictions ? Qui nous dira pourquoi tantôt ils supposent cette religion morte et éteinte, pour se donner le plaisir de mener sa pompe funèbre et de chanter sur son tombeau un hymne de joie infernale, et tantôt ils nous la représentent pleine de puissance et de vie, pour avoir le droit de lui porter des coups plus audacieux ? Ne touchons-nous pas ici aux plus honteux mystères de la conscience, aux plus tristes secrets des passions ? Et pouvons-nous ne pas reconnaître que la vérité, supplice ou ravissement de l'homme, selon la droiture ou la perversité de son cœur, doit être l'objet de sa haine la plus violente quand elle n'est pas l'objet de ses adorations les plus tendres ?

Il ne nous reste donc rien à désirer pour le triomphe de notre religion sainte ; elle réunit donc tous les titres comme elle a reçu tous les témoignages ; ainsi donc se trouvent expliquées ces paroles de l'Apôtre, qu'*au nom de Jésus-Christ, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers* (1). Et qui de nous ne se sent pressé de lui rendre aussi témoignage, de s'écrier avec les vieillards de l'Apocalypse : *A l'Agneau qui s'est immolé, et qui est resté vainqueur, gloire, louange, bénédiction, amour, action de grâces* (2) ? Mais ce témoignage, nous devons surtout le rendre par nos œuvres. Honorons la vérité de notre foi par un attachement inviolable à ses divins enseignements : conservons-la telle que Dieu nous l'a donnée, telle que nous l'avons reçue de nos pères et qu'elle doit être transmise aux dernières générations, dans son admirable unité, dans sa parfaite intégrité, dans sa simple et imposante majesté, sans nous permettre d'y ajouter ou d'en retrancher un seul trait, fût-ce même sous le prétexte de l'embellir et de l'accommoder davantage aux fantaisies et aux caprices du siècle, persuadés que notre politique mondaine, nos idées mobiles et changeantes ne pourraient se mêler, sans l'altérer et la corrompre, à l'éternelle pensée et à la politique céleste qui a conçu et réalisé ce grand ouvrage. Tenons-nous également dans une sage défiance, et de ceux qui auraient la prétention de retremper

(1) *Philip.*, II, 10.
(2) *Apoc.*, V, 12.

et de rajeunir l'Église, comme si elle pouvait vieillir, ou que sa force et sa gloire et le principe de son immortelle jeunesse ne fussent pas dans son antiquité même ; et de ceux qui chercheraient à substituer à l'ancienne foi de nouvelles conceptions, comme si, après cette grande lumière, le monde pouvait espérer une autre lumière. Croyons que l'Évangile a tout dit ; qu'après lui il ne reste rien à dire, rien à imaginer de bon et d'utile en fait de morale, de religion, de vertus domestiques, civiles et sociales ; qu'en dehors de lui tout ce qu'on nomme perfectionnement ne serait que décadence, tout ce qu'on appelle progrès ne serait qu'un retour à de vieilles erreurs, et qu'enfin tous les efforts de l'esprit humain, en travail d'une régénération religieuse, ne réussiraient tout au plus qu'à nous donner du nouveau, mais non du meilleur.

Mais honorons avant tout la sainteté de notre foi par les exemples d'une vie sainte et sans tache : qu'on dise, en voyant notre patience, notre douceur, notre piété simple et résignée, notre charité sincère : Il n'y a qu'une religion divine qui puisse nourrir dans le cœur de ses enfants des vertus aussi dévouées et aussi pures. Et c'est ainsi que nous lui assurerons la plus belle des victoires et la plus douce des consolations : celle qui lui donnera de voir ses ennemis eux-mêmes, gagnés par la persuasion de nos exemples, se ranger sous sa bannière, et marcher avec nous à la conquête de l'éternité bienheureuse.

DIMANCHE DE LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. XIV, v. 23-31.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui. Celui qui ne m'aime point ne garde pas mes paroles. Or, la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses demeurant avec vous. Le Paraclet, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; mais ce n'est pas comme le monde la donne que je vous la donnerai moi-même. Que votre cœur ne soit pas troublé, et qu'il ne s'effraie point. Vous avez entendu que je vous ai dit moi-même : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Et maintenant je vous le dis avant que cela arrive, afin que, quand ce sera arrivé, vous croyiez. Je ne vous parlerai plus guère ; car le prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi. Mais, afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que mon Père m'a commandé, ainsi je fais.

HOMÉLIE

Sur la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde pas mes paroles.

L'apôtre saint Jude venait de faire à Notre-Seigneur une question. Pourquoi, lui avait-il dit, vous manifestez-vous seulement à nous, et non pas à tout le monde (1) ? C'est à

(1) Dicit illi Judas, non ille Iscariotes : Domine, quid factum est, quia manifestaturus es nobis teipsum, et non mundo. *Joan.* XIV. 22.

cette demande que répond le Sauveur. Il fait entendre à cet apôtre que ce ne sera pas seulement à lui et à ses collègues, qu'il se fera connaître ; et que tous ceux qui l'aimeront et qui observeront ses préceptes, seront l'objet de ses communications les plus intimes. Mais, outre cette réponse directe, ce que dit ici Jésus-Christ a un sens bien plus profond et plus étendu ; et c'est ce qu'on peut remarquer dans la généralité de ses discours. Comme il parlait non-seulement pour ses apôtres, mais pour toutes les générations futures, ses paroles, outre le sens particulier relatif à la circonstance, présentent toujours une instruction universelle, applicable à tous les siècles. C'est au genre humain entier, c'est à nous qu'il parle constamment. Nous devons donc prêter à tous ses discours une oreille attentive, y chercher les leçons qu'il nous donne, et nous en pénétrer fortement.

Jésus-Christ réunit ici les deux points essentiels de la conduite chrétienne, lesquels en effet sont par leur nature inséparables : l'amour de Dieu et l'observation de ses commandements. Celui qui aime Dieu garde sa parole, et celui qui ne l'aime point, ne la garde pas. L'observation des préceptes est à la fois, et l'effet immanquable, et le signe certain de l'amour de Dieu. On cherche à plaire à ce que l'on aime, on craint tout ce qui peut lui déplaire. Ainsi, nous avons toujours ce moyen de juger si la charité règne dans nos cœurs : c'est d'examiner si elle se produit dans nos œuvres. Notre fidélité à exécuter la loi de Dieu, voilà la mesure de notre amour pour lui. Ils n'aiment point Dieu, tous ceux que vous voyez ou transgresser ses préceptes, ou les accomplir avec lâcheté ; ils n'aiment point Dieu : et c'est par là que s'effectue dans eux ce que dit l'apôtre saint Jacques, que celui qui pèche en un seul point de la loi, se rend coupable contre la loi entière (1). Ils offensent la loi principale, la loi générale, la loi qui renferme la totalité de la loi chrétienne, qui en est toute la substance, qui la fait entièrement observer, la loi de la charité.

Les théologiens distinguent dans la charité, comme dans les autres vertus, l'acte et l'habitude. Ils appellent charité

(1) Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus. *Jac.*, II. 10.

actuelle, le mouvement de l'âme qui se porte avec affection vers Dieu ; et charité habituelle, l'état de l'âme pénétrée de l'amour de Dieu : l'une est un sentiment passager, l'autre une situation permanente. Toutes les deux se servent, s'entretiennent, se reproduisent réciproquement. La charité habituelle est le foyer d'où s'élancent, comme autant de flammes, les actes d'amour de Dieu, et ces vives flammes à leur tour alimentent et raniment le brasier qui les a produites. Mais le péché venant, comme un torrent qui a renversé ses digues, à se répandre dans l'âme, y éteint, et la charité actuelle, et la charité habituelle. Il y a entre la charité et les autres vertus cette différence qu'elle ne peut pas, comme les autres, subsister dans un cœur infecté par le péché. L'âme coupable peut encore conserver le sentiment de la foi, en produire quelques actes ; il peut lui rester l'espérance de sortir de son état, et il lui est impossible de l'exprimer ; mais les faibles affections, les commencements d'amour qu'elle éprouve encore quelquefois pour Dieu, ne sont pas des élans de charité. Toute autre vertu, opposée à un seul genre de péché, n'est détruite que par une sorte de vice. La charité est contraire à tout péché, est anéantie par tout vice quelconque. En voici la raison : c'est que tout péché a pour principe une préférence, une prédilection accordée à la créature sur le Créateur. La charité est par son essence un amour de Dieu prédominant ; elle cesse d'exister dès qu'elle est balancée. On n'a pas la charité, quand on n'aime pas Dieu par-dessus tout, on ne l'aime pas par-dessus tout, quand on lui préfère quelque créature. Il y a donc entre la charité et tout péché une incompatibilité absolue ; et il y a entre l'état de charité et l'état de péché la même opposition qu'entre leurs actes. Il est aussi impossible de conserver dans son cœur la charité, en vivant dans le péché, que de faire un acte de charité en commettant un crime. De même que le péché en s'emparant d'un cœur en exclut la charité, de même la charité quand elle y rentre en chasse le péché. Dieu ne peut pas haïr celui qui la porte dans son cœur. L'état de charité, l'état de grâce, l'état d'innocence, sont une seule et même chose ; et cet heureux état exclut essentiellement toute prévarication, toute infraction grave, soit en la prévenant, soit en y remédiant.

A celui qui l'aimera, et qui en conséquence gardera sa parole, Jésus-Christ fait une magnifique promesse. Dieu l'aimera, et viendra faire en lui sa demeure. Par son immensité, Dieu est présent partout. L'univers entier est son temple. Partout il reçoit nos hommages ; partout il répand sur nous ses dons. Mais il réside dans ses Églises d'une manière plus spéciale. C'est là qu'il verse plus abondamment ses bienfaits. J'ai sanctifié cette maison, dit-il à Salomon, pour y placer continuellement mon nom : et mes yeux et mon cœur y resteront tous les jours (1). Je remplirai de gloire cette maison, dit-il par le prophète Aggée ; et ce sera dans ce lieu que je donnerai la paix (2). Or, son temple de prédilection, celui où il lui plaît davantage de résider, c'est l'âme chrétienne. Ne savez-vous donc pas, nous dit le grand Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite en vous (3) ? Nous sommes, dit-il ailleurs, la maison du Seigneur ; mais seulement à cette condition, que nous conserverons inaltérables jusqu'à la fin, et notre foi, et la gloire de notre espérance (4). Sublime qualité dont est décoré le chrétien, de se trouver lui-même le temple de son Dieu, de le porter continuellement dans son cœur ! Quels admirables avantages elle lui apporte ! Dieu peut-il résider en un lieu, sans y verser ce torrent de grâces dont il est la source inépuisable ? C'est Dieu sans cesse présent qui éclaire son intelligence par de saintes pensées, qui fortifie sa volonté par de vigoureuses résolutions, qui échauffe son amour par d'ardents désirs. Dieu devient, si on peut s'exprimer ainsi, l'âme de l'âme chrétienne. Mais en même temps, quelles grandes obligations ce titre auguste de temple du Seigneur ne lui impose-t-il pas ? Ma maison, dit Jésus-Christ, sera appelée une maison de prière (5). Il de-

(1) Sanctificavi domum hanc, quam ædificasti, ut ponerem nomen meum ibi usque in sempiternum, et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. *III Reg.*, IX. 3.

(2) Implebo domum istam gloria, dicit Dominus exercituum... et in loco isto dabo pacem. *Agg.* II. 8 et 10.

(3) Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis. *I Cor.*, 16.

(4) Quæ domus sumus nos: si fiduciam, et gloriam spei usque ad finem, firmam retineamus. *Hebr.*, III. 6.

(5) Domus mea domus orationis vocabitur. *Matth.*, XXI. 13.

vrait, s'il était possible, s'en élever de continuelles adorations. Mais au moins doit-on s'y tenir dans un état habituel d'oraison. Ce que nous devons surtout en inférer, c'est combien les péchés d'un chrétien sont plus énormes que ceux des infidèles. Celui qui n'a pas été consacré à Dieu par le baptême ne profane pas le temple du Seigneur. Vous ne lisez jamais sans indignation le crime de cet impie Antiochus, qui dans le temple où le nom seul du vrai Dieu devait être invoqué, et sur l'autel où ne devaient être portées que des victimes pures, osa élever son idole. Vous renouvelez son attentat, lorsque vous vous livrez au péché ; vous chassez le Seigneur de son sanctuaire, et vous y mettez à sa place le démon. Vous faites du démon l'idole de ce temple qui avait été dédié à Dieu ; de ce temple que Dieu chérisssait ; de ce temple où il avait reçu pendant longtemps des hommages qui lui étaient si agréables. Et à quelles terribles vengeances ne vous exposez-vous pas ? Écoutez la suite de la doctrine du grand Apôtre. Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu l'écrasera de toute sa colère ; car son temple est saint, et c'est vous qui l'êtes (1).

Et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé.

C'est au nom de celui qui l'envoie, que tout mandataire parle : il devient par sa mission l'organe de son commettant. Envoyé par son Père, c'était sa parole que Jésus-Christ apportait à la terre. Envoyés par Jésus-Christ comme il l'avait été par son Père, c'est de même sa parole et non pas la leur que les apôtres ont répandue, et que continuent de répandre leurs successeurs. Ministres évangéliques, vous devez être continuellement pénétrés de cette vérité, que ce n'est point votre parole que vous donnez aux hommes, que vous n'êtes que les porteurs de la parole de Dieu. Il vous adresse à tous le précepte qu'il donna à son prophète : Fils de l'homme, je t'ai établi surveillant sur mon peuple ; tu recevras donc la parole de ma bouche, et tu l'annonceras de ma part (2). Le premier devoir qu'il vous impose est de ne

(1) Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus ; templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. *I Cor.*, III. 17.

(2) Fili hominis, speculatorem dedi te domui Israel, et audies de ore meo verbum, et annuntiabis eis ex me. *Ezech.* III. 17.

point vous ingérer dans ce ministère sacré, sans l'avoir reçu de ceux à qui il appartient de le donner. Comment prêchera-t-on, dit saint Paul, si on n'est pas envoyé (1) ? Il n'y a dans tout le christianisme qu'une seule mission : c'est celle que Jésus-Chris a reçue de son Père ; qu'il a donnée à ses apôtres ; que les apôtres ont transmise aux évêques, leurs successeurs, et que les évêques communiquent aux ministres inférieurs. C'est cette seule et unique mission qui, se propageant selon le besoin des fidèles, s'est perpétuée dans tous les siècles, et étendue dans toutes les régions. Elle part d'une seule racine, cette séve précieuse qui, se répandant jusque dans les plus petits rameaux de l'Église, les vivifie, les féconde, et leur fait porter des fruits. Toute prédication qui n'est pas faite en vertu de cette unique mission, n'est pas faite au nom de Jésus-Christ. C'est la parole de l'homme ; Dieu ne la reconnaît pas pour la sienne. En vain l'hérésiarque, en vain le schismatique se vantent d'avoir la parole divine, et prétendent la répandre. Qu'ils nous montrent cette continuité de mission, qui remonte par les apôtres jusqu'à Jésus-Christ et jusqu'à son Père.

La mission légitime ne confère que le droit d'annoncer la parole divine. Mais pour exercer dignement ce ministère, ceux qui en sont revêtus doivent avoir sans cesse devant les yeux ce qu'en disait le grand Apôtre qui l'a exercé avant eux : Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ, comme si Dieu lui-même exhortait par notre bouche (2). Malheur à celui qui, chargé de cette grande ambassade, ne s'occupe pas uniquement des intérêts du Maître qui l'a envoyé ; qui travaille, non à la gloire de Dieu, mais à la sienne ; qui recherche, non le salut des hommes, mais leurs applaudissements. En entrant dans le ministère apostolique, le premier acte doit être de s'oublier soi-même. Il n'est pas défendu sans doute au prédicateur de l'Évangile d'employer les ornements de l'éloquence humaine ; mais que ce soit pour le bien de son auditoire, et non pour le sien ; pour opérer plus efficacement la persuasion, et non pour s'attirer des éloges.

(1) Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur ? *Rom* X. 15.

(2) Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. *II Cor.*, V, 20.

La conversion des âmes, voilà le seul succès qu'il lui soit permis d'ambitionner. La gloire que Dieu distribue, voilà la seule récompense digne de ses travaux.

Et vous aussi, peuple fidèle qui allez assister aux instructions de l'Église, soyez convaincu que cette parole que vous allez entendre n'est pas celle de l'homme dont le son frappera vos oreilles ; c'est la parole de celui dont il est l'envoyé. Dieu lui-même va vous parler par sa bouche. Ce ne sera pas, comme sur le mont Sinaï, du milieu des éclairs et des foudres qu'il fera partir ses oracles. Il exécute pour vous ce que lui demandait le peuple d'Israël, tremblant au pied de la montagne sainte, et saisi de terreur au son de la voix divine (1). Il emprunte une voix humaine. Mais par quelque organe que passe sa parole, elle n'en est pas moins la sienne ; vous ne lui devez pas moins l'attention la plus soutenue, le respect le plus profond, l'obéissance la plus entière.

Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais avec vous. Mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera tout, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.

Nous trouvons dans ces paroles, d'abord la révélation formelle du mystère de la Trinité. Le Saint-Esprit envoyé par le Père, au nom du Fils, voilà les trois personnes divines clairement énoncées ; et les hérésies qui ont osé nier ce dogme fondamental du christianisme n'ont jamais rien pu opposer de raisonnable à cette déclaration précise.

Nous avons ensuite dans ces paroles du divin Sauveur, la promesse faite à ses apôtres du grand événement que l'Église célèbre aujourd'hui, de la descente du Saint-Esprit sur eux, et des admirables effets qu'ils devaient produire dans leurs âmes. C'est là ce que nous devons principalement méditer ; car la fête que nous solennisons n'est pas tellement propre à ce jour, qu'elle ne se renouvelle journellement. C'est un mystère continuellement subsistant dans l'Église de Jésus-Christ, et qui s'y perpétuera constamment, tant qu'il y aura des fidèles qui se mettront en état d'y participer. Ce n'est pas seulement aux disciples rassemblés dans le cé-

(2) Dicentes Moysi : Loquere tu nobis, et audiemus ; non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur. *Exod.*, XX, 19.

nacle, que Jésus-Christ promet l'Esprit-Saint; nous sommes tous compris dans cette magnifique promesse, si nous savons nous en rendre dignes. Le Saint-Esprit descend encore véritablement sur ceux d'entre nous qui sont préparés à le recevoir. Il y descend, non plus visiblement, comme il descendit en ce jour sur les Apôtres pour confirmer leur foi, et accréditer leur mission; mais aussi réellement, quoique d'une manière invisible. Il apporte avec lui, non les dons extérieurs qui étaient nécessaires alors à l'établissement de la religion, et qui ont cessé de l'être, mais les mêmes grâces de conversion et de sanctification, toujours nécessaires pour établir et maintenir dans nos cœurs l'empire de la religion. Ces admirables effets qu'il produisit dans les âmes des apôtres, il ne tient qu'à nous qu'il les produise aussi dans les nôtres. Occupons-nous donc (et quelle occupation plus convenable dans cette solennité?) de considérer les effets qu'opéra intérieurement dans les apôtres la descente du Saint-Esprit, afin de mériter qu'elle opère les mêmes dans nous.

Le premier de ces effets que les apôtres éprouvèrent, et celui dont Jésus-Christ leur parle plus spécialement, ce fut de se trouver tout à coup éclairés et instruits. Et nous avons sur cela trois choses à considérer : quels sont ceux que l'Esprit-Saint instruit; de quoi il les instruit; comment il les instruit.

Rappelons-nous ce qu'étaient les apôtres avant d'avoir reçu le Saint-Esprit : des hommes ramassés dans la classe la plus basse de la société, dépourvus d'éducation, dénués d'intelligence. Trois années entières passées à l'école de leur divin Maître n'avaient pas suffi à leur instruction. Les choses les plus claires qu'il leur avait enseignées étaient encore au-dessus de leur portée. Ils ignoraient ses mystères; ils ne concevaient pas ses maximes; ils se faisaient de fausses idées de ses promesses. De tout ce qu'il leur avait dit, ils n'avaient rien compris; et c'était pour eux, comme ils le rapportent eux-mêmes, des paroles cachées (1). Mais aussitôt que le Saint-Esprit est descendu sur eux, ces hommes, à

(1) Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. *Luc.*, XVIII, 34.

qui Jésus-Christ reprochait d'être stupides et lents à croire (1), deviennent les appuis de la foi. Ces hommes ignorants et grossiers se trouvent être les docteurs les plus profonds ; étonnent l'univers de leur érudition, et le convertissent par la force de leur parole. Ainsi, cet Esprit divin, lorsqu'il entre dans nos esprits, s'en rend le maître absolu. Il rend la stupidité intelligente, l'ignorance savante, l'entêtement souple et humble. Que d'autres maîtres désirent des disciples dociles, doués de capacité, ornés de talents ; l'Esprit de Dieu n'a pas besoin de chercher les dispositions, il les donne. Il crée les qualités qu'il veut trouver, et, en donnant l'instruction, il rend les sujets aptes à la recevoir (2).

Autant les apôtres avaient été jusque-là chargés d'ignorance et remplis d'erreurs, autant, après avoir reçu le Saint-Esprit, sont-ils pénétrés des lumières de Dieu, et consommés dans la science du salut. Toutes les vérités qui avaient échappé à leur intelligence grossière, dont ils ne se doutaient pas quand Jésus-Christ les leur enseignait, se développent devant eux. Tout ce que leur a dit ce divin Maître, et qu'ils n'avaient pas conçu, se représente aussitôt à leur mémoire. Ils en saisissent les principes, en embrassent l'ensemble, en suivent l'enchaînement, en découvrent clairement toutes les conséquences. La religion tout entière, avec tous ses dogmes, avec tous ses commandements, avec tous ses rits, avec toutes ses maximes, avec toutes ses promesses, avec toutes ses menaces, est présente à leurs esprits. Ainsi, quand il descend dans les nôtres, il convainc la raison des mystères qui la révoltaient le plus ; il soumet la volonté aux préceptes les plus contrariants ; il pénètre le cœur des principes les plus opposés à nos inclinations ; il nous fait sentir la nécessité de l'humilité, de l'abnégation, de la mortification. Ce qu'il enseigne, lui seul peut l'enseigner ; lui seul a le pouvoir de persuader ce qu'il persuade.

Et considérez encore comment il le persuade. L'homme n'a pour enseigner que des moyens bornés et tels qu'est sa propre science. Ce n'est qu'en employant de longs discours

(1) Et ipse dixit ad eos : O stulti, et tardi corde ad credendum ! *Luc.*, XXIV, 25.

(2) Et scriptum est in prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei. *Joan.*, VI, 45.

qu'il peut faire comprendre les vérités humaines qu'il débite. Ce n'est qu'à force de leçons et de raisonnements qu'il peut faire entrer dans les esprits la persuasion. Il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de faire en un moment des apôtres des hommes savants ; de les instruire, de les convaincre des principes les plus profonds, des vérités les plus élevées, des dogmes les plus incompréhensibles, sans leçons de sa part, sans étude de la leur. Il descend dans eux, et aussitôt ils se trouvent remplis de toutes les connaissances si multipliées, si étendues, si relevées qu'il leur a apportées. Telle est la science du salut. C'est beaucoup moins dans les livres, dans les discours des hommes que l'on l'acquiert, que dans les communications de l'Esprit divin. La prière est encore pour nous, comme elle fut pour les apôtres dans le cénacle, le premier moyen de les obtenir. C'est aux pieds du Seigneur que l'on reçoit sa science (1). Tous les saints, tous les maîtres de la vie spirituelle déclarent qu'ils ont plus appris dans leurs oraisons, que par leurs veilles et leurs longs travaux. Est-ce que les lectures pieuses, les conférences spirituelles, les prédications de l'Église, seraient inutiles à notre instruction ? Non, sans doute. Ce sont au contraire des moyens dont il plaît au Saint-Esprit de se servir pour nous donner la connaissance, la conviction, l'amour de ses vérités et de nos devoirs. Il aime à cacher sous des formes humaines ses divines opérations, et il ne prodigue les miracles sensibles que lorsqu'ils sont nécessaires, comme ils l'étaient pour les apôtres. Mais en employant, comme il nous l'ordonne, ces moyens naturels, faisons deux considérations essentielles : la première, qu'ils sont impuissants par eux-mêmes, et qu'ils ne produiront aucun fruit, s'ils ne sont fécondés par l'opération surnaturelle de l'Esprit-Saint ; la seconde, qui est la conséquence de celle-là, que nous devons, à l'exemple des disciples, qui méritèrent par leur persévérance unanime dans l'oraison (2) que le Saint-Esprit descendît sur eux, l'attirer sur nous par l'ardeur et la constance de nos vœux.

Cette instruction que l'Esprit de Dieu répandit si mer-

(1) Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrina illius. *Deuter.*, XXXIII, 3.

(2) Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.*, I, 14.

veilleusement sur les apôtres, ne leur donna pas une simple spéculation, une science stérile. En les instruisant il les sanctifia, et c'est le second effet qu'il produisit dans eux. Il n'est pas seulement l'Esprit de vérité ; il est l'Esprit sanctificateur ; et c'est ce que signifie la forme de langues de feu, sous laquelle il se partagea et s'arrêta sur les têtes des disciples. Ce feu était l'emblème de la charité dont il embrasait leurs cœurs. Jusque-là on les avait vus ambitieux, ne soupirer qu'après les dignités mondaines, jaloux, envier ceux qui aspiraient comme eux aux premières places ; querelleurs, avoir entre eux des disputes fréquentes. L'Esprit-Saint descend sur eux ; les voilà tout à coup devenus d'autres hommes. Toutes leurs faiblesses ont cessé, tous leurs défauts ont disparu. Ils sont désormais, non-seulement des saints, mais des modèles de la plus haute sainteté, éloignés du monde, étrangers à toute passion, supérieurs à tout intérêt. Ils disent avec une audacieuse mais sainte confiance, au genre humain qu'ils convertissent : Soyez nos imitateurs, comme nous le sommes de Jésus-Christ (1). L'Esprit-Saint produira dans nous le même effet, si nous savons l'y attirer. Le feu sacré, descendant dans nos cœurs, y consumera tous nos désirs déréglés, dissoudra comme une paille légère nos attachements mondains ; et détruisant par son activité tout ce qu'il y a en nous de terrestre, nous épurera, et fera de nous un or sans mélange, digne d'être offert sur l'autel céleste. C'est par le Saint-Esprit que nous avons reçu, qu'est répandue dans nos cœurs la charité (2) ; la charité, la plus éminente de toutes les vertus, qui en est le complément, qui les suppose, ou qui les produit toutes.

Un dernier effet qu'il produit aujourd'hui dans les apôtres, est de leur donner le courage et la force nécessaires pour remplir leurs hautes destinées. Ces hommes, auparavant si pusillanimes, qui avaient lâchement abandonné leur Maître, dont le plus zélé l'avait honteusement renié, vont audacieusement attester sa résurrection, prêcher sa doctrine, proclamer sa divinité. Ils tremblaient d'éprouver le

(1) Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. *I Cor.*, XI, 1.

(2) Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Rom.*, V, 5.

sort de Jésus-Christ ; ils aspirent à le partager. Du cénacle où les tenait renfermés la terreur des Juifs, ils sortent pour aller les braver. Dans les places publiques, dans les synagogues, dans le temple, devant les tribunaux, partout ils leur déclarent hautement que celui qu'ils viennent de crucifier, est leur Messie et leur Dieu. Et quel est donc le but de cette nouvelle audace ? quel est le dessein qui les meut ? C'est le projet le plus vaste, le plus hardi qui soit jamais entré dans la tête d'aucun homme. Ils tentent de changer toutes les idées du genre humain sur la religion et sur la morale. Ils tentent d'engager tous les peuples à abjurer leurs préjugés les plus anciens ; à étouffer leurs passions les plus chères ; à sacrifier leurs intérêts les plus précieux ; à mépriser tout ce qu'ils ont adoré ; à adorer tout ce qui fut jusque-là l'objet de leurs mépris. Ils tentent de faire adopter à la philosophie, alors dans son plus grand éclat, une doctrine incompréhensible, à la corruption, alors dans son derniers période, une morale sévère. Ils le tentent, et ils l'exécutent. Ils l'exécutent ; et ils n'ont pour l'exécuter aucun moyen humain. Ils n'ont aucun moyen humain ; et tous les moyens que l'imagination humaine, aidée de la rage infernale, peut se procurer, sont employés contre eux. Et qu'on ne dise pas qu'en commençant l'entreprise, ils n'en ont point prévu les obstacles, calculé les difficultés. Ils les annoncent eux-mêmes. Ils rapportent les propres termes dans lesquels leur Maître leur a prédit les traverses, les affronts, les persécutions, les supplices. C'est avec cette certitude qu'ils poursuivent leur course. C'est vers ce terme qu'ils marchent. Figurez-vous qu'un de ces philosophes, soit anciens, soit modernes, dont on essaie d'opposer l'enseignement à celui de Jésus-Christ, eût ordonné à ses disciples de souffrir pour sa doctrine toutes sortes de tourments, et de subir la mort plutôt que de l'abandonner : quel effet pensez-vous qu'un tel précepte eût produit dans son école ? Croyez-vous qu'il lui fût resté beaucoup de disciples après un pareil commandement ? Ce qu'un autre maître n'osa jamais proposer, Jésus-Christ le prescrit ; et il est obéi. D'après sa prophétie, ses apôtres courent aux persécutions, non-seulement sans répugnance, mais avec ardeur et avec joie. Les contradictions sont leur encouragement, les humilia-

tions leur gloire ; les tortures leurs délices ; la mort, leur espoir. Cette force surnaturelle dont ils sont remplis, c'est l'Esprit-Saint qui la leur a apportée. Et n'avons-nous pas pareillement besoin qu'il nous la communique? Ils sont revenus ces temps où la pratique de la religion exige, non plus seulement de la fidélité, mais du courage. Appelons par nos vœux cet Esprit de force, sans lequel nous ne pouvons rien, avec lequel nous pouvons tout. Le Seigneur, dit Jérémie, est avec moi, tel qu'un guerrier robuste ; tous les efforts de mes persécuteurs seront vains et impuissants (1). Il en sera ainsi de nous, si nous savons attirer dans nos âmes l'Esprit qui anima, qui soutint, qui fortifia, qui fit triompher les apôtres. La même puissance opèrera les mêmes effets, si elle trouve en nous les mêmes dispositions.

Ce n'est pas seulement contre les persécutions violentes, que nous avons besoin du courage que le Saint-Esprit communiqua aux apôtres ; un autre genre de persécution plus adroite, mais non moins dangereuse, nous le rend continuellement nécessaire. Nous en avons besoin contre le monde au milieu duquel nous vivons, qui ne cesse d'attaquer non-seulement la foi, mais toutes les vertus chrétiennes, de ses déclamations, de ses calomnies, de ses railleries, de ses sarcasmes, de ses exemples. Nous en avons besoin, surtout contre nous-mêmes, pour nous défendre de ce vil respect humain qui nous fait si souvent abandonner les intérêts de la vérité, rougir de la vertu qui nous plairait, commettre le mal que nous détestons. Dans ce jour, que l'Église consacre spécialement à honorer le Saint-Esprit et à célébrer les merveilles qu'il a opérées sur la terre, redoublons nos instantes supplications, pour qu'il daigne descendre sur nous, comme il descendit sur les apôtres ; et répandre dans nous, aussi ignorants, aussi charnels aussi faibles qu'ils étaient, la lumière dont ils les éclaira, la piété dont il les sanctifia, la force dont il les anima.

Le monde promet la paix ; mais est-il en son pouvoir de la donner ? Tous les biens qu'il offre sont des sujets de contestation, des matières à querelles. Ses faveurs ne peuvent

(1) Dominus autem mecum est quasi bellator fortis ; idcirco qui persequentur me, cadent, et infirmi erunt. *Jerem.*, *XX*. 11.

ni suffire à tous ceux qui y prétendent, ni satisfaire ceux qui les obtiennent. Celui qui en est privé les désire avec ardeur ; celui qui en a acquis en voudrait encore davantage. Chacun aspire à ce qu'il voit posséder aux autres. Ainsi, la paix que le monde fait espérer dans la jouissance des biens qu'il étale, n'est qu'une continuité de jalousies, de soupçons, de disputes, de combats. C'est une paix mensongère, qui ne vous est offerte que pour vous entretenir plus sûrement dans l'agitation et les dissensions. Le monde lui-même n'est autre chose qu'une arène ouverte, où on s'efforce mutuellement de se renverser ; où chacun, occupé de supplanter les autres, travaille sans relâche, tantôt à leur soustraire avec adresse, tantôt à leur arracher avec violence ce qu'ils possèdent. Vous croyez qu'en atteignant l'objet de vos vœux vous parviendrez à la tranquillité, et que vous n'aurez qu'à en jouir en paix ; c'est une illusion qui vous flatte, mais qui vous égare, en vous présentant ce que vous souhaitez pour ce qui doit être. Ne sentez-vous pas d'abord qu'alors il faudra défendre ce que vous aurez acquis ? Et l'expérience ne vous apprend-elle pas de plus, que vos désirs, s'accroissant avec vos jouissances, offriront toujours à votre cupidité de nouveaux objets à poursuivre ?

Quelle différence entre cette paix du monde, sans cesse espérée, et jamais obtenue, et celle que promet et donne Jésus-Christ, qui est tout à la fois la paix de la société par l'extinction des rivalités, et la paix du cœur par le calme des passions ! Les biens que Dieu distribue, participant à son infinité, peuvent appartenir à tous, sans le détriment d'aucun. C'est un trésor où tout le monde peut puiser sans cesse, sans jamais le diminuer, Ainsi il ne peut pas devenir un sujet de jalousie. Au contraire, plus on a obtenu, plus on est aise de ce qu'en obtiennent les autres. La charité jouit des grâces accordées au prochain, comme de celles qu'elle a reçues elle-même. La paix du juste est inaltérable : elle ne peut être troublée, ni par la poursuite des biens temporels, qu'il ne désire pas ; ni par celle des biens spirituels, qu'il n'envie pas ; ni par les calomnies, qu'il dédaigne ; ni par les injures, qu'il oublie ; ni par les offenses, qu'il pardonne ; ni par les intérêts, qu'il sacrifie ; ni par les prétentions, qu'il réprime ; ni par les passions, qu'il étouffe.

Celui-là est toujours en paix avec les autres, qui est en paix avec lui-même et avec Dieu.

Que votre cœur soit sans trouble et sans crainte. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père ; car mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive ; afin que vous croyiez lorsqu'elle sera arrivée.

Jésus-Christ avait annoncé à ses apôtres la perte qu'ils allaient faire de lui. Ils en étaient dans le trouble et dans l'affliction. Ces sentiments étaient la suite de l'attachement qu'ils lui portaient. Quoi de plus naturel que de s'affliger au moment de perdre l'objet qu'on aime ! quoi de plus juste que de regretter un Maître aussi bon, aussi parfait, que celui dont ils allaient être privés ! Pourquoi donc le divin Sauveur paraît-il leur reprocher leur douleur ? Comment peut-il attribuer au défaut d'amour pour lui, ce qui est l'effet même de leur amour ? Sans doute, les apôtres l'aimaient, et l'aimaient avec tendresse ; mais encore charnels, ils ne l'aimaient pas comme ils doit être aimé, comme il veut l'être. Et s'attachaut à lui, ils ne l'envisageaient pas avec des yeux assez purs. Leur amour, le considérant uniquement comme homme, ne s'élevait pas encore jusqu'au mystère de l'Homme-Dieu. Tout occupés du bonheur de sa présence sensible, ils ne concevaient pas que, retourné auprès de son Père, il pourrait continuer d'être avec eux pour les assister. Ils le croyaient perdu pour eux entièrement, et pour toujours. C'est ce sentiment trop humain que Jésus-Christ cherche à rectifier. C'est cet attachement terrestre qu'il veut purifier. S'ils avaient pour lui un amour plus parfait ; s'ils considéraient dans lui, non l'homme que pendant trois ans ils ont suivi, dont ils révèrent la doctrine, dont ils admirent les miracles, dont ils chérissent le personne, mais le Dieu qui, descendu en terre pour faire leur bonheur, remonte aux cieux pour le consommer ; qui en les laissant dans ce monde ne les y abandonnera pas, mais sera toujours au milieu d'eux jusqu'à ce qu'il les fasse venir à lui ; au lieu d'être dans la douleur, ils seraient dans l'allégresse, et bien loin de regarder son retour vers son Père céleste,

comme un malheur pour eux, ils y verraient un bonheur suprême.

Ces paroles de Jésus-Christ peuvent être appliquées à nous-mêmes, et nous servir de consolation dans l'un des plus grands chagrins de la vie, lorsque nous perdons des parents, des amis, dont les vertus nous donnent droit d'espérer qu'ils sont entrés en possession de la récompense céleste. Quel adoucissement plus puissant pour notre douleur, que de penser qu'ils sont maintenant au comble de la félicité ; que de cette malheureuse vie, sujette à tant de traverses, de peines et de calamités, ils ont passé à une vie imperturbablement et éternellement heureuse ; qu'ils ne sont pas morts pour nous et qu'au sein de leur gloire, ils continuent de nous aimer et de s'occuper de nous ; que pour des amis que nous avons perdus sur la terre, nous avons acquis des intercesseurs dans le ciel ? Ce que dit ici le Sauveur, les martyrs, marchant au supplice, le répétaient à ceux qui leur témoignaient leur attachement par des larmes : Si vous nous aimiez, au lieu de nous plaindre, vous nous féliciteriez : au lieu de pleurer sur nous, vous vous réjouiriez de notre sort. En voyant nos tortures, pensez à l'immense félicité qu'elles vont nous procurer ; et songez que des mains des bourreaux qui vont nous tourmenter, nous volerons dans les bras de Dieu, étendus pour nous recevoir. Non, il n'y a que la religion qui puisse donner à de tels regrets de vraies consolations ; parce qu'elle seule peut, au-delà du malheur, en poser le dédommagement. La raison ne peut donner à l'affliction d'autre soulagement que l'irréparabilité de la perte, plus propre à irriter la douleur qu'à l'adoucir. Qu'ils soient inconsolables, on le conçoit aisément, ceux qui, ne voyant rien au-delà de la vie présente, croient les objets de leur attachement tombés dans le néant et perdus à jamais pour eux. Soutenu dans son affliction par la foi, ranimé par l'espérance, le chrétien contemple ceux qu'il aima, qu'il aime encore, en possession de la félicité que leur ont méritée leurs vertus. Il s'unit à eux par ses vœux, par cette communion précieuse qui est entre les saints du ciel et ceux de la terre, en attendant qu'ils s'y réunissent entièrement dans le céleste séjour.

Les apôtres ne comprenaient pas encore ce que leur disait en ce moment le Sauveur. Ils ne concevaient pas comment ce pouvait être une marque de leur amour pour lui, de se réjouir de son éloignement. Il veut cependant le leur dire, parce qu'ils le comprendront un jour. Ils le comprirent en effet pleinement, lorsque l'Esprit Saint, dissipant les ténèbres qui offusquaient leur esprit, leur eut fait voir à découvert toute vérité: et que rappelant à leur mémoire tous les discours de leur divin Maître, il leur en eut développé le sens clairement. Ils sentirent alors que sa séparation était encore un de ses bienfaits, et qu'ils devaient se réjouir d'abord pour lui, de ce qu'il était rentré en possession de sa gloire ; et ensuite pour eux-mêmes, de ce qu'il était allé la leur préparer. Ce qu'il dit à ses apôtres, il le dit pareillement à nous tous. Il nous a prédit les choses qui devaient arriver afin qu'après leur accomplissement nous crussions. Nous les voyons effectuées, les choses que Jésus-Christ a annoncées. Nous comprenons pleinement le sens de tous ses oracles que nous interprète son Église. Notre foi en est-elle plus ferme ? en est-elle plus vive et plus active ?

Jésus-Christ dit que son Père est plus grand que lui. Ce mot a été l'occasion de beaucoup de blasphèmes contre lui. Il a servi de prétexte aux infidèles, aux Juifs, à plusieurs hérétiques, pour lui contester sa divinité. Mais les Pères de l'Église les ont confondus, en leur montrant que c'est de son humanité que Jésus-Christ parle ainsi. Égal à son Père comme Dieu, il lui est inférieur comme homme. Et ainsi se concilie parfaitement ce qu'il dit en cet endroit à ses apôtres, avec ce qu'il leur avait dit ailleurs, que lui et son Père ne sont qu'un (1) ; que celui qui le voit, voit aussi son Père (2). Les paroles de la vérité ne se contredisent point mutuellement ; mais elles s'interprètent les unes par les autres, et se donnent ainsi une clarté et une force réciproques.

Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous ; car le Prince de ce monde va venir, et il n'a aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, c'est

(1) Ego et Pater unum sumus. *Joan.*, X, 30.
(2) Qui videt me, videt eum qui misit me. *Ibid. XII*, 45.

pour cela que j'agis conformément à ce que mon Père m'a ordonné. Levez-vous, sortons d'ici.

C'était dans le cénacle, immédiatement après sa cène, au moment de marcher à sa passion, que Jésus-Christ tenait ce discours à ses apôtres. Il ne lui restait que peu d'instants à s'entretenir avec eux, et il les employait à les préparer à la douleur qu'ils allaient ressentir ; il leur en présentait les consolations. Ce dernier discours de Jésus-Christ avant sa mort, que l'évangéliste sait Jean rapporte en entier, est du commencement à la fin l'expression de la tendresse la plus touchante. C'est le dernier adieu d'un père à ses enfants. Il semble partagé entre l'empressement d'aller où l'appelle l'ordre divin, et la douleur de quitter ses disciples chéris, et de les laisser aussi peu instruits et aussi charnels.

Mais enfin le dernier moment arrive. Il va partir pour se mettre entre les mains de son ennemi, du Prince de ce monde, c'est-à-dire du démon, à qui le monde s'est soumis par ses vices, et qui exerce sur lui sa domination.

Ce n'est pas que ce tyran du monde ait aucun droit sur Jésus-Christ ; son pouvoir ne s'étend que sur ceux qui se sont livrés à lui. Depuis notre baptême, le démon n'a de pouvoir sur nous que celui que nous lui donnons. Ainsi, il ne pouvait par lui-même en avoir aucun sur le divin Sauveur, que l'union intime de la divinité avec l'humanité rendait impeccable. Mais Jésus-Christ va lui en donner, en se chargeant des péchés de tout le genre humain. C'est dans cet état, c'est revêtu de toutes les iniquités qui ont été et qui seront à jamais commises, qu'il va se présenter à toute la rage de son ennemi. Et quel est donc le motif qui l'engage, étant affranchi de sa puissance, à s'y soumettre ? et pouvant se soustraire à ses fureurs, à s'y livrer ? C'est l'amour de son Père, c'est l'obéissance à sa volonté, qui le conduisent. Il va consommer le grand ouvrage pour lequel son Père l'a envoyé. Pour être commandé, son sacrifice n'en est pas moins volontaire. S'il nous est enseigné qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix (1), il nous est également

(1) Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philipp.*, II, 8.

révélé qu'il a été offert parce qu'il l'a voulu (1). Telle est la soumission du Fils de Dieu à son Père. Tout ce que veut le Père, le Fils le veut pareillement. Sa volonté a le mérite de l'obéissance, et son obéissance le caractère de la volonté. Telle doit être aussi notre soumission au Père que nous avons dans les cieux : aussi universelle que celle dont nous voyons l'exemple, elle doit obéir à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils paraissent ; également volontaire, elle doit y plier notre volonté, l'unir à la sienne, et nous faire recevoir tout ce qu'il nous envoie, non-seulement avec résignation, mais avec joie ; persuadés qu'il connaît mieux que nous notre bien, et qu'il le désire autant que nous.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la descente du Saint-Esprit sur les apôtres

PAR M. GÉRARD.

Quelles merveilles nous rappelle la solennité de ce jour ! L'Esprit-Saint descend sur les apôtres ; il les remplit de ses dons, et en fait en un instant des hommes nouveaux. Peu de temps auparavant, pleins de ténèbres, grossiers et terrestres, lâches et timides, tout à coup ils sont éclairés des plus pures lumières, ils sont animés d'un feu tout divin, ils sont revêtus de force et de courage. Ces hommes prêchent et convertissent ; ils répandent en tous lieux l'esprit qu'ils ont reçu, et le monde est instruit et éclairé ; une foule innombrable est purifiée et sanctifiée ; un peuple de nouveaux chrétiens forme un peuple de héros toujours prêts à tout sacrifier et à tout souffrir pour la foi et pour leur salut. Voilà les effets admirables du Saint-Esprit ; et comment arrive-t-il que ces effets merveilleux se reproduisent si rarement parmi nous ? Ah ! c'est aujourd'hui ce qu'il nous importe le plus de considérer, et je dis, mes frères, que c'est, en premier lieu, que plusieurs ne reçoivent pas le

(1) Oblatus est quia ipse voluit. *Isa.*, LIII, 7.

Saint-Esprit ; je dis, en second lieu, que c'est qu'une grande partie ne le reçoit pas comme il faut ; et j'ajoute enfin que c'est parce qu'un beaucoup plus grand nombre encore ne le conserve pas après l'avoir reçu. Quels objets plus intéressants pourrais-je offrir à votre attention ? O Esprit-Saint ! à qui il appartient de donner la force et l'onction à nos discours, parlez vous-même par ma voix, portez la lumière dans nos esprits et votre amour dans tous les cœurs.

Dans les beaux jours du christianisme naissant, où l'Esprit-Saint se plaisait à descendre sur les hommes dans toute sa plénitude, le monde renouvelé offrait à la raison et à la foi le plus grand de tous les spectacles. Des apôtres, de premiers disciples du Sauveur, devenus les interprètes de la loi la plus pure, retraçant par toute leur conduite les vertus les plus sublimes, offrant à la terre une règle pure, sainte et les plus parfaits modèles ; soutenant leur foi et leurs œuvres par des prodiges ; des chétiens embrasés de l'amour de leur divin Maître, remplis de zèle pour la gloire du Très-Haut, brisant pour le servir leurs anciennes idoles, et rompant tous les liens de la chair et du sang ; des chrétiens étrangers sur la terre, ne tenant plus qu'au ciel par leurs désirs, ne formant entre eux qu'un cœur et qu'une âme, se détachant de tous les biens qu'ils avaient en propre, pour ne plus les posséder qu'en commun, usant des choses de ce monde comme n'en usant pas, renonçant à tout pour Dieu seul, et ne mettant point de bornes aux sacrifices que la foi exigeait d'eux : tels sont les premiers hommes que le Saint-Esprit avait formés ; mais aujourd'hui des chrétiens sans zèle, sans amour et presque sans foi ; des chrétiens qui tiennent au temps, à la terre, et n'ont aucune des vues qui tendent à l'éternité ; des chrétiens qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, ou comme si tout devait mourir avec eux ; des hommes asservis à toutes les passions, n'agissant que pour des vues toutes humaines, sans entrailles, sans compassion, sans charité, uniquement occupés d'eux-mêmes, et n'ayant pour mobile d'autre intérêt que l'intérêt personnel ; des chrétiens ne connaissant de la religion que l'extérieur, n'empruntant du culte que les cérémonies, ne prenant de la piété que le masque, ne portant dans la prière que le mouvement des lèvres, ne paraissant dans les tem-

ples que pour les déshonorer, n'approchant des sacrements que pour les profaner ; des hommes livrés à la haine, aux emportements, à la jalousie, à l'ambition, au faste, à l'intempérance, à la mollesse ; des chrétiens qui s'embarrassent peu que leur Dieu soit outragé, que l'Église soit déchirée, que l'impiété s'accrédite, que l'erreur triomphe, que la foi s'altère, que les mœurs se corrompent ; des chrétiens, en un mot, qui rougissent presque de l'être : voilà les chrétiens de nos jours.

Et d'où vient, grand Dieu, un pareil contraste ? Ah ! mes frères, je vous en ai indiqué les principales causes, et premièrement, vous ai-je dit, c'est que plusieurs ne reçoivent pas le Saint-Esprit. Autrefois il n'y avait point de fidèle qui n'eût reçu par l'imposition des mains cet Esprit divin. La confirmation suivait presque toujours le baptême, et de là naissait en partie la ferveur et la force des premiers chrétiens.

Mais aujourd'hui quelle coupable indifférence règne à cet égard, et devient dans plusieurs d'entre nous la première source de la faiblesse de la foi et de la continuité de leurs désordres ! Soit négligence de la part des parents et des maîtres, soit ignorance ou tiédeur de la part des jeunes gens eux-mêmes, nous en trouvons avec surprise qui, arrivés à un certain âge, ne se sont pas mis en peine de recevoir le Saint-Esprit, semblables à ces chrétiens d'Éphèse, qui, nouvellement enfantés à la religion et peu initiés dans les mystères, disaient à saint Paul : *Nous ne savions pas même qu'il y eût un Saint-Esprit :* « *Sed neque si Spiritus est audivimus.* » (*Act.*, XIX, 2.) Hé quoi donc ! hommes aveugles, êtes-vous si peu instruits des premiers éléments de la foi, que vous ignoriez ce que c'est que l'Esprit-Saint. Hé quoi ! n'est-ce donc pas cet Esprit ineffable qui est l'Esprit de Dieu même ? N'est-il pas le lien précieux qui unit le Père et le Fils, et qui forme avec eux l'adorable Trinité ? N'est-ce pas lui qui est le lien de l'homme avec Dieu par la grâce qu'il répand dans nos âmes, et qui unit les hommes entre eux par la charité ? N'est-ce pas lui que Jésus-Christ a promis tant de fois à ses disciples comme le fruit de sa mort et de sa résurrection, et la consommation de ses œuvres et de son amour ? C'est l'Esprit-Saint qui a inspiré les

prophètes, qui a éclairé les apôtres, qui a formé les saints et qui a renouvelé la face de l'univers. Les dons précieux qui embellissent nos âmes sont les dons du Saint-Esprit ; c'est lui qui est l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et qui nous remplit de l'esprit de la crainte du Seigneur ; et cependant vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit. Eh ! votre salut vous touche donc bien peu ; il vous est donc bien indifférent de quel esprit vous viviez, et par quel esprit vous soyez animés ; vous tenez donc bien peu à la religion tout entière, puisque c'est le Saint-Esprit qui en fait l'âme ? Vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit : eh ! je ne suis plus étonné si la chair vit en vous, si les passions ont pris sur vous tant d'empire, si vos résolutions sont si faibes, et si vos chutes sont si fréquentes ; si vous avez toujours tant de penchant pour le mal et si peu de force pour le bien. Vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit, et cet Esprit, sans lequel vous ne pouvez rien, qui forme en nous les tendres gémissements et les saintes ardeurs ; cet Esprit-Saint que vous avez négligé, que vous avez méprisé, que vous avez traité avec la plus criminelle indifférence, vous abandonne à vous-mêmes et vous laisse sans force et sans vie.

Sortez donc, sortez de cet état de langueur et de mort, recourez à la source de tout don excellent et parfait, et ne dites pas que vous ne trouvez point d'occasion pour être confirmés. Adressez-vous au premier pasteur, à celui qui a droit de vous imposer les mains, dans les quatre-temps de l'année, où l'Église, par ses jeûnes et ses prières, sollicite de dignes ministres ; dans ces temps où sont conférés les saints ordres ; dans le même lieu où se confère tout à la fois et aux personnes de tout sexe, de tout âge, le sacrement de la Confirmation. Préparez vous-y par la pénitence, et volez ensuite au lieu saint où s'opère cet adorable mystère ; là, à la voix du pontife sacré le ciel s'ouvrira sur vos têtes ; l'Esprit-Saint descendra sur vous, et il vous remplira de ses dons par une onction toute divine, par le feu de son amour ; il se rendra sensible à votre cœur. Marqués sur le front du signe du salut, fortifiés intérieurement par la grâce, vous deviendrez assez courageux et assez forts pour

triompher du démon, de la chair et du monde, et pour confesser hautement Jésus-Christ.

Mais peut-être mes frères, c'est la préparation même qui vous arrête ; et c'est elle aussi qu'on néglige d'avantage; car, avouons-le, si plusieurs ne reçoivent pas le Saint-Esprit, une plus grande partie se dispose bien mal à le recevoir. Je ne parle pas ici de ceux qui, dans l'âge le plus tendre, et à peine capables de discernement, sont conduits par leurs parents mêmes aux pieds l'évêque pour y recevoir par l'imposition des mains l'Esprit de toute sainteté. Du moins l'innocence de ces enfants pourrait-elle tenir lieu de toute autre disposition, puisque l'Église, dans les premiers siècles du christianisme, les admettaient à la participation des plus augustes sacrements. Je n'examine pas si maintenant que la dépravation des mœurs devance presque l'usage de la raison, ou qu'elle étouffe bientôt les premières impressions de la grâce, il ne serait pas avantageux de se réserver des ressources pour un âge un peu plus avancé ; mais je parle de ceux qui, parvenus à un âge de discrétion et de sagesse, peuvent mieux sentir toute la grandeur du sacrement qu'ils vont recevoir, et s'y préparer dignement; et c'est à ceux-là que je demande de quelle manière ils se sont préparés en effet, ou ils se préparent peut-être maintenant, à faire descendre en eux le Saint-Esprit. Hélas ! après une légère accusation de leurs fautes, après une confession qui n'a rien changé dans les dispositions de leur esprit et de leur cœur, qui n'a rien réformé dans leurs anciennes habitudes et leur penchant pour le mal, ils se présentent, ils sont admis à l'un des actes les plus importants de la religion; et de là, mes frères, le peu de fruit qu'ils en retirent et le peu de grâces qu'ils rencontrent. Ah ! que bien différentes ont été les dispositions des apôtres pour recevoir l'Esprit consolateur qui leur avait été promis.

Je les vois aussitôt après l'ascension de Jésus-Christ, entrer dans le cénacle, pour obéir à leur divin Maître, et pour s'occuper des grandes choses qui vont s'opérer en eux. Je les vois persévérer dans la prière pour obtenir les dons précieux qui leur étaient destinés : *Perseverantes in oratione.* Je les vois surtout, animés du même esprit, se disposer par cette union fraternelle à recevoir l'Esprit de paix et de charité, *perse-*

verantes unanimiter. (Act., I, 14.) Ils savent en effet que la disposition la plus essentielle pour attirer l'Esprit de Dieu, c'est l'union des esprits et des cœurs, et que cet Esprit n'entre pas dans une âme où il se trouve encore quelque levain funeste de ressentiment et d'aigreur.

Mais sont-ce donc là, mes frères, les dispositions que vous avez apportées pour recevoir le Saint-Esprit? Vous a-t-on vus prendre quelques jours pour vous retirer à l'écart, pour vous désabuser des erreurs du monde, pour vous détacher de ses folles joies, pour pleurer vos égarements, pour méditer la grandeur du mystère qui allait s'opérer en vous, et former des résolutions qui fussent de nature à vous en faire recueillir les fruits? Si cependant vous ne pouviez pas vous renfermer tout à fait dans la solitude, vous a-t-on vus du moins mener une vie plus retirée, plus réfléchie, plus sérieuse que vous ne l'aviez menée jusqu'alors ; vous livrer plus assidûment à la prière, vous prosterner plus souvent aux pieds des autels, vous unir plus constamment à la prière publique, vous attacher à des conversations plus saintes, à des lectures plus propres à nourrir la piété, et, par de tendres gémissements, appeler en vous celui qui devait être l'unique objet de vos pensées et de vos désirs? Vous a-t-on vus porter dans la société et parmi vos frères plus de cet esprit d'union, de condescendance, de douceur et de paix, qui rapproche les caractères les plus opposés, et réunit les cœurs que l'amour-propre avait divisés? Ne vous a-t-on pas vus, au contraire, toujours également frivoles, dissipés, livrés au monde, sans goût pour la prière, sans ferveur pour toutes les pratiques de la religion, toujours éloignés de tout esprit de conciliation par rapport à ceux qui vous ont offensés, toujours en proie aux dissensions, aux inimitiés et à des ressentiments que rien ne peut apaiser? Et comment donc auriez-vous reçu la plénitude du Saint-Esprit! Comment vous aurait-il rendus participants de ses dons? Nous nous étonnons, dit saint Chrysostome, de ce qu'après ces jours de bénédiction et de salut, nous n'avons pas plus d'ardeur pour le bien, moins de penchant pour le mal ; ah! notre étonnement cesserait bientôt, si nous faisions réflexion que la grâce ne demeure en nous sans effet que parce qu'elle a été reçue sans préparation. Non, mes frères, non, ne soyons

pas surpris si la face du christianisme et telle parmi nous que nous la voyons aujourd'hui, et si différente de ce qu'elle était autrefois ; ou plusieurs d'entre nous n'ont pas reçu le Saint-Esprit, ou ils l'ont reçu sans y être suffisamment préparés. Mais j'ajoute qu'un beaucoup plus grand nombre encore ne le conserve pas après l'avoir reçu. Ici, mes frères, jugeons-en par le fait même. Considérons ce que le Saint-Esprit a produit dans les apôtres, dans les premiers fidèles qui en conservaient avec tant de soin les grâces et les dons, et comparons les effets avec ceux qu'il a produits en nous.

Et d'abord, mes frères, quel admirable changement se fait dans l'esprit des apôtres. Ces hommes qui n'avaient pu comprendre la doctrine de leur divin Maître, qui ne pouvaient en soutenir toute la force et la grandeur, qui souvent même se faisaient un scandale de ce qu'elle a de plus pur et de plus sublime ; ces hommes sans éducation, sans science, sans lettres, acquièrent la foi la plus vive ; ils aperçoivent toute la beauté de la religion, ils en découvrent toute l'économie, ils en développent tous les mystères, ils en détaillent toutes les maximes, ils en pénètrent tout l'esprit. A ces lumières toutes nouvelles se joignent de nouveaux goûts et de nouveaux penchants ; ce sont des hommes tout différents de ce qu'ils étaient et de ce que nous sommes pour la plupart ; des hommes supérieurs à tout ce qui nous affaiblit, qui nous trompe et qui nous dégrade ; des hommes dont l'amour se porte vers Dieu, dont toute la nourriture est de faire la volonté de leur Père céleste, dont toute la science est de connaître Jésus-Christ crucifié, dont toute l'ambition est d'éclairer et de sauver les âmes qu'il est venu racheter, dont l'unique règle est l'Évangile qu'ils vont prêcher par toute la terre. Leur zèle ne connaît point de bornes ; partout ils allument le feu dont le Fils de Dieu a voulu embraser l'univers ; il n'est point de climat si inculte et si sauvage où ils ne portent la science du salut, point de peuples si barbares qu'ils n'sdoucissent, point de secte si établie qu'ils ne détruisent, point de royaume si étendu qu'ils ne soumettent à l'empire de leur divin Maître, et cela sans ressource, sans moyens, sans secours humains ; leur zèle infatigable supplée à tout, surmonte tout, et leur tient lieu d'autorité, de science, de crédit et de richesse.

Ce zèle est soutenu d'une force et d'un courage invincibles ; on ne vit jamais à tant de faiblesse succéder de si généreuses résolutions ; à une lâcheté aussi honteuse, un mépris si magnanime de la mort ; à un éloignement aussi marqué des moindres traverses, un désir si vif et si sincère de souffrir. Ces hommes que la crainte avait retenus jusqu'alors, ouvrent subitement toutes les portes du cénacle, et comme des lions ardents qui respirent un feu tout divin, ils sortent tous en même temps de l'enceinte qui les tenait renfermés : devenus terribles au démon même, ils font retentir le nom de Jésus ressuscité ; dans le transport qui les anime, ils paraissent remplis d'une sainte ivresse; nulle force, nulle puissance n'est capable de les arrêter ; on les traîne devant les princes des prêtres et les magistrats, et ils y parlent avec une noble fierté ; on les couvre de plaies, et ils répondent par des actions de grâces ; on leur fait mille outrages, et ils s'estiment trop heureux d'être jugés dignes de quelque opprobre pour le nom du Sauveur ; on veut leur imposer silence, et, sans passer les bornes d'une modestie chrétienne, leur ministère ne leur attire de toutes parts que les mauvais traitements, la faim, la soif, la nudité, les chaînes, les prisons et les tourments ; et ils se réjouissent au milieu des tribulations, et tout leur paraît doux, parce qu'ils le souffrent pour Jésus-Christ.

Voilà, mes frères, l'histoire des apôtres après la descente du Saint-Esprit, et c'est celle des saints fidèles, qui après l'avoir reçu, en avaient soigneusement conservé tous les dons. Ils ont fait céder aux lumières de la foi tous les préjugés de l'éducation, de l'exemple et de la coutume ; ils ont fait paraître pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour la religion, l'amour le plus tendre et le zèle le plus ardent ; ils ont montré à tout âge, dans tout état, tout sexe, toute condition, les dispositions les plus héroïques et le courage le plus généreux ; ils ont fait la guerre à tous les vices, surmonté tous les dangers, enduré tous les maux et sacrifié jusqu'à la vie, pour donner des témoignages de leur fidélité. Sont-ce là, mes frères, les effets que l'on admire en vous ? votre esprit est-il rempli de nouvelles lumières, de lumière spirituelles, et toutes célestes, ou les a-t-il conservées ? De quel œil apercevez-vous toutes les vérités de la foi ? Des maximes si pures, des

mystères si touchants, des motifs si puissants sur un esprit qui en est pénétré, qu'ont-ils opéré dans votre âme ? quel changement y ont-ils produit ? Vous n'ignorez pas qu'il y a pour vous une autre fin que cette vie, que vous êtes créés pour le ciel, que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il est mort pour vous y conduire ; que ces exemples doivent vous vous servir de règle ; qu'il vous a appris, par toute sa conduite comme par ses discours, qu'heureux sont les pauvres d'esprit, qu'heureux sont les hommes doux, humbles et pacifiques ; qu'heureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, qu'heureux sont ceux qui souffrent ; vous savez quelle récompense est promise aux vertus chrétiennes ; vous savez que le péché vous précipite dans des maux affreux et éternels, qu'il y a pour les injustes, les voluptueux, les mondains, les pécheurs, un jugement, un enfer après cette vie. Hommes charnels, vous savez toutes ces vérités, mais les comprenez-vous, mais pouvez-vous bien croire et vivre comme vous vivez ? Ah ! vous n'avez donc pas reçu les lumières du Saint-Esprit ! ou vous ne les avez pas conservées. Où est votre zèle ? Que faites-vous, pour donner à Dieu des marques de votre amour ? que faites-vous pour le faire connaître et pour le faire aimer ? Êtes-vous touchés du malheur de ceux qui se perdent ? parmi vos amis, dans votre famille, du moins, prenez-vous quelque soin d'insinuer, d'établir, de faire régner la pitié ? Dans un chrétien rempli de l'Esprit-Saint, tout prêche, tout édifie, tout persuade et fait aimer la religion qu'il pratique ; pour vous, vous la déshonorez. Ah ! vous n'avez donc pas conservé les dons du Saint-Esprit ? Où est enfin votre force et votre courage ? Vous voit-on profiter des occasions qui se présentent de faire ou de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ ? Quels combats livrez-vous, et quelle constance faites-vous paraître lorsqu'il est question de pardonner une injure, de vaincre un respect humain, de renoncer à un gain illicite, de retrancher une vanité dans les paroles, une superfluité dans la dépense et les ajustements ? Lorsqu'il faudrait faire quelques démarches pour braver le monde et ses orages, un rien vous arrête, une plaisanterie vous déconcerte, une tentation légère vous surmonte ; vous ne pouvez résister à une prière, à une menace, à un exemple, à la présence d'un ob-

jet, à une pensée. Ah ! les dons du Saint-Esprit, est-ce donc ainsi que vous les avez reçus, ou que vous les avez conservés? Mais quoi ! n'est-il plus possible de les obtenir ou de les recouvrer? Ah ! mes frères, l'Esprit de Dieu est toujours le même, toujours également bon, également disposé à se communiquer à vous ; les effets de son amour, ses trésors de grâces ne sont point épuisés. Ouvrez-lui votre cœur, et employez, pour le rappeler en vous, les moyens que vous auriez dû prendre d'abord pour l'y recevoir. Livrez-vous au recueillement et à la retraite ; soyez plus fidèles à l'oraison et plus vigilants sur vous-mêmes ; soyez plus charitables et plus miséricordieux envers vos frères ; soyez plus ennemis du monde et de ses maximes, et l'Esprit de Dieu viendra reposer sur vous ; il vous comblera de ses dons, il répandra dans votre âme la lumière de la vérité et la douce paix de l'innocence, en faisant de vous des saints ; il vous rendra heureux dans cette vie, et parfaitement heureux dans l'éternité, que je vous souhaite.

MÊME DIMANCHE

(Voir les volumes des fêtes de l'année.)

DIMANCHE DE LA TRINITÉ

(Ier Dimanche après la Pentecôte)

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon Luc, ch. VI. v. 36-42.)

Jésus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père est plein de miséricorde. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; remettez, et on vous remettra ; donnez, et on vous donnera ; on versera dans votre sein une mesure bonne, pressée, entassée, et qui se répandra par-dessus ; car la mesure dont vous vous serez servis, sera celle que l'on emploiera pour vous. Il leur proposait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tombent-ils pas tous deux dans le fossé ? Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais tout disciple sera parfait, s'il est comme son maître. Pourquoi apercevez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre ? Ou, comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, laissez-moi tirer de votre œil le fétu, ne voyant pas la poutre dans le vôtre ? Hypocrite, commencez par ôter la poutre de votre œil, et vous verrez ensuite à tirer le fétu de l'œil de votre frère.

HOMÉLIE

Sur l'amour du prochain

PAR M. RICAUD.

Estote misericordes.
Soyez miséricordieux. *Luc.*, VI, v. 36.

Toute la religion, chrétiens auditeurs, consiste dans l'amour de Dieu et du prochain : Celui qui accomplit ce double précepte, nous dit Jésus-Christ, accomplit toute la loi. C'est pour cela que l'Église, après nous avoir parlé dans l'évangile du dimanche de la Pentecôte, de l'amour de Dieu, vient aujourd'hui nous entretenir de la charité envers le prochain. L'un et l'autre de ces deux amours procèdent du Saint-Esprit qui en est la source. En effet, nous dit le disciple bien-aimé, si nous n'aimons pas le prochain que nous voyons, comment pourrons-nous aimer Dieu que nous ne voyons pas ? Aussi, à peine les apôtres eurent-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils furent remplis de ce double amour. Ils le montrèrent bien dans les discours qu'ils firent au peuple, et qui convertirent tant de personnes. Ce même esprit, ils le communiquèrent à tous les premiers chrétiens, qui aimaient Dieu jusqu'à donner généreusement leur vie pour lui, et le prochain, jusqu'à mettre tout en commun, et à n'avoir tous

qu'un cœur et qu'une âme. Je suis donc sûr d'entrer dans l'esprit de Jésus-Christ et de l'Église, mes chers auditeurs, en vous entretenant aujourd'hui de la charité envers le prochain. Pour cela, je n'ai besoin que de vous expliquer notre évangile. Jésus-Christ nous y inculque ce devoir de deux manières : d'abord par des maximes, et ensuite par des paraboles. Voyons ce qu'il nous enseigne de l'une et de l'autre manière. C'est ce qui va faire tout le partage de cette homélie, et l'objet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Maximes.

On appelle maximes, certaines pensées exprimées d'une manière courte, précise, pleine de sens, et qui renferment beaucoup de choses en peu de mots. Telle est celle-ci : Ne faites pas à autrui, ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même. *Alteri ne feceris, quod tibi fieri non vis.* Les anciens philosophes aimaient à se servir de cette méthode, pour inculquer leurs instructions à leurs disciples. En effet, les vérités dites en peu de mots, et d'une manière concise, entrent plus facilement dans l'esprit, et s'y gravent avec plus de force. Jésus-Christ, la sagesse éternelle, a bien voulu lui-même employer cette méthode ; et, pour nous inculquer la charité, il a recours, dans la première partie de notre évangile, à une suite de maximes toutes plus admirables les unes que les autres.

La première est celle-ci : Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est rempli de miséricorde. *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* Il ne s'agit pas ici d'une miséricorde d'égalité, mais d'une miséricorde de ressemblance ; c'est-à-dire, que nous ne pouvons pas être charitables autant que Dieu ; mais que nous devons l'être comme Dieu. C'est dans le même sens que notre divin Sauveur dit dans un autre endroit de l'Évangile : Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. *Estote ergo et vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* L'homme avait été fait dans la création à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Le péché avait défiguré cette image ; le christianisme est venu la rétablir. Ainsi, comme Dieu est charitable dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses sen-

timents et dans ses œuvres, nous devons l'être de même ; et c'est ainsi que nous mettrons en pratique cette première maxime de notre évangile : soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est rempli de miséricorde. *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est.*

Et d'abord nous devons être charitables dans nos pensées ; c'est ce que nous apprend cette maxime de Jésus-Christ : Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. *Nolite judicare, et non judicabimini.* Cette maxime nous défend tous les jugements téméraires. On juge témérairement, quand on juge ou sans autorité, ou sans connaissance, ou par passion, ou avec précipitation. L'autorité est dans la personne, la connaissance dans l'esprit, la passion dans le cœur, la précipitation dans le temps. On juge d'abord sans autorité, oubliant cette parole de saint Paul : Qui êtes-vous, vous qui jugez votre frère ? *Tu quis es qui judicas alienum ?* On va encore plus loin, on juge ses supérieurs, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre ecclésiastique, contre cette défense de l'Esprit-Saint : Ne touchez pas à mes oints : *Nolite tangere christos meos.* Constantin, tout empereur qu'il était, disait que s'il voyait pécher un prêtre, il le couvrirait de son manteau royal, pour en dérober la connaissance aux autres, par respect pour la religion ; et Marie, sœur de Moïse, ayant jugé témérairement son frère, fut couverte de lèpre depuis la tête jusqu'aux pieds. On juge sans connaissance de cause ; on juge sur les apparences, et les apparences sont trompeuses ; on juge des intentions, et rien de plus difficile à connaître que les intentions ; on juge sur les rapports d'autrui, et les rapports sont souvent faux ; on juge sur des doutes, sur des conjectures, et dans le doute on doit toujours choisir le parti le plus sûr, qui est de se taire ; on juge par passion, et c'est ainsi que les pharisiens jugeaient de Jésus-Christ. Ils étaient aveuglés par l'envie, et ils prenaient tout en mauvaise part. On avait beau leur dire : Mais cet homme fait des miracles, et Dieu ne lui donnerait pas sa puissance, s'il n'était pas saint ; il ne fait que du bien partout où il passe. Ils se contentaient de répondre : Nous savons que cet homme est un pécheur. *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Comment le savaient-ils ? C'était leur passion qui le leur faisait croire. Jésus-Christ avait beau réfuter toutes leurs

impostures, et les forcer au silence, ils ne changeaient pas pour cela. Un témoin, et encore plus un juge passionné, sont récusables ; récusons-nous donc nous-mêmes, quand nous avons lieu de craindre que la passion n'entre pour quelque chose dans nos jugements. Enfin, on juge avec précipitation, contre cette défense de l'Apôtre : Ne jugez pas avant le temps. *Nolite ante tempus judicare.* Et quel est ce temps? Celui où Dieu viendra juger les justices mêmes. *Cum accepero tempus, ego justitias judicabo.* Eh ! quoi, mes frères, Dieu diffère son jugement, et nous ne voulons pas différer le nôtre? Et de là qu'arrive-t-il ? C'est qu'en jugeant les autres impitoyablement, nous nous préparons à nous-mêmes un jugement sans miséricorde. *Judicium sine misericordia, ei qui non fecit misericordiam.* Suivons donc cet avis de saint Paul : la charité ne pense jamais le mal. *Charitas non cogitat malum.* Hélas ! mes frères, les jugements de Dieu sont si redoutables : saint Jérôme et saint Hilarion, tout saints qu'ils étaient, ne pouvaient y penser sans frémir d'épouvante. Voulez-vous donc ne pas les craindre, et vous attirer un jugement favorable ? Jésus-Christ vous le promet dans notre évangile : ne jugez pas les autres, et vous ne serez pas jugés. *Nolite judicare, et non judicabimini,*

En second lieu, nous devons être charitable dans nos paroles ; et c'est ce que nous apprend cette autre maxime de Jésus-Christ : Ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. *Nolite condemnare, et non condemnabimini.* Cette maxime nous défend la médisance et la calomnie. Le jugement téméraire produit au dehors, enfante la médisance, et celle-ci conduit souvent jusqu'à la calomnie. Il ne faut pas pour cela avoir l'intention formelle d'inventer quelque chose de préjudiciable à la réputation d'autrui ; il suffit de dire faux, ou par exagération, ou pour s'être fié trop légèrement au rapport des autres. La médisance est de sa nature un péché mortel. Les médisants, nous dit saint Paul, n'entreront point dans le royaume du ciel. Le Prophète-roi, dans un de ses psaumes, compare la langue médisante à un glaive à deux tranchants. L'apôtre saint Jacques l'appelle un feu dévorant qui produit les plus grands incendies ; un assemblage de toute sorte d'iniquités, parce que la médisance est ordinairement accompagnée de toute sorte de vices ; un mal

inquiet qui trouble non-seulement les familles, mais la société tout entière ; un poison mortel qui se communique de celui qui la dit à celui qui l'écoute. On participe au péché de la médisance, seulement en l'écoutant. Il faut donc fuir les personnes médisantes ; ou si l'on ne peut pas les fuir, ou qu'on ne puisse pas les reprendre, il faut leur montrer du moins un air triste et sévère. Comme le vent du nord écarte la pluie, nous dit le Sage, de même un visage sérieux arrête la médisance. Ce péché exige des réparations, et ces réparations sont souvent extrêmement difficiles. Malgré tout cela, rien de plus commun dans le monde que la médisance : c'est le sel de la plupart des conversations. On a même la douleur de voir des personnes dévotes, qui sont médisantes ; mais leur dévotion est vaine, nous dit saint Jacques, parce qu'elle n'est pas fondée sur la charité, sans laquelle il n'y a point de religion. Prions donc le Seigneur, ainsi que demandait le Prophète-roi, de mettre une garde de circonspection à nos lèvres ; imitons la conduite du Tout-Puissant qui dissimule les péchés d hommes pour leur donner le temps d'en faire pénitence. Si nous étions plus attentifs à nos propres péchés, nous ne ferions pas tant d'attention aux péchés des autres. Prenons garde qu'au jour du jugement, Dieu ne nous fasse ce reproche de l'Évangile : Méchant serviteur, vous vous disiez chrétien ; mais vous n'en aviez que le nom. Je vous juge par votre propre bouche : vous condamniez les autres, je m'en vais vous condamner vous-même. Hélas ! nous avons tant de sujets de craindre cet arrêt formidable et sans appel ! Ne condamnons pas, et nous ne serons pas condamnés. *Nolite condemnare, et non condemnabimini.*

En troisième lieu, nous devons être charitables dans nos sentiments ; et c'est ce que nous prescrit cette autre parole de notre divin Maître : Pardonnez et on vous pardonnera. *Dimittite, et dimittemini.* Cette maxime nous ordonne le pardon des injures. La vengeance m'appartient, nous dit le Seigneur, et c'est moi qui rendrai à chacun selon ses œuvres. En effet, c'en serait fait de la société humaine, si chacun avait le droit de se venger. Mais la religion ne nous commande pas seulement un pardon extérieur et de convenance, elle exige encore de nous un pardon intérieur, sin-

cère et de cœur. Et comme la pratique de ce précepte est difficile à notre nature corrompue, Jésus-Christ a commencé lui-même à nous en donner l'exemple sur la croix : il a pardonné à ses bourreaux, et a prié pour ses persécuteurs. Mon Père, a-t-il dit, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Et pour nous engager à suivre son exemple, il nous a obligés à en faire tous les jours la promesse à Dieu, dans la prière que nous récitons. Seigneur, disons-nous, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. De sorte que si nous ne pardonnons pas les injures, nous prononçons notre propre condamnation. En effet, la haine est un péché mortel de sa nature, parce qu'elle détruit la charité, qui est l'âme de notre religion. Ce maître qui avait remis dix mille talents à son serviteur, le condamna au dernier supplice, parce qu'il n'avait pas voulu remettre lui-même cent deniers à son compagnon. Ainsi en usera le Seigneur envers nous, si nous ne pardonnons pas les injures sincèrement et du fond du cœur. Étouffons donc avec soin toute haine qui pourrait se glisser dans notre âme. Prions pour nos ennemis, et faisons du bien à ceux qui nous persécutent. Hélas ! nous y sommes intéressés plus que nos ennemis mêmes. Nul ne sait ici-bas s'il est digne d'amour ou de haine ; nous savons que nous sommes pécheurs, et nous ne savons pas si nos péchés nous sont pardonnés. Les plus grands saints tremblaient à la pensée de cette incertitude, et, au rapport de saint Jean Climaque, les anachorètes eux-mêmes dans le désert, se demandaient les uns aux autres en mourant : Mon frère, pensez-vous que Dieu ait eu pour agréable ma pénitence ? Eh bien, voulez-vous un moyen infaillible pour être sûrs que Dieu vous pardonnera vos péchés ? Pardonnez vous-mêmes ; sa parole y est expresse : Pardonnez et l'on vous pardonnera. *Dimittite, et dimittemini.*

Enfin, il ne suffit pas d'être charitables dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses sentiments, il faut encore l'être dans ses œuvres, et c'est le complément de la charité chrétienne, que Jésus-Christ nous enseigne par ces paroles : Donnez et l'on vous donnera. *Date, et dabitur vobis.* Cette maxime nous enjoint de faire l'aumône. L'aumône n'est pas une œuvre de surérogation ; c'est un véritable précepte, qui

oblige, sous peine de damnation : nous le voyons clairement dans l'Évangile. Jésus-Christ, au jour du jugement, en signifiant aux pécheurs l'arrêt de leur réprobation éternelle, ne leur en donnera point d'autre raison que celle-ci : J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'étais malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité. Et lorsque surpris de ces paroles, ils lui en demanderont l'explication, il leur répondra : Toutes les fois que vous avez refusé ces choses aux pauvres, vous me les avez refusées à moi-même. Et qu'est-ce qui occasionna la réprobation du mauvais riche, dont Jésus-Christ nous fait l'histoire, sinon sa dureté envers Lazare ? L'aumône est donc un véritable commandement, qui oblige sous peine de péché mortel. Mais quelle est la matière de l'aumône ? C'est le superflu. Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres. Ce superflu est nuisible aux intérêts spirituels des riches ; il devient nécessaire aux besoins temporels des pauvres. De cette manière la providence de Dieu pourvoit au salut des uns et des autres. Mais, prenez garde que ce superflu ne doit pas être envisagé selon les préjugés du monde, mais suivant les règles de l'Évangile. Selon le monde, il n'y a point de superflu : plus l'on a, et plus l'on désire ; mais si l'on vit suivant les maximes de l'Évangile, si l'on est humble, pénitent, détaché, on trouve facilement du superflu. Ce superflu ne nous appartient pas, mes très-chers frères, il appartient aux pauvres, ou plutôt à Jésus-Christ, qui vous le demande dans leur personne. Vous êtes riches devant les hommes ; mais vous êtes pauvres devant Dieu. Vous avez un continuel besoin de ses secours et de ses grâces ; donnez et il vous donnera. On est surpris quand on voit dans les livres saints, toutes les promesses qui sont faites à l'aumône. On dirait presque que c'est un sacrement auquel la rémission des péchés est accordée. Faites l'aumône, nous dit Jésus-Christ, et voilà que tous vos péchés sont effacés. Comme l'eau éteint le feu, nous dit le Sage, de même l'aumône détruit le péché. C'est que l'aumône nous obtient la grâce de la pénitence, qui nous conduit à la rémission de toutes nos fautes. Il n'est point de grâces, soit spirituelles, soit temporelles, que la charité envers les pauvres ne puisse nous attirer. Qu'est-ce

qui procura la conversion du centenier Corneille? Ce furent ses aumônes, qui montèrent jusqu'au trône de Dieu, et qui le portèrent à lui envoyer saint Pierre qui l'instruisit et le baptisa. Qu'est-ce qui mérita à Tobie l'heureux établissement de son fils, le succès de toutes ses entreprises, et le recouvrement de la lumière du jour qu'il avait perdue? Ses aumônes, que l'ange Raphaël lui-même portait en présence de l'Éternel. Qu'est-ce qui obtint à la veuve Tabithe son retour à la vie? ses aumônes, en considération desquelles saint Paul la ressuscita. Il n'est pas jusqu'à la grâce d'une bonne mort, qui ne soit attachée à la vertu de l'aumône. Heureux celui, nous dit le Prophète, qui sait faire l'aumône ! Dieu le délivrera au jour mauvais, c'est-à-dire au jour de la mort. Enfin, la couronne de gloire que Dieu réserve à ses élus, sera le fruit de leurs bonnes œuvres. Jésus-Christ nous le dit dans l'Évangile : J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez habillé; j'étais prisonnier et malade, et vous m'avez visité; car tout ce que vous avez fait au moindre de mes enfants, vous me l'avez fait à moi-même. Possédez le royaume que je vous ai préparé, et entrez dans la joie de votre maître. Donnons donc, mes frères, donnons aux pauvres, et Dieu nous donnera tout, et il se donnera enfin lui-même. *Date, et dabitur vobis.*

En un mot, soyons charitables : nos intérêts les plus pressants l'exigent, et c'est le dernier motif que Jésus-Christ nous présente, parce qu'il sait que nous sommes par-dessus tout sensibles à notre propre intérêt. Voulons-nous que Dieu nous juge favorablement? Jugeons favorablement nos frères. Voulons-nous qu'il ne prononce pas contre nous une sentence de condamnation? Ne condamnons pas nos frères. Voulons-nous qu'il nous pardonne nos péchés? Pardonnons les offenses que nous avons reçues de nos frères. Voulons-nous enfin qu'il nous comble de toute sorte de biens corporels et spirituels, temporels et éternels ? Faisons du bien à nos frères. C'est la dernière maxime que nous propose Jésus-Christ, et qui renferme toutes celles qui précèdent : On emploiera envers vous la même mesure dont vous vous serez servis à l'égard des autres. *Eadem quippe mensura, qua alios mensi fueritis, remetietur vobis.*

Que ces maximes sont belles, mes très-chers frères ! qu'elles sont propres à nous exciter à la charité ! qu'elles contiennent bien tout le précis de l'Évangile ! Il n'y avait qu'un Dieu qui pût nous parler de la sorte. Mais si les maximes de Jésus-Christ sur la charité sont admirables, les paraboles qu'il nous propose, pour nous inculquer la pratique de cette vertu, ne le sont pas moins. Je vais vous le montrer dans la suite de notre évangile.

SECOND POINT.

Paraboles.

On appelle *paraboles*, certaines similitudes ou comparaisons, prises de la nature ou de la société, dont on se sert pour faire entendre certaines vérités. C'est ainsi, par exemple, que l'Évangile compare la parole de Dieu à la semence, la religion à une vigne, l'Église à un festin. Les anciens philosophes, et surtout les orientaux, ont souvent eu recours à cette manière d'instruire, parce que les faits sont plus propres à convaincre les hommes que tous les raisonnements. Jésus-Christ lui-même, la sagesse éternelle, a employé plusieurs fois cette méthode. Il s'en sert aujourd'hui pour nous instruire sur la charité; et voici de quelle manière il le fait. Les hommes ont trois sortes de rapports entre eux: ils ont des supérieurs, des inférieurs et des égaux. La charité lie ces trois classes; mais elle prend différentes formes dans chacune d'elles : c'est une charité vigilante dans les supérieurs, obéissante dans les inférieurs, compatissante dans les égaux. Voyons comment Jésus-Christ nous enseigne ces trois vérités dans trois paraboles.

Je dis d'abord charité vigilante dans les supérieurs. Si un aveugle, dit Jésus-Christ, conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. *Si cœcus cœco ducatum præstat, ambo in foveam cadunt.* Voilà la parabole, mes très-chers frères. Que signifie cet aveugle qui conduit un autre aveugle, et cette fosse où ils tombent tous les deux ? Cet aveugle, c'est un supérieur qui néglige les devoirs de sa charge, et ferme volontairement les yeux sur l'inconduite de ses inférieurs. Cette fosse, c'est l'enfer où tombent également, et ceux qui conduisent, et ceux qui sont conduits de cette manière. Les supérieurs répondent à Dieu des âmes

qui leur sont confiées, si elles viennent à se perdre par leur faute : c'est une vérité qui nous est marquée dans plusieurs endroits des livres saints. Le grand prêtre Héli avait du zèle, et remplissait d'une manière irréprochable en apparence, les devoirs de son sacerdoce ; mais il avait une confiance aveugle en ses deux fils Ophni et Phinées, qui prévariquaient sous son nom. Cela suffit pour le perdre ; et Dieu le frappa de mort pour le punir de sa faiblesse. Dien aime les âmes, puisqu'il a donné tout son sang pour elles ; il ne peut donc voir sans indignation qu'on les néglige. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes ; mais comment l'aimerons-nous, si nous n'aimons pas son âme ? et comment aimerons-nous son âme, si nous ne lui procurons pas le salut éternel ? Et voilà pourtant un article essentiel qu'on néglige le plus souvent dans ses confessions. On s'accuse de ses propres péchés, et presque jamais des péchés des autres, dont on est indirectement la cause. Je ne parle pas seulement de ceux qui occupent des places importantes dans l'Église ou dans l'État. Je parle généralement de tous ceux qui sont chargés du soin des autres : des pères et des mères à l'égard de leur enfants, des maîtres et des maîtresses à l'égard de leurs domestiques. Ainsi, combien de pères et de mères qui négligent l'éducation de leurs enfants, qui les gâtent depuis leur plus tendre enfance, qui leur donnent mauvais exemple, qui tiennent des discours libres en leur présence, qui ne se mettent pas en peine s'ils pratiquent leur religion, qui les conduisent au spectacle, qui leur apprennent à se parer indécemment ! Ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles ; ils tomberont avec eux dans la fosse. Ainsi combien de maîtres et de maîtresses qui négligent le soin de leurs domestiques, qui ne s'informent pas s'ils savent leur religion et s'ils la pratiquent, qui les détournent même d'approcher des sacrements et d'assister aux instructions dont ils ont besoin, qui ne leur laissent presque aucun temps ponr sanctifier les dimanches, qui leur apprennent à mépriser la religion et a violer ouvertement les lois de l'Église ! Ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles ; ils tomberont avec eux dans la fosse.

Mais, que doivent faire ceux qui sont conduits par de tels aveugles ? S'ils peuvent les quitter, il faut qu'ils les quittent, pour ne pas se perdre avec eux. Ainsi ce domestique qui est chez un maître qui ne lui donne pas le temps nécessaire pour pratiquer sa religion, et qui l'en détourne, doit le quitter pour sauver son âme. Ainsi ce commis à qui son chef demande certaines choses contraires à son salut, doit le quitter pour ne pas se perdre. Mais s'ils ne peuvent pas les quitter, que doivent-ils faire ? S'armer de courage, et pratiquer leur religion, malgré tous les obstacles. Ainsi ce jeune homme, cette fille, qui ont le malheur d'avoir des parents sans religion, doivent les honorer, comme Dieu le commande, mais ne pas les suivre. Ils doivent prier pour leur conversion, et leur obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu ; mais dans ce qui y est évidemment opposé, ils doivent leur répondre comme les Apôtres aux Juifs : jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Que dirons-nous maintenant de ceux qui cherchent des aveugles pour en faire leurs conducteurs ? Je veux dire, de ces personnes qui, ayant de mauvaises habitudes, cherchent des confesseurs qui les y entretiennent, du moins par le silence ? Dieu, pour les punir, permettra qu'elles en trouvent ; mais à quoi cela leur servira-t-il ? Elles tomberont un jour dans la même fosse avec l'aveugle qui les y aura malheureusement conduites. Ne vous y trompez pas, mes frères, voilà la cause la plus déplorable de la dépravation des mœurs. Dans les beaux jours de la primitive Église, où la charité animait tous les chrétiens, et où les simples fidèles faisaient la fonction de pasteurs dans le sein de leurs familles, la piété régnait partout, et les mœurs étaient pures. Mais maintenant que toute chair a corrompu sa voie, et que la lumière s'est changée en ténèbres, les mœurs publiques sont perdues, et l'enfer se remplit tous les jours de nouvelles victimes. *Si cœcus cœco ducatum præstat, ambo in foveam cadunt.*

Je dis ensuite, charité obéissante dans les inférieurs. Le disciple n'est pas plus que le maître, nous dit Jésus-Christ ; mais celui-là sera parfait, qui est semblable à son maître. *Non est discipulus super magistrum. Perfectus autem omnis*

crit, si sit sicut magister ejus. Voilà la parabole. Qui est ce maître, et qui est ce disciple? Le maître, c'est Jésus-Christ, et le disciple, c'est le chrétien. Jésus-Christ nous a donné l'exemple de toutes les vertus ; mais il nous il nous a donné surtout celui de l'obéissance. De trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il en a passé trente à obéir à ses parents. Pendant les trois années de son ministère, il a prêché l'obéissance que l'on doit aux autorités ecclésiastiques et civiles. Quoique les pharisiens fussent extrêmement corrompus, il enseignait aux peuples à leur obéir. Les pharisiens, disait-il, sont assis sur la chaire de Moïse ; faites donc ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Il recommandait de payer le tribut ; il le payait lui-même, et il disait : Rendez à César ce qui est à César. Enfin il a fini sa vie, comme il l'avait commencée, par l'obéissance, et il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Les premiers chrétiens étaient soumis, non-seulement à leurs pasteurs, qu'ils chérissaient tendrement, mais même aux magistrats, qui étaient païens, et aux empereurs, qui étaient souvent impies. Tant que cet esprit a subsisté dans l'Église, le Christianisme a été florissant. En effet l'obéissance est le lien de toute la société : c'est elle qui en réunit toutes les parties, et n'en fait qu'un seul corps. Et voilà pourquoi j'ai dit qu'il fallait obéir par charité. L'obéissance adoucit les peines attachées à l'autorité, et qui en sont inséparables. *Qui præest, in sollicitudine.*

Mais hélas ! de nos jours que ces maximes sont peu connues dans le monde, et dans le monde même chrétien ! L'obéissance en est bannie, de même que la charité. A peine un enfant commence-t-il à bégayer, qu'il parle à ses parents avec la même familiarité qu'à ses égaux. Que doit produire une telle privauté? Le mépris : un proverbe banal nous l'assure, et une triste expérience ne le confirme que trop. A peine parvenu à l'adolescence, il est impatient de tout frein, et ne reconnaît bientôt plus aucune autorité. De là ces systèmes abominables d'indépendance religieuse et politique, ces principes destructifs de toute religion et de tout gouvernement. De là ces perfidies, ces trahisons, et toutes ces guerres interminables. Voudrions-nous en savoir plus que Jésus-Christ, mes frères? Cela n'est pas raisonnable. Soyons donc obéissants comme lui ; le disciple n'est

pas plus que le maître ; mais il sera parfait, s'il travaille à lui devenir semblable. *Non est discipulus super magistrum. Perfectus autem omnis erit, si sit sicut magister ejus.*

Je dis enfin, charité compatissante envers nos égaux. Pourquoi voyez-vous, nous dit Jésus-Christ une paille qui est dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre ? Hypocrite, commencez par ôter la poutre qui est dans votre œil, et alors vous y verrez plus clair pour ôter la paille qui est dans celui de votre frère. Voilà la parabole. Quelle est cette poutre, et quelle est cette paille ? La poutre, ce sont nos défauts, et la paille ce sont les défauts de notre frère. Si nous sommes bien convaincus que nos propres défauts sont beaucoup plus considérables que les défauts des autres, dès lors nous serons charitables et compatissants. L'humilité est donc le fondement de la charité chrétienne, comme de toutes les vertus. Qu'est-ce en effet qui cause tous les désordres, sinon l'orgueil ? A peine ce vice se fut-il glissé dans le ciel, qu'il y sema la division et la discorde ; descendu sur la terre, il fut la cause de la chute et des malheurs de notre premier père, et souilla du sang d'Abel les mains de son frère Caïn. Parcourez l'histoire de tous les siècles : c'est l'orgueil des conquérants qui ravage le monde ; c'est l'orgueil des particuliers qui produit les haines, qui pousse à la vengeance, qui fait juger témérairement du prochain, qui le déchire par la médisance et la calomnie, qui rend les riches durs envers les pauvres, insensibles à leurs misères, qui excite parmi les pauvres la révolte et la sédition. Bannissez l'orgueil du milieu des hommes, vous y rétablirez l'union et la paix. C'est ce que veut faire Jésus-Christ dans cette parabole : la poutre qu'il nous dit d'ôter de nos yeux, c'est l'orgueil. Il est surprenant que cet homme qui avait une poutre dans les yeux, ne s'en aperçut pas, et c'est pourtant ce qui nous arrive tous les jours à nous-mêmes. Nous avons des défauts si visibles, que tout le monde les connaît, et nous ne les connaissons pas. Voilà pourquoi Jésus-Christ appelle cet homme, hypocrite. *Hypocrita.* On est hypocrite de deux manières : ou de mauvaise foi, lorsqu'on cherche à tromper les autres, ou de bonne foi, lorsqu'on est trompé soi-même. Le monde est plein de ces hypocrites de bonne

foi. Connoissons donc nos propres défauts, et nous serons plus indulgents pour les défauts des autres. Saint Augustin demandait deux grâces à Dieu : la grâce de le connaître, et celle de se connaître lui-même ; de le connaître pour l'aimer, et de se connaître pour se mépriser, ou du moins pour s'humilier. Faisons souvent la même prière.

Lorsque vous aurez ôté, continue Jésus-Christ, la poutre qui est dans vos yeux, alors vous y verrez pour ôter la paille qui est dans l'œil de votre frère. Alors vous y verrez. *Tunc perspicies.*. Ah ! mes frères, qu'on y voit clair quand on est humble ! On y voit pour couvrir, pour excuser, pour diminuer les défauts des autres. On y voit pour supporter, pour pardonner les défauts des autres. On y voit même pour reprendre, quand il le faut, et pour corriger les défauts des autres ; et c'est ce qu'on appelle la correction fraternelle, qui a lieu quelquefois même entre les égaux. C'est une opération délicate et difficile, et qui demande beaucoup de perspicacité et de clairvoyance, de dextérité et d'adresse, que d'ôter cette paille de l'œil de votre frère, sans le blesser. Hélas ! nous sommes si remplis d'amour-propre, et notre amour-propre est si facile à s'offenser et à s'aigrir ! Il faut donc que la correction fraternelle soit accompagnée de beaucoup de douceur et d'humilité ; et c'est en quoi excellait saint François de Sales, qui a été un parfait modèle de charité. La politesse mondaine ne règle que l'extérieur et la conduite ; la charité chrétiene règle les sentiments et l'intérieur ; et c'est en quoi elle est préférable. Pratiquons-là, mes frères, et alors nous nous conformerons à ce précepte du grand apôtre : Supportez-vous les uns les autres, et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* Précepte que saint Paul avait appris de Jésus-Christ lui-même, qui dit dans son évangile : Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.*

Voilà, mes frères, les règles que Jésus-Christ nous donne de la charité dans notre évangile ; de cette charité qui est le commandement de la loi nouvelle, son commandement par excellence, et la marque à laquelle on reconnaîtra ses vrais

disciples ; de cette charité sans laquelle nous ne sommes rien, quand même nous connaîtrions tous les mystères, que nous pénétrerions dans l'avenir, que nous transporterions les montagnes, que nous donnerions tout notre bien aux pauvres, que nous livrerions notre corps aux flammes ; de cette charité qui subsistera seule dans l'éternité, sur les débris mêmes de la foi et de l'espérance ; de cette charité, qui ne s'enfle pas, qui ne s'irrite pas, qui n'est pas ambitieuse, qui ne cherche pas ses propres intérêts, qui n'est pas jalouse, qui ne pense jamais mal, qui croit tout, espère tout, supporte tout, de cette charité enfin sans laquelle nous ne parviendrons jamais au royaume du ciel, qui est le royaume de la charité, où tous les saints ne forment entre eux qu'une seule famille, dont Dieu est le père, où tous participent à la charité de Dieu même, où tous sont un dans la charité, comme Dieu est un dans la Trinité, où le Saint-Esprit répand dans tous les cœurs cette charité pure dont il est la source. Voilà ce que nous représente le mystère de l'Eucharistie, qui n'est autre qu'un mystère de charité. C'est la charité qui nous y dispose, et c'est elle qui en est le fruit. Sans la charité, nous ne sommes pas dignes de célébrer un si grand mystère. Soyons donc miséricordieux, mes frères, *Estote misericordes.* Voilà le fruit que vous devez retirer de notre évangile ; et en voici la récompense, c'est Jésus-Christ qui nous la promet. On versera dans votre sein, dit-il, une mesure bonne, pressée, entassée et sur abondante. *Mensuram bonam, confertam, coagitatam, superefluentem dabunt in sinum vestrum.* Quelle est cette mesure ? Une mesure de toute sorte de grâces en ce monde, et de gloire éternelle en l'autre. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Précepte de la miséricorde. — Parabole de l'aveugle conduisant un autre aveugle, et de la poutre et de la paille dans l'œil.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père est plein de miséricorde.

Entre les préceptes de l'Évangile, un de ceux qui sont le plus fréquemment répétés, le plus fortement intimés, inculqués de plus de manières, est celui de la miséricorde envers le prochain. Comme de toutes les vertus, c'est celle que le divin Sauveur a le plus continuellement pratiquée, c'est aussi celle qu'il s'est le plus attaché à nous inspirer. Il semblerait quelquefois, à la manière dont il en parle, que dans toute sa religion, il n'y ait pas d'autre devoir. Nous le voyons se transportant d'avance au jour où, assis sur le trône de sa Majesté, il jugera les vivants et les morts, annoncer, pour règle de ses arrêts, la manière dont on aura exercé les œuvres de miséricorde envers lui, dans la personne de ses frè-res ; appeler à partager son royaume éternel ceux qui auront soulagé leur misère ; repousser dans les flammes éternelles, préparées au démon, ceux qui s'y seront toujours montrés insensibles. Dans cet évangile, il nous présente le modèle de cette vertu. Et quel grand, quel admirable modèle il propose à notre imitation ! C'est la miséricorde de Dieu qui doit être la règle de la nôtre. Immense devoir ! qui, pris à la lettre, serait impraticable, dont nous ne pouvons pas même mesurer l'étendue ; car il ne nous est pas donné de comprendre l'infini. Mais dans l'impuissance d'atteindre ce modèle, il faut l'avoir devant les yeux pour lui ressembler autant que le permet la faiblesse de notre nature. Nous trouvons dans la miséricorde divine deux caractères principaux, que nous devons nous efforcer de donner à la nôtre ; elle embrasse tout, elle s'étend à tous les genres de bienfaits. A son exemple, la nôtre doit avoir cette double universalité.

En premier lieu, elle doit comprendre tous les hommes sans exception, grands et petits, connus et inconnus, amis et ennemis. Les païens avaient connu ce sentiment précieux que l'Auteur de la nature a mis dans nos âmes pour nos semblables, et qui fait qu'aucun homme n'est étranger à un autre homme. Mais combien, dans la loi chrétienne, il est encore étendu, fortifié, perfectionné ! Combien la charité, prescrite par la religion, est supérieure à l'humanité qu'inspire la nature, et dans son motif, et dans ses règles et dans ses vues, et dans ses effets ! Elle ne nous défend pas, sans doute, de distinguer dans notre attachement et dans nos services ceux avec qui nous lient des relations plus particulières de parenté, d'amitié, de société, de patrie. Ce qu'elle défend c'est d'excepter qui que ce soit de son affection ou de sa bienfaisance. Elle permet les préférences, elle condamne les exclusions. Tous nos frères ont des droits sur nous ; quelques-uns en ont de plus spéciaux. Nous ne péchons pas en aimant, en obligeant les uns plus que les autres ; nous péchons, s'il y en a un seul que nous n'aimions pas, ou que nous ne soyons pas disposés à servir.

En second lieu, notre charité fraternelle, telle que la bonté paternelle de Dieu, doit embrasser tous les genres de bien. Dieu nous a donné tout ce que nous avons, et de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel. Pour lui ressembler, nous devons à nos frères les secours de l'une et de l'autre espèce. Leurs nécessités quelconques sont des dettes pour nous. Notre devoir à leur égard, a pour étendue tous leurs besoins, pour limite, uniquement notre impuissance.

Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés.

Après avoir donné le précepte général de la miséricorde, le divin Sauveur passe à ses diverses branches. Il commence par interdire le jugement téméraire ; péché opposé, non-seulement à la charité, mais à la justice ; germe fécond d'un grand nombre d'autres péchés, et malheureusement très-multiplié dans le monde.

Il ne faut pas se figurer que, dans la prohibition prononcée par Jésus-Christ, soit compris tout jugement sur le prochain. D'abord, c'est un devoir plus encore qu'un droit, dans ceux que la Providence a chargés d'une supériorité, de con-

naître ceux qu'elle leur a subordonnés, et de juger leur personne et leurs actions. Ensuite, ceux mêmes à qui ce fardeau n'est pas imposé, sont placés dans la société. Les relations de tout genre entre les hommes, leur dépendance mutuelle, leurs devoirs sociaux réciproques les forcent à se connaître, à s'étudier, à se juger les uns les autres. Si c'est une obligation de rechercher les bons, de s'éloigner des méchants, c'est une nécessité de les discerner. Environné de toutes parts d'une multitude de corrupteurs, comment me garantirai-je de leurs insinuations, de leurs conseils, de leurs exemples, de leurs piéges, s'il ne m'est pas permis de les observer, et de porter sur eux un jugement défavorable? Ce que je dois au prochain ne peut pas être opposé à ce que je me dois à moi-même. La charité ne m'interdit pas ce que me prescrit la prudence. Mais ces deux vertus se concilient parfaitement, quand on considère que la charité défend, non le jugement sage et raisonnablement motivé de nos frères, mais le jugement téméraire. La prudence se réunit à elle pour le prescrire. Ainsi un jugement désavantageux au prochain peut être faux, et cependant n'être pas répréhensible, parce que les circonstances peuvent lui donner une telle apparence de vérité, qu'on puisse sans injustice le porter, et réciproquement il peut être véritable, et malgré cela coupable, parce qu'il a été porté sans motifs suffisants.

Le jugement téméraire peut consister en deux choses, ou à croire trop facilement les faits désavantageux au prochain, ou à interpréter trop légèrement ses actions. On croit le mal sur un simple aperçu, qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir ; le plus souvent sur un ouï-dire, que l'on ne se soucie pas, que l'on craindrait peut-être de vérifier. Qu'on entende une médisance qui ne soit pas hors de la vraisemblance, en voilà assez pour être convaincu du tort du prochain, pour concevoir de lui une mauvaise opinion. On n'examine point si l'homme qu'on entend n'est pas l'ennemi de celui dont il parle ; s'il n'a pas des raisons particulières de le dénigrer ; s'il est personnellement instruit de ce qu'il raconte, si ce n'est pas sur des relations étrangères, sur des bruits vagues qu'il le rapporte. Qu'il s'agisse d'une bonne action à croire, on fera toutes ces recherches ; on ne voudra y ajouter foi que sur des preuves convaincantes. On se rend difficultueux sur le bien, on est crédule pour le mal.

Ce qui est le plus criminel encore, et peut-être plus commun, c'est la liberté qu'on se donne d'interpréter les faits au gré de sa malignité. C'est ainsi que les Juifs attribuaient la vie austère de saint Jean à la possession du démon ; et la vie commune que menait Jésus-Christ, à l'amour des plaisirs et des pécheurs (1). A cet égard on pèche de deux manières : ou en jugeant les actions par les hommes, et en les empoisonnant par les intentions dont on les suppose provenues ; ou en jugeant les hommes par les actions, et en attribuant à une profonde dépravation ce qui peut être l'effet de l'ignorance, de la surprise ou de la faiblesse. Une action est-elle bonne, on l'impute à des motifs vicieux ; est-elle équivoque, on la prend du côté le plus fâcheux ; est-elle mauvaise, on en tire les conséquences les plus outrées. Ainsi, par les plus injustes des jugements, tantôt on suppose le mal, tantôt on l'exagère. La prétention la plus ordinaire, souvent la plus mal fondée, mais constamment la plus dangereuse, c'est de se connaître en hommes. On se pique de démêler habilement le caractère, de décider avec certitude sur des rapprochements faits arbitrairement, de gestes, de discours, d'actes souvent échappés au hasard, quels sont les principes, les mœurs, les inclinations, la conduite, les projets d'autrui. On érige dans son esprit un tribunal où le prochain est cité, jugé, condamné avec aussi peu d'équité que d'autorité, avec autant de légèreté que de présomption. Et ne cherchons pas à nous justifier sur ce que nous ne produisons pas au dehors nos jugements ; ne nous flattons point d'être innocents, parce que nous ne sommes point coupables de médisance. Ce n'est pas seulement de médire, c'est de juger que Jésus-Christ nous défend. Qui êtes-vous pour juger votre prochain, nous disent les apôtres (2) ? Pour connaître le vice et le danger de cette liberté, considérons quels en sont les principes et les effets.

(1) Venit enim Joannes neque manducans, neque bibens, et dicunt : Dæmonium habet. Venit Filius hominis manducans, et bibens, et dicunt : Ecce homo vorax, potator vini, publicanorum et peccatorum amicus. *Matth.*, XI, 18 et 19.

(2) Tu quis es, qui judicas alienum servum ? Domino suo stat, aut cadit. *Rom.*, XIV, 4.

Tu autem quis es, qui judicas proximum ? *Jacob.*, IV, 13.

Remontant à l'origine des jugements téméraires, nous découvrirons qu'ils sont presque toujours produits par l'une de ces trois causes. Dans les uns, c'est l'envie. Jaloux d'une vertu qui offusque, d'une réputation qui importune, d'une élévation qui irrite, on se dédommage du chagrin qu'elles produisent, par le plaisir qu'on ressent à les rabaisser. Dans d'autres, c'est l'orgueil. D'abord, la censure est une sorte de supériorité que l'on exerce; ensuite on se compare intérieurement à celui que l'on déprime; on se glorifie d'être meilleur que lui. Dans quelques-uns enfin, c'est désirer d'excuser ses vices, et d'en diminuer à ses propres yeux la grièveté, par le nombre de ceux qui y sont sujets. C'est le criminel qui se flatte d'échapper à la condamnation, ou de l'adoucir en multipliant ses complices. Ce sont là les principes ordinaires de la précipitation, de la légèreté, de la témérité de nos jugements. Ainsi les jugements téméraires, d'une part sont très-communs, parce que leurs causes sont dans la plupart des hommes ; et de l'autre sont nécessairement répréhensibles, parce qu'ils sont infectés du sentiment qui les a produits.

Si des causes du jugement téméraire, vous descendez à ses effets, vous en découvrirez encore plus clairement le vice. Qui pourrait calculer tous les maux qu'il a produits dans le monde ? Combien d'éloignements, d'inimitiés, de haines, de calomnies, de querelles, de guerres, n'ont pas eu d'autre origine ! Il ne faut qu'un jugement téméraire pour amener par la suite le refroidissement des amitiés les plus anciennes, la division des familles les plus unies, la séparation des mariages les mieux assortis, la dissolution des sociétés les mieux cimentées. C'est l'étincelle qui commence l'incendie.

Vous vous êtes souvent offensé des jugements que l'on avait faits de vous; vous vous êtes plaint avec amertume de la légèreté avec laquelle ils avaient été portés. Ne sont-ils donc répréhensibles que quand vous en êtes l'objet ? Prétendez-vous avoir vis-à-vis de vos frères des droits qu'ils n'aient pas envers vous ? Une loi éternelle, dictée par la nature, consacrée par la religion, vous ordonne d'être pour vos frères ce que vous désirez qu'ils soient pour vous. Dans ce précepte sont compris tous vos devoirs envers eux. Jugez-les, comme vous voulez qu'ils vous jugent, avec la ma-

turité, avec l'équité, avec l'indulgence que vous exigez d'eux. La pratique de cette obligation étant d'un grand usage dans le cours de la vie, exige quelque développement.

Pour éviter le péché du jugement téméraire, le principal moyen est de réformer la disposition vicieuse qui nous le fait commettre. Commençons par bannir de nos cœurs le sentiment de malignité qu'y fait naître, et qu'y fomente sans cesse l'ennemi du salut; et qui, dans les actions du prochain, nous fait chercher le mal, souhaiter de l'apercevoir, nous réjouir de l'avoir trouvé. Désirons de ne pas connaître de coupables, et nous en verrons beaucoup moins. Et l'un des caractères essentiels de cette charité, qui doit être le principe de toutes nos actions, n'est-il pas, selon l'Apôtre, de ne point penser mal, de ne pas se réjouir de l'iniquité (1) ? Faisons par principe de charité, ce que nous faisons par le sentiment de l'amitié. Indulgents pour ceux que nous aimons, sévères pour les autres, nous avons dans notre injustice, selon les personnes, deux règles différentes de nos jugements : nous jugeons favorablement tout ce que font les uns, désavantageusement toutes les actions des autres. Est-ce que la loi de Dieu ne nous ordonne pas de les aimer tous ? Quand la charité règnera dans nos cœurs, la malignité en disparaîtra, et nous n'éprouverons plus de plaisir qu'à voir dans tous nos frères des vertus. Quand la charité régnera dans nos cœurs, elle opérera dans nos esprits deux effets salutaires qui rectifieront nos jugements : elle nous fera présumer le bien, et excuser le mal.

La charité fait présumer le bien, et il est important de connaître jusqu'où s'étend ce qu'elle prescrit, et le point où elle s'arrête. Présumer le bien de son prochain, c'est penser avantageusement de lui, tant qu'il n'a pas donné des motifs graves d'en penser autrement. C'est donner à ses actions la couleur la plus favorable dont elle soient susceptibles ; attribuer les indifférentes à des motifs honnêtes, considérer les équivoques sous le point de vue le plus louable. Voilà ce qu'ordonne la charité ; mais elle ne va pas au-delà. Présumer le bien n'est pas le croire aveuglément. Il est tout différent de ne pas penser le mal sans motifs, ou de se tenir assuré du bien sans raisons. Un jugement qui n'est que pré-

(1) Caritas non cogitat malum, non gaudet super iniquitate. *I. Corinth.*, XIII. 5 et 6.

sumé, est toujours jusqu'à un certain point suspendu : il reste dans la classe des probabilités ; il n'atteint point à la certitude. Ainsi, toute notre conduite à l'égard du prochain se trouve réglée par ces deux vertus, qui en se balançant mutuellement, nous préservent de tout excès : par la charité qui nous attire vers lui, et par la prudence qui nous tient vis-à-vis de la réserve. La charité interdit le jugement téméraire ; la prudence, la confiance indiscrète, La charité nous ordonne d'avoir de tous nos frères la meilleure opinion que nous pouvons ; la prudence, de ne pas nous livrer inconsidérément à toutes sortes de personnes.

Quand nous disons que la charité fait excuser le mal, ce n'est pas de l'action criminelle que nous parlons, la première des vertus ne peut pas être l'approbation du vice. Le chrétien le plus charitable est celui qui a le plus d'horreur du péché. Partout où il le voit, il le déteste. Mais en le haïssant, il ne cesse pas d'aimer celui qui l'a commis. Il ne confond pas dans son aversion le criminel avec le crime. Ce n'est jamais le péché qu'il excuse ; c'est le pécheur qu'il voudrait justifier. Si la faute présente des circonstances qui puissent, ou l'innocenter, ou l'atténuer, la charité les saisit avec joie. Elle aime à penser que l'intention qui a produit une action mauvaise, a pu n'être pas vicieuse ; que peut-tre celui qui l'a commise a ignoré le mal qu'il faisait ; que surpris dans un moment d'inadvertance, il a pu y être entraîné sans réflexion. Elle ne le juge pas pervers, parce qu'il a été coupable ; ni perdu, parce qu'il s'est égaré. Si ce qui n'est que trop commun, le péché n'est susceptible d'aucune excuse ; si les circonstances qui l'accompagnent, au lieu de le diminuer, l'aggravent ; si des récidives fréquentes prouvent qu'il vient d'un fonds de corruption, alors encore la charité exerce sur le pécheur sa tendresse. Elle le plaint plus qu'elle ne le condamne : elle déplore la malheureuse fragilité qui l'entraîne, elle implore pour sa conversion la miséricorde céleste, et faisant sur elle même un retour, non de vanité mais d'humilité et de reconnaissance, elle pense que dans les mêmes circonstances elle serait devenue peut-être plus criminelle, et rend grâces à la bonté divine de l'en avoir préservée par son secours. Ainsi, indulgente pour les fautes excusables, compatissante pour les autres, la charité est tou-

jours bonne envers celui qui a eu le malheur de les commettre.

Remettez et on vous remettra. C'est le second commandement que Jésus-Christ fait découler du précepte général de la miséricorde, le pardon des offenses : commandement bien peu connu, encore moins pratiqué ; commandement dont l'observation est véritablement pénible, mais en même temps, souverainement juste et infiniment avantageuse.

Ce que vous interdit l'Évangile, ce n'est pas de poursuivre devant les tribunaux la réparation du tort qui vous a été fait. Vous le pouvez sans doute, pourvu que vous observiez dans cette poursuite les règles de la charité. Votre honneur offensé, votre fortune enlevée, votre sûreté attaquée sont des biens auxquels vous avez droit ; et la loi religieuse, d'accord avec la loi civile, vous autorise à les conserver. Ce qui vous est défendu, c'est de vous faire justice à vous-même, de substituer votre volonté à la loi, votre passion aux tribunaux, vos fureurs à leurs arrêts. Et considérez combien serait inique, atroce, destructive de la société, la loi qui remettrait à chaque particulier le jugement de son injure. Quel affreux tribunal que celui où il serait au pouvoir de l'offensé de vérifier la réalité de l'offense, d'en mesurer l'étendue, d'en déterminer la réparation ! Aman se croit outragé, parce que Mardochée lui a refusé ses adorations. Pour punir cette insulte imaginaire, il faudra qu'une nation entière soit exterminée.

Cette loi vous paraît onéreuse : mais réfléchissez, et vous verrez qu'elle vous est bien plus utile encore. D'abord elle étouffe dans vos cœurs l'affreux sentiment de la haine qui vous rend beaucoup plus malheureux que celui qui en est l'objet ; elle amortit ce poison qui vous mine ; elle tue ce ver qui vous ronge ; elle éteint ce feu qui vous consume ; elle vous délivre d'un ennemi intérieur plus funeste pour vous que tous ceux dont vous vous plaignez. Ensuite portez vos regards sur les suites épouvantables qu'aura, pour toute votre vie, la vengeance que vous méditez. Car vous n'imaginez pas, sans doute, en avoir exclusivement le terrible droit. Vous ne vous figurez pas qu'interdite à tous les autres, elle ne sera permise qu'à vous. Ainsi, en tirant votre vengeance, vous autorisez celle qu'on tirera de vous. L'exer-

cer, c'est la provoquer. Le mal que vous allez faire, vous l'attirez sur vous-même. Mais la loi qui vous l'interdit, en vous réprimant, vous protége ; en arrêtant vos coups, elle détourne ceux qu'on vous porterait ; en vous privant du triste plaisir de la haine, elle vous délivre de toutes celles auxquelles vous seriez en butte.

Sortez des intérêts de la terre ; élevez vos vues vers les intérêts bien autrement précieux de l'éternité. Vous avez eu souvent besoin que Dieu vous pardonnât. Et ne l'avez-vous pas encore ? Quel est l'homme exempt de péché ? ce n'est certainement pas celui qui conserve la haine dans son cœur, qui y nourrit la vengeance. Vous devez à Dieu qui vous a remis vos offenses, qui vous offre de les remettre encore, de remettre à votre prochain les siennes. Vous fûtes offensé ; mais vous êtes offenseur. Un homme vous a outragé ; mais vous avez outragé Dieu. Vous reprochez à votre frère des injures graves ; mais votre conscience vous reproche des péchés énormes. Dieu remet votre sort entre vos mains. Il veut recevoir de vous la règle de sa conduite à votre égard. Votre jugement envers celui qui vous offensa, va devenir son jugement sur vous. *Remettez, et il vous sera remis.* O pacte plein de charité ! O justice de notre Dieu infiniment miséricordieuse ! Quelle proportion y a-t-il entre ce qu'elle demande et ce qu'elle accorde ? Comparons injure à injure, offenseur à offenseur, pardon à pardon. Que pouvous-nous opposer, que l'équité de ce cet arrêt ne confonde aussitôt ? L'injure fut trop grande : celles que j'ai reçues de toi le sont-elles moins ? Mon ennemi a méconnu la distance qui est entre nous : celle qui me sépare de toi n'est-elle pas infinie ? Je l'avais comblé de bienfaits : approchent-ils de ceux dont je t'avais accablé ?

Bénissons donc, bénissons à tous les moments de notre vie la loi tutélaire qui nous interdit la vengeance. Si elle nous semble rigoureuse, elle doit nous paraître encore plus utile. Si nous en sentons le poids, reconnaissons-en le bienfait, et avouons qu'elle nous est bien plus avantageuse encore qu'aux ennemis qu'elle nous ordonne d'épargner.

Donnez, et on vous donnera ; on répandra dans votre sein une mesure bonne, pressée, entassée, et qui se répandra pardessus : car la mesure dont vous vous serez servis, sera celle

qu'on emploiera pour vous. Le troisième précepte de miséricorde que donne ici Jésus-Christ, est l'aumône. Le partage inégal des biens entre les hommes, comblant les uns de richesses, et en dépouillant les autres, a été souvent un sujet d'étonnement, quelquefois même une occasion de murmures. Mais en élevant plus haut nos vues, nous y découvrons un but plein de sagesse. Ce désordre apparent est le fondement de l'ordre public, le principe de la subordination, le motif de l'aiguillon du travail. L'égalité des fortunes, en la supposant praticable, serait la dissolution de la société. Pauvres, ne vous affligez pas des maux auxquels vous livre l'inégalité. La Providence qui veille sur vous, qui vous chérit spécialement, vous en a accordé d'immenses dédommagements dans la vie future ; et dès cette vie elle vous en prépare le soulagement par ses lois bienfaisantes. Et vous riches, ne vous prévalez pas des grands avantages que vous apporte cette distribution si inégale ; elle vous impose des obligations plus grandes encore.

Dieu, maître suprême de tous les biens, en vous accordant ceux de la terre, vous en a fixé l'usage. Il s'est souvenu qu'il avait d'autres enfants que vous, qui lui sont également chers ; il vous a ordonné de partager avec eux les richesses dont il vous faisait une part trop abondante. Il veut que vous vous en regardiez, non comme les propriétaires, mais comme les dépositaires et les dispensateurs. Il fait de vous les ministres de sa bienfaisance. Il vous associe à sa providence, et vous charge de répartir sur vos frères indigents, les biens qu'il créa pour eux comme pour vous. Son intention n'est pas (car en exposant ses préceptes nous ne devons jamais les exagérer), que vous vous réduisiez à la pauvreté, pour en retirer les autres. Le grand Apôtre, son interprète, le déclare ; Dieu n'exige pas que le soulagement d'autrui devienne votre ruine. Il veut seulement que l'excédant de l'un supplée à la disette de l'autre ; et qu'il en résulte une sorte d'égalité, telle que celui qui a reçu beaucoup, ne soit pas dans une abondance excessive, ni celui qui n'a rien, dans une misère désolante (1). Ainsi la religion, principe de tout

(1) Non enim ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio, sed ex æqualitate. In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat ;

bien, rétablit la balance entre les hommes. Elle seule peut, par la sagesse de ses commandements, leur rendre toute l'égalité dont ils sont susceptibles, rectifier la nature qui les a formés si inégaux, et réparer le vice forcé des institutions sociales. Le pauvre et le riche, dit le Sage, viennent au devant l'un de l'autre. C'est Dieu qui opère leur réunion (1). Il enjoint au pauvre de travailler pour le riche, au riche de reverser ses trésors sur le pauvre. L'observation de ces deux obligations bannit du cœur de l'un la jalousie, éteint dans le cœur de l'autre la vanité, fait dans ce monde le bonheur de tous les deux, et l'assure dans l'éternité.

Il faut reconnaître cependant que ces deux devoirs sont bien inégalement remplis. Les pauvres s'acquittent beaucoup plus communément de la tâche pénible qui leur est imposée. Ils y sont forcés par la nécessité de pourvoir à leur subsistance. Mais les riches, dont le devoir est moins onéreux, n'étant pas aiguillonnés par le même besoin, satisfont beaucoup plus mal à leur obligation. Ils ne s'occupent que de la jouissance de leur richesse ; ils en négligent l'usage. Il semblerait, à l'emploi qu'ils en font, que Dieu la leur a donnée pour alimenter leur luxe, pour servir à leurs plaisirs, pour satisfaire leurs passions, pour faciliter leurs crimes. Combien de riches voient d'un œil indifférent une multitude de Lazares, soupirer inutilement après les miettes qui tombent de leurs tables ! Le précepte de l'aumône est presque généralement méconnu de ceux à qui il a été dicté. On le relègue dans la classe des conseils. L'aumône, un simple conseil ! Ah ! c'est faire injure à la Providence, que de la soupçonner d'avoir abandonné la classe la plus nombreuse, et qui a le plus besoin de ses soins, à la volonté et aux caprices de quelques individus opulents. Si l'aumône n'était qu'un conseil, saint Paul chargerait-il son disciple Timothée, non de prier les riches du siècle, mais de leur ordonner de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner avec

ut et illorum abundantia vestra inopiæ sit supplementum, ut fiat æqualitas, sicut scriptum est : Qui multum, non abundavit : et qui modicum non minoravit. *II. Corinth. VIII. 13 et 15.*

(1) Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus. *Proverb. XXII. 2.*

facilité, de communiquer leurs richesses (1)? Et le divin Sauveur lui-même livrerait-il aux flammes éternelles, préparées pour le démon et pour ses anges, ceux qui, dans la personne des pauvres, ne l'ont pas rassasié, désaltéré, vêtu, accueilli, visité (2)? L'aumône est une dette réelle, une véritable restitution. C'est l'idée que nous en donne l'Esprit-Saint (3). Elle peut être un acte de charité envers tel pauvre à qui vous la donnez. Elle est une obligation de justice stricte envers les pauvres, considérés en général, à qui vous la devez, et surtout à l'égard de Dieu qui vous la commande. Vous ne lui contesterez pas, sans doute, le droit de l'exiger de vous. Il vous assure avec serment que ce que vous faites à l'un de ses frères les plus petits, c'est à lui-même que vous le faites (4). Il se subroge les pauvres pour recevoir le tribut que vous lui devez de vos richesses. Il les établit ses receveurs. C'est par eux que votre offrande parvient jusqu'à lui, et va former le trésor que vous retrouverez un jour amassé dans la vie éternelle.

Dieu vous a fait riche ; et vous lui devez l'aumône à ce titre. Mais vous vous êtes rendu pécheur ; et vous vous êtes imposé par là une nouvelle obligation. O roi, disait le prophète Daniel à un prince coupable de beaucoup de péchés, que mon conseil vous soit agréable. Rachetez vos péchés par vos aumônes, et vos iniquités par votre miséricorde envers les pauvres ; c'est le moyen que Dieu vous pardonne vos fautes (5). Quelle est donc cette vertu puissante de l'aumône qui résiste au péché, comme l'eau éteint le feu le plus ardent (6)?

(1) Divitibus hujus seculi præcipe..... divites fieri in bonis operibus, facile tribuere, communicare *I Timoth.*, VI, 17, 18.

(2) Discedite a me maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo, et angelis ejus. Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare : sitivi, et non dedistis mihi potum : hospes eram et non collegistis me : nudus, et non cooperuistis me : infirmus, et in carcere, et non visitastis me. *Matth.*, XXV, 41-43.

(3) Declina pauperi sine tristitia aurem tuam, et redde debitum tuum. *Eccl.*, IV, 8.

(4) Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.*, XXV, 40.

(5) Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi, et peccata tua eleemosynis redime; et iniquitates tuas misericordiis pauperum : forsitan ignoscet delictis tuis. *Daniel*, IV, 24.

(6) Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis. *Eccl.*, III, 33.

Cette comparaison est de l'Écriture. Ne nous abusons pas à cet égard. L'aumône n'a pas en elle-même la force d'absoudre les péchés graves. Ce n'est, nous le savons, qu'au sacrement de la réconciliation, ou à la charité parfaite que Dieu attache ce grand pouvoir. Mais si elle ne peut pas opérer la rémission, elle la prépare. Elle dispose Dieu à l'indulgence, et nous à la pénitence. Elle fléchit son cœur et en fait descendre les grâces puissantes qui touchent le nôtre. Ce que nos prières faibles et viciées par nos péchés, solliciteraient en vain, les prières pures et efficaces du pauvre l'obtiennent pour nous. C'est Dieu qui nous le dit : La prière qui sort de la bouche du pauvre s'élève jusqu'à son oreille (1). Il intercédera pour vous, n'en doutez pas, cet infortuné qui au malheur de l'indigence joignait la honte d'en solliciter le soulagement, et dont vous aurez prévenu la demande, et ménagé la timidité. Elle intercédera pour vous, cette jeune personne que vous aurez assistée contre la double tentation de la misère et de la séduction, qui vous devra à la fois sa subsistance et sa vertu. Il intercédera pour vous, cet homme que le besoin allait entraîner dans le crime et que vos dons auront arrêté sur le bord de l'abîme. Elle intercédera pour vous, cette famille désolée qui périssait dans les larmes, et que vos secours ont rendue à la vie. Ils intercéderont pour vous, les malheureux de tout genre, dont vos bienfaits auront adouci les maux, soulagé l'infortune, soutenu l'existence. Leurs prières montées vers le ciel en feront descendre sur vous, comme une rosée salutaire, toutes les grâces dont vous avez un si grand besoin : grâces de conversion pour les pécheurs ; grâces de persévérance pour les justes ; grâces de force dans les tentations ; grâces d'humilité dans l'élévation ; grâces de douceur dans les contradictions ; grâces de patience dans les tribulations ; grâces de résignation dans les maux. Dieu les accordera toutes aux vœux que lui adresseront pour vous les pauvres. Elles seront la récompense de votre bienfaisance, le prix de vos aumônes. Vos dons, Jésus-Christ vous le déclare ici, seront la mesure des siens ; et vous recevrez de lui en proportion de ce qu'il aura reçu de vous dans la personne de ses pauvres. Votre sort est entre vos mains. Ce que vous dé-

(1) Deprecatio pauperis ex ore usque ad aures ejus perveniet. *Eccl*, XXI, 6.

sirez acquérir, il est en votre pouvoir de vous le procurer. Jésus-Christ vous en présente le moyen assuré, le moyen facile. Ce qu'il vous demande, c'est ce que vous pouvez donner sans vous incommoder ; c'est uniquement votre superflu qu'il exige. Ne craignez pas, si vos facultés sont médiocres, de porter une petite offrande ; quelque légère qu'elle soit, elle lui plaira. Si vous êtes dans l'abondance, disait Tobie à son fils, donnez abondamment ; si vous avez peu, donnez encore peu, mais avec plaisir (1). De toutes les aumônes versées dans le tronc du temple, la plus agréable au Seigneur est le denier offert par une veuve pauvre (2). Ce n'est pas à l'étendue de nos dons qu'il a égard ; c'est à leur proportion avec nos moyens et surtout au sentiment qui les offre.

Il leur proposait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? ne tomberont-ils pas tous deux dans le fossé ! Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : mais il sera parfait, s'il est comme son Maître.

Jésus-Christ donne ici une importante leçon à deux sortes de personnes : à ceux qui se chargent de conduire les autres, et à ceux qui sont sous leur direction.

Un des maux les plus funestes et les plus communs qui affligent la société, est la manie presqu'universelle d'obtenir les emplois élevés, et qui donnent de l'autorité sur les autres, sans examiner si on a les qualités propres à les exercer. On les considère uniquement comme l'apanage de la naissance, comme le prix de la richesse, comme la proie de l'intrigue, et nullement comme le partage du mérite. Capables et incapables, tous aspirent à dominer. Les pères dans leur aveugle tendresse sont bien plus occupés de pousser leurs enfants aux dignités, que de les en rendre dignes. Ils les instruisent avec bien plus de soin des moyens d'acquérir les places, que de ceux de les remplir ; et les enfants ne sont que trop fidèles à ces fatales instructions. Ils se présentent audacieusement à

(1) Si multum tibi fuerii, abundanter tribue : si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude, *Tob.*, IV, 9.

(2) Respiciens autem vidit eos, qui mittebant munera sua in gazophylacium, divites. Vidit autem et quamdam viduam pauperculam mittentem æra minuta duo. Et dixit : Vere dico vobis, quia vidua hæc pauper plus quam omnes misit. Nam omnes hi ex abundanti sibi miserunt in munera Dei : hæc autem ex eo quod deest illi, omnem victum suum, quem habuit, misit. *Luc*, XXI, 1 et 4.

toutes les charges; ils prennent, pour y parvenir, toutes sortes de voies, étant absolument dépourvus des connaissances et des talents qu'elles exigent. Lorsqu'ils les ont acquises, ils se réjouissent et se glorifient de leurs succès. Les insensés! ils ne sentent pas que c'est leur malheur qu'ils se sont attiré. Et, sans parler du plus affreux de tous, qu'ils se sont préparé dans la vie future, ils vont, dès celle-ci, recevoir la punition de leur témérité. Le mépris public, attaché à leurs personnes, sera leur premier châtiment. Combien avons-nous vu d'hommes qui, dans des états communs, dans des emplois peu élevés, eussent mérité l'estime et la considération, et qui ont passé dans l'opprobre des jours avilis, uniquement parce qu'ils avaient réussi à s'élever à des postes au-dessus de leur capacité!

Ce n'est pas seulement dans le monde que l'on voit ces déplorables abus. Ce qui fait la honte du siècle, est aussi le scandale du sanctuaire. L'honneur que nul ne devrait recevoir, à moins que d'y être appelé de Dieu, comme Aaron (1), devient trop souvent la proie de la cupidité. Dans ce ministère sacré, où les plus grands saints n'entraient qu'avec un religieux tremblement, on s'ingère avec une présomptueuse audace, n'ayant pour vocation que la destination de ses parents, pour motif que l'ambition, pour but que la jouissance des trésors du temple, pour mérite qu'une vaine suffisance. On l'exerce avec les criminelles dispositions qu'on y a apportées. On court après les dignités de l'Église; on n'en remplit pas les fonctions. On calcule le profit; on néglige les charges. Et au milieu de ces profanations, on a, comme dit le grand Apôtre, l'insolente confiance d'être les conducteurs des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, les docteurs des insensés, les maîtres des enfants; de posséder avec la vérité la science de la loi; de prétendre instruire les autres, ne sachant pas s'instruire soi-même; de se glorifier de la loi que l'on prêche, tandis qu'on la déshonore par ses prévarications (2). Ce sont ces pasteurs, soit incapables,

(1) Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo, tanquam Aaron. *Hebr.*, V, 4.

(2) Confidis teipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium, habentem formam

soit indignes, que Jésus-Christ appelle ici des conducteurs aveugles, qui, en tombant dans la fosse, y conduisent encore les autres. Car tel est le sort de ceux qui sont revêtus de cet important ministère: ils ne peuvent ni se sauver, ni se perdre seuls. Ils s'avancent vers l'éternité, accompagnés des âmes qui leur furent confiées ; et vont, ou les porter en triomphe au pied du trône céleste, ou les précipiter avec eux dans l'abîme qu'ils se sont creusé.

Entre les conducteurs aveugles et ceux qu'ils conduisent, le danger est commun ; et nous devons concevoir de là combien est important le choix de ceux qui nous guident dans la voie du salut. Ils sont bien téméraires ceux qui livrent leurs âmes sans examen, sans discernement, aux soins du premier venu. Du directeur auquel ils se confieront, dépend peut-être le sort de leur éternité. A-t-on un procès, on va consulter l'avocat le plus éclairé ; est-on malade, on appelle le médecin le plus expérimenté. Et dans l'affaire du salut, la plus essentielle que l'on puisse avoir, dans les maux de l'âme, les plus funestes dont on puisse être affligé, on s'abandonne inconsidérément aux conseils incertains d'un guide que l'on ne connaît pas. Souvent même on pousse l'aveuglement jusqu'à se tromper volontairement. Au directeur le plus éclairé et le plus pieux, on préfère le plus indulgent et le plus facile. Combien de fois n'avons-nous pas entendu louer des ministres évangéliques, non de ce que leur morale est exacte, mais de ce qu'elle est douce ; non de ce qu'ils touchent les âmes, mais de ce qu'ils les rassurent ; non de leurs vertus, mais de leur mollesse ? Ainsi exprès, et de propos délibéré, on va apprendre la science du salut de celui qui ne la sait pas ; demander la règle de ses mœurs à celui qui l'ignore ; interroger sur les maximes de l'Évangile celui qui y substitue ses vaines opinions. Est-il étonnant que parmi ceux mêmes qui se piquent de régularité, on voie souvent si peu de piété, et qu'aux exercices de dévotion s'allie si fréquemment le relâchement mondain ?

scientiæ, et veritatis in lege. Qui ergo alium doces, teipsum non doces ... qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonorans. *Rom.*, II, 19 et 23.

Jésus-Christ nous en donne ici la raison. C'est que le disciple n'est pas au-dessus du maître. Il ne pratique que ce que lui prescrit son maître : il n'évite que ce qu'il lui défend. A Dieu ne plaise cependant que nous invitions à choisir ces directeurs outrés, qui exagèrent tous les principes, qui érigent en crimes les actions innocentes, affligent les âmes de scrupules mal fondés, et les désespèrent par de veines terreurs. L'esprit de Jésus-Christ est contraire à tout excès. L'exactitude de sa morale est également opposée au rigorisme et au relâchement, et la sainte sévérité de ses règles s'allie avec la douceur de son joug. Voici sur le choix d'un directeur, ce que nous prescrit la prudence chrétienne. D'abord elle exige que nous nous adressions au Père des lumières, pour le conjurer de nous les communiquer ; et comme autrefois il adressa Corneille à saint Pierre, et Paul à Ananie, de nous faire aller à celui qui guidera nos pas avec sûreté. Ensuite nous devons procéder avec une grande réflexion à notre détermination ; ne nous en rapportant pas facilement à certains talents, plus propres à flatter la vanité qu'à produire l'édification ; examinant les réputations, mais ne nous y fiant pas absolument ; considérant par qui sont dirigées les âmes les plus pieuses, et nous attachant à celui qui sait le mieux concilier l'austérité des principes avec la douceur des exhortations, et la faiblesse du pécheur avec les devoirs du pénitent.

Pourquoi apercevez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre ? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, laissez-moi tirer de votre œil le fétu, ne voyant pas la poutre dans le vôtre ? Hypocrite, commencez par ôter la poutre de votre œil, et vous verrez à ôter le fétu de l'œil de votre frère.

Jésus-Christ relève ici un vice bien commun dans le monde, dont il marque nettement deux degrés : c'est de considérer toujours les fautes d'autrui, et de ne jamais voir les nôtres ; de vouloir constamment réformer les défauts du prochain, et de ne jamais travailler à nous corriger de ceux dont nous sommes infectés.

Remarquez quels sont ceux qui jugent le plus mal de leur prochain, et qui relèvent avec le plus d'aigreur ses défauts,

vous trouverez constamment ceux qui sont eux-mêmes atteints de plus de vices. Presque toujours vous verrez le censeur mériter des reproches plus graves que celui qu'il critique. Vous verrez l'hérétique déclamer violemment contre quelques abus qui peuvent s'être glissés dans l'église romaine, sans apercevoir le crime de sa séparation. Vous entendrez les plus libertins d'entre les laïques crier vivement contre la dissipation des ecclésiastiques. Vous reconnaîtrez parmi ceux qui accusent les personnes dévotes de vanité et d'humeur, les mondains les plus orgueilleux et les plus colères. Nous considérons les défauts d'autrui et les nôtres, à travers deux verres différents, dont l'un grossit les objets, et l'autre les diminue. S'agit-il du prochain ? rien ne nous échappe de ses défauts; ses imperfections sont à nos yeux des vices, ses fautes les plus légères des crimes. S'agit-il de nous-mêmes ? c'est tout le contraire ; nous n'apercevons pas la plupart de nos vices, et ceux que nous ne pouvons pas nous dissimuler, nous les atténuons, nous les pallions, nous les excusons ; souvent même nous prétendons ériger nos passions les plus criminelles en vertus. Nous appelons notre orgueil, élévation ; notre ambition, désir de faire le bien ; notre avarice, économie ; notre prodigalité, générosité ; notre aigreur, zèle ; notre malignité, justice ; notre exigence, exactitude ; notre faiblesse, bonté. De toutes les connaissances la plus nécessaire, celle dont on se pique le plus, et cependant la plus rare, est celle de soi-même. Il n'y a personne qui ne croie se connaître à fond, et presque personne qui se connaisse véritablement. Ce ne peut pas être par un coup d'œil superficiel jeté sur nous, que nous connaîtrons notre esprit, notre caractère, notre humeur, nos goûts, nos inclinations, nos passions, que nous en distinguerons les nuances ; que nous démêlerons les variations, les modifications qu'y apportent les diverses circonstances ; que nous découvrirons tous les changements qu'y font naître l'âge, les réflexions, les situations différentes. Ce doit être l'étude de toute notre vie. Nous devons employer à nous approfondir nous-mêmes tout le temps que nous mettons à examiner les autres, et au lieu de rechercher avec une indiscrète et maligne curiosité le fétu

qui altère l'œil du prochain, nous nous devons occuper de la poutre qui est dans le nôtre.

C'est déjà une interversion de principes très-fâcheuse, que cette attention si inquiète sur les défauts d'autrui jointe à cette grande indifférence pour les nôtres. Mais il y a un mal plus dangereux encore, qui résulte de celui-là, et que Jésus-Christ relève pareillement : c'est la prétention beaucoup trop commune de corriger les défauts de nos frères, en ne nous occupant nullement de la réforme de nos vices. Les avertissements, les exhortations à nos frères, peuvent être louables, sans doute ; mais ce n'est que lorsque la charité les dicte. Cette admirable vertu imprime son caractère à tout ce qu'elle inspire. Elle a le don d'adoucir ce que la correction fraternelle pourrait avoir de rude et de rebutant. On ne s'offense point des avis qu'on sait être donnés par un sincère et tendre intérêt. La prudence, compagne de la charité, en choisit les objets, en saisit les moments. Même en reprenant, ces deux vertus savent plaire, et à l'avantage d'être utiles, elles joignent le mérite d'être agréables. Mais au contraire, les reproches dictés par l'orgueil, ou par la malignité, en prennent la forme et le ton. Au lieu de servir, ils nuisent, et à celui qui les fait, par le motif qui les produit, et à celui qui les reçoit, qu'ils ne font que révolter et opiniâtrer. Et n'avons-nous pas une matière abondante à nos reproches les plus sévères ? Tournons-les contre nous-mêmes. Au lieu du soin minutieux de tirer le fétu de l'œil de notre frère, arrachons la poutre de notre œil ; c'est là notre principale affaire. Ce n'est pas sur les péchés de notre prochain que nous serons jugés, c'est sur ceux que nous aurons commis. Rectifions nos inclinations, redressons nos penchants, plions nos habitudes, réprimons nos passions ; n'est-ce pas là une occupation assez importante et assez étendue ? Plus nous aurons fait, plus nous sentirons qu'il nous reste à faire. Ce n'est que celui à qui beaucoup de réformes seraient nécessaires, qui a la présomption de n'en avoir pas besoin. Plus la poutre est grosse, plus elle ôte la vue. Nous ne voyons pas ce qui nous aveugle. Nous ne désirons pas d'être guéris d'un mal que nous ne sentons point. Nous sommes des malades à qui la violence du mal en ôte la connaissance ; et qui, au moment de la mort,

se croyant en pleine santé, rejettent avec une déplorable obstination les seuls remèdes qui pourraient les rendre à la vie.

MÈME DIMANCHE

(Voir les volumes des fêtes de l'année.)

DIMANCHE DANS L'OCT. DE LA FÊTE-DIEU

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XIV, v. 16-24.

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens cette parabole : Un homme fit un grand souper, et y appela beaucoup de monde. Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Mais ils commencèrent à s'excuser tous ensemble. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir ; je vous prie, excusez-moi. Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer ; je vous prie, excusez-moi. Et un autre dit : J'ai pris une femme, et c'est pourquoi je ne puis venir. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Va vite dans les places et les rues de la ville, et amène ici les pauvres et les estropriés, les aveugles et les boîteux. Et le serviteur dit : Seigneur, il a été fait comme tu l'as ordonné, et il y a encore de la place. Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et force les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Mais je vous le dis, aucun de ceux qui avaient été invités, ne goûtera de mon souper.

HOMÉLIE

Parabole des conviés qui refusent de venir au festin

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit cette parabole : Un homme fit un grand souper, et invita beaucoup de monde.

Qu'il est grand en effet, qu'il est admirable ce repas institué par Jésus-Christ pour la sanctification de nos âmes ! Grand par le Maître qui le donne ; c'est Dieu. Grand par le nombre des conviés ; c'est l'universalité des fidèles. Grand par sa dignité ; c'est la sainteté qui donne le droit de s'y asseoir. Grand par les mets qui y sont préparés ; c'est la chair et le sang de Dieu. Grand par ses effets ; il nous unit et nous

incorpore à Jésus-Christ. Grand par son étendue ; il se prolonge dans tout l'univers. Grand par sa durée ; il se perpétuera jusqu'à la consommation du siècle. Grand par sa signification ; il est le symbole et le renouvellement de l'ineffable mystère de la rédemption du genre humain.

Nous n'avons pas seulement une invitation, un conseil, une exhortation de nous rendre à ce banquet sacré. Un précepte formel nous y oblige, sous peine de n'avoir pas la vie en nous (1). Grand Dieu ! qu'il ait fallu un commandement pour nous faire accepter un aussi immense bienfait ! qu'une menace ait été nécessaire pour nous contraindre à jouir d'un tel bonheur ! Un esprit raisonnable peut-il le concevoir ? Mais ce qui est plus inconcevable encore, c'est que la loi précise de Jésus-Christ, et la terrible punition dont il la sanctionne, ne soient pas suffisantes vis-à-vis d'un grand nombre de chrétiens, et n'aient pas la force de les attirer à la table sainte. Ah ! de quel étonnement ils seraient frappés, s'ils reparaissaient un moment parmi nous, ces chrétiens si purs, si fervents, des premiers siècles de l'Église ! de quelle indignation ils seraient saisis, en voyant l'indifférence honteuse de tant d'hommes qui se disent chrétiens pour l'acte le plus auguste du christianisme ! Ces vertus si sublimes que nous contemplons avec admiration, que nous n'osons, dans le ravissement où elles nous jettent, proposer à notre imitation, ils les puisaient dans la participation fréquente du corps de Jésus-Christ. C'était à la table sainte qu'ils venaient s'armer du courage héroïque qui les faisait triompher des persécutions, et de l'autel, ils volaient au martyre. Ils passèrent trop tôt ces jours si beaux et si heureux. L'Église eut la douleur de voir se ralentir à la fois l'antique piété et l'ardeur primitive du sacrement. Le refroidissement de la ferveur, et l'éloignement de l'Eucharistie, marchèrent du même pas. La sainteté n'étant plus soutenue par son aliment nécessaire, s'affaiblit et tomba. Sous prétexte que la loi qui prescrit la communion, n'en détermine pas les temps, on sépara ses communions par de longs intervalles. Des années entières s'écoulaient sans qu'on daignât y participer. Dé-

(1) Amen, amen, dico vobis: Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. *Joan*, VI. 54.

solée de cette criminelle négligence, l'Église jugea nécessaire d'y mettre un frein. Au précepte de Jésus-Christ, elle ajouta des règlements qui fixaient le temps de le remplir. Elle attacha l'obligation stricte de participer au corps de Jésus-Christ, d'abord aux fêtes les plus solennelles (1), et ensuite seulement au temps de la solennité pascale (2). Et telles sont sa discipline et notre obligation actuelles.

Mais il ne faut pas s'imaginer que l'on satisfasse au précepte par toutes sortes de communions. Anathème à celui qui, sous prétexte d'obéir à la loi de l'Église, violerait la loi bien plus sacrée de Jésus-Christ; et qui, pour ne pas manquer de se présenter à la table sainte, s'y rendrait en état de péché. Il est bien loin de l'esprit de l'Église, de commander des sacriléges. Sa loi impose deux obligations : celle de communier, et celle de s'y disposer. On pèche également contre son précepte, en ne communiant pas, et en communiant mal.

Mais hélas! comment dans ces temps malheureux est observé ce précepte si positif, et en même temps si restreint et si mitigé ? Combien d'hommes le violent ouvertement, et secouant toute pudeur, se tiennent pendant une longue suite d'années éloignés du divin sacrement ! Ce qui dans les générations précédentes était un opprobre et que nos pères eussent regardé comme une séparation flétrissante, ô douleur! ô honte de leurs enfants ! ils sont venus à n'en plus rougir. Il en est même parmi eux qui osent s'en glorifier, et se faire un trophée de leur impiété. Et parmi ceux qui n'ont pas poussé l'audace jusqu'à ce déplorable excès ; qui,

(1) Seculares, qui Natale Domini, Pascha, et Pentecosten non communicaverint, catholici non credantur, nec inter catholicos habeantur. *Concil. Agath. an.* 506. Can. 18.

(2) Omnis utriusque sexus fidelis postquam ad annos discretionis pervenerit, omnia sua solus peccata confiteatur fideliter, saltem semel in anno, proprio sacerdoti, et injunctam sibi pœnitentiam studeat pro viribus adimplere, suscipiens reverenter ad minus in Pascha Eucharistiæ sacramentum : nisi forte de concilio proprii sacerdotis, ob aliquam, rationabilem causam ad tempus, ab ejus perceptione duxerit abstinendum : alioquin et vivens ab ingressu ecclesiæ arceatur, et moriens christiana careat sepultura. *Concil. Lateram. general. XII.* Can. 2. Anno 1215.

Si quis negaverit, et singulos Christi fideles utriusque sexus, cum ad annos discretionis pervenerint, teneri singulie annis, saltem in Paschate, ad communicandum juxta præceptum sanctæ Matris Ecclesiæ, anathema sit. *Concil, Trident.* Sess. XIII, de Eucharist. Can. 9.

conservant encore le respect de la loi sainte, viennent s'y conformer, pouvons-nous croire que le plus grand nombre l'observe véritablement? Au lieu de la joie sainte que devrait leur inspirer l'approche de la grande solennité, il en est qui la voient s'avancer avec une tristesse qu'ils ne peuvent dissimuler. Ces jours d'allégresse sont pour eux des temps de deuil et de chagrin. Ils tremblent d'avance de l'obligation que leur imposent les saints mystères, de faire trêve avec leurs dissipations, et divorce avec leurs passions. Ils se soumettent à la loi comme à un joug onéreux. Il faut, pour les faire entrer au divin banquet, les presser, les contraindre, de même que les aveugles, les boiteux et les infirmes de notre Évangile. Si, pour attirer les fidèles à la communion pascale, l'Église n'employait que des exhortations et des conseils, la table sainte serait abandonnée, les autels seraient presque déserts. Nous les voyons à l'époque de ces jours heureux, entourés d'un nombre assez considérable de chrétiens. Nous nous réjouissons du spectacle édifiant de cette foule qui inonde nos temples, qui se presse autour du sanctuaire. Hélas! si celui dont le regard pénètre jusqu'au fond des cœurs, déchirant le voile qui couvre toutes ces consciences, nous en découvrait toutes les profondeurs, au lieu de la consolation que nous ressentons, de quelle profonde affliction ne serions-nous pas saisis! Nous verrions des consciences endormies sur la foi d'absolutions données par des confesseurs qu'a fait choisir leur facilité; des consciences étourdies sur l'énormité de leurs péchés, qu'elles ont voulu regarder comme des fautes légères, pour s'épargner la honte de les déclarer; des consciences encore enchaînées dans les liens de leurs habitudes criminelles; des consciences toutes fumantes de leurs passions recouvertes et non pas éteintes; des consciences, en un mot, toutes pleines de souillures, qui viennent arracher Jésus-Christ de son autel, pour le placer dans cet amas d'infection. Nous sommes heureux que la faiblesse de notre vue ne nous permette pas de découvrir toutes ces horreurs. Mais ne pouvons-nous pas en juger par ce qui précède tant de communions pascales, et par ce qui les suit? Où voyons-nous les vertus qui y préparent? où voyons-nous les vertus qui en résultent? Quel court intervalle entre les péchés et la communion, entre la communion et les rechutes?

Et ceux mêmes qui, avec des dispositions moins vicieuses, viennent une seule fois dans l'année se soumettre au précepte formel de l'Église, croient-ils se conformer à son esprit ? Ah ! combien est éloignée, non-seulement de la perfection, mais du degré de vertu nécessaire, cette obéissance servile, dont tout l'effort consiste à se traîner jusqu'à la ligne du précepte ; qui craint autant de l'outrepasser que de ne pas l'atteindre ; qui examine la loi, pour ne pas faire plus que ce qu'elle ordonne strictement, pour ne s'abstenir que de ce qu'elle défend rigoureusement ; qui étudie, non ce qu'elle peut faire pour plaire à Dieu, mais jusqu'à quel point elle peut lui déplaire sans encourir ses châtiments ? Cet éloignement de la table sainte, pendant le cours d'une année entière, peut n'être pas criminel en lui-même, puisqu'il n'y a pas de loi qui le déclare tel ; mais il l'est presque nécessairement dans son principe. Il procède communément (et vous le savez trop bien, ô vous qui vivez dans cette déplorable habitude), ou d'une indifférence condamnable, ou d'affections vicieuses. Quel autre motif pourrait nous empêcher de voler à Jésus-Christ ? Qu'est-ce qui peut justifier notre résistance obstinée à ses pressantes invitations ? Tantôt par la bouche du Sage, il nous crie : Venez, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé (1). Tantôt il nous répète lui-même : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la souffrance et dans la peine, et je vous restaurerai (2). Et nous croyons nous rendre à ses instances si touchantes, remplir ce qu'il attend de nous, satisfaire son désir, en daignant nous approcher de lui une fois dans le cours de l'année !

Et n'est-ce pas pour nous attirerfréquemment, qu'il se donne à nous sous la forme de notre nourriture la plus commune, de ce pain que nous demandons à Dieu de nous donner tous les jours ? Ne nous montre-il pas évidemment par là que son sacrement doit être non pas un remède que nous prenions de loin en loin, et pour des besoins extraordinaires ; mais l'aliment habituel de notre âme, dont nous avons un besoin continuel pour soutenir, réparer, et augmenter nos forces ?

(1) Venite, comedite panem meum, et bibite, vinum quod miscui vobis. *Prov.*, IX, 5.

(2) Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. *Matth.*, XI, 28.

Si c'est votre pain de chaque jour, disait saint Ambroise, comment laissez-vous écouler une année entière sans vous en nourrir (1)? Vous désirez, avec le sacrement, recevoir ses heureux effets. Mais pensez-vous qu'une viande que vous mangeriez une fois par an, vous apportât un grand profit? C'est la nourriture dont ont fait un usage fréquent et habituel, qui influe sur notre tempérament, qui le change, qui le réforme. En y revenant, nous en prenons peu à peu les qualités. Ainsi, pour que le pain eucharistique nous soit véritablement profitable, pour qu'il fasse dans notre âme une impression durable, pour qu'il en chasse tout ce qu'il y a d'impur, pour qu'il la pénètre des vertus qu'il contient, pour qu'il la transforme en Jésus-Christ, il est nécessaire qu'il soit sa nourriture commune et ordinaire. Chaque fois que vous vous en nourrissez, vous acquérez une nouvelle vigueur, vous augmentez dans votre âme les principes de vie. Et vous pourriez trouver qu'il est suffisant de le recevoir d'année en année? Et vous ne craignez pas dans un si long intervalle de tomber en défaillance? Et vous ne seriez pas effrayé de la langueur où doit vous jeter un si long défaut de nourriture?

Si nous sommes chrétiens, si nous en avons les sentiments, nous désirons arriver à la perfection. Mais la fréquente communion est tout à la fois, et le motif le plus puissant pour y tendre, et le moyen le plus efficace de l'obtenir. Il est moralement impossible que je fréquente la sainte table, sans me sentir vivement excité à m'en rendre digne. C'est un grand encouragement à mettre mon cœur en état de recevoir Jésus-Christ, de penser que le lendemain, que dans peu de jours je le possèderai. L'attente prochaine de cet heureux moment est un frein qui me retient contre le mal, un aiguillon qui m'excite au bien, un motif qui me persuade de réformer les habitudes, de rompre les liaisons, de fuir les occasions, de réprimer les passions, de me détacher du monde, de me détromper de ses maximes, de m'interdire ses plaisirs, d'exciter ma vigilance, de ranimer ma ferveur, de m'adonner à la prière, de multiplier les bonnes œuvres, en un mot de chasser de mon âme tout ce que Jésus-Chrits verrait avec dé-

(3) Quotidianus est panis, cur post annum illum sumis? *Ambr., de Sacram.* Lib. V. Cap. 4. N. 25.

plaisance, et d'y placer tout ce qui pourra lui être agréable. Ainsi, mon retour fréquent à la table sainte me ramènera sans cesse aux dispositions qu'elle exige ; m'engagera, me forcera continuellement à mettre entre ma conduite et mes communions, toute la proportion nécessaire, et qui dépend de moi.

O vous qui vous éloignez de ce sacrement, qui séparez vos communions par de longs intervalles, considérez la multitude de biens dont vous vous privez ; car telle est la nature de cet adorable sacrement : en demandant des dispositions, il les perfectionne ; en exigeant des vertus, il les augmente. Il nous oblige d'être saints, pour nous rendre plus saints encore. Une communion parfaite est une préparation et un attrait à une autre plus parfaite. Elle y prépare par les dons célestes qu'elle repand, elle y attire par les saints désirs qu'elle excite. Vous vous plaignez de ne pas sentir de goût pour le pain eucharistique ; vous dites que c'est là le principe de votre éloignement ; c'est au contraire votre éloignement qui cause le dégoût que vous éprouvez. Pour le faire cesser, allez au banquet céleste ; c'est là que vous puiserez cette soif ardente du sacrement qui vous manque. En apaisant votre faim spirituelle, le pain sacré l'irritera encore. Plus vous recevrez votre Dieu, plus vous aspirerez à le recevoir. Mais au contraire, si vous vous retirez de Jésus-Christ, il se retirera de vous. Moins vous vous approcherez de son sacrement, moins vous aurez d'ardeur pour y revenir. Et le premier effet de votre éloignement de la communion sera de laisser éteindre en vous tout désir de la communion.

Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, et c'est une nécessité pour moi d'aller la voir : je vous prie de m'excuser. Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais les essayer ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai épousé une femme, et je ne puis venir.

Les projets d'agrandissements, les affaires temporelles, les plaisirs du monde, représentés par ces diverses excuses des conviés : voilà les motifs principaux qui détournent de la participation à l'Eucharistie. Mais il est rare que ce soient ceux que l'on présente. On n'est pas ordinairement d'assez bonne foi pour les avouer. On cherche à colorer son insen-

sibilité. On veut donner à son indifférence un prétexte plausible. Et ce qui est plus extraordinaire encore, et plus funeste, on prétend ériger en vertu des sentiments aussi vicieux. La plus commune des excuses dont on entreprend de justifier l'éloignement de la sainte Eucharistie, est qu'on ne se sent pas assez pur pour y participer. Nos communions sont rares, dit-on, parce que nous nous reconnaissons indignes de les rendre plus fréquentes. C'est le prétexte le plus ordinaire ; c'est aussi le plus dangereux, parce qu'il est le plus spécieux, parce qu'il cache le fonds de froideur et d'opposition sous un simulacre de respect ; et que pour détruire la piété, il en emprunte l'apparence. Ce langage insidieux peut avoir deux causes différentes, et même opposées. Dans les uns, c'est relâchement ; dans les autres, rigorisme. Les uns sont des pécheurs qui veulent rester tranquilles dans leur péché, ou au moins des chrétiens lâches qui tiennent à leurs affections mondaines ; ils craignent, non pas, comme ils affectent de le dire, l'abus de l'Eucharistie, mais les sacrifices qu'elle exigerait; les autres sont des hommes accoutumés à se former des systèmes opposés à la doctrine de l'Église. Les errans de notre temps, comme ceux de tous les siècles, cherchent à se donner du relief par un extérieur de rigidité qui flatte leur vanité, en impose au vulgaire, et leur donne occasion d'accuser l'Église de relâchemenl, de décrier ses usages, de calomnier ses principes.

Nous disons aux premiers : La pureté requise pour communier, que vous exaltez avec juste raison, ne vous éloigne du sacrement, que parce que vous ne voulez pas l'acquérir. C'est la dépravation de votre volonté qui fait le motif de votre séparation. Soyez conséquente, et vous ferez le raisonnement contraire à celui que vous proposez. De l'irrégularité de votre conduite, vous concluez que vous ne devez pas communier. Concluez au contraire de l'obligation de communier, celle de réformer votre conduite. Il peut y avoir, nous en convenons, des séparations causées par un véritable respect; mais elles se reconnaissent à l'affliction qu'elles répandent dans le cœur, à l'amertume dont elles le remplissent. Montrez-moi un chrétien, sentant tout le malheur de sa privation, pénétré de douleur des fautes qui le retiennent loin de l'autel, soupirant après le moment qui l'y ramènera, fai-

sant effort sur lui-même pour sa rendre digne de s'en rapprocher ; à ces heureux traits je reconnaîtrai une séparation de respect. Mais ce ne sera pas une séparation entière, une séparation longue. Quand ce sera un vrai respect qui l'aura éloigné pour un temps de l'autel, il ne tardera pas à y retourner. Voilà ce qu'opèrerait en vous le respect de l'Eucharistie, s'il était véritable. En vous faisant abhorrer le sacrilége qui la profane, il vous ferait détester les péchés qui en éloignent. En vous faisant sentir votre indignité, il vous engagerait à la faire cesser. Mais croyez-vous rendre tout ce que vous devez au sacrement de Jésus-Christ, en disant : Je suis pécheur, et en voulant continuer de l'être ? Vous êtes pécheur ; c'est un obstacle à la communion, mais non au désir de la communion. C'est une sévérité illusoire que celle qui ne se retranche que les sacrements. C'est un respect hypocrite que celui qui, dans toute la religion, ne respecte que l'Eucharistie.

Nous adressant aux seconds, dont la rigidité exagérée repousse du sanctuaire tout ce qui n'est pas arrivé au faîte de la perfection, exclut de la table sainte la fragilité humaine et fait des dispositions nécessaires à la communion un obstacle à la communion ; nous leur disons : Quand Jésus-Christ commandait de manger son corps, et de boire son sang, ignorait-il cette fragilité à laquelle vous prétendez l'interdire ? Ne séparez pas deux choses qu'il a intimement unies, la disposition au sacrement, et l'usage du sacrement. De même que l'usage du sacrement ne dispense pas des dispositions, de même les dispositions, quoique nécessaires, ne doivent pas empêcher l'usage. On ne peut sans doute être trop parfait pour recevoir le corps de Jésus-Christ ; mais on peut exiger trop de perfection dans ceux qui le reçoivent. Ce n'est pas seulement pour les plus grands saints qu'a été instituée l'Eucharistie ; et la sévérité outrée qui la refuse à tout ce qui n'a pas atteint le plus haut degré de piété, la leur accorderait à peine. Ce ne seraient pas même eux qui jouiraient de ce bienfait. Les plus grands saints sont ceux qui croient le moins l'être. La vertu la plus pure est celle qui se méconnaît. Les seuls dignes du banquet sacré croiront devoir s'en retirer, tandis que les présomptueux, qui par là même s'en rendent indignes, s'empresseront à s'y asseoir.

Le corps de Jésus-Christ, qui doit-être le prix de l'humilité, deviendra la proie de l'orgueil. Directeurs austères, qui refusez à la fragilité la fréquentation de l'Eucharistie, que penseriez-vous d'un homme qui refuserait la nourriture parce qu'il est faible, et les remèdes parce qu'il est infirme? C'est dans la communion que se puise la perfection ; il n'est donc pas nécessaire de l'y apporter. Mais vous, par une interversion d'idées, pour élever vos disciples au faîte des vertus, vous commencez par leur intercepter la source de toutes les vertus. Vous leur ôtez, et le courage, par ce que vous exigez d'eux ; et la force, par ce que vous leur retranchez. Élie, ce modèle du zèle le plus intrépide ; Élie, accoutumé à porter aux rois avec une ferme assurance les ordres divins, Élie éprouve dans sa vie un instant de faiblesse. Intimidé par les menaces de Jézabel, il succombe accablé de lassitude et de frayeur. C'est le moment où un ange vient lui apporter un pain céleste. Ranimé, fortifié par cette nourriture divine, il se lève, et marche pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne d'Horeb. Ce que l'ange lui dit, Jésus-Christ le dit sans cesse aux âmes encore faibles : Levez-vous et mangez ; un grand chemin vous reste à faire pour parvenir où je vous veux. Avec la force que vous donnera l'aliment que je vous apporte, vous marcherez légèrement jusqu'à ce que vous atteigniez le faîte de la montagne de Dieu (1).

Nous dirons enfin aux uns et aux autres : Vous croyez-vous plus instruits des voies du salut que les saints qui les ont parcourues, que l'Église elle-même qui vous les enseigne? Le concile de Trente, dans le zèle qui l'animait pour le rétablissement de la piété, ne désirait que de voir renaître la pratique de la fréquente communion. Après ce seul moyen, il était rassuré de rappeler parmi les chrétiens l'innocence et la ferveur primitives. Ce qui a fait tous les saints, est ce qui les fera encore.

(1) Reversusque est angelus Domini secundo ; et tetigit eum, dixitque illi : Surge, comede, grandis enim tibi restat via. Qui cum surrexisset, comedit et bibit, et ambulavit in fortitudine cibi illius, quadraginta diebus et quadraginta noctibus, usque ad montem Dei Horeb. *III. Reg.* XIX. 7 et 8.

Mais dans le grand nombre de ces personnages célèbres, que l'Église propose à notre vénération, il s'en trouve quelques-uns qui, pénétrés d'une humilité plus profonde, se sont condamnés à une longue abstinence de l'aliment sacré, et ce sont là les modèles dont le relâchement et le rigorisme prétendent s'autoriser. D'abord, demandons-leur : Est-ce l'exception ou le principe qui fait notre règle ? Est-ce l'exemple d'un petit nombre de saints, ou celui de la presque universalité qui doit nous diriger ? Lesquels nous est-il recommandé de suivre : ou ceux qui, soit par des inspirations spéciales, soit par des vues particulières, qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, se sont jetés dans des voies extraordinaires ; ou ceux qui ont parcouru la voie ordinaire de la perfection ? Disons-leur ensuite : Si ces saints d'un ordre extraordinaire sont véritablement vos guides, imitez-les donc en tout ; allez à leur suite vous enfoncer dans les déserts ; reproduisez le spectacle de leurs austérités ; étonnez comme eux l'Église par les rigueurs de votre pénitence. Mais en faire les modèles de votre séparation, sans qu'ils le soient de votre conduite ; ne prendre d'eux que leurs terreurs, et non leurs vertus ; vous éloigner avec eux de l'Eucharistie, et non du monde ; c'est, ou vous abuser vous-mêmes, ou vouloir abuser les autres. Cessez donc de nous dire que la privation du sacrement est une pénitence que vous vous imposez. Une pénitence ! Ah ! si elle était réelle, elle serait trop austère. Quand l'ancienne Église l'infligeait pour des années entières, combien était profonde la douleur des pénitents qu'elle soumettait à cette terrible peine ! Que de larmes, que de soupirs, que de vœux ne leur arrachait-elle pas ! Mais de nos malheureux jours, cette séparation inspire des sentiments bien différents ; loin de s'en affliger, on s'en réjouit intérieurement ; au lieu d'en désirer la fin, on cherche à la prolonger. On se console avec le monde de l'éloignement de son Dieu.

Mais, disent encore les mondains, nous ne voyons pas toujours de grands fruits de ces communions fréquentes. Combien de personnes sous cette pratique de la haute dévotion, couvrent de grands et de nombreux défauts ? Monde injuste, est-ce à l'usage fréquent de la communion qu'on doit attribuer l'abus que quelques personnes peuvent en faire ? En-

veloppez donc également dans votre condamnation toutes les actions de probité, de justice, de charité, qui sont trop souvent accompagnées d'imperfection. Ces fautes, que vous relevez avec tant de complaisance, que vous exagérez avec tant de malignité, sans l'usage de la communion seraient bien plus graves encore. Vous ne parlez que des défauts qu'a pu laisser la fréquentation de l'Eucharistie; vous dissimulez tous ceux qu'elle a prévenus, ou réformés. Pour un que vous remarquez, mille qualités vous échappent. Vous trouvez des défauts dans les fidèles qui s'approchent assidûment de la sainte table. Cherchez des vertus solides et chrétiennes dans ceux qui s'en éloignent. Voyez d'un côté quelques imperfections, de l'autre, des vices nombreux : ici une piété ternie de quelque ombre, là nulle apparence de piété ; dans les uns des faiblesses échappées à la fragilité, dans les autres, des passions emportées et sans frein. Enfin détournant vos regards de ceux à qui l'usage de la communion laisse encore quelques imperfections, contemplez le grand nombre de saints qu'il a portés au faîte de la perfection. Quelles sont les âmes qui donnent les plus grands exemples de ferveur? où ont elle puisé ces vertus pures, que vous êtes forcé de révérer dans elles?

Au moins, dit-on, le changement de vie qu'exigerait l'admission à la table de Jésus-Christ, ne peut pas être l'ouvrage d'un jour. Il faut du temps pour se préparer à une pratique qui demande une aussi haute perfection. Il faut du temps : mais un temps que l'on emploie, non pas un temps que l'on perde. Demander du temps pour se préparer, et ne se préparer jamais, où est la raison, où est la bonne foi? Je vous entendrai volontiers demander du temps, quand je vous verrai pendant ce temps travailler sur vous-même, faire effort sur vos passions, sur vos inclinations, sur vos habitudes ; éviter les occasions ; rompre les liaisons ; être plus adonné à la prière, plus assidu aux instructions, plus recueilli dans les temples, plus répandu dans les bonnes œuvres. Alors je croirai qu'en effet c'est pour recevoir avec plus de fruit l'adorable sacrement, que vous voulez du temps. Mais alors aussi ce temps sera limité ; et le motif même qui vous aura éloigné de l'autel, ne tardera pas à vous y ramener Au lieu de cela, quand on vous voit prendre du temps, pour en prendre encore

ensuite, et dans ce long intervalle ne rien faire de ce qui serait nécessaire pour vous rendre digne du sacrement, entretenir les mêmes affections vivre dans les mêmes dissipations, conserver les mêmes défauts; peut-on croire que c'est sérieusement et de bonne foi, que vous dites qu'il faut du temps?

A Dieu ne plaise cependant, que pour rendre plus fréquente la communion, nous imaginions de diminuer la sévérité des dispositions qu'elle exige! Loin de nous, et le relâchement qui la rend trop facile et le rigorisme qui en exagère la difficulté! La solide piété est celle qui réunit dans sa pratique tout ce que le divin Sauveur réunit dans son précepte, qui pour communier fréquemment, se dispose soigneusement; qui rend hommage à la sainteté du sacrement, en s'y préparant convenablement; et à sa puissance, en y revenant souvent. La morale exacte est celle qui n'exige ni ne permet trop; qui, pour rendre les communions plus fréquentes, n'autorise pas les communions tièdes et languissantes. On marche dans cette matière entre le double danger de relever excessivement la dignité du sacrement, et de ne pas la considérer assez. L'empressement pour l'Eucharistie, qui n'est pas justifié par la vigilance à réprimer ses défauts; et le respect de l'Eucharistie, qui n'est pas animé par le désir de la recevoir, sont également vicieux. Ce sont deux vérités enseignées par saint Chrysostome, que la sainteté n'est pas de communier fréquemment, si on ne communie dignement; et que la témérité consiste, non à communier souvent, mais à communier indignement. O vous que l'Église charge d'instruire et de diriger les fidèles, en leur parlant des dispositions qu'exige la réception du corps de Jésus-Christ, en leur peignant les terribles effets d'une réception indigne, craignez d'employer des expressions trop fortes qui produisent, au lieu d'une crainte salutaire, un désespoir funeste. Ménagez vos exhortations tellement, qu'en arrêtant par une pieuse terreur ceux qui ne sont pas suffisamment préparés, elles encouragent par une sainte confiance, ceux qui portent au-dedans d'eux des dispositions convenables.

Pour se tenir entre ces deux extrêmes, dans le juste milieu que prescrit la saine morale, il y a des principes essentiels à poser, et des distinctions importantes à faire. Si l'on voulait

mesurer les dispositions au sacrement sur sa dignité, il faudrait fermer à tout homme le sanctuaire. Les anges mêmes, dans qui l'œil de Dieu aperçoit des imperfections, ne seraient pas dignes d'un si grand bienfait. C'est un abus dangereux de contempler uniquement la sainteté de Dieu, sans considérer en même temps sa miséricorde ; et de ne penser qu'à ce qu'il aurait droit d'exiger de notre piété, sans voir ce qu'il daigne accorder à notre faiblesse. Dieu n'a pas créé les hommes pour les sacrements ; mais il a institué les sacrements pour les hommes. En les établissant il s'est souvenu que nous sommes une chair fragile, un esprit facile à s'emporter, difficile à revenir (1). Il répugnerait à sa bonté, et même à sa justice, d'exiger de nous une perfection dont il ne nous a pas créés susceptibles. Ainsi, celle que demande l'Eucharistie, est nécessairement mêlée d'imperfections. La vertu pure n'appartient point à la terre ; et c'est pour nous sanctifier dans le séjour que nous y faisons, que les sacrements nous ont été donnés.

A cette incontestable vérité, ajoutons-en une autre également certaine : c'est que l'Eucharistie n'a pas été instituée seulement pour le petit nombre d'âmes privilégiées qui sont parvenues au plus haut degré de sainteté. Elle n'est pas uniquement la récompense des vertus acquises ; elle est aussi le moyen de les acquérir. Non-seulement elle les couronne, mais elle les perfectionne. Elle suppose la vie de la grâce, et elle l'augmente. Exiger pour ce sacrement les dispositions les plus parfaites, c'est ne lui rien laisser à faire, c'est lui ôter le plus précieux de ses effets. En réserver l'usage uniquement aux plus justes d'entre les justes, c'est le resserrer dans des bornes tellement étroites, qu'il en reste presque anéanti.

Reconnaissons de plus avec saint François de Sales, ce grand maître de la vie spirituelle, que ce qui n'est pas un obstacle à des communions rares et séparées par de longs intervalles, peut s'opposer à la communion fréquente. Il est aisé de sentir que la participation souvent réitérée au corps de Jésus-Christ, formant avec lui une union plus habituelle et plus intime, exige une plus grande pureté ; et que, comme elle est

(1) Recordatus est quia caro sunt, spiritus vadens, et non rediens. *Psalm.*, LXXVII. 39.

un moyen plus puissant de perfection, elle demande un désir plus ardent de la perfection, des efforts plus grands pour l'acquérir.

Il est impossible dans la spéculation, de contester ces principes : mais il est très-facile d'en abuser dans la pratique. Des maximes aussi générales ne peuvent pas être des règles fixes pour les circonstances très-variées où l'on peut se trouver. Pour en faire l'application aux conjonctures particulières, distinguons avec les théologiens, d'abord la communion qui est de précepte de celle qui est libre; et ensuite les dispositions qui sont strictement prescrites de celles qui sont simplement conseillées et recommandées. Pour remplir le devoir de la communion pascale, il est nécessaire et suffisant d'être dans le degré de sainteté ordonné par le concile de Trente, c'est-à-dire, d'avoir purgé sa conscience de tout péché mortel, et son cœur de l'affection à ce péché. Cette communion étant impérativement commandée, et les dispositions de la plus haute perfection ne l'étant point, il est évident qu'on est tenu de satisfaire, et qu'on satisfait à la loi, quoiqu'on ne les ait pas. Mais gardons-nous de croire qu'aussitôt qu'un chrétien se sent délivré de ces péchés énormes qui le rendaient ennemi de Dieu, il soit autorisé à venir fréquemment le recevoir dans son sacrement, et que, parce qu'il a eu le bonheur d'être admis à sa table, il lui soit permis de s'y asseoir habituellement. Le témoignage de toute la sainte antiquité s'élèverait contre le moraliste qui oserait enseigner une aussi dangereuse doctrine. Pour mériter l'insigne faveur de recevoir souvent le corps de Jésus-Christ, ce n'est point assez de ne pas le profaner, il faut encore l'honorer. Aux dispositions de stricte nécessité et d'exemption de fautes, il faut joindre des dispositions de convenance et de ferveur. Si la sainteté d'obligation et de précepte suffit pour la communion commandée, la sainteté de conseil et de perfection est nécessaire pour les communions de plus haute piété. Directeurs inexpérimentés, qui vous hâtez d'accorder la participation fréquente de l'Eucharistie aux âmes que vous avez retirées du désordre; qui, de l'habitude du péché, les faites passer promptement à l'habitude de la communion ; qui, parce que vous les avez mises en état de remplir le devoir pascal, croyez les avoir rendues dignes de revenir continuellement à la table sainte ; voyez si

un habile médecin se presse d'accorder une nourriture abondante à celui qu'il vient de retirer d'une maladie mortelle; voyez avec quelle précaution il proportionne à son état les aliments qu'il lui permet, observant le progrès de ses forces, ne lui donnant que ce qu'elles peuvent supporter, et augmentant graduellement, à mesure que ce qu'il lui a donné les augmente. Médecins spirituels, c'est en cela que consiste votre art. Mesurez de même la manne céleste sur le besoin des âmes, sur l'accroissement de leurs forces, sur leur avancement dans la piété ; faites-leur continuellement mériter par leurs efforts la jouissance plus fréquente de ce grand bonheur, et que la participation au corps de Jésus-Christ soit pour elles un encouragement à la perfection, comme elle en est un moyen.

Mais quoi ! la fréquentation du sacrement ne sera-t-elle accordée qu'aux âmes parfaites? N'ouvrira-t-on que rarement le sanctuaire à celles qui tombent dans des péchés légers, qui sont tachées de quelques imperfections volontaires, mais peu graves? Préservons-nous de cet autre excès ; et d'après les saints Pères, reconnaissons qu'il est des péchés véniels qui laissent l'accès libre à la fréquente communion, et d'autres qui l'interdisent.

Des péchés qui échappent à la fragilité, plutôt qu'ils ne sont commis par la volonté ; des péchés passagers, et qui reviennent rarement; mais surtout des péchés dont on s'efforce de se préserver, dont on a un vrai repentir, que l'on travaille à expier par les œuvres de la pénitence, loin de rendre dangereux l'usage fréquent de l'Eucharistie, le rendent souverainement salutaire. Des péchés ainsi détestés ne sont-ils pas réparés, même avec une sorte d'avantage, par les vertus qu'ils donnent occasion de pratiquer, par la vigilance qui les prévient, par l'humilité qui s'en confond, par la componction qui s'en afflige, par la mortification qui s'en punit? O vous, qui regrettez ainsi les fautes où vous avez le malheur de tomber, qui en évitez les occasions, qui en combattez les tentations, qui en déplorez les rechutes, qui demandez à Dieu sincèrement, et avec ardeur, la grâce de les expier et d'en prévenir de nouvelles, allez souvent, allez continuellement la chercher à l'autel; c'est là que vous la puiserez; Jésus-Christ vous y recevra avec tous les trésors de sa miséricorde, pour

les verser avec abondance dans votre âme. Chaque fois que vous vous nourrirez du pain des forts, vous acquerrez une nouvelle force. Plus vous recevrez dans vous le divin Sauveur, plus vous vous remplirez de cette perfection dont il est le modèle et le principe.

Mais des péchés que l'on commet avec une attention réfléchie et une volonté positive; des péchés dont on ne cherche ni à prévenir l'occasion, ni à se défendre quand l'occasion est venue ; des péchés que l'on commet sans repentir, que l'on avoue sans regret, peuvent-ils être compatibles avec la sainteté que demande la participation fréquente de l'Eucharistie ? Vous donc qui menant d'ailleurs une vie chrétienne, pénétrés d'une sainte horreur pour tout péché mortel, ayant un juste éloignement pour les vanités et les plaisirs du monde, vous livrant à la pratique des bonnes œuvres, nourrissez cependant au fond de votre cœur une attache volontaire et habituelle à quelque péché véniel, craignez de monter trop souvent à l'autel; ne nous y présentez que de loin en loin, en demandant à Dieu la grâce de vous détacher de cette affection vicieuse. La pratique dangereuse, qui prétendrait vous ramener fréquemment à la table sainte, réprouvée dans tous les siècles de l'Église, a été formellement condamnée dans ce siècle par l'Église de France. De même que l'attache au péché mortel exclut absolument de toute participation à l'Eucharistie, de même l'attache au péché véniel en interdit la participation fréquente. Croit-on que ce soit une heureuse disposition à recevoir fréquemment Jésus-Christ au-dedans de soi, que d'être attaché à ce qui lui déplaît ? Comment ne sent-on pas qu'une affection au péché quoique léger, jointe à des communions souvent répétées, diminue le respect profond du sacrement, blesse sa majesté, et expose au danger trop certain de le profaner ?

Mais est-il toujours bien facile de distinguer ce funeste attachement au péché véniel, de la malheureuse fragilité qui y fait tomber souvent les justes eux-mêmes, et qui est le triste apanage de notre nature, la suite et la peine du premier péché ? Quoique le signe ordinaire de l'attachement à un péché soit de le commettre souvent, il faut se garder de confondre la multiplicité des rechutes avec l'affection à la faute. Le sacrement ne suppose ni ne rend impeccable, mais il inspire le

désir de le devenir ; il relève le courage pour y tendre. Il faut dans cette matière avoir plus d'égard aux efforts qu'aux succès, et compter les combats plus que les victoires. Quel sera donc le caractère auquel on pourra reconnaître si on doit fréquemment se présenter à la table sainte? Le plus certain est de régler ses communions futures sur ses communions passées, de voir de quelles préparations elles ont été précédées, de quels sentiments elles ont été accompagnées, et surtout de quels effets elles ont été suivies. Si, depuis vos dernières communions, vous avez cherché à vous vaincre, à résister aux tentations, à réprimer vos passions, à redresser vos penchants, à contrarier vos habitudes, quand même vous n'auriez pas entièrement réussi, retournez prendre, dans le pain céleste, la force qui vous a manqué Vos travaux pour acquérir la perfection sont une perfection suffisante, et finiront, avec l'aide du sacrement, par vous en faire atteindre une plus élevée. Mais, si vos communions ne vous ont inspiré aucun désir, ne vous ont fait prendre aucune précaution, ne vous ont fait faire aucun effort contre les fautes vénielles qui les avaient précédées, arrêtez-vous à l'entrée du sanctuaire, ne le franchissez que rarement, et ne portez pas à la fréquentation de l'Eucharistie un cœur que vous n'avez pas travaillé à rendre digne d'une si insigne faveur. Pour suivre une route certaine dans la pratique de la fréquente communion, observez ces deux maximes de la sagesse chrétienne. Que d'une part votre conduite soit la règle de vos communions ; proportionnez-les, sinon à vos progrès dans la perfection, du moins à vos efforts pour y parvenir. Que de l'autre vos communions soient le principe de votre conduite, et que le désir ardent de les renouveler souvent, vous engage à la perfectionner sans cesse.

Le serviteur revenu, rapporta cela à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Allez dans les places publiques et dans les rues de la ville, et faites venir ici les pauvres, les faibles, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, tout ce que vous avez commandé est fait, et il reste encore de la place. Le maître dit à son serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse, car je vous dé-

clare qu'aucun des hommes que j'ai invités ne goûtera de mon souper.

Les excuses que donnent les conviés pour ne pas se rendre au festin, paraissent assez raisonnables. Les affaires dont ils justifient leur refus, semblent plus importantes que l'assistance à un repas. Et nous voyons, malgré ces raisons en apparence plausibles, le père de famille s'irriter contre eux. Telle et bien plus légitime sera la colère de Dieu contre ceux qui auront négligé de venir à son banquet. Aucun prétexte, aucun motif, quelque raisonnable qu'il paraisse, ne pourra ni les justifier, ni l'apaiser. Et quelle est donc la punition dont il les menace ? C'est de ne point goûter de son repas. Leur faute elle-même se tournera contre eux en châtiment. La privation de la manne céleste sera la première peine de l'avoir méprisée ; peine d'autant plus terrible, qu'ils ne la sentiront pas. Pour avoir été insensibles à ses pressantes invitations, Dieu les frappera d'insensibilité. Ils perdront tous les biens dont l'Eucharistie est le principe fécond, et ils ne les regretteront pas. Ils n'auront point la vie en eux, et ils ne la désireront pas. Ils seront morts à la grâce divine, et ils ne s'en apercevront pas. Ils auront perdu tout droit au salut éternel, et ils ne s'en affligeront pas. Leur âme, dépourvue de l'aliment qui devait la soutenir, sera tombée dans une léthargie dont elle ne cherchera point à sortir ; où, pour comble de malheur, elle se complaira, et dont elle ne sera retirée que par les convulsions du dernier moment.

Nous devons remarquer aussi quels sont ceux que le maître fait ramasser, d'abord dans les places publiques et dans les rues, ensuite sur les chemins et le long des haies. Ce sont les pauvres, les faibles, les aveugles, les boiteux. Non-seulement il ne les rejette pas, comme le voudraient ceux qui affectent un dangereux rigorisme, mais il les attire, il les presse, il leur fait violence pour les contraindre d'entrer. Accourez donc, avec une religieuse confiance, à la distribution de ce remède universel, vous qui êtes encore affligés de quelques maux spirituels ; pauvres, pour être enrichis ; faibles, pour être fortifiés ; aveugles, pour être éclairés ; boiteux, pour être redressés. Votre place vous attend à la table du Seigneur, quelque nombreux que soit le festin, vous la trouverez toujours prête. Son désir est que sa maison se rem-

plisse, et elle est assez vaste pour vous contenir tous. Venez y recueillir la manne que le ciel fait pleuvoir sur vous; venez vous nourrir de cette chair sacrée qui s'immola pour vous sur la croix, qui renouvelle son immolation sur l'autel. En descendant dans vous, Jésus-Christ y portera les biens de cette vie et de la vie future; il répandra dans votre âme toutes les grâces dont vous avez besoin dans le temps, et y sera le gage de votre résurrection précieuse dans l'éternité.

MÊME DIMANCHE

(Voir les volumes des fêtes de l'année.)

IIIe DIMANCHE APRÈS PENTECÔTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XV, v. 1-10.*)

En ce temps-là, les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient, disant : Celui-ci accueille les pécheurs et mange avec eux. Et il leur proposa cette parabole, disant : Quel est celui d'entre vous qui a cent brebis, et qui, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne va après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve. Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules, plein de joie. Et, venant à sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur faisant pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou, quelle est la femme qui ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison, et ne cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle la trouve. Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le dis, sera le joie parmi les anges de Dieu pour un pécheur faisant pénitence.

HOMÉLIE

Sur la miséricorde de Jésus-Christ et de l'Église.

PAR M. RICAUD.

Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.
Il y aura une grande joie dans le ciel, lorsqu'un pécheur fera pénitence. *Luc.* XV. v. 7.

Il n'appartenait qu'à des pharisiens, c'est-à-dire à de faux justes, pétris d'envie et d'orgueil, n'aimant qu'eux-mêmes, et méprisant ou censurant tous les autres, de s'élever aujourd'hui contre l'attribut de Dieu, le plus saint le plus aimable,

le plus digne de ce même Dieu, et le plus touchant pour l'homme, je veux dire, contre sa miséricorde. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'était venu sur la terre que pour faire connaître la divinité, voulant répondre à tous ces injustes murmures des pharisiens, entreprend aujourd'hui l'apologie, si je puis m'exprimer ainsi, de la miséricorde divine. Il le fait dans deux paraboles admirables qui composent toute la suite de notre évangile. Dans la première, c'est un bon pasteur qui, ayant cent brebis, dont une seule l'abandonne, laisse là les quatre-vingt-dix-neuf autres, court après cette brebis égarée, et la ramène au bercail en la portant sur ses épaules. Dans la seconde, c'est une femme qui, ayant dix drachmes précieuses, et en ayant perdu une, se met aussitôt en mouvement, allume sa lampe, balaie toute sa maison, et n'a point de repos qu'elle ne l'ait enfin retrouvée... Image, mes frères, de la miséricorde de Jésus-Christ, et de la miséricorde de l'Église : double tableau que nous présente aujourd'hui notre évangile. Prenez garde, chrétiens, la miséricorde de Dieu s'est manifestée par Jésus-Christ, et la miséricorde de Jésus-Christ se manifeste tous les jours par l'Église. Ce bon pasteur, qui court à travers les montagnes pour chercher sa brebis qui s'égare, et la ramener au bercail, nous représente le fils de Dieu qui est venu se faire homme pour tirer l'homme du péché, et le ramener à la grâce : sujet de la première parabole et du premier point. Cette femme qui cherche avec tant de soin la drachme qu'elle avait perdue, nous représente l'Église, qui applique aux pécheurs les mérites de Jésus-Christ, et les ramène à la pénitence : sujet de la seconde parabole et du second point. Deux considérations intéressantes qui vont faire tout le partage de cette homélie, et l'objet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Miséricorde de Dieu en Jésus-Christ.

Saint Paul, écrivant à son disciple Tite, lui enseigne une grande vérité, qui va faire tout le précis de cette première partie. Il lui apprend que la miséricorde de Dieu s'est manifestée aux hommes par Jésus-Christ. *Apparuit gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos.* Or, remarquez-le, chrétiens, mes frères, la puissance de Dieu s'est

manifestée dans dans la création ; sa justice, dans le choix qu'il a fait des bons anges, et dans la réprobation des démons ; mais sa miséricorde tout entière s'est manifestée dans Jésus-Christ. Qu'est-ce donc que Jésus-Christ ? C'est, nous répond saint Paul, la miséricorde de Dieu manifestée aux hommes. Arrêtons-nous à cette idée, et pour la développer, expliquons d'abord notre première parabole.

Un homme avait cent brebis, dit notre évangile : *Homo qui habet centum oves.* Quel est cet homme, et quelles sont ces brebis ? Cet homme, c'est Dieu lui-même, chrétiens auditeurs : c'est l'être par excellence, celui qui a l'être par lui-même, et qui peut seul le communiquer. Ce grand être se suffisait à lui-même, il était heureux de son propre bonheur, et n'avait besoin d'aucune de ses créatures pour être heureux. Il existait nécessairement et par lui-même, et, dans son existence éternelle, il trouvait la source du vrai bonheur. Éternellement il se connaissait lui-même, et en se connaissant il engendrait son Verbe ou son Fils. Éternellement le Père et le Fils s'aimaient d'un amour nécessaire, et en s'aimant de la sorte, ils produisaient le Saint-Esprit. Ces trois personnes adorables, ne formant qu'un seul Dieu, se suffisaient à elles-mêmes, encore une fois, et n'avaient pour leur bonheur aucun besoin des créatures. Cependant cette Trinité sainte, voulant se communiquer au dehors et faire participer les êtres créés à son bonheur, résolut dans son conseil de créer de purs esprits qui la connussent, la louassent, l'adorassent, et composassent sa cour : ce sont les anges, les premières créatures de Dieu. Voilà les cent brebis dont il nous est parlé d'abord dans notre évangile. *Centum oves.* Le nombre de cent marque ici un nombre indéterminé et considérable. Le prophète Daniel nous dit qu'il vit le trône de Dieu, et autour de ce trône des millions et des millions d'anges qui le servaient : *Millia millium ministrabant ei et decies millies centena millia assistebant ei.* Mais qui l'aurait cru ? parmi ces intelligences célestes, il y en eut un nombre considérable qui se rendirent indignes de leur bonheur. L'orgueil les perdit : Lucifer à leur tête, ils voulurent se rendre semblables à Dieu. Dès ce moment, ils furent foudroyés et précipités dans l'abîme. C'est ainsi que se manifesta envers les anges la justice de Dieu.

Mais l'ouvrage de sa miséricorde ne demeura pas imparfait Pour occuper la place que les mauvais anges avaient perdue dans le ciel, Dieu résolut de créer l'homme. Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Le démon, jaloux du bonheur qu'il avait perdu, et qui était destiné à l'homme, résolut de souiller en lui cette divine ressemblance. Il n'en vint que trop malheureusement à bout. Serpent subtil, il empoisonna toute notre race ; il rendit l'homme infidèle à Dieu, et participant de sa révolte. Qui n'aurait cru qu'un semblable crime serait suivi du même malheur? Cependant Dieu, qui avait manifesté sa justice envers l'ange coupable, voulut manifester se miséricorde envers l'homme pécheur : soit que celui-ci fût moins coupable, parce qu'il était plus faible, soit pour toute autre raison qu'il ne nous appartient pas d'approfondir. Contentons-nous de nous écrier avec saint Paul : O profondeur des jugements de Dieu ! qui peut les comprendre, et qui est entré dans ses conseils? *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !... quis consiliarius ejus fuit ?* Ce grand Dieu voulut donc manifester sa miséricorde envers les hommes, et il la manifesta par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Apparuit gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos.* Dès l'instant que l'homme eut péché un rédempteur lui fut promis. Un femme, dit le Seigneur au serpent, t'écrasera la tête. *Ipsa conteret caput tuum.* Cette promesse faite au monde ne s'accomplit néanmoins qu'après 4000 ans ; et il fallait tout ce temps-là pour faire sentir à l'homme sa misère, lui faire connaître le prix du bienfait, et lui en faire désirer surtout l'accomplissement. Mais enfin le temps arrive où la miséricorde de Dieu va se dévoiler, où cette miséricorde, cachée, en quelque manière dans le ciel, va briller de tout son éclat sur la terre. Et par où se dévoilera-t-elle, par où brillera-t-elle? C'est par Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ.

Cet homme qui avait cent brebis, en perd une, et dès lors il n'a plus de repos. Il laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, et court après celle qui s'est égarée. Il s'expose à mille fatigues, à mille dangers pour la retrouver, et, quand il l'a atteinte, il la charge sur ses épaules, pour lui épar-

gner, ce semble, la fatigue de la route, et la ramène en triomphe à son bercail. Pouvons-nous à ces traits, ne pas reconnaître, chrétiens, la miséricorde de Dieu manifestée dans notre divin maître ? Aussi les premiers chrétiens étaient-ils si persuadés de cette vérité, qu'on ne voyait dans leurs temples presque d'autres tableaux que celui de Jésus-Christ sous l'image du bon pasteur. Ils trouvaient dans cette image, je ne sais quoi de ravissant, qui leur offrait tout l'ensemble, tout le précis de notre sainte religion et l'emblème le plus touchant de la miséricorde divine... En effet, pour développer cette idée, qu'avait besoin notre Dieu de courir après l'homme pécheur ? Il se suffisait à lui-même ; il trouvait dans les anges restés fidèles qui entouraient son trône, des créatures pures, saintes, bien supérieures à l'homme, qui l'aimaient, qui l'adoraient et qui faisaient retentir continuellement ses louanges. Qu'avait-il donc à faire de cette brebis ingrate, infidèle et la plus chétive de son troupeau ? Que ne la laissait-il en proie au loup infernal, puisqu'elle s'y était livrée elle-même, en s'éloignant de son pasteur ? Ainsi penserions-nous, ainsi agirions-nous dans les mêmes circonstances, chrétiens auditeurs ; mais les voies de Dieu ne sont pas semblables aux voies des hommes, ni ses pensées égales à nos pensées, nous dit l'Esprit-Saint. *Non sicut viæ meæ, viæ vestræ, nec sicut cogitationes vestræ, cogitationes meæ, dicit Dominus.* C'est précisément parce que l'homme est faible, que la miséricorde de Dieu le poursuit : Dieu aime singulièrement tout ce qui est petit et misérable.

Mais comment le poursuit-elle, mes très-chers frères ? Ah! c'est ici que les expressions me manquent pour vous peindre toute la grandeur de la miséricorde divine dans Jésus-Christ. Suivez ce divin Sauveur depuis sa naissance jusqu'à sa mort : toutes ses actions sont autant de traits qui nous manifestent cette divine miséricorde. S'il naît dans une crèche, s'il est adoré par des pasteurs, s'il fuit en Égypte, s'il passe la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité, c'est uniquement la charité qui l'inspire. Si ensuite en commençant le cours de sa mission publique, il choisit douze pauvres pêcheurs pour ses premiers apôtres, s'il leur donne son esprit, s'il leur ordonne d'aller prêcher son Évangile dans

tout l'univers; s'il leur déclare que tous les péchés seront remis à ceux à qui ils les remettront, et qu'ils seront retenus à ceux à qui ils les retiendront; s'il leur assure enfin qu'il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles; pouvons-nous méconnaître, à ces différents traits, l'infinie miséricorde de notre divin Sauveur? Que pouvait dire la miséricorde de Dieu descendue sur la terre, que Jésus-Christ n'ait pas dit? que pouvait-elle faire, que Jésus-Christ n'ait pas fait? Quoi de plus admirable que cette parabole de l'enfant prodigue, dans laquelle, sous la figure du meilleur de tous les pères, notre divin Sauveur nous peint si bien tout son amour et toute sa tendresse? N'est-ce pas lui qui a dit qu'il n'était pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, et qu'il y aurait plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin? Si de ce que Jésus-Christ a dit, nous passons à ce qu'il a fait, quel nouveau motif d'admirer en lui sa miséricorde! Avec quelle bonté ne reçoit-il pas Zachée; ne gagne-t-il pas la femme de Samarie; ne fait-il pas l'apologie de Magdeleine; ne pardonne-t-il pas à la femme adultère! Il a parcouru le monde, nous dit l'Évangile, en faisant du bien, en éclairant les aveugles, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts, en prêchant l'Évangile aux pauvres. *Petransiit benefaciendo.* De tous ses miracles, pas un seul pour punir: tous sont des miracles d'amour et de miséricorde.

Mais c'est surtout à la fin de sa vie que ce divin Sauveur manifeste avec plus d'étendue toutes les richesses de sa bonté. Près de quitter les hommes pour retourner à son Père, il assemble ses disciples, il fait la dernière Pâque avec eux, et après avoir rempli toutes les cérémonies de la loi ancienne, il institue la Pâque nouvelle. Pour cela il se lève, il attache un linge autour de ses reins, et, se mettant à genoux devant chacun de ses disciples, il leur lave les pieds à tous malgré leur extrême répugnance, et les essuie avec le linge dont il était ceint. Après leur avoir donné ce grand exemple d'humilité et de charité tout ensemble, il s'assied au milieu d'eux, et prenant du pain, il le bénit, et le leur donne en disant: Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; il prend ensuite le calice, le bénit et le leur

distribue en disant: Prenez et buvez, ceci est mon sang qui sera répandu pour vous. Toutes les fois ajoute-t-il, que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi... Or, je vous le demande, mes très-chers frères, n'était-ce pas la divinité même qui nous montrait dans Jésus-Christ toute l'étendue de son immense tendresse ? *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.*

Mais que dire de la miséricorde infinie dont notre divin Maître nous a donné tant d'admirables preuves dans sa douloureuse passion. C'est là que, suivant l'oracle du prophète Isaïe, il paraît comme un agneau, comme l'agneau de Dieu, nous dit saint Jean, qui efface les péchés du monde. Quelle douceur envers ses ennemis ! Quelle patience au milieu des plus cruels supplices ! En portant sa croix, il nous porte tous sur ses épaules, pour nous ramener au bercail. Il prend sur lui tous nos péchés ; il se charge de la malédiction que nous avions tous méritée. Il nous ouvre à tous le ciel, dans la personne du bon larron ; il nous adopte tous pour ses frères, dans la personne de saint Jean. Il meurt; mais trois jours après il ressuscite avec gloire, et la première chose qu'il fait, c'est d'apparaître à ses enfants. Il leur montre ses plaies, il mange avec eux, il leur promet son esprit, et leur donne ses dernières instructions. Enfin en leur présence il monte au ciel, où il entre triomphant, menant, selon l'expression de l'Écriture, la captivité captive, c'est-à-dire, l'homme qui était, par le péché, le captif du démon, devenu, par la rédemption de Jésus-Christ, le captif de son amour. *Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem.* C'est alors que se vérifie ce dernier trait de notre parabole. Le bon pasteur rentrant dans le bercail, et rapportant sur ses épaules la brebis égarée, invite à partager sa joie, ses amis et ses voisins, c'est-à-dire, les anges et les saints qu'il rassemble dans son festin éternel, en leur adressant ces paroles: Félicitez-moi, et réjouissons-nous de concert, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat.* Les anges, loin d'être jaloux de notre bonheur, se réjouiront de notre retour et de notre gloire. Les saints, tant ceux de l'ancien testament que ceux du nouveau, viendront, nous dit saint Jean dans son Apocalypse, viendront déposer leurs couronnes aux pieds

de l'Agneau, en avouant qu'à lui seul ils doivent leur salut et leur retour à la vie. Gloire, s'écrieront-ils, honneur et louange à l'Agneau qui a été immolé ! Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse, et rendons gloire à Dieu, parce que les noces de l'Agneau sont venues. C'est ainsi qu'on bénira pendant l'éternité tout entière la miséricorde de Dieu, manifestée dans Jésus-Christ. Mais tous les hommes participeront-ils à cette miséricorde ? Non, mes frères : beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. *Multi vocati, pauci vero electi.* Que faut-il donc faire pour assurer notre élection, et profiter de la miséricorde de Dieu ? Il faut, après avoir considéré la miséricorde de Dieu dans Jésus-Christ, considérer maintenant la miséricorde de Dieu dans l'Église. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT(*).

Miséricorde de Jésus-Christ dans l'Église.

Jésus-Christ ne devait pas toujours rester sur la terre, mes très-chers frères ; l'ouvrage de la rédemption était consommé, il fallait qu'il retournât au ciel, soit pour rentrer dans le séjour de sa gloire, soit pour y continuer ses fonctions de médiateur et de pontife de la nouvelle alliance. Rassurons-nous pourtant : il ne *laissa point orphelins* les hommes qu'il avait rachetés de son propre sang. En remontant au ciel, non-seulement il trouva le moyen de résider encore parmi eux ; mais il les confia à la mère la plus tendre, à son Église avec laquelle il sera *jusqu'à la consommation des siècles*, et qu'il mit à sa place, afin que, d'après les exemples et les instructions qu'il lui a donnés, elle travaillât sans cesse à les sanctifier pour compléter le nombre de ses élus... Or, voyez comment cette sainte Église a hérité de l'esprit de son divin Époux ; comment elle s'acquitte de l'auguste mission qui lui a été confiée.

Quelle femme, est-il dit dans notre évangile, ayant une drachme, et venant à la perdre, n'allume pas sa lampe, ne balaie pas sa maison, et ne la cherche point jusqu'à ce qu'elle

(1) Comme on n'a point trouvé dans les papiers de M. Ricaud la deuxième partie de cette homélie, l'éditeur ose présenter à MM. les ecclésiastiques celle qui suit, uniquement pour remplir une lacune qu'on doit regretter.

l'ait trouvée ? Pourriez-vous à ces traits ne pas reconnaître l'empressement de l'Église pour rechercher ceux de ses enfants que l'erreur ou le péché lui ont enlevés, et qui, malgré leurs égarements, sont encore bien plus précieux pour elle que ne l'était pour cette femme la drachme perdue !

Vous le savez, mon cher auditeur, combien l'avarice ou la vanité vous font apprécier une pièce de monnaie, un objet de luxe qui, malgré toute l'estime que le monde y attache, n'est après tout qu'un vil métal et une poussière brillante. Oh ! l'âme d'un pécheur, quelque défigurée et obscurcie qu'elle soit par le péché, est bien plus précieuse aux yeux de la religion. L'Église y découvre toujours l'image du créateur, et c'est pour cela qu'elle désire lui rendre son premier éclat. Elle y voit la conquête infidèle de l'amour de Jésus-Christ, et c'est pour cela qu'elle désire la ramener sous ses lois. Elle y considère le sang de notre divin Sauveur, et c'est pour cela qu'elle veut lui en faire éprouver l'efficacité et la vertu, en lui en appliquant les mérites dont la dispensation lui a été confiée. Elle se rappelle sans cesse que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, qu'il ne veut pas le sacrifice, mais la miséricorde; et c'est pour cela que semblable à la femme dont il est parlé dans notre évangile, elle allume d'abord la lampe, et s'empresse de chercher à sa lueur ce qu'elle est inconsolable d'avoir perdu.

Or, quelle est cette lampe mystérieuse, mes très-chers frères ? C'est le flambeau de la foi que l'Église cherche à rallumer dans l'esprit et dans le cœur du pécheur, où il était comme éteint, ou au moins obscurci et enveloppé de ténèbres. Comment l'allume-t-elle ? C'est en dirigeant dans l'esprit et dans le cœur du pécheur les rayons bienfaisants du soleil de justice, qui seuls peuvent y ranimer le feu sacré de la piété, couvert de la boue impure du vice.

N'est-ce pas, en effet, pour atteindre ce but qu'elle fait un devoir à tous les pasteurs et à tous les ouvriers évangéliques, d'instruire les peuples, d'élever leur voix comme une trompette pour reprocher à Israël ses prévarications, de prêcher, comme dit saint Paul, *à temps et à contre-temps*, pour faire sortir les pécheurs de l'état de mort où ils se sont réduits, en les éclairant jusques au milieu des ombres de la nuit où ils sont assis ?

Que se propose-t-elle dans le spectacle auguste de ses cérémonies, dans les pompes de son culte, dans l'harmonie de ses cantiques, dans la magnificence de ses solennités? N'est-ce pas de présenter à ses enfants, comme autant de traits de lumière propres à leur faire voir ce qu'ils sont, ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain, à eux-mêmes, et les forcer ainsi à dire, dans l'amertume de leur âme : Je me suis égaré comme une brebis qui court à sa perte? *Erravi sicut ovis quæ periit.*

Peu lui importe qu'on l'accuse d'enlever aux coupables le funeste repos dont ils jouissent, qu'on lui impute d'alarmer mal à propos les consciences, et de répandre le trouble par l'énergie de ses instructions, comme autrefois un roi impie le reprochait au Prophète. Elle sait que ce repos du pécheur le conduirait à sa perte ; aussi ne désire-t-elle rien tant que d'exciter en lui ce trouble salutaire, qui pareil à celui des eaux de Siloë, peut seul opérer sa guérison, et qui en le forçant à réfléchir sur son état déplorable, commence à dissiper les ténèbres, à lui faire entrevoir la profondeur de l'abîme dans lequel il s'est précipité, à faire briller à ses yeux les douceurs ineffables que goûte une âme fidèle au service du Seigneur.

Voilà pourquoi, lorsque la lumière ordinaire qu'elle présente aux pécheurs ne lui paraît pas assez vive pour les éclairer, l'Église multiplie en quelque sorte les flambeaux, en envoyant, où elle le juge nécessaire, ces hommes apostoliques, ces missionnaires fervents et courageux, qui brillant eux-mêmes comme des astres par l'éclat de leurs exemples et la force de leurs instructions, raniment la foi et la piété, rappellent à la vie jusqu'au Lazare qui pourrissait depuis longtemps dans le tombeau d'une habitude criminelle, se transportent même au delà des mers, s'exposent à tous les périls, sacrifient leur repos et même leur vie, pour aller chercher la drachme perdue.

Voilà pourquoi enfin cette Église sainte va chercher le pécheur jusque sur son lit de mort, et met tout en œuvre, zèle, prières, cérémonies, afin de rallumer en lui le flambeau de la foi, avant que le souverain juge l'appelle à son tribunal redoutable pour lui faire rendre compte de sa vie.

Mais poursuivons, mes frères. Ne croyez pas que tout soit fini pour l'Église lorsqu'elle est parvenue à éclairer une âme qui s'était égarée dans la nuit de l'erreur et du mensonge ;

ce qui lui reste à faire semble nous être indiqué par tout ce qu'a fait encore la femme dont il est parlé dans notre évangile. Remarquez en effet la conduite de cette femme. Il me semble la voir promenant ses regards de tous côtés, examinant soigneusement jusqu'aux moindres recoins, balayant toute sa maison, retrouvant enfin la drachme qu'elle avait perdue, et s'empressant aussitôt d'ôter la poussière qui en avait terni l'éclat, la conservant ensuite avec précaution, de peur de la perdre de nouveau, enfin remettant tout dans l'ordre qui existait auparavant.

Image fidèle de l'Église, mes très-chers frères, qui, après avoir éclairé et touché un pécheur, s'efforce d'achever l'ouvrage qu'elle a heureusement commencé, et s'applique à le rétablir dans son premier état. Oh ! qu'il était différent cet état de celui dans lequel elle le retrouve ! Quelle grandeur et quelle noblesse autrefois ! à présent quelle dégradation et quelle faiblesse ! Ne cherchez pas en lui l'image de Dieu qui le fit à sa ressemblance. Vous ne sauriez l'y reconnaître : cette image est trop effacée aujourd'hui. Elle n'offre plus que les déplorables traces des passions qui l'ont ravagée. En la voyant on pourrait s'écrier avec le Prophète : Comment l'or pur s'est-il obscurci ? *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus ?*

C'est ce que fait l'Église, mon cher auditeur. Mais ne croyez pas qu'elle se borne à gémir sur un changement aussi triste: ce qui devrait ce semble la rebuter, n'est pour elle qu'un nouveau motif de redoubler ses efforts ; plus elle trouve cette image ternie et défigurée, plus elle s'applique à lui rendre son premier lustre. Plus elle trouve cette âme couverte de la poussière du péché, plus elle s'applique, pour ainsi dire, à la balayer, afin qu'il ne reste en elle rien de ce qui l'avait souillée. Ce n'est que par la confession que cette pauvre âme pourra être rendue à sa pureté primitive : c'est aussi dans le bain sacré de la pénitence que l'Église s'empresse de la faire entrer, afin qu'elle s'y purifie entièrement dans le sang de l'Agneau. Oh ! c'est ici que l'Église, dans la personne de son ministre, redouble pour elle ses attentions et ses soins. Je le vois ce ministre pieux, fidèle à seconder les intentions charitables de celle qu'il représente, implorer d'abord avec ferveur les lumières de l'Esprit-Saint pour lui et pour l'âme qui a recours à son ministère. Rien ne

lui coûte ensuite. Faut-il presser, exhorter, encourager, soutenir ? Faut-il même remonter jusqu'aux premières années de la vie, revenir sur des confessions multipliées et défectueuses, descendre jusqu'aux premiers éléments de la religion malheureusement effacés dans l'âme coupable? Faut-il enfin sacrifier sa santé, son repos, sa fortune, sa vie, répandre son sang comme un autre *Jean Népomucène*, plutôt que de trahir le secret inviolable auquel son ministère l'engage ? Son cœur est prêt, parce qu'il sait qu'un véritable ministre doit se faire tout à tous, compter pour rien les peines et les désagréments, pourvu qu'il gagne Jésus-Christ en lui gagnant des âmes. Je le vois dans le sacré tribunal employer tous les moyens possibles pour exciter dans ce pécheur les sentiments qui annoncent une véritable conversion. Il lui rappelle la laideur du péché, l'outrage qu'il fait à Dieu, le mal qu'il cause à l'âme, les supplices auxquels il l'expose. Il pleure avec lui pour l'attendrir ; il pleure même en le voyant insensible ; il peut dire, comme autrefois saint François de Sales à un pécheur qui s'étonnait de le voir pleurer : *Je pleure, parce que vous ne pleurez pas vous-même.* L'âme coupable ne peut plus résister. Elle change tout à coup de pensées, d'inclinations, de désirs ; le ministre de l'Église, touché d'un pareil changement impose alors ses mains sur le pécheur converti ; il lui rend la drachme de l'innocence, et le ciel ratifie les paroles de paix et de miséricorde que le prêtre a prononcées pour absoudre le coupable.

La brebis égarée est donc rentrée dans le bercail, mon cher auditeur, la drachme est retrouvée. Il ne s'agit plus que de la conserver, de la retenir ; et c'est encore ce que fait l'Église, toujours représentée par la femme dont parle notre évangile.

Heureuse d'avoir enfin reconquis cette âme objet de tant de larmes, de prières et de recherches, la Religion l'admet alors au nombre de celles qui faisaient sa consolation et sa gloire. Elle ne se souvient plus des peines qu'elle lui a causées, ou pour mieux dire, elle ne s'en souvient que pour n'avoir plus à l'avenir la douleur de la perdre encore, et pour faire éviter à cette âme convertie le malheur de s'égarer de nouveau. Quels témoignages d'affection ne lui prodigue-t-elle pas dans sa maternelle sollicitude ! Elle l'accueille avec la plus vive tendresse au moment où elle la voit sortir du tri-

bunal de la pénitence. Dépositaire et dispensatrice de tous les biens de la grâce, elle se hâte de la faire participer à ses richesses spirituelles, pour la raffermir dans les nouvelles voies où elle est entrée. Elle connaît la foiblesse naturelle de cette âme, la grandeur des périls qui vont encore l'environner, la rage du démon qui s'efforcera de rentrer en elle, pour la faire retomber dans son esclavage. Aussi ne se contente-t-elle pas de l'exhorter à la persévérance à laquelle seule est promise la couronne. Elle prie sans cesse en sa faveur, elle invite tous les fidèles à prier avec elle. Elle lui ouvre ensuite les autres *sources du Sauveur*, afin que cette âme régénérée vienne y puiser avec joie les nouveaux secours qui lui sont nécessaires. Elle l'introduit dans la salle du festin ; elle l'admet au sacré banquet ; elle la fait participer au pain des forts. Elle ne néglige rien, en un mot de ce qui peut entretenir en elle l'esprit de piété et de ferveur. Bonne et tendre mère qui, dans tout ce qu'elle fait pour le bonheur de ses enfants, semble avoir plus particulièrement en vue ceux qui, après l'avoir longtemps affligée par leurs égarements, viennent enfin la consoler par la sincérité de leur retour ! Mère vigilante, elle semble imiter cet oiseau dont il est parlé dans l'Évangile, lequel craignant tout pour ses petits, se plaît à les rassembler toujours sous ses ailes, de peur qu'ils ne deviennent la proie du vautour, et qui ne les perd de vue que lorsqu'ils n'ont plus besoin de ses soins.

Telle est en effet la charité de l'Église, mes très-chers frères. Notre divin Sauveur près de monter au ciel disait à son Père : *Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés ;* et elle pourrait tenir à Jésus-Christ le même langage. Céleste époux, pourrait-elle dire, tous les enfants que vous m'avez confiés ont été chers à mon cœur. Je les ai portés entre mes bras. Je les ai couverts de mon ombre ; je leur ai donné tous mes soins, et s'il n'avait tenu qu'à moi, je n'en aurais pas perdu un seul. Aussi, voyez-la quand un de ses enfants approche de sa dernière heure ; que ne fait-elle point pour rendre sa mort précieuse aux yeux de Dieu ! Elle va le chercher jusque sur son lit de douleur. Elle lui envoie un de ses ministres pour le soutenir, pour l'instruire, pour le purifier et le préparer à l'éternité. Dans ce moment, la maison du chrétien malade devient une espèce de temple. Le lit sur lequel il est couché se change en un tribunal de miséricorde ;

bientôt il va devenir un autel. Dans un temps ordinaire, c'est le pénitent qui est aux pieds du ministre; ici, c'est le ministre qui est en quelque sorte aux pieds du malade. Le prêtre reçoit l'aveu de ses péchés; il l'excite de nouveau au repentir; il ranime sa foi, son espérance et sa charité; il l'absout; et afin que rien de souillé ne reste sur la victime que la mort va frapper, il fait sur tous ses sens une onction sainte qui le purifie davantage. Il lui donne enfin, comme un viatique de salut, le pain des forts, le pain vivant qui est descendu du ciel pour être la nourriture de nos âmes. Ce n'est pas tout : les moments qui restent encore, l'Église les emploie à réciter ses magnifiques prières, dont un mourant véritablement pieux retire toujours les fruits les plus abondants. Elle lui dit : Partez de ce monde, âme chrétienne, et cette âme consolée éprouve la vérité de l'oracle de l'Esprit-Saint : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.* Enfin le malade expire, mais la charité de l'Église n'expire pas avec lui. Que la tendresse humaine ne lui survive pas : celle de la religion lui survit. Elle s'intéressait à lui pendant sa vie, elle s'est intéressée à lui dans ses derniers moments; elle s'intéressera encore pour lui après sa mort. Dans ce cadavre pâle et défiguré, elle reconnait toujours le temple du Saint-Esprit : aussi le transporte-t-elle dans le lieu saint avec des cérémonies et des prières qui attestent le repos éternel et l'immortalité bienheureuse réservés aux fidèles. Elle fait couler en sa faveur le sang de l'Agneau sans tache. Elle ne le laisse enfin que sous la sauvegarde d'une croix qui, en s'élevant vers le ciel, semble désigner l'éternel séjour destiné à ceux qui meurent en véritables enfants de l'Église.

O mon Dieu! que les souhaits de cette tendre mère ne soient point vains! que les vœux ardents qu'elle forme pour le salut de ceux que vous lui avez confiés ne soient pas sans effet! que tant de soins et de peines consacrés à retrouver la drachme perdue ne soient point inutiles! Répandez sur les pécheurs qui m'écoutent l'esprit de componction, sur les justes l'abondance de vos dons. Remplissez-nous tous de la reconnaissance qui doit nous animer en vue de la miséricorde infinie que vous manifestâtes autrefois par votre cher Fils, et que vous continuez à manifester envers nous par votre Église! Que saintement touchés de tant d'avances, de douceurs, de pré-

venances, de bontés, nous concevions le plus vif regret de vous avoir offensé! que nous vous aimions autant que vous méritez d'être aimé! que nous vous servions avec fidélité jusqu'à la mort, et qu'enfin nous obtenions par notre persévérance, la couronne immortelle après laquelle nous soupirons. Amen.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Les pharisiens et les scribes en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux.

Ces paroles de notre Évangile présentent à nos méditations trois objets importants : l'empressement des pécheurs auprès de Jésus-Christ, sa bonté indulgente à leur égard, et la méchanceté des pharisiens envers lui.

Comme tout malade n'est pas désespéré, tout pécheur n'est pas réprouvé. Mais on ne peut pas se flatter de reprendre sa santé altérée, si on se refuse aux remèdes qui la rétablissent, et de même il est impossible de recouvrer son innocence, sans recourir à la pénitence qui la répare. Le premier pas à faire pour se délivrer des infirmités qui affligent le corps, est de s'adresser au médecin qui les guérit, et pareillement pour chasser de son âme les maux qui l'infectent, il faut commencer par aller à celui seul qui a entre ses mains la guérison. C'est l'exemple que nous donnent les publicains et les pécheurs de cet Évangile. Ils étaient dans cet état, si commun encore parmi nous, où l'on a perdu l'innocence, mais non pas la foi ; où l'on n'a plus la grâce, mais où on la regrette ; où l'on n'est plus vertueux, mais où l'on nourrit le désir de le redevenir. Ce sentiment de religion est un dernier fil par lequel on tient encore à Dieu, quand tous les liens qui y attachaient sont rompus. Heureux qui a conservé

ce fil précieux, pour le guider dans les routes tortueuses où il s'est égaré ! Il pourra, s'il veut, s'en servir, retourner sur ses pas, et regagner les sentiers de la justice dont il s'est écarté. O vous ! qui, comme ces publicains et ces pécheurs, vous êtes jetés dans ce torrent d'iniquités qui entraîne tant de monde à la perdition, mais qui regardez comme eux, avec regret, le rivage dont vous êtes tombés, et qui, en goûtant la fatale douceur du crime, en sentez en même temps les remords, approchez-vous comme eux de Jésus-Christ ; comme eux, cherchez à entendre sa voix. Près de lui se dissipera le charme du péché, cette vaine illusion qui vous séduit. Près de lui, vos désirs deviendront des résolutions ; vos essais, des efforts ; vos remords, un repentir.

S'approcher de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est d'abord se rendre aux instructions qu'il nous fait donner par son Église, et où il nous parle par la voix de ses ministres. C'est ensuite s'adonner aux pieux exercices que la religion commande ou conseille, à la prière, à la méditation, à la lecture ; fréquenter le saint sacrifice, les offices publics. Pécheurs, qui avez abandonné la voie de Dieu, n'abandonnez pas du moins les saintes pratiques qui peuvent vous y ramener. Quand vous n'en éprouveriez pas encore les salutaires effets, gardez-vous pour cela de vous en abstenir. Il est, dit le Sage, un temps de planter, et un temps de recueillir (1).

Il y a des semences qui restent plus d'une saison dans la terre, et qui germent lorsqu'on avait cessé de l'espérer. Mais que pouvez-vous attendre d'un champ qui n'a pas été ensemencé ? Le faible rejeton, né au milieu des ronces et des épines, près sans cesse d'en être étouffé, croît quelquefois sous leur ombre, et parvenu à les surmonter, finit par les dessécher et les extirper. Ainsi, le germe précieux du salut que vous portez dans votre âme, si, au lieu de l'y laisser périr, vous l'entretenez par quelque culture, pourra se développer, malgré les plantes vicieuses qui s'opposent à son accroissement, s'élever par degré, et arriver un jour au

(1) Tempus plantandi, et tempus evellendi quod plantatum est. *Eccli. III*, 2.

point de les dominer ; et après les avoir étouffées sous son ombre, finir par vous donner des fruits abondants.

Il y a sur l'usage des pieux exercices par les pécheurs deux abus contraires à éviter, de les croire inutiles, ou de leur attribuer trop de vertu. Nous entendons souvent les personnes qui vivent dans le désordre, demander de quoi leur serviraient les lectures et les instructions chrétiennes, prétendre qu'elles n'y apprennent rien ; se plaindre de n'en avoir jamais retiré aucun fruit. Quand vous êtes affligé d'une infirmité, rejetez-vous, comme inutiles, les remèdes qui ne guérissent pas en un jour ? Si malgré les remèdes spirituels votre conscience n'est pas encore guérie, c'est une preuve qu'elle en a encore besoin. Le prétexte que vous alléguez de votre prétendue impuissance, montre seulement que vous aimez mieux la maladie que la guérison. Vous vous éloignez de l'instruction, non parce que vous la jugez inutile, mais, au contraire, parce que vous craignez ses effets, les remords qu'elle exciterait dans votre âme, le trouble où elle vous jetterait. Ce que vous devriez désirer ardemment, vous le redoutez. C'est pour rester tranquille dans votre péché, que vous prétendez savoir tout ce qu'on peut dire pour vous en retirer. Ou vous ne le savez point du tout, ou vous le savez mal. Si vous étiez pénétré de ces importantes vérités, vivriez-vous comme vous le faites ? les contrediriez-vous par votre conduite ?

D'un côté nous voyons des pécheurs s'autoriser de quelques pratiques pieuses, qu'ils n'ont pas abandonnées, pour différer leur conversion ; se persuader que ces dévotions, dont ils ont conservé l'usage, ou réparent les fautes qu'ils commettent journellement, ou du moins leur attireront un jour la grâce de s'en repentir ; et, se berçant de cette vaine espérance, s'endormir tranquillement dans leur péché. Grossière et funeste illusion, qui, de ce qui devrait être l'aiguillon de la piété, fait l'encouragement au crime ! Quelle ressource reste donc à la vertu quand le vice vient à bout de faire servir au maintien de son empire, même ce qui a été institué pour le détruire ? Ces publicains et ces pécheurs qui venaient auprès de Jésus-Christ, n'imaginaient pas que de s'être approchés de lui fût un motif pour persévérer dans leurs fautes. Nous savons à quelles réparations, à quelles aumô-

nes se condamna Zachée ; quelle austère pénitence s'imposa Madeleine.

Quel était donc le charme qui attirait auprès du divin Sauveur ces hommes dont la conduite était si opposée à ses principes ? quel attrait trouvaient-ils dans ses paroles qui les condamnaient ? C'était son indulgente bonté qui tempérait ce que ses maximes avaient de rigide. Il apportait la morale la plus austère qui eût jamais été annoncée, il trouvait le moyen de la faire goûter par la douceur avec laquelle il la publiait. Les pécheurs remarquaient naturellement le contraste entre les pharisiens, dont l'orgueil dédaigneux les rebutait, dont la sévérité farouche affectait à leur égard un éloignement humiliant ; et ce Jésus qui les recherchait, qui leur parlait avec tendresse, qui avait pour leurs péchés, non de la colère, mais de la pitié. Telle est, selon saint Grégoire, la différence entre la vraie et la fausse vertu. L'une inspire la compassion ; l'autre, le dédain (1). L'une ne hait que le péché ; l'autre étend sa haine sur le pécheur. L'une, en plaignant le coupable, cherche à diminuer ses torts ; l'autre, tout occupée de blâmer, se fait un plaisir d'aggraver les fautes. Ils sont plus criminels encore et plus éloignés du salut que les objets de leurs censures, ces hommes dont l'hypocrite vanité s'efforce de couvrir leur méchanceté sous un faux dehors de zèle. Parmi ces pécheurs de divers genres qui venaient se convertir aux pieds de Jésus-Christ, nous chercherions en vain ces orgueilleux et envieux pharisiens. Nous les voyons au contraire ne cesser de le poursuivre de leurs calomnies et de leurs intrigues, sans que sa douceur puisse les désarmer, sans que ses instructions puissent les éclairer, sans que ses miracles puissent les désabuser.

L'indulgence dont le divin Sauveur use envers les pécheurs, nous montre celle que nous devons leur témoigner. Si lui-même, qu'ils ont offensé, daigne les recevoir avec bonté, de quel droit pouvons-nous prétendre les traiter avec dureté? Considérons que tant qu'il les laisse sur la terre, quelque criminels qu'ils se rendent, ils sont les objets de sa miséricorde ; qu'il ne cesse de les rappeler à lui par ses exhorta-

(1) Ex qua re colligite quia vera justitia compassionem habet, falsa justitia dedignationem. *S. Greg. Homil. XXXI, in Evang.* n. 2.

tions, de les attirer par ses grâces. Et nous, contrariant les vues de sa bienfaisance, en détruisant les effets de tout notre pouvoir, nous éloignerions ceux qu'il accueille, nous rebuterions ceux qu'il recherche, nous révolterions ceux qu'il travaille à se réconcilier ! Pour nous ramener à ce tendre sentiment dont Jésus-Christ nous donne l'exemple, ne devrait-il pas suffire de tourner nos regards sur nous-mêmes ? Qui sommes-nous pour nous donner la prétention d'être rigides? Combien de fois l'indulgence que nous refusons, nous a-t-elle été nécessaire? Si nous ne sommes pas tout à fait aussi coupables que ceux que nous nous permettons de mépriser, sommes-nous bien loin de le devenir? Pensons à nos fautes nombreuses, à notre fragilité qui nous tient sans cesse au moment d'en commettre de nouvelles ; et si nous ne savons pas être bons, au moins soyons justes.

En nous conformant à l'exemple que nous donne ici Jésus-Christ, il faut nous garder de le suivre indiscrètement et sans discernement. Il recevait indistinctement les pécheurs, il daignait manger avec eux. Mais ce qui n'avait aucun danger pour lui, que sa nature divine rendait impeccable, pourrait avoir pour nous, qui sommes si enclins au péché, de graves inconvénients. Nous avons tracé ailleurs les principes de cette partie importante et délicate de la conduite chrétienne. Nous avons exposé jusqu'à quel point on doit se rapprocher des pécheurs, jusqu'à quel point on doit s'en tenir éloigné ; et tâcher de concilier ce que prescrit la charité, avec ce que conseille la prudence (1).

Mais il est une classe d'hommes qui doit absolument et plus strictement que toutes les autres, s'interdire le commerce des pécheurs. Jeunes gens, c'est à vous surtout que la Sagesse éternelle crie du haut du ciel : Mon fils, si les pécheurs t'attirent, prends garde d'acquiescer à leurs dangereuses invitations (2). Mon fils, garde-toi de marcher avec eux ; évite soigneusement de mettre le pied dans leurs sentiers (3). C'est à l'âge dangereux où vous vous trouvez, que le choix des

(1) Voyez l'explication de l'Évangile du cinquième dimanche après l'Épiphanie.

(2) Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis, *Proverb.*, I, 10.

(3) Fili mi, ne ambules cum eis, prohibe pedem tuum a semitis eorum. *Ibid.*, I, 15.

liaisons est le plus important, que les compagnies dépravées sont les plus funestes. Votre caractère faible et encore incertain attend pour se décider les impressions qu'il recevra. Vos idées, maintenant errantes entre les divers objets qu'elles entrevoient, se fixeront sur ceux qui leur seront présentés. Votre jugement, qui commence à se développer, est au point d'être, ou mûri par les salutaires influences du soleil de la vérité, ou flétri par le souffle empoisonné de l'impiété. Vos inclinations, jusqu'ici variables et mal assurées, vont être déterminées par les habitudes qu'on vous fera contracter. Vos passions, déjà en fermentation, mais encore timides, n'ont besoin, pour éclater dans les plus violents transports, que d'être encouragées par quelques exemples. Au moment d'entrer dans la compagnie des libertins, arrêtez ; gardez-vous, ah ! gardez-vous de ce pas fatal qni va décider le sort de votre vie et le sort bien plus important encore de votre éternité. Et vous, parents chrétiens, si ces fruits de vos entrailles vous sont véritablement chers, si leur destinée future occupe votre esprit ; si le désir de leur bonheur vous agite ; si vous êtes seulement sensibles à votre propre sort, et si vous redoutez de voir vos vieux jours affligés et souillés des excès de vos enfants, examinez avec un soin attentif les compagnies dans lesquelles ils s'engagent. Lorsque quittant la retraite où vous retîntes leurs premières années, sortis de l'heureuse ignorance qui empêche les chutes, n'ayant pas encore acquis l'expérience qui en garantit, ils commenceront à jeter leurs regards sur le monde, et à se présenter aux siens, ne croyez pas que le temps de votre vigilance sur eux soit terminé. C'est alors, au contraire, qu'elle doit devenir plus inquiète et plus active. Que votre œil paternel les suive dans les cercles où ils vont se répandre. Inspectez, choisissez, dirigez leurs liaisons. Éloignez-les de ces assemblées funestes, qui sont des écoles de libertinage et d'impiété, où l'on va communiquer aux autres sa corruption, et recevoir la leur. Environnez-les de personnes honnêtes, qui, par la leçon si importante de l'exemple, leur apprennent à respecter la religion, à honorer la vertu, à chérir les mœurs. Admis dans la société des hommes vertueux, ils aspireront à leur ressembler. Ils formeront leurs principes sur ce qu'ils y entendront ; ils contracteront leurs habitudes d'après ce qu'ils y verront.

Cette partie de l'éducation, la plus essentielle, est peut-être la plus négligée ; et l'oubli où on la laisse rend inutile tout ce qui a été fait usque-là. C'est dans les sociétés corrompues, où les parents laissent inconsidérément aller leurs enfants, que ces âmes faibles vont perdre leurs mœurs, effacer leurs principes, et contracter ces vices honteux qu'ils porteront jusqu'au tombeau, et qui, les suivant encore au-delà, feront leur malheur éternel.

Les pharisiens pratiquaient la loi religieuse qui interdit les liaisons avec les hommes corrompus ; mais ils ne la pratiquaient pas religieusement, et ils péchaient à cet égard en deux points essentiels. D'abord, le principe de leur éloignement était vicieux. C'était la comparaison qu'ils faisaient d'eux-mêmes avec les pécheurs, l'estime dont ils étaient pénétrés pour leurs propres vertus, et le mépris qu'ils ressentaient pour les autres, qui les éloignaient d'eux. Ce n'était pas la prudence, c'était l'orgueil qui les en séparait. Ils étaient bien éloignés de croire qu'ils pussent se gâter dans la compagnie des pécheurs, mais ils les regardaient comme indignes de leur compagnie. De ce sentiment criminel résultait un second vice de leur séparation ; c'est qu'elle était entière, absolue, sans considération, sans ménagement. Tout pécheur leur était, sinon odieux, au moins indifférent. Ils ne se souciaient pas de son salut. Ils n'auraient fait aucune démarche pour le convertir. Ils croyaient ne lui devoir ni les égards de la société, ni les offices de la charité.

La bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs, qui était une condamnation formelle de l'orgueilleuse sévérité des pharisiens, excite leurs murmures. Mais ne nous y trompons pas. C'est beaucoup moins aux pécheurs qu'ils en veulent, qu'à Jésus-Christ. Leur objet est de le décrier comme un fauteur du crime, et de lui faire perdre sa haute considération qui allait toujours en croissant. Si le divin Sauveur eût pris une route opposée : si, au lieu d'accueillir les pécheurs, il les eût rebutés, ils l'eussent taxé de rigueur et de cruauté, comme ils accusent son indulgence d'approbation du vice. Avec la plus légère réflexion, les pharisiens auraient senti l'injustice de leur reproche. Ils n'avaient qu'à considérer, et Jésus-Christ lui-même, et ceux qu'il avait accueillis. Ils auraient vu dans lui le principe, et dans ces pécheurs les effets

de son indulgence. La vie sainte et irréprochable qu'il menait, la vie nouvelle à laquelle se livraient ceux qui avaient reçu ses instructions, leur auraient montré qu'en aimant le pécheur, il haïssait le péché ; que loin de favoriser les vices, il les extirpait, et que l'accueil qu'il faisait aux personnes engagées dans le crime, était un effet de son zèle autant que de sa bonté.

Il eût été facile à Jésus-Christ de confondre ces pharisiens en les démasquant, et en faisant le parallèle d'eux et de ces pécheurs bien moins coupables, qu'ils lui faisaient un crime de recevoir. Il eût pu leur dire, que, puisqu'il leur permettait de s'approcher de lui, malgré leur orgueil, leur dureté, leur hypocrisie, leurs autres vices, ils ne devaient pas trouver mauvais qu'il admît dans sa compagnie des hommes chargés de péchés beaucoup moins graves. Mais son extrême douceur était bien éloignée de ces reparties plus propres à aliéner qu'à ramener. Dans tout le cours de sa carrière, nous le voyons perpétuellement accusé, n'user jamais de récrimination. Dans cette circonstance, il témoigne aux pharisiens et aux scribes l'indulgence qu'ils lui reprochaient pour les publicains et pour les pécheurs. Il se contente de les désabuser, de les éclairer ; et, pour éviter tout ce qui pourrait avoir l'air du reproche, il enveloppe la leçon qu'il leur donne dans des paraboles.

Alors il leur proposa cette parabole : Qui d'entre vous, s'il a cent brebis, et qu'il en perde une, ne laisse pas dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? Lorsqu'il l'a retrouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules, et de retour dans sa maison, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue.

Il n'est pas difficile de saisir le sens de cette allégorie. Le Maître des brebis, c'est Jésus-Christ lui-même. Il est le maître de nous tous. Tous tant que nous sommes, nous sommes son troupeau, troupeau qu'il chérit, à qui il prodigue les soins les plus tendres ; qu'il conduit par sa propre voix et par celle des pasteurs qu'il lui donne ; qu'il nourrit de sa propre chair et de son sang ; qu'il défend par sa grâce, contre le lion rôdant autour de lui pour le dévorer. Mais en

se représentant lui-même sous cet emblème, il nous montre par son exemple ce que doivent être ceux à qui il confie la garde de son troupeau, et dont il associe la sollicitude à la sienne, pour le conduire, le nourrir et le défendre. La brebis égarée dont il parle, c'est cette multitude infortunée, égarée dans les voies du péché, après laquelle on lui reprochait de courir, qui était, comme il le dit ailleurs, l'objet principal de son ministère et de son zèle (1), et que doivent de même avoir principalement en vue ceux à qui il remet le ministère qu'il a exercé sur la terre. Examinons les divers traits qu'il réunit dans cette parabole, pour connaître toute l'étendue, et de sa touchante bonté pour les pécheurs, et des obligations qu'il impose à cet égard.

En abandonnant les quatre-vingt-dix-neuf brebis restées dans le bercail, pour courir après celle qui s'est perdue, veut-il nous faire entendre qu'il la préfère, et qu'il l'aime plus que toutes les autres? Gardons-nous de cette pensée injurieuse à sa justice et à sa bonté. Ames justes, qui, le suivant avec fidélité, ne vous écartez jamais de lui, vous êtes toujours l'objet de sa prédilection. S'il donne plus de soin aux âmes égarées, il conserve pour vous plus de tendresse. Il mesure ses secours, non sur l'amour qu'il porte, mais sur le besoin qu'on en a. Ainsi, et c'est de lui-même que nous tenons cette comparaison, ce n'est pas à ceux qui sont pleins de santé, c'est aux malades que le médecin prodigue ses soins (2). En courant après la brebis perdue, Jésus-Christ ne perd pas de vue celles qui sont restées fidèles. Son œil, toujours ouvert sur elles, veille continuellement à leurs besoins. Il les a laissées dans le désert ; mais il ne les y a pas abandonnées. Il les tient éloignées de la contagion du monde, et les préserve des dangers qu'elles y couraient.

Ainsi, le ministère que confie le Prince des pasteurs, doit avoir pour but principal les malheureux qui, en s'éloignant de Dieu, se sont perdus dans la région du crime. Il leur doit une préférence, non de tendresse, mais de secours. Il doit, pour courir à leur recherche, laisser pour un temps, s'il est nécessaire, les autres âmes qui ont moins besoin d'assistan-

(1) Non enim veni vocare justos, sed peccatores, *Marc.*, II. 17.
(2) Non necesse habent sani medico, sed qui malè habent. *Marc.*, II. 17.

ce. Cette instruction du divin Sauveur n'est pas toujours exactement pratiquée. Il n'est que trop commun de voir des directeurs uniquement occupés des âmes les plus fidèles, auprès desquelles leurs fonctions sont plus agréables, parce qu'elles sont moins pénibles, et paraissent plus utiles, parce qu'elles ont plus de succès ; et négliger la poursuite plus nécessaire, mais fatigante, et trop souvent infructueuse des pécheurs. Pasteurs des âmes, préservez-vous de cette illusion de vôtre zèle. Ces âmes vertueuses auxquelles vous vous livrez entièrement, et au préjudice des autres, font la douceur et l'agrément de votre ministère. Mais vous n'avez pas reçu un ministère de douceur et d'agrément. Méritez les consolations par la peine, et le repos par la fatigue. C'est lorsque vous vous serez épuisés à courir après les pécheurs, que vous pourrez venir chercher le délassement auprès des justes. Le bonheur que vous goûterez dans leur fidélité et leur empressement à répondre à vos soins, deviendra plus légitime et plus doux quand il sera la récompense de vos travaux.

Jésus-Christ ne se contente pas d'une recherche légère et momentanée. Il court après sa brebis égarée, constamment, persévéramment, sans relâche, jusquà ce qu'il l'ait retrouvée. Ils le savent parfaitement, ceux qui ont eu le bonheur d'être ramenés de leurs égarements, avec quelle miséricordieuse opiniâtreté ce Rédempteur plein de bonté les a poursuivis de ses invitations, de ses exhortations, de ses sollicitations, de ses grâces de toute espèce. Ah ! sans cette infatigable indulgence, combien d'entre eux languiraient encore sous le poids honteux de leurs péchés ! Que de temps ils ont laissé passer sans vouloir se rendre à ses instances ! que d'occasions ils ont négligées ! que de grâces ils ont rebutées, avant de retourner dans ses bras qu'il leur tendait ! Et ceux qui se tiennent encore dans un funeste éloignement de lui, peuvent-ils se dissimuler tout ce qu'il fait pour les ramener, peuvent-ils méconnaître cette voix paternelle qui les rappelle de tant de manières ? tantôt leur inspirant d'utiles remords, tantôt leur faisant éprouver une salutaire confusion de leurs fautes : ici les attirant par des exemples touchants de vertu ; là les effrayant par des spectacles terribles de morts soudaines : éloignant d'eux quelquefois

des occasions dangereuses ; d'autres fois rompant de criminelles liaisons, employant successivement l'organe de ses pasteurs et le langage plus frappant encore des événements. Et c'est Dieu qui daigne tenir cette conduite envers l'homme ! c'est Dieu offensé, outragé, qui témoigne cette inaltérable patience, cette bienfaisance inépuisable à l'homme, qui ne cesse d'y répondre par de nouvelles offenses, par de nouveaux outrages ! Ah ! si notre esprit se perd, se confond, s'abîme dans la contemplation de l'infinie miséricorde, notre ingratitude obstinée n'est-elle pas aussi incompréhensible ?

Ce qu'exécute le Pasteur céleste pour la brebis égarée, il le commande aux pasteurs de la terre. Il leur ordonne de travailler à ramener le pécheur, jusqu'à ce qu'ils y soient parvenus. Prêchez-leur la parole, disait saint Paul au pasteur qu'il avait etabli à Éphèse, et dans lui aux pasteurs de tous les lieux et de tous les siècles, insistez à temps, à contretemps ; avertissez, conjurez, reprenez avec une infatigable patience (1). N'imaginons pas que son intention soit d'autoriser les écarts d'un zèle aveugle, les imprudences d'un zèle indiscret, les emportements d'un zèle violent. Son objet est de faire connaître à son disciple, la persévérance et l'activité qui caractérirent le vrai zèle : la persévérance qui ne se ralentit jamais ; l'activité qui varie ses moyens, qui, pour atteindre son but, emprunte toutes les formes, prend tous les tons : tantôt supplie, tantôt commande ; tantôt tonne avec véhémence, tantôt représente avec douceur ; que l'amour du bien anime toujours, et n'emporte jamais ; que la sagesse dirige sans l'ffaiblir. Ministres, que Jésus-Christ envoie à la poursuite des pécheurs, voilà, en vous montrant ce qu'il est, ce qu'il vous apprend à être. Leur retour à Dieu doit être le but constant de vos vœux, l'objet continnel de vos travaux, l'occupation non interrompue de toute votre vie. Il est des circonstances où la prudencc vous conseille de modérer vos démarches ; mais alors c'est encore le désir de leur salut qui doit vous engager à la circonspection. Elle est, non un ralentissement de zèle, mais un changement de moyens. Jus-

(1) Prædica verbum, insta opportune, importune : argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. *II Timoth.*, IV. 2.

qu'à votre inaction, tout dans vous doit concourir à leur conversion. Que l'inutilité de vos tentatives ne vous rebute pas. C'est jusqu'à ce que vous ayez retrouvé la brebis perdue, qu'il vous enjoint de la chercher. Le moment où vous désespérez est peut-être celui où vos efforts vont être couronnés. Au reste, il ne vous est pas ordonné de réussir, mais de travailler. Vous avez à répondre, non du succès, mais de vos soins. S'il ne plaît pas à Dieu de bénir vos efforts, il ne les récompensera pas moins. S'il vous refuse ce prix de vos travaux, il vous en réserve d'autres. A cette consolation que vous espériez de vos peines, il en substituera de plus abondantes et de plus précieuses. Vous n'avez pu sauver cette âme obstinée, qui, malgré toutes vos instances, a voulu se perdre ; mais vous avez sauvé la vôtre, et vous avez acquis pour vous-mêmes les mérites que vous vouliez lui procurer.

Enfin, à force de courir après sa brebis perdue, le divin Pasteur est parvenu à l'atteindre. Il l'a cherchée avec une persévérance si continue, avec des soins si attentifs, qu'il l'a retrouvée. C'est ici surtout que se manifeste toute l'immensité de sa charité. Il ne s'irrite point contre elle de sa fuite ; il ne se plaint point du chagrin qu'elle lui a causé, de la fatigue qu'elle lui a occasionnée. Toute son occupation est de la ramener au bercail qu'elle a abandonné, où elle retrouvera sa tranquillité et le bonheur. Mais il la voit fatiguée de son long égarement, épuisée de ses courses vagabondes, abattue et languissante de tout ce qu'elle a souffert. Touché de la faiblesse où elle s'est réduite, il prend sur lui-même la peine du retour, afin de la lui épargner. Tout lassé qu'il est de sa longue poursuite, il la prend sur ses épaules, et la porte constamment dans tout le chemin, jusqu'à ce qu'il la dépose au milieu du troupeau.

Un des principaux obstacles à la conversion des pécheurs, est l'idée sombre et effrayante qu'ils s'en forment. Ils se représentent la carrière de la pénitence, comme hérissée de difficultés et de peines. C'est l'ennemi du salut, qui, pour retenir dans sa puissance ceux qui s'y sont soumis, exagère à leurs yeux les sacrifices, les austérités que Dieu exigera en les recevant à son service. Combien de conversions prêtes à s'opérer, quelquefois même déjà commencées, cette fatale prévention a arrêtées ! Ames égarées, que la grâce sollicite

de revenir à elle; qui désirez, et qui craignez en même temps de vous rendre à ses invitations, qui flottez incertaines entre la terreur des supplices qui doivent punir vos crimes, et celle des rigueurs qui doivent les expier ; qui n'avez, ni l'atroce intrépidité de braver l'enfer, ni le saint courage de faire ce qu'il faut pour l'éviter ; qui restez dans votre péché, uniquement parce que vous y êtes, et que vous croyez qu'il serait trop pénible d'en sortir; ah ! quand il serait vrai que la pénitence est aussi onéreuse que vous vous la figurez, que ses exercices sont aussi rigoureux que votre imagination vous les représente, ne serait-ce pas encore pour vous un devoir de vous y livrer, un bonheur de pouvoir à ce prix éviter les maux affreux qui vous menacent, mériter les biens immenses qui vous sont offerts ? Mais désabusez-vous de cette pensée, aussi fausse qu'elle est funeste. Vous vous trompez étrangement en croyant que vous serez plus malheureuses dans votre pénitence, que vous ne l'êtes dans votre péché. La pénitence a ses rigueurs, sans doute, et ce serait dans nous une prévarication de vous les dissimuler ; mais l'illusion, à travers laquelle vous les voyez, les grossit à vos yeux. La pénitence a ses rigueurs : mais elle a aussi ses douceurs, que la même illusion vous cache, que vous ne connaissez pas, dont vous ne pouvez vous former d'idée. Interrogez ceux qui, plus courageux que vous, ont vaincu l'ennemi que vous craignez d'attaquer, qui vous avaient précédées dans la route du crime, que vous craignez de suivre dans celle du repentir. Eux seuls peuvent comparer l'état où ils étaient, à celui où ils sont. Eux seuls ont l'expérience des avantages et des inconvénients du vice et de la vertu, des peines et des agréments qui suivent l'un et l'autre. Tous, sans exception, vous répondront que le joug du Seigneur, dont ils se sont chargés, est beaucoup plus léger que la chaîne de son ennemi, dont ils se sont délivrés. Osez entreprendre, et tout ce qui vous paraît aujourd'hui impraticable, vous semblera facile. Pour vous épargner la fatigue du retour vers lui, Dieu lui-même, comme il vous le promet, vous prendra sur ses épaules. Vous serez portées, plus que vous ne marcherez, dans cette route que vous jugez si pénible. Osez entreprendre, et tout ce qui vous paraît dur et onéreux, vous semblera doux et agréable. Vous ne regretterez plus, quand vous les aurez

quittés, ces attachements honteux, dont vous croyez aujourd'hui impossible de vous séparer. A la place de ces faux biens, dont vous serez désabusées, vous goûterez avec délices les douceurs de l'innocence, les charmes de la piété, le calme de la conscience, la joie d'être bien avec vous-mêmes, la jouissance de l'amitié de Dieu, l'espoir de ses récompenses infinies. Et ce que vous ne pouvez connaître, ce qui est au-dessus de toutes vos pensées, ce sont les consolations intérieures que Dieu versera dans votre âme ; les attraits que sa grâce donnera même aux exercices de votre pénitence ; le charme qu'elle répandra jusque sur vos mortifications, adoucissant leur amertume, vous les faisant désirer autant que vous les redoutez, et vous y faisant trouver autant de plaisir que vous craignez d'y trouver de tourments.

En même temps qu'il encourage les pécheurs à revenir à lui, Jésus-Christ instruit les pasteurs de ce qu'ils doivent faire pour faciliter ce retour. Ministres de Dieu, que jamais ils ne perdent de vue que c'est le ministère de la miséricorde qu'il leur confie. Cette miséricorde infinie, qui est le principe de leurs fonctions, doit aussi en être le modèle. Si le Prince des pasteurs veut bien prendre sur ses épaules la brebis égarée, pour lui épargner la difficulté du retour, de quel droit ceux qu'il se subroge, qui ne sont que ses substituts et ses mandataires, prétendront-ils en aggraver la peine par leur rigueur ? Loin de leurs lèvres, le ton de sévérité qui effraie, le ton de dureté qui repousse, le ton de sarcasme qui aigrit, le ton d'injure qui offense, le ton de hauteur qui révolte. Que leur langage soit toujours celui de la charité compatissante. En blâmant le pécheur, qu'ils le plaignent encore davantage. C'est surtout par la douleur qu'ils lui témoigneront de ses péchés, qu'ils exciteront la sienne. Ainsi nous lisons dans la vie du grand saint Ambroise, que les larmes qu'il versait sur les pénitents qui s'adressaient à lui, faisaient couler les leurs. Il est défendu sans doute au ministre de la pénitence, d'en affaiblir les saintes règles, mais il lui est recommandé d'en adoucir l'exercice ; et lors même qu'il ne lui est pas permis d'être indulgent, il lui est ordonné d'être affable. Quand il se voit obligé de faire retentir aux oreilles des pécheurs les épouvantables menaces du Seigneur, qu'il leur fasse envisager la facilité de les éviter. En leur présentant

la colère divine prête à éclater, qu'il la leur montre prompte à s'apaiser; et en même temps qu'il leur parle de la justice, pour leur faire sentir que la conversion est nécessaire; qu'il les entretienne de la miséricorde, pour leur faire connaître combien elle est aisée.

Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, et venant à en perdre une, n'allume pas la lampe, ne balaie pas la maison, et ne la cherche pas avec soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve?

Jésus-Christ réunit cette seconde parabole à la première, parce qu'elles ont toutes les deux le même objet. Dans toutes les deux il nous offre l'image de la bonté miséricordieuse avec laquelle il recherche les pécheurs. Dans toutes les deux il apprend, et aux pasteurs la manière dont ils doivent seconder sa bienfaisance, et aux pécheurs la manière dont ils doivent y correspondre. Mais il ajoute dans celle-ci quelques circonstances qu'il n'est pas inutile de méditer.

Cette femme pauvre, qui, n'ayant que dix drachmes, vient encore à en perdre une, s'empresse, aussitôt qu'elle s'en aperçoit, de la chercher. Elle se hâte d'employer à la retrouver tous ses soins et toutes ses peines. Ainsi, celui qui se reconnaît coupable d'un péché, doit sur-le-champ, et sans différer, travailler à recouvrer l'innocence qu'il a perdue. Tout délai à cet égard pourrait lui devenir fatal. Peut-il savoir si celui qui a déclaré qu'il viendra à l'heure où il sera le moins attendu, ne va pas le surprendre dans cet état, et lui demander le compte auquel il est tenu ? et quand, ce dont il est bien éloigné, il serait assuré d'avoir le temps de faire pénitence, est-il sûr d'en avoir toujours la volonté ? Ne doit-il pas savoir que le péché est un poids qui entraîne à un autre péché, qu'en persévérant dans sa faute, on en prend le goût; qu'après le goût, on en contracte l'habitude ; que la conversion devient plus difficile, à mesure qu'elle est plus différée, et que par conséquent ses délais lui donnent tout à craindre, et de Dieu, et de lui-même ? C'est au pasteur de son âme à lui présenter ces importantes vérités ; à l'éclairer sur les dangers que lui font courir ses retardements ; à le presser, par tous les motifs que dicte la raison, que la religion consacre, et dont l'intérêt le plus grand qu'il puisse avoir doit lui faire sentir la force, demettre fin à ces funestes délais.

A l'exemple de la femme qui, pour retrouver sa drachme, commence par allumer sa lampe, le ministre sacré doit d'abord faire luire aux yeux du pécheur la lumière de la foi. A la clarté de ce flambeau céleste, dissipant les ténèbres dont le péché offusque son âme, il lui fera lire, et la loi qu'il a enfreinte, et l'arrêt qui le condamne ; il lui fera apercevoir le terme de ses plaisirs, le but où ils le conduisent, les épouvantables châtiments qui les suivront. Il portera cette clarté brillante jusque dans les replis de sa conscience, pour lui donner la connaissance, et pour lui inspirer la confusion de ses péchés les plus secrets, de ceux qu'il n'ose s'avouer à lui-même. Mais hélas ! combien de pécheurs séduits par les fausses lueurs du vice, prennent, selon l'expression du Prophète (1), la lumière pour les ténèbres, et les ténèbres pour la lumière, et se plaisent dans la nuit où ils se sont plongés ? Leurs yeux semblables à ceux des oiseaux nocturnes, affaiblis par l'habitude qu'ils ont de l'obscurité, sont blessés de l'éclat du soleil de la vérité, redoutent sa lumière, et se ferment involontairement pour n'en être point frappés. C'est là le comble du malheur. L'aveuglement le plus incurable est celui dont on ne veut pas guérir. Quel espoir peut-on conserver pour celui qui s'interdit à lui-même toutes ses ressources ?

La femme de notre parabole ne se borne pas à allumer sa lampe, pour voir où peut être la drachme qu'elle a perdue, Jésus-Christ nous la présente infatigablement occupée à nettoyer la maison dans laquelle elle espère la trouver. Elle la cherche avec un soin extrême, dans tous les coins, et jusque dans les balayures. Ainsi il ne suffit pas au pécheur d'avoir reconnu, à la lueur du flambeau de la foi, tous ses péchés, toute leur difformité, toutes les peines qu'ils lui ont méritées ; les retours sur lui-même, que lui avait fait faire cette connaissance, ne sont pas suffisants ; il lui faut nécessairement balayer son âme, la nettoyer de toutes les ordures qui l'infectent, la débarrasser de toutes les affections corrompues, de tous les désirs déréglés, de toutes les inclinations vicieuses, de toutes les habitudes criminelles qu'il y a laissé amasser. C'est au fond de cet amas de pourriture qu'il retrouvera sa

(1) Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum : ponentes tenebras lucem et lucem tenebras. *Isa.*, V, 20.

drachme perdue, son innocence, qui en a été recouverte et toute souillée. C'est en balayant fortement, et en jetant dehors toute cette infection qu'il pourra rendre à son âme sa netteté primitive, qu'elle avait acquise dans l'eau baptismale. Mais il perdra ses peines à rechercher cette drachme précieuse, tant que sa maison ne sera pas entièrement nettoyée : tant qu'il ne l'aura pas entièrement vidée de toutes les ordures qui la salissent. La pénitence est nulle tant qu'elle n'est pas entière, et l'on demeure chargé de tout ses péchés, tant qu'il en reste un seul, ou que l'on conserve de l'affection pour l'un d'eux. Le péché pour lequel on a tant d'attachement, est précisément celui qu'il fallait balayer le premier. C'est cette malheureuse complaisance pour une passion favorite qu'on affecte de croire innocente, qu'en conséquence on ne travaille pas à déraciner, qui rend tant de conversion imparfaites de et dès lors inutiles. Les malheureux ! ils ont pris toute la peine de la pénitence, et ils n'en ont pas le profit. Ils ont labouré et il ne récolteront pas. D'autant plus à plaindre, qu'ils ne sentent pas combien ils le sont; au milieu de la route du crime, ils se croient dans la voie de la réconciliation ; et la fausse conscience qu'ils se sont faite, au lieu de les éclairer sur leur danger, contribue encore à les abuser.

Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle asssemble ses amics et ses voisines, en leur disant : Félicitez-moi, car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. C'est ainsi, je vous le dits, qu'il y aura de la joie parmi les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui fera pénitence.

Jésus-Christ applique cette conclusion successivement à ses deux paraboles, pour que nous y fassions une attention particulière. Il veut exciter encore par là les pécheurs à la conversion, en leur montrant toute la joie qu'elle causera, et sur la terre, et jusque dans le ciel.

La première joie est celle du pécheur lui-même. Telle qu'un homme soulagé d'un fardeau qui l'accablait, et qu'un malade guéri de l'infirmité qui le conduisait à la mort, l'âme débarrassée du poids honteux de ses désordres, délivrée des plaies mortelles qui la faisaient languir, jouit avec délices de la légèreté et de la vigueur qu'elle a recouvrées. Elle compare avec un contentement inexprimable, l'état où elle fut, à celui dont elle jouit. Du port où elle a été reçue, elle contemple les

tempêtes dont elle fut ballotée, avec la satisfaction de n'y être plus exposée. Ses agitations précédentes lui font mieux goûter la tranquillité. Les dangers qu'elle a courus ajoutent du prix à sa sûreté actuelle. Ses craintes passées lui rendent plus précieuses encore ses espérances. Elle est heureuse à la fois, et du passé dont elle est échappée, et du présent qu'elle possède sans trouble, et de l'avenir qu'elle attend avec confiance.

Il est heureux aussi le pasteur dont les prières, les exemples, les exhortations ont ramené au bercail cette brebis égarée. Il recueille de ses soins et de ses peines, le fruit le plus cher à son cœur. Comme une mère, joyeuse d'avoir donné le jour à un fils, oublie les douleurs de l'enfantement, il ne se souvient plus de tout ce qu'il a souffert pour donner ce nouveau citoyen à la patrie céleste. Plus même il lui a coûté de travaux, plus il ressent de consolation, parce qu'il a acquis plus de mérites. Il comparaîtra avec confiance devant le tribunal céleste, pouvant y produire cette preuve de son zèle. Il s'y présentera en triomphateur, suivi de sa conquête, et il y jouira de la double gloire de la palme qu'il a acquise, et de celle qu'il a procurée.

Ces voisins, ces amis que rassemble le pasteur qui a ramné sa brebis égarée, et la femme qui a trouvé sa drachme perdue, qui les félicitent de leur bonheur, qui s'en réjouissent avec eux, ce sont toutes les âmes justes, tous les saints de la terre. Tandis que dans leurs conventicules, les méchants s'affligent de voir un de leurs semblables s'éloigner de leur société, et que, contrariant ses résolutions de leurs intrigues, de leurs sarcasmes, de leurs railleries, ils s'efforcent d'arrêter son retour vers Dieu, de le détourner de sa démarche régulière, de l'entraîner de nouveau dans leurs voies perverses, les hommes religieux sont dans la joie. La charité qui les anime leur fait une félicité personnelle de celle de leur frère. Ils se rassemblent avec empressement autour du nouveau prosélyte de la vertu, le félicitent d'être revenu partager le bonheur dont ils jouissent, se félicitent eux-mêmes de l'avoir acquis dans leurs saintes assemblées, s'unissent à lui pour en rendre grâces à l'Auteur de tout don parfait, secondent ses efforts de leurs vœux, les encouragent par leurs exemples, les soutiennent par leurs exhortations.

Et le ciel aussi daigne participer à cette joie. Il semble que la félicité infinie soit susceptible d'augmentation. La conversion d'un pécheur est pour les esprits bienheureux un nouveau bonheur. C'est un nouvel objet à leurs cantiques de louanges, un nouveau sujet de leurs actions de grâces. Pécheurs régénérés à la grâce, contemplez au haut de la cité céleste les anges et les saints applaudissant à vos généreux efforts ; vous préparant une place parmi eux ; vous y appelant par leurs vœux ; vous pressant d'achever de vous en rendre digne. Répondez de votre côté à leurs touchantes invitations, et, après avoir obtenu de la faveur divine tant de dons précieux, méritez le dernier de tous, celui sans lequel les autres ne sont rien, et qui les couronnera tous, le don de persévérance.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la bonté du Sauveur

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

Tout dans cet Évangile, mes chers enfants, nous parle assez de la bonté du Sauveur pour que nous en fassions ici, pendant quelques instants, le sujet de nos méditations. J'aime à le voir ce divin Maître entouré de pécheurs qui viennent recevoir une parole de miséricorde et de pardon ; ce spectacle rassure mon âme et calme les inquiétudes de ma conscience. Il est donc vrai que Jésus est l'ami des pécheurs, et ce n'est pas à tort qu'on lui adresse quelquefois ce reproche : il ne s'en cache point aujourd'hui, il leur permet de s'approcher de lui, et l'on dit même qu'il s'est assis à leur table. Ainsi vous ne craignez point, ô mon Sauveur, que la compagnie des méchants puisse altérer la réputation du juste ; vous ne craignez point l'envie et ses odieuses imputations ; et, destiné par le Père à courir après les brebis égarées de la maison d'Israël, vous ne craignez point d'aller les chercher jusqu'au milieu de ces marais fangeux où les retient l'iniquité ! Comme on voit le soleil faire descendre un de ses rayons sur ces lieux où séjournent sans cesse les plus

immondes exhalaisons, au sein desquelles il brille sans rien perdre de sa pureté, ainsi le Verbe, immortel rayon du soleil qui éclaire l'éternité, vient se mêler ici-bas aux misères humaines, toucher les plaies de la nature dégradée, et, dans ce contact avec toutes les contagions, demeure toujours pur et toujours radieux.

Approchez donc, vous tous qui êtes pécheurs ; venez chercher ici des consolations et des joies qui vous furent inconnues. Le monde vous repousse ; mais Jésus est trop bon pour ne pas vous recevoir et vous pardonner. Les hommes ont imprimé sur votre front un caractère d'ignominie, Jésus saura bien l'effacer, et vous rendre à la société quand il vous aura rendu à la vertu. Il vous dira cette parole, il vous fera entendre cette invitation si douce, qui doit être pour les cœurs affligés un beaume salutaire : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai ; si le poids de vos misères oppresse votre âme, venez les déposer à mes pieds, votre Dieu les verra et saura vous les pardonner. Venez à moi, vous Madeleine, dont le nom jusqu'ici ne fut pas sans reproches : je veux vous apprendre à égaler, par la grandeur de votre amour, la grandeur de vos offenses. Venez à moi, vous Zachée, que la voix publique accuse ; et vos injustices réparées donneront à votre maison un éclat que ne purent lui donner ses richesses. En un mot, venez, vous tous que le démon tient captifs dans les chaines du péché ; ma main va briser vos fers, et préparer à vos fronts les couronnes du repentir. »

Au reste, mes chers enfants, le langage du Sauveur sera conforme à sa conduite, et le coupable trouvera sur ses lèvres l'indulgence qu'il a trouvée dans son cœur. Aux murmures des pharisiens quelles excuses alléguera Jésus-Christ? Dans le style familier de la parabole, il se peindra de nouveau sous l'emblème d'un pasteur qui va chercher au loin la brebis égarée, et la rapporte plein de joie au bercail : tendre image des sentiments qui l'animent, quand le pécheur lassé dans les voies du monde revient enfin à son Dieu qui l'appelle. Que dis-je? qui l'appelle ! Ah ! ce n'est point assez pour ce Dieu de miséricorde de rappeler à lui l'âme infidèle qui l'abandonne : il court à sa poursuite, il la fatigue par ses pressantes sollicitations, il lui demande son cœur, et ne cesse

de courir qu'après avoir atteint la brebis fugitive, et l'avoir pressée dans ses bras. Alors il retourne avec elle au bercail de la montagne, et, dans la joie de son cœur, c'est peu pour lui d'y retrouver les brebis dociles ; il les a toutes oubliées pour ne songer qu'à celle qu'il avait perdue et qu'il vient de retrouver.

C'est moi qui suis cette brebis, Seigneur, que vous avez cherchée avec tant de patience et de si grands empressements. Souvent rebelle à la voix du pasteur, je courus loin de lui dans les sentiers du mal. Une voix trompeuse m'attirait doucement vers l'abîme, et je marchais, au milieu des fleurs, sur le bord d'un précipice. Mais alors les dangers que je courais ont ému votre âme, et, quittant le bercail, vous descendîtes vers moi pour me ramener vers vous. La voix de votre amour, moins bruyante, mais aussi plus douce que celle du monde, se fit entendre à mon cœur ; vous rappelâtes à cet ingrat les bienfaits sans nombre dont vous l'aviez comblé ; vous rappelâtes à cet infidèle les promesses qu'il vous fit souvent, et, bientôt vaincu par vos tendresses, il se rendit à vous : heureuse défaite ou le vaincu partage, avec le vainqueur, et ses triomphes et son amour !

Ainsi peut dire chacun de nous, mes chers enfants, parce que chacun fut aussi quelquefois une brebis infidèle ; et, pour comprendre en ce jour la bonté de Jésus pour les pécheurs, il suffit que chacun de nous rentre en soi-même.

Le divin Maître ajoute encore un trait à sa parabole, et, pour achever de nous faire comprendre avec quelle sollicitude il cherche l'âme égarée, avec quelle joie il la retrouve, il se compare encore à cette mère de famille qui vient de perdre la somme si modique qui devait nourrir un jour de plus ses pauvres enfants. Aussitôt, dans son inquiétude, elle bouleverse son humble demeure, elle cherche partout ; et quand elle a retrouvé l'obole qui doit payer le pain des amisère, ah ! qui pourrait dire avec quelle allégresse elle s'en empare, comme elle baise le trésor qu'elle a pensé perdre, comme elle s'en va le montrant à ses voisines, à ses amies qui partageront ses transports, parce qu'elle a retrouvé la vie de ses enfants? En vérité, je vous le dis, telle sera la joie du Père et de ses Anges, quand sera retrouvé le pécheur.

Après cela, chrétiens, qu'attendons-nous encore pour nous donner au Seigneur? Justes ou pécheurs, il nous invite à venir à lui, à nous jeter entre ses bras. Justes ou pécheurs, nous trouvons dans cet Évangile de puissants motifs pour aimer notre Dieu et pour le servir fidèlement. Si nous sommes pécheurs, ah ! comment pourrions-nous nous endurcir à cette voix qui nous appelle, qui nous presse depuis si longtemps peut-être, qui nous promet oubli et pardon, qui nous assure qu'il y a grande fête au ciel, quand une âme sur la terre revient à la vertu ? Comment pourrions-nous être insensibles au spectacle si touchant de ce pasteur qui poursuit avec persévérance la brebis infidèle, qui l'embrasse avec une affection si vive, qui la prend sur ses épaules, qui la rapporte lui-même au bercail? Comment pourrions-nous refuser une larme à cette idée que le cœur de Jésus pouvait seul trouver que la joie de Dieu, quand le pécheur revient à la pénitence, est semblable à la joie d'une mère qui a retrouvé ce qu'elle a de plus cher au monde, du pain pour ses enfants ? Non, mes frères, il ne faut pas résister aux invitations du Seigneur. N'y eut-il, dans le petit nombre de chrétiens ici rassemblés, qu'un seul pécheur, qu'une seule de ces âmes qui se sont égarées dans les sentiers du vice, qui ont oublié leur Dieu, leur salut, leur éternité ; c'est pour ce pécheur, c'est pour cette âme infidèle que ces paroles si consolantes ont été consignées dans l'Évangile ; c'est pour cette âme que le Seigneur a mis ce soir sa parole sur mes lèvres. C'est à elle qu'il dit en ce moment par ma bouche: « Revenez à moi, brebis infidèle ; convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. Ah ! il tarde bien à son impatience que vous entriez au bercail, que vous fassiez cesser ses alarmes. Revenez à moi, brebis infidèle ! Qu'allez-vous faire au milieu des loups qui vont vous dévorer, dans ces compagnies, dans ces occasions dangereuses qui vous exposent à d'inévitables périls? Revenez à moi, brebis infidèles ! vos égarements vous seront pardonnés; et mon amour, malgré vos ingratitudes, vous est encore assuré. »

Mais si nous sommes justes, si la grâce du Seigneur nous a préservés de ces chutes qui rendent nécessaire le repentir, n'y aura-t-il rien pour nous dans cet Évangile ? Ah ! mes enfants, la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs sera

pour nous un motif de nous attacher à lui davantage, d'être fidèles à sa loi, de garder ses commandements, de persévérer dans son amour ; et, pour nous animer à cette persévérance, pour nous engager à le bien servir, nous jugerons, par la grandeur des récompenses qu'il promet au repentir, la grandeur de celles qu'il destine à l'innocence.

IVe DIMANCHE APRÈS PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. V, v. 1-11.*)

En ce temps-là, il arriva que lorsque la foule se précipitait sur Jésus pour entendre la parole de Dieu, il se tenait lui-même auprès du lac de Génésareth. Or, il vit deux barques qui étaient sur les bords du lac, et les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets. Montant dans une de ces barques qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de la terre. Or, s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avance en mer, et jetez vos filets pour pêcher. Mais Simon, répondant, lui dit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, sur votre parole, je jetterai le filet. Et quand ils l'eurent fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils vinrent donc, et ils remplirent les deux barques, au point qu'elles étaient près de couler à fond. Ce que voyant Simon Pierre, il tomba aux pieds de Jésus, disant : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. Car il était plongé dans la stupeur, lui et tous ceux qui se trouvaient avec lui, à cause de la pêche des poissons qu'ils avaient faite ; et pareillement Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : Ne crains point : désormais ce seront des hommes que tu prendras. Et, les barques ramenées à terre, ils laissèrent tout, et le suivirent.

HOMÉLIE

sur la pêche miraculeuse

PAR M. RICAUD.

Laxate retia vestra in capturam.
Jetez vos filets pour pêcher. *Luc.* V. v. 4.

Tout est grand, tout est mystérieux, tout est sublime dans notre évangile, mes frères. Cette barque de Pierre où Jésus-Christ annonce sa doctrine, c'est l'Église catholique, apostolique et romaine, où il l'annoncera jusqu'à la fin des

temps. Cette mer où la barque vogue, c'est le monde, si changeant, si mobile, au milieu duquel l'Église conserve toujours sa constance et son immutabilité. Cette nuit infructueuse qui précède la venue de Jésus-Christ sur ces bords, c'est l'image des ténèbres spirituelles qui couvraient la terre avant la naissance de notre divin Maître. Le jour qui lui succède, c'est la figure des connaissances qu'il a apportées. L'ordre qu'il donne à ses disciples d'avancer en pleine mer pour pêcher, nous représente celui qu'il leur donna ensuite d'aller annoncer l'Évangile dans tout le monde. La multitude prodigieuse de poissons qu'ils prennent dans leurs filets, ce sont toutes les nations de la terre qui se convertissent à leur parole. Les filets qui se rompent, ce sont les schismes qui surviennent. La barque presque submergée, c'est le relâchement introduit dans l'Église par la multitude des chrétiens. Cette autre barque qui appelée, vient au secours de la première, c'est la Synagogue qui, à la fin des temps, se réunira à l'Église pour compléter le nombre des élus. Enfin ce rivage où, suivant un autre évangéliste, Jésus-Christ attend ses disciples, où la barque arrive avec peine, où l'on compte et l'on sépare les poissons qu'on a pris, c'est l'éternité où aboutit la vie présente ; port divin où l'Église soutenue par la parole de Dieu qui l'a envoyée, arrive enfin au milieu des orages, pour y trouver le terme de ses travaux, le discernement de ses vrais enfants, et la récompense de ses peines. Voilà les grandes vérités que les saints Pères ont découvertes dans cet évangile.

Pour nous, mes frères, envisageons-le aujourd'hui sous un point de vue plus simple, et j'ose dire, plus instructif. Voyons dans le travail des apôtres occupés à pêcher, suivant leur état, l'image et le modèle de nos occupations ordinaires. Les apôtres travaillent, mais en deux circonstances bien différentes : d'abord éloignés de Jésus-Christ, et ensuite en sa présence. Or, je dis, et c'est ici tout le plan et toute la division de cette homélie, que le travail des apôtres en l'absence de Jésus-Christ, nous représente au naturel la vanité des occupations des gens du monde : vous le verrez dans mon premier point. J'ajoute que le travail de ces mêmes apôtres sous les yeux de Jésus-Christ, nous représente parfaitement l'utilité des occupations des gens de bien : je vous le

montrerai dans le second. En deux mots, le malheur d'une âme mondaine qui travaille en état de péché; le bonheur d'une âme chrétienne qui travaille en état de grâce, l'un et l'autre tracés et figurés dans notre évangile : c'est tout mon dessein et tout le [illegible] de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Vanité des occupations des gens du monde.

Quel fut le travail des apôtres en l'absence de Jésus-Christ? Écoutons-les, mes très-chers frères, ils s'en plaignent eux-mêmes à leur divin Maître. Maître, lui dit Pierre au nom de tous, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Pesons toutes ces paroles; elles caractérisent parfaitement bien les occupations des gens du monde. Comme les apôtres avant la venue de Jésus-Christ, ils travaillent loin de lui, c'est-à-dire dans le péché, sans son amour, sans sa grâce. Voilà pourquoi, comme eux, ils travaillent pendant la nuit. *Per totam noctem;* ils travaillent beaucoup. *Laborantes;* ils ne prennent rien. *Nihil cepimus.* Reprenons tout ceci, et suivez-moi.

Je dis d'abord que les mondains, comme les apôtres, travaillent dans la nuit. *Per totam noctem.* La nuit dans la nature, c'est la privation de la lumière, causée par l'absence de l'astre qui la communique. La nuit dans la religion, c'est la privation de la grâce qui éclaire et qui échauffe nos âmes : grâce que nous enlève le péché, en nous rendant ennemis de Dieu qui la distribue. Voilà la nuit du monde, lequel est tout entier dans les ténèbres, et qui ne connaît pas Jésus-Christ, la véritable lumière. Voilà la nuit du démon, le prince des ténèbres, et de tous ceux qui vivent sous son empire. Voilà, en un mot, la nuit de toute âme criminelle, esclave du péché, du démon et du monde; nuit affreuse, figurée par celle dont Dieu frappa autrefois l'Égypte, pour la punir de son obstination à retenir les Israëlites captifs, malgré son ordre. Comme celle-ci, elle a ses ténèbres, c'est l'aveuglement spirituel; ses monstres, ce sont ses propres crimes; sa confusion, c'est le désordre du péché; ses terreurs, ce sont les remords qui la déchirent. Comme celle-ci, elle distingue encore les mondains des véritables chrétiens, comme autrefois les Égyptiens des Israëlites; et, tandis que les uns jouissent de

la lumière la plus pure, à leur côté, les autres n'ont pour partage que l'obscurité et le désespoir. Cette nuit a ses progrès, mon cher auditeur; on n'en vient pas tout d'un coup au dernier point de l'aveuglement, on avance pas à pas. D'abord ce sont quelques nuages, puis, une entière obscurité, ensuite, de profondes ténèbres. L'âme qui en est enveloppée ne les aperçoit presque plus; elle marche sans savoir où elle va ; elle ne découvre plus le ciel; que dis-je ? elle n'aperçoit pas même les abîmes profonds où elle se jette. On tremble pour elle, elle seule ne craint pas ; on lui crie, on la presse de s'arrêter, de changer de route, elle seule rit des frayeurs que son sort inspire. Alors cette nuit touche de bien près à la nuit éternelle; elle y conduit, elle y prépare, elle en est une image frappante. Oh ! que de gens dans le monde qui vivent au milieu de ces ténèbres ! Oh ! que de gens dans cet auditoire même, qui en sont enveloppés ! Et pour ne parler que de nous, chrétiens auditeurs, ne sommes-nous pas de ce nombre? Il ne faut pour cela qu'une passion, qu'une habitude mortelle qui nous aveugle. Rentrons dans nous-mêmes, et examinons. *Per totam noctem.*

Au moins, si dans cette nuit le mondain pouvait se livrer à un sommeil tranquille, s'il tombait dans l'abîme en dormant, le malheur paraîtrait en quelque façon moindre, puisqu'enfin on aurait joui de quelque repos. Mais voici quelque chose de bien déplorable, c'est que les pécheurs, comme les apôtres, travaillent dans les ténèbres, et travaillent beaucoup. *Laborantes.* Que recherche-t-on en effet dans le monde? Les biens, les plaisirs, les honneurs ; tout autant d'objets qui demandent des soins et des fatigues? Les biens, que de peines pour les acquérir, pour les augmenter, pour ne pas les perdre ! Ce sont des tyrans qui nous enlèvent toutes les douceurs de la vie, et qui aggravent pour nous toutes les peines de la mort. La volupté, c'est une idole à laquelle il faut tout sacrifier, son honneur, son repos, sa conscience, et qui fait acheter quelques moments de plaisir par une vie entière de tourments et de contrainte. L'ambition, c'est une maîtresse impérieuse dont il faut supporter tous les caprices, qui ne nous attache à son char que pour nous en faire ressentir toutes les secousses, qui nous ôte notre liberté, en paraissant vouloir nous donner celle des autres, et qui sou-

vent ne nous élève bien haut, que pour rendre notre chute et plus honteuse et plus funeste. En un mot, mes frères, tous ces objets sont inconstants de leur nature, sujets à mille variations, à mille vicissitudes. Ils doivent donc nécessairement troubler, fatiguer, lasser ceux qui les recherchent. *Laborantes.*

Mais non-seulement on doit juger du travail des mondains par les divers objets qu'ils recherchent ; on doit en juger encore par la passion avec laquelle ils les recherchent.

Toute passion est avide, inquiète, insatiable, et par conséquent turbulente. Une âme qui en est possédée ne connaît plus de repos, ni de relâche. Est-ce l'orgueil qui la domine, cette passion la plus fière et la plus funeste de toutes ? Dès lors voilà à sa suite la jalousie, l'animosité, la vengeance. Un mot, un signe, un regard la trouble et la déconcerte. Bien plus sensible au plus léger mépris qu'aux honneurs les plus extraordinaires, le superbe Aman est moins flatté des hommages de tout un peuple, qu'il n'est offensé de l'indifférence du seul Mardochée. Est-ce l'impureté qui y règne, cette honteuse passion que le monde a presque ennoblie ? Dès lors que de travaux pour se satisfaire ! que d'embarras pour calmer les remords d'une conscience longtemps innocente ! que de soins pour se soustraire à la vigilance de ceux qui éclairent notre conduite ! que d'efforts pour ménager sa réputation, pour se mettre au-dessus de la censure publique, pour se faire un front capable de ne plus rougir de rien ! On n'en vient pas jusqu'à ce point sans beaucoup de peine. En un mot, mes frères, pour abréger, c'est le propre de toute passion abandonnée à elle-même, de troubler le cœur qu'elle possède, parce que toute passion est excessive et désordonnée. Or, je vous le demande, de quoi est rempli le monde pécheur, de quoi sont remplies les âmes criminelles qui l'habitent et qui le composent, sinon de passions, et de toutes sortes de passions ? Le moyen donc qu'elles n'y soient pas continuellement dans le travail et dans la peine ? *Laborantes.*

Et ce qu'il y a de plus affreux dans tout ceci, c'est qu'on travaille pour le monde plus même qu'on ne serait obligé de travailler pour Dieu. Oui, mes frères, cette femme mondaine qui ne cherche qu'à plaire, et à qui les heures entières ne

suffisent pas pour se parer, n'aurait besoin ni d'autant de temps, ni d'autant de peines pour orner et pour purifier son âme. Cet homme mondain qui, ne songeant qu'à s'avancer, essuie pour cela mille affronts, fait pour cela mille bassesses, aurait bien moins à souffrir pour servir Dieu et pour lui plaire. Ce négociant qui, tout entier à ses affaires, s'en occupe continuellement, y pense sans cesse, toujours agité par l'espérance du gain, ou par la crainte de la perte, réussirait dans l'affaire de son salut avec bien moins de travail, de soins et d'inquiétudes. Ce militaire qui s'expose aux plus grands dangers et sur terre et sur mer, pour l'honneur, le devoir et la patrie, n'aurait pas dans la religion d'aussi grands dangers à craindre. Ce savant qui, pour acquérir une vaine célébrité, se consume en lectures, en veilles et en méditations, n'aurait pas besoin de tant s'épuiser pour mériter dans le ciel une couronne immortelle. Enfin cet ouvrier, cet artisan qui, n'ayant d'autre ressource que l'adresse ou la force de ses bras, nourrit toute sa famille d'un pain de douleur, arrosé de ses sueurs, quelquefois même de ses larmes, n'aurait pas dans la vertu de plus grands sacrifices, ni de plus grands efforts à faire. Quelle n'est donc pas notre folie, chrétiens auditeurs, de faire tant pour le monde et si peu pour Dieu ! de travailler sans cesse pour ce monde ennemi qui nous joue, qui nous tient dans les ténèbres du péché, qui nous enlève toutes les consolatians de la vertu, toutes les lumières de la grâce, et qui nous condamne au travail le plus continuel et le plus pénible ! *Per totam noctem laborantes.*

Mais, voici le comble de l'infortune ; c'est qu'en travaillant de la sorte on ne gagne rien. C'est saint Pierre lui-même qui nous apprend cette vérité : Maître, s'écrie-t-il dans notre évangile, en travaillant loin de vous, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. *Nihil cepimus.* Oh ! que ces paroles sont remarquables ! qu'elles conviennent bien à la plupart des hommes ! On va, on vient, on s'agite, et cependant on ne fait rien. Je ne parle pas seulement ici des grâces, du mérite, des consolations de la vertu, dont un mondain se prive. Je ne parle pas même des afflictions, des revers, des disgrâces auxquelles les pécheurs sont exposés ; je suppose un heureux du siècle, et je dis que dans son travail il ne gagne rien. Mais comment ? les plaisirs, les honneurs,

les richesses, ne sont-ils rien ? Oui, mes frères, et c'est le Prophète-roi qui nous l'apprend. Seigneur, dit-il en s'adressant à Dieu, vous seul avez l'être par excellence, et tout le reste est comme un néant devant vous. *Tanquam nihilum ante te.* Voilà le mot de l'énigme, mes frères : Dieu seul a l'être en lui-même ; tout le reste ne l'a que par emprunt. Tout le reste est sorti du néant, et peut à tout moment y rentrer. Tout le reste est comme suspendu sur le néant par la main toute-puissante de Dieu qui le retient et qui le conserve. Tout le reste est donc comme un néant de sa nature, puisqu'on n'est proprement et véritablement que ce qu'on est par rapport à Dieu. *Tanquam nihilum ante te.* Or, cela une fois posé, répondez-moi, mon frère, pour qui travaillez-vous ? Est-ce pour Dieu ? votre travail aura sa récompense, puisque vous travaillez pour quelque chose de réel et de solide. Travaillez-vous au contraire pour le monde, pour les créatures, pour vous-même ? la récompense ne peut pas être plus grande que celui qui la donne : vous travaillez pour le néant, vous obtiendrez le néant, et ce néant, quelque grand, quelque pompeux qu'il vous paraisse, laissera toujours un vide affreux dans votre âme, dont l'insatiabilité toute seule démontre l'immortalité. Dieu seul l'aurait tout à fait remplie ; tout autre objet ne fera que la tourmenter. Les biens augmenteront vos besoins ; les honneurs à la fin vous seront à charge ; les plaisirs à la longue vous deviendront insipides. Il vous arrivera à vous-mêmes ce que les païens avaient imaginé dans leur enfer : vous serez condamnés à remplir sans cesse un tonneau percé. Vous amasserez sans cesse des biens, des plaisirs, des honneurs, sans pouvoir jamais vous satisfaire. Vous poursuivrez continuellement un fantôme de bonheur qui vous échappera toujours. La passion vous grossira en idée ce que la possession vous fera voir bien petit en effet. Heureux en espérance, vous serez malheureux en réalité, et en cherchant la félicité, vous ne trouverez que le dégoût et l'amertume. Et n'est-ce pas là, en effet, mes frères, ce que nous voyons partout dans le monde ? Tous les âges, tous les états de la vie ne nous fournissent-ils pas la preuve de cette vérité ? Et sans aller plus loin, ne vous en plaignez-vous pas souvent vous-mêmes ? N'avouez-vous pas que le monde est un mauvais maître, que de-

puis le temps que vous le servez vous n'en avez jamais reçu de récompense digne de vos soins ? Pourquoi vous arrêtez-vous là, mon cher auditeur ? Pourquoi ne vous tournez-vous donc pas vers un meilleur maître ? Ah ! si vous aviez fait pour Dieu, tout ce que vous avez fait jusqu'à présent pour le monde, quels trésors de mérites et de grâces n'auriez-vous pas acquis devant ses yeux ? au lieu qu'en travaillant pour ce monde corrupteur et corrompu, votre travail si ténébreux dans son principe, quoique pénible dans ses moyens, a été tout à fait infructueux dans ses suites. *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.*

Reconnaissez donc dès à présent, mes frères, cette importante vérité, et n'attendez pas pour la reconnaître que le flambeau lugubre de la mort, ou que le jour encore plus terrible de l'éternité, vous la découvre dans tout son éclat. Oh ! qu'il sera triste ce moment pour une âme mondaine ! Ils s'éveilleront alors, nous dit l'Écriture, ces hommes de chair, comme d'un sommeil profond, rempli de songes et de rêveries, où leur péché les a plongés. Agités encore par ces images trompeuses, ils s'éveilleront, et quelle sera leur surprise, de ne plus rien trouver dans leurs mains, en leur puissance, de ces richesses, de ces plaisirs, de ces honneurs dont ils étaient idolâtres, ou, pour mieux dire, de voir que ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs ne sont rien. *Nihil invenerunt,* et d'apercevoir à leur place dans toute sa majesté ce Dieu que seul ils avaient oublié, et qui seul possède toute l'existence ! Ah ! c'est alors qu'ils s'écrieront (c'est la Sagesse elle-même qui les fait parler ainsi) : O insensés que nous étions ! puisque, trompés par une fausse prudence, nous avons méconnu la véritable ! *Nos insensati !* Nous nous sommes donc trompés, et nous le reconnaissons trop tard : aveu désespérant, puisqu'il est sans ressource. *Ergo erravimus.* Au moins si nous avions joui de quelque véritable plaisir sur la terre ! Mais nos voies, qui paraissaient extérieurement parsemées de roses, étaient dans le fond hérissées d'épines. *Ambulavimus vias difficiles.* Malheureux que nous sommes ! il nous en eût moins coûté pour nous sauver, qu'il ne nous en a coûté pour nous perdre. Le crime a été pour nous plus pénible que ne l'aurait été la vertu, et nous avons acheté une éternité de tourments par une vie entière de fatigue.

Lassati sumus in via iniquitatis. C'est ainsi que pensent et que parlent dans l'enfer ceux qui ont péché, conclut la Sagesse. Que ne voudraient pas avoir fait ces âmes infortunées? que ne feraient-elles pas encore, si elles le pouvaient? Faisons-le, puisque nous le pouvons nous-mêmes; et après avoir vu, dans le travail des apôtres en l'absence de Jésus-Christ, l'image des occupations d'une âme criminelle et mondaine, voyons dans le travail de ces mêmes apôtres sous les yeux de Jésus-Christ, le modèle des occupations d'une âme juste et chrétienne. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Utilité des occupations d'un chrétien.

Quel fut le travail des apôtres sous les yeux de Jésus-Christ? Un travail tout différent de celui qu'ils avaient fait pendant son absence. Le premier était dans l'obscurité, le second est dans la lumière. Dans le premier, ils se fatiguèrent beaucoup, dans le second, ils ne font que jeter leur filet. Le premier ne leur produisit rien, le second est suivi d'une pêche miraculeuse. Aussi, comme l'un était l'image d'une âme mondaine qui travaille en état de péché, l'autre nous figurait une âme juste qui travaille en état de grâce. Comme les apôtres, elle est sous les yeux de Jésus-Christ; comme eux, elle jouit de la lumière; elle ne fait presque rien, et elle gagne tout. Reprenons tous ces traits, ils serviront à nous faire connaître le prix d'une bonne conscience. Soutenez, je vous prie, encore quelques moments votre attention.

Je dis d'abord que les justes, comme les apôtres, travaillent dans la lumière. Oui, mes frères, notre Dieu est le soleil de justice qui éclaire tout homme venant au monde; il est tout lumière, et il n'y a point dans lui de ténèbres; la lumière est son vêtement, suivant l'expression du Prophète. Par conséquent, celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, mais en le suivant, il devient l'enfant de la lumière. Or, d'après ces principes tirés des livres saints, jugez du bonheur d'une âme qui marche à la clarté de ce beau jour. Dès lors, éclairée du flambeau de la foi, les mystères de la religion n'ont plus rien qui l'étonne; la morale de l'Évangile plus rien qui la rebute, et dans tout elle conforme ses mœurs à sa croyance. Dès lors, soutenue des espérances de la foi,

qui lui rend présent ce qui est éloigné, et visible ce qui est invisible, au milieu de tous les événements de la vie, elle trouve dans ses principes et dans sa conscience, mille sujets intérieurs de joie, qui lui ôtent presque le sentiment de la douleur, et qui rendent sa conduite inexplicable aux mondains, qui n'en connaissent point les véritables motifs. Il est vrai, et il faut l'avouer ici, cette lumière, quelque grande qu'elle soit, n'est jamais parfaite ici-bas; ce n'est jamais tout au plus qu'une belle aurore, qui nous annonce un plus beau jour. Mais ce beau jour insensiblement arrivera enfin lui-même. Alors la vérité que nous n'apercevons qu'imparfaitement et en énigme, se montrera à nous telle qu'elle est, face à face, sans voile et sans nuage, et, comme ses premiers rayons, dans le temps, auront commencé notre bonheur, sa plénitude dans l'éternité le consommera. Voilà, mes frères, le jour dans lequel travaillent les apôtres. C'est ainsi qu'il se forme, c'est ainsi qu'il croît, et c'est ainsi qu'il se perfectionne.

Aussi, le travail que les apôtres font pendant ce jour, est-il moins pénible que celui qu'ils avaient fait pendant la nuit. L'un les avait consumés de fatigue, l'autre n'exige d'eux qu'un léger effort : seconde différence qui se trouve entre l'état des pécheurs et celui des justes. A la vérité le travail est pour les uns et pour les autres ; c'est une pénitence imposée à tous dans notre commun père. Extérieurement donc et au premier coup d'œil, nulle différence ; mais dans le fond je dis que les justes trouvent dans leurs occupations, mille ressources intérieures, dont les mondains sont privés, et qui rendent leur travail infiniment plus facile. Quelles sont ces ressources ? Je vais vous les montrer en parcourant quelques circonstances de notre évangile.

Je dis d'abord que le travail des chrétiens est plus facile, parce que les motifs en sont plus purs. Ce ne sont pas les devoirs de notre état qui nous troublent, c'est tout ce que nous y mêlons de désordonné ; et la raison en est claire. Les devoirs de notre état sont dans l'ordre et viennent de Dieu ; or, tout ce qui sort d'un pareil principe est bon en lui-même, et ne saurait nous troubler. Au contraire, tout ce que nous y mêlons d'étranger, vient de nous-mêmes, de nos passions, du monde, du démon et du péché. Est-il donc bien surpre-

nant que toutes ces choses participent du désordre ou de l'insuffisance de leur principe? Voulez-vous rendre votre travail facile ? rendez-le pur. Débarrassez-le de tout ce qu'il a eu jusqu'à présent de vicieux et de corrompu. Otez l'avarice de votre commerce, l'ambition de vos projets, la vanité et le désir de plaire de vos parures, les attachements criminels de vos sociétés. Dès lors, vous ne commercerez plus qu'avec justice, vous ne vous pousserez plus que par la vertu, vous ne vous parerez plus que par bienséance, vous n'aimerez plus que par raison et par devoir. Or, mes frères, la raison est toujours tranquille, parce qu'elle agit par principe ; les passions au contraire sont toujours troublées, parce qu'elles sont insatiables. Purifiez même votre travail de ces vaines sollicitudes sur le passé, de ces inquiétudes non moins vaines pour l'avenir, qui sont si injurieuses à la Providence, et qui partent toujours d'un cœur trop sensible et trop passionné. En purifiant votre travail de la sorte, vous le rendrez tout à fait facile ; et c'est ce qui nous est représenté aujourd'hui par la conduite des apôtres dans notre évangile. Fatigués du travail d'une nuit infructueuse, ils consacrent les premiers rayons du jour à laver et à réparer leurs filets sales et rompus. *Lavabant retia.* Jésus-Christ n'avait pas besoin sans doute de toutes ces précautions pour le miracle qu'il allait faire ; mais il voulait seulement nous apprendre par là, au sentiment des Pères, que celui qui, éclairé par la lumière de la grâce, se propose désormais de travailler pour sa gloire, doit avant tout purifier ses occupations ordinaires de tout ce qu'elles pourraient renfermer de coupable et de vicieux, et qui pourrait par là même les rendre et plus infructueuses et plus pénibles. *Lavabant retia.* Premier moyen donc de rendre notre travail plus facile, c'est de le rendre plus pur.

Je dis ensuite que le travail des chrétiens est plus facile, parce que les motifs en sont plus sublimes. Oui, mes frères, la nature ne peut offrir à l'homme que des motifs de travailler imparfaits comme elle, et par conséquent ces motifs naturels ne peuvent pas beaucoup alléger son travail. Mais la religion nous offre des motifs relevés et sublimes comme elle. Elle nous fait voir dans notre travail un moyen de satisfaire à Dieu pour nos péchés passés, un préservatif contre les tentations à venir, la voie la plus sûre pour nous sancti-

fier, pour opérer la sanctification des autres, pour remplir les vues de la Providence sur nous, pour contribuer enfin plus efficacement au bon ordre de l'Église et de l'État. Elle nous montre de loin la récompense de notre travail, non pas seulement cette récompense frivole et passagère que le monde promet toujours et que rarement il donne, mais cette récompense sublime et éternelle que Dieu seul peut donner, et que seul aussi il a droit de promettre. Avouez-le, mes frères, de pareils motifs détachent tout à fait une âme de la terre, et tout devient facile à des cœurs animés par de tels objets. C'est ce qui nous est encore représenté dans notre évangile, par cet ordre que Jésus-Christ, après son discours, donne à Pierre d'avancer en pleine mer. *Duc in altum.* Il n'avait pas besoin sans doute d'envoyer si loin ses apôtres, pour leur procurer une pêche abondante : il pouvait la leur accorder sans qu'ils quittassent le rivage. Mais il voulait nous apprendre par là, au jugement de tous les Saints Pères, à ne pas regarder nos occupations ordinaires d'un œil terrestre et charnel, mais à nous détacher de la terre en les accomplissant, et à nous élever au-dessus de nous-mêmes pour les remplir dans un esprit surnaturel et chrétien : sûr et unique moyen d'y trouver non-seulement plus de facilité, mais encore plus de mérite. *Duc in altum.* Second moyen donc de rendre notre travail plus facile, c'est de le rendre plus spirituel.

Je dis enfin, et cette raison renferme toutes les autres, que le travail des chrétiens est plus facile, parce que les motifs en sont plus puissants. Demandez à Pierre pourquoi, malgré la fatigue d'une nuit infructueuse, il se met en mer pour entreprendre sitôt une nouvelle pêche : il vous répondra que son Maître, qu'il aime tant, le lui a commandé. Ce seul ordre lui donne de nouvelles forces : il obéit sans répliquer. Maître, lui dit-il seulement, il est vrai, j'ai travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais puisque vous l'ordonnez, dussé-je ne rien prendre encore, je m'en vais jeter mon filet sur votre parole. *In verbo autem tuo laxabo rete.* Image, mes frères, des sentiments et de la disposition d'une âme remplie de foi et de charité, qui se dit continuellement à elle-même : Je travaille, il est vrai, et je travaille même en quelque sorte beaucoup ; mais ce qui me console, c'est que je travaille pour Dieu, pour le Dieu que j'aime, en qui seul j'ai mis toute ma

confiance. C'est lui-même qui m'a placé dans cet état; c'est à lui de me prescrire toutes mes occupations, et de régler toutes mes journées. Quel bonheur pour moi de pouvoir dire à chaque action, à chaque moment : c'est la volonté de Dieu que j'exécute, c'est son ordre que j'accomplis ! de ne rien faire que je ne puisse lui offrir en lui disant comme Pierre : Maître, unique maître, je m'en vais faire ceci pour vous obéir et pour vous plaire ! *In verbo autem tuo laxabo rete.* Ah ! mes frères, si l'amour profane, si faible, si borné, si changeant, rend néanmoins tout possible et même aisé, que sera-ce de l'amour divin, si solide, si constant, si infini de sa nature? De quoi ne sera pas capable une âme qui en est possédée ? Que n'ont pas fait les saints dans cette vue? Que ne ferions-nous pas nous-mêmes, si nous étions saints? Ah ! s'écrie saint Augustin, quand on aime bien quelqu'un, ce n'est pas travailler que de faire ce qu'il commande, ou si c'est travailler, c'est un travail qu'on aime autant que celui qui l'a commandé. *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.* Dernier moyen donc plus puissant que tous les autres pour rendre notre travail facile, c'est de le faire en vue du Dieu qui nous la commandé.

Comparez à présent, mes frères, les occupations des mondains avec celles des chrétiens ; vous les trouverez bien différentes. Les premiers travaillent avec peine, soit que vous considériez leur travail du côté des objets qu'ils recherchent, soit du côté de la passion avec laquelle ils les recherchent, soit enfin du côté des motifs pour lesquels ils les recherchent. Les seconds, au contraire, trouvent plus de plaisir que de peine dans leur travail, parce que la raison le règle, la religion l'élève, l'amour divin le facilite. Le travail en un mot, est pour eux un joug, mais un joug suave; un fardeau, mais un fardeau léger. *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.*

Ce n'est pas tout; et si nous considérons l'issue de ces deux sortes de travaux, quel nouveau contraste ! Pierre dans l'obscurité, éloigné de Jésus-Christ, avait beaucoup travaillé et n'avait rien pris; Pierre en plein jour, sous les yeux de Jésus-Christ, ne fait que jeter son filet, et dès le premier coup, il prend une multitude de poissons si prodigieuse, que les filets ne peuvent plus les contenir, et que la barque en est pres-

que submergée : ce qui nous représente l'abondance des biens qui reviennent à une âme chrétienne de son travail. Je ne parle pas seulement ici des biens temporels et terrestres : je sais que Dieu bénit quelquefois même temporellement les efforts de ceux qui le servent ; je sais d'ailleurs qu'un homme, libre de toute passion, et donnant à ses affaires et à ses occupations particulières le soin et l'application qu'elles réclament, a bien plus de chances de succès que tout autre. Mais non, mes frères, ne bornons pas à si peu de chose les fruits que retire une âme juste de son travail ; ces biens sont trop petits de leur nature, trop passagers, trop indignes d'elle, pour que Dieu ne les lui refuse pas quelquefois. Mais alors il y supplée par mille autres biens d'un ordre infiniment supérieur, et qui nous sont surtout représentés par la pêche miraculeuse de notre évangile.

Abondance de consolations spirituelles dont Dieu comble une âme fidèle ; consolations qui surpassent en douceur les plaisirs des sens et qui les remplacent. Non, mes frères, les plaisirs du monde n'en ont que le nom ; ils sont tous tumultueux, tous extérieurs : ceux de la religion sont intérieurs et tranquilles. Une âme en paix avec son Dieu, n'en est que plus disposée à goûter les véritables plaisirs, qui sont innocents et permis ; elle s'en fait même des devoirs de son état, des œuvres de la charité, des exercices de la religion. Pénétrée de la présence de son Dieu, elle y pense sans cesse, et trouve un singulier plaisir à s'en occuper. Qui le croirait ? Elle ressent du plaisir même à pleurer ses fautes, à souffrir les peines qu'elle s'impose, ou les afflictions que Dieu lui ménage pour les réparer. Témoin le Prophète-roi qui nous enseigne que Dieu a caché de grandes douceurs pour ceux qui l'aiment et qui le craignent ; témoin le grand apôtre qui nous assure lui-même qu'il surabondait de joie au milieu des plus grandes tribulations. Que si Dieu retire quelquefois ces consolations sensibles à une âme, ce n'est ordinairement que pour un temps ; c'est pour l'épurer, la corriger, la détacher, la perfectionner ; c'est pour éprouver sa foi, son amour, sa confiance ; c'est pour les lui rendre ensuite, et même avec plus d'abondance qu'auparavant.

Abondance de vertus, qui sont les richesses véritables. Disons de la vertu ce que Salomon disait autrefois de la sa-

gesse : Tout l'or du monde n'est rien en comparaison d'elle. Aussi parmi tous ses titres, Dieu n'en a point de plus cher que celui de *Dieu des vertus* Or, pour pratiquer la vertu, vous vous imaginez quelquefois qu'il faudrait tout à fait quitter le monde, et vous renfermer dans les cloîtres. Vous vous trompez : il n'y a point d'état où toutes les vertus ne soient praticables. La pauvreté est aussi méritoire dans les plus grandes richesses, par le détachement intérieur, que dans la plus grande misère, par l'acquiescement aux privations qu'elle impose. L'humilité peut se trouver dans les plus grands honneurs, comme dans les conditions les plus basses. La mortification au milieu de toutes les commodités de la vie, n'a pas moins de prix que dans la maladie, ou dans le besoin. Quel est l'état où il n'y ait pas des supérieurs pour pratiquer l'obéissance, des inférieurs pour exercer le zèle et la douceur ? Êtes-vous dans l'adversité ? formez-vous à la patience. Êtes-vous dans la prospérité ? usez-en avec tempérance. Il faut plus de force pour se soutenir au milieu du monde, que lorsqu'on l'a quitté. C'est la piété qui doit nous animer dans les exercices de religion ; c'est la charité qui doit nous conduire dans les devoirs de la vie civile. Il y a une chasteté pour le mariage, comme pour le célibat. En un mot, il n'y a point d'état, où l'on ne puisse acquérir toutes les vertus, et où une âme fidèle ne les acquière. Mais aussi avec toutes ces vertus, qu'une âme est belle ! qu'une âme est riche ! puisque, comme nous l'avons dit, les vertus, devant Dieu et en elles-mêmes, aux yeux de la raison et de la foi, sont la plus durable beauté et la plus solide richesse.

Enfin, abondance de mérites, qui sont les seuls honneurs qu'on doive rechercher, puisqu'ils subsistent éternellement. En multipliant ses vertus, une âme fidèle augmente ses mérites. S'il est vrai, comme Jésus-Christ nous l'assure, qu'un seul verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom, peut nous mériter le ciel, que sera-ce d'une âme qui fait toutes ses actions pour ce nom adorable ! qui conformément à cet avis du grand apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout au nom de Jésus-Christ*, offre à ce Dieu Sauveur ses actions les plus communes et les plus ordinaires, comme les plus grandes et les plus héroïques ; en renouvelle souvent l'offrande ; les accompagne toujours d'une foi, d'une

charité, d'une confiance nouvelle ! Combien de mérites n'amassera pas une telle âme dans un jour, dans une semaine, dans un mois, dans une année ! combien dans toute la vie ! Et, en vivant de la sorte, arrivée à la fin de sa course, ne sera-t-elle pas, pour ainsi dire, chargée de jours pleins et glorieux ? Y a-t-il, et peut-il y avoir un honneur plus réel et plus solide ? Tels sont les biens réservés à une âme chrétienne dès cette vie. Voilà ses plaisirs, voilà ses honneurs, voilà ses richesses. Et si son état est déjà si heureux dans ce monde, que sera-ce de ces trésors cachés de sagesse et de science, de ces torrents de voluptés pures, de ce poids immense de gloire que Dieu lui prépare dans l'éternité bienheureuse ?

Voilà, mes frères, les grandes vérités que cachait à nos yeux l'écorce de notre évangile. Vous y avez vu d'abord les mondains plongés dans les ténèbres de leurs désordres, agités par mille passions différentes, ne retirer de leur travail d'autre fruit que le repentir. Vous y avez vu ensuite les justes, éclairés des lumières de la foi, soutenus par la force de la grâce, gagner le ciel à peu de frais. Voyez maintenant ce que vous voulez faire, et choisissez entre ces deux partis. Que dis-je, mes frères ? Le choix vous est indiqué à la fin même de cet évangile. Frappés du miracle dont ils viennent d'être les témoins, les apôtres quittent tout, leurs barques, leurs filets, leurs poissons, et se mettent à la suite de ce divin Maître. *Relictis omnibus, secuti sunt eum.* Que vous seriez heureux, chrétiens auditeurs, si vous suiviez un si bel exemple, et si le contraste de l'état des justes et des pécheurs que je viens d'exposer à vos yeux, produisait dans vons les mêmes sentiments ! Non qu'après tout, on veuille ici vous obliger, comme les apôtres, à un dépouillement absolu et universel : Dieu ne le demande pas de tout le monde. Mais ce qu'il demande de tous, et de vous en particulier, mon cher auditeur, c'est que vous quittiez dès ce moment même ces habitudes, ces penchants qui font tout votre malheur et tout votre crime ; c'est que vous renonciez de cœur et d'affection à tout ce qui pourrait jamais sur la terre vous séparer de lui ; c'est que vons le suiviez ainsi, détaché de tout, non pas dans les voies extraordinaires, mais dans l'état seulement où il a plu à la divine Providence de vous placer. Est-ce trop exiger ? Peut-on même exiger moins ? La raison et la religion ne se

réunissent-elles pas pour le demander ? Et ces légers sacrifices ne doivent-ils pas assurer votre bonheur dans le temps et surtout dans l'éternité ? *Relictis omnibus, secuti sunt eum.*

Grand Dieu, vous promîtes autrefois à vos apôtres, et dans leur personne, à tous leurs successeurs, de les rendre pêcheurs d'hommes. Aussi avez-vous accompli votre promesse. Votre parole jetée comme un filet divin, a fait passer nos pères des ténèbres de l'idolâtrie dans le sein de votre religion. Mais que nous servirait d'être chrétiens, si nous venions à nous perdre ! Notre malheur n'en serait que plus grand, ainsi que notre crime. Achevez donc votre ouvrage, ô mon Dieu. Faites-nous passer aujourd'hui des ténèbres du vice à la lumière de la vertu, afin que, ne travaillant plus désormais qu'avec vous, et pour vous, nous ayons le bonheur de nous reposer enfin dans vous pendant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Pêche miraculeuse

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Lorsque Jésus se tenait sur le bord du lac de Génézareth, une multitude nombreuse se précipita vers lui pour entendre la parole de Dieu.

C'est un spectacle admirable que celui que nous présente la carrière évangélique de Jesus-Christ. Sans parler des nombreux miracles qu'il opérait presque à chaque pas, quel serait notre étonnement, si nous voyions reparaître parmi nous un homme parcourant continuellement le pays pour faire des prosélytes à la vertu ; allant de villages en villages prêcher partout, et la doctrine la plus sublime, qu'il mettrait à la portée de tous les esprits par la simplicité de ses expressions, et la morale la plus sévère, qu'il ferait goûter à tous les cœurs par la douceur de ses exhortations ; négligeant tout soin de sa personne, et n'ayant ni demeure fixe, ni nourriture assurée ; joignant constamment à ses leçons l'instruction plus puissante encore de ses exemples ; n'in-

terrompant ses prédications que pour aller se livrer à la prière, et ne quittant la prière que pour venir reprendre ses prédications ; attirant à sa suite, par la sainteté de sa vie et par la force de ses discours, une multitude de peuple, empressée à le voir, avide de l'écouter ; pressé quelquefois de la foule qui l'entoure, au point d'avoir peine à s'en faire entendre ; et dans cette continuité de travaux, ne connaissant d'autre repos que des travaux nouveaux ! C'est ainsi que pendant trois années entières Jésus-Christ s'est montré à la terre. Il n'était descendu du ciel que pour le salut du genre humain ; il n'a pas discontinué un seul instant de l'opérer. Chaque moment de sa vie était un bienfait pour nous, en attendant qu'il les couronnât tous par le bienfait plus insigne, plus incompréhensible encore de sa mort.

Cette foule nombreuse qui suivait Jésus-Christ en tout lieu, qui se précipitait sur ses pas, qui l'entourait, qui le pressait jusqu'à lui être incommode, nous présente un tableau bien édifiant. Mais, comment se fait-il que le voyant sans cesse entouré d'une multitude immense d'auditeurs qui se renouvelaient continuellement, nous lui connaissions un aussi petit nombre de disciples ? La Judée presque entière s'était rendue successivement auprès de lui, pour écouter ses instructions ; et, au moment où il remonta dans les cieux, il se trouva bien peu de personnes qui en eussent profité. Hélas ! nous retrouvons tous les jours parmi nous la solution de cette question. Nous voyons quelquefois les chaires chrétiennes, où Jésus-Christ continue de parler par ses ministres, entourées d'un grand concours d'auditeurs. Ce sont surtout certaines circonstances extraordinaires, le retour d'un jubilé, l'occasion d'une mission, qui attirent dans nos temples une affluence considérable. Pleins d'édification, pénétrés de sensibilité, nous nous réjouissons à la vue de cette multitude, tantôt recueillie avec attention devant la chaire d'où se répandent sur elle les vérités salutaires, tantôt prosternée avec respect devant l'autel où s'immole pour son salut la victime sans tache ; nous rendons grâces à Dieu, qui glorifie ainsi son nom, et qui va se former un nouveau peuple d'adorateurs fidèles. La prédication cesse, le jubilé se ferme, la mission se termine : que sont devenus tous ces hommes qui nous donnaient, il y a peu de moments, le spectacle d'une piété si

touchante ? Je les cherche, et j'ai peine à en retrouver un très-petit nombre. Toute cette ardeur que nous admirions, vive comme le feu qui consume la paille, s'est éteinte aussi promptement. Au sortir du lieu saint, la ferveur qu'on y avait prise s'est évaporée. L'impression qu'avait faite la parole divine, s'est effacée presque au même instant où elle avait été reçue. L'ancien train de vie est recommencé ; les occasions dangereuses, fréquentées de nouveau ; les habitudes funestes, reprises ; les liaisons criminelles, renouées. Jésus-Christ n'a vu qu'un moment auprès de lui cette foule qui paraissait devoir lui être si fidèle. D'autres multitudes vont l'environner dans d'autres endroits, pour l'abandonner, à leur tour, avec la même facilité. Cette légèreté de nos chrétiens, si semblable à celle que montrèrent les Juifs du temps de Jésus-Christ provient de la même cause. Dans les uns et dans les autres, elle a pour principe les dispositions qu'ils ont apportées aux instructions du divin Sauveur. Est-il possible que ceux-là en profitent, qui n'ont pas un désir sincère d'en profiter ; qui y viennent, non pour s'instruire, non pour s'édifier, mais, comme les Juifs, par curiosité, par passe-temps, peut-être par malignité ? Rentrons en nous-mêmes ; et rectifiant les dispositions que nous avons apportées jusqu'ici à la parole divine, méritons désormais qu'elle nous soit aussi utile qu'elle l'a été peu.

Il aperçut au bord du lac deux barques arrêtées, les pêcheurs en étaient descendus, et lavoient leurs filets. Il monta dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon ; et il le pria de s'éloigner un peu du rivage. Et s'étant assis, il instruisait la foule, de la barque.

Considérons ici la bonté du divin Sauveur. Nous ne l'entendons pas se plaindre de l'importunité de ces hommes qui venaient le poursuivre jusque sur le bord de la mer, et de la gêne qu'ils lui causaient : au contraire, il se rend aussitôt à leurs désirs. Ils étaient venus pour recevoir ses instructions ; il va les leur donner. Serré au milieu d'eux, il en eût été difficilement entendu ; il s'en sépare un peu, non pour sa commodité, mais pour leur utilité : et du léger intervalle qu'il a mis entre lui et eux, il leur fait entendre avec plus de facilité ses leçons. Cette condescendance du Sauveur à instruire la multitude en tout temps et en tout lieu, selon qu'elle le dé-

sire, est un exemple qu'il donne à ceux qu'il chargera de le remplacer dans cette importante fonction. Ce n'est pas seulement du haut des chaires que les ministres de la parole sainte doivent la répandre ; la vie entière d'un pasteur doit, comme celle du Prince des pasteurs, être une instruction continuelle. D'abord à tous les moments ils sont débiteurs envers leur troupeau de la première, de la plus essentielle, de la plus efficace des leçons, celle de l'exemple. Ensuite il entre dans leurs obligations de profiter de toutes les occasions, soit publiques, soit particulières, pour inculquer les vérités saintes. Cette pratique de leur ministère exige, dans son exercice, de la prudence et du discernement. Des discours tenus inconsidérément, dans des circonstances peu favorables, vis-à-vis de personnes mal disposées, produiraient l'effet contraire à celui qu'on doit rechercher. Au lieu d'attirer les âmes, ils les repousseraient. Au lieu de concilier du respect aux choses saintes, ils ne serviraient qu'à faire haïr le ministère, et mépriser le ministre. Mais un mot, une réflexion, un avertissement placés à propos, peuvent faire plus de bien qu'un sermon entier : faire rentrer en lui-même l'homme prêt à s'égarer, soutenir celui que le respect humain allait faire tomber, arrêter une mauvaise action près de se commettre, exciter à en faire une bonne, éclairer l'ignorant, fortifier le faible, encourager le timide, ranimer le languissant. Combien d'âmes ont dû aux salutaires avis donnés par un pasteur, soit indirectement dans la société commune, soit directement dans des conversations privées, leur repentir du péché, ou leur persévérance dans la vertu !

Plusieurs saints Pères ont vu, dans la demande que fait Jésus-Christ à saint Pierre de s'écarter un peu du rivage, une autre recommandation du divin Sauveur à ses ministres : c'est de se séparer du monde, et de mettre entre eux et lui un intervalle. Un pasteur peut-il espérer de conserver son recueillement au milieu des dissipations du monde ; son occupation de Dieu, au milieu des affaires du monde ; sa gravité, au milieu des divertissements du monde ; sa pureté, au milieu des dissolutions du monde ? Peut-il se flatter de se conserver net dans le tourbillon de poussière qu'élève le tracas du monde ? Quel personnage peut faire le ministre de Jésus-Christ, dans ces sociétés dont la licence est le lien, dont le

plaisir est l'âme, dont l'équivoque est le sel, dont la corruption réciproque est l'objet ? Importun s'il les censure, méprisé s'il a l'air de les approuver, il s'y rend nécessairement odieux ou ridicule. Et dans les sociétés, même les plus décentes, sa fréquentation est déplacée. Il importe à la dignité de son ministère, qu'il ne se laisse pas voir de trop près. Son assiduité ferait apercevoir ses défauts, qui, quelque légers qu'ils pussent être, en feraient soupçonner d'autres. Le monde, toujours injuste dans ses jugements, indulgent à l'excès pour lui-même, est sévère outre mesure pour les prêtres. Plus il se permet, plus il exige d'eux. A ses yeux, ses vices les plus honteux sont des faiblesses pardonnables ; et les faiblesses les plus légères des ecclésiastiques des désordres criminels. Ainsi, le soin de leur vertu, l'honneur de leur ministère, le maintien de leur réputation, tout ce qui leur est cher et précieux, doit les éloigner du monde. Mais cette séparation que demande d'eux leur ministère, n'est pas la séparation totale, absolue, qu'impose aux religieux l'état qu'ils ont embrassé : et de ce qu'elle n'est pas aussi entière, elle n'en est que plus difficile dans la pratique. Elle exige la conciliation des deux devoirs qui semblent se contrarier : l'éloignement des hommes et l'exercice de la charité envers eux. En se séparant du monde par leurs habitudes, par leurs liaisons, par toute leur vie personnelle, ils doivent toujours y tenir par leurs fonctions. Jésus-Christ dans cette circonstance se fait leur modèle. Il se retire de la foule ; mais il ne s'en écarte pas ; il se place à la distance où il n'en sera pas touché, mais d'où il pourra aisément s'en faire entendre. En se tenant hors du commerce des mondains, son ministre doit constamment se tenir en mesure de leur être utile. L'intervalle qui l'en sépare, doit être tel qu'ils ne l'atteignent pas, mais qu'ils soit continuellement à portée de leur parler. Ainsi, il remplira en même temps tous ses devoirs ; il acquittera, et ce qu'il doit à son ministère, et ce que doit au public son ministère ; il observera ce que la prudence lui conseille pour lui lui-même, et ce que la charité lui prescrit envers ses frères.

La circonstance spécialement remarquée, que les pêcheurs descendus à terre travaillaient à nettoyer leurs filets, est encore une leçon pour les ministres de l'Évangile. Ils en ap-

prennent que leur vie est une occupation continuelle. Elle n'est plus à eux, elle appartient toute à l'Église, à qui ils l'engagèrent dans leur ordination. Le temps que leur ministère laisse libre, il ne leur est pas permis de le consumer dans l'oisiveté ou dans la dissipation. Les intervalles de leurs fonctions doivent être employés à s'y préparer, à l'exemple de ces apôtres qui n'ont suspendu leur pêche, que pour se mettre en état de la reprendre. Cette préparation des pasteurs, consiste principalement en deux choses : dans la prière et dans l'étude. La prière les rendra dignes de remplir leur vocation ; l'étude les en rendra capables : ils puiseront dans la prière les vertus, et dans l'étude, les connaissances nécessaires à leur état. Ainsi, loin des regards du monde, ils se disposeront à se présenter devant lui avec la dignité qui leur convient ; et ils rendront leur retraite aussi utile que leur apparition. Il ne faut pas croire cependant que dans cette continuité de travaux tout délassement soit interdit aux ecclésiastiques : ils sont hommes, leur nature l'exige, et par conséquent la religion le leur permet. Mais elle ne leur permet que le délasssement ; elle leur défend l'oisiveté. Leur repos n'est légitime, que parce qu'il est nécessaire, et parce qu'il les rend plus propres à supporter les fatigues.

Des deux barques qui étaient sur le rivage, le Sauveur choisit celle de Pierre. Ce n'est point par hasard et sans réflexion qu'il la préfère, et l'évangéliste a ses vues en nous le faisant observer. C'est ici une de ces figures si communes dans les livres sacrés, qui ont un sens mystérieux, et dont nous devons chercher l'interprétation. Jésus-Christ nous apprend par là que c'est uniquement de la barque de Pierre que part sa parole. Toute voix qui se fait entendre d'ailleurs n'est pas la sienne. Ce n'est point Jésus-Christ qui parle par la bouche de ceux qui sont sortis de cette barque sacrée. Tout ce qui en est dehors, se vante faussement d'annoncer sa parole. Hérétiques de toutes les sectes, schismatiques de tous les temps, en se séparant de Pierre, ils ont imprimé sur leur front l'arrêt qui les déclare incapables d'être les organes du divin Sauveur. Jésus-Christ n'a enseigné qu'une doctrine, n'a fondé qu'une Église. Pour qu'elle restât toujours une, il y a établi un centre d'unité : centre d'unité universel, autour duquel tinssent fermement, réunis de toutes les parties

du monde, les membres épars de l'Église ; centre d'unité perpétuel, qui jusqu'à la consommation du siècle fût le point de ralliement de tout ce qui appartient à l'Église. C'est la chaire où, d'après la prière du Sauveur, la foi ne défaudra jamais (1). Pierre la porta à Rome, et y fit retentir les vérités saintes que lui avait confiées son divin Maître. Pierre n'a jamais cessé d'y siéger par la suite longue et non interrompue de ses successeurs. Pierre y préside encore ; et malgré tous les efforts de l'impiété et de l'hérésie, jusqu'au jour qui verra anéantir la terre, il continuera de répandre sur elle, du haut de cette chaire sacrée, les oracles divins. Tout ce qui est hors de l'unité n'a point la vraie foi ; tout ce qui s'écarte du centre n'est pas dans l'unité. Ainsi, en donnant au monde sa doctrine et son Église, Jésus-Christ a donné un moyen certain, perpétuel et facile de les connaître et de les discerner des doctrines perverses et des églises révoltées ; c'est de considérer le centre d'unité, la chaire élevée au-dessus de toutes les autres. Je suis, disait saint Jérôme au pape Damase, uni de communion à votre Sainteté, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que c'est sur cette pierre qu'a été bâtie l'Église. Quiconque hors de cette maison mange l'Agneau, est un profane... Je ne connais point Vital, je rejette Mélèce, j'ignore Paulin. Qui ne recueille pas avec vous, dissipe (2). Trois partis divisent l'Église (d'Antioche), et s'efforcent de m'attirer... et moi, au milieu d'eux, je crie à haute voix : Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, il l'est à moi (3).

Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher.

En ordonnant à saint Pierre d'avancer au milieu du lac pour jeter ses filets, Jésus-Christ fait entendre à lui et à ses

(1) Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua. *Luc.*, XXII, 32.

(2) Ego beatitudini tuæ, id est, cathedræ Petri, communione consocior. Super illam petram ædificatam ecclesiam scio. Quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est. Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit. *S. Hier.*, Epist., XIV, n. 3 et 4.

(3) In tres partes scissa ecclesia (Antiochena) ad se rapere me festinat... ego interim clamito : Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est. *S. Hier.*, Epist., XVI, n. 2.

autres apôtres, que, pour la pêche d'hommes à laquelle il les destine, il les lancera au milieu de la mer du monde. Ce ne sera pas seulement dans les petites bourgades, figurées par les eaux basses du rivage, qu'ils auront à porter la parole divine ; c'est où ils voient l'eau la plus profonde, qu'ils doivent jeter leurs filets, c'est-à-dire, ce sera dans les villes principales, où ils trouveront plus de vicieux à convertir, plus de superstitieux à éclairer, plus d'incrédules à convaincre, plus de savants à confondre, plus d'obstacles à surmonter, plus de fatigues à essuyer, plus de dangers à braver, qu'ils devront aller arborer l'étendard de la foi. Il a été littéralement exécuté, ce précepte du divin Sauveur. Ce n'est pas des campagnes que le Christianisme a passé dans les villes, mais des villes qu'il s'est répandu dans les campagnes. C'est dans Jérusalem, c'est lorsqu'une fête solennelle y attire un nombreux concours, que les apôtres, pleins de l'Esprit qu'ils viennent de recevoir, ouvrent leur carrière évangélique, et font retentir l'annonce de Jésus-Christ ressuscité. Voyez-les de là se répandre dans les villes les plus célèbres, où les lettres sont le plus cultivées, les sciences le plus florissantes, la philosophie le plus en honneur. Suivez Pierre dans Antioche et dans Rome ; Paul dans Ephèse, dans Corinthe, dans Athènes. Partout où vous saurez que sont les talents, les lumières, les connaissances, c'est là que vous trouverez les apôtres.

L'incrédulité, que les absurdités les plus grossières n'arrêtent jamais, n'a pas craint d'attaquer, par cet endroit même, le Christianisme. Elle n'a pas rougi d'avancer que la religion, dans ses premiers temps, ne fut embrassée que par des hommes de la lie du peuple ; et que la prédication des apôtres, reçue uniquement par une populace crédule et incapable d'examen, fut unanimement rejetée par tout ce qui avait quelques lumières.

Il n'a pas plu à l'Esprit-Saint de nous révéler de quel état étaient tous ceux qui, s'étant les premiers convertis à la foi, composèrent l'Église naissante. Mais ce qu'il a daigné nous en apprendre, suffit pour nous montrer combien est éloignée de la vérité l'assertion que les incrédules osent produire. Jésus-Christ vivait encore, et il comptait parmi ses disci-

ples, Nicodème, un chef des Juifs (1) ; Joseph d'Arimathie homme riche, noble décurion (2) ; beaucoup d'autres des principaux de la nation, que la crainte des pharisiens empêchaient de se déclarer (3). Après son retour dans les cieux, lorsque la foi est encore concentrée dans la Judée, je vois déjà une troupe nombreuse de prêtres, c'est-à-dire des hommes les plus éclairés du peuple juif, lui obéir (4). Je vois plusieurs des nouveaux convertis, vendre leurs biens et leurs possessions pour subvenir aux besoins de leurs frères (5). Je suis la publication de l'Évangile dans les divers pays où le portent les apôtres : je trouve sur le chemin de Gaza l'eunuque de la reine d'Éthiopie, homme puissant et surintendant de ses trésors (6) ; à Césarée, Corneille, centurion d'une cohorte (7) ; à Paphos, Servius Paulus, proconsul romain (8) ; à Athènes, Denys, membre de l'Aréopage (9) ; à Éphèse, Apollo, homme éloquent et puissant dans les Écritures (10) ; à Corinthe, Éraste, trésorier de la ville (11) ; à Rome, plu-

(1) Erat autem homo ex pharisæis, Nicodemus nomine, princeps judæorum. *Joan, III.* 1.

(2) Venit quidam homo dives ab Arimathæa, nomine Joseph, qui et ipse discipulus erat Jesu. *Math. XXVII.* 57.

Venit Joseph ab Arimathæa, nobilis decurio, qui et ipse erat exspectans regnum Dei. *Marc. XV.* 43.

(3) Verumtamen et ex principibus multi crediderunt in eum, sed propter pharisæos non confitebantur. *Joan. XII.* 42.

(4) Verbum Domini crescebat, et multiplicabatur numerus discipulorum in Jerusalem valde : multa etiam turba sacerdotum obediebat fidei. *Act.* VI. 7.

(5) Possessiones et substantias vendebant, et dividebant illa omnibus prout cuique opus erat *Act. II.* 45.

(6) Et ecce vir æthiops, eunuchus potens, Candacis reginæ Æthiopum, qui erat super omnes gazas ejus. *Ibid. VIII.* 27.

(7) Vir autem quidam in Cæsaræa, nomine Cornelius centurio, cohortis, quæ dicitur Italica. *Ibid. X.* 1.

(8) Proconsul cum vidisset factum credidit admirans super doctrina Domini. *Ibid. XIII.* 12.

(9) Quidam vero viri adhærentes ei, crediderunt : in quibus et Dionysius Areopagita. *Ibid. XVII.* 34.

(10) Judæus autem quidam, Apollo nomine, Alexandrinus genere, vir eloquens, devenit Ephesum, potens in scripturis. Hic erat edoctus viam Domini. *Ibid. XVIII.* 24 *et* 25.

(11) Salutat vos Erastus, arcarius civitatis. *Rom. XVI.* 23.

sieurs saints de la maison de César (1). Étaient-ils de la dernière classe du peuple tous ces chrétiens formés par les apôtres? Étaient-ils de la populace crédule et incapable d'examen, ces Juifs de Béroé, les plus nobles de ceux de Thessalonique, qui reçurent la parole avec avidité, après avoir étudié dans les Écritures si ce qu'on leur annonçait était véritable (2) ? Étaient-ils des hommes grossiers, ces fidèles d'Éphèse, qui, s'étant livrés autrefois à l'étude des curiosités de la nature, brûlèrent, après leur conversion, des livres de leur frivole science, pour le prix de cinquante mille deniers (3) ? Étaient-elles de la lie du peuple, les femmes à qui saint Pierre et saint Paul interdisaient les frisures élégantes, les parures magnifiques (4) ? Étaient-ils des ignorants, n'ayant nulle teinture d'aucune science, ces nouveaux chrétiens de Colosses, que l'Apôtre avertit de ne pas se laisser séduire par une vaine et fausse philosophie (5) ? Je demande si les Clément, les Ignace, les Polycarpe, prosélytes de la foi, sous les apôtres, après eux ses défenseurs, étaient des hommes sans esprit et sans lumières; si un Cécilius-Glabrio, ancien consul ; si un Flavius-Clémens, parent de Domitien, martyrisés tous deux par l'ordre de ce prince, étaient de cette humble condition qui n'a ni éducation ni connaissances ? Les apôtres venaient de terminer leur carrière, et un grand nombre de ceux qui professaient le christianisme, avaient été formés par leurs travaux, quand Pline écrivait à Trajan

(1) Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt. *Philip. IV.* 22.

(2) Hi autem erant nobiliores eorum, qui sunt Thessalonicæ, qui susceperunt verbum cum omni aviditate, quotidie scrutantes scripturas, si hæc ita se haberent. Et multi quidem crediderunt ex eis, et mulierum gentilium honestarum, et viri non pauci. *Act. XVII.* 11 *et* 12.

(3) Multi autem ex his, qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus ; et computatis pretiis illorum, invenerunt pecuniam denariorum quinquaginta millium. *Act. XIX.* 19.

(4) Quarum non sit extrinsecus capillatura, aut circumdatio auri, aut indumenti vestimentorum cultus. I *Peter. III.* 3.

Similiter et mulieres in habitu ornato, cum verecumdia et sobrietate ornantes se, et non in tortis crinibus, aut auro, aut margaritis, vel veste pretiosa. I *Timoth. II.* 9.

(5) Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam. *Coloss. II.* 8.

que la persécution à laquelle il dévouait les chrétiens, mettait en péril des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, tant des villes que des bourgs et des campagnes (1). Sans doute dans ces premiers temps il y avait, comme il y aura toujours, plus de chrétiens de la classe populaire que des autres, parce que c'est en tout temps et en tout lieu la classe la plus nombreuse. Saint Paul donne une autre raison, pour laquelle, dans cette sainte vocation, il n'y avait pas un grand nombre de sages selon la chair, de puissants et de nobles dans le monde, c'est qu'il a plu à la Providence de choisir ce qui est insensé, ce qui est faible, ce qui est vil aux yeux du monde, pour confondre ce que le monde a de plus sage, de plus fort et de plus grand (2). L'Apôtre eût-il pu, eût-il osé dire qu'il n'y avait pas dans l'Église un grand nombre de savants et de puissants, s'il n'y en eût eu aucun? Quand il parlait ainsi, il faisait une prophétie, il annonçait, ce qui, dans les vues humaines, n'avait aucune vraisemblance, que ces commencements du christianisme, si faibles en apparence, triompheraient de toute la force du monde. Cet oracle s'est-il réalisé ? ces hommes du peuple, qui formaient alors la plus nombreuse partie des chrétiens, ont-ils cédé aux puissants et aux grands qui professaient l'idolâtrie ? ou ont-ils vaincu leur résistance, et les ont-ils amenés à la foi ? Que l'on dispute sur les faits ; que l'on s'aveugle sur les causes ; il est impossible de fermer les yeux sur le résultat, et de ne pas être frappé de l'accord entre la prédiction et son accomplissement. Plus on exagère la simplicité, l'ignorance des premiers chrétiens, plus on renforce la preuve résultante de l'exécution de la prédiction ; et plus, en voulant la combattre, on confirme encore la divinité de la religion.

(1) Visa est enim mihi res digna consultatione maxime propter periclitantium numerum. Multi omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus etiam, vocantur in periculum, et vocabuntur. Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam, atque agros superstitionis istius contagio pervagata est. *Plin. Sdi.* epist. *ad Trajanum*, lib. X. epist. 97.

(2) Videte enim vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea, quæ non sunt, ut ea quæ sunt, destrueret. *I Corinth. I.* 26, 27 *et* 28.

Simon lui répondit : Maître nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole je jetterai le filet.

Nous avons à admirer ici l'obéissance de saint Pierre. Il savait que le grand jour n'est pas le temps propre à la pêche ; il venait d'éprouver, par un travail de plusieurs heures, qu'il n'y avait point de poissons en cet endroit : mais Jésus-Christ commande ; il ne raisonne plus, il ne sait qu'obéir : obéissance prompte et sans retardement ; obéissance entière qui ne se permet aucune difficulté ; obéissance aveugle, à laquelle il sacrifie ses propres lumières ; obéissance confiante, qui se tient assurée du succès. Telle est la soumission que nous devons aux commandements du divin Sauveur. Dès que nous sommes certains que c'est lui qui nous parle, notre devoir est d'obéir sans résistance, sans difficulté, sans murmure, sans délai. Et nous devons reconnaître sa voix, non-seulement dans la loi sainte qu'il nous a dictée, mais aussi dans son Église, qu'il a laissée sur la terre pour le remplacer, revêtue de son autorité ; mais encore dans tous les supérieurs, de quelque genre que ce soit, qui tiennent de lui le pouvoir qu'ils exercent sur nous. Obéissons : ce seul mot renferme toutes nos obligations. L'obéissance chrétienne suppose toutes les vertus, ou les fait acquérir. Elle est le faîte de la perfection, ou le chemin court et facile pour y parvenir.

C'est sur la parole de Jésus-Christ que saint Pierre jette son filet, et qu'il fait cette pêche abondante qui surpasse ses espérances et mêmes ses idées. N'étant point aidé de cette parole, il avait travaillé infructueusement toute la nuit. Les ouvriers évangéliques, représentés ici par le premier d'entre eux, doivent apprendre de là que ce n'est que sur la parole de leur divin Maître qu'ils doivent jeter le filet de la prédication ; ce qui comprend deux vérités importantes : la première, que c'est la parole de Jésus-Christ seule qui leur donne le droit d'instruire les peuples ; la seconde, que c'est l'assistance de Jésus-Christ seule qui donne le succès à leurs instructions.

En premier lieu, il n'y a que ceux à qui Jésus-Christ a dit : Jetez votre filet, qui en aient le droit. Il donna cet ordre à ses apôtres, lorsqu'il les envoya enseigner toutes les nations, en leur promettant qu'il serait avec eux tous les jours, jusqu'à celui où il détruirait l'univers. C'est cette mission unique, perpétuée dans tous les siècles par la succession des pre-

miers pasteurs, étendue dans tous les pays par leur multiplication, qui fait le titre des prédications de l'Évangile. Le ministre inférieur l'a reçue de son évêque, qui par une succession non interrompue, est l'héritier de celle des apôtres. Tout ce qui ne l'a pas reçue de ceux qui seuls ont autorité pour la communiquer, est sans pouvoir pour annoncer la doctrine sainte. Ils usurpent, contre la volonté formelle de Jésus-Christ, le droit de prédication, tous ceux qui sont hors de la succession apostolique. Nous disons aux hérétiques des derniers siècles et aux schismatiques, qui dans nos malheureux jours, sont venus déchirer le sein de notre Église, ce que les saints Pères disaient à ceux de leur temps : Produisez l'origine de vos églises ; développez la suite de vos évêques ; montrez-nous leur succession de quelqu'un des apôtres, ou des hommes apostoliques (1). Rendez compte de vos chaires, vous qui prétendez appartenir à la sainte Église (2). Nous seuls possédons la foi catholique, qui vient de la doctrine des apôtres, qui a été plantée par eux parmi nous, que nous avons reçue d'eux par une continuité de succession, et que nous transmettrons de la même manière à nos derniers neveux (3). Et en leur montrant ces précieuses successions d'évêques, qui, des apôtres jusqu'à nous, font descendre la doctrine sainte, nous confondons toutes les sectes, quelles qu'elles soient, qui usurpent le pouvoir que Jésus ne leur a pas donné, de faire sa récolte (4).

En second lieu, saint Pierre et ses compagnons s'étaient fatigués inutilement toute la nuit, parce qu'ils avaient travaillé sans Jésus-Christ ; mais aussitôt qu'il leur a parlé, ils remet-

(1) Edant ergo origines ecclesiarum suarum ; evolvant ordinem episcoporum suorum, ita per successiones ab initio decurrentem, ut primus ille episcopus aliquem ex apostolis, vel apostolicis viris, qui tamen cum apostolis perseveraverit, habuerit autorem et antecessorum. *Tertull., de Præscript.* cap. 32.

(2) Vestræ cathedræ vos originem reddite, qui vultis vobis sanctam ecclesiam vindicare. S. *Optatus de schism., Donatist.*, lib. 2.

(3) Nos, id est, catholica fides veniens de doctrina apostolorum, plantata in nobis, per seriem successionis acceptata, sana ad posteros transmittenda. S. *Aug., in Joan., tract.*, XXXVII. n. 6.

(4) Annuntiatam hominibus fidem, per successionnes episcoporum pervenientem usque ad nos indicantes, confundimus eos, qui quoquo modo... præter quam oportet colligunt. S. *Iren. contra hæres.* lib. III. cap. 3.

tent avec courage la main à l'œuvre, plein de confiance, non dans leur travail, mais dans son assistance. Ainsi s'épuiseront en vains efforts tous ceux qui attendront de leurs talents réels ou imaginaires le succès de leur prédication. Nous entendons souvent des plaintes, et malheureusement elles sont trop bien fondées, du peu d'effet que produit la parole divine annoncée par les orateurs les plus éloquents. Quelquefois c'est la faute du prédicateur, plus que de l'auditoire. C'est cette éloquence même, sur laquelle il fonde son succès, qui l'en prive. Plus occupé de la faire briller que de la faire profiter, plus jaloux d'applaudissements que de conversions, il sera puni en obtenant ce qu'il a désiré. Il retirera de ses discours recherchés quelques éloges qui achèveront de le perdre, en augmentant sa vanité ; mais il n'en recueillera aucun fruit. Quelques bouches le loueront sur la terre, mais aucune âme sauvée par ses soins n'intercédera pour lui dans le ciel. Il sera comme ces arbres de belle apparence, mais stériles, que Jésus-Christ condamne à être arrachés et jetés au feu. Ministre de la parole sainte, que Dieu a doués de quelques talents, pénétrez-vous intimement de cette importante vérité, que la confiance dans les talents est un des grands obstacles à leur succès. Voyez la semence la meilleure périr dans la terre, si elle n'est pas fécondée par la rosée céleste. En même temps que vous parlerez aux hommes pour opérer leur conversion, adressez-vous à Dieu pour l'obtenir. Vos prières produiront plus d'effet que vos discours, et vous gagnerez plus d'âmes au pied des autels que dans la chaire.

L'ayant fait, ils prirent une si prodigieuse quantité de poissons, que le filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils vinrent, et ils remplirent les deux barques, tellement qu'elles étaient près de couler à fond.

Ce miracle était la figure du miracle plus admirable encore de la propagation de l'Évangile. Entre l'un et l'autre, nous voyons une conformité parfaite ; soit par rapport aux personnes, soit dans la chose même, soit par la manière dont elle s'est opérée.

Si nous la considérons dans les instruments dont Jésus-Christ s'est servi pour amener le monde à sa religion, nous verrons que ce sont les mêmes à qui il a ordonné de jeter le

filet. Pierre et ses collègues ont commencé ce grand ouvrage en personne ; ils l'ont continué dans leurs successeurs. C'est de la barque de Pierre qu'a été jeté le filet mystérieux qui a attiré à la foi une si grande multitude d'hommes.

Si nous passons à examiner en elle-même la pêche spirituelle des apôtres, nous trouvons aussi dans son abondance une merveilleuse conformité avec celle de l'Évangile. Huit mille hommes convertis dans les deux premières prédications de Pierre ne sont que le prélude de ses succès. Sa barque traverse toutes les mers. Lui et ses compagnons étendent leurs mystérieux filets d'une extrémité du monde connu, jusqu'à l'autre. De l'Inde à l'Italie, de la Scythie à l'Éthiophie, ils enveloppent toute les nations. Des hommes de tout pays, de tout état, s'y jettent en foule ; et au bout de peu de temps, la totalité des peuples connus vient s'y réunir. D'où est venu cet étonnant succès dans l'univers entier? C'est encore, comme sur le lac de Génésareth, de la parole à laquelle tout obéit. Celui-là seul, qui a le droit d'ordonner, d'enseigner en son nom toutes les nations, a eu le pouvoir de les convertir.

Enfin, comparant les manières dont se sont faites les deux pêches de poissons et d'hommes, nous y trouverons encore une grande ressemblance. C'est dans le grand jour qui semblait leur être contraire, que l'une et l'autre s'est effectuée. Les apôtres ont exécuté à la lettre l'ordre qu'ils avaient reçu de leur divin Maître, de répandre dans la lumière ce qu'ils avaient entendu dans l'obscurité, et de prêcher sur les toits ce qu'il leur avait dit à l'oreille (1). Ils l'ont publié hautement, sans détour, sans précautions. Sur l'eau, nous ne les voyons pas jeter des appâts pour amorcer les poissons ; ils se contentent de lancer le filet, et leurs barques se remplissent. Dans le le monde, ils dédaignent tous les moyens humains dont ils pourraient s'aider. Ils annoncent avec simplicité Jésus-Christ, et l'Église se forme.

Au milieu de ce miraculeux succès de la pêche de saint Pierre, le texte sacré fait mention d'une circonstance fâcheuse, qui est encore un rapport de plus avec l'autre pêche qu'il doit faire : c'est que l'abondance des poissons était si

(1) Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine ; quod in aure auditis, prædicate super tecta. *Matth*, X 27.

prodigieuse que le filait se rompait. Ne nous scandalisons pas de ce que le filet dans lequel les apôtres avaient pris tan d'âmes, se rompit lorsqu'il se fut rempli. La division est l'effet naturel de la multitude ; et Dieu n'a pas voulu en exempter son Église. Lorsqu'à force de combats elle se fut enfin soumis les peuples avec leurs souverains, la multiplication de ses enfants, qu'elle avait si ardemment désirée, si laborieusement opérée, devint pour elle une source de douleurs. Alors fut déchiré ce filet précieux qui les contenait, par les grandes hérésies qui corrompirent sa doctrine ; par les schismes qui divisèrent son unité ; par les crimes et les scandales des mauvais chrétiens, qui violèrent ses saintes règles, et la souillèrent de leurs indignes mœurs. Après l'accomplissement des prophéties qui annonçaient son admirable accroissement, elle vit l'exécution de cet autre oracle d'Isaïe. Vous avez multiplié mon peuple, vous n'avez pas augmenté ma joie (1). Elle se trouva réduite à déplorer sa fécondité. Elle regretta ces furieux orages qui retenaient sa famille tremblante et réunie sous elle ; et elle fut plus douloureusement affligée dans son triomphe, que dans ses combats.

Étonnés, embarrassés de la multitude de poissons qui remplissait leur filet, n'ayant pas la force de les retirer, Pierre et ceux qui étaient avec lui, appellent leurs compagnons restés sur l'autre barque, qui accoururent aussitôt à leur aide. Cette circonstance renferme une instruction précieuse aux pasteurs des âmes et à tous les fidèles. Elle montre aux premiers le secours qu'ils se doivent réciproquement dans leurs fonctions souvent très-multipliées. La division des territoires entre ses ministres a mis des bornes à leurs pouvoirs, mais non à leur zèle. Il n'est pas permis, sans doute, à un pasteur de se charger d'un ministère que l'Église a confié à un autre ; mais il lui est permis, il lui est même recommandé d'assister dans ses travaux celui qui en serait accablé. Ce serait une usurpation de venir récolter le champ de son confrère malgré lui ; c'est un devoir de charité d'aller sur son invitation l'aider à le cultiver. La sollicitude de toutes les Églises n'appartenait qu'aux apôtres ; le soulagement de tous les pasteurs est l'œuvre de chaque pasteur. Mais cette obli-

(1) Multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam. *Isa.*, IX, 3.

gation de charité est soumise à la loi de justice qui subordonne les ministres de l'ordre inférieur à leurs chefs. L'autorisation des supérieurs est nécessaire à son exercice. La charité ne rompt pas les liens de la subordination; elle ne viole pas les sages règles de la discipline. L'union des pasteurs ne peut exister que dans l'observation des lois hiérarchiques; et du moment qu'elles sont enfreintes, il n'y a plus que division et trouble.

Cette ardeur des pécheurs à se secourir mutuellement, est aussi l'image de l'assistance que se doivent les fidèles. La charité se tient toujours prête à voler, sur le moindre signe, au secours du prochain ; à l'aider dans ses travaux, à le soulager dans ses besoins, à le consoler dans ses peines. Cette belle vertu, dont Jésus-Christ a fait le lien de sa religion, serait aussi, si elle était bien observée, le lien le plus fort de la société. Combien serait heureuse et florissante, celle dont tous les membres se regardant comme une seule famille, se reconnaissant pour frères, se traitant comme tels, seraient continuellement occupés à se rendre tous les services que demanderait le besoin des uns, que permettrait le pouvoir des autres ! Le Christianisme naissant donna pendant quelque temps à la terre ce spectacle touchant. Hélas ! il n'existe plus à présent que dans les Livres saints, qui nous en ont conservé la mémoire. Jamais on ne parla autant d'humanité, et jamais on n'en fut plus éloigné. Le mot de bienfaisance est dans toutes les bouche : et l'égoïsme est dans tous les cœurs. Il n'y a plus de liaisons sur la terre que celles qui naissent de l'intérêt personnel ; et pour une union qu'il forme, combien n'en détruit-t-il pas ? Au lieu de désirer le bien du prochain, on l'envie ; au lieu de le procurer, on s'efforce de le détruire. Il semble que tout ce que possèdent les autres nous soit enlevé. C'est surtout entre ceux que des relations plus intimes devraient plus intimement réunir, que sont au contraire plus fréquentes ces déplorables oppositions. C'est principalement la personne de la même condition, de la même profession, du même état, dont on rivalise les talents, dont on jalouse les succès, dont on envie le bonheur. Il semblerait que la Providence n'a rapproché les hommes, que pour les mettre plus à portée de se battre. Examinons-nous avec une attention particulière sur

ce point, sur lequel il est si dangereux et si facile de se faire illusion ; si dangereux, parce qu'il n'y a pas de précepte aussi essentiel que celui de la charité ; si facile, parce que l'amour-propre est fécond en prétextes pour colorer à ses propres yeux ses inimitiés, pour se justifier à lui-même ses haines.

Ce que Simon Pierre ayant vu, il se jeta aux pieds de Jésus en disant : Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Car la stupeur l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient de cette pêche, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Jésus dit à Simon : Ne craignez point : désormais votre emploi sera de prendre des hommes.

Cette terreur qui saisit saint Pierre et les autres apôtres, à la vue du miracle que venait d'opérer le Sauveur, est le premier mouvement qu'éprouve l'âme coupable, quand elle contemple d'une part, la grandeur, la puissance, la sainteté infinie du Dieu qu'elle a offensé, et de l'autre sa propre misère, son indignité, sa corruption. C'est Adam épouvanté de son crime, qui cherche à se dérober aux regards du Seigneur. Ce sentiment d'effroi, qui porte le pécheur à vouloir s'éloigner de Dieu, est salutaire, mais insuffisant. C'est Dieu qui excite cette crainte dans son cœur, pour l'émouvoir et le tirer de l'apathie où l'a jeté son péché. Mais c'est pour le conduire à l'espérance, qu'il le frappe de terreur. Le concile de Trente, dans son décret sur la justification, observe cette marche de la Providence. De la crainte de la justice, dont le pécheur ressent une utile commotion, Dieu le fait passer à la contemplation de la miséricorde que lui inspire une religieuse confiance (1). Nous voyons ici le Sauveur se hâter de rassurer saint Pierre, et lui recommander de ne rien craindre. Ame touchée de Dieu, à qui la crainte de son terrible jugement inspire le désir de recourir à lui, ne vous arrêtez point à ce premier pas. Considérez que ce Juge sévère, qui vous glace de frayeur, est en même temps un Père tendre qui désire votre amour. Ne séparez pas ces deux qualités inséparablement unies en Dieu, et qui doivent l'être aussi dans

(1) A divinæ justitiæ timore, quo utiliter concutiuntur, ad considerandam Dei misericordiam se convertendo, in spem eriguntur, fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore. *Concil. Trid. sess. VI. de justif* cap. 6.

votre pensée. L'idée de la justice seule vous porterait au désespoir ; celle de la miséricorde seule, à la présomption. Mais unies, et se balançant l'une par l'autre, elles vous tiendront dans un juste milieu. Loin d'être opposées l'une à l'autre, ces deux considérations se consolident et se fortifient mutuellement. La crainte mène à la confiance, en purifiant le cœur de tout ce qui est contraire ; et la confiance à son tour épure la crainte et la convertit en une frayeur d'offenser un Père si plein de bonté. Quand la crainte de l'enfer m'a fait réformer mes inclinations vicieuses, je commence à espérer le pardon de mes péchés ; et quand l'espérance est entrée dans mon cœur, elle m'inspire la crainte de déplaire à Dieu par de nouvelles offenses.

Et ayant ramené leur barque à terre, ils abandonnèrent tout, et le suivirent.

Telle fut l'abnégation de ces premiers disciples de Jésus-Christ : une abnégatiou totale, qui ne se réserve rien. Leur renoncement fut grand, quoique la chose à laquelle ils renonçaient fut petite, puisque, pour suivre leur divin Maître, ils abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient. Sommes-nous donc dans l'obligation de les imiter exactement en ce point? ne pouvons-nous suivre Jésus-Christ sans quitter, comme ses apôtres, absolument tout ce que nous avons, sans lui sacrifier tout ce qui nous est cher ? Distinguons à cet égard la perfection à laquelle peu de personnes sont appelées, du précepte qui est commun à tous. Jésus-Christ lui-même a fait cette distinction, quand il a répondu à un jeune homme qui le consultait : Si vous voulez être parfait, allez vendre tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres (1). L'abnégation entière, absolue, semblable à celle des apôtres, est une grâce particulière que Dieu fait à peu de personnes. Ils ne sont pas nombreux, ceux qu'il appelle à la haute perfection de le suivre dans son dénûment total. Mais si le renoncement réel à nos possessions ne nous est pas recommandé, l'esprit de renoncement nous est impérativement prescrit. Nous sommes tenus, non à l'abandon, mais au détachement. Nous devons être dans la disposition intérieure de faire à

(1) Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus. *Matth., XIX.* 21.

Dieu tous les sacrifices qu'il exigera. Nous devons, du fond de nos cœurs, préférer toutes les pertes à celle de sa grâce. Il est par conséquent un genre de sacrifice auquel nous sommes obligés en réalité, et effectivement ; c'est de tout ce qui déplaît à Dieu. Opinions, désirs, sentiments, humeurs, inclinations, affections, habitudes, occasions, passions, tout ce qui est contraire à la loi divine ; voilà ce que nous devons abandonner, non-seulement sans résistance, mais sans hésitation. C'est l'œil, c'est la main qu'il nous est ordonné de rejeter loin de nous, dès que ce sont des occasions de péché. Nous ne pouvons pas marcher à la suite de Jésus-Christ, chargés du poids de nos vices, et rester dans sa compagnie avec des dispositions qu'il réprouve. Le suivre, c'est l'imiter; et il est nécessaire d'avoir suivi sa trace, pour arriver après lui dans le ciel.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la pêche miraculeuse. — Le pape et l'Église.

PAR M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

I. Autorité du Souverain Pontife et unité de l'Église. — II. Le passé répond de l'avenir.

I

Mes Frères,

Le grand fait de la conversion du monde au christianisme nous est représenté dans l'Évangile de ce jour sous la figure d'une pêche miraculeuse qu'ordonne le Sauveur, et à laquelle il préside. L'examen des différentes circonstances de cette pêche merveilleuse pourra nous suggérer quelques réflexions salutaires.

Deux barques étaient amarrées sur les bords du lac de Génézareth, que saint Matthieu appelle la mer de Galilée, conformément à l'habitude où étaient les Juifs de donner le nom de mer à tous les grands amas d'eau. Deux barques étaient

donc amarrées sur les bords du lac de Génézareth, et les pêcheurs qui en étaient descendus étaient occupés à laver et à raccommoder leurs filets. Bientôt ces mêmes pécheurs, devenus pêcheurs d'hommes, marcheront à la conquête morale et intellectuelle du monde. Le Sauveur qui prêchait autant par ses exemples que par ses paroles, voulant instruire les pasteurs en même temps que les ouailles, s'isole de la foule pour lui donner ses divines instructions, afin que les futurs ministres de son Évangile comprissent bien qu'ils ne pourraient parler au monde avec autorité qu'autant qu'ils s'en sépareraient par leur manière de vivre, ou qu'ils y vivraient comme n'y vivant pas.

Pour montrer d'où partirait désormais la vérité, il fait un choix parmi les barques amarrées au rivage ; ce n'est pas sur celle de Jean qu'il monte, mais sur celle de Simon Pierre, à qui il dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (*Matth.*, XVI, 18) ; Pierre, pour qui il a prié, afin que sa foi ne défaille point (*Luc.*, XXII, 32), et qu'il a établi pour confirmer ou affermir ses frères (*Ibid.*) ; pour paître à la fois les brebis et les agneaux, les pasteurs et les ouailles, les bergers et le troupeau (*Joan.*, XXI, 15, 16).

Pierre et sa barque, voilà le centre de la grande unité catholique, hors de laquelle il n'y a ni centre, ni unité, ni Église, ni catholicité. C'est en vain que ceux qui sont sortis de la barque sainte prétendent posséder toutes ces choses ; leurs variations, leurs fluctuations et leurs divisions éternelles les réfutent assez, sans qu'il soit besoin de leur répondre. C'est de la barque de Pierre que part la parole de Jésus-Christ. Toute voix qui se fait entendre ailleurs n'est pas la sienne ; toute parole qui retentit au dehors de cette barque, quels que soient sa science, sa profondeur et son éclat, n'a que l'autorité humaine du talent, de la science ou du génie, et ne peut se donner pour un écho du ciel que par une sacrilége usurpation. Jésus-Christ n'a prêché qu'une doctrine et fondé qu'une Église. Tout ce qui s'en écarte porte au front le sceau de l'hérésie, du schisme ou de l'apostasie, c'est-à-dire le sceau de l'anathème et de la réprobation. Dès lors on ne peut ni s'y attacher, ni s'y soumettre, ni reconnaître la divine autorité de Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre.

C'est à Pierre seul qu'il a été dit : « J'ai prié pour que ta foi ne défaille point, affermis tes frères, pais les agneaux et les brebis » (*Ibid.*), c'est-à-dire les petits et les mères, les pasteurs eux-mêmes, pasteurs à l'égard des peuples, dit Bossuet, brebis à l'égard de Pierre, pasteur suprême, pasteur des pasteurs, pasteur unique de l'unique troupeau ; car il n'y a qu'un seul bercail et un seul pasteur : *Et erit unum ovile et unus pastor.* (*Joan.*, I, 16). C'est à Pierre seul qu'il a été dit : Tu es la pierre ou le fondement sur lequel je bâtirai mon Église. (*Matth.*, XVI, 18). C'est à Pierre qu'il a été ordonné d'aimer plus que les autres (*Joan.*, XXI, 15) ; c'est à lui qu'a été donné d'abord dans toute sa plénitude le pouvoir de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés (*Matth.*, XVI, 19) ; en sorte qu'on voit clairement le dessein de mettre premièrement dans un seul, dit encore Bossuet, ce que dans la suite il voulait mettre en plusieurs ; mais de telle manière que le premier ne perdît pas sa place, et que la fin ne renversât pas le commencement.

Dans l'Évangile et les Actes, Pierre apparaît toujours comme le chef du corps apostolique, et le premier partout ; le premier dans l'ordre de la liste sainte, quoique le second dans l'ordre de l'âge et de la vocation ; le premier dans l'amour, le premier dans les protestations de fidélité, le premier qui prend la défense de son Maître, le dernier qui l'abandonne ; le premier qui revient, le premier qui reparaît sur le théâtre de la résurrection, le premier qui l'atteste, le premier qui propose de remplacer le perfide Judas, le premier qui prêche, le premier qui convertit, le premier qui reçoit les gentils, le premier qui confirme la foi par un miracle, le premier qui parle dans le premier concile ; en un mot, le premier en tout et partout. De même qu'on lit dans l'*Apocalypse :* Michel et ses anges, on voit à chaque page de l'Évangile, Pierre et les apôtres, Pierre et les onze et ceux qui étaient avec lui.

Aujourd'hui encore, dans l'évangile que vous venez d'entendre, n'est-ce pas à Pierre qu'il est ordonné d'avancer en haute mer ?

Cette mer, c'est le monde ; mer orageuse et toujours pleine d'agitation, où les hommes flottent à tout vent de doctrine, et se dévorent comme les monstres qui peuplent les flots. *Duc*

in altum, dit le Sauveur à saint Pierre : Avance en haute mer (Luc., V, 4), c'est-à-dire conduis et sers de guide ; prends l'initiative dans les hauteurs du dogme, dans les profondeurs des mystères et les sublimités de la perfection. Que toutes les autres barques suivent la tienne et abordent au même rivage. *Duc in altum :* à toi la primauté, la supériorité, la souveraine autorité, la juridiction suprême, le premier rang dans la milice sainte, le premier poste au combat ! *Duc in altum :* cingle en haute mer, vers les hauteurs du monde religieux, intellectuel et politique, c'est-à-dire du monde juif, grec et romain. Qu'on entende successivement ta voix à Jérusalem, à Antioche et à Rome : à Jérusalem, le siége de la tradition religieuse ; à Antioche, le siége de la science ; à Rome, le siége de la puissance, la capitale des capitales. Et afin que tout soit renouvelé en moi, que cette capitale devienne celle de l'empire spirituel que je suis venu fonder pour détruire celui de Satan sur la terre. C'est à Pierre que Jésus ordonne de jeter les filets ; c'est à lui d'abord qu'il est donné de prendre des hommes de toute langue et de toute tribu, riches, pauvres, savants, ignorants, rois, princes, peuples, poissons monstrueux et de toute espèce, qui fendent les flots à grand bruit. Dans cette multitude, il y a des esprits turbulents que l'inquiétude pousse, que la curiosité agite, que l'orgueil emporte ; ils se débattront dans des questions sans fin, ils franchiront les extrémités du dogme ; ils feront des schismes et des hérésies, et retomberont dans l'abîme d'où les avaient tirés les divins pêcheurs ; mais les deux barques de la synagogue et de la gentilité : la première, d'où Pierre aura jeté son filet, et la seconde, restée vide jusque-là, ne s'en rempliront pas moins.

Elles seront même si pleines, la multitude des fidèles sera si grande, les méchants seront tellement mêlés aux bons, que la barque de l'Église paraîtra submergée ; mais Jésus-Christ est avec elle, et malgré des périls sans nombre elle abordera heureusement au rivage de l'éternité.

Vous voyez dès lors, mes Frères, le cas qu'il faut faire de certains livres et de certains discours où le Souverain Pontife est considéré tantôt comme un hors-d'œuvre dans l'Église, tantôt comme une autorité envahissante et dangereuse et dont il faut se défier.

Chose incroyable ! Au nom de ce qu'on appelle le progrès, on veut nous séparer du grand corps de l'Église, comme des branches de leur tronc et des ruisseaux de leur source ; mais qui ne sait que les branches et les ruisseaux ainsi séparés se dessèchent ? On veut nous séparer de Rome, et l'on se sert pour cela d'un prétexte étrange. On parle de souverain étranger, de puissance étrangère ; on veut nous faire entendre, et l'on dit ouvertement que Rome et le Souverain Pontife qui y réside, sont étrangers pour nous. Le Souverain Pontife étranger dans l'Église catholique ! Rome étrangère dans la chrétienté ! c'est-à-dire la tête et le cœur étrangers au corps qu'ils animent ; l'œil, à celui qu'il éclaire ; le vicaire de Jésus-Christ, à ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur maître ; le berger, au troupeau ; le pasteur, aux ouailles ; le père, à ses enfants ! Quelle philosophie ! Quelle doctrine ! Et l'on s'étonne que nos yeux ne se dessillent pas à ces clartés éblouissantes, et que nous fassions quelque difficulté de nous rendre à la force de ces raisons ! Cependant, comme c'est là le centre et le lien de l'unité, et que l'unité est la première condition de force et de vie, l'enfer n'épargne rien pour l'affaiblir. Toujours vaincu, il revient toujours à la charge. Une sourde guerre se continue sur ce point à travers les siècles. A peine certains gouvernements ont-ils posé les armes que d'autres les reprennent pour continuer la lutte. De là souvent des cris de rage arrachés par la haine et l'impatience de la victoire. Ne nous laissons pas effrayer par ces vaines clameurs dont le but est précisément de nous effrayer et de nous décourager. Gardons-nous surtout d'accuser le pilote suprême qui éviterait peut-être certains conflits, s'il s'acquittait de sa charge avec moins de vigilance ; s'il avait moins d'initiative, ou s'il pouvait consentir à se relâcher de ses droits. Hé ! ne voyez-vous pas qu'il faut qu'il y ait des luttes et des conflits ? que telle est la destinée de l'Église ? N'a-t-elle pas eu à regretter les jours d'orage au milieu même du calme amené par ses triomphes ? N'a-t-elle pas une barque pour symbole ? Et, pour que nous ne puissions pas l'oublier, nos églises matérielles elles-mêmes n'ont-elles pas la forme d'une nef orientée vers un certain point du ciel ? Or, une barque n'est-elle pas destinée à osciller au gré des flots qu'elle domine ? Et la barque de l'Église ne vogue-t-elle

pas sur la plus orageuse de toutes les mers, sur l'océan des âges, des peuples et du monde, où toutes les passions déchaînées, tous les mille vents de doctrine qui se combattent, les volontés en révolte, toutes les révolutions, tous les empires qui tombent et se relèvent, soulèvent sans cesse de nouvelles tempêtes contre l'arche sainte dont les agrès et les mâts pavoisés aux couleurs du ciel suffisent pour exciter la rage de ceux que Satan et l'enfer inspirent ? Chrétiens, mes Frères, certains d'avance que la barque de l'Église ne sera pas submergée, ne nous laissons ni effrayer, ni décourager par les accidents qui peuvent survenir, et s'il en est qui perdent la tête dans la tourmente, et qui se jettent volontairement dans l'abîme, plaignons-les, mais ne les imitons pas.

II

N'oublions jamais que nous sommes sur la barque sainte qui a la foi pour phare, l'espérance pour ancre, la charité pour boussole, et Dieu lui-même pour pilote, et qu'il saura toujours la guider et la maintenir, comme il l'a fait pendant dix-huit siècles à travers tous les écueils. Qu'était l'Église au commencement ? Ce qu'il y a de plus petit ! et qu'est-elle devenue ? Ce qu'il y a de plus grand ! Durant une nuit de quarante siècles, les philosophes, comme les pêcheurs de Génézareth, avaient beaucoup travaillé et n'avaient rien pris, rien, absolument rien ; pas la plus petite nation, par la plus petite cité, pas la plus petite bourgade ; et cependant ils travaillaient beaucoup ; ils avaient de merveilleux appâts ; génie, science, éloquence, rien ne leur manquait ; et ils ne prenaient rien ! Quand voici venir tout à coup, d'un des points les plus obscurs du monde, de grossiers pêcheurs de poissons, qui se font pêcheurs d'hommes ; qui n'ont aucune amorce, aucun appât, à qui tout manque, à qui tout est contraire, et qui, au lieu de choisir les lieux, les circonstances les plus favorables ; au lieu de jeter leurs filets dans la nuit, c'est-à-dire dans les ténèbres de l'ignorance, dans les hameaux, dans les campagnes, dans les repaires de la barbarie, sur l'ordre de leur maître cinglent en haute mer, en pleine eau, en plein soleil de la civilisation. Ils abordent dans les grandes cités, dans les grandes capitales ; ils jettent leurs filets partout à la fois, sur les savants et les ignorants, sur

les rois, sur les sujets, sur les palais, sur les chaumières, et bientôt le monde entier se trouve pris et se débat tout palpitant dans ces filets divins ; et, avec mille fois moins de ressources et d'habileté, avec mille fois plus d'obstacles que les philosophes, les pêcheurs de Galilée font une pêche d'hommes des millions de fois plus rapide et plus abondante. O monde orgueilleux, comment t'es-tu laissé prendre par douze pêcheurs, quand ils ne se donnaient pas même la peine de dissimuler qu'ils allaient te prendre, et quand ils te disaient en face que tu allais être pris ; encore une fois, comment t'es-tu laissé prendre par ces douze pauvres bateteliers galiléens, rebut d'un pays renommé, dans la Judée même, par la grossièreté et la stupidité de ses habitants ? Ah ! voilà le prodige, le plus grand prodige qui se soit jamais fait sous le soleil ; voilà ce qui rend cette immense pêche d'hommes plus merveilleuse encore que celle du lac de Génézareth, qui est en ce moment l'objet de nos méditations. O mon Dieu ! vous aviez bien raison de dire que vos disciples feraient des miracles semblables à ceux que vous opériez, et qu'ils en feraient de plus grands encore.

Je le répète, mes Frères, que le passé nous rassure ! A peine, il est vrai, la grande pêche du commencement fut-elle laborieusement achevée que les filets sacrés furent tristement déchirés par les schismes et les hérésies. L'Église eut presque à gémir de sa fécondité. Toutefois, comme ces divisions et ces déchirements étaient eux-mêmes prédits et figurés, l'Église ne se découragea point. Fidèle à la parole de son divin époux, elle ne se lassa point de jeter ses filets, et toujours elle les vit se remplir de nouveau. Quand ils se déchiraient sur un point, ils se remplissaient sur un autre. Ainsi, pour réparer l'effroyable déchirement de l'arianisme, elle eut la grande pêche des barbares qui, d'eux-mêmes, vinrent se jeter dans ses filets, de toutes les extêmités du globe. Pour le schisme grec et les conquêtes de l'Islamisme, elle eut les croisades ; pour le protestantisme, les Indes et les Amériques ; pour le philosophisme et les doctrines dissolvantes des vieilles sociétés d'Europe qui se putréfient dans la corruption et et l'incrédulité, elle eut la Chine et les vastes archipels de l'Océanie et de la Polynésie, où ses missionnaires infatigables, nouveaux pêcheurs d'hommes, renouvellent sans cesse le

merveilleux spectacle donné au commencement par les Apôtres. Pauvres et sans éclat, presque toujours sans appui, ayant contre eux tous les intérêts, tous les vices, toutes les passions, ils jettent leurs filets sans amorce, sans déguisement, et leurs filets se remplissent ; l'hérésie qui jette aussi les siens, avec toutes sortes d'appâts et de séductions, en ménageant les vices, les passions, en se montrant environnée de l'éclat de la richesse et de la puissance, en prodiguant le mensonge et la calomnie, et en recourant à la violence quand elle est à bout d'autres moyens ; l'hérésie travaille beaucoup à travers la nuit qui l'environne, et son labeur est vain ; ses filets s'usent et ne se remplissent pas. Preuve évidente, sensible et irréfragable qu'elle n'a pas reçu mission pour les jeter, et qu'elle ne les jette pas sur la parole du Maître.

Encore une fois, mes Frères, que le passé et le présent nous rassurent. Il y a à peine un demi-siècle, dans notre beau pays de France, la religion catholique, injustement condamnée comme son divin auteur, au tribunal de la philosophie, était conspuée, bafouée, dépouillée, flagellée, livrée aux dérisions de la populace. Elle était proscrite ; la hache était levée sur sa tête ; on la traînait au pied des échafauds ; elle y montait ; son sang ruisselait de toutes parts, aux acclamations des multitudes ivres d'erreur et d'impiété ; le signe de la rédemption avait disparu ; il était descendu de nouveau dans les catacombes ; la déesse de la volupté était remontée sur les autels ; la papauté était captive ; elle mourait dans l'exil ou dans les fers ; la philosophie croyait avoir eu raison de Dieu ; l'hérésie battait des mains !

L'Église, en effet, paraissait toucher à son dernier moment ; il était impossible d'être humainement plus près de sa ruine. Eh bien ! qu'avons-nous vu depuis cette époque ? Les ennemis de Dieu se sont couchés dans la tombe, et l'Église et la papauté sont restées debout. Naguère encore nouveau chant de victoire dans les camps de l'hérésie, du schisme et de l'incrédulité ; puis bientôt, comme toujours, nouvelle défaite, nouvelle confusion des ennemis de Dieu. Après quelques mois, le Souverain Pontife est rentré triomphant dans la ville éternelle. Ah ! espérance ! espérance ! la révolution de nouveau déchaînée s'est inclinée devant le signe de la rédemption. Au lieu de le fouler aux pieds comme dans les mauvais jours du

dernier siècle, elle l'a relevé du milieu des ruines, et l'a porté en triomphe à travers les masses respectueuses. Le sang que la France a versé dans cette sainte querelle retombera sur elle en pluie de grâces et de bénédictions. Les nations ne pouvant être récompensées que dans les temps, la France ne tardera pas à l'être. Déjà elle recueille le fruit du bien qu'elle a opéré. Que de raisons d'espérer ! Ne voyez-vous pas que l'Église seule est sortie plus forte et plus libre des derniers bouleversements qui ont ébranlé la nation, et que d'autres triomphes se préparent encore pour elle dans la grande lutte qui est en ce moment engagée ? C'est l'Église qui sauvera le monde, parce que seule elle a des promesses d'immortalité. Cinquante évêchés nouveaux dans les pays infidèles ont signalé le règne du dernier pontife, et chaque jour on en voit naître de nouveaux. Dernièrement encore la Hollande et l'Angleterre voyaient avec stupeur la hiérarchie épiscopale se relever dans leur sein. Jamais, si ce n'est dans les temps apostoliques, l'Église ne s'est montrée plus féconde. Il y a vers Rome, du sein des pays catholiques, du sein des pays protestants, et, chose non moins étrange, du sein même de l'islamisme, des convergeances inattendues qui prouvent que ce grand centre d'attraction autour duquel a gravité le monde depuis dix-huit siècles, est aussi puissant que jamais, et tout annonce que nous touchons à l'époque prédite au commencement de ce siècle par un grand écrivain, où le rôle de la papauté sera plus grand, plus brillant, plus universel qu'il ne le fut jamais dans les plus beaux siècles de l'Église.

Laissons donc les fils de Voltaire crier victoire, s'ils en ont encore le courage, et proclamer à grand bruit leur prétendu triomphe, en annonçant la défaite de l'Église. Les insensés ! Comment ne voient-ils pas que, tandis qu'ils se débattent dans les flots amoncelés de l'erreur et du mensonge, tandis qu'ils vont se briser contre mille écueils et qu'ils roulent de naufrage en naufrage, le divin vaisseau de l'Église continue sa marche triomphante et invariable, au souffle de l'Esprit-Saint, vers le terme de ses destinées éternelles, recueillant sur son bord ceux qui lui tendent les bras, et ne laissant périr que ceux qui s'obstinent à le voir ? Restons, mes très-chers frères, restons dans ce vaisseau divin ; restons dans la barque de Pierre, et laissons-nous doucement

guider par le pilote qui la conduit. Restons dans cette barque sainte hors de laquelle il n'y a que naufrages, sans chance de salut pour personne. A l'exemple de nos pères, voguons ainsi pleins de foi et d'espérance vers les océans de gloire et de bonheur qui nous attendent et dans lesquels nous serons éternellement plongés. Ainsi soit-il !

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

IIe Dimanche de Carême — Évangile 1
Homélie sur la Tranfiguration de N.-S., par M. Ricaud . . . 1
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 21
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Doucet . . 36
IIIe Dimanche de Carême. — Évangile 40
Homélie sur la parabole du Fort armé, par M. Ricaud 41
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 58
Autre homélie, sur le démon muet, par Mgr. Lecourtier . . 70
IVe Dimanche de Carême. — Évangile 89
Homélie sur la multiplication des pains, par M. Ricaud. . . . 89
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 109
Autre homélie, sur la Communion indigne, par M. l'abbé Doucet. 123
Dimanche de la Passion. — Évangile 135
Homélie sur la correction fraternelle, par M. Ricaud. 135
Autre homélie : Jésus-Christ défie les Juifs de lui trouver un péché ; animosités des Juifs contre lui ; ses réponses, par le cardinal de la Luzerne 149
Autre homélie, sur le caractère de Jésus-Christ. — L'Église comme lui sans péché, par M. l'abbé Barthélemy. 163
Dimanche des Rameaux. — Évangile. 171
Homélie sur la Communion pascale, par Mgr Lecourtier, 171
Autre homélie, sur l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, par le cardinal de La Luzerne 181
Dimanche de Pâques. — Évangile 200
Homélie sur la résurrection de Notre-Seigneur, par le R. P. Ventura. 200
Dimanche de Quasimodo. — Évangile 208
Homélie sur deux apparitions de Notre-Seigneur Jésus-Christ après sa résurrection, par le cardinal de La Luzerne. 208

Autre homélie, sur la fausseté de la paix que promet le monde, par le R. P. Ventura 223
Autre homélie, sur la Paix de la bonne conscience, par M. Anot. 232
II^e Dimanche après Pâques. — Évangile. 242
Homélie sur le Bon Pasteur, par M. Ricaud 242
Autre homélie sur le même sujet, par le cardinal de La Luzerne 265
Autre homélie, sur la Résurrection spirituelle, par le cardinal Giraud. 282
III^e Dimanche après Pâques. — Évangile 292
Homélie sur la différence du sort des justes et de celui des pécheurs, par M. Ricaud 292
Autre homélie : Jésus prédit à ses apôtres son absence et son retour, par le cardinal de La Luzerne 309
Autre homélie, sur l'Unité dans la foi et la charité, par le cardinal Giraud. 326
IV^e Dimanche après Pâques. — Évangile 337
Homélie sur la Mission du Saint-Esprit, par M. Ricaud . . 337
Autre homélie : Jésus-Christ prédit à ses apôtres qu'il va s'éloigner d'eux pour leur envoyer le Saint-Esprit, par le cardinal de la Luzerne 354
Autre homélie, sur la Soumission à la volonté de Dieu, par M. l'abbé Bayle 371
V^e Dimanche après Pâques. — Évangile 380
Homélie sur la Prière, par M. Ricaud 380
Autre homélie : Jésus-Christ prescrit la prière ; il est près de retourner à son Père, par le cardinal de La Luzerne. 398
Autre homélie, sur les Rogations, par le cardinal Giraud . . 417
Dimanche dans l'octave de l'Ascension. — Évangile 428
Homélie sur la Venue du Saint-Esprit, par M. Ricaud. . . . 428
Autre homélie : Jésus-Christ annonce à ses apôtres la descente du Saint-Esprit, et les persécutions qu'ils auront à essuyer, par le cardinal de La Luzerne 443
Autre homélie sur les trois témoignages, par le cardinal Giraud. 462
Dimanche de la Pentecôte. — Évangile 472
Homélie sur la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, par le cardinal de La Luzerne 472
Autre homélie, sur le même sujet, par M. Gérard 490
Dimanche de la Trinité (*premier après la Pentecôte*). — Évangile. 500
Homélie sur l'Amour du prochain, par M. Ricaud 500

Autre Homélie : Précepte de la miséricorde. — Parabole de l'aveugle conduisant un autre aveugle, et de la poutre et de la paille dans l'œil, par le cardinal de La Luzerne. 515

Dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. — Évangile. . . . 535

Homélie : Parabole des conviés qui refusent de venir au festin, par le cardinal de la Luzerne 535

III^e^ Dimanche après la Pentecôte.— Évangile 555

Homélie sur la Miséricorde de Jésus-Christ et de l'Église, par M. Ricaud 555

Autre homélie : Paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue, par le cardinal de La Luzerne 569

Autre homélie, sur la bonté du Sauveur, par M. l'abbé Doucet 587

IV^e^ Dimanche après la Pentecôte.— Évangile 592

Homélie sur la pêche miraculeuse par M. Ricaud 592

Autre homélie, sur la Pêche miraculeuse, par le cardinal de La Luzerne 608

Autre homélie, sur la Pêche miraculeuse : Le Pape et l'Église, par M. Barthélemy 627

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Avignon. — Imprimerie F. SEGUIN aîné, rue Bouquerie, 13.

252
M663

65758

Encyclopédie de la Prédication

AUTHOR

Contemporaine

TITLE

Homélies Tome II.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

65758